This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07022430 2

INDEXED

YBM

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE

SOCIALE ET POLITIQUE

VERSAILLES. — IMPRIMERIE Ve E. AUBERT

6, avenue de Sceaux, 6

LA

REVUE OCCIDENTALE

PHILOSOPHIQUE, SOCIALE ET POLITIQUE

ORGANE DU POSITIVISME

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

DIRECTEUR : PIERRE LAFFITTE

ORDRE ET PROGRÈS

SECONDE SÉRIE — TOME IV

103 — 1891

DEUXIÈME SEMESTRE

PARIS

SOCIETÉ POSITIVISTE

10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 10

—

1891

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
572554 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1931 L

APPRÉCIATIONS

DU

COURS DE PHILOSOPHIE PREMIÈRE (1)

LA MÉTAPHYSIQUE ET LE POSITIVISME

Deux appréciations de mon cours de *philosophie première* ont déjà paru : elles expriment deux des points de vue qui constituent des éléments de la situation actuelle de la France et de l'Occident. La première en date, comme la meilleure, a paru dans la *Revue militaire ;* elle émane, par conséquent, d'un milieu dont le rôle est certes loin d'être épuisé, comme les évènements se sont chargés de le démontrer. L'auteur, après avoir parlé de l'œuvre avec une sympathie élevée, signale nettement l'importance de la loi d'évolution pratique, qui assigne un rôle si capital à l'activité militaire. En signalant cette appréciation de mon cours de *philosophie première*, j'ai pu exposer une théorie, trop méconnue, du rôle social de la guerre.

La seconde appréciation est émanée du milieu théologique ; elle a paru dans la Revue rédigée par les Pères

(1) *Revue philosophique*, vol. 30, p. 414 à 425, analyse et compte-rendu du *Cours de Philosophie première* de Pierre Laffitte.

de la Société de Jésus. J'ai fait voir combien au fond elle était faible et superficielle. En l'examinant, j'ai traité une question qui, pour un grand nombre de positivistes, reste dans le vague ou l'illusion, à savoir : du Jésuitisme et du Positivisme.

Enfin, un troisième examen de mon œuvre est émané du milieu philosophique. Un homme de beaucoup de mérite, M. Fr. Paulhan, a consacré à ce travail un article très remarquable dans la *Revue philosophique.* Je dois signaler son appréciation et traiter, en même temps, de la relation du Positivisme avec le monde philosophique proprement dit : relation dont la conception est restée jusqu'ici, comme en ce qui regarde le Jésuitisme, dans un très grand vague. Aussi ai-je donné pour titre à mon article : la *Métaphysique et le Positivisme.*

Entre l'état théologique primitif et l'état scientifique définitif, se place l'état métaphysique, qui opère la transition dans notre entendement du point de départ au point d'arrivée. Mais, précisément par cela même que la métaphysique est une transition, elle représente une série très variée de caractères, suivant qu'elle touche davantage à la théologie ou bien à la science. Auguste Comte a consacré un mois tout entier sous la présidence d'Aristote, à la glorification de la philosophie antique, dont le caractère était nécessairement métaphysique, quoique préparant le Positivisme. Relativement à l'ère moderne, Auguste Comte a attribué le mois de Descartes à la célébration de la philosophie dans ses types ses plus éminents, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Les quatre semaines du mois de Descartes sont sous l'invocation de saint Thomas d'Aquin, de Bacon, de Leibnitz et de Hume; et, dans chacune de ces semaines, sont coordonnés les types qui représentent le mieux les divers apports de cette vaste évolution philosophique. Mais, si Auguste Comte,

en définissant le caractère général de la métaphysique et en coordonnant les types qui la représentent, nous a donné le cadre, il n'a pu le remplir; c'était à ses disciples qu'appartenait la fonction, certes difficile, de réaliser une telle appréciation. C'est cette opération que j'ai accomplie dans le cours que j'ai fait, de 1889 à 1890, au Collège de France. J'ai, dans mon exposition, étudié toute l'évolution philosophique, depuis sa forme le plus complètement métaphysique, dans saint Thomas d'Aquin et Albert le Grand, jusqu'aux vues admirables de Hume, qui touchent au Positivisme et le préparent directement. On a pu comprendre, de cette manière, quelles questions profondes se cachent dans les solutions métaphysiques, et que, si ces solutions sont si souvent illusoires, néanmoins elles posent le problème à résoudre, en en donnant une première solution provisoire. Du reste, mon cours même de philosophie première porte des traces profondes de cette manière de voir, comme on peut le vérifier dans l'incorporation définitive de la théorie des idées, devenue enfin positive dans les leçons consacrées à l'abstraction.

La rétrogradation mentale accomplie par Victor Cousin, qui n'était au fond qu'un simple littérateur, a fait illusion au public et même à un grand nombre de positivistes. L'appui donné par l'Etat, sous Louis-Philippe, à cette métaphysique bien digne du louche système d'hypocrisie qu'il préparait alors, lui a fait jouer un rôle très nuisible à notre état social. Mais l'avènement définitif de la République, d'un côté, et la réaction très profonde, quoique souvent inaperçue, du Positivisme, l'influence de la science, dont le Positivisme est la philosophie, tout cela a profondément changé la situation mentale. Au lieu d'une doctrine, qui était la servante de la théologie, dans ce système de rétrogradation où la haute bourgeoisie s'est définitivement abaissée, nous avons un mouvement

philosophique, sans doute métaphysique encore par beaucoup de ses caractères, mais tendant véritablement vers l'état positif. Nous voyons des esprits vraiment philosophiques rendre une véritable justice et montrer une sympathie effective pour le Positivisme, et aussi pour ses représentants. Je pourrais citer de nombreuses preuves à l'appui de cette assertion, quelques noms suffiront : MM. G. Compayré, Liard, Darlu. M. Fr. Paulhan se rattache à ce mouvement ; et nous allons voir cela d'une manière évidente, en examinant l'appréciation de celui-ci. Au fond, nous pourrons constater que la philosophie nous est plus sympathique que la théologie, à l'inverse de ce qu'avait pensé Auguste Comte. Le grand penseur avait en vue le type si éminent de Joseph de Maistre, mais où sont les Joseph de Maistre et même les La Mennais ? L'esprit purement rétrograde abaisse inévitablement. La philosophie s'empreint de réalité positive et elle maintient l'esprit de généralité que le développement scientifique trop spécial tend à détruire ; l'esprit de généralité est cependant indispensable au gouvernement des sociétés humaines. Aussi, mon travail a pour but, en fournissant à M. Fr. Paulhan divers éclaircissements, de dissiper les nuages qui voilent trop souvent les vrais caractères de la philosophie positive.

M. Fr. Paulhan se dégage complètement des préjugés courants, répandus par Littré, Stuart Mill et quelques autres, sur la décomposition prétendue de la vie d'Auguste Comte en deux parties : la première, jusqu'en 1845, progressive et normale, et la seconde, depuis cette époque jusqu'à sa mort, rétrograde et pathologique. Cela donne au travail de M. Fr. Paulhan un caractère absolument nouveau ; car, c'est pour la première fois que cela arrive, à ma connaissance du moins, dans les appréciations qui ont été faites, en dehors des positivistes proprement dits, de l'œuvre d'Auguste Comte.

Je sais bien que l'on ne peut pas se faire sur toutes choses une opinion directe; la vie n'y suffirait pas, et l'on répète de confiance les assertions de ceux que l'on regarde comme compétents. Néanmoins, pour ceux qui écrivent et qui ont prétention philosophique, le devoir est autre, et quand il s'agit d'appréciation directe d'un grand philosophe, ce n'est pas trop exiger qu'ils vérifient par eux-mêmes, quand il s'agit surtout de la conception fondamentale de l'œuvre. Il faut bien le dire, cette condition n'a pas été remplie jusqu'ici. Ceux qui écrivent sur Auguste Comte s'en tiennent aux affirmations de Littré, et ne font que répéter pieusement ce qu'a dit ce célèbre lexicographe. Il est vrai qu'il était de trois Académies et qu'Auguste Comte n'était pas même bachelier. L'audace d'esprit est rare, surtout en France, où l'un passe, tous les autres passent; aussi, outre la force d'esprit, il a fallu à M. Fr. Paulhan un véritable courage pour oser considérer comme n'étant pas, suivant l'expression de John Stuart Mill, de véritables balivernes, les conceptions de Comte sur la fétichisation de la Terre, sur le Grand-Milieu, etc. Citons quelques paroles de M. Fr. Paulhan à ce sujet : « Mais il est vrai-
« ment trop facile de faire au Positivisme ces objections
« qui viennent forcément à l'esprit de tout le monde, et
« qui risqueraient d'empêcher de voir en quoi il est bon
« et solide, même dans ses parties les plus bizarres en
« apparence. Prenons, par exemple, ce qui paraît peut-
« être l'idée la plus extravagante d'Auguste Comte, la
« fétichisation de la terre, sous le nom de Grand-Fétiche,
« de l'espace, sous le nom de Grand-Milieu; nous y
« trouvons une certaine raison d'être, et même à certains
« égards une conception générale beaucoup plus juste
« que celles qui passent généralement pour scienti-
« fiques. »

M. Fr. Paulhan voit très bien, en effet, la vraie na-

ture de l'opération d'Auguste Comte et avec une véritable force philosophique, il en comprend aussi la haute destination sociale. Il comprend très bien que le Positivisme est sans doute une philosophie, mais une philosophie qui a la prétention d'organiser la direction de l'homme et de la société, et qui, par cela même, doit satisfaire à certaines conditions où l'art et le sentiment doivent être associés. En incorporant le fétichisme au Positivisme, dit M. Paulhan « il ne substitue pas des « volontés capricieuses à des lois immuables ; les vo- « lontés qu'il introduit dans le monde il ne les admet « que comme une manière commode, utile pour satis- « faire l'imagination et le sentiment, de se représenter « les choses ; les volontés dont il s'agit sont toujours con- « formes aux lois naturelles..... Le philosophe agit ici en « poète qui n'est pas dupe de sa poésie. Auguste Comte n'a « fait autre chose que de proposer l'alliance de la philo- « sophie et de la poésie, celle-ci soutenant celle-là, et au « besoin occupant la place, dans tous les cas où la phi- « losophie fait défaut. Si Auguste Comte n'avait voulu « que donner satisfaction à l'esprit, il s'en fût sans doute « tenu à l'élaboration de l'ordre abstrait, mais insti- « tuant une religion et cherchant à diriger la vie, il a dû « répondre aux différentes aspirations de la nature hu- « maine, et donner à l'activité et au sentiment une part « égale, sinon supérieure, à celle de l'esprit. Et pour « cela, il s'est servi des seuls moyens que l'Humanité ait « mis à son pouvoir : l'art, la poésie, le culte. »

Il y a sans doute pour M. Fr. Paulhan un grand mérite à s'être ainsi dégagé des préjugés courants, si vivaces dans le monde littéraire et académique, sur la prétendue extravagance des dernières constructions d'Auguste Comte ; cela ne veut pas dire, certes, qu'il les accepte, mais il en comprend la vraie nature et la destination. « Je ne crois pas, dit-il, que le Grand-Être, et

« surtout le Grand-Fétiche et le Grand-Milieu, aient ja-
« mais une influence considérable sur l'esprit humain,
« et je ne puis même le regretter; il n'est pas moins
« intéressant, en ce temps, où l'on voit réapparaître une
« tendance justifiable et bonne à certains égards vers
« une sorte de mysticisme scientifique, de noter la ten-
« tative positiviste ; peut-être répondra-t-elle à certaines
« aspirations. »

Je veux revenir sur ces paroles de M. Fr. Paulhan; c'est un esprit à la fois trop sincère et trop ouvert, pour que je ne profite pas de l'occasion qui se présente ainsi heureusement de causer quelque temps avec lui de ces grandes questions qui préoccupent les esprits vraiment philosophiques, et qui se lient intimement à toute l'évolution politique et sociale de l'Occident. Je laisse de côté, pour le moment, le Grand-Fétiche et le Grand-Milieu, et je retiens seulement la notion du Grand-Être. Le mot semble présenter un caractère de mysticité; mais, au fond, il se lie aux nécessités les plus urgentes de l'Occident et surtout de la France. Je vais m'expliquer sommairement :

Quel est au fond le but de la destinée humaine ? Peut-on le déterminer, de manière à réunir tous les citoyens autour de cette conception, de telle sorte que les activités individuelles soient coordonnées et convergentes, au lieu d'être divergentes et par suite perturbatrices? Le problème s'impose, en examinant l'état légal de la France, tel que la République l'organise, sous l'impulsion de notre grande Révolution. Les diverses doctrines théologiques tracent au fond pour but à l'homme une destinée ultra-terrestre; et le catholicisme, qui en est l'expression la plus systématique, formule ainsi la solution, en disant : le but de la vie humaine est de connaître, aimer et servir Dieu, afin de gagner la vie éternelle. Toutes les solutions théologiques du

grand problème de la destinée humaine sont comprises dans cette formule, d'une manière plus ou moins vague, y compris le simple déisme, qui prétend que sans Dieu et l'immortalité de l'âme, aucune société n'est possible. D'un autre côté, la législation de la République française affirme : 1° la liberté de conscience, c'est-à-dire, la possibilité de penser ce qu'on veut sur les solutions théologiques et même de ne penser rien du tout, si on le désire ainsi; 2° la législation civile règle tous les rapports humains, sans se préoccuper aucunement des diverses solutions théologiques du problème de la destinée humaine. Dieu, comme je l'ai dit depuis longtemps, n'est plus que d'ordre privé.

Mais alors une grande question s'impose nécessairement aux philosophes, comme aux hommes d'Etat : Quelle est la conception générale de la destinée humaine qui puisse systématiser cette situation spontanée et empirique qu'accepte notre état légal ? En dehors de toutes les solutions théologico-métaphysiques, quel but positif et terrestre peut-on donner raisonnablement à l'existence de chacun de nous ? Le Positivisme résout le problème, en coordonnant par une vue abstraite la réalité spontanée des choses et en établissant ainsi une harmonie nécessaire entre la théorie et la pratique. Et c'est ici que nous allons voir reparaître le Grand-Etre.

Quel est, en effet, à un point de vue strictement scientifique, le but de la destinée humaine ? Il consiste, d'après une formule que j'ai construite depuis longtemps, et qui se déduit de toute l'œuvre de Comte : A vivre pour et par les êtres collectifs : la Famille, la Patrie, l'Humanité. En reproduisant ici la définition de la Patrie, je donnerai une conception suffisante des êtres collectifs, dont il ne serait pas possible de faire ici la théorie. La Patrie est une réunion d'un certain nombre

de familles qui, groupées entre elles sur une portion de la planète qu'elles se sont appropriée, vivent sous la direction d'un même gouvernement, pour les successeurs, sous le poids des prédécesseurs. En fait, nous ne faisons que coordonner ainsi la vie réelle, telle qu'elle a toujours existé !

Mais cela ne suffit pas pour définir le but de la destinée humaine. L'homme est un organe indépendant et libre, dans une grande mesure, et son concours à la vie collective est d'autant plus parfait, qu'il est à la fois plus volontaire et plus éclairé. De là, un second élément de la destinée humaine : L'homme doit, par un effort continu et constant, se perfectionner de plus en plus au point de vue physique, intellectuel et moral, afin d'atteindre au mieux possible sa destinée collective. Et, comme, en définitive, la valeur propre de chaque individu est un élément essentiel de son existence sociale, il suit de là que l'indépendance est un élément capital du concours lui-même.

De cette double conception, qui trace le but de la destinée humaine, résulte nécessairement la nécessité de la connaissance du passé, ou des lois de l'évolution de notre espèce et aussi de celle du monde qui domine tout et dont la modification constitue l'objet même de notre industrie. On voit donc, d'après cela, comment le Positivisme consiste en une philosophie qui, prétendant diriger la vie humaine, s'incorpore nécessairement l'art, comme l'activité. C'est ce que M. Paulhan a très bien senti et que j'ai tenu néanmoins à exposer ici avec plus de précision que ne le comportait la nature de mon cours de philosophie première.

C'est aussi cette vue d'ensemble qui justifie la tentative d'Auguste Comte pour incorporer le fétichisme au Positivisme. On n'a pas assez considéré qu'Auguste Comte n'a fait ainsi que systématiser un mouvement

très caractérisé depuis le siècle dernier. Le fétichisme, comme on le sait, diffère du théologisme en ce qu'il suppose aux corps non seulement l'activité, ce qui est incontestable, mais aussi le sentiment, tandis que le théologisme, rendant les corps inertes, explique l'activité des corps qui nous entourent par l'action d'êtres qui leur sont étrangers et qu'on appelle des dieux. Il faut bien reconnaître que le fétichisme, à l'état esthétique et moral, a toujours existé pendant la prépondérance du théologisme. Que serait un peuple, en effet, pour qui le drapeau ne serait qu'un chiffon de coton ou de soie, et pour qui les os de ses pères ne seraient que du phosphate et du carbonate de chaux ? Et l'amour du sol natal, dont le rôle est si capital pour la vie morale et sociale, n'a-t-il pas, outre le souvenir des affections et des relations, pour élément essentiel un sentiment fétichique? Mais ce qu'on n'a pas assez remarqué, c'est que depuis que le théologisme baisse de plus en plus dans la confiance du genre humain, du moins en Occident, le fétichisme prend une extension croissante. Ainsi le culte des morts non seulement dans sa forme morale, mais aussi dans son profond élément fétichique, s'est-il surtout développé à Paris, ce centre de la haute et pleine émancipation; et c'est Paris qui a donné sous ce rapport, surtout depuis le commencement de ce siècle, la plus puissante impulsion. M. Maxime Du Camp raconte quelque part qu'il fut étonné de voir sur une tombe ornée de fleurs une jeune femme chanter doucement et à demi voix : *Casta diva*. Interrogée, elle répondit : c'était l'air favori de ma mère. M. Maxime Du Camp ne s'explique pas le phénomène, qui se rattache au mouvement spontané de conservation et de développement du fétichisme. L'amour de la nature proprement dite, s'est développé depuis le XVIIIe siècle avec une force croissante. Après avoir découvert les prairies, les arbres

et les bois, on découvrit, à la fin du siècle dernier, les montagnes; quoique Rousseau les eût vues suffisamment de son lac de Bienne, il ne les avait pas néanmoins senties. Ramond, l'un des premiers, je crois, en a représenté l'émotion et la grandeur. La mer fut découverte enfin, au point de vue esthétique et sentimental, s'entend; car, on savait fort bien, du reste, que c'était un grand amas liquide qui portait des bateaux et nourrissait des poissons. Les poètes ont chanté à l'envie ces émotions fétichiques et la peinture en a fait le but de ses productions les plus originales. J'ai même signalé depuis longtemps que, depuis le milieu du XVIIIe siècle, la langue se fétichisait de plus en plus; cela est surtout manifeste dans Diderot : *Des pages brûlantes*, *un sourire mêlé de larmes*, etc., etc., furent des expressions neuves à leur époque et qui sont restées malgré les plaisanteries de l'historiographe Moreau, qui fut en son temps un gros personnage que la cour même appréciait davantage que Diderot lui-même; ce qui prouve en faveur de sa sagacité! Les pouvoirs en décadence aiment les médiocres. Enfin, la discussion de l'abbé Morellet avec Chateaubriand pourrait être un élément de cette histoire. Cette langue de Chateaubriand si nourrie de fétichisme[1] déroutait le spirituel abbé. *Ce grand secret de mélancolie*, disait Chateaubriand, *que la lune aime à raconter aux forêts*, etc., etc.; mais la lune a-t-elle donc des secrets ? On peut en douter, Dans la réponse de Chateaubriand ou d'un de ses amis à Morellet, on montre très bien que les poètes antiques étaient pleins dans leur langage de cette vie fétichique. Enfin, ce que l'on appelle le panthéisme est-il rien autre chose qu'un retour spontané à l'état fétichique?

Auguste Comte et le Positivisme n'ont fait que coordonner ce mouvement spontané. En redonnant à la matière graduellement une activité de plus en plus grande

et de plus en plus complexe, la science a sanctionné la conception primitive fétichique, en éliminant les conceptions transitoires de la théologie et de la métaphysique. Mais la science n'a laissé la pensée et le sentiment qu'à la matière organisée, sous forme de système nerveux. Auguste Comte a étendu de nouveau cette propriété à toutes les matières quelconques, mais seulement au point de vue esthétique et sentimental. Il régularisait ainsi un des besoins spontanés de notre évolution moderne; tout esprit vraiment philosophique comprendra qu'il y a là toutes sortes d'avantages, sans inconvénients vraiment appréciables. C'est faute de s'être placé à un point de vue suffisamment élevé que John Stuart Mill s'est laissé aller à blâmer dans Auguste Comte sa tendance à apprécier de plus en plus le rôle du fétichisme. Quant à M. Littré, il est vraiment inexcusable de n'avoir vu dans ces conceptions de Comte qu'une rétrogradation vers l'état théologique; et il est moralement blâmable d'avoir abusé de sa prépondérance officielle et du poids qu'il avait dans la presse française, pour répandre d'aussi absurdes critiques. Enfin, c'est grâce à cette conception approfondie du fétichisme que j'ai pu, sous l'impulsion de Comte, donner une théorie de la civilisation chinoise, qui avait échappé à tant d'esprits éminents qui s'étaient occupés de ce grand peuple (1).

M. Fr. Paulhan s'est dégagé de tous ces vains préjugés courants, et il a su rendre justice à la vraie nature des conceptions de Comte sur ce sujet, qu'on avait tant défigurées. Mais aussi, il a bien compris que de pareilles conceptions se liaient non seulement à un but philosophique, mais surtout à un but social. Il s'est placé ainsi

(1) Voir mes *Considérations sur la civilisation chinoise*, publiées en 1860.

à un point de vue d'ensemble; aussi, a-t-il, dès le début de son article, insisté sur la méthode subjective.

Il en a parfaitement compris l'importance et la valeur ; il en a saisi la nature comme la destination. Il est clair, en effet, que la fonction philosophique a pour but essentiel l'établissement de l'esprit d'ensemble et la coordination des choses; esprit d'ensemble d'autant plus nécessaire que la société se complique davantage, et qu'une spécialisation croissante réduirait de plus en plus la masse humaine à n'être qu'un outil. Cet esprit d'ensemble ne peut résulter évidemment que du point de vue objectif ou du point de vue subjectif. Au point de vue objectif, l'unité mentale consisterait alors dans la réduction de tous les phénomènes quelconques à un phénomène unique. A cet égard, il ne peut y avoir de doute; les phénomènes auxquels il faudrait ramener tous les autres sont les phénomènes géométrico-mécaniques. La plus grande tentative à cet égard a été celle de Descartes; au fond, elle n'a jamais été dépassée, ni même égalée. Mais l'on doit remarquer que tout le mouvement scientifique a consisté précisément à établir les lois spéciales des phénomènes distincts, en repoussant la prétention qu'ils puissent se réduire en de simples phénomènes de forme et de mouvement. Newton a commencé cette longue lutte contre la synthèse objective de Descartes en établissant la notion de masse et celle de force. Les physiciens du XVIIe et du XVIIIe siècle ont graduellement cherché et trouvé les lois principales des phénomènes, considérés comme spécifiques, de la chaleur, de la lumière et de l'électricité. Lavoisier a enfin constitué les bases de la théorie positive des phénomènes chimiques, considérés comme ayant leurs lois propres et distinctes. Bichat a constaté le dualisme irréductible de la vie et de la mort. Quant aux phénomènes sociaux, Descartes n'avait pas même songé à les introduire dans

sa grande synthèse objective, si ce n'est par sa théorie de l'automatisme animal, dont il exceptait l'homme, et encore plus la société. Qui, aujourd'hui, pourrait songer à ramener l'étude des phénomènes sociaux et moraux aux simples lois de la géométrie et de la mécanique. Sans doute, ces divers phénomènes distincts agissent et réagissent les uns sur les autres, mais chacun d'eux a ses lois propres. En face de cet immense développement des sciences spéciales, peut-on songer à la possibilité actuelle d'une synthèse objective? Le dire, ce serait renvoyer la prépondérance de l'esprit d'ensemble et la coordination sociale à une époque absolument indéterminée. La synthèse subjective s'impose donc. Elle consiste à coordonner toutes nos conceptions en les concevant comme des produits graduels de l'évolution humaine qui doivent être employés au service de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité, pour la perfection de notre situation et de notre nature physique, intellectuelle et morale.

M. Fr. Paulhan a très bien compris la nature et la destination de la synthèse subjective; et certes, il est infiniment honorable pour sa capacité philosophique d'avoir su se dégager de la masse épaisse des préjugés proclamés par Littré et indéfiniment répétés. Mais il émet une crainte en même temps qu'un vœu, et cela d'une manière parfaitement légitime. Il craint, en effet, que cette prépondérance du point de vue social et humain ne fasse négliger les recherches objectives plus spéciales, se rapportant au monde et à l'animalité. Cela pourra certainement arriver, mais cela ne pourra durer guère, avec une doctrine sociale et morale, reposant tout entière sur l'étude du monde et de la vie, et constamment préoccupée de l'amélioration qui s'impose toujours, celle de notre situation. Une doctrine, dont un des buts est d'établir l'harmonie entre le sacerdoce et

le prolétariat, entre une grande pensée et une grande force, ne pourra que bien momentanément oublier l'industrie et les recherches spéciales qu'elle demande. Néanmoins, il ne faut jamais oublier le danger, et se rappeler que toutes nos constructions sont nécessairement imparfaites, et que l'homme et la société oscillent toujours autour d'une position d'équilibre; il faut chercher à rendre les limites de ces oscillations aussi peu étendues que possible. Pourtant, il faut préciser davantage et montrer, qu'en fait, la systématisation purement objective comme celle de Descartes, après avoir si grandement servi, au point de vue logique, l'entendement et la société, tendait à devenir contraire aux vraies recherches spéciales, qu'elle ne pouvait faire rentrer dans les lois de la forme et du mouvement que par de vagues dissertations. Toute l'évolution philosophique et scientifique, depuis le XVIIIe siècle, en dépose suffisamment. La synthèse subjective, au contraire, n'a pas d'opposition de nature avec les recherches purement spéciales. La part considérable que nous faisons à l'esprit pratique et à l'empirisme prouve suffisamment la largeur de la conception de la synthèse subjective et doit rassurer sur des dangers, qui ne sont pas cependant chimériques, mais qui pourront être toujours rapidement prévenus ou du moins arrêtés.

Préoccupé de tels dangers, M. Fr. Paulhan est conduit à penser que le Positivisme doit tendre, par sa nature, à l'immobilisme et à une sorte d'étroitesse dogmatique, qui, finalement, annulerait ou tendrait à annuler le progrès. Je vais citer ses propres paroles : « Mais, si nous « nous posons la question de la vérité de la doctrine, de « graves objections se présentent : parmi des vérités « profondes, on trouve des erreurs singulières, et l'en- « semble du système, malgré ses hautes qualités, nous « paraît inacceptable. En lisant le livre de M. Laffitte, le

« Positivisme m'est apparu comme un système mort,
« trop étroit et incapable de s'élargir. Nous croyons que
« les temps ne sont pas venus encore de faire entrer le
« monde dans des formules philosophiques, déclarées
« immuables. On sent trop que le siège des positivistes
« est fait, et c'est un défaut grave pour une philosophie
« universelle qui est achevée dès maintenant ou peu s'en
« faut. Le Positivisme est trop, comme l'appelle
« M. Laffitte, un dogme; les dogmes ont le défaut gé-
« néral de ne pas se tenir au courant de la science. »

Cette vue importante de M. Fr. Paulhan mérite, en effet, une scrupuleuse attention, parce qu'elle correspond à une situation très générale de l'entendement humain en Occident. Il faut d'abord faire une première observation sur le mot dogme. Auguste Comte l'a emprunté, comme le mot culte et le mot religion, aux synthèses théologiques antécédentes et surtout au catholicisme. Mais ces mots ne représentent pas exactement, de tant s'en faut, le sens absolu que le catholicisme leur a donné. Ils ont pris dans le Positivisme un sens tout à fait relatif, mais néanmoins très précis. Chaque mot est une création de l'Humanité et passe par une suite de sens successifs, qui ne sont nullement arbitraires, et qui sont gouvernés par les lois de l'évolution de l'entendement et des sociétés. On peut constater cette loi générale, que l'élément théologico-métaphysique du sens d'un mot va graduellement en diminuant, tandis que l'élément positif, qui était combiné avec le précédent, se dégage de plus en plus et devient finalement prépondérant. Ainsi, par exemple, le mot *religion* représente évidemment deux choses, une destination et un procédé. La destination, c'est le règlement de chaque homme et le ralliement des hommes entre eux; le procédé, ce sont les croyances théologiques. Mais, à mesure que l'évolution humaine se développe, les procédés positifs de ralliement

et de règlement vont en augmentant; et le mot religion perd de plus en plus, quant à l'idée du procédé qu'il implique, de sa nature primitive. L'on a ainsi : la religion de l'honneur, celle de l'amitié, ainsi de suite. La vraie religion, disent beaucoup de gens, c'est l'honnêteté et la moralité. Enfin, vient un philosophe qui termine le mouvement et le systématise, et qui ne combine plus dans le mot religion, avec la destination qu'il implique, que des procédés purement positifs. Néanmoins, et pour des raisons à la fois sociales et mentales de la plus haute importance, il faut respecter cet usage d'employer les anciens mots. On maintient de cette manière la continuité, qui a toujours existé en fait, dans l'évolution des conceptions humaines, surtout sociales et morales, et auxquelles tout le monde participe. Penser le contraire, ce serait, au fond, affirmer que l'espèce humaine a été véritablement folle jusqu'à un moment donné; et, alors on ne s'expliquerait nullement l'avènement de la raison à ce moment déterminé de l'histoire. Aussi, Auguste Comte avait-il une antipathie systématique contre l'abus du néologisme. Il pensait qu'en se servant des mots courants, tout en les précisant, on maintenait l'harmonie de la raison philosophique avec le bon sens universel; ce que le grand Descartes avait si bien compris dans *le Discours de la Méthode*, cet immortel manifeste de la philosophie moderne. Auguste Comte pensait que l'abus du néologisme était trop souvent le symptôme de conceptions morales et sociales mal élaborées.

Des considérations analogues s'appliquent au mot dogme; et c'est en l'appréciant que nous pourrons indiquer la solution du problème, que pose au fond M. Paulhan, de l'harmonie entre la stabilité et le mouvement, l'ordre et le progrès.

Le mot dogme, en effet, contient plus ou moins implicitement la combinaison de l'idée de conceptions sur

l'ensemble des choses, avec celles de leur destination morale ou sociale. Les religions en établissant des dogmes avaient pour but de rallier et de régler les hommes au moyen de convictions communes, sans lesquelles il n'existe pas en effet de société. Car celle-ci étant le concours de forces séparées et plus ou moins indépendantes, le concours suppose toujours une manière commune de voir. Mais il est évident qu'au début de l'Humanité, l'idée d'ordre ou de stabilité devait dominer d'une manière absolue. Car sans l'idée de loi naturelle, d'après laquelle les modifications s'accomplissent d'une manière qui n'est pas arbitraire, tout changement ne pouvait apparaître que comme une véritable perturbation. Le caractère de dogme devait donc être absolu. Mais à mesure que l'avènement graduel des sciences abstraites a fait surgir l'idée d'évolution, c'est-à-dire d'une succession d'évènements, s'accomplissant d'après des lois déterminées, le dogme a dû prendre et a pris définitivement, surtout dans le Positivisme, un caractère relatif. Cependant nous conservons le mot dogme, comme tant d'autres mots créés par nos pères; parce qu'en effet nous donnons comme eux une destination sociale ou morale aux convictions communes, sans lesquelles toute société cesse d'exister, ou reste soumise à de profondes perturbations, jusqu'à ce qu'on retrouve la situation d'équilibre par l'avènement d'une nouvelle entente mentale des hommes entre eux. Seulement dans le Positivisme, le dogme relatif établit l'entente sur la manière de concevoir l'évolution régulière du monde, de la société et de l'homme. C'est là ce qu'il faut bien entendre pour apprécier le véritable caractère du mot *dogme*, dont se servent les positivistes. Néanmoins, si pour nous le dogme est relatif et a pour destination de régler l'entente humaine dans la considération de l'évotion des choses, il faut reconnaître que cette notion doit

se décomposer en deux éléments nécessaires : *l'ordre* et *le progrès*. Et je touche ici au point le plus délicat de la situation occidentale, et, on peut le dire, à la maladie la plus dangereuse et la plus redoutable de la société actuelle.

La notion de progrès, émanée du XVIIIe siècle, s'est substituée à l'idée d'ordre absolu et immuable qui dominait nos pères. Mais comme elle a pénétré dans des esprits sans culture, ou, ce qui est bien pis, dans des esprits mal cultivés, faute d'une puissante éducation scientifique, il en est résulté que la notion de progrès est devenue purement et simplement celle de changement. Les métaphysiciens ont proclamé partout ce qu'ils appellent l'éternel devenir; et la société se rue de plus en plus vers une véritable anarchie, où l'on pousse à changer sans cesse. C'est même devenu la base d'une véritable exploitation de la masse humaine, où les habiles remplacent l'intervention antique de la sainte Vierge, par l'invocation du progrès au nom duquel il n'y a pas de bourde qu'on ne puisse faire accepter, en industrie, en politique, en médecine, etc., etc. C'est, en effet, un spectacle que chacun peut se payer à bon compte, que cette application continue et naïve de la notion du progrès, pour justifier tous les changements quelconques, même les plus absurdes, quoique personnellement fructueux pour quelques-uns. Si, par hasard, on s'avise de blâmer un changement par trop absurde : mais vous n'êtes donc pas partisan du progrès ? Sans doute le poids des fatalités de toute nature empêche la dislocation sociale, et maintient l'ordre; néamoins cette prépondérance de la notion de progrès, conçue comme l'équivalent de la notion de changement, conduit à de dangereuses agitations sociales, et, pour l'individu, à une prédisposition croissante, soit à la folie proprement dite, soit à la paralysie générale; cette maladie de ceux qui

agissent trop et sans règle, au-delà des limites que comporte la force de leur intelligence.

Aussi, dès le début de mon avènement à la direction du Positivisme, il y a déjà une génération, j'ai fait porter sur cette question de la notion du progrès ainsi conçue une partie de mon enseignement populaire, au milieu des groupes ouvriers de Paris et de la banlieue. J'ai tâché de faire comprendre au prolétariat, surtout parisien, combien cette notion était dangereuse pour les vrais intérêts de la société, spécialement pour ceux du prolétariat qui en est la base. Toute prévision économique devient impossible avec de telles dispositions; et le chômage à tout instant menaçant tend à devenir l'état normal du régime industriel. Comment diable veut-on résoudre avec ça ce que l'on appelle la question sociale ? J'en ai fait surtout une application spéciale à cette folie économique de l'Empire, que nos républicains ont si soigneusement conservée : la transformation pour ainsi dire instantanée de nos cités.

Le problème de l'établissement de la notion positive de progrès est donc infiniment grave et se lie aux nécessités sociales et morales les plus urgentes de l'état actuel. Grâce au caractère profondément scientifique du Positivisme le problème a pu être résolu. C'est qu'en effet le développement n'est partout qu'une modification graduelle d'un ordre fondamental : le progrès n'est que le développement de l'ordre. Dans une telle conception, l'ordre l'emporte sur le progrès qui doit toujours lui être subordonné. La notion de stabilité est pour nous prépondérante sur celle de changement. Notre intervention doit consister à diminuer la vitesse de celui-ci, plutôt qu'à l'accélérer, surtout de nos jours.

C'est en se plaçant à ce point de vue que l'on comprend comment les positivistes seront de plus en plus les organes de la stabilité individuelle et sociale. Mais

stabilité n'est pas immobilité; c'est faute d'avoir fait suffisamment cette analyse que M. Fr. Paulhan, par une tendance bien naturelle et bien légitime, a pu penser que le Positivisme était une doctrine finalement d'immobilisme. Il nous a confondus implicitement avec le catholicisme, et quoiqu'il y ait analogie, il y a cependant la profonde différence du relatif à l'absolu; de la poursuite d'un but terrestre à celle d'un but surnaturel.

L'on peut citer précisément à cet égard la théorie cérébrale dont M. Paulhan dit quelques mots à la fin de son article. Auguste Comte, dans un travail vraiment incomparable, dont il a donné dans le troisième chapitre du premier volume du *Système de Politique positive* une exposition magistrale, a déterminé les fonctions élémentaires du cerveau, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral. Cette théorie, telle qu'elle a été conçue, me paraît avoir atteint le but, mais néanmoins j'ai conçu depuis longtemps qu'elle devait être le point de départ d'une autre théorie, à savoir : celle des fonctions composées du cerveau. J'ai exposé cette dernière théorie dans mon cours de morale théorique et pratique et j'en ai fait de nombreuses applications. Je n'ai point produit, à cause de cela, aucune réprobation dans l'ensemble des positivistes; il y avait évolution, sans dislocation. Si nous concevons donc notre dogme comme stable, nous ne le concevons pas comme immobile.

Enfin, je termine cette trop longue causerie avec M. Fr. Paulhan, par une dernière considération sur la relation de la méthode subjective avec la méthode positive et scientifique. qui résout finalement les problèmes réels. La méthode subjective pose les questions, en détermine plus ou moins les limites et l'harmonie avec l'ensemble des choses, mais la solution ne peut jamais

résulter que de l'emploi de l'observation, de l'expérimentation, de la comparaison, etc., etc.; c'est-à-dire, de tous les procédés positifs d'investigation, que la science a graduellement créés. Notre premier devoir est de voir les choses telles qu'elles sont; c'est la formule du bon sens universel convenablement systématisé, et c'est la base de toute sage pratique.

En terminant, je dois dire qu'il est satisfaisant de voir le Positivisme convenablement apprécié au lieu d'être, comme il l'est trop souvent, absolument défiguré. M.Paulhan a su combiner la critique avec l'approbation, et je ne crois pas pouvoir mieux caractériser son travail, qu'en citant les paroles par lesquelles il termine son article :

« Toutefois, malgré les critiques qu'on peut adres-
« ser, je n'hésite pas à recommander la lecture du livre
« de M. Laffitte; on y trouve beaucoup de réflexions
« justes, d'idées suggestives, de théories trop oubliées
« et de vérités méconnues. Disons que le livre est clai-
« rement écrit et fortement pensé. Le mérite de la pen-
« sée revient sans doute, pour une grande part, à Au-
« guste Comte; il serait injuste d'en refuser une part
« importante à M. Laffitte lui-même ».

Pierre Laffitte.

Cadillac-sur-Garonne (Gironde).
Vendredi 22 mai 1891 (2 Saint-Paul 103, Saint-Cyprien).

COURS DE PHILOSOPHIE PREMIÈRE

PROFESSÉ PAR M. PIERRE LAFFITTE

DIX-NEUVIÈME LEÇON (1)

THÉORIE DES DIVERS ARRANGEMENTS DE LA HIÉRARCHIE ENCYCLOPÉDIQUE

I

Considérations préliminaires

Un couronnement est nécessaire à la philosophie première. Il doit consister à opérer la transition avec la philosophie seconde; de manière à toujours rappeler l'esprit au point de vue d'ensemble, en indiquant avec précision la position de la philosophie première par rapport à la construction philosophique tout entière.

Mon travail va consister à rappeler la nature et la destination de la philosophie seconde; ce qui se caractérise par les divers arrangements que comporte la hiérarchie encyclopédique. Il est clair qu'une pareille théorie générale est un complément de celle des lois universelles du monde; car la philosophie seconde con-

(1) Ceci représente l'ensemble de la dix-neuvième leçon de philosophie première, professée le dimanche 5 mai 1878 (13 César 90) à Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince.

sidère les lois spéciales propres aux divers ordres de phénomènes dont le concours constitue l'ordre général du monde. Par conséquent, la conception des lois universelles du monde acquerra une précision plus grande, en les considérant dans la série hiérarchique des phénomènes distincts. Je ne ferai, du reste, que systématiser ainsi d'une manière tout à fait explicite ce que j'ai fait pendant toute la durée de mon exposition de la philosophie première.

Cette considération de la philosophie seconde est nécessaire aussi pour rendre plus précise la conception des lois générales de l'entendement; car c'est dans la découverte des lois successives de la philosophie seconde que les lois de l'entendement ont pu se révéler. C'est par leur étude qu'on a pu à la fois découvrir les lois de l'entendement et montrer leur véritable universalité, en défalquant ce qui tenait à la spécialité des phénomènes. Il est donc nécessaire, pour que la philosophie première ne nous apparaisse pas comme une œuvre isolée, de la rattacher à la philosophie seconde. En fait, elle est émanée de celle-ci; c'est là le point de vue historique. Au point de vue dogmatique, nous avons dû, au contraire, faire précéder la philosophie seconde de la philosophie première. Cette exposition resterait néanmoins insuffisante, si l'on ne montrait pas de quelle manière la philosophie seconde doit dogmatiquement succéder à la philosophie première.

Concevons d'abord nettement le caractère et la nature de la philosophie seconde. Elle consiste à reconnaître, dans le système des choses qui nous dominent et que nous modifions pour notre service, la combinaison d'un certain nombre de phénomènes distincts et irréductibles les uns aux autres. Ces phénomènes distincts ont été rangés par Auguste Comte, d'après la loi du *classement*, en une série qui représente leur généralité ob-

jective décroissante et leur généralité subjective croissante ; leur dépendance va en diminuant, en même temps que croît leur dignité proprement dite. A chacun de ces phénomènes correspond une science déterminée ; et l'on a de cette manière la série suivante : Mathématique, Astronomie, Physique, Chimie, Biologie, Sociogie et Morale. Ces sciences se sont développées historiquement dans un tel ordre ; c'est-à-dire que c'est dans cet ordre qu'elles sont arrivées successivement à l'état positif. Au fond, elle représente le résultat du travail scientifique abstrait de l'Humanité.

Il est facile de voir qu'elles sont un complément nécessaire de la philosophie première. Celle-ci, en effet, donne les lois communes aux divers ordres de phénomènes, de même que la marche de l'entendement dans tous les sujets quelconques. Mais ces lois ne permettent nullement ni de deviner, ni de remplacer l'étude directe des phénomènes spéciaux. Ainsi, par exemple, si je dis : l'action est équivalente à la réaction, cela ne m'apprendra en aucune manière quels sont les modes d'action et de réaction dans les phénomènes chimiques, par exemple, dans les phénomènes mécaniques ou dans les phénomènes biologiques. Il y faut nécessairement une étude directe, spéciale, précise et déterminée. De même, la connaissance des lois de l'entendement, en tant que communes à toutes les recherches, que donne aussi la philosophie première, est insuffisante pour arriver à la connaissance des lois effectives, propres aux divers ordres de phénomènes. Ainsi, par exemple, dans la recherche des lois chimiques, il faut une étude spéciale pour recueillir les matériaux indispensables à nos constructions mentales, et il faut aussi une étude spéciale pour apprendre à imaginer les hypothèses propres à ce cas ; de même que pour bien se rendre raison de la nature des lois qui lui sont propres, du degré

de précision qu'elles comportent et de leur degré de modificabilité.

La philosophie seconde est donc indispensable comme complément de la philosophie première. Mais l'on peut systématiser davantage cette appréciation. En somme, quand on considère l'ensemble de la vie humaine, on voit qu'elle a pour but de systématiser la prévision des choses, afin de les modifier pour le service de l'homme et de l'Humanité, et par le concours continu et solidaire que celle-ci nous fournit. C'est la raison pratique qui résout un tel problème, mais elle a besoin d'être éclairée par la raison spéculative, dont le but est de perfectionner la prévision et d'étendre le cercle de la modificabilité, par la détermination *à priori* des cas possibles. Il est évident que pour atteindre un tel but la philosophie première est insuffisante ; elle est trop éloignée de la connaissance de chaque phénomène, puisque ses lois sont indépendantes de la nature même du phénomène. L'écart entre la raison théorique et la raison pratique est alors trop considérable, pour que celle-ci puisse utiliser celle-là. Il y faut un intermédiaire : cet intermédiaire, c'est la philosophie seconde. Car, au fond, nos prévisions comme nos modifications portent toujours sur un phénomène déterminé; par suite il faut connaître les lois des divers ordres de phénomènes spéciaux. La raison spéculative ne peut donc remplir son office, par rapport à la raison pratique, qu'en complétant la philosophie première par la philosophie seconde. Ce complément même me paraît insuffisant ; car, dans la pratique, chaque phénomène étant prévu et modifié dans un être, c'est-à-dire dans un système spécial existant dans le système général des choses, il est indispensable, à mon avis, d'introduire un autre complément pour opérer le passage de la théorie à la pratique et établir l'harmonie entre la raison spéculative et la raison pratique. Ce com-

plément, c'est la philosophie troisième, qui consiste dans la théorie générale des êtres.

Notre appréciation de la philosophie première serait donc restée insuffisante si nous n'avions montré ses lacunes et indiqué de quelle manière on pouvait les remplir. Sans cette appréciation finale, la philosophie première aurait produit de véritables illusions, en nous poussant à exagérer au delà de toute limite la puissance de l'esprit théorique, en le poussant à se complaire dans l'orgueilleuse croyance qu'il suffit pour ainsi dire à tout, en remontant à la source de toutes choses et dominant tout par une vue générale de l'esprit. Ces illusions sont une maladie de l'esprit théorique, d'autant plus dangereuses que, cultivées par le régime préliminaire théologico-métaphysique de l'Humanité, elles tendent toujours à renaître ; par suite, il est absolument nécessaire de remonter à leur source, pour empêcher les bons esprits d'y retomber par un penchant naturel. Le caractère d'abstraction supérieure de la philosophie première nous y exposait complètement. L'appréciation du rôle de la philosophie seconde était donc nécessaire.

Mais l'insuffisance de la philosophie première nous apparaît sous un autre point de vue ; elle est profondément analytique ; elle considère chaque loi à part. J'ai essayé de remédier à cet inconvénient ; mais au fond je n'y suis arrivé qu'en invoquant plus ou moins implicitement et par anticipation la philosophie seconde. Celle-ci, en effet, est beaucoup plus systématique que la philosophie première. Car elle considère sans doute les divers phénomènes isolément, mais elle les étudie aussi dans leur mode de dépendance, puisque, à mesure qu'ils se compliquent, ils dépendent dans la série hiérarchique de tous ceux qui les précèdent. Sous cet aspect encore, l'on voit la nécessité d'arriver à com-

pléter la philosophie première par la philosophie seconde.

Les considérations que nous venons d'établir montrent bien qu'il est important de compléter la philosophie première par la philosophie seconde, sans quoi la conception de celle-là reste vague et insuffisante, faute d'être liée à l'ensemble de la raison spéculative. Mais cela ne suffit pas encore ; il faut indiquer comment la considération des divers arrangements ou groupements, dont sont susceptibles les divers degrés de la hiérarchie encyclopédique que nous avons énoncés précédemment, devient nécessaire à établir d'une manière générale, et cela, tant au point de vue logique qu'au point de vue scientifique.

Au point de vue logique, ces divers groupements, en conservant, bien entendu, toujours l'ordre linéaire de succession, représentent les pas essentiels par lesquels l'entendement doit passer pour arriver à constituer sa vraie puissance. En philosophie première, nous considérons les lois de l'entendement, quant à la réunion des matériaux et quant à leur mise en œuvre pour les constructions mentales, indépendamment de la nature des phénomènes. Mais cela ne suffit pas pour constituer la logique générale ou la coordination de la puissance de l'entendement humain. Sans doute, chaque science de la philosophie seconde développe un procédé spécial où se précise la marche générale de notre entendement ; mais, entre la théorie absolument abstraite de l'entendement en philosophie première et la théorie spéciale de chaque science en philosophie seconde, il faut un intermédiaire, que nous fournit la théorie des groupements de la hiérarchie encyclopédique. Ainsi, par exemple, le dualisme entre la cosmologie et la sociologie nous permet d'apprécier les caractères des deux modes généraux de procéder : dans l'un, comme en cosmologie, on va du dé-

tail à l'ensemble, dans l'autre; comme en sociologie, en biologie et en morale, on va de l'ensemble au détail. On sent donc comment la théorie des groupements des divers degrés de la hiérarchie encyclopédique est nécessaire pour compléter ce qu'a de trop indéterminé la théorie de l'entendement en philosophie première.

Mais cette théorie des groupements ou des arrangements est nécessaire aussi, au point de vue scientifique, pour remédier à ce qu'a de trop analytique comme de trop abstrait, dans la seconde partie de la philosophie première, la considération des lois universelles du monde. La philosophie seconde, en effet, complète la philosophie première, en montrant le concours des lois de celle-ci à l'ensemble systématique des choses. Mais, pour passer du point de vue indéterminé et abstrait de la philosophie première aux lois spéciales des phénomènes, les divers arrangements de la philosophie seconde nous offrent des échelons indispensables.

En somme, donc, la considération de la philosophie seconde et de ses divers arrangements était nécessaire pour remédier aux lacunes propres à la conception isolée de la philosophie première. Tout en complétant celle-ci, cette étude sera, de plus, un préambule indispensable pour passer à l'étude de la philosophie seconde.

II

Des divers arrangements que comporte la hiérarchie propre à la philosophie seconde.

La hiérarchie encyclopédique se compose, comme nous l'avons vu, des sept termes suivants : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, morale. Ces sciences sont rangées, comme je l'ai

dit tout à l'heure, dans l'ordre de généralité décroissante et de dépendance croissante. Pour faciliter nos raisonnements, nous désignerons ces diverses sciences par les premières lettres de leur nom : M*a*, A, P, C, B, S, M*o*.

Nous allons étudier les divers arrangements dont les termes de cette série sont susceptibles ; mais le mot arrangement, n'étant pas pris ici dans son sens mathématique, prête à l'équivoque, et je préférerai le mot groupement. Il s'agit, en effet, ici, de réunir un certain nombre de ces sciences, de manière à les considérer comme faisant un tout auquel on pourrait donner un nom particulier ; ce tout correspondant à un certain ensemble scientifique et donnant lieu à des considérations logiques spéciales. Les diverses sciences forment ainsi des éléments considérés comme simples et qui, réunis entre eux, forment un tout composé qui, à son tour, est considéré comme jouant le rôle d'une science déterminée et tenue pour simple. En second lieu, ces diverses sciences, que l'on réunit ainsi pour en former un tout, doivent toujours être considérées suivant l'ordre de la hiérarchie encyclopédique, et non pas dans un ordre quelconque, comme cela a lieu dans les arrangements proprement dits. C'est ainsi que chaque science est liée à la suivante, ainsi de suite et successivement ; mais l'on ne combinera pas la mathématique, par exemple, avec la biologie pour en former un tout scientifique dont les éléments manqueraient évidemment d'homogénéité. Il s'agit donc, ici, de groupements et non pas d'arrangements, au sens habituel du mot. C'est par respect pour Auguste Comte que j'ai conservé l'énoncé de la loi, tel qu'il l'a donné. L'explication que je viens de donner fait cesser évidemment toute obscurité.

Le problème que nous nous proposons est d'abord de déterminer *à priori* tous les groupements possibles dont

sont susceptibles les termes de la hiérarchie encyclopédique ; puis nous examinerons ceux qui ont eu spontanément lieu, et ensuite ceux qu'Auguste Comte y a ajoutés ; car, dans la théorie que nous exposons aujourd'hui, nous systématisons un événement qui s'était naturellement, quoique très confusément, produit.

Voyons d'abord les deux limites extrêmes entre lesquelles nous allons placer tous les groupements possibles de la hiérarchie encyclopédique. Nous avons d'abord, comme point de départ, l'échelle à sept degrés distincts : M*a*, A, P, C, B, S, M*o*. Mais nous pouvons considérer ensuite tous ces éléments comme formant un tout (M*a*APCBSM*o*) que nous désignons sous le nom de philosophie seconde. Nous avons donc ainsi, au début, les sept termes distincts de la hiérarchie qui ne sont pas groupés, et à l'arrivée, leur groupement en un tout unique ; entre ces deux limites vont s'intercaler naturellement les divers groupements partiels.

Etudions, maintenant, en premier lieu, tous les règlements binaires possibles assujettis aux conditions que ce mot désigne pour nous. Il est facile d'en trouver la loi, d'après l'artifice mathématique qui permet dans un dénombrement de ne pas compter deux fois et de ne rien oublier dans un compte. Tous ces groupements binaires, en effet, ne peuvent commencer que par M*a*, M*a*A, M*a*AP, M*a*APC, M*a*APCB et M*a*APCBS. Le premier de ces groupements binaires sera ainsi : M*a* + APCBSM*o*, le second sera : M*a*A + PCBSM*o*, et le dernier : M*a*APCBS + M*o*. On voit, d'après cela, que le nombre des groupements binaires est de 6 pour les 7 sciences élémentaires ; soit 7 — 1, autrement dit le nombre des sciences à grouper diminué d'une unité.

Voyons maintenant les groupements ternaires dont sont susceptibles les termes de la hiérarchie encyclopédique. Il est évident que ces groupements ne peuvent

commencer que par M*a*, M*a*A, M*a*AP, M*a*APC et M*a*APCB; d'où résultent 5 séries de groupements ternaires; soit, pour 7 sciences, 7 — 2, ou le nombre des sciences diminué de deux unités. — Considérons, en particulier, le nombre des groupements ternaires appartenant à la première série, c'est-à-dire à celle qui commence par M*a*. Il est évident qu'on obtiendra tous ces groupements ternaires en joignant à M*a*, premier terme du groupement total, tous les groupements binaires que l'on peut former avec les six sciences qui restent, de A a M*o*; c'est-à-dire avec 6 sciences. On aura donc 6 — 1, ou 7 — 2, groupements ternaires. Ainsi, le premier groupement ternaire sera : M*a* + A + PCBSM*o*; le second : M*a* + AP + CBSM*o*; le troisième : M*a* + APC + BSM*o*; le quatrième : M*a* + APCB + SM*o* : le cinquième, enfin : M*a* + APCBS + M*o*.

Le nombre des groupements de la première série est donc 6 — 1 ; celui des groupements de la seconde série 5 — 1 ; celui de la troisième 5 — 2 ; celui de la dernière série 2 — 1 ou 1. Par conséquent, le nombre total des groupements ternaires sera : 5 + 4 + 3 + 2 + 1, ou, si l'on veut rapporter ce nombre à celui des 7 sciences à grouper : (7 — 2) + (7 — 3) + (7 — 4) + (7 — 5) + (7 — 6); finalement, il est égal à $\frac{1}{2}(7-1)(7-2) = 15$.

Nous allons déterminer, de la même manière, celui des groupements quaternaires. Ces groupements commencent par M*a*, M*a*A, M*a*AP, M*a*APC; il y a donc 4 séries. — On obtiendra tous les groupements quaternaires commençant par M*a*, en mettant à la suite de M*a* tous les groupements ternaires que l'on peut former avec les 6 autres sciences. Les groupements quaternaires de la deuxième série s'obtiendont en mettant à la suite de M*a*A tous les groupements ternaires que l'on peut former avec les 5 sciences restantes, et ainsi de suite.

Le nombre total des groupements de ces quatre séries sera :

$$\frac{1}{2}(7-2)(7-3)+\frac{1}{2}(7-3)(7-4)+\frac{1}{2}(7-4)(7-5)+\frac{1}{2}(7-5)(7-6)=\frac{1}{6}(7-1)(7-2)(7-3)=20.$$

Les groupements quinquenaires, à leur tour, commencent par M*a*, M*a*A, M*a*AP, et forment trois séries. Les groupements de chaque série s'obtiendront en mettant à la suite de M*a*, puis de M*a*A, enfin de M*a*AP, les groupements quaternaires que donneraient respectivement les 6, 5 ou 4 sciences restantes. Leur nombre total est le même que celui des groupements ternaires, c'est-à-dire de 15, comme il est facile de s'en assurer.

On trouverait, enfin, les groupements sexenaires, commençant par M*a* et M*a*A, en inscrivant à la suite de M*a* tous les groupements quinquenaires qu'on peut former avec 6 sciences, et, à la suite de M*a*A les 5 autres sciences (M*a*A + P + C + B + S + M*o*). Le nombre total sera celui déjà trouvé pour les groupements binaires, à savoir, 6 :

En résumé, on a :

Constitutions	binaires	6
—	ternaires	15
—	quaternaires	20
—	quinquenaires	15
—	sexenaires	6

En tout 63 constitutions de la hiérarchie encyclopédique.

Il faut remarquer que si l'on monte la série en allant de la mathématique à la morale, ce qui est l'ordre essentiellement objectif, on peut aussi descendre l'échelle en allant de la morale à la mathématique, ce qui est l'ordre surtout subjectif. On peut donc former de nouveaux groupements binaires, ternaires, etc., de la

hiérarchie encyclopédique, écrite de la manière suivante : M*o*, S, B, C, P, A, M*a*. On aura, de cette manière, autant de groupements que pour la série ascendante.

La théorie que nous venons d'examiner peut avoir l'avantage de nous fournir quelques groupements susceptibles d'être utilisés. Mais, au point de vue logique, notre théorie a une utilité peut-être plus grande, en nous fournissant un type de la précision que l'on peut apporter dans la théorie de la *possibilité*. Nous avons vu, en effet, qu'un des avantages de l'abstraction et des lois abstraites c'est de nous fournir des cas possibles qui augmentent notre puissance modificatrice en nous fournissant *a priori* des types à réaliser. En augmentant notre puissance, elle la précise, puisqu'elle empêche notre imagination de s'arrêter sur des types impossibles à réaliser dans la pratique. Mais le dernier degré de cette précision consiste à trouver une méthode d'après laquelle on puisse former tous les cas possibles, et une formule qui en donne le nombre, et c'est ce que nous venons de faire dans la théorie précédente.

Il faut voir maintenant comment Auguste Comte a été conduit à introduire successivement la considération des groupements de la hiérarchie encyclopédique, qu'il avait d'abord considérée simplement dans la succession des termes qui la distinguent. C'est en 1842, dans le sixième volume du *Cours de philosophie positive*, qu'il a appelé l'attention par la décomposition de la philosophie seconde en philosophie naturelle et philosophie morale. Cette division existait évidemment depuis longtemps, seulement elle était confuse et manquait de précision, car on confondait sous une même dénomination les sciences abstraites et concrètes. Pour Auguste Comte, au contraire, philosophie naturelle veut dire mathématique, astronomie, physique, chimie et biologie ; et phi-

losophie morale veut dire sociologie, et plus tard, sociologie et morale.

Dans *le discours sur l'esprit positif*, qu'il a publié ensuite en tête de son *Traité d'astronomie populaire*, il décompose la hiérarchie encyclopédique (alors composée de six termes, la morale n'ayant pas encore été introduite), en trois couples : l'un inférieur, l'autre moyen et l'autre supérieur. Le couple inférieur se compose de la mathématique et de l'astronomie ; le couple moyen de la physique et de la chimie ; et le couple supérieur de la biologie et de la sociologie. Plus tard, ayant introduit la morale dans la hiérarchie, il fit à celle-ci une constitution quaternaire, ainsi formée : couple inférieur, couple moyen, couple supérieur, morale. Dans le second volume du *Système de philosophie positive*, publié en 1851, Auguste Comte introduisit la constitution suivante de la hiérarchie encyclopédique : cosmologie, biologie, sociologie, morale. Appuyé sur tous ces essais partiels, Auguste Comte fut enfin conduit à donner une ébauche d'une théorie générale des diverses constitutions de la hiérarchie encyclopédique, et il établit que cette théorie devait être la leçon finale de la philosophie première.

Mais aux diverses constitutions qu'Auguste Comte avait indiquées dans le tome IV du *Système de politique positive*, il en ajouta une dernière : logique, cosmologie, morale; elle fut introduite, en 1856, dans le premier volume de sa synthèse subjective, comme on peut le voir dans la conclusion de cet ouvrage (1).

Nous pouvons résumer ces diverses constitutions de la hiérarchie encyclopédique en un tableau qui donnera un point de vue d'ensemble.

(1) Voir tome IV du *Système de politique positive*, page 188 à 191. Paris, 1854.

I. — Constitutions binaires.

Premier mode :

I. Cosmologie (Mathématique, astronomie, physique, chimie.
II. Sociologie (Biologie, sociologie, morale.)

Deuxième mode :

I. Philosophie naturelle (Mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie).
II. Philosophie morale (Sociologie, morale).

II. — Constitutions ternaires.

Premier mode :

I. Ordre matériel (Mathématique, astronomie, physique, chimie).
II. Ordre vital (Biologie).
III. Ordre humain (Sociologie, morale).

Deuxième mode :

I. Lois physiques (Mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie).
II. Lois intellectuelles (Sociologie).
III. Lois morales (Morale).

Troisième mode :

I. Logique (Mathématique).
II. Physique (Astronomie, physique, chimie).
III. Morale (Biologie, sociologie, morale).

III. — Constitutions quaternaires.

Premier mode :

I. Cosmologie (Mathématique, astronomie, physique, chimie.
II. Biologie.
III. Sociologie.
IV. Morale.

Deuxième mode :

I. Couple inférieur (Mathématique, astronomie).
II. Couple moyen (Physique, chimie).
III. Couple supérieur (Biologie, sociologie).
IV. Morale.

IV. — Constitutions quinquenaires.

I. Mathématique (Mathématique, astronomie).
II. Physique (Physique, chimie).
III. Biologie.
IV. Sociologie.
V. Morale.

V. — Constitutions septenaires.

I. Mathématique.
II. Astronomie.
III. Physique.
IV. Chimie.
V. Biologie.
VI. Sociologie.
VII. Morale.

Tel est l'ensemble des diverses constitutions de la hiérarchie encyclopédique qui ont été indiquées par Auguste Comte.

III

Du rôle des divers arrangements propres à la hiérarchie encyclopédique.

Après avoir considéré toutes les constitutions possibles de la hiérarchie encyclopédique, par les groupements des diverses sciences entre elles, et après avoir indiqué quelques-unes de ces constitutions, nous allons apprécier sommairement leur rôle.

Notre appréciation portera sur un triple point de vue : scientifique, logique, historique. Au point de vue scientifique, ces groupements des diverses sciences entre elles présentant une certaine homogénéité, constituent des systèmes résultant de l'action et de la réaction de phénomènes distincts, se combinant entre eux. La coordination de ces groupements en une constitution de la hiérarchie donne le système total des phénomènes, mais conçu, et par suite éclairé, comme une combinaison de systèmes partiels. Au point de vue logique, ces divers groupements présentent le rapprochement de phénomènes qui ont entre eux une certaine homogénéité, et dont l'investigation est soumise à des méthodes ayant entre elles une analogie spéciale ; ce qui déjà présente un certain avantage au point de vue de la logique. Car, dans chaque groupement, on peut suivre ainsi un procédé dans ses degrés successifs de complication ou de simplification, suivant qu'on emploie la marche ascendante ou la marche descendante. La coordination de ces groupements en une constitution de la hiérarchie montre l'harmonie des diverses méthodes pour constituer la puissance totale de l'entendement hu-

main. — Pour bien comprendre le point de vue historique, il faut remarquer que ces divers groupements ne sont nullement des constructions arbitraires de notre esprit, ce sont des réalités effectives de l'esprit humain, dont l'influence s'est fait sentir, plus ou moins implicitement, bien avant que le Positivisme ait pu en donner enfin, comme je le fais maintenant, une théorie tout à fait explicite. L'homme subit les diverses influences de toute nature avant qu'il lui soit possible d'en donner une théorie véritablement analytique.

Abordons maintenant le sommaire examen de quelques-unes des principales constitutions de la hiérarchie, en commençant par les constitutions binaires. Je prends d'abord la division de la hiérarchie en philosophie naturelle (mathématique, astronomie, physique, chimie et biologie) et philosophie morale (sociologie, morale). Cette constitution a dominé le mouvement de l'histoire, depuis l'avènement de la philosophie grecque jusqu'à celui du Positivisme. La philosophie grecque, en effet, a modifié l'homogénéité théologique de notre entendement en rendant métaphysique la philosophie naturelle, tandis que la philosophie morale restait théologique, surtout pour des raisons de destination sociale (1). Dans l'évolution moderne, au contraire, la philosophie naturelle est devenue positive, tandis que la philosophie morale est devenue métaphysique Le Positivisme a enfin établi l'homogénéité de l'entendement humain en soumettant toutes nos recherehes à un même système philosophique.

Voyons une seconde constitution binaire, à savoir : la décomposition de la hiérarchie en cosmologie (mathématique, astronomie, physique et chimie) et sociologie

(1) Voir *Cours de philosophie positive*, tome VI, pages 499 à 500. Paris, 1842.

(biologie, sociologie et morale) (1). Cette constitution nous offre un grand intérêt scientifique et même pratique; elle caractérise le dualisme entre la vie et la mort, si admirablement établi par le grand Bichat. Ce dualisme est la base de la conception de la biocratie, c'est-à-dire de l'alliance de tous les êtres vivants assimilables avec l'homme pour lutter contre la mort. Elle nous offre donc la grande notion qui systématise toute conception pratique; puisque la pratique consiste, en effet, dans la modification du monde par l'Humanité.

Examinons maintenant quelques constitutions ternaires. Voyons d'abord celle qui consiste dans la décomposition de la hiérarchie en ordre matériel (mathématique, astronomie, physique, chimie); ordre vital (biologie); et ordre humain (sociologie et morale). Auguste Comte en a donné la première ébauche en 1852 (2). Cette constitution, étant ternaire, a l'avantage de nous offrir une véritable succession, caractéristique au point de vue scientifique, logique et pratique, L'ordre matériel, c'est le monde, base fondamentale de toutes choses, et qui domine toutes choses. L'aboutissement, c'est l'ordre humain, qui opère la systématisation subjective; et l'ordre vital est l'intermédiaire nécessaire, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue logique.

Une seconde constitution ternaire est la suivante : lois physiques (mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie); lois intellectuelles (sociologie) et lois morales (morale). Cette constitution correspond à une conception générale de l'organisme social. Les lois physiques sont, en effet, essentiellement le domaine de l'état industriel, des praticiens, patrons et prolétaires; les lois intellec-

(1) Voir Auguste Comte, *Système de politique positive*, tome II, pages 433, 434. Paris, 1852; et *Système de politique positive*, tome IV, page 188. Paris, 1854.

(2) Voir *Système de politique positive*, tome II, page 433.

tuelles sont le domaine du sacerdoce, et les lois morales celui de la femme.

Enfin, Auguste Comte introduisit en 1856 une troisième constitution ternaire (1). Elle consiste à décomposer la hiérarchie encyclopédique en logique, physique et morale. Cette constitution a l'avantage de consacrer une division déjà établie par la philosophie, dans son état métaphysique. La logique ne contient que la mathématique. On consacre ainsi la grande vue d'Auguste Comte, qui a systématisé la science mathématique, comme la base inébranlable du savoir humain, en tant que coordonnant tous les procédés quelconques de l'entendement, sur des sujets à la fois réels et suffisamment simples. Auguste Comte ne faisait ainsi, du reste, que rendre explicite ce qu'avaient pressenti tous les grands philosophes, de Platon à Descartes. La morale, composée de la biologie, de la sociologie et de la morale, indique l'aboutissement; et la physique l'intermédiaire inévitable dans toute succession. Auguste Comte a donné, du reste, une destination sociale à cette constitution de la hiérarchie encyclopédique. Il avait établi dans sa septième circulaire que tout aspirant au sacerdoce positiviste devait présenter et soutenir sept thèses successives, sur les sept degrés de la hiérarchie encyclopédique; mais il pensa depuis que, tout en donnant une garantie suffisante de connaissances spéciales, l'aspirant au sacerdoce devait aussi faire preuve d'esprit synthétique. Comte réduisit dès lors ces sept thèses à trois; l'une relative à la logique, la seconde à la physique et la troisième à la morale.

Présentons maintenant quelques observations sur les constitutions quaternaires. A l'époque où Auguste Comte n'admettait que six sciences dans la hiérarchie,

(1) Voir *Synthèse subjective*, page 735. Paris, 1856.

il eut l'idée de décomposer cette hiérarchie en trois couples qu'il caractérisa ainsi : couple inférieur (mathématique, astronomie), couple moyen (physique et chimie), couple supérieur (biologie, sociologie) (1). Il avait même proposé d'abord d'autres dénominations, en caractérisant chaque couple par son terme le plus spécial; c'est-à-dire astronomie, chimie et sociologie. Mais enfin, quand en 1852, il eut introduit la morale, la constitution ternaire devint la constitution quaternaire suivante : couple inférieur; couple moyen; couple supérieur; morale. Cette constitution a l'avantage d'indiquer ainsi la suprématie totale de la morale, qui règle à la fois la théorie et la pratique. Cette suprématie est préparée par une succession ternaire logique et scientifique qui en assure l'efficacité.

Nous avons une seconde constitution quaternaire, qui est la suivante : cosmologie (mathématique, astronomie, physique, chimie); biologie; sociologie; morale. Elle résulte de la décomposition du système binaire, cosmologie et sociologie. Elle part du grand dualisme entre le monde et l'homme, mais elle le rend plus précis, en faisant voir que celui-ci ne peut être bien conçu que par l'étude générale de la vie, suivie de l'analyse de la vie collective, conduisant enfin à l'étude de l'homme individuel conçu comme un organe de l'espèce.

Considérons enfin une des constitutions quinquénaires, à savoir la suivante : mathématique (mathématique, astronomie); physique (physique et chimie); biologie, sociologie et morale. Cette décomposition a un véritable intérêt historique; car elle représente, en isolant la base mathématique, le grand fait, que c'est par la mathématique proprement dite et l'astronomie scienti-

(1) Voir *Discours sur l'esprit positif*, en tête du *Traité philosophique d'astronomie populaire*, page 103, Paris, 1844.

fique d'Hipparque que s'est fondée la science positive; et ce sera toujours la base éternelle du véritable savoir humain. Cette base est restée l'unique science jusqu'au XVIIe siècle; tant il était nécessaire d'établir sur des fondements inébranlables le véritable savoir humain. Au XVIIe siècle la physique se crée, instituée par Galilée; la chimie au XVIIIe siècle; et la biologie, la sociologie et la morale au XIXe siècle.

Enfin, la hiérarchie à sept degrés constitue la conception systématique de l'enseignement positif. C'est en suivant la marche qu'elle indique que le sacerdoce établira l'initiation finale de tous les esprits au dogme réel.

En terminant cette dix-neuvième leçon, nous voyons donc que nous avons établi d'une manière générale la conception des divers systèmes de phénomènes pour en former le système total, dans lequel concourent les lois analytiques de la philosophie première, et où s'opère la combinaison des lois de l'entendement avec celles du monde. Nous avons enfin complété ainsi la philosophie première par la conception de la transition avec la philosophie seconde.

BULLETIN D'ANGLETERRE

SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE NEWTON HALL

(FLEUR DE LIS COURT, FETTER LANE E. C. LONDON)

I. — DISCOURS PRONONCÉ PAR M. FREDERIC HARRISON

En conférant le **Sacrement de la maturité** *à M. John Carey Hall, le 8 Juin 1890 (19 Saint-Paul — Héloïse 102).*

(Résumé, traduit et rédigé par MM. Paul Descours et le Dr Clément)

Mesdames, Messieurs,

Un des membres de notre Communauté qui, depuis longtemps, a atteint la maturité de son intelligence et la plénitude de ses convictions vient, aujourd'hui, consacrer sa vie entière au service de l'Humanité, et nous sommes rassemblés, ici, pour recevoir ses vœux.

Il y a déjà neuf ans que M. J. Carey Hall, Consul britannique au Japon, est venu (le 1er Bichat 93 - 3 décembre 1881) solliciter le sacrement de la *Destination*, en déclarant solennellement vouloir vouer sa carrière au service public. Sur le désir de mes confrères, et agissant en leur nom, je dus alors essayer de montrer la signification de la cérémonie à laquelle Auguste Comte a donné le nom de *Destination*, et recevoir ensuite le vœu que notre ami et coreligionnaire faisait de se consacrer entièrement au service public. Neuf années se sont écoulées depuis, durant lesquelles notre ami a complètement rempli ses promesses. Dans l'accomplissement de tous ses devoirs officiels, il n'a pas cessé de se montrer actif, consciencieux et capable. Non seulement, nous pouvons affirmer qu'il a servi les intérêts de l'Angleterre avec autant d'habileté que de zèle, mais nous pouvons ajouter que, tout en servant le public avec le plus

grand zèle et la plus grande intelligence, il a accompli fidèlement et scrupuleusement toutes les obligations spéciales qu'il avait contractées en prononçant son vœu. Il n'a jamais oublié qu'il était non seulement un loyal serviteur de la Couronne, mais aussi un serviteur de l'Humanité : il ne s'est pas borné à servir nos intérêts nationaux comme représentant de l'Empire britannique, il a servi également la cause de l'unité des nations dans la grande famille de l'Humanité et les intérêts de la race humaine tout entière, avec le sentiment de la fraternité de tous ses membres sur la planète. Dans l'accomplissement rigoureux et très honorable de ses fonctions publiques, il s'est constamment inspiré du sentiment religieux du devoir envers le souverain Maître que nous servons et qui a droit à notre plus profonde vénération.

Aujourd'hui, après avoir dignement rempli ses devoirs et observé religieusement les vœux contractés en recevant le sacrement de la *Destination*, notre ami, à la veille d'aller reprendre son service au Japon, vient de nouveau demander une consécration publique de sa vie en recevant le sacrement de la *Maturité*.

Nous avons déjà si souvent expliqué la signification qu'attachait Auguste Comte aux sacrements, qu'il nous suffira d'en dire quelques mots aujourd'hui. Nous répéterons qu'il n'y a rien de mystique ou de miraculeux dans les sacrements adoptés par la religion de l'Humanité : ni le mot, ni la chose ne sont pris dans le sens catholique ou chrétien, et ne sont copiés sur leur rituel. Sacrement est un mot romain servant à désigner le serment prêté par le soldat romain à son supérieur en présence de ses camarades assemblés. Dans la religion de l'Humanité, les sacrements interviennent à toutes les époques importantes de notre vie, pour nous rappeler les devoirs qui nous incombent et pour relier la vie de l'individu à celle de l'Humanité. Le Positivisme s'applique à rendre la vie plus religieuse, à faire intervenir la religion dans tous les actes de notre vie journalière, et non à la réserver pour les dimanches ou pour un avenir transcendental au-delà des choses visibles et terrestres, et c'est dans ce but qu'il donne une consécration à chaque époque de la vie.

Nous avons quelques mots à dire relativement à la célébration de ces sacrements à Newton-Hall. Tout d'abord, nous devons déclarer qu'il n'y a pas encore de prêtres parmi nous, mais que, délégué par M. P. Laffitte, le successeur d'Auguste Comte, pour assurer le service de notre foi, nous accomplissons notre mission sans nous attribuer le pouvoir sacerdotal proprement dit. Nous formons, en effet, une communauté ayant besoin de conseils et de secours spi-

rituels : nous avons des enfants que nous désirons élever en serviteurs de l'Humanité; ils demandent à être admis dans notre communauté, ils embrassent une profession, ils se marient, ils meurent, ils sont inhumés : or, à chacune de ces époques décisives de la vie, ils ont besoin d'une consécration formelle de notre foi, et ils la rèclament; de là, la nécessité pour nous de conférer des sacrements. M. Laffitte, ici même, a conféré les sacrements de la *Présentation* et de l'*Admission*, et délégué par lui, nous en avons de temps en temps conféré plusieurs, notamment ceux de la *Présentation*, de l'*Initiation*, de l'*Admission*, du *Mariage* et de la *Transformation*. Mais, c'est la première fois, je crois, qu'est conféré, en Angleterre, le sacrement de la *Maturité*, sollicité par notre confrère, qui désire, avant son retour au Japon, marquer ainsi la consécration irrévocable du reste de sa vie au service du bien public.

Le sacrement de la *Maturité* est le sixième des neuf sacrements institués par Comte. Comme ceux de l'*Admission* et de la *Retraite*, il n'est conféré qu'aux hommes parce qu'il consacre des actes d'une fonction publique et pratique, et que la femme doit être exclue de toute participation directe à la vie publique pour se vouer aux fonctions domestiques.

La *Présentation* dans l'enfance, l'*Initiation* dans la jeunesse, l'*Admission* au seuil de la vie active, la *Destination* ou le choix d'une profession, sont tous des sacrements *préparant* à la vie active : le mariage lui-même est en quelque sorte un acte préparatoire à l'existence complète, car, jusque-là, la femme souvent, et l'homme, quelquefois, n'ont encore rien réalisé de ce qui est le but de la vie. Il n'en est pas de même pour le sacrement de la *Maturité*; il est, de par sa nature, la consécration finale, définitive et irrévocable de notre carrière dans la voie que nous avons choisie. Ce n'est plus une préparation, mais une consécration de tout ce qui nous reste d'activité et de vigueur à l'achèvement de l'œuvre poursuivie, à laquelle nous avaient voué notre *Présentation* et notre *Admission*, et dans laquelle nous avions été conduits et guidés par l'*Admission* et la *Destination*. Normalement, d'après Auguste Comte, il ne doit être conféré qu'à l'âge de 42 ans, âge d'admissibilité à la prêtrise complète, âge qui peut être reculé dans certaines circonstances exceptionnelles, mais rarement avancé. C'est donc après 42 ans de préparation ayant commencé dès l'enfance, que le sacrement de la *Maturité* vient consacrer le dévouement irrévocable de notre vie au service de l'Humanité. A l'âge de 63 ans, 21 ans plus tard (la moitié de la période de préparation), le sacrement de la *Retraite* marquera la terminaison de la phase d'activité pratique et le com-

mencement d'une phase d'influence consultative : aussi, le sacrement de la *Retraite* ne convient qu'à ceux qui remplissent des fonctions pratiques et nullement à ceux adonnés aux fonctions spéculatives ou théoriques.

Ce que désire aujoud'hui notre collègue, c'est se vouer solennellement au service public, en présence de ses coreligionnaires, dans la pleine maturité de son énergie, à l'apogée de son activité fonctionnelle, après l'accomplissement des promesses faites lors du sacrement de la *Destination*. Il a passé l'âge de 42 ans, il a servi son pays pendant 23 ans, dont 8 dans une position supérieure : il est marié depuis 14 ans, et chef d'une jeune famille. Depuis 9 ans qu'il s'est publiquement affirmé comme serviteur de l'Humanité, il a rempli les devoirs de sa profession et s'est montré toujours prêt à vivre et à travailler pour sa foi. Depuis 1862 il a rempli plusieurs fonctions de grande importance dans la carrière consulaire, a été Secrétaire de légation, Consul dans les ports ouverts aux Européens, et enfin Juge dans la Cour suprême de la Chine et du Japon. Nul ne pourrait dire qu'il n'a pas toujours été à la hauteur de ses devoirs, qu'il n'a pas rempli ses promesses. Nous pouvons affirmer qu'il a été loyal envers sa Famille, envers sa Patrie, envers l'Humanité, sachant concilier ses divers devoirs, fidèle à tous à la fois, mais surtout à ceux envers l'Humanité qui sont plus généraux et plus élevés. Nous espérons que pendant longtemps encore il pourra continuer à servir ces trois Êtres collectifs dans le véritable esprit de la religion de l'Humanité.

Le fondateur de notre religion, dans un langage élevé, nous montre la vie se déroulant en une longue suite de préparations continuelles servant à nous rendre dignes d'être incorporés à l'Humanité, et, après une vie bien remplie, de faire partie du Grand-Etre qui est éternel et qui est le véritable Etre suprême. Les cérémonies précédant celles-ci sont toutes une introduction à de nouvelles phases de la vie, ou bien, comme le *Mariage* le commencement d'une nouvelle vie ; il en est de même de celles qui viennent après, car la *Retraite* n'est que la préparation au repos éternel et la cérémonie mortuaire la préparation à l'incorporation finale. Tout autre est le caractère du sacrement de la *Maturité*, il est définitif, final, irrévocable. Consécration finale et formelle de la fonction acceptée par l'homme à la *Destination*, il est l'incorporation finale dans les rangs de l'Humanité active, visible, corporelle, de même que la *Transformation* est l'incorporation finale à l'Humanité subjective et invisible. Ainsi donc, ces deux grandes époques sont les plus solennelles et les plus décisives dans la carrière per-

sonnelle de l'homme, l'une étant la consécration définitive de sa vie pratique dans la masse vivante de l'Humanité sur la terre, l'autre l'étant de sa vie immortelle subjective plus noble dans l'Humanité éternelle.

Il importe d'insister sur le caractère de l'inflexible responsabilité qui va commencer pour le serviteur de l'Humanité, alors que ses fautes deviennent désormais décisives et irréparables et que sa vie est devenue fixe et non modifiable. A l'âge de 42 ans nous avons passé ce que Dante appelle le milieu du chemin de la vie, et Comte estime qu'il reste à l'homme une période de 21 ans (trois fois sept) pour accomplir sa grande phase d'activité complète et directe. Certes nous savons que la carrière de maints grands hommes s'est terminée avant l'âge de 42 ans; et que cet âge ne fut jamais atteint par Alexandre, Epaminondas, Raphaël, Mozart, Byron, Shelley, Burns, Pascal, Vauvenargues, Bichat, etc.; mais le partage de la vie humaine institué par Comte n'en convient pas moins à la grande généralité des hommes. Rien n'est plus frappant chez Comte que le soin qu'il prend de reculer l'époque où s'accomplissent les actes irrévocables de la vie humaine et les nombreuses précautions qu'il prend contre des choix hâtifs et des décisions prématurées. L'éducation proprement dite est continuée jusqu'à 21 ans; le mariage reculé jusqu'à 28 ans pour les hommes, et encore le mariage religieux n'est célébré que trois mois après le contrat civil: de même l'homme est préparé longuement à la carrière pratique par l'*Admission* et la *Destination*, et enfin le sacrement de la *Maturité* n'est conféré qu'à 42 ans, âge où il convient seulement de conférer le plus haut degré du pouvoir spirituel, âge auquel ne sont pas parvenus bien des grands hommes. Dès lors, ce dernier pas dans notre carrière pratique est le seul acte irrévocable de notre vie publique, comme le mariage est le seul acte irrévocable de notre vie privée. Jusqu'à la *Maturité*, nous n'avons été que des soldats ayant à exécuter les ordres des autres; maintenant nous sommes des citoyens complets, ayant à commander nous-mêmes et pleinement responsables de nos actes. Si après de si longues et si nombreuses préparations, après tant de conseils et d'avertissements qui nous avaient permis jusqu'alors de rectifier notre conduite et de réparer nos torts, nous ne parvenons pas enfin à éviter de nouvelles fautes, notre vie sera irrévocablement manquée, et nous perdrons l'espoir d'être incorporés au Grand-Etre.

Dans la religion de l'Humanité, ce n'est pas par un repentir au lit de mort, qu'on peut changer les actes de toute notre vie, réparer ou effacer les fautes de l'existence : aucun acte de foi, aucune

prière, aucune mômerie, pas plus qu'aucun remords hystérique n'ont le pouvoir de changer quoi que ce soit à notre existence passée, de fausser l'opinion que l'Humanité aura de notre vie. Les saints ne viennent pas intercéder pour les gens vicieux et de mauvaise vie ; il n'y a ni larmes, ni repentirs, ni litanies qui puissent effacer les vices d'une vie paresseuse, les fautes d'une existence anti-sociale, il n'y a pas non plus de sang de l'agneau pour purifier les impurs et sanctifier les injustes à l'égal des justes. L'homme sera finalement jugé d'après ses actions, et non suivant les caprices ou les sentiments d'un juge divin. Certes la foi, les regrets, la prière, le remords nous ont été d'un grand secours pour nous corriger et nous améliorer pendant notre existence, alors que nous le pouvions encore, mais à l'heure de la mort ils ne peuvent en rien détruire les conséquences de nos actes et changer la conduite de toute notre vie. Le repentir, l'intercession peuvent intervenir efficacement pour modifier l'avenir, mais non le passé. Dans la religion de l'Humanité qui est basée, non sur des espérances chimériques, mais sur des faits, l'intercession, la miséricorde, la pitié, le secours des forts et des bons envers les pauvres et les faibles produisent d'excellents résultats sur les hommes au début de leur activité et dans le milieu de la vie, mais ne sont d'aucun secours au déclin ou dans les derniers moments de la vie. L'Humanité n'est pas un créateur miséricordieux, mais un juge intègre. C'est nous qui faisons notre existence, et telle nous la faisons, telle elle sera pour toujours. Les fictions d'une théodicée anthropomorphique ou d'une justice divine ont leur poésie, leur pathétique, leur valeur spirituelle dans certains états enfantins de la nature humaine ; mais nous ne pouvons les considérer autrement que comme de simples évocations d'une imagination pieuse et d'un caractère très emotif. Quel que soit le bien que ces fictions aient accompli dans le passé, dans des siècles d'ignorance, de barbarie ou de violences, elles ne sauraient plus convenir à l'âge adulte de l'Humanité qui veut une morale plus élevée et plus pure. Des larmes, des prières, des vœux ne sauraient pas plus transformer une vie passée, faire qu'une existence inutile ait été utile, changer une nature sordide et égoïste en celle d'un serviteur de l'Humanité, qu'elles ne pourraient rendre l'erreur vraie ou rendre beau ce qui est laid. Tout cet échafaudage de larmes, de prières, d'intercessions, de sacrifice, de médiation, de rédemption, de repentir au lit de mort, de trône de la miséricorde, tout cela suppose l'idée de *punition* par un souverain offensé dont on peut apaiser ou adoucir la colère. C'est là une conception enfantine et fantaisiste de la vie humaine

bien différente de l'idée vraie, philosophique et complète qui est la nôtre.

La vie est en effet, pour qui sait bien regarder, une longue, difficile et complexe préparation au devoir, une lutte même incessante pour le devoir, et l'issue bonne ou mauvaise de cette lutte est un fait positif qu'aucune excuse, qu'aucun repentir ne peuvent changer. Les anciens disaient : « Les dieux eux-mêmes ne peuvent pas faire cette chose, défaire ce qui a été fait ». L'Humanité accepte ce dicton du bon sens et ne demande pas plus de pouvoirs que ceux attribués aux dieux du monde polythéiste. Ce que chacun de nous aura fait dans sa vie subsistera toujours, et l'Humanité ne peut ni pardonner nos offenses, ni réparer nos fautes. Il est vrai que, lentement, difficilement et par des siècles d'efforts, elle pourra atténuer certaines conséquences de nos actes, mais un certain nombre restent toujours irréparables et ineffaçables, alors même que l'Humanité est arrivée à toute sa splendeur. Des actions comme le meurtre de César ou de Danton, des existences telles que celles de Philippe II et de Bonaparte, des crimes comme les massacres de la Saint-Barthélemy ou de la Terreur projettent leur ombre noire pendant des siècles, et tous les efforts de l'Humanité suffisent à peine à les effacer après de longues périodes de remords et de réparation.

C'est nous qui sommes les auteurs de notre vie, qui, lorsqu'elle est pesée équitablement, ne peut peser que ce qu'elle est réellement. Celui qui, pendant toute son existenee, a été injuste, ne saurait à la fin être un juste, celui qui aura été lascif demeurera ce qu'il était, et celui qui aura été saint pendant sa vie restera saint. Dans l'Apocalypse de l'Humanité, nous pouvons lire ceci : « Bénis sont ceux qui meurent dans l'Humanité : ils se reposent de leurs travaux, et leurs travaux leur survivent. »

A la vérité, nos travaux nous survivent, nous suivent doucement et inévitablement : nos travaux sont nous-mêmes, et nous-mêmes ne sommes que nos travaux. Un jugement est prononcé sur notre vie : c'est le jugement de l'Humanité. Mais à ce tribunal, la justice est sans appel et la pitié n'a pas plus à intervenir qu'elle n'a à s'occuper du lever ou du coucher du soleil. C'est un jour de Jugement dernier où les faits sont comptés et pesés dans une juste balance, tenue par la science exacte. Combien cette conception est plus réelle, plus morale, plus virile que les rêves maladifs de la colère et de la miséricorde d'un Être tout-puissant, capricieux et changeant! Jugés avec calme par l'Humanité, nous sommes ce que nous sommes, et non ce que la miséricorde divine veut bien faire de

nous; la vie de chacun de nous est connue et appréciée pour ce qu'elle a été réellement.

Pleins de confiance dans cette conception réelle, sociale et vraie du devoir de l'homme, nous prenons, aujourd'hui, congé de notre confrère qui retourne au service auquel il a consacré sa vie. Comme l'a dit le grand apôtre saint Paul aux Corinthiens : « Voyez, aujourd'hui, l'heure est arrivée, aujourd'hui, nous arrivons au jour du salut. Le salut n'est que l'accomplissement du devoir. Il faut travailler et accomplir, pendant le jour, les œuvres de Celui qui nous a envoyés, car la nuit approche durant laquelle le travail est impossible. »

Notre collègue a déjà montré sa valeur en exerçant, pendant huit ans, les fonctions de Consul : nous espérons qu'il pourra, pendant bien des années encore, représenter notre pays parmi les populations du Japon. Les règlements de sa profession lui interdisent formellement les tentatives de conversions religieuses, et le bon sens l'empêcherait également d'attaquer les religions des pays qu'il habite : il se conformera loyalement à ces règlements et respectera soigneusement les coutumes établies. Plus que toute autre, la religion de l'Humanité reconnaît nécessaire la séparation entre les fonctions temporelles et les fonctions spirituelles; elle n'aime pas que les unes empiètent sur les autres et ne veut pas que les hommes d'Etat deviennent prêtres, ou que les prédicateurs deviennent des hommes politiques; que ceux qui tiennent le glaive du gouvernement fassent appel aux émotions de l'âme. Notre confrère fait partie du pouvoir temporel, et non du pouvoir spirituel ; il représente l'Etat, la loi, la force : juge, il doit s'occuper d'intérêts matériels, et de plus, il est l'organe de notre puissance impériale. Pour toutes ces raisons, il doit s'abstenir de faire une propagande religieuse parmi les populations du Japon, et il lui est interdit d'être un missionnaire de notre foi. Ce n'est que par des moyens indirects, tout en accomplissant loyalement ses devoirs officiels et en respectant fidèlement les règlements, qu'il pourra agir. C'est par l'exemple de sa vie, par la pratique de sa morale sociale, par sa sympathie envers tout ce qui est grand et noble dans les croyances religieuses de l'Orient, par l'esprit de vénération pour l'Humanité qu'il peut montrer, tout en servant son pays, qu'il attirera l'attention des hommes sur les principes qui dirigent sa conduite et qu'il se fera estimer. C'est ainsi qu'il pourra accomplir de grandes choses. Le champ est vaste : appartenant à un petit groupe d'hommes profondément influencés par les principes moraux philosophiques et religieux du Positivisme, ayant à passer sa vie au milieu des plus an-

ciennes théocraties, il est plus à même que qui que ce soit de comprendre les premières formes de la civilisation humaine. Dans quelques années, quand notre confrère reviendra parmi nous, après avoir acquis une très grande expérience des peuples de l'Orient, il pourra enseigner et nous communiquer les magnifiques résultats de ses études, faites dans de telles conditions. En attendant, il doit agir et amasser des trésors de connaissance et d'expérience dont nous pourrons profiter avec fruit. Déjà, il a permis à l'Orient de comprendre l'Occident, en traduisant en anglais, langue beaucoup plus connue des Orientaux que le français, le travail de M. Laffitte sur la Chine, ainsi que sa *Morale Positive* (1). Il nous a donné, ici, des conférences sur les religions de l'Orient, et a écrit pour le calendrier des grands hommes, qui sera bientôt publié, une Vie de Bouddha avec un exposé de sa mission religieuse, travail particulièrement précieux, étant donné que son auteur est le premier qui ait étudié sur place ce système religieux avec les lumières de la doctrine philosophique de Comte. Nous espérons que le reste de la carrière de notre collègue sera plus utile et plus fécond encore en résultats : le passé est un sûr garant de l'avenir.

Le sacrement de la Maturité est un acte dans lequel le récipiendaire joue le principal rôle ; c'est essentiellement son acte. Ce n'est ni un novice, ni un catéchumène qui se présente ; il ne se prépare pas à une profession, il n'est pas admis à un nouveau rang : c'est la dernière profession de foi active du citoyen complet, agissant dans la plénitude de ses facultés. Et, nous, rassemblés ici, nous sommes plutôt les témoins d'une consécration spontanée que les agents conférant une nouvelle fonction. Nous avons deux choses à faire : d'abord nous décidons formellement qu'il est digne de recevoir le *sacrement* qu'il sollicite, et puis nous prenons acte de la sincérité de la résolution qui l'inspire.

Au nom des membres ici présents, nos collègues et coreligionnaires, je vous invite formellement, John Carey Hall, Consul de Sa Majesté Britannique au Japon, à déclarer publiquement dans quel esprit vous acceptez vos responsabilités dans le service de votre pays ?

M. J. Carey Hall lit alors à haute voix la déclaration suivante : « *J'ai l'intention de vouer le reste de ma vie active, de consacrer toute l'ardeur et le loisir que j'aurai après l'accomplissement de mes devoirs professionnels et autres, à acquérir, en vue de la communiquer à mes concitoyens, une connaissance approfondie des peuples de la Chine et*

(1) Ce travail n'a pas encore été publié. (P. D.)

du Japon, certain que je suis que si les peuples de l'Occident et de l'Extrême-Orient connaissaient mieux leurs idées, leur histoire et leurs mœurs réciproques, ils pourraient arriver à une entente, à une union plus étroites, et que, par là, serait avancé le bien-être général de l'Humanité. »

JOHN CAREY HALL.

Newton Hall, Londres, 19 Saint-Paul 102 (8 juin 1890).

Au nom de tous ceux ici présents, au nom de tous ceux qui sont avec nous de cœur et d'esprit, j'accepte votre déclaration et prends acte de votre profession de foi, et, en leur nom et au mien, je vous souhaite une carrière longue et prospère. En retournant à votre poste, à l'Extrême-Orient, vous saurez que vous avez laissé ici un groupe de coreligionnaires qui regarderont votre carrière avec sympathie et confiance, affection fraternelle et fervent espoir; qui attendront avec anxiété votre retour, et qui, pendant ce temps, vous offriront leurs secours dans la mesure de leur pouvoir.

Dans les moments de difficultés et de doute, à l'autre extrémité de la planète, rappelez-vous que vous avez ici, dans cette salle, pour la seconde fois, en présence de cette communauté, affirmé solennellement votre croyance en un certain nombre de vérités graves et sévères, et que vous avez virtuellement déclaré vouloir vivre pour remplir dignement le vœu de notre foi. Loin de votre patrie, seul au milieu de populations étrangères, vous aurez certainement des heures d'abattement, de faiblesse : souvenez-vous alors de ce jour, de cette cérémonie, qui vous rappelleront que vous avez une grande, une noble et difficile tâche à remplir ; rappelez-vous que vous êtes placé en sentinelle avancée, et que seul vous portez au loin le flambeau de notre foi humaine. Dans les heures de doute, de fatigue, de découragement même, souvenez-vous du jour où vous avez reçu le sacrement d'un soldat complet de ce grand travail, d'un citoyen choisi pour remplir une mission difficile à l'extrémité de notre planète. Vous avez ceint l'épée comme un chevalier du moyen âge, jurant en face de l'Eglise et en présence de ses camarades, de s'en servir pendant toute sa vie avec vaillance, honneur et persévérance, et d'être sans peur et sans reproche.

Puisse la foi de l'Humanité nous apprendre à vivre! Puisse l'espoir en l'Humanité nous fortifier dans nos besoins! Puisse le zèle pour l'Humanité remplir nos cœurs, nous donner la paix avec nous-mêmes et avec les hommes!

II. — CONFÉRENCE DE M. BEESLY, *LE JOUR DES MORTS* *(102. 31 Décembre 1890)*

(Résumée, traduite et rédigée par MM. Paul Descours et Th. Cattin).

M. le professeur Beesly a commencé par lire un *Essai du Chancelier Bacon sur la Mort.*

« Les hommes redoutent la mort, comme les enfants appréhen-
« dent d'aller en quelque lieu ténébreux. Tout ainsi que certaine
« crainte qui leur est naturelle, se redouble en eux par les contes
« qu'on leur fait là-dessus, de mesme la peur que l'on se donne de
« cette dernière heure la rend plus amère.

« Certainement la contemplation de la mort, comme un gage du
« péché, et un passage à un autre monde, est saincte et religieuse;
« mais la crainte en est toujours foible; et n'est pas appellée mal à
« propos un tribut qui se doit à la nature. Cela n'empesche pas
« qu'il ne s'y glisse quelquefois des meslanges de superstition, de
« vanité; Et ne sert de rien de laisser inférer à l'homme par la
« douleur d'un de ses doigts qu'on met à la gesne, combien vio-
« lentes sont les peines de la mort, quand il se fait une corruption
« de tout le corps, puisque maintesfois la mort agit avec moins de
« peine, que ne fait le supplice d'un seul de nos membres; ce qui
« procède de ce que les parties les plus vitales ne sont pas
« les plus subtiles des sens. Quoy qu'il en soit, j'appelle chose
« religieuse de tirer un sujet d'appréhension de la contemplation
« de sa propre fin et faiblesse d'esprit de la craindre à cause d'elle
« mesme. Que s'il faut parler de cette fin en Philosophe et en vray
« homme, j'approuve fort l'opinion de celuy qui dit *que la pompe*
« *de la mort est plus effroyable que la mort mesme.* Les plaintes, les
« convulsions, le visage décoloré, les gémissemens des amis, les
« habits de deuil et les funérailles sont les accidents qui la font pa-
« roistre terrible.

« C'est une chose grandement remarquable de voir par l'espreuve,
« qu'il n'est point de si forte passion dans l'esprit de l'homme,
« qui ne surmonte bien souvent l'appréhension de la mort. Cela
« me fait dire que cet Ennemy n'est pas si à craindre, puisque
« l'homme a tant de soldats à sa suite, qui gaignent l'advantage
« sur luy. La Vengeance triomphe de la mort, l'Amour s'en mocque,
« l'Honneur y aspire, l'homme en fait eslection pour se délivrer

« d'un affront, la Douleur recourt à elle et la Crainte la prévient. « Ainsi après que l'Empereur Othon se fust osté la vie, la Pitié, qui « est la plus tendre de toutes les affections, en esmeut plusieurs à « se donner la mort. Seneque parlant de la force du desplaisir ou « de la fascherie : *Pensez*, dit-il, *combien de temps vous avez continué « les mesmes choses, et souvenez-vous que l'homme qui a quelque dé- « plaisir se peut aussi tost faire mourir que le courageux ou le misé- « rable.*

« Ce n'est pas une moindre considération de voir que les géné- « reux courages ne s'estonnent pas beaucoup, quand ils approchent « de cette fin, et qu'ils demeurent fermes comme auparavant. « L'histoire le tesmoigne, quand elle dit qu'Auguste mourut en « proférant ces mots de compliment : *Aye soin de vivre, Livie, mais « cependant souvienne-toi de nostre mariage et adieu.* A quoy j'ad- « jouste *que les forces défaillirent à Tybère devant que la dissimulation « l'abandonnast*; que sur la fin de ses jours Vespatian ne put s'empes- « cher de railler lors qu'estant assis en une chaire : *Je pense*, dit-il, « *que je m'en vay tout maintenant estre fait Dieu.* Que Galba se « voyant sur le point de recevoir le coup de la mort : *Frappe*, « s'escria-t-il, en baissant le col, *si cela peut servir au peuple Romain* ; « et que Septimus Severus rendit l'esprit avec ces paroles d'entre- « prise et résolution : *Accourez et voyez s'il me reste encore quelque chose « à faire.* Sans mentir les stoïciens ont mis trop de peine à l'attirail « de la mort, et par leurs grands préparatifs rendu trop effroyable « sa pompe. O ! que je trouve bien meilleure l'opinion de celuy

« Qui met au rang des choses naturelles
« Du corps humain les atteintes mortelles.

« La mort est aussi naturelle que la naissance, et possible qu'un « enfant tire autant de peine de l'un que de l'autre.

« L'homme qui meurt en quelque haute entreprise ressemble à « celuy qui pour estre blessé en colère, ou, comme l'on dit de sang « chaud, ne sent presque point la playe. Cela estant, l'on ne peut « mettre en doute, qu'une pensée sérieuse, et qui s'attache à une « action de courage, ne destourne les plus fortes douleurs de la « mort. Ce qui arrive principalement, quand l'homme est parvenu « à de grands desseins, et à de belles espérances; joint que la « mort a cela de propre, d'ouvrir la porte à une louable réputation « et d'esteindre le flambeau de l'Envie : *Extinctus amabitur idem* (*De la Mort* par messire François Bacon, Grand Chancelier de l'Angleterre, traduction de D. Baudoin, à Paris, chez Nicolas Bourdin, 1637, t. I, p. 7-10).

Puis il a prononcé le discours suivant :

Parmi les nombreuses différences qui existent entre le Positivisme et le christianisme, il en est une qui me semble très importante : tandis que l'on exhorte le chrétien à penser à la mort, c'est-à-dire à sa propre mort, le positiviste doit penser aux morts c'est-à-dire à la masse innombrable de ses prédécesseurs. La première pensée est essentiellement égoïste, la seconde est éminemment sociale. On enseigne au chrétien d'avoir toujours la mort devant lui, de ne considérer la vie que comme une préparation à la mort envisagée comme le but de la vie dont elle est, non seulement la terminaison, mais aussi la récompense. L'homme bon voit arriver la mort avec joie « voulant, dit saint Paul, partir et être avec le Christ, ce qui vaut mieux ». Il ne doit pas se soucier des intérêts qui, grâce à l'impulsion spontanée de la nature humaine, l'attachent à la vie. Il doit fixer ses regards sur la couronne de gloire, que le Seigneur, le juge juste, lui décernera au jour du jugement dernier. Sa vie future dépend, non de la manière dont il aura vécu, mais de celle dont il mourra. Le bon larron sur la croix va droit au paradis parce qu'au dernier moment il s'est trouvé dans un état agréable à Dieu. Hamlet ne veut pas frapper le coup vengeur sur son oncle agenouillé, parce qu'il craint de l'envoyer au ciel. Les hommes doivent toujours être en garde contre le péché, personne ne pouvant connaître l'heure finale. Pour agir sur les hommes ordinaires, le prêtre insiste continuellement sur les joies du ciel et les douleurs de l'enfer. Et comme tout le monde doit mourir un jour et subir le jugement après la mort, on les exhorte à penser toujours à la mort. « Celui-là est heureux, dit l'*Imitation*, qui pense toujours qu'il doit mourir. Le matin, pense que tu peux mourir avant le soir, et le soir ne sois pas sûr que tu seras en vie le lendemain matin » (Liv. I, chap. 23.

Il faut dire cependant que ce langage n'est pas celui du *Nouveau-Testament*. On ne trouve là que très peu ou presque pas de méditations sur la mort, peut-être parce que les écrivains de ces livres attendaient la venue du Christ dans le courant de leur propre vie. Mais si nous lisons les écrivains religieux, soit catholiques, soit protestants, nous voyons qu'ils considèrent les méditations sur la mort comme un des exercices religieux les plus indispensables. Lorsque je vous ai lu l'*Essai* de Bacon sur la Mort, plusieurs d'entre vous ont dû penser qu'il ignorait entièrement cet aspect de la mort qui semblait le plus important à l'auteur de l'*Imitation*. Il n'en parle que dans une seule phrase et d'une façon assez dédaigneuse. « La mort, dit-il, est redoutée, non pas parce que nous craignons le

jugement de Dieu, mais parce que nous ignorons ce qui viendra après ». C'est tout à fait l'opinion de Hamlet. « Cette terreur naturelle, poursuit Bacon, a été augmentée par des histoires », en d'autres termes, par les doctrines du christianisme, quoiqu'il n'ose pas exprimer aussi clairement sa pensée.

Dans les deux dernières phrases de son *Essai*, il nous indique quelles sont les seules vraies sources de tranquillité et de bonheur pour les mourants.

La première est de pouvoir se dire qu'on a bien employé sa vie. L'autre, que la mort abaissera un voile sur nos défauts et que ceux qui nous survivront se souviendront de nous avec plus d'indulgence et de tendresse. Bacon, suivant sa coutume, émet cette pensée d'une manière très concise et ne se donne pas la peine d'en faire ressortir la signification complète et les conséquences. Il laisse ce soin à ses lecteurs, étant sûr que toute pensée qu'il a exprimée dans son langage plein de majesté et de grâce arrêtera l'attention et fera penser les autres. Si nous y réfléchissons, nous verrons qu'en écartant l'idée théologique de la mort, son intelligence brillante fut conduite immédiatement à l'envisager sous son aspect positif. Il peut être très saint et très religieux, dit-il, de la contempler comme la punition du péché et comme un passage dans un autre monde; mais, considérée au point de vue humain, elle est le commencement de la vie subjective — une vie non dans un autre monde, mais dans celui-ci — non dans la compagnie d'anges ou de diables, mais dans le cœur de ceux qui nous pleurent et qui chérissent notre mémoire. *Extinctus amabitur*. Quand on y réfléchit bien, on songe que telle devrait être la manière dont chacun devrait penser à sa mort. Ces aphorismes de Bacon laissent bien peu à désirer. Ils résument les raisons qui peuvent nous permettre d'attendre avec calme la fatalité inévitable. Nous aurons l'esprit en paix si nous pouvons regarder en arrière sur une vie bien employée et nous pourrons espérer de vivre dans les cœurs de ceux qui nous ont connus.

Quoique cet aspect de la mort ait une grande importance nous la considérerons aujourd'hui à un autre point de vue plus important encore. Nous devons penser, non pas à la vie subjective qui nous attend, mais à ceux qui ont déjà atteint cette forme d'existence — non pas à la Mort mais aux Morts, — aux Morts que nous avons connus et aimés, et aussi aux Morts avec lesquels nous n'avons pas eu de relations personnelles, mais dont nous pouvons reconnaître les services et nous souvenir avec gratitude, et enfin, à cette multitude sans nombre dont les noms sont oubliés, mais dont

les services continuent pour toujours dans la vie de l'Humanité.

Le Culte des morts n'est pas une création arbitraire d'Auguste Comte. Si cela était on ne pourrait pas raisonnablement espérer de voir son installation générale et définitive. Mais il n'en est pas ainsi, ce culte est fermement implanté dans notre nature. Nous le trouvons à la naissance même de la religion aussi loin que nous pouvons trouver trace des mœurs de l'homme primitif. Toutes les religions, à l'exception du Monothéisme, ont pris soin de le développer parce que son influence est éminemment morale. Comment en serait-il autrement puisqu'il a son origine dans plusieurs des facultés les plus pures et les plus belles de notre nature : l'amour, la gratitude, la vénération.

Le Monothéisme lui-même, dans sa forme catholique, a fait quelques concessions à ce penchant. La Bible avait dit : « Tu adoreras ton dieu Jéhovah et lui seul tu serviras ». Mais l'Eglise, plus sage que la Bible, ordonna d'adorer un certain nombre de morts, choisis par elle et qu'on appela les Saints.

Avec la Réforme, un monothéisme plus étroit et plus logique fit son apparition, mais il fut plus aride et moins propre à la nature humaine. Le Culte des Saints, la partie la plus saine et la plus populaire du Catholicisme, fut déclaré immoral; on enjoignit aux hommes de ne vénérer qu'un être dont ils ne savaient rien et dont l'existence même était incompréhensible. C'était une révolte contre les habitudes religieuses séculaires de la race. Heureusement, elle n'a duré qu'un peu plus de trois siècles dans sa forme extrême, et n'a prévalu que dans une partie seulement de la chrétienté. Eh bien! le Positivisme satisfait ce sentiment si ancien, et, on peut le dire, le plus universel : il encourage et systématise le Culte des morts. En me servant du mot Culte, appliqué à l'Humanité, et surtout à cette partie de l'Humanité (la plus grande) qui a cessé d'avoir une existence objective, nous heurtons certains préjugés.

Le mot *culte* et celui de *religion*, ont été pendant si longtemps employés pour caractériser les manifestations théologiques qu'ils ont pour ainsi dire acquis une signification exclusive, quoique cependant tout le monde leur donne constamment une autre acception.

Que veut dire le mot *culte?* Il signifie l'expression de la vénération par des mots ou par des actes pour un objet qui en est digne. Lorsqu'on exprime cette vénération pour la meilleure des puissances que nous connaissions, celle sous laquelle nous vivons et où se meut toute notre existence, celle à qui nous devons tout et qui seule nous élève au-dessus des animaux inférieurs, je dis qu'il faut l'appeler non seulement un *culte*, mais un *culte religieux*.

Le chrétien croit que cette puissance est un être imaginaire qu'il appelle Dieu. La vénération qu'il montre pour son Dieu est donc appelée avec justice un culte religieux. De même la vénération que nous témoignons envers les morts, soit par des paroles publiques, soit par des actes, mérite au même titre le nom de culte religieux. Car les morts constituent la plus grande et la meilleure puissance que nous connaissions, c'est-à-dire l'Humanité. Mais, après tout, ce qui nous importe le plus, ce n'est pas le mot culte mais la chose à laquelle nous l'employons. Considérons-le aujourd'hui non pas avec l'idée de revendiquer notre droit au mot, car le mot nous sera peu utile si nous n'avons pas la chose; et si nous avons la chose, si nous sentons réellement la vénération, la gratitude et l'amour, si nous l'exprimons et si l'expression augmente le sentiment, le nom importe peu.

Nous avons souvent insisté ici sur le devoir qui nous incombe de reconnaître la dette contractée par nous envers l'Humanité et les grands types qui ont été ses plus importants organes. Je crois qu'un grand nombre d'entre nous ont été découragés, en constatant que leurs sentiments de gratitude et de vénération pour les êtres collectifs étaient moins intenses qu'envers les parents, les amis et les proches dont la vie fut mêlée à la nôtre. Cette différence dans l'intensité de nos sentiments ne doit pas nous affliger, car il est naturel que le sentiment moins étendu soit plus vif que celui dont l'objet est plus large et plus éloigné. C'est principalement de ce sentiment domestique que je désire m'entretenir avec vous aujourd'hui. Et c'est bien l'ordre que nous devons suivre, il faut se traîner sur les mains et les genoux avant de marcher, et marcher avant de courir. La religion doit se former peu à peu. Le culte domestique est une préparation au culte public. Comte a fait observer que l'on ne pouvait pas commencer par aimer l'Humanité ou même la Patrie. Il faut commencer par l'amour de la famille, de la tribu, de la cité. Celui qui n'aime pas sa famille ne peut dignement aimer et servir sa patrie. Ceci est encore plus vrai s'il s'agit de l'amour et de la vénération pour les morts. Car l'amour de la famille peut en certains cas être en conflit avec l'amour de la patrie et nous empêcher de remplir nos devoirs envers la collectivité. Mais quoique nos sentiments envers les morts de nos familles soient plus vifs qu'envers les grands héros de notre race, il ne peut pas y avoir de conflit entre eux. Au contraire, plus sera développé chez nous le culte pour nos proches, plus nous serons capables de vénération et d'amour pour nos ancêtres connus ou inconnus qui ont rendu des services à l'Humanité. En un mot, mieux nous cultiverons le senti-

ment plus étroit et plus proche mieux nous serons aptes au sentiment plus étendu mais plus vague.

Définissons ce sentiment plus étroit! C'est le souvenir affectueux et reconnaissant de la mère dont le doux sourire est notre première réminiscence, qui nous tint dans ses bras chéris, qui nous soigna dans la maladie, qui nous consola dans nos chagrins enfantins et qui nous enseigna les premières leçons du bien et du mal; du père qui travailla pour *nous* et pour *elle*, qui nous surveilla jusqu'à ce que nous pussions nous-mêmes affronter les difficultés de la vie; d'une femme, peut-être, dont la mémoire nous est plus chère encore et qui nous a quitté pour toujours.

Je dis que l'homme qui chérit de telles pensées, qui, non seulement y songe lorsqu'elles se présentent spontanément à son esprit, mais les évoque systématiquement, trouvera dans cet exercice une force considérable pour lutter contre le mal. Il accomplira plus facilement tous ses devoirs, aussi bien publics que privés. Il sera plus doux et plus affectueux envers ceux que la mort a épargnés, en un mot il deviendra meilleur.

Le chrétien, surtout la femme chrétienne, quand on lui montre que toutes les raisons données pour l'existence de Dieu sont sans valeur, allègue toujours son expérience personnelle. Elle a élevé son âme par la prière et elle a trouvé du secours. Elle s'est relevée fortifiée et consolée, prête à supporter et à souffrir tous les maux qui l'attendent.

Nous, dont le but du culte n'est pas imaginaire, mais aussi réel que notre existence, pouvons faire appel à notre expérience personnelle sans devoir nous réfugier dans un mystère pour l'expliquer. La prière aux morts, c'est-à-dire l'expression de l'amour, de la gratitude et de la vénération, et même l'invocation en employant ou non des paroles, nous procure exactement les mêmes consolations et les mêmes secours que ceux fournis au chrétien par la prière à son Dieu.

Pour prier Dieu il faut croire en lui, le craindre et l'aimer; mais ceci est impossible à une foule de personnes dont le nombre augmente tous les jours. Beaucoup même qui croient vaguement à un Dieu sentent qu'elles ne le connaissent pas et ne peuvent pas le connaître. Ceux qui nous ont quitté pour toujours et que nous évoquons ne sont pas une création fictive de notre imagination. Nous les connaissons bien. Le souvenir de leur affection, de leur indulgence pour nos fautes, de leur sympathie pour nos douleurs, de leur joie lorsque nous fûmes joyeux, de la confiance qu'ils avaient en nous, des soins zélés qu'ils nous prodiguèrent, tout cela est visible

et nous réchauffe le cœur. Beaucoup peuvent se rappeler plus d'un ange gardien. Ceux-là sont peu nombreux et bien malheureux qui n'ont jamais connu l'amour et le dévouement d'une mère.

Lorsque nous évoquons ainsi le passé, des souvenirs douloureux nous assaillent et augmentent nos regrets. Nos fautes apparaissent avec d'autant plus de relief qu'elles sont irréparables. Notre désobéissance, notre égoïsme, notre mauvaise humeur et l'ingratitude de notre conduite envers ceux qui ne sont plus se mêlent à notre amour et nous incitent vivement à modifier dans le sens altruiste notre existence à venir.

Le culte des morts est donc bien évidemment un puissant moyen d'amélioration morale, dont il ne faut pas laisser le perfectionnement au hasard et à un instinct ignorant qui sera plus fort chez quelques uns, très faible chez beaucoup d'autres avec une tendance à s'effacer avec le temps, si nous le laissons tomber en désuétude; cela serait vraiment négliger le meilleur moyen d'obtenir la grâce (si je puis me servir de cette expression théologique) qui est encore offerte à ceux qui ne peuvent plus s'adresser à un être surnaturel imaginaire. Il faut le développer afin qu'il puisse prendre la place de ce que nous avons dû abandonner. On aurait tort de s'alarmer parce que je propose de systématiser un sentiment si privé de sa nature qu'il redoute tout contact extérieur comme l'œil tremble sous la pression du doigt. Je ne demande rien d'artificiel, rien de mécanique. Nous ne devons pas aimer par règle, ou nous plaindre par des formules. Notre mémoire des morts ne doit pas être une *memoria technica* ni un *caput mortuum* d'émotions flétries, tuées par le toucher frigide de répétitions oiseuses; ce que nous devons faire, c'est ce que nous ferons naturellement par l'éducation spontanée du cœur, ce qui a été fait depuis que les affections de la famille ont commencé et qui ne cessera de l'être qu'avec la fin de son existence; mais à l'avenir elle aura plus de garanties et un but plus direct. Ce ne sera plus le cri instinctif de la douleur et du chagrin rendus plus supportables lorsque le temps amortit la douleur, quand l'absence cesse d'être étrange et que de nouvelles conditions de la vie deviennent ordinaires et habituelles; cela sera plus important et plus fertile en résultats. Cela se liera étroitement à toute aspiration au progrès moral, à la pratique du devoir et au repentir pour les fautes commises. Nous aurons ainsi un exercice spirituel aussi nécessaire à l'âme dans l'avenir qu'il le fut jamais dans le passé lorsqu'il prenait la forme d'une prière à Dieu. Comme pour les prières à Dieu nous rencontrerons sans doute des difficultés, mais d'une autre sorte et avec un degré plus adouci. Lisez les écrivains chrétiens sur la prière.

Vous constaterez que les plus ardents et les plus pieux gémissent sur la froideur de leurs invocations à la divinité. Ils avouent que leur pensée s'égare et qu'ils ne font que répéter machinalement et imparfaitement leurs prières. Cependant tous croient à la nécessité de celles-ci pour fortifier leur amour de Dieu et sanctifier leur vie. Or, nous pouvons être sûrs que ces hommes avaient sondé toutes les profondeurs du cœur humain. Nous ne trouverons pas de chemin plus court ou plus facile pour l'amélioration morale, et nous ne devons pas négliger l'emploi des exercices religieux qu'ils trouvèrent si utiles. Ne craignons donc pas d'examiner plus profondément quelle devrait être la nature de cette prière aux morts que la religion de l'Humanité offre pour remplacer la prière à Dieu.

Il faut rappeler que beaucoup de chrétiens, et des plus éclairés, ne considèrent plus la prière comme un moyen d'obtenir des faveurs de Dieu, mais comme un essai pour entrer en relations plus personnelles avec lui, une énumération de ses perfections, une résignation à sa volonté jointe à une confiance dans son aide contre la tentation et son secours contre le découragement. Tout ceci est non seulement pensé et exprimé, mais dit en paroles adressées à l'Etre suprême qu'ils adorent. C'est donc plus qu'un vœu stérile, c'est un exercice réel, et, comme tout exercice religieux, cela fortifie et raffermit. Comme dit A. Comte : « Après les bonnes actions, rien ne peut mieux fortifier et développer nos meilleurs sentiments que leur expression. »

Supposons donc que nous voulons, de propos délibéré, concentrer notre cœur et notre esprit sur cet exercice religieux. Evidemment la première chose à faire est de nous rappeler l'image de celui que nous avons perdu, de la manière la plus vivante qu'il sera possible, en le plaçant dans le milieu où il nous a le plus frappé de son vivant. Je ne parlerai pas des manières à employer pour accomplir cet acte. Il n'est pas nécessaire de le faire, car le procédé est si naturel qu'il y a peu de personnes qui n'y aient eu recours. Je dirai seulement qu'il ne faut dédaigner aucun moyen capable d'accroître la vigueur de l'image mentale des morts que nous voulons évoquer. Cela prendra plus ou moins de temps suivant le nombre et la durée des occasions que nous voulons rappeler. Lorsqu'on aura atteint le résultat désiré et que le mort, père, mère, femme ou mari, semblera être réellement devant nous, il s'ensuivra naturellement un épanchement du cœur plein d'amour et de gratitude, une pénitence pour le mal que l'on a fait et une résolution de faire mieux à l'avenir.

Personne ne peut nier que cela constitue un exercice religieux sans grande différence avec la prière des meilleurs chrétiens. Le

bénéfice acquis est le même dans chaque cas, c'est-à-dire un secours apporté à nos meilleurs instincts dans leur lutte de chaque heure et de chaque jour contre nos penchants égoïstes et nos appétits les plus bas. « Le désir solennellement exprimé, dit Comte, que nous puissions grandir en courage, en prudence ou en persévérance, nous conduit vers ce but, quand ce ne serait que par la reconnaissance des qualités qui nous manquent ». Nous ne devons pas nous dissimuler que la répétition machinale des prières sans un effort continu sur nous-mêmes aurait pour notre âme un effet désastreux. Cette condition de l'effort continu sur soi est aussi indispensable au chrétien qu'au positiviste, mais celui-là attendant tout de la puissance sans limite de son Dieu est assez disposé à en oublier la nécessité.

Telle étant la valeur de la prière, il est évident que nous devons y avoir recours comme à une coutume saine et fortifiante, et non pas seulement l'employer pour nous consoler dans la douleur.

La longue expérience des chrétiens, qui s'en sont servis pendant près de deux mille ans, doit nous servir de guide. Ils ont trouvé que les prières régulières sont avantageuses et nécessaires. La sagesse universelle la recommande matin et soir. La première est un moyen de former de bonnes résolutions et de fortifier la volonté pour faire les devoirs du jour. Celle du soir nous permet de faire une revue de la journée, un examen de conscience. Il y a d'autres occasions régulières mais plus rares qui viendront à l'esprit de tout le monde. De ce nombre sont les anniversaires de la naissance ou de la mort de nos proches, anniversaires que l'on peut marquer (et cela se fait de plus en plus) par une visite à la tombe. Ces visites sont d'ordre privé, mais il devrait y avoir un jour dans l'année où le culte serait rendu aux morts de la cité par tous les habitants assemblés dans la nécropole. Chacun reconnaîtrait ainsi dans les communautés civilisées que la vie privée est indissoluble-ment liée à la vie publique, le présent au passé, et que les morts ne cessent pas d'appartenir à leur patrie après leur vie objective. On ferait coïncider ce jour-là avec la commémoration des morts de la famille, avec celle des grands hommes qui pendant leur vie ont rendu des services importants à la communauté. Ces pratiques si recommandables sont appliquées à Paris où, la *Toussaint* et le *Jour des morts*, on dépose des couronnes, non-seulement sur les tombes des parents, mais encore sur celles des hommes d'Etat, des grands poètes, etc. Je crois que cette institution a une véritable importance. Notre devoir est de la propager par tous les moyens en notre pouvoir et principalement par l'exemple. Il est, j'ose le dire, très regrettable qu'Auguste Comte ait fixé la Fête des morts au dernier

jour de l'année, époque où le temps est ordinairement si mauvais et le jour bien court. Il est bien difficile d'établir une autre solennité annuelle à côté de celle qui existe déjà et qui est entrée dans les habitudes. C'est une difficulté presque insurmontable et je voudrais bien que notre Directeur, M. Laffitte, prenne la responsabilité de changer la date actuelle.

Malheureusement les conditions de la vie moderne interviennent dans nombre de cas pour rendre impossibles les visites aux tombes sacrées. Beaucoup d'entre nous sont portés par le courant de la vie bien loin de l'endroit où reposent leurs parents. D'autre part, les cimetières des grandes villes ont été établis à de grandes distances de nos demeures. Néanmoins on peut dire que la grande majorité des Européens vivent et meurent où ils sont nés. Je ne veux pas condamner la migration, mais j'approuve hautement et je trouve très respectable celui qui s'attache à la tombe de ses parents. C'est un sentiment très sain qu'on peut qualifier de fétichisme, mais un positiviste ne peut que s'enorgueillir d'un tel fétichisme. Nous avons déjà fait quelque chose pour faire revivre la coutume des pèlerinages aux endroits où vécurent les hommes les plus éminents de notre espèce, et nous sommes heureux de constater que cette coutume se répand au-delà de notre école. Mais les pèlerinages aux tombes de nos propres parents sont encore plus nécessaires. Accomplir des pèlerinages publics alors que nous négligerions de témoigner notre vénération pour nos parents, ne serait-ce pas contradictoire? Si nous négligeons ces derniers, comment pourrons-nous accomplir avec fruit nos devoirs envers les premiers?

Le pèlerinage bien compris est une forme de la prière; s'il n'est pas accompli religieusement, on n'en retirera que peu ou pas de profit.

Ce que je viens de dire pour les pèlerinages privés et publics s'applique dans un sens plus large et plus général à la prière privée et publique. Quelques positivistes veulent introduire la coutume de prières publiques adressées à l'Etre complexe que nous appelons l'Humanité. Si cette prière est faite par des personnes qui n'ont pas l'habitude des prières domestiques à l'un ou à plusieurs de leurs morts et qui n'ont pas appris par leur propre expérience tout le bien qu'on peut en retirer, j'ai bien peur qu'elles ne réussissent pas, car c'est commencer à faire une chose difficile avant d'avoir appris à faire ce qui est aisé et naturel. Il est donc à craindre que leur culte soit vide et se borne à une simple répétition de formules qui, naturellement, ne produiront aucun des avantages mo-

raux qui résultent de la vraie prière. Comte a vu le danger et n'a pas manqué de nous prévenir : « Notre culte, dit-il, s'il doit réussir, devra être d'abord privé, puis public. De la subordination du culte public au culte domestique dépend réellement, après tout, la principale efficacité de la religion positive. L'Humanité ne pourra être sincèrement honorée que par ceux qui s'y sont préparés par la prière privée. »

Nous trouvant complètement d'accord avec les conseils de notre Maître : nous n'invitons pas ceux qui s'assemblent ici à adresser des prières à l'Humanité, nous nous bornons à honorer ses plus grands serviteurs en rappelant les services qu'ils ont rendus et en montrant que les résultats demeurent dans la civilisation qui nous entoure. De cette manière nous arrivons à voir l'existence continue de l'Humanité et à la considérer comme la source de tous les bienfaits dont nous jouissons.

Je ne dois pas laisser passer ce jour sans évoquer le souvenir d'un de nos coreligionnaires mort depuis quelques semaines. Notre ami John Overton fut certainement un des hommes les plus remarquables du groupe positiviste anglais. Il a exercé jusqu'à la fin de sa vie la profession de chaudronnier en cuivre. Un goût littéraire très prononcé, beaucoup d'imagination, de vastes connaissances lui eussent permis de faire son chemin et de gagner de l'argent dans la carrière des lettres, mais son caractère fier et indépendant ne pouvait lui permettre d'écrire, comme le font tant de littérateurs, des choses que sa conscience n'approuvait pas. Il avait de grandes sympathies sociales qui le décidèrent à écrire un ouvrage sur le prolétariat, ses qualités, ses tentations, ses aspirations, etc., etc. Mais il n'eut à aucun moment l'envie de quitter sa profession manuelle. Il croyait que l'ouvrier ne pouvait sortir de son esclavage intellectuel et industriel que sous la conduite d'hommes de sa classe. Il était soupçonneux, même un peu trop. Il n'accordait pas sa confiance aux gens riches qui prenaient en main la cause des prolétaires, pas plus qu'aux ouvriers qui sortaient de leur classe.

On peut le citer comme un beau type de prolétaire. Il ne chômait jamais et gagnait un bon salaire. Mais il n'essaya pas d'amasser de l'argent dont il faisait peu de cas. Sa générosité était très grande : s'il y avait une souscription, lorsqu'un prolétaire donnait un schelling, il en donnait dix. Il fit imprimer à ses frais son livre « Paul de Mitre Court » et en distribua tous les exemplaires à ses amis. Pendant sa dernière maladie, comme il était à court d'argent, je réussis à lui faire envoyer quelques articles à un

journal hebdomadaire. Il en fut bien payé, et il me dit que c'était le premier argent qu'il gagnait avec sa plume.

Il vint au positivisme en 1869, après avoir lu une lettre que j'avais écrite dans un journal de l'Est de Londres. Il m'écrivit, vint à nos réunions et fut bientôt un positiviste convaincu. Peu de temps après il écrivit « Paul de Mitre Court ». C'est un livre qui renferme des vues profondes mais qui intéresserait peu le grand public. C'est un honneur pour le Positivisme d'avoir pu convertir un homme de cette valeur. Il vint à nous dans toute sa maturité, ayant essayé de plusieurs sectes religieuses ; il avait même prêché dans une petite chapelle, mais ce ne fut que dans le Positivisme qu'il trouva la religion vraiment sociale qui seule pouvait le satisfaire. Sous son influence il devint, dans les dernières années de sa vie, plus tendre et plus tolérant. Jusque-là il avait montré une espèce de haine à la Rousseau pour tous ceux qui l'avaient offensé. Il eut, à notre avis, le grand tort de ne pas se marier. Mais nous devons le juger comme on doit juger les morts et ne nous souvenir que des qualités rares et nobles qu'il possédait en grand nombre. Sa mémoire sera toujours honorée par ses amis positivistes, et quoiqu'il soit enterré dans un cimetière de campagne au fond du comté de Surrey, sa tombe ne sera pas sans avoir de pèlerins.

BULLETIN DE FRANCE

FÊTE DE CONDORCET

I

I. — Dimanche, 19 avril, la commune de Bourg-la-Reine célébrait le quatrième anniversaire de la fête de Condorcet, qui a eu lieu, pour la première fois, le 18 septembre 1881.

A trois heures et demie, la compagnie des sapeurs-pompiers, les sociétés musicales, la *Fanfare de Bourg-la-Reine* et l'*Amicale*, et les positivistes, après s'être formés en cortège devant la gare, se sont rendus sur la place Condorcet, au chant de la *Marseillaise*. Après le discours d'usage, une couronne de chêne a été placée sur le monument au nom des positivistes. Le cortège s'est reformé pour aller devant la maison d'arrêt, où mourut Condorcet. Là, après avoir rappelé les témoignages exceptionnels qne Bourg-la-Reine, sous l'administration de M. Jallon, a rendus au philosophe, nous avons remercié la municipalité et la population d'un concours qui nous est de plus en plus nécessaire pour arriver à célébrer dignement, dans trois ans, le centenaire de la mort de Condorcet.

La fête s'est terminée par un banquet, présidé par le docteur Robinet, en l'absence de M. Jallon, que la maladie, à notre grand regret, a empêché de se joindre à nous. Au dessert, après la lecture du *Portrait de Condorcet* par Mlle de l'Espinasse et de l'*Epître* du philosophe *à sa femme*, M. Robinet a porté à la République brésilienne, dont plusieurs représentants avaient pris part à la fête, un toast motivé auquel M. Silva Jardim a répondu par un discours chaleureux. Nous le reproduisons plus loin, ainsi que le *Portrait de Condorcet* par Mme Suard distribué à Bourg-la-Reine, à l'occasion de la fête du 19 avril 1891.

II. — DISCOURS DE M. EMILE ANTOINE.

La mort prématurée de Condorcet à Bourg-la-Reine a été une véritable catastrophe; elle privait à la fois l'Humanité d'un de ses premiers serviteurs systématiques et la République française d'un grand citoyen.

Condorcet fut un véritable philosophe, c'est-à-dire un citoyen de la Terre, interprète de l'Humanité, conspirant avec elle, pour y établir, par la puissance de la démonstration, son règne unique et exclusif.

La fonction caractéristique du philosophe est de formuler l'idéal terrestre dont la contemplation habituelle doit remplacer la préoccupation égoïste des intérêts célestes. Condorcet a satisfait à ce devoir. L'Elysée que sa raison avait su former, et que son amour pour l'Humanité embellissait des plus pures jouissances, a été systématisé par lui dans une conception sociale qui a l'inappréciable avantage d'être réelle, d'une réalité qui domine de plus en plus l'existence des individus et des peuples; elle ne deviendrait utopique que si on la supposait réalisée dans tous les âges de l'Humanité, ou par tous les contemporains d'un siècle quelconque, ou même durant la vie d'un seul homme, quelque éminent qu'il puisse être. Il a tracé un tableau de cet avenir accessible aux sociétés humaines, où toute lutte deviendra une guerre civile, où les actes quelconques seront des fonctions; où, sans atteindre jamais à la perfection, la vérité, la vertu, le bonheur, seront le lot habituel d'un nombre croissant d'êtres de plus en plus dignes d'embellir la Terre et d'y prolonger leur séjour. Et il formule ainsi le terme du perfectionnement des peuples :

« Le problème est de rendre la justesse d'esprit, une raison indépendante et saine, une conscience éclairée, une soumission habituelle aux règles de l'Humanité, à la justice, des qualités presque universelles; de faire en sorte que l'état habituel de l'homme, dans un peuple entier, soit d'être conduit par la vérité, quoique sujet à l'erreur; soumis dans la conduite aux règles de la morale, quoique entraîné quelquefois dans le crime; se nourrissant de sentiments doux et purs qui l'unissent à sa famille, à ses amis, aux malheureux, à sa patrie, à l'Humanité entière, quoique susceptible encore d'être égaré par des passions personnelles : heureux, enfin, autant qu'il est permis de l'être au milieu des douleurs, des besoins et des pertes qui sont pour lui la suite nécessaire des lois générales de l'univers.

« Tel est l'état où l'on peut espérer de contempler un jour la réunion

imposante de plusieurs millions d'individus, sur cette même terre, qui ne nous avait présenté d'abord qu'un être faible, isolé, occupé de ses besoins et de ceux d'une famille que le hasard lui a donnée, et se distinguant à peine des quadrupèdes par quelques légers avantages, compensés à l'égard de quelques espèces par une infériorité de force, d'adresse, de légèreté, ou de moyens naturels de se défendre ». (*Tableau historique des progrès de l'Esprit humain*, Des moyens de former la raison et la morale d'un peuple.)

Il ne suffirait pas de montrer la postérité marchant d'un pas ferme et sûr vers l'âge d'or de l'Humanité, s'il n'était prouvé que l'homme, par sa nature comme par sa situation, possède les moyens d'atteindre ce but. Placé au sommet de toutes les sciences, en ayant suivi l'essor dans tous les âges de l'Humanité, Condorcet trace le *Tableau historique*, pour établir la perfectibilité de l'espèce et rattacher par un lien continu le passé à l'avenir. Cet avenir n'est que l'état normal, c'est-à-dire le complet développement que comporte la nature humaine; davantage éclairés par la science, aidés par une législation mieux entendue, nos intérêts personnels concourront avec nos sentiments sociaux pour assurer, avec une perfection croissante, l'existence de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité. Cette perfectibilité, cultivée par la suite des générations, n'est pas individuelle mais sociale, et la société qui s'est rapprochée du but, dans le passé, s'en rapprochera davantage dans l'avenir, grâce surtout à l'action si précieuse des grands hommes, auxquels nous devons nos progrès en tous genres.

« Car ces perfectionnements insensibles qui naissent d'une longue pratique, car cette propagation lente des lumières, des vérités pratiques, des procédés des arts, qui s'étend peu à peu dans la masse des peuples, n'auraient que des effets bornés, si le génie, franchissant à la fois de grands espaces, ne faisait parcourir rapidement à l'espèce humaine de plus grands espaces, en la transportant d'un seul coup au-delà des obstacles qui l'arrêtaient ». (*Tableau historique*, Analyse du génie.)

Si le tableau de l'avenir terrestre n'est pas chimérique, si les moyens perfectionnés par la société ont une telle efficacité, le philosophe doit compléter sa démonstration en en faisant l'application au présent, en vue de la postérité. Il doit former la raison et la morale des peuples, formuler et transmettre les vérités et les méthodes propres à augmenter le nombre des esprits cultivés, à faire de chacun d'eux autant de serviteurs conscients et volontaires de l'Humanité. Condorcet, qui en 1782 donnait en pleine Académie française le mot d'ordre de la régénération — « La science a

vaincu, le genre humain est sauvé ! » — ne demande ces vérités et ces méthodes qu'aux sciences positives. Pour les mettre à la portée de tous, pour que chacun puisse y puiser le savoir nécessaire à son existence, il multiplie les écrits et les démonstrations. Il projette de fonder un enseignement général exclusivement consacré aux notions positives et à la connaissance des êtres, et en 1787, il trace le grand programme, qui devait être réalisé par Auguste Comte, dans son *Système de philosophie positive :*

« Nous avons cru devoir changer la manière même d'enseigner ; donner presque toujours l'esprit des méthodes, plutôt que les méthodes mêmes ; indiquer les démonstrations, au lieu de les développer; nous borner à présenter l'ensemble des résultats d'une science, à offrir le tableau philosophique de son histoire, de ses progrès, de ses rapports avec les autres parties de nos connaissances ou avec nos besoins, à marquer enfin les bornes où elle s'arrête aujourd'hui, et le point auquel on peut espérer d'atteindre. » *(Discours sur l'Astronomie.)*

Condorcet destine cette éducation aux personnes des deux sexes et de toute condition. « L'inégalité des esprits et des talents plus réelle que celle des rangs et des places », ne peut en modifier la nature, et « puisque, dit-il, l'égalité des esprits et celle de l'instruction sont des chimères, il faut chercher à rendre utile cette inégalité nécessaire ». Le programme commun doit donc être inégalement développé, selon qu'il s'adresse aux esprits qui désirent augmenter leurs connaissances, comme il le tente, avec Lacroix, au Lycée (Cours de mathématiques, 1786, et d'astronomie, 1787), ou à ceux qui par pauvreté ne peuvent donner à l'étude qu'un petit nombre de leurs jeunes années, objet fondamental de ses nombreux *Mémoires* et de son *Rapport sur l'Instruction publique* (1791-92). Enfin il expose la nécessité de l'avènement d'une société perpétuelle, indépendante de toute autorité politique et théologique, dépositaire et interprète du savoir humain. La philosophie est armée désormais, selon l'expression dantonienne, « du canon de la vérité qui doit foudroyer la citadelle de l'erreur »; cet ensemble de moyens convergents va lui permettre de former la raison et la morale des peuples.

« Sans doute, si je disais qu'ils sont applicables dans leur entier à tout peuple libre ; qu'ils obtiendront partout dès les premiers instants un succès égal et complet, on me reprocherait avec raison de me livrer à des rêves philanthropiques. Mais il suffit que ces moyens puissent influer assez sur une génération première, pour être employés par elle avec plus de succès en faveur de la génération suivante, qui elle-même s'en servira pour conduire une génération nouvelle plus près de ce but, et ne plus laisser entre elle et lui qu'un espace facile à franchir.

« Comme l'emploi de ces moyens suppose l'instruction des pères et des maîtres, qu'il faut d'abord former eux-mêmes dans leur enfance, on voit que le succès ne peut en être que graduel, mais qu'il est possible et même assuré, pourvu que l'on puisse espérer d'obtenir un perfectionnement réel pour un grand nombre de ceux qui profiteront les premiers de ces nouveaux secours. Or, qui pourrait se refuser à cette espérance ? Qui pourrait croire que ce succès, qui ne saurait être entier, puisse cependant rester absolument nul, pour peu que ces moyens soient employés avec art, avec sagesse; ce qui exige seulement des lumières étendues, non dans la masse générale du peuple, mais dans la classe des hommes éclairés, nécessairement très nombreuse à l'époque que je considère ici. » (*Tableau historique*, Des moyens de former, etc....)

Sous ce triple aspect philosophique, détermination de l'avenir, liaison au passé, amélioration du présent, Condorcet a relevé la nature humaine. Dans cette existence sociale, il n'y a plus de place pour un salut égoïste; c'est par le concours universel que l'homme vaincra l'ignorance, le vice et la misère; et ce triomphe il le devra à l'ascendant de l'Humanité.

Les conditions nécessaires à la réalisation du grand programme étaient violées par la constitution politique de la France. Comment donner à tous cette éducation purement humaine, avec une religion d'Etat qui condamne la femme et le pauvre à une éternelle subordination; avec un droit public qui consacre l'esclavage dans les colonies et l'alimente par la traite des noirs (1); sous un régime qui considère à peine comme français un million de protestants et prive annuellement du droit de cité quarante mille familles frappées de mort civile pour n'avoir pas été bénies par l'Eglise catholique ! Au nom de l'Humanité, Condorcet s'élève contre ces erreurs, ces crimes, ces injustices, qui souillaient notre législation. Si le génie même n'est pas refusé à la femme, si, dit-il, « celles qui occupent le premier rang dans leur sexe peuvent cependant laisser derrière elles la grande majorité de l'espèce humaine » (2), la presque totalité des hommes ne peut opposer sa commune médiocrité pour justifier le refus d'accorder à qui possède les mêmes aptitudes et remplit les mêmes fonctions l'accessibilité aux avantages généraux de la société. Vingt années durant, Condorcet plaide

(1) Suivant l'observation de M. Antonin Dubost, Carrier a simplement utilisé les bateaux employés par les négriers nantais, pour appliquer à un petit nombre de blancs le système des noyades que les blancs avaient trop longtemps employé avec impunité envers des milliers d'africains.

(2) « Qui sait si, lorsque une autre éducation aura permis à la raison des femmes d'acquérir tout son développement naturel, les relations intimes de la mère, de la nourrice avec l'enfant, relations qui n'exis-

la cause des noirs et développe les mesures indispensables à l'incorporation des esclaves à la civilisation occidentale. Pour garantir l'assimilation des protestants aux autres Français, Condorcet formule la théorie de l'état civil : il démontre que le fait de naître, de se marier, de mourir, doit être considéré par la législation, non plus comme une question religieuse, mais comme une affaire d'Etat, qu'il est de toute nécessité d'ôter au clergé catholique (1781). Les émancipés, plus mal traités encore que les chrétiens, étaient hors la loi. Voltaire lui-même, revenu à Paris après un long exil, subit le sort commun; il fut fait défense, sous le règne de Louis XVI, de procéder à ses funérailles publiques :

« Cependant le respect pour les restes des personnes qu'on a chéries n'est point un préjugé : c'est un sentiment inspiré par la nature même, qui a mis au fond de nos cœurs une sorte de vénération religieuse pour tout ce qui nous rappelle des êtres que l'amitié ou la reconnaissance nous ont rendus sacrés. La liberté d'offrir à leurs dépouilles ces tristes hommages est donc un droit précieux pour l'homme sensible; et l'on ne peut sans injustice lui enlever la liberté de choisir ceux que son cœur lui dicte, encore moins lui interdire cette consolation, au gré d'une caste intolérante, qui a usurpé, avec une audace trop longtemps soufferte, le droit de juger et de punir les pensées. » (Condorcet, *Vie de Voltaire*, 1789.)

On sait avec quelle ardeur Condorcet s'employa pour obtenir la réhabilitation de La Barre, venger l'Humanité et l'honneur du nom français, et dévouer ses assassins à l'opprobre et à l'exécration publique (1). Pouvait-il être question d'éliminer la théologie de l'enseignement, de la législation, du gouvernement, pour y faire prévaloir les vérités positives, quand, au nom de la loi, le Parlement brûlait les livres philosophiques, condamnait aux ga-

tent pas pour les hommes, ne seront pas pour elles un moyen exclusif de parvenir à des découvertes plus importantes, plus nécessaires qu'on ne croit à la connaissance de l'esprit humain, à l'art de le perfectionner, d'en hâter, d'en faciliter les progrès? » (*Tableau historique*, Des moyens d'assurer le progrès des sciences.)

(1) Condorcet a mis au pilori les juges qui livrèrent cet innocent à la torture et à un supplice cruel :

Le Saint-Fargeau, qui, saintement barbare,
Offrait à Dieu les tourments de La Barre;

le président Pasquier, qu'il stigmatisa dans ces vers :

Deux gros yeux bleus où la férocité
Prête de l'âme à la stupidité
L'ont depuis peu fait nommer le *bœuf-tigre*.
Jamais surnom ne fut mieux mérité.

lères ceux qui les vendaient, et, de concert avec l'Eglise, faisait égorger les athées? quand Louis XVI, pour être de par Dieu sacré chef de l'Etat, prêtait à Reims le serment d'exterminer tout hérétique nommément condamné par les juges ecclésiastiques? quand le Code pénal français restait encore, selon l'observation de Malesherbes, calqué sur celui de l'inquisition romaine?

Avec la monarchie de droit divin, et nul ne le savait mieux que l'ami du grand ministre qui avait voulu la régénérer, il était impossible de mettre à exécution le plan de rénovation; le renvoi de Turgot, le refus systématique de procéder par substitution graduelle, l'avaient condamnée à une destruction à la fois rapide et violente. La Révolution vint renverser tous les obstacles. Républicain avant la République, Condorcet s'y engagea sans réserve, mais avec le calme du philosophe, qui ne doit jamais désespérer trop tôt ni des gouvernants, ni des régénérateurs. Secrétaire de l'assemblée de la noblesse, il termine les cahiers de son ordre par ces sages conseils :

« Qu'ils respectent tous les principes, qu'ils concilient tous les devoirs; qu'ils songent que les vues les plus pures ont besoin d'être secondées par des mesures sages; et que le désir séduisant de réparer de longs désordres et de créer la félicité générale ne les entraîne pas à vouloir trop de changements à la fois, et à ébranler l'édifice social, sans être encore assurés, ni des moyens, ni de l'opinion générale, nécessaires au succès de toutes leurs opérations. » (10 mai 1789.)

Cette méthode, qu'il préconisait pour résoudre la crise intérieure, il la conseillait également envers les peuples chez lesquels la France était appelée à porter ses armes :

« Elle présentera au monde le spectacle nouveau d'une nation vraiment libre soumise aux règles de la justice, au milieu des orages de la guerre.... Ceux de ces princes qui ont pu croire que la nation française ne cherchât à produire dans les autres nations des agitations intérieures n'auront à craindre d'elle que l'autorité de son exemple... Trop sage pour devancer la leçon du temps, elle ne veut que maintenir sa constitution et la défendre... Victorieuse, elle ne cherchera ni réparation ni vengeance. Tels sont les projets de la nouvelle politique qu'elle adopte. Repousser la force, résister à l'oppression, tout oublier lorsqu'elle n'aura plus rien à redouter, et ne plus voir que des frères dans des adversaires vaincus, réconciliés ou désarmés : voilà ce que veulent tous les Français; et voilà la guerre qu'ils déclareront à leurs ennemis. » (Déclaration du 29 décembre 1791.)

Quand la trahison de Louis XVI releva les Français de leur serment de fidélité à la constitution de 1791, Condorcet conseilla

ouvertement la République, il glorifia la journée du 10 Août; comme une révolution utile et nécessaire, et s'employa activement à la fondation du nouveau régime.

La journée du 31 mai 1793, destinée à donner au gouvernement la concentration nécessaire à la défense nationale, mit en péril la chose publique en rompant l'équilibre. Elle ouvrit l'accès du pouvoir à des hommes, comme Robespierre, Saint-Just, Amar, dont la prépondérance devait entraîner la mort des Girondins, des Hébertistes, des Dantonistes. Différant en cela de leurs victimes, ces hommes « purs et vertueux » n'avaient pris part à aucune des journées de la Révolution; ils eurent l'appui de tous ceux qui se proclamaient « patriotes » en opposition aux héros du 14 Juillet et du 10 Août, qu'ils attaquaient avec une audace croissante. Ces nouveau-venus entendaient changer le système du patriotisme jusque dans l'école; ils se flattaient d'imposer comme religion d'Etat leurs dogmes métaphysiques sur l'Être suprême et la souveraineté du peuple. Condorcet avait réprouvé de tels procédés, et jusqu'à la fin il ne cessa de mettre ses contemporains en garde contre de si dangereuses aberrations :

« N'employons donc point, pour inspirer l'amour de la Patrie, ces moyens par lesquels les charlatans religieux ou politiques savent attacher un peuple aux institutions qui flattent leur ambition ou leur orgueil. Aidons le développement des facultés humaines pendant la faiblesse de l'enfance, mais n'abusons pas de cette faiblesse pour les mouler au gré de nos opinions, de nos intérêts ou de notre orgueil.

« Inspirons à la génération naissante l'amour de la Patrie, mais à mesure que les relations qui doivent le faire naître lui deviendront familières. Evitons surtout d'y mêler nos opinions, fussent-elles vraies; bientôt elles seraient corrompues par des erreurs. Ne les accoutumons pas à ne savoir qu'adorer ce qu'un jour il sera dans leur droit et dans leur devoir de juger avec impartialité. Que des réunions civiques embellies par des fêtes leur montrent la fraternité entre des familles dont les habitations sont voisines; qu'elles s'étendent par degré à une nation entière; que, rappelant des époques mémorables, elles dirigent leur curiosité et fixent leurs affections sur ces grands événements qui ont prononcé sur le sort d'un peuple entier. Qu'ils y voient la reconnaissance publique récompenser les services rendus à la Patrie ou les sacrifices dont elle a été l'objet; qu'alors des lectures historiques, mais qu'ils puissent bien entendre, développent en eux cet intérêt naissant; que le sentiment de la justice dont leur âme est déjà nourrie devienne, en se généralisant par l'instruction, le sentiment des droits de l'espèce humaine, et on verra bientôt germer, dans leurs jeunes cœurs, un amour de leur pays et de la liberté, vrai, sans faste, sans hypocrisie. Vous aurez préparé des citoyens pour la Patrie, sans vous exposer au danger de n'avoir formé que des charlatans de patriotisme. » *Tableau historique*, Des moyens de former la morale d'un peuple.)

Les événements du 31 Mai inspirèrent à Condorcet les plus vives inquiétudes; il crut la République en danger et résolut de la défendre au péril de sa vie. Une conséquence immédiate de ce coup d'Etat décida de son sort. Le parti gouvernemental, pour donner satisfaction à ses alliés, et pour en finir avec les débats sur la constitution, leur en abandonna la confection, tout en se proposant d'en ajourner indéfiniment l'application. Condorcet vit dans la constitution ultra-démocratique de 1793 une double violation de l'ordre essentiel des sociétés; donner, comme elle le prétendait, tout à faire au peuple français, c'était le livrer aux intrigants qui le séduisent et désarmer le gouvernement. « L'égalité des droits entre les hommes, la souveraineté du peuple, les droits des individus, disait-il, perdent leur caractère de vérités lorsqu'ils deviennent contraires à ceux de la société. » La réaction contre la métaphysique démocratique eut lieu : la constitution de Saint-Just ne fut jamais appliquée; celle qui lui succéda n'admit comme électeurs que les propriétaires, et finalement le Directoire s'attribua le pouvoir de juger arbitrairement de la validité des élus. C'était dépasser le but : « Le principe de n'agir qu'avec le peuple, et par lui, en le dirigeant, est le seul qui, dans un temps de révolution populaire, puisse sauver les lois; et tous les partis qui se séparent du peuple finiront par se perdre et peut-être par le perdre avec eux. » (*Justification.*) Comme Condorcet l'avait prévu, l'on vit, au 18 Brumaire, un soldat, mettant à profit les ressentiments, concentrer dans sa main tous les pouvoirs au nom du peuple. Condorcet ne fut donc que prévoyant en refusant d'approuver le projet de constitution; mais en engageant les citoyens français à le repousser, il provoqua un décret d'arrestation, auquel il refusa de se soumettre, et à l'exécution duquel il put se soustraire jusqu'en mars 1794. Condorcet fut la victime des agents d'une doctrine politique et sociale à laquelle il avait constamment opposé l'ordre, la science et le dévouement social. C'est au nom des dogmes métaphysiques de la souveraineté du peuple qu'il fut frappé; c'est pour le service de la République qu'il agit et mourut.

« Croit-on que l'opinion qui fait consister l'égalité morale, non dans l'égale distribution des lumières nécessaires et dans un développement égal des sentiments moraux et perfectionnés par la raison, mais dans l'égalité de l'ignorance, de la corruption, de la férocité; croit-on que cette opinion stupide puisse longtemps dégrader une nation? Croit-on que les hommes dont l'ambitieuse et jalouse médiocrité a besoin de rendre les lumières odieuses et la vertu suspecte puissent produire une illusion durable? Non; ils peuvent faire pleurer à l'Humanité la perte de quelques hommes qui ont bien mérité d'elle, ils peuvent forcer leur

Patrie à gémir sur des injustices irréparables; mais ils n'empêcheront pas le foyer des lumières, dispersé un moment, de se réunir bientôt, et de porter dans les ténèbres où ils se cachent un jour éclatant et terrible. » (*Tableau historique*, Des moyens de former la morale et la raison d'un peuple.)

Condorcet a-t-il eu tort de s'occuper de politique active? On n'a pas posé ce problème au sujet de deux autres contemporains, philosophes de moindre envergure, l'un prêtre, l'autre médecin, qui, comme directeur et comme député, ont pris une part active au coup d'Etat de brumaire; cela tient peut-être à ce que la fortune a couronné la carrière de Sieyès et les honneurs du Panthéon celle de Cabanis, tandis que Condorcet dut à la politique la proscription et une mort prématurée. Peut-être n'eût-on point songé à lui adresser ce reproche s'il avait survécu à la Terreur, si, comme un autre proscrit recueilli avant lui par Mme Vernet, il n'eût quitté son asile, sain et sauf, qu'après le 9 Thermidor? C'eût été vraiment un grand bonheur pour la France et pour l'Europe. Condorcet, dont la mémoire était respectée de Sieyès et chérie de Cabanis, eût sans doute rectifié ou empêché la fatale erreur qui leur fit accepter Bonaparte, pour exercer une dictature dont la légitimité suppose toujours la grandeur de l'homme à qui elle est confiée; l'ami de Turgot, l'appréciateur des savants et des hommes d'Etat, si calme au milieu des vains prestiges du charlatanisme, eût su juger l'aventurier, et jamais celui qui subordonnait la politique à la morale n'eût confié les destinées de la République au dévastateur de l'Italie, au fuyard de l'Egypte. De plus, en achevant son œuvre, véritable préambule de la religion démontrable, l'auteur du *Tableau historique* aurait permis à Auguste Comte de partir de plus haut et d'employer une partie de sa vie, devenue disponible, à propager la doctrine qu'il eut à peine le temps de construire. Voilà pourquoi l'Humanité, qui pouvait attendre de Condorcet ce double service politique et philosophique, déplore sa mort, mais non pas ses actions.

Ceux qui pensent qu'il y a eu déviation dans la carrière de Condorcet ne doivent pas seulement le blâmer d'avoir recherché les fonctions municipales et législatives, et d'avoir comme député glorifié la journée du 10 Août avec les cent mille hommes armés pour faire respecter la victoire dantonienne; ils doivent aussi lui reprocher d'avoir, comme inspecteur des monnaies, accepté d'être le collaborateur d'un philosophe devenu homme d'Etat; ils devraient même regretter qu'il ait été consacré par Turgot au service du bien public. Car, de ce jour-là, Condorcet fut engagé; il apprécia et

jugea les choses de la politique, et il se trouva finalement à la tête du bataillon sacré prêt à se dévouer, au nom de la Patrie et de l'Humanité, à la réorganisation totale du peuple français. En 1789, lorsqu'il fallut être à la peine, il ne crut pas, comme Bonaparte en Egypte, en Espagne, en Russie, à Leipzig, à Waterloo, qu'un chef pût abandonner l'armée qu'il avait entraînée au combat. Condorcet était de ceux qui triomphent ou meurent pour la cause qu'ils ont embrassée : à l'appui des préceptes il laissa des exemples.

S'il est admis, en principe, qu'un philosophe a mieux à s'employer qu'à se livrer à la politique, il reste toujours libre de s'appliquer comme Turgot au gouvernement de l'Etat; il n'y a pas de loi temporelle qui le lui défende, et la loi spirituelle n'admet plus de principe absolu. Aussi l'état normal pourra-t-il voir plus d'esprits philosophiques se consacrer à la direction de la République que l'ancien régime n'a compté de serviteurs de Dieu parmi les ministres des rois. Si, comme l'a remarqué Helvétius, à part ce petit nombre de privilégiés, les hommes ne peuvent servir l'Humanité que par l'entremise de leur patrie, encore le philosophe n'est-il pas dispensé de remplir ses obligations civiques lorsque la félicité publique le lui commande; encore moins est-il autorisé à répondre à ses concitoyens en proie, comme en 1789, à une crise provoquée par la nécessité de concilier les devoirs de l'Homme et du Citoyen : Mon royaume n'est pas de ce monde !

Relative, comme toutes les institutions sociales, la séparation des deux pouvoirs, fruit de la raison, de la tolérance et du dévouement, a pour raison d'être le service de l'Humanité. Or, l'Humanité avait intérêt à ce que la Révolution se fît avec le plus de sagesse et de maturité possibles et se fortifiât de l'adhésion de tous les hommes éclairés et dévoués. Il fallait donc conseiller et convaincre. Condorcet, par ses antécédents, était appelé à remplir cette fonction d'ordre purement spirituel.

« Des citoyens voués par état à la recherche de la vérité, disait-il à l'Assemblée nationale, ...ont le droit de vous remercier au nom de l'Humanité, comme au nom de la Patrie. En établissant, pour la première fois, le système entier de la société sur les bases immuables de la vérité et de la justice, en attachant ainsi par une chaîne éternelle les progrès de l'art social aux progrès de la raison, vous avez étendu vos bienfaits à tous les pays, à tous les siècles, et dévoué toutes les erreurs, comme toutes les tyrannies, à une destruction rapide. » (Adresse de l'Académie des sciences, 12 juin 1790.)

C'est comme chargé des intérêts généraux du genre humain que, dans la crise qui remplit dans les temps modernes le rôle

que Salamine a joué dans l'antiquité, Condorcet prit une part d'autant plus active qu'il en comprit l'origine et la portée, autant sinon plus qu'aucun de ses contemporains. L'importance de son intervention est manifestée par la haine implacable que lui voua la haute noblesse, à laquelle il était allié, par les calomnies dont l'abreuvèrent les constitutionnels à la suite de Lafayette, avec lequel il rompit après l'atroce répression du Champ-de-Mars. Le philosophe eût-il borné son action à apprécier, croit-on que ses jugements sur les Jacobins dévoués à Robespierre lui eussent évité le sort réservé à l'auteur du *Vieux Cordelier ?* croit-on que le sage Condorcet eût échappé aux bourreaux qui firent assassiner la touchante Lucile Desmoulins, coupable d'avoir approuvé Camille ?

Pour rendre ses conseils efficaces, il importait qu'il fût en situation de les faire entendre; et cette situation, qui dépendait des circonstances, lui fut acquise par son entrée à la Municipalité de Paris, à la Législative, à la Convention. Dans une pareille crise, aucune autre fonction n'aurait pu donner à sa voix une autorité, un champ, une publicité comparables. Condorcet ne prit l'initiative d'aucune des journées caractéristiques de la Révolution; il n'a à son actif ni le 14 Juillet comme Camille Desmoulins, ni le 17 juillet comme les Cordeliers, ni le 10 Août comme Danton; s'il donna sa voix au fondateur de la République, s'il fit entrer au ministère Monge et Garat, Condorcet n'exerça et ne voulut exercer aucune fonction gouvernementale proprement dite; il refusa le ministère de la marine. Mais, qu'il s'agisse de donner à l'Europe et à l'Humanité entière les motifs qui avaient amené la France à déclarer la guerre (décembre 1791), de fonder un système complet d'éducation publique (20 avril 1792), d'exposer aux Français et aux nations étrangères la légitimité du 10 Août (10 août 1792), et Condorcet devient l'interprète de l'Assemblée législative ; et c'est encore lui qui, à la Convention, sera le rapporteur du premier projet de constitution. Condorcet eut donc une attitude vraiment philosophique dans cette crise, où, comme au temps de Solon, tout citoyen était tenu de prendre parti.

Condorcet a-t-il manqué à la séparation des deux pouvoirs en tant que destinée à sauvegarder la chose publique et à protéger le génie contre lui-même ? En quoi Condorcet a-t-il usé de l'autorité législative pour persécuter l'innocence, proscrire la pensée ou porter atteinte aux libertés nécessaires, lui, qui, dans l'école et dans le gouvernement, dans la religion et dans la politique, a été l'apôtre de cette séparation le plus pur qui ait existé jusqu'alors sur la

Terre; lui, qui a démontré que le véritable sacerdoce de l'Humanité surgirait, dans l'avenir, comme un pouvoir nécessaire, qu'aucun gouvernement ne saurait ni instituer ni détruire? En quoi Condorcet a-t-il été détourné par la Révolution de ses travaux philosophiques, lui qui, dans sa participation active au mouvement de tout un peuple appelé à utiliser les fruits du génie humain, a trouvé un excitant incomparable ; lui, qui, dans le calme de la retraite de la rue Servandoni, se reposait de ses méditations en s'occupant de la chose publique, et communiquait au gouvernement toutes les vues qu'il jugeait utiles à sa patrie ? Condorcet a fourni sa justification complète en se présentant à la postérité avec le *Tableau historique des progrès de l'esprit humain,* avec les pages immortelles où il démontre la légitimité de la Révolution, rattachée par lui à la chaîne éternelle des destinées humaines, où il présente comme une époque décisive de l'histoire l'ère républicaine qui, sous l'empire du génie, consacrait la France à l'Humanité.

Même en élaborant l'œuvre qu'il destinait à la postérité, Condorcet ne sépara point le citoyen du penseur. Mêlant les ardeurs du présent au calme de l'avenir, il fit descendre la philosophie sur la place publique ; il écrivit pour ses contemporains le *Prospectus* de son grand ouvrage (1). Dans cette esquisse populaire, bien loin de vouloir rompre avec le passé tout entier, Condorcet y montrait nos ancêtres développant tous les éléments de l'état normal, édifiant les assises du savoir, de l'art, de l'industrie, sur les bases de l'ordre social. Mais, à un peuple destiné à vivre sans Dieu ni roi, il ne présentait pas les prêtres et les castes royales comme ses pasteurs et ses maîtres nécessaires ; il signalait, au contraire, les antécédents de la corruption et du charlatanisme qui avaient provoqué la déchéance de ceux-là mêmes dont il s'agissait d'abolir la puissance politique pour jamais. Le passé n'est pas un objet d'imitation, c'est une préparation ; tant que cette distinction n'est

(1) Ces deux publications se distinguent autant par le mode d'exposition que par le langage. Le *Tableau historique* a le ton philosophique des *Eloges ;* le *Prospectus* doit être lu en tenant compte de l'époque. Condorcet en a prévenu ses lecteurs. « La langue de la philosophie, dit-il, de la morale, de la politique, est encore très imparfaite. *Je l'ai employée dans ce Prospectus telle qu'elle existe*, en évitant avec soin les équivoques que cette imperfection aurait pu produire. Dans l'ouvrage [*Tableau historique*] je chercherai souvent à y donner plus de précision, soit en introduisant des expressions nouvelles, soit en fixant l'acception dans laquelle s'emploieraient des expressions déjà reçues, mais seulement dans l'intention de me faire mieux entendre, et non dans la vue de proposer une langue nouvelle. » (*Avertissement.*)

accessible qu'à des yeux philosophiques, il faut qu'aux yeux populaires les principes de l'ordre nouveau brillent comme l'éclair qui fait la nuit sur tout le reste. Nous vivons pour l'avenir. L'admiration de ce qui n'est plus est-elle si difficile à produire? l'amour du passé est-il toujours si pur? ne s'y mêle-t-il pas souvent le dégoût et la haine du présent? les médiocrités envieuses ne trouvent-elles pas toujours des morts à opposer aux vivants? On a vu avec quelle facilité le peuple français, encore trop peu capable de discerner les bienfaits durables de la Révolution au milieu de maux passagers, s'est laissé aller à l'espoir de voir renaître amélioré un passé disparu sans retour. On sait tout le parti qu'en tira Bonaparte pour renverser les sauvegardes politiques instituées par la sagesse philosophique. Pendant qu'il proclamait la Révolution terminée et l'accord rétabli entre le passé et l'avenir, il proscrivait les républicains actifs, et avec eux la liberté de la presse et de la tribune; il restaurait la religion d'Etat, la noblesse, la féodalité, l'esclavage colonial : le tout pour se livrer sans frein à sa fureur guerrière, à peine satisfaite par l'épuisement des trésors de l'Occident et la vie de cinq millions d'hommes; couronnant cette orgie militaire sans précédents par l'abandon de la nation libératrice, qu'il avait asservie pour en faire l'instrument de l'oppression de l'Europe, et qu'il laissa courbée par deux fois sous la suprême humiliation réservée aux vaincus. Tant il était dangereux de faire prématurément regarder en arrière le peuple où s'était allumé le foyer de la régénération !

Condorcet a donc fait son devoir. Croyez qu'il ne s'en est point repenti. Proscrit, dépouillé de ses biens, séparé des siens, il disait :

« J'ai le bonheur d'écrire dans un pays où aucune crainte, aucune espérance, aucun respect pour des préjugés nationaux, ne peuvent faire supprimer ou déguiser aucune vérité générale, et ce sont les seules dont il puisse être question dans un sujet qui embrasse l'Humanité tout entière... Il existe donc un pays où la philosophie peut offrir à la vérité un hommage libre et pur, un culte purgé de toute superstition; et c'est celui-là seul, où le *Tableau historique des progrès de l'esprit humain* pouvait être tracé avec une entière indépendance. » (*Prospectus*, Avertissement.)

Cette fermeté calme et inébranlable, cette touchante abnégation personnelle, caractérisent la grandeur morale de Condorcet. Elle éclate dans ses écrits et dans ses actions. Nous avons les plus touchants témoignages de la simplicité de ses mœurs, de la bonté de son cœur, dans la correspondance de ses amis, dans les portraits qu'en ont tracé Mlle de l'Espinasse et Mme Suard. C'est à lui que

Voltaire écrivait : « Vous êtes bienfaisant comme Turgot : humain, hardi, et sage ». On sait avec quel enthousiasme l'amie de d'Alembert parlait du fils adoptif de ce grand géomètre :

« La figure de M. de Condorcet annonce la qualité la plus distinctive et la plus absolue de son âme, c'est la bonté... Son âme est noble et élevée, elle ne connaît ni l'intérêt ni l'envie ; elle est grande et forte, elle sait souffrir et non plier... Cette âme, calme et modérée dans le cours ordinaire de la vie, devient ardente et pleine de feu, s'il s'agit de défendre les opprimés, ou de défendre ce qui lui est plus cher encore, la liberté des hommes et la vertu des malheureux ; alors son zèle va jusqu'à la passion ; il en a la chaleur et le tourment, il souffre, il agit, il parle, il écrit, avec toute l'énergie d'une âme active et passionnée... La nature semble avoir pris plaisir à le créer pour le bonheur de tout ce qui devait être en liaison avec lui. »

Mme Suard, comme Mlle de l'Espinasse, se plaisait à reconnaître tout le bonheur qu'avait répandu sur sa vie « cette bonté, aussi constante qu'inaltérable et qu'on peut comparer à une source abondante qui s'épanche toujours sans s'épuiser jamais..., cet heureux assemblage de vertus douces, généreuses, faciles, et tellement naturelles que le respect qu'on leur doit se perd dans l'intérêt qu'elles inspirent ». Pour lui, durant ses derniers jours, Mme Vernet s'éleva, suivant l'expression de Mme de Condorcet, « à cette philanthropie héroïque qui rendit chaque moment de sa vie utile aux siècles à venir ».

Enfin, à défaut de tous ces témoignages, un seul suffirait à caractériser l'élévation morale de Condorcet : c'est l'affection qu'il inspira à Mlle Sophie de Grouchy, l'une des personnes les plus belles, les plus spirituelles, les plus instruites qui aient jamais brillé parmi son sexe, à la jeune femme, dont le dévouement et la raison l'avaient encore plus touché que les grâces et la beauté supérieure. C'est ce bonheur domestique qu'ils ont sacrifié à la Révolution. Les Caritat de Condorcet et les Grouchy étaient du nombre des plus anciennes familles nobles de France (1). Les Grouchy avaient entrée à la cour et l'héritier du nom montait dans les carrosses du roi ; le marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe et de l'Amérique, exerçait en Occident une suprême magistrature intellectuelle ;

(1) Leurs maisons patrimoniales existent encore ; celle des Grouchy à Villette (près Meulan, Seine-et-Oise), où Condorcet s'est marié le 27 décembre 1787 ; celle des Caritat au manoir de Condorcet (près Nyons, Drôme), où naquit le père du philosophe.

son salon réunissait une élite civique et philosophique. M. et Mme de Condorcet n'hésitèrent point à prendre parti pour la Révolution, et à lui sacrifier tous les intérêts de vanité et de situation, obéissant au plus pur des sentiments, cédant à ce qui était pour eux une impérieuse nécessité, la considération du bonheur public.

Des publicistes, qui avaient été liés avec le philosophe et que la Révolution en avait séparés, ont reproché à Mme de Condorcet de l'avoir poussé à commettre « ses fautes politiques ». En s'unissant à Condorcet, Mlle de Grouchy s'était, il est vrai, associée à ses actions comme à ses espérances; elle encouragea, appuya, défendit ses résolutions civiques, de même qu'elle provoqua son dernier travail philosophique. Le grand courage qu'elle déploya au milieu de ses malheurs, la dignité avec laquelle elle supporta la pauvreté, ne l'abandonnèrent point lorsque la perte de Condorcet mit le comble à son infortune. Ce martyre, cette mort sans témoins, couronnant une vie toute de labeur et de dévouement, ne purent altérer sa conviction, que le vrai bonheur est dans le service de l'Humanité :

« Que la douce habitude de faire le bien leur apprenne que c'est par le cœur qu'ils peuvent être heureux, et non par leurs titres, par leur luxe, par leurs dignités, par leurs richesses. Vous me l'avez appris, respectable mère, dont j'ai tant de fois suivi les pas sous le toit délabré des malheureux, combattant l'indigence et la douleur ! Recevez pour toute ma vie l'hommage que je vous devrai, toutes les fois que je ferai du bien, toutes les fois que j'en aurai l'inspiration et la douce joie. Oui, c'est en voyant vos mains soulager à la fois la misère et la maladie; c'est en voyant les regards souffrants du pauvre se tourner vers vous et s'attendrir en vous bénissant, que j'ai senti tout mon cœur, et que le vrai bien de la vie sociale, expliqué à mes yeux, m'a paru le bonheur d'aimer les hommes et de les servir... Heureux celui qui porte sans cesse ce sentiment au fond de son âme, et qui meurt en l'éprouvant : LUI SEUL A VÉCU. (Mme de Condorcet, *Lettres à Cabanis sur la Sympathie,* 1797.)

Mme de Condorcet exécuta fidèlement le testament de son mari. Elle éleva dans les mœurs et dans les principes républicains sa fille Elisa, qu'elle unit au général O'Connor, l'apôtre de l'indépendance irlandaise, qui avait souffert la prison et l'exil pour sa patrie, dont il avait avec Hoche concerté la délivrance. Elle prit soin de la gloire de Condorcet; comme elle, à un demi-siècle d'intervalle, M. O'Connor donna une édition de ses œuvres. Mme de Condorcet et ses enfants ne cédèrent jamais au vain prestige de Bonaparte, qu'ils abhorraient, et ils restèrent jusqu'à leur mort inébranlablement attachés à la même foi philosophique et républicaine.

Pour rendre hommage à cette union si complète, une main amie a recueilli au Père-Lachaise, où repose Mme de Condorcet, ce buis

qui a poussé sur sa tombe, ces cyprès qui sont nés d'elle, pour orner le buste du philosophe, dont le corps, inhumé à quelques pas d'ici, dans un endroit indéterminé, est à jamais inséparable du sol qui fut sa dernière demeure.

Si, comme c'est notre ferme foi, la Famille, la Patrie, l'Humanité, représentent les seuls êtres que nous devons aimer, connaître, servir ; si vivre pour elles est la loi, Condorcet a été le constant et fidèle serviteur du devoir. Oui, selon la belle expression de sa compagne, Condorcet a vécu : il a mis son bonheur à aimer les hommes et à les servir ; il a pratiqué ce qu'il conseillait à sa fille : il ne commençait à vivre véritablement pour lui-même qu'après avoir vécu pour autrui.

Il était digne de formuler cette condition de la véritable vie éternelle celui qui a montré chaque génération vivant pour celles qui lui succèdent ; celui qui recommandait à ses contemporains de se rattacher les uns aux autres par les liens qui relient les générations entre elles ; celui qui, sans cesser de prendre sa large part des travaux, des difficultés et des maux du présent, a fait du dévouement à la postérité une nécessité de son existence. *Vivre pour autrui* a été pour Condorcet la règle de ses devoirs ; il lui a dû le bonheur de sa vie.

C'est pour cela que son souvenir demeurera à jamais dans la mémoire des hommes, de tous ceux qui, par le service de leur famille et de leur patrie, coopèrent à l'établissement du règne de l'Humanité. Et c'est en leur nom que nous apportons ici à Condorcet l'hommage de notre admiration, de notre respect et de notre reconnaissance.

III. — DISCOURS DE M. SILVA JARDIM (1)

Mesdames et Messieurs,

Les paroles que M. le Dr Robinet vient de consacrer à l'avènement de la République brésilienne et à la mémoire de Benjamin

(1) Au moment de faire paraître ces lignes, nous apprenons la fin tragique de notre regretté confrère. Les services que M. Silva Jardim a rendus à son pays en préparant l'avènement de la République, et ceux qu'il était appelé à lui rendre encore vont laisser à tous ses concitoyens l'amer regret de sa mort.

M. Silva Jardim pouvait espérer de jouer dans son pays un rôle analogue à celui de Thomas Jefferson aux Etats-Unis, lorsque la maturité

Constant m'inspirent le devoir de l'en remercier. Vous excuserez mon audace si j'ose parler dans cette belle langue universelle, familière à tous les grands esprits, si étrangère pour moi.

Oui, certes, notre République a donné au monde le premier exemple d'une transformation politique radicale s'accomplissant sans le moindre trouble, mais cet heureux privilège, jusqu'ici unique dans l'histoire, elle le doit à la France. Notre mérite et notre gloire, à nous, est d'avoir su mettre à profit l'expérience de vos révolutions et les enseignements de vos hommes d'Etat; d'avoir compris que les transformations politiques opérées au prix du sang ne peuvent plus aboutir, de nos jours, qu'à ouvrir des plaies inguérissables, en perpétuant la guerre civile, en éloignant le régime de l'activité pacifique.

L'exemple de l'ordre dans une République stable que vous offrez aux autres peuples a certainement été pour beaucoup dans la façon dont s'est effectuée notre évolution politique.

En vérité, Messieurs, je le dis bien haut, nous sommes un peuple essentiellement français, et on peut à juste titre nous appeler les Français d'Amérique.

Dès 1789 nous obéissons à votre impulsion révolutionnaire par la conspiration de Tiradentes, le premier martyr de notre émancipation républicaine; en 1831 nous subissons le contre-coup de la révolution bourgeoise de juillet, le peuple de Rio de Janeiro dépose D. Pedro Ier; en 1848 l'héroïque patriote Nunès Machado se fait tuer à la tête des révolutionnaires de Pernambuco; enfin l'avènement de votre troisième république a eu pour résultat de donner une nouvelle impulsion à notre effervescence républicaine en inspirant le manifeste du 3 décembre 1870, point de départ du mouvement qui, sous la direction révolutionnaire de Saldanha Morinho, complétée

du politique serait venue couronner l'ardente activité de l'apôtre. Lui-même avait compris la nécessité de ce perfectionnement, et c'est à cette généreuse ambition que nous devons de l'avoir connu et apprécié. Pour préparer sa seconde vie, il était venu en France. Il y recherchait la société des républicains, il se plaisait particulièrement dans la société des positivistes. A ces contacts, il demandait le développement et le règlement des forces qu'il voulait mettre au service de son pays; il en avait de réelles et de bien puissantes.

Avant de quitter l'Europe, M. Silva Jardim était allé visiter la terre des grands ancêtres, de ces Latins, de ces citoyens romains dont il devait suivre la carrière; l'Italie ne nous le rendra plus. Le Vésuve l'a ravi à ses concitoyens, à ses amis, à cette jeune famille, dont le malheur nous touche si profondément. E. A.

plus tard par l'orientation positive de Benjamin Constant, a abouti enfin à la proclamation du régime nouveau.

Voilà notre filiation historique, voilà notre force.

Amérique et Europe ne sont que des expressions géographiques, car, en deçà et au delà des mers, les peuples accomplissent leur évolution d'après leurs affinités occidentales. Issus des Latins, par notre origine portugaise et espagnole, nous sommes, nous demeurons des Latins avant tout dans notre participation à la vie commune de l'Humanité.

L'esprit organique qui a présidé à l'installation de notre république par la prépondérance de Benjamin Constant est le secret de son avènement pacifique. Grâce à cette impulsion première, je crois pouvoir vous assurer que jamais dans mon pays, quoi qu'il arrive, les compétitions politiques n'aboutiront à des luttes fratricides. *Les vivants sont gouvernés par les morts!* et la mémoire du grand patriote qui, inspiré par l'amour de son pays et éclairé par les lumières supérieures de la philosophie positive, a fondé la République, nous préservera toujours de tout égarement.

En effet, selon la belle remarque d'un de mes compatriotes, Benjamin Constant a été le premier homme d'Etat qui ait appliqué au gouvernement les principes de la sociologie positive. Permettez-moi donc de saluer, en la personne de M. le Dr Robinet et de M. Pierre Laffitte, les disciples d'Auguste Comte, en buvant à la nable patrie de ce grand génie, à la généreuse nation française, à la République.

II

RELIGION DE L'HUMANITÉ

Marie-Jean-Antoine-Nicolas CARITAT marquis de CONDORCET

Né à Ribemont (Aisne), le 17 Septembre 1743,
Mort à Bourg-la-Reine (Seine), le 29 Mars 1794.

Condorcet avait le cœur aussi grand que l'esprit. Véritable citoyen de la Terre, l'amour de la Famille, de la Patrie, de l'Huma-

nité, domina toute sa vie, soit qu'il préparât la rénovation positive des sociétés humaines, soit qu'il participât à la réorganisation totale de la France. Aussi son existence est-elle des plus aptes à servir de consolation et d'encouragement aux esprits émancipés qui, après lui, et sous l'inspiration directe d'Auguste Comte, concourront à préparer le règne de la Religion de l'Humanité, dont il fut le précurseur.

Bien que l'Homme, chez Condorcet, ait été inséparable du Philosophe et du Citoyen, nous devons attacher un grand prix à l'appréciation spéciale qu'en a fait Mme Suard. Ecrite à l'époque où la lutte était déjà engagée entre Condorcet et Necker, auquel M. et Mme Suard étaient particulièrement attachés, l'auteur, en traçant ce portrait, ne s'est inspirée que de « cette amitié sans exemple, qui, « pendant seize années, avait répandu un charme si doux sur sa « vie. »

Condorcet avait été le disciple et le collaborateur de Turgot, dont la prépondérance politique eût permis de réaliser les légitimes espérances du XVIIIe siècle ; il s'était fait un devoir d'écrire la *Vie* de son ami :

« Je n'aurais pu, disait-il, me pardonner de n'avoir pas rendu ce « faible hommage à la renommée de ce grand homme, que j'ai tendre- « ment chéri, dont l'amitié m'a été si douce et si utile, et dont le sou- « venir sera toujours pour moi un de ces sentiments délicats et tristes, « qui deviennent une partie de notre existence et ont le pouvoir de nous « la rendre plus chère. »

Necker, qui avait contribué à renverser Turgot et s'était employé comme ministre à dénaturer son incomparable plan de réformes ; Necker, dont la médiocrité philosophique égalait l'insuffisance politique, trouva dans Condorcet un juge aussi tenace qu'inflexible.

Condorcet prit une part active et dévouée à la fondation de la République française ; et quand le roi fut mis en jugement, il n'hésita pas à appeler sur Louis XVI, coupable du plus grand des crimes, le châtiment le plus rigoureux que comportât la constitution nouvelle, refusant même, en dernier ressort, de se joindre à ceux qui demandaient de surseoir à son exécution (1). Aux yeux de M. et

(1) Voici les votes de Condorcet : 1. *Louis Capet est-il coupable de conspiration contre la liberté de la nation, et d'attentat contre la sûreté générale de l'Etat?* Oui. — *Le jugement sera-t-il soumis à la ratification du peuple?* Non. — *Quelle peine sera infligée à Louis?* Toute différence de peine pour les mêmes crimes est un attentat contre l'égalité.

de Mme Suard. [illegible]
la plus grande des [illegible]

Heureusement l'Humanité [illegible]
auprès d'elle la grandeur [illegible]
rompre les plus [illegible]
Mme Suard en offre un noble exemple.

Lorsque Condorcet [illegible]
trouvé à Paris même [illegible]
c'est à ses anciens amis [illegible]
demander un asile temporaire. [illegible]
Suard, qui, malgré le [illegible]
un individu mis hors la loi [illegible]
repos et à sa sûreté. [illegible]
pour sauver une existence [illegible] Mme Suard se
réjouissait encore à la pensée de [illegible]
plus douces consolations dans le cœur de [illegible]
sans soupçonner que, depuis que quelques heures [illegible]
arrêté à Clamart, était enfermé dans la maison [illegible]
l'Egalité. Trois jours après, le [illegible] de cette [illegible]
la dernière demeure de l'auteur de [illegible]
de l'esprit humain.

Mme Suard ne crut point que les larmes qu'elle avait versées en abondance en apprenant cette triste fin eussent acquitté sa dette, elle voulut rendre témoignage de la vertu de Condorcet auprès de ses amis, devant la Postérité, et elle publia en 1795, en y ajoutant quelques notes, le portrait qu'elle en avait tracé près de trente-cinq années auparavant. C'est cette appréciation que nous reproduisons ici.

Cet hommage de l'amitié vient s'ajouter aux qualités morales du secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences qui avait touché le cœur et obtenu la main de Mlle Sophie de Grouchy, une des personnes les plus distinguées de son sexe; du proscrit qui avait été l'objet de l'héroïque dévouement qui a illustré Mme Vernet; du père qui résumait ainsi les derniers conseils qu'il adressait à sa fille :

La peine contre les conspirateurs est la mort; mais cette peine est contre mes principes, je ne la voterai jamais. Je ne puis voter la réclusion, car nulle loi ne m'autorise à la porter. Je vote pour la peine la plus grave dans le Code pénal, et qui ne soit pas la mort. — *Sera-t-il sursis* à l'exécution *du jugement de Louis Capet, oui* ou *non?* — Condorcet a refusé de voter.

« Dans les détails de la société, il est plus doux, plus commode, si « j'ose le dire, de *vivre pour autrui*, parce que c'est alors seulement « que l'on vit véritablement pour soi-même. »

Ce philosophe au grand cœur dont tant d'éminents services sociaux et philosophiques ont immortalisé le nom vivra également par le souvenir de sa bonté dans la mémoire des hommes qui ont, comme lui, pris pour règle morale la loi fondamentale de l'Humanité : VIVRE POUR AUTRUI.

Emile ANTOINE.

PORTRAIT DE CONDORCET

PAR Mme SUARD (NÉE PANCKOUCKE)

Que mes lecteurs me permettent de transcrire ici un portrait que j'avais fait de M. de Condorcet, longtemps avant la Révolution, et où je ne lui prête pas une qualité, pas une vertu qui ne lui appartienne. C'est à M. Suard que j'écrivais, retirée à la campagne, et ayant fait une nouvelle et intéressante connaissance avec un philosophe dont l'entretien me charmait.

« Mon philosophe me fait souvent éprouver la vérité d'un sentiment qu'il m'exprimait hier : c'est que nous devenons meilleurs en présence d'un homme de bien. En effet, on est bon et heureux quand on se sent auprès de la bonté et de l'indulgente vertu. Il semble qu'elles vous communiquent une partie de cette sérénité qui est leur partage. Toutes les petites passions s'apaisent, les douleurs s'adoucissent, l'âme se console et se calme dans leur entretien.

« C'est une impression que j'ai souvent éprouvée auprès de notre cher et bon Condorcet. Le charme que je trouve auprès de lui tient bien moins encore à cette prodigieuse fécondité d'idées qui embrasse à la fois les sciences physiques et les sciences morales, tous les objets de la raison, de l'imagination et du goût (1); à cette sa-

(1) Il était passionné pour le génie de Voltaire et récitait cinquante vers de suite de ses tragédies pour les avoir entendues une seule fois.

gacité d'esprit, à ce coup d'œil pénétrant, qui démêle un homme tout entier dans un mot qui lui échappe, tandis qu'il se ferme toujours sur les défauts de tout ce qui approche de son cœur.

« La douceur que je trouve auprès de lui tient à ce sentiment de sa bonté, aussi constante qu'inaltérable, et qu'on peut comparer à une source abondante qui s'épanche toujours sans s'épuiser jamais. Cette douceur tient à cette prévenance, à cette complaisance facile pour tous nos désirs, qui touche d'autant plus qu'en s'oubliant toujours il ne semble jamais faire un sacrifice; à cette touchante indulgence, qui enhardit à lui montrer mille petites faiblesses, qu'il plaint autant que s'il pouvait les partager. Elle tient à cette simplicité parfaite, qui ne paraît jamais soupçonner l'intérêt qu'inspirent ses vertus et l'étonnement que causent l'étendue et la supériorité de son esprit; à cette condescendance naturelle qui, en s'abaissant aux intérêts des esprits les plus médiocres (1), ne paraît jamais descendre de sa hauteur. Elle tient à ce calme de l'âme pour tout ce qui n'intéresse que lui (2), tandis qu'il est tout mouvement, toute activité, dès que le malheur ou l'amitié réclament son secours; à cet amour vrai pour l'Humanité, qui le dispose toujours à y sacrifier ses facultés, et même sa gloire. Elle tient à cette indifférence pour toute injustice qui lui est personnelle (3), tandis qu'à la moindre injustice pour les objets de son affection il montre une énergie que la douceur naturelle de son ca-

(1) Il parlait de rubans et de dentelles aux femmes, comme de métaphysique ou d'histoire aux hommes.

(2) Jamais je ne lui ai vu un moment de personnalité.

(3) Jamais il ne s'est rien vu de semblable. On pouvait dire de lui tout le mal qu'on voulait, il restait indifférent; mais il devenait comme un lion si on attaquait les principes ou la personne de ses amis. Il n'en aimait beaucoup que quatre : MM. Turgot et d'Alembert, la duchesse d'Auville et nous.

ractère ne ferait jamais soupçonner, et dont l'excès n'a pu obtenir l'indulgence de ses amis mêmes que parce qu'il tenait en lui à l'excès d'une vertu (1). Je ne lui ai connu depuis douze ans qu'une grande injustice de ce genre : elle m'a profondément affligée, parce qu'elle me blessait, comme vous le savez, dans un sentiment bien cher à mon cœur; mais que ne pardonne-t-on pas à cet heureux assemblage de vertus, douces, généreuses (2), faciles, et tellement naturelles que le respect qu'on leur doit se perd dans l'intérêt qu'elles inspirent!

« Adieu, mon ami. J'ai un peu oublié le philosophe dont je vous entretiens d'ordinaire; mais c'est pour un autre que je préférerai toujours à ma nouvelle connaissance, car quand l'habitude n'use pas les affections, elle les fortifie par la reconnaissance de tout le bonheur qu'elles ont répandu sur la vie ».

(1) Ceci a rapport à son injustice envers M. Necker. Aucun ami n'eut le pouvoir de le fléchir à cet égard, lui qui ne faisait, sur tout le reste, que ce qu'on voulait ou désirait.

(2) Il donnait tout et n'avait que les besoins essentiels.

Ah! comment se consoler en voyant ce que la Révolution a produit sur un tel caractère, sur tant de bonté et de vertus adorables? et n'eût-elle produit que ce changement, ne serait-elle pas encore un crime et un grand malheur?.... Oh! combien (à la chute de Robespierre) j'ai vu de regrets dans le cœur des amis de M. de Condorcet, mort trois mois auparavant!

Mme SUARD.

(*Essai de Mémoires sur M. Suard*, 1820.)

BIBLIOGRAPHIE

AUGUSTE COMTE MÉDECIN

THÈSE DU Dr A. CALAS *(Suite de l'Appréciation).*

MÉDECINE ET MÉDECINS

Dans ce chapitre, l'auteur reconnaît que « l'universalité fut un des caractères essentiels du génie d'Auguste Comte, et que ce fut cette grande qualité qui le conduisit à pénétrer profondément dans le domaine de toutes les sciences abstraites, depuis la Mathématique jusqu'à la Sociologie ». Sans doute, ajoute-t-il, « il ne possédait pas cette érudition minutieuse qui ne laisse échapper aucun détail; mais il avait cette connaissance générale et raisonnée qui lui permit de fonder et de mener à bien la philosophie des six sciences fondamentales; et on n'a qu'à feuilleter un des volumes de son *Cours de Philosophie positive* pour s'en convaincre. »

Puis, après avoir rappelé que le fondateur du Positivisme « comptait beaucoup de médecins parmi ses disciples, qu'il aimait à parler de la Médecine et que l'idée de son progrès scientifique était une de celles qui hantaient le plus sa vaste intelligence », M. Calas lui reproche d'avoir vanté les praticiens aux dépens des théoriciens et d'avoir manifesté, à l'égard de ces derniers, une antipathie injustifiable; et à l'appui de son dire, il cite les passages suivants des écrits d'Auguste Comte :

« La systématisation positive », déclare Auguste Comte dans sa 7e *Circulaire annuelle* (1856), « a toujours trouvé des sym-
« pathies parmi les Médecins, surtout en France, où leur défaut de
« discipline collective facilite l'évolution individuelle. Cette affinité
« s'est surtout développée chez les purs praticiens, mieux suscep-
« tibles que les *prétendus* théoriciens de sentir la nature et les con-
« ditions de la synthèse médicale, inséparable de la reconstruction
« universelle. Il n'appartient qu'à ceux-là d'apprécier assez les
« perturbations cérébrales et les rapports continus entre le phy-
« sique et le moral pour reconnaître combien le Positivisme enno-
« blit leur office. Renonçant à des positions académiques *ordinai-*
« *rement échues à des fortunes dégradantes*, les vrais Médecins, sur-
« tout Français, sont éminemment susceptibles de seconder la ré-
« génération Occidentale », etc...

« Une appréciation pleinement positive dispose à sympathiser « avec les praticiens qui dédaignent une culture biologique trop « souvent incompatible avec la vue synthétique de l'organisme. » (*Lettre à M. Audiffrent*, 1854.)

M. Calas laisse entendre qu'Auguste Comte « faisait cette dis- « tinction aussi injurieuse que fausse, par dépit contre les savants « qui, après s'être ralliés au Positivisme scientifique et expéri- « mental, répudiaient hautement les rêveries du Positivisme reli- « gieux et théoricien », et il fait suivre le passage de la lettre à M. Audiffrent des réflexions suivantes : « Quelle preuve Auguste « Comte aurait-il pu donner de cette prétendue incompatibilité ? « Théorie et pratique sont deux termes connexes en fait et en « droit, et si la pratique est la meilleure école du Médecin, celui- « ci ne saurait tirer parti des leçons de l'expérience s'il n'a pas « une suffisante culture théorique. »

Il convient d'abord de faire observer que M. Calas exagère beaucoup la pensée d'Auguste Comte et prête à ces phrases isolées une extension, une généralité qu'elles ne comportent pas. Ainsi, celui-ci n'a en vue, dans le premier passage incriminé, que les savants officiels ses contemporains qu'il qualifie de *prétendus* théoriciens, leur déniant par cela même le caractère de *vrais* théoriciens. Tous ses autres écrits protestent contre l'imputation d'avoir voulu placer les praticiens au-dessus des théoriciens. Il avait si peu d'antipathie contre les théoriciens en général que, comme le signale M. Calas qui s'en étonne mal à propos, le 13e mois du Calendrier positiviste institué par lui pour glorifier les principaux agents de l'évolution humaine, est dédié à Bichat et contient les noms de Harvey, de Bœrhaave, de Stahl, de Morgagni, de Broussais, de Barthez et de Gall, comme le mois d'Archimède, dédié à la science antique, contient ceux d'Hippocrate, de Celce, de Galien, d'Avicenne, d'Averrhoès, etc...

De plus, son antipathie et son mépris pour les hommes qui occupaient, à son époque, les hautes situations scientifiques en Biologie, s'appliquent à la majorité d'entre eux et non pas à tous indistinctement, comme le prouve son estime pour de Blainville et Broussais, dont les noms figurent dans le Calendrier concret, et dont plusieurs des œuvres font partie de la Bibliothèque positiviste.

Ainsi limitée et précisée, l'opinion d'Auguste Comte sur les théoriciens médicaux français paraît très justifiable et au point de vue moral et au point de vue intellectuel, si l'on se base sur la considération de l'ensemble des biologistes officiels de nos jours.

Au point de vue moral, il paraîtra incontestable à tous ceux qui, par leur passage dans l'Internat, ont pu être au courant des intrigues qui préparent et assurent les nominations au Bureau central, à la Faculté et à l'Académie de médecine, que la conduite de la plupart de ceux qui occupent les hautes situations scientifiques en Médecine ne saurait être offerte comme un modèle de dignité. Car il y en a peu parmi eux — qui, pour arriver, n'aient consenti à des compromissions de conscience plus ou moins honteuses, jouant le rôle de courtisans vis-à-vis de ceux dont leur nomination dépendait, louant ostensiblement des opinions qu'ils désapprouvaient en petit comité, prodiguant des marques publiques de respect à des gens qu'ils méprisaient; qui n'aient eu recours à des démarches plus ou moins dégradantes, allant

> ... de porte en porte et d'étage en étage,
> Gueusant quelque bout de galons (Barbier, *les Iambes*),

supportant humblement, le sourire sur les lèvres, les plus dures humiliations; — et qui, une fois parvenus, n'aient exploité leur nouvelle situation pour imposer à d'autres les bassesses auxquelles ils se sont eux-mêmes soumis.

Ajoutons qu'un trop grand nombre d'entre eux, aussitôt arrivés, s'empressent d'esquiver les obligations afférentes aux titres qu'ils ont obtenus, se déchargeant par exemple sur leurs Internes des soins à donner aux malades des hôpitaux, signant des travaux auxquels ils n'ont pris part ni pour la conception, ni pour l'exécution, montrant enfin de diverses manières qu'en cherchant à être Médecins des hôpitaux, professeurs à la Faculté de médecine, etc., ils poursuivaient exclusivement des titres et des situations satisfaisant leur vanité et leur permettant aussi d'élever, dans des proportions considérables, le taux de leurs honoraires.

Il serait facile de fournir, à l'appui de cette assertion d'Auguste Comte que *les positions académiques échoient ordinairement à des fortunes dégradantes*, une foule d'exemples qui établiraient jusqu'à quel degré d'abaissement peuvent descendre les gens qui poursuivent exclusivement la recherche de ce que, par un abus de langage, on appelle des honneurs. Mais outre qu'il ne convient guère à des positivistes de jouer sans nécessité le rôle toujours inférieur de critique, une pareille démonstration (qui ne saurait d'ailleurs prendre place dans une *Revue* du caractère de celle-ci) est particulièrement inutile à l'heure où précisément les Médecins des hôpitaux de Paris (soutenus par le Conseil municipal qui veut créer un *Enseignement médical* indépendant de celui de l'Etat), et les professeurs de la Faculté (représentant les intérêts de l'Univer-

sité) ont commencé à entrer en lutte les uns avec les autres et à se dire mutuellement leurs vérités. On peut s'en rapporter à eux du soin de se discréditer réciproquement, et les positivistes, sans se désintéresser d'une lutte qui aboutira vraisemblablement à une diminution du monopole exorbitant de l'Université (malgré que le premier engagement se soit terminé par le triomphe de la Faculté), peuvent se dispenser d'y prendre directement part.

Hâtons nous cependant d'ajouter qu'aujourd'hui comme au temps d'Auguste Comte, il y a d'honorables exceptions, et que le Corps médical des Hôpitaux et la Faculté, à côté de membres qui ne sont pas estimables, à côté de quelques-uns qui sont même profondément méprisables, renferment des hommes d'une suffisante moralité, qui se sont à peine courbés lorsqu'ils étaient candidats, qui sont restés à peu près simples et dignes depuis qu'ils sont arrivés, et qui remplissent consciencieusement leurs devoirs professionnels. Toutefois, il est à remarquer que les meilleurs d'entre eux manifestent encore une préoccupation des honneurs, qui les rapetisse et qui les rend inférieurs, par exemple, aux grands ambitieux de la politique; ainsi, tandis que Gambetta et J. Ferry ont négligé de faire usage pour eux-mêmes d'aucune de ces décorations qu'ils ont distribuées en si grande abondance autour d'eux, nous avons vu les deux plus grands médecins de notre temps s'abaisser au rôle de solliciteurs, malgré leur âge, malgré la légitime réputation que leur ont valu tant de beaux travaux, et imitant les hommes les plus vulgaires, aller quémander la voix d'individus secondaires, ou notoirement médiocres, ou incompétents, pour obtenir les titres de membres de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences, titres purement honorifiques, ne conférant aucune fonction effective, n'ayant pas plus de valeur réelle que les décorations dédaignées par Gambetta et J. Ferry, n'ajoutant rien, certes, à la gloire des vrais grands hommes, et dont ceux-ci devraient abandonner la compétition aux seuls mattoïdes.

En tout cas, on comprend que tous ceux-là, qui, en cherchant à arriver Médecins ou Chirurgiens des Hôpitaux, agrégés ou professeurs à la Faculté, membres de l'Académie de médecine, etc., ont poursuivi exclusivement des titres et des places satisfaisant leur vanité ou leur cupidité, qui pour les obtenir ont usé de tous les moyens, foulé aux pieds toutes les considérations de dignité personnelle, pratiqué la lutte dérèglée pour l'existence, et qui, une fois nommés, délaissent leurs diverses obligations professionnelles pour se reposer dans l'arrogance et dans une naïve infatuation d'eux-mêmes, finissant par ajouter foi aux plus grossières flatteries et

par croire qu'ils sont devenus nécessairement *quelqu'un* en devenant *quelque chose,* — on comprend, dis-je, que ceux-là doivent être peu susceptibles de sentir la nature *subjective*, *sociale* et les conditions *morales* de la synthèse médicale, et qu'Auguste Comte n'avait pas tort de les croire peu disposés à sympathiser avec le Positivisme religieux.

Ils sont si peu aptes à sentir cette nature et ces conditions de la synthèse médicale, qu'on les voit souvent railler chez leurs élèves la préoccupation du point de vue thérapeutique, ne se soucier des malades pauvres qui viennent réclamer leurs soins à l'hôpital qu'autant qu'ils présentent des affections intéressantes, repousser impitoyablement les malheureux tuberculeux qui n'offrent pas à leurs yeux d'intérêt scientifique, et même renvoyer ceux qui ont été reçus d'urgence par l'interne de garde dans un état d'épuisement complet.

Et il est probable qu'ils considéreraient, comme un mauvais plaisant ou comme un prodigieux naïf, quiconque se hasarderait à leur parler du Positivisme religieux, qui vient tout régler, tout coordonner au nom du point de vue social et qui, en enseignant à faire le contraire de ce qu'ils font, critique indirectement leur conduite.

Il n'y a pourtant que l'avènement de la Religion de l'Humanité qui puisse remédier à cet abaissement général du caractère chez les savants, en constituant une nouvelle éducation qui developpe le sentiment de la dignité personnelle et celui de la solidarité sociale, qui habitue les étudiants à garder en tout et pour tout le respect d'eux-mêmes, à se rappeler constamment le caractère social de toutes les fonctions et, par suite, la destination sociale de tous les travaux, qui leur apprenne à préférer l'honneur réel et durable qui résulte tôt ou tard de beaux travaux aux éphémères succès académiques dus à l'intrigue.

Cette solution peut faire sourire; et cependant elle est la seule efficace, toute réforme des institutions qui n'est pas basée sur une réforme préalable des mœurs et des opinions étant destinée à avorter.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que la condition de praticien ne sollicite pas à se dégrader comme celle de savant officiel. Il est facile à celui-là de se conduire honorablement, tandis qu'il devient de plus en plus difficile d'arriver aux hautes situations scientifiques en médecine sans passer sous les fourches caudines dressées à l'entrée de tous les défilés de la carrière officielle. L'exercice de sa profession, en obligeant le praticien a chercher sans cesse à guérir ou à soulager les malades qui demandent ses

soins, à penser incessamment à autrui, tend à développer chez lui le point de vue subjectif de la destination sociale et le sentiment de la solidarité humaine, le rend, par suite, mieux susceptible que les prétendus théoriciens de sentir la nature subjective et les conditions morales de la synthèse médicale, et plus apte à sympathiser avec le Positivisme religieux qui le rehausse à ses propres yeux en mettant en pleine lumière l'importance sociale et la dignité de sa fonction.

A. Comte avait donc raison de compter davantage sur les purs praticiens que sur les théoriciens officiels, et en fait, le Positivisme religieux a toujours rencontré beaucoup plus d'adhésions parmi ceux-là que parmi les savants proprement dits qui, placés généralement à un point de vue plus égoïste, ne se sont guère montrés susceptibles d'apprécier que le Positivisme philosophique.

Si maintenant, nous envisageons les *prétendus* théoriciens au point de vue intellectuel, nous devons reconnaître que le peu de cas qu'Aug. Comte faisait de la plupart d'entre eux est encore parfaitement justifiable.

Il convient d'abord de faire remarquer que l'intelligence qui conçoit est subordonnée dans son mode d'activité au sentiment qui pousse, et que la nature des manifestations intellectuelles est en rapport avec la nature des sentiments qui les inspirent.

Tandis, par exemple, que le vaniteux s'attache de préférence aux questions dont l'étude est susceptible de rapporter immédiatement de la réputation, c'est-à-dire aux travaux secondaires de dérivation et de perfectionnement ou aux sujets à la mode dont s'occupent les grands journaux politiques, l'orgueilleux, au contraire, choisit de préférence les sujets d'étude difficiles, inexplorés ou à peine abordés.

Tandis que la prépondérance des sentiments égoïstes fait le plus souvent dégénérer l'intelligence en rouerie, et produit ces Numa Roumestan de la science qui appliquent toutes leurs forces mentales à la poursuite des plus misérables buts personnels, l'influence des sentiments sociaux, en sollicitant l'homme à essayer d'accomplir de grandes choses, porte l'activité de l'esprit sur ces gros problèmes posés par la série des antécédents, dont la solution importe directement au développement même de la science, et l'attache à ces travaux d'initiative qui ouvrent des voies nouvelles à l'investigation, mais qui rapportent toujours moins de succès immédiat que les travaux secondaires et plus faciles de perfectionnement et d'illustration. « L'observation historique nous apprend » en effet « que l'entreprise et l'exécution première des travaux d'initiative

quelconques a toujours été le produit de travailleurs, d'une organisation émotive (altruiste) vigoureusement accentuée et consolidée, et dont la caractéristique sociologique la plus évidente est que, la plus grande partie de leur vie, ils furent méconnus, ignorés ou imparfaitement appréciés par leurs concitoyens et leurs contemporains ». (Th. Wechniakoff, *Rech. sur les condit. anthropolog. de la production scientif. et esthétiq.*)

Or, on comprend que des gens, comme ceux dont nous avons donné la caractéristique morale, ne doivent pas être portés par la nature de leurs sentiments à choisir des sujets d'études exigeant de longs et persévérants efforts et ne rapportant aucun succès immédiat. Ils recherchent de préférence les travaux de perfectionnement ou d'illustration sur les sujets à la mode, et publient des choses plus ou moins insignifiantes, mais susceptibles de faire parler d'eux en raison des préoccupations de l'opinion publique.

De là, une première cause d'infériorité mentale à laquelle vient s'ajouter l'influence désastreuse du système des concours.

Presque tout le monde est aujourd'hui d'accord pour reconnaître les déplorables résultats que donne le concours-examen appliqué au recrutement des Médecins des Hôpitaux et des Agrégés. C'est qu'en effet, selon la remarque d'A. Comte, si le concours-examen convient très bien à la diffusion des résultats acquis, il peut beaucoup nuire à la création de nouveaux résultats; aussi doit-il être réservé pour les grades inférieurs, pour l'institution des carrières, et être remplacé pour les grades supérieurs par le choix.

Tel qu'il est pratiqué pour le Bureau central des Hôpitaux et pour l'Agrégation à la Faculté de médecine, le concours-examen se compose d'épreuves dites théoriques et d'épreuves pratiques. — Dans les premières, les candidats ont l'obligation d'exposer en un temps rigoureusement déterminé (10 ou 20 minutes) après un nombre correspondant de minutes de réflexion, l'historique et l'état actuel d'une question quelconque choisie par le jury, en s'abstenant soigneusement d'émettre aucune opinion personnelle et de manifester des préférences pour d'autres idées que celles de leurs juges. Sans doute, cette dernière règle n'est pas inscrite dans le règlement, mais l'expérience a appris aux candidats à la respecter scrupuleusement. — Dans les épreuves pratiques (alors que M. Bouchard ne met jamais moins de trois quarts d'heure pour examiner les malades qu'il voit pour la première fois, que M. Charcot passe souvent des matinées entières à étudier les siens avant de donner son opinion), les candidats ont un patient à examiner en 10 ou 15 minutes, et après un temps plus court encore de réflexion, ils

doivent, en 10 ou 20 minutes, faire la description de la maladie, exposer son étiologie, et formuler le diagnostic, le pronostic et le traitement.

Le but à atteindre est donc de pouvoir exposer tout ce qui a été publié sur une question, juste dans le temps fixé (car il suffit qu'un candidat parle trois minutes de moins, ou qu'il n'ait pas tout à fait terminé son exposition quand l'heure sonne, pour qu'il puisse être éliminé, eût-il d'ailleurs à part cela très bien concouru), et de pouvoir attraper rapidement le diagnostic superficiel d'un malade quelconque. Et pour atteindre ce but, les candidats ont organisé un système de *conférences* hebdomadaires dans lesquelles ils s'entraînent, durant des années, à parler un temps déterminé sur n'importe quelle question, et un système de *colles* par lesquelles ils s'exercent à examiner rapidement des malades et à surprendre le diagnostic de leurs affections.

Une pareille gymnastique intellectuelle développe incontestablement la mémoire, les facultés d'expression, les habitudes de concision, d'ordre et de clarté dans l'exposé des questions, mais elle laisse dans l'inaction les organes de la méditation, et lorsqu'elle est trop prolongée, elle finit par avoir les effets les plus désastreux sur l'évolution de l'intelligence, en supprimant l'esprit d'initiative, en étouffant l'originalité. Il arrive que les individus qui l'ont pratiquée jusqu'à 35 et 40 ans (âge moyen d'arrivée au Bureau central et à l'Agrégation) ont pris souvent, d'une façon définitive l'habitude de ne plus jamais méditer sérieusement et celle d'examiner toujours superficiellement les malades. Et c'est ce qui explique comment les trois quarts des Médecins des hôpitaux sont incapables de tirer aucun parti scientifique de leurs services hospitaliers, faute de savoir manier cette merveilleuse méthode de l'analyse pathologique préconisée par Auguste Comte, et si fructueuse lorsqu'elle est exploitée par un Charcot ou un Bouchard ; comment les neuf dixièmes d'entre eux méconnaissent presque entièrement l'influence du plus important facteur de l'évolution des individus, l'hérédité, faute d'avoir jamais pris le temps de la chercher avec soin.

De plus, le concours-examen ne portant et ne pouvant porter que sur la connaissance des résultats scientifiques acquis est particulièrement impropre à faire surgir les hommes supérieurs, capables de pousser en avant la science ; car, selon la remarque de Cl. Bernard, « il y a deux parties dans les sciences en évolution : il y a, « d'une part, ce qui est acquis et, d'autre part, ce qui reste à ac- « quérir. Dans ce qui est acquis, tous les hommes se valent à peu « près, et les grands ne sauraient se distinguer des autres. Souvent

« même les hommes médiocres sont ceux qui possèdent le plus de « connaissances acquises. C'est dans les parties obscures de la « science que le grand homme se reconnaît ; il se caractérise par « des idées de génie qui illuminent des phénomènes restés obscurs « et portent la science en avant. » (*Introd. à l'étude de la Médec. expérim., chap. II*, § 4).

On peut même renchérir sur cette proposition de Cl. Bernard et prétendre que l'érudition, ou du moins l'*érudition de détail*, est dans une certaine mesure incompatible avec le développement prononcé des hautes facultés abstraites. Comme le fait observer M. Th. Wechniakoff dans ses *Recherches*, si intéressantes et si suggestives, *sur les conditions anthropologiques de la production scientifique et esthétique* (2e fascicule, p. 20), les esprits abstraits et synthétiques semblent en effet être réfractaires aux minuties de l'érudition (si fort prisées dans les concours), malgré que le plus souvent ils possèdent une mémoire prodigieuse et qu'ils se fassent remarquer par l'extrême étendue, la richesse et la variété de leurs connaissances. « Dans les limites de chacune des branches scientifiques qu'ils abordent, ils n'étudient à fond que quelques fragments ou spécimens de chacune de ces branches, sans jamais épuiser tous les résultats scientifiques qu'elles renferment. Ils procèdent, à l'égard des matériaux scientifiques spéciaux qu'ils utilisent comme principes immédiats de leur œuvre, à la manière des physiologistes comparés. Ces derniers, pour élucider une fonction quelconque, envisagée d'une manière abstraite, n'étudient le plus souvent en détail que quelques termes fort peu nombreux des différentes espèces des séries des êtres vivants, en négligeant le plus grand nombre des autres termes concrets des mêmes séries. » De même, les esprits abstraits ou philosophiques se bornent le plus souvent « à examiner les résultats scientifiques spéciaux, à vol d'oiseau, d'une manière sommaire, rapide et plus ou moins incomplète, sans s'arrêter à scruter d'une manière explicite les détails des matériaux, et sans s'attacher aux résultats scientifiques pris en eux-mêmes et considérés comme ayant une valeur propre. Sous ce rapport, on a raison de qualifier leur point de vue d'*élevé*, car les détails concrets des objets se présentent à eux comme les parties d'un paysage de la plaine se présentent à un touriste placé sur la hauteur d'une grande montagne... Chez eux l'assimilation des matériaux objectifs est considérablement réduite, comparativement à l'extrême activité de leur élaboration intellectuelle propre des mêmes matériaux par la voie d'abstraction et de synthèse. Les deux grandes divisions d'activité fondamentale de l'entendement, d'une part, l'activité d'observateur, d'expérimen-

572554 A

tateur ou d'érudit, et de l'autre, l'activité de penseur complexe, semblent s'exclure, du moins dans un temps donné; c'est-à-dire qu'elles semblent ne pouvoir s'exercer simultanément avec la même intensité dans la tête d'un même individu. »

Le concours-examen, par cela seul qu'il donne une très grande importance à l'érudition de détail, est donc directement contraire à l'avènement des esprits philosophiques qui sont ceux cependant qui font marcher la science, en ouvrant des voies nouvelles, en suscitant et en dirigeant des séries nombreuses et variées de nouveaux travaux. Et il est remarquable de constater que la plupart des savants appartenant au groupe philosophique, tels que Cl. Bernard, Ch. Robin, Charcot, etc., ont fait de mauvais candidats.

Ce système fait briller, au contraire, les individus superficiels à facultés d'assimilation et d'expression très développées, dont les cerveaux représentent des éponges absorbant et rendant indifféremment l'eau propre et l'eau sale, qui sont très aptes à composer des articles de dictionnaire, mais absolument incapables d'accoucher d'aucune idée originale; et qui me paraissent se caractériser fréquemment au point de vue anthropologique par un petit crâne rond, avec ces yeux saillants, à fleur de tête, qui semblent bien en rapport avec la mémoire visuelle concrète (car on les rencontre surtout chez ceux qui se distinguent par des aptitudes au dessin), et que, d'après Spurzheim (*Manuel de phrenologie*), Gall avait remarqué chez « ceux de ses condisciples qui apprenaient par cœur avec une grande facilité et qui lui enlevaient, lors des examens, la place qu'il avait obtenue dans l'école par ses compositions ».

Si le concours était pratiqué sérieusement, c'est-à-dire, si l'on nommait toujours au Bureau central et à l'Agrégation les candidats qui ont le mieux concouru, sans tenir compte d'aucune autre considération, on aboutirait fatalement à une sélection étonnante de médiocrités, à une véritable oppression des hommes supérieurs.

Heureusement, il n'en est pas ainsi dans la pratique où le concours est presque toujours un choix déguisé, et il arrive alors que lorsque des hommes éminents se trouvent dans un jury et y jouissent d'une influence prépondérante, il est possible à des gens de valeur, mais mauvais candidats, de l'emporter sur des médiocres très bons candidats. C'est ainsi que sont arrivés la plupart des esprits distingués et des quelques esprits supérieurs du corps médical des hôpitaux et de celui de l'agrégation; c'est ainsi, par exemple, que le grand Charcot a pu arriver à l'École de médecine, grâce à la protection de Rayer et malgré des épreuves inférieures.

Mais les Rayer sont rares, et le plus grand nombre des jurys sont

composés en totalité ou en majorité d'hommes médiocres qui, en vertu de la loi de l'affinité naturelle des semblables pour les semblables, sont portés à favoriser les *parfaits médiocres*, les fameux *modèles* (Toppfer), aux dépens des esprits originaux.

De plus, le choix pour être pratiqué sérieusement et donner de bons résultats doit comporter une responsabilité morale devant l'opinion publique, et pour cela il faut qu'il soit exercé par un individu et non par une collectivité, car la responsabilité personnelle seule est réelle, la responsabilité collective n'étant qu'une illusion démocratique. Or, précisément, parce que la responsabilité collective n'existe pas, le choix collectif tel qu'il est pratiqué dans les concours du Bureau central et de l'Agrégation n'offre aucune garantie contre les abus. C'est ce qu'exprimait très bien le plus spirituel des professeurs de la Faculté de Paris, en disant un jour devant moi : « que, si chacun se sentait vraiment responsable de son vote dans les jurys, il y a bien des canailleries qu'on n'oserait pas faire ». Mais comme justement personne ne se sent responsable, on ne se gêne pas pour les commettre ces « canailleries » ; et comme la plupart des membres d'un jury sont généralement candidats éventuels à autre chose, ils songent avant tout à tirer profit de leur vote, et la considération de la valeur ou de la nonvaleur du candidat disparaît à leurs yeux devant la considération des influences dont il dispose et qui agissent derrière lui. Le concours devient de la sorte une véritable mystification, grâce à laquelle peuvent arriver aux plus hautes situations médicales les gens les moins intelligents et même les moins instruits, pourvu qu'ils soient fils, gendres, ou neveux de professeurs, ou qu'ils aient su par une cour habile et par d'adroites flatteries se créer dans le monde académique de puissantes protections masculines et féminines.

Mais indépendamment de ces diverses causes d'ordre moral ou dépendant du mode de recrutement de la classe théorique, qui contribuent à abaisser le niveau mental de ses membres et qui exercent leur action plus particulièrement en France, il en est d'autres plus générales tenant à l'organisation défectueuse du travail scientifique qui concourent à produire ce résultat, et dont l'action est plus prononcée à l'étranger et particulièrement en Allemagne que dans notre pays. Ce sont ces dernières qu'Auguste Comte vise lorsqu'il déclare que « la culture biologique est trop souvent incompatible avec la vue synthétique de l'organisme ». Il entend la culture biologique telle qu'elle est pratiquée de nos jours, sous ce régime de spécialité dispersive qui s'est introduit et déve-

loppé en Biologie comme dans les autres sciences à mesure que s'est étendu le domaine de la connaissance.

En effet, si, « dans l'état primitif de nos connaissances, il n'existe aucune division régulière parmi les travaux intellectuels, toutes les sciences étant cultivées simultanément par les mêmes esprits, ce mode d'organisation des études humaines, d'abord inévitable, change peu à peu, à mesure que les divers ordres de conceptions se développent. Par une loi, dont la nécessité est évidente, chaque branche du système scientifique se sépare insensiblement du tronc lorsqu'elle a pris assez d'accroissement pour comporter une culture isolée, c'est-à-dire quand elle est parvenue à ce point de pouvoir occuper à elle seule l'activité permanente de quelques intelligences; puis à mesure qu'elle se développe elle-même et qu'elle se perfectionne par la découverte d'un nombre croissant de faits et de rapports, il devient nécessaire aussi de s'en partager l'étude. Ainsi la physique, à mesure que les faits se sont multipliés, a dû se partager en branches secondaires, qui toutes ont aujourd'hui leurs observateurs spéciaux! De même, l'histoire naturelle, après s'être divisée en trois vastes sections, s'est de nouveau subdivisée en un grand nombre de rameaux secondaires; et c'est à peine si parmi les naturalistes distingués de notre époque, on en peut compter quelques-uns dont les recherches s'étendent à l'ensemble du règne végétal et surtout du règne animal » (I. Geoffroy-Saint-Hilaire, *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux*, 1832). — De même en médecine : en raison de la prodigieuse extension qu'elles ont prise de nos jours, les études médicales ont dû se décomposer en parties distinctes ayant chacune un mode d'observation propre. C'est ainsi que l'étude statique de l'organisme s'est divisée en anatomie descriptive, anatomie chirurgicale, anatomie pathologique, histologie, histologie pathologique, etc.; que son étude dynamique s'est partagée en embryologie, physiologie, pathologie, physiologie pathologique, microbiologie, etc.; et que toutes ces sciences sont aujourd'hui cultivées par des savants spéciaux. »

Comme le fait remarquer Auguste Comte, « c'est à cette répartition des diverses sortes de recherches entre différents ordres de savants que nous devons évidemment le développement si remarquable qu'a pris enfin de nos jours chaque classe distincte des connaissances humaines, et qui rend manifeste l'impossibilité, chez les modernes, de cette universalité de recherches spéciales, si facile et si commune dans les temps antiques. »

Mais, « tout en reconnaissant les prodigieux résultats de cette

division du travail, tout en voyant désormais en elle la véritable base fondamentale de l'organisation générale du monde savant », Auguste Comte excelle à montrer « les inconvénients capitaux qu'elle engendre, dans son état actuel, par l'excessive particularité des idées qui occupent exclusivement chaque intelligence individuelle ».

« Le public », dit-il, « ignore souvent que, d'après une spécialisation empirique, conduisant à une excessive restriction intellectuelle, chaque savant dont il honore justement le mérite particulier ne pourrait offrir sous tout autre aspect mental, même scientifique, qu'une inqualifiable mediocrité ».

Ces inconvénients se sont manifestés de la façon la plus sensible en médecine, où les savants spécialisés dans l'étude d'un côté ou d'un fragment de l'organisme ont tendu à perdre de vue l'ensemble complexe de l'être qu'ils étudiaient partiellement, et la solidarité des diverses recherches dont il est l'objet; vue d'ensemble que n'ont jamais cessé d'avoir les purs praticiens, maintenus par la nature des problèmes qu'ils ont à résoudre à un point de vue moins abstrait mais plus synthétique, et aussi ceux parmi les théoriciens qui sont restés placés comme les praticiens au point de vue clinique.

C'est ainsi que d'éminents histologistes se plaçant au point de vue exclusif de l'anatomie pathologique ont prétendu classer les maladies exclusivement d'après leurs lésions, sans tenir aucun compte des données étiologiques, cliniques, etc... : — que par exemple Virchow, Wagner, Rokitansky, etc., ont tenté d'établir une distinction de nature entre l'angine diphtérique et le croup sous prétexte que dans la première il s'agissait d'une inflammation interstitielle, tandis que dans le second il s'agissait d'une simple inflammation exsudative, opinion combattue par Bretonneau et Trousseau au nom de l'étiologie et de la clinique et que les découvertes microbiologiques ont définitivement ruinée; — que Reinhardt, Virchow, Niemeyer et avec eux la plupart des anatomopathologistes ont contesté au nom de l'histologie la nature tuberculeuse de la pneumonie caséeuse, tandis qu'au nom de l'étiologie et de la clinique Laennec, Pidoux, Hérard, Barth, Behier, Bouchard, etc., affirmaient hautement l'identité de provenance de la granulation et de la pneumonie caséeuse, l'unité de la phtisie confirmée depuis par les expériences de Villemin, de Chauveau, et celles de Koch.

C'est ainsi que certains microbiologistes, se plaçant au point de vue exclusif de l'expérimentation, ont tendu à assimiler l'organisme

à un bouillon de culture inerte, et n'ont plus vu dans la maladie que le microbe : exagérant, par exemple, au-delà de toute raison le rôle du bacille de Koch dans la tuberculose, et méconnaissant le rôle beaucoup plus important de l'état de l'organisme, des prédispositions héréditaires ou acquises qui permettent la réceptivité, qui font que tel individu ne sait pas se défendre contre un agent infectieux qui attaque presque tout le monde (comme le prouvent les autopsies des vieillards dont les poumons présentent presque toujours d'anciennes lésions tuberculeuses cicatrisées), mais qui ne triomphe que des dégénérés et des surmenés. — Et je me souviens, à ce propos, avoir entendu M. Charcot raconter, à l'une de ses leçons du mardi, comment causant un jour avec M. Pasteur de l'importance qu'avaient prises les notions microbiologiques en médecine, il avait été stupéfait d'entendre celui-ci déclarer que toute la médecine se réduisait au fond à la microbiologie, et qu'il avait provoqué en retour sa surprise, en lui répondant : pardon, vous oubliez l'hérédité !

Ces exemples et beaucoup d'autres qu'on pourrait citer prouvent que le régime de la spécialité dispersive est très dangereux, et pour les individus dont il rétrécit l'esprit, et pour la science qu'il encombre de théories exclusives. Il importe donc de remédier à ses dangers ; mais en tenant compte du double besoin qu'éprouve l'intelligence humaine d'étendre et de lier ses connaissances, double besoin qu'ont reconnu tous les grands philosophes, et aussi les grands savants ayant l'esprit philosophique comme I. Geoffroy Saint-Hilaire, qui l'expose en ces termes :

« Toute science physique résulte essentiellement de deux ordres « de faits : les faits particuliers que révèle l'observation ; les faits « généraux que le raisonnement fait découvrir. Embrassés dans « de communes études, ils se fécondent, se vivifient mutuellement. « Considérés isolément, les premiers ne seraient que de stériles « matériaux, les seconds que de futiles hypothèses. Une science ne « saurait pas plus exister sans les uns ou les autres qu'un raison- « nement sans prémisses ou sans conséquences. — A ces deux or- « dres de faits dont se compose toute science, au double besoin « qu'elle a d'étudier les détails et de généraliser, correspond une « double tendance que nous révèle d'une manière positive l'his- « toire de toutes les branches très avancées des connaissances hu- « maines, et dont toutes les autres présentent déjà des indices « d'autant plus manifestes qu'elles sont moins imparfaites. — « Ainsi dans toutes les branches des sciences, les faits de détails « étant extrêmement nombreux, et chacune d'elles ayant une

« marche, un but, un mode d'observation qui lui sont propres, il « devient nécessaire, à mesure qu'elles se perfectionnent, que l'on « s'en partage l'étude ; plus s'agrandit le cercle des connaissances « humaines, plus la nécessité d'une division se fait sentir. — D'un « autre côté, en même temps qu'une science, par l'accroissement « numérique de ses faits particuliers, tend à se diviser, d'autres « progrès lui font éprouver un autre besoin, lui impriment une « tendance en apparence contradictoire : celle d'une *association* « avec toutes les branches analogues des connaissances humaines... « -- Ainsi toute science tend à se fractionner, à se diviser pour « l'étude des faits de détails ; à s'unir, à s'associer, pour la re- « cherche des faits généraux. Les progrès ont été et seront l'œuvre « d'une heureuse *division* du travail en un grand nombre d'hommes « spéciaux, et d'une *association*, d'une coordination éclairée de « tous les efforts vers un but commun. » (*Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux* 1832.)

Mais si Is. Geoffroy Saint-Hilaire a bien nettement reconnu le double besoin de l'intelligence humaine et la double tendance de la science, le moyen qu'il préconise est tout à fait illusoire, car cette association des efforts, telle qu'il semble la concevoir par association des spécialistes entre eux, a été pratiquée par les diverses sociétés savantes et n'a pas plus remédié au manque de liaison entre les différentes recherches spéciales dont s'occupent leurs membres, qu'elle n'a remédié à l'excessive particularité de leurs idées. Et cela se conçoit.

Fontenelle raconte lui même dans son *Histoire du renouvellement de l'Académie des sciences*, que dans la séance qui suivit la lecture du règlement dressé par de Pontchartrain et approuvé par le roi, lorsque l'abbé Bignon, chef de cette compagnie, eut marqué à chacun une place fixe, « il se trouva que les savants de différentes « espèces, un géomètre, par exemple, et un anatomiste furent « voisins ; et comme *ils ne parlaient pas la même langue* les conver- « sations particulières en furent moins à craindre. »

Cette remarque malicieuse de Fontenelle est encore plus vraie de nos jours ; plus que jamais, « l'Académie des sciences se compose de savants spéciaux qui ne connaissent de la réalité scientifique que des fragments isolés dont aucun ne saurait suffire à une conception d'ensemble, de telle sorte que les questions quelconques sont toujours soumises à une majorité incompétente. » (Auguste Comte.) Et il en est de même pour toutes les autres sociétés, pour celles aussi qui ne sont composées que de savants cultivant les diverses parties d'une même science comme la *Société de Biologie*

par exemple. Il suffit, en effet, de lire les comptes rendus de cette Société pour s'apercevoir que les diverses questions traitées sont toujours soumises au jugement d'une majorité incompétente.

On comprend donc que ces sociétés soient incapables d'opérer la liaison des diverses recherches spéciales, d'arriver à aucun résultat synthétique. Car les vérités partielles ne se joignent pas d'elles-mêmes, quoi qu'ait prétendu à cet égard Fontenelle dans un autre passage plus littéraire que scientifique; leur coordination, leur systématisation exigent un travail très difficile de synthèse qui ne peut être exécuté par aucune collection d'individus étroitement spécialisés dans des études exclusivement analytiques, pas plus qu'un édifice un peu compliqué ne saurait être élevé par une simple association d'ouvriers maçons, charpentiers, couvreurs, etc., sans le concours d'un architecte.

Cette impuissance des sociétés savantes à produire aucune œuvre collective de synthèse a été constatée dès le début de ces associations par l'éminent historien de la plus illustre d'entre elles, disant : « Jusqu'à présent, l'Académie des sciences ne prend la nature que « par petites parcelles. Nul système général, de peur de tomber « dans l'inconvénient des systèmes précipités, dont l'impatience de « l'esprit humain ne s'accommode que trop bien et qui, étant une « fois établis, s'opposent aux vérités qui surviennent. Aujourd'hui « on s'assure d'un fait, demain d'un autre qui n'y a nul rapport. « On ne laisse pas de hasarder des conjectures sur les causes, mais « ce sont des conjectures. Ainsi les recueils que l'Académie des « sciences présente tous les ans au public ne sont composés que de « morceaux détachés et indépendants les uns des autres, dont « chaque particulier qui en est l'auteur garantit les faits et les « expériences, et dont l'Académie n'approuve les raisonnements « qu'avec toutes les restrictions d'un sage pyrrhonisme. » (*Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique et sur les travaux de l'Académie des sciences*).

Il est vrai que Fontenelle ajoutait : « Le temps viendra peut-être « que l'on joindra en un corps régulier ces membres épars ».

Mais ce temps n'est pas encore venu, ni pour l'Académie des sciences, ni pour aucune autre société savante, et même ne semble pas prêt de venir, ainsi que le constate M. Wechniakoff dans ses recherches sur l'*Economie des travaux scientifiques et esthétiques*.

« Dans toutes ces institutions » dit-il, « a prédominé le mode *po-* « *lytypique* d'élaboration scientifique. Je veux dire, par cette ex- « pression, que l'ensemble des travaux scientifiques qui ont arrêté « ou fixé l'attention de ces corps, a été composé par la juxtaposition

« de travaux plus ou moins tronqués, fragmentaires, qui tenaient « à des parties distinctes et indépendantes les unes des autres. Entre « les différents travaux abrités par ces corps, il y avait discontinuité, « défaut de liaison appréciable. Les travaux se suivaient les uns les « autres sans se rattacher à un plan systématique, préalablement « formulé d'une manière précise.

« Aucune des institutions scientifiques n'a agi comme véritable « *association coopérative* de production scientifique, d'une manière « suivie et dans sa totalité. Ce n'est qu'aux premiers débuts de leur « existence que quelques-unes d'entre elles avaient fonctionné « comme *centres homogènes d'association coopérative*. Lors de leur « développement ultérieur, elles n'agissaient que dans des cas très « particuliers, et d'une manière intermittente, en organisant des « *commissions temporaires mixtes*, ou en détachant de leur sein des « *expéditions exploratrices*. Dans leur ensemble, les institutions « scientifiques ne formaient le plus souvent que des salons, des « assemblées de savants isolés ou indépendants les uns des autres. « Une grande partie de l'activité coopérative a été absorbée par des « travaux d'ordre non scientifique, l'activité de la propre conser- « vation, telle que celle relative aux différentes branches de l'admi- « nistration intérieure. En cas d'une célébrité considérable, ces « institutions finissaient par agir comme corporations privilégiées, « autoritaires, cohérentes et compactes, dans des cas d'actions qui « ne se rattachaient pas d'une manière directe à la production « scientifique. *Bertrand*, le célèbre académicien de Paris, a décrit « plusieurs cas caractéristiques de l'exercice de ce pouvoir extra- « scientifique et plus ou moins temporel par l'Académie des sciences « de Paris (*L'Académie et les académiciens de* 1666 *à* 1793) ». (1).

(1) M. Wechniakoff ne s'est pas contenté de montrer le peu d'utilité de ces associations, il expose en ces termes leurs inconvénients :

« Quelque peu intime que fût le *lien d'association* entre les différents travaux des membres d'un corps scientifique et des aspirants à ce titre, ces individus, du moins dans les travaux d'*adaptation* qu'ils présentaient à ces corps, et dans lesquels ils cherchaient à s'accommoder au type scientifique à la mode, finissaient par subir dans leur type scientifique propre une *modification* de type imprimée par l'institution agissant comme individualité collective. L'étendue et l'intensité de cette modification dans un sens donné ont été variables selon les différentes époques et institutions, ainsi que selon le degré de spontanéité des individus qui subissaient cette modification. Au moyen de cette modification, se formait un *type scientifique moyen collectif*. Ce type moyen correspond au type connu dans les arts sous le nom de *type classique* ou *académique*. Ce type dérive du type scientifique des

C'est encore Auguste Comte qui a indiqué la vraie solution, le seul remède efficace dans ce passage du *Cours de philosophie positive* (1re leçon, 1830) :

« Le véritable moyen d'arrêter l'influence délétère dont l'avenir intellectuel semble menacé, par suite d'une trop grande spécialisation des recherches individuelles, consiste dans le perfectionnement de la division du travail elle-même. Il suffit, en effet, de faire de l'étude des généralités scientifiques une grande spécialité de plus. Qu'une classe nouvelle de savants, préparés par une éducation convenable, sans se livrer à la culture spéciale d'aucune branche particulière de la philosophie naturelle, s'occupe uniquement, en considérant les diverses sciences positives dans leur état actuel, à déterminer exactement l'esprit de chacune d'elles, à découvrir leurs relations et leur enchaînement, à résumer, s'il est possible, tous leurs principes propres en un moindre nombre de principes communs, en se conformant sans cesse aux maximes fondamentales de la méthode positive. Qu'en même temps, les autres savants, avant de se livrer à leurs spécialités respectives, soient rendus aptes désormais par une éducation portant sur l'ensemble des connaissances positives, à profiter immédiatement des lumières répandues par ces savants voués à l'étude des généralités, et réciproquement à rectifier leurs résultats... Ces deux grandes conditions une fois remplies, et il est évident qu'elles peuvent l'être, la division du travail dans les sciences sera poussée, sans aucun danger, aussi loin que le développement des divers ordres de connaissance l'exigera. Une classe distincte, incessamment contrôlée par toutes les autres, ayant pour fonction propre et permanente de lier chaque nouvelle découverte particulière au système général, on n'aura plus à craindre qu'une trop grande attention donnée aux détails empêche jamais d'apercevoir l'ensemble. En un mot, l'organisation moderne du monde savant sera, dès lors, complètement

membres les plus influents d'une institution donnée, avec élimination des traits les plus individualisants d'originalité scientifique. Ce titre imposé et neutre élève le niveau de la médiocrité; mais il abaisse, comprime ou élimine toute originalité scientifique saillante, dépassant en étendue et en intensité d'investigation la mesure adoptée. H. Sainte-Claire Deville, un des plus célèbres académiciens, a signalé, dans un article très remarquable, la défaveur académique qui attend les travailleurs scientifiques qui abordent un nouveau sujet qui, par sa nature, se rattache à plus d'une des spécialités admises, et qui étudient ce sujet à un point de vue encyclopédique approfondi (*La mécanique de la chaleur. — Travaux de M. Favre*, in *Rev. des Cours scientif.* 1869, n° 11). »

fondée, et n'aura qu'à se développer indéfiniment en conservant toujours le même caractère. »

Cette proposition d'Auguste Comte a été depuis reprise par Herbert Spencer, et c'est à elle aussi que s'arrête M. Wechniakoff.

Mais il y a lieu de ne pas borner le principe nouveau d'organisation du travail qu'elle contient à l'ensemble des sciences, et de l'appliquer à l'intérieur de chacune d'elles en particulier, et même de chaque branche, de chaque rameau, etc., à mesure que l'extension croissante du domaine scientifique nécessite des subdivisions successives : de façon à constituer la classe des généralisateurs en une hiérarchie comprenant, en même temps que les philosophes proprement dits opérant sur l'ensemble des sciences, des philosophes partiels, c'est-à-dire des savants à l'esprit philosophique remplissant par rapport aux diverses sections d'une même science, ou d'une même branche, ou d'un même rameau scientifiques, un rôle analogue à celui que les philosophes proprement dits remplissent vis-à-vis des six sciences fondamentales, et leur fournissant des matériaux ayant déjà subi une première élaboration scientifique par réduction de la multitude des faits particuliers en des faits plus généraux. C'est ainsi que dans l'ordre pratique les grandes opérations industrielles s'accomplissent avec le concours de toute une hiérarchie d'ingénieurs, de contre-maîtres, etc., dont le champ d'action va se rétrécissant de plus en plus.

C'est d'ailleurs ce qui tend à se faire spontanément, et comme le fait remarquer MM. Wechniakoff, Lagrange et Fourier en mathématique, Grove et Berthelot en physico-chimie, J. Muller et Ch. Robin en biologie, Mill et Buckle dans la science sociale et historique ont rempli ce rôle de généralisateurs partiels, de philosophes en second « appliqués à la culture d'une ou de quelques branches scientifiques spéciales et les modifiant dans un sens philosophique, leur faisant subir une première élaboration par abstraction et par synthèse plus avancée et plus complexe ». J'ajouterai que c'est aussi le rôle que remplissent actuellement en biologie MM. Charcot et Bouchard : l'un construisant la Neurologie à l'aide des matériaux bruts qui lui sont fournis par les ophtalmologistes, les électriciens, les anatomo-pathologistes, les physiologistes, etc., groupés autour de lui ; l'autre construisant la Pathologie générale, la philosophie pathologique, à l'aide de documents, quelques-uns personnels, mais la plupart dus aux travaux spéciaux d'un grand nombre d'ouvriers divers : cliniciens, histologistes, microbiologistes, urologistes, etc...

Mais jusqu'à présent, la fonction philosophique de ces théori-

ciens n'a pas été reconnue, on conteste l'utilité de leurs travaux de synthèse, on leur reproche même de faire des théories, c'est-à-dire précisément ce qui est leur rôle propre. Et il arrive pour M. Charcot et pour M. Bouchard, qu'eux-mêmes, quoique imprégnés de Positivisme (1), ne paraissent pas avoir pleinement conscience de l'importance, de la dignité de leur fonction de théoriciens, qu'ils montrent une certaine hésitation à accepter ce titre, et qu'ils se défendent presque d'être des architectes, rappelant volontiers qu'ils se sont livrés aussi à quelques travaux de maçonnerie.

Cette méconnaissance générale de l'importance et de l'utilité du rôle de théoricien est due au discrédit croissant de la métaphysique. Il s'est produit pour le mot *théorie* ce qui s'est produit pour le mot *religion;* de même qu'on a confondu la *théologie* et la *religion* et qu'on a fait retomber sur la religion positive le discrédit de celle-là, on a confondu *métaphysique* et *théorie* et on a englobé dans la même défaveur les métaphysiciens et les théoriciens scientifiques. Les savants spéciaux ont alors naturellement profité de cette confusion pour exagérer leur importance.

Sans doute il est préférable de servir la science en réunissant simplement des documents que de lui nuire en faisant des théories métaphysiques; et à ce point de vue, le dernier des gâcheurs de plâtre rend plus de services à la société que le métaphysicien Jaccoud, dont les spécialistes citent toujours le nom quand ils veulent démontrer l'inutilité des théoriciens. Je n'ai certes pas l'intention de défendre cet adversaire du Positivisme, ce rhéteur scholastique, aujourd'hui complètement discrédité et démodé, mais qui a faussé l'esprit de plusieurs générations médicales à l'époque où il jouissait

(1) En ce qui concerne M. Bouchard, voici textuellement la réponse qu'il fit à une lettre assez indiscrète, dans laquelle je lui demandais « s'il reconnaissait Auguste Comte pour un de ses pères spirituels, et si M. Harrison pouvait à bon droit le compter parmi les savants qui dans leurs travaux se réclament de la méthode positive et s'inspirent de l'esprit général de la philosophie de Comte » :

« Mon cher ami,

« Ne soyez pas embarrassé, je n'ai jamais fait de profession de foi « philosophique, et je pense que je n'en ferai pas; *mais je ne démen-* « *tirai pas M. Harrison. Je le ferai d'autant moins que ce serait manquer* « *à la vérité et à la gratitude. J'ai lu Auguste Comte en* 1858, *et j'y ai* « *puisé pour l'étude et pour la recherche des habitudes d'esprit une sorte* « *de discipline intellectuelle qui, je crois, m'ont été utiles. Après un tiers* « *de siècle, je ne regrette pas cette initiation.*

« Bien affectueusement à vous.

« 13 avril 1890. BOUCHARD. »

d'une réputation usurpée d'intelligence, grâce à une habileté incontestable dans l'art de jongler avec les phrases, d'escamoter les difficultés, de suppléer à la pauvreté des idées par le luxe des néologismes. Néanmoins, il serait absurde de conclure, de ce qu'il y a de mauvais théoriciens, qu'il ne faut plus de théoriciens.

En réalité, théorie ne veut pas plus dire nécessairement métaphysique que religion ne veut dire nécessairement théologie, et la science ne peut pas plus se passer de théories qu'une société quelconque ne peut se passer d'une religion.

Les faits ne valent quelque chose scientifiquement que par l'interprétation qu'on leur donne. « Un fait n'est rien par lui-même, » déclare Cl. Bernard « il ne vaut que par l'idée qui s'y rattache ou par la preuve qu'il fournit, en un mot par l'interprétation qu'on lui donne. » (*Introd. à l'étude de la médec. exper., p.* 23). Les théoriciens remplissent donc un rôle aussi utile, aussi légitime dans l'ordre intellectuel que les ingénieurs ou les architectes dans l'ordre industriel ; la science ne peut pas plus se passer de ceux-là que l'industrie ne peut se passer de ceux-ci.

En outre, il convient d'ajouter, pour rappeler les spécialistes à la modestie, que s'il est relativement facile de devenir un bon savant spécial, il est très difficile d'être un bon théoricien, parce que ce rôle exige les plus hautes et les plus rares facultés de l'intelligence. — Aux savants spéciaux s'applique avec justice cette remarque de Hæckel : « Quiconque a de bons yeux et un bon microscope, de la patience et de l'assiduité, peut acquérir aujourd'hui une certaine autorité par des découvertes microscopiques, sans pour cela mériter le nom de naturaliste » (*Histoire de la création naturelle*). — Aux grands théoriciens s'applique parfaitement, au contraire, ce que disait Lagrange, en parlant de Galilée, à propos de la loi de la pesanteur : « Il fallait un génie extraordinaire pour découvrir les lois de la nature dans des phénomènes que l'on avait toujours eus sous les yeux, mais dont l'explication avait néanmoins toujours échappé aux recherches des philosophes. »

Mais, dans le passage que nous avons cité, Auguste Comte ne s'est pas borné à proposer la création d'une nouvelle classe de savants directement affectés à l'étude des généralités, il a préconisé une seconde mesure non moins indispensable, celle de rendre l'éducation et l'instruction de chaque spécialiste aussi encyclopédique que possible, non seulement pour remédier au particularisme des idées, mais encore pour arriver à ce que chaque spécialité soit mieux cultivée. S'il est, en effet, indispensable de se spécialiser dans la recherche et dans la production, la solidarité des diverses

sciences, qui fait que chacune d'elles est dans quelque lien de dépendance (soit logique, soit doctrinal) avec toutes les autres, exige qu'on soit armé, pour la moindre recherche spéciale, du plus grand nombre possible de connaissances et de moyens d'investigation.

Comme le rappelait le ministre de l'Instruction publique aux fêtes du sixième centenaire de l'Université de Montpellier, c'est Auguste Comte qui a, le premier, montré, en même temps que la loi historique du développement des sciences, comment les progrès de chacune d'elles avaient été et devaient être toujours nécessairement liés à certaines découvertes des autres. En effet, « quelles réactions incessantes et chaque jour plus évidentes entre les mathématiques et les sciences physiques, entre celles-ci et les sciences de la vie, entre ces dernières et les diverses sciences de l'homme, qu'il s'agisse de l'analyse de ses facultés pensantes, de l'évolution de son langage ou du développement de sa vie sociale ? » (Léon Bourgeois).

En ce qui concerne la Biologie, outre qu'il est important au point de vue de l'éducation logique de commencer par étudier les problèmes relativement simples de la mathématique, de l'astronomie, de la physique et de la chimie, avant d'aborder l'étude des phénomènes plus complexes de la vie, la connaissance des lois de la physique et de la chimie est directement indispensable au biologiste, puisque une foule de phénomènes physiques et chimiques se passent dans l'organisme d'après les lois qui leur sont propres, « *sauf les modifications spéciales tenant aux conditions organiques.* »

Auguste Comte a prétendu avec raison que l'instruction défectueuse des physiologistes et des médecins dans les sciences inorganiques est une des conditions qui entravent le plus les progrès de la médecine. De toutes parts, on sent aujourd'hui le besoin des connaissances chimiques pour pouvoir analyser ces divers troubles de la nutrition qui engendrent le diabète, la gravelle, la goutte, la lithiase biliaire, etc., et leur opposer une thérapeutique rationnelle ; pour pouvoir analyser ces diverses substances que les microbes produisent, et par l'intermédiaire desquelles, surtout, ils agissent sur l'organisme, substances que les pathologistes, faute de pouvoir les caractériser chimiquement, sont aujourd'hui réduits à caractériser par leurs propriétés physiologiques, en les distinguant, par exemple, en substances qui font dilater la pupille et en substances qui la font resserrer, etc...

Les biologistes ont bien appelé à leur secours les chimistes, mais A. Comte a donné les raisons pour lesquelles ceux-ci sont impropres à étudier les phénomènes chimiques que présentent les êtres orga-

nisés, à résoudre les problèmes de la chimie biologique : « En prin « cipe philosophique, il me semble évident », dit-il, « que, si les « sciences les plus générales sont, par leur nature, radicalement « indépendantes des moins générales, qui doivent, au contraire, « reposer préalablement sur elles, il résulte de cette indépendance « même que les savants livrés à la culture des premières sont « essentiellement impropres à diriger d'une manière convenable « leur application fondamentale aux secondes, dont ils ne sauraient « connaître suffisamment les vraies conditions caractéristiques. « Dans toute judicieuse division du travail, il est clair, en un mot, « que l'usage d'un instrument quelconque, matériel et intellectuel, « ne peut jamais être rationnellement dirigé par ceux qui l'ont « construit, mais par ceux, au contraire, qui doivent l'employer et « qui peuvent seuls, par cela même, en bien comprendre la vraie « destination spéciale..... On doit concevoir, dans le cas actuel, que « les biologistes sont naturellement seuls compétents pour appliquer « avec succès les théories physiques « ou chimiques » à la solution « rationnelle des problèmes physiologiques. Une telle organisation « du travail exige, de la part des biologistes, une éducation préli- « minaire plus forte, plus complète et plus systématique, qui puisse « les mettre en état de s'appuyer judicieusement sur les autres « sciences fondamentales, au lieu d'attendre vainement d'heureuses « indications générales de la part de ceux qui n'en peuvent con- « naître la véritable destination ». (*Cours de Philosophie positive*, 40e leçon, 1836).

C'est en un mot aux biologistes et non aux chimistes qu'il appartient de constituer la chimie biologique. Et c'est ce qu'avait compris Ch. Robin que M. Wechniakoff considère « comme le fondateur de la théorie philosophique et encyclopédique systématisée la plus complète de chimie biologique ».

C'est ce qu'ont compris également les savants de langue allemande, Kuhne à Heidelberg, Pflüger à Bonn, Greyer à Iéna, F. Miescher à Bâle, etc., qui tous se sont engagés dans la voie ouverte par le disciple d'A. Comte et presque complètement délaissée par ses compatriotes.

Quant aux sciences supérieures telles que la *Sociologie* et la *Morale*, leur connaissance n'est pas moins indispensable au médecin, et au point de vue de la méthode, et au point de vue de la doctrine. En ce qui concerne la méthode, nous avons vu dans *l'Introduction* que ce sont ces sciences qui fournissent le principe subjectif du règlement du travail intellectuel. Sous le rapport doctrinal, comment, d'autre part, veut-on comprendre l'extension croissante de l'alcoo-

lisme, de l'aliénation, la multiplication des suicides, la fréquence prodigieuse des maladies nerveuses, etc., si on ne tient pas compte des conditions de la civilisation actuelle, des perturbations qu'a subies l'évolution sociale, etc.? et comment veut-on comprendre les diverses formes de vésanies, si on ne possède pas la théorie positive de la nature humaine, telle que la science morale seule peut la fournir? Aussi n'est-il pas douteux que la profonde ignorance de la majorité des aliénistes en *Sociologie* et en *Morale* soit en partie cause de l'état arriéré dans lequel se trouve encore la pathologie mentale.

M. Calas, à la fin du chapitre qu'il a consacré à l'appréciation des idées d'Auguste Comte, sur la *Médecine et les médecins*, raconte comment la Société positiviste fut incitée par son fondateur à s'occuper de la réforme de l'Enseignement médical, et expose, d'après Littré, les principaux passages du rapport que présenta sur cette question une commission composée de trois médecins positivistes, les docteurs Segond, de Montègre et Ch. Robin, et qui concluait à la création d'une Ecole positive, dans laquelle se trouverait réalisée, par l'enseignement des six sciences fondamentales, mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie, « cette éducation encyclopédique qui devient de plus en plus un besoin dans les hautes régions de l'intelligence » (Littré); sorte d'Ecole polytechnique agrandie, qui servirait « pour de plus amples services publics, pour la médecine, en même temps que pour la haute administration, pour la magistrature, etc...

Mais quoiqu'un admirateur allemand de Comte, Robert Springer, (Deutsches Museum, 1867, n° 52, *Auguste Comte und seine Philosophie*) ait prétendu que le gouvernement français, en élevant le niveau de l'enseignement polytechnique et médical, n'a fait que suivre les propositions de la Société positiviste, il ne nous semble pas qu'on se soit encore bien réellement inspiré en France des idées d'Auguste Comte, sur la manière de remédier aux dangers de la spécialisation croissante des recherches.

Au contraire, la réforme de l'instruction des spécialistes, recommandée par Comte, aurait été, au dire de M. Wechniakoff, « sérieusement pratiquée en Allemagne et aurait eu les effets les plus brillants et les plus salutaires dans ce pays où la doctrine de Comte a eu cependant le moins de succès avoué ». « En comparant », déclare cet auteur « au point de vue de l'instruction en« cyclopédique, les plus éminents biologistes germaniques de nos « jours à ceux qui les ont précédés et ont été leurs maîtres, on « trouve une différence en faveur des savants modernes. Les plus

« récents représentants de la science biologique : Brücke, Du Bois-« Reymond, Helmholtz, Ludwig, Wundt, ne sont pas moins versés « dans la connaissance la plus approfondie des sciences mathéma-« tiques que dans la connaissance de la spécialité qu'ils cultivent « de la manière la plus active. Même les sociologistes allemands « actuels : Bastian, Radenhausen, Lange, Duhring, dénotent dans « leurs œuvres une connaissance approfondie des sciences cosmolo-« giques et biologiques ». (*Introduction aux Recherches sur l'Economie des travaux scientifiques et esthétiques*, 1870).

En tout cas, M. Calas semble approuver sans réserve le projet de MM. Segond, de Montègre et Ch. Robin, car il fait suivre l'exposé qu'il en donne de cette réflexion caractéristique, à laquelle un positiviste aurait mauvaise grâce de ne pas souscrire : « l'intelligence qui savait remuer de tels disciples et leur inspirer des idées aussi grandioses n'était-elle pas illuminée des plus purs rayons du génie? ».

Dr Constant HILLEMAND (1).

(La suite au prochain numéro.

(1) Je crois devoir faire observer, précisément en raison de mes fonctions dans la *Revue Occidentale*, que l'ensemble de cet article sur *Auguste Comte médecin*, à côté de beaucoup d'idées inspirées de l'enseignement de notre vénéré maître M. Pierre Laffite, en contient quelques-unes qui sont en désaccord avec sa manière de voir, comme celles qui ont trait au transformisme, celles relatives aux rapports entre les vices de conformation crânienne et faciale et les prédispositions névropathiques, etc... Il va sans dire, également, que je suis seul responsable de mes appréciations sur le monde médical contemporain.

C. H.

NÉCROLOGIE

I. — JOHN WILLIAM OVERTON

Né à Londres en janvier 1834, *mort à Famham le* 30 *octobre* 1890.

Notre coreligionnaire a été enterré à Famham le 3 novembre 1890 et M. F. Harrison a prononcé les dernières paroles sur sa tombe.

Le corps fut suivi par MM. F. Harrison, le prof. Beesly, le Dr Bridges, M. Newman, Bockett, P. Russell de Manchester, Blake (de Chapel Street), Hinchfeld, contre-maître de la fabrique où M. Overton avait travaillé pendant vingt ans, et madame Clark qui l'avait soigné pendant les derniers trois mois et dans la maison de laquelle à Famham il mourut.

John-W. Overton était un type de l'ouvrier énergique et indépendant, qui refusa toujours de quitter sa classe, et qui demeura un simple ouvrier pendant plus de quarante ans d'un travail non interrompu et très dur. Son métier était celui de forgeron en cuivre et ici sa grande force, son talent et son industrie le rendirent un ouvrier d'une valeur exceptionnelle. Son père était un contre-maître d'une brasserie et le mit en apprentissage chez un forgeron en cuivre. Dès sa majorité il refusa tout secours de la part de son père et ne voulut jamais quitter son métier pour devenir un bourgeois. Son industrie, sa sobriété et l'indépendance extraordinaire de sa nature le firent remarquer par ses camarades. Sa générosité était prodigieuse. Quand d'autres donnaient un schelling, John Overton en donnait dix, lorsqu'il s'agissait d'un cas de détresse. Mais il n'aimait pas les paresseux et les ivrognes. Souvent il cessait de travailler pendant des mois pour étudier. Il lut beaucoup, il apprit le français et put lire Comte dans cette langue; il apprit aussi l'italien. Il étudia l'histoire, la philosophie et la littérature. Il écrivait avec beaucoup de force et de vivacité. Il publia, à ses frais, deux ouvrages. Des Etudes remarquables sur la vie d'un ouvrier et ses Essais sur Londres et sur la vie du prolétariat furent souvent

insérés dans différentes Revues. Mais il ne voulut jamais se vouer à la vie littéraire et travailla jusqu'à sa dernière maladie, quelques mois avant sa mort, aussi longtemps qu'il put le faire.

Etant jeune homme, il était devenu membre d'une des Eglises dissidentes et il avait prêché quelquefois dans une chapelle. Il y a vingt ans, il devint membre de la Société positiviste et il fut l'un de nos membres les plus énergiques et les plus convaincus. Il donna des conférences à Newton-Hall et au Nord de Londres qui dévoilaient les misères de la vie des prolétaires d'une manière frappante. Ses camarades le considéraient comme un homme d'un caractère élevé, énergique, d'un grand bon sens et reconnaissant la valeur du prolétaire. Mais ses qualités exceptionnelles et son jugement un peu sévère le faisaient vivre un peu à l'écart des ouvriers. Il n'avait que quelques amis, mais ceux-ci lui étaient très attachés. Le camarade qui était à ses funérailles avait été son ami et son compagnon dès son enfance.

Il fut enterré suivant les rites de la religion de l'Humanité, sans rites ni emblèmes théologiques. La cérémonie commença par les formules sacrées et les phrases religieuses que M. Harrison emploie toujours lorsqu'il confère des sacrements à Newton-Hall. Puis il cita quelques passages de Marc-Aurèle qui se rapportaient à sa vie et à son caractère, puis un hymne du nouveau livre des Cantiques. Alors M. Harrison fit un court discours sur la fonction de la mort, et sur le caractère, la vie et la carrière de M. Overton.

John Overton ne fut jamais marié et il ne laissa ni parents, ni argent. Il dépensa toute la fortune (10.000 francs) que lui avait laissée son père en dons à ses camarades et en publications de livres.

Paul Descours.

II. — JULES ALLÈGRE.

L'avant-dernier numéro de la *Revue* annonçait la mort si prématurée de notre confrère Jules Allègre, ouvrier typographe à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

Atteint depuis longtemps d'une maladie du larynx qui le fit cruellement souffrir, notre ami ne s'illusionna jamais sur le danger qui le menaçait à chaque instant. Il supporta avec un courage héroïque les différentes crises qui le torturaient, et lorsqu'il s'aperçut

que le moment fatal approchait, il manifesta avec fermeté son désir d'être inhumé comme positiviste et sollicita la présence d'un positiviste à ses obsèques afin de leur donner leur véritable caractère. Jusqu'à la dernière minute de sa vie si éprouvée, Allègre eut le souci de rester fidèle à la doctrine qu'il avait sincèrement adoptée, qui lui avait apporté la satisfaction du cœur et le repos de l'esprit. Malheureusement, un concours bien regrettable de circonstances empêcha le départ précipité d'un positiviste pour assister aux funérailles de notre cher coreligionnaire. Le Cercle des prolétaires positivistes auquel appartenait le défunt envoya une couronne, et M. Corra adressa, au nom des positivistes parisiens, une lettre de sympathique condoléance à la famille. Nous eussions désiré que notre jeune confrère Fagnot, également membre correspondant du Cercle positiviste, exprimât au nom du Cercle les douloureux regrets que nous éprouvions de la mort d'un de ses membres les plus actifs. Mais notre sympathique confrère ne put remplir cette tâche au nom du Cercle, en raison des fonctions qu'il remplit dans la corporation typographique.

Malgré tous ces obstacles, et le caractère purement civil des obsèques, une grande affluence d'amis et de camarades de travail accompagna le convoi jusqu'à Reignat, petite commune voisine de Clermont, où repose depuis 1888 la jeune épouse de notre ami et auprès de laquelle il avait manifesté le pieux désir d'être inhumé.

Au moment où le convoi allait quitter le territoire de Clermont, M. Fagnot, au nom du Syndicat typographique de Clermont, dont il est le zélé secrétaire, retraça fidèlement et en termes émus la vie corporative d'Allègre.

« Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis son retour de « Paris quand ses confrères, qui, pendant son absence, avaient eu « l'heureuse idée de former en janvier 1882 un syndicat adhérent à « la *Fédération française des travailleurs du livre* également nais- « sante, ayant remarqué ses brillantes qualités et l'ardeur avec la- « quelle il s'intéressait à la prospérité de la jeune section, lui con- « fièrent sans hésitation la fonction délicate de secrétaire.

« Il fut, pendant quatre années que ses confrères lui continuèrent « leur confiance la plus absolue, la cheville ouvrière du syndicat, il « réorganisa tout, mit l'ordre dans la comptabilité, développa nos « relations avec les personnalités politiques de notre région au « moyen d'une volumineuse correspondance que nous conserverons « toujours précieusement, et enfin accrut dans une grande propor- « tion le développement de l'esprit d'association en gagnant chaque

« jour dans la région du centre de nouveaux adhérents à la Fédé-
« ration française.

« Les événements qui surgirent à cette époque auraient pu être
« funestes à l'avenir du syndicat, mais, au contraire, ils eurent pour
« résultat d'accroître avec sa force l'influence de notre groupe, grâce
« à l'activité éclairée et au dévouement inaltérable de son secré-
« taire.

« Il conserva encore cette charge jusque vers le milieu de 1889,
« bien que l'horrible maladie qui nous le ravit diminuât déjà sa force
« physique.

« A cette date, il manifesta le désir de se reposer, mais la section
« voulut encore le charger d'une mission toute de confiance : la re-
« présenter aux Congrès national et international que la Fédération
« française a tenus à Paris, au mois de juillet 1889. Comme il ne
« pouvait refuser ce qu'il considérait comme un devoir, il se rendit
« péniblement aux Congrès où il se distingua par la netteté et la
« justesse de ses propositions ou observations et la précision de son
« jugement parmi les représentants des 130 sections que la Fédéra-
« tion possède en France.

« Malheureusement, depuis cette époque sa santé s'ébranla de
« plus en plus et commença à nous inspirer de vives inquiétudes. Elle
« exigeait de grands soins et un repos aussi complet que possible,
« mais son cœur ne pouvait lui tolérer un abandon complet de la
« direction de cette Société qu'il a tant aimée. Il fut unanimement
« élevé à la présidence de la Section, fonction qu'il considérait, à
« très juste titre, comme honorifique, en remerciement des grands
« services rendus.

« Nous lui avions récemment renouvelé notre vive sympathie et
« notre reconnaissance en le maintenant à la tête du Syndicat et
« c'est là que la mort vient de le frapper, à 36 ans, brisant ainsi une
« existence qui, dans sa malheureuse brièveté, a été toute remplie
« du constant besoin d'améliorer le sort moral et matériel de ses
« confrères, aussi bien que celui de tous les travailleurs.

« Ses préoccupations incessantes des questions ouvrières, et les
« nombreuses et persévérantes études qu'il fit, lesquelles avaient
« délivré son esprit de tout autre passion que celle de vivre pour
« les autres, ne lui permettaient pas de se confiner dans les li-
« mites trop étroites pour son esprit généreux du bien-être de la
« typographie.

« Son beau projet ne sera pas perdu avec lui et nous qui héritons
« de toutes ses pensées généreuses et élevées et du travail qu'il fit
« dans l'intérêt général, nous prenons l'engagement de développer

« parmi les ouvriers de Clermont cette impérieuse nécessité de la « formation de syndicats dans chaque profession et de l'étude sé- « rieuse des questions qui touchent la réorganisation sociale.

« Aussi si le cruel destin nous oblige à nous séparer à jamais de « celui qui avait su conquérir par de précieuses vertus et de grands « mérites toute notre affection, du moins conserverons-nous dans « nos cœurs le souvenir ineffaçable de sa belle et utile existence. »

Ce touchant récit des qualités supérieures du défunt, le souvenir des deux petites orphelines qu'il laisse sans ressources aux soins si dévoués d'une brave et courageuse tante firent naître une profonde émotion dans l'assistance.

L'inhumation ne put avoir lieu dans la commune de Reignat, à peine distante de Clermont de trois ou quatre kilomètres, que vers huit heures du soir. Notre ami Fagnot eut à lutter contre les résistances et le mauvais vouloir du curé, du sacristain, des fossoyeurs, même de l'instituteur, parce que l'enterrement était civil. C'est un triste exemple de l'intolérance cléricale.

N'ayant pu envoyer un de ses membres pour assister aux obsèques, le Cercle des prolétaires positivistes de Paris en exprima ses regrets par la lettre suivante, adressée au *Petit Clermontois :*

« Paris, le 26 Homère 103
(23 février 1891).

« *A Monsieur le Directeur du* Petit Clermontois, *à Clermont-Ferrand.*

« Monsieur le Directeur,

« Nous avons reçu le numéro de votre journal qui contient le « récit des touchantes obsèques de M. Allègre et des sympathiques « paroles prononcées sur sa tombe par M. Fagnot, secrétaire du « syndicat typographique.

« Au nom du Cercle des prolétaires positivistes de Paris, dont « notre ami Allègre était depuis quelques années un des membres « les plus dévoués et les plus distingués, nous venons vous exprimer « les regrets que tous nous éprouvons de n'avoir pu assister aux « funérailles de notre pauvre ami et exprimer sur sa tombe les « sentiments d'affectueuse admiration que nous éprouvions pour « l'énergie et la résignation avec laquelle il a supporté la longue « et cruelle maladie dont il était atteint.

« Un membre du Cercle positiviste avait été désigné pour assister « aux obsèques, mais la date de l'enterrement n'a pas permis à

« notre confrère de venir parler en notre nom et rendre un dernier « témoignage à ce travailleur infatigable, d'une éducation excep- « tionnelle, qui a été attiré vers la doctrine positiviste autant par « le but de rénovation morale qu'elle poursuit que par son carac- « tère rigoureusement scientifique.

« D'un dévouement sans limite aux intérêts de sa corporation, « travaillant sans relâche au groupement ouvrier, il comprit l'im- « portance et la nécessité des vues générales et que le prolétariat « ne parviendrait à conquérir la place qui lui appartient qu'en « adoptant une doctrine faisant converger tous les efforts vers la « réorganisation de notre société sans dieu ni roi, par le culte sys- « tématique de l'Humanité, en remplaçant la théologie par la science.

« Un sentiment social très prononcé caractérisait notre malheu- « reux ami : il sut inspirer aux siens une profonde amitié qui s'est « révélée chez sa belle-sœur par un dévouement incomparable en- « vers ce malheureux père et envers ses deux pauvres et chères « orphelines.

« La mort d'Allègre est une catastrophe pour sa famille, une « perte considérable pour le positivisme et pour sa corporation.

« Vous nous pardonnerez, monsieur le directeur, la liberté que « nous prenons de vous adresser cette communication ; le Cercle « des prolétaires positivistes a pensé qu'il ne pouvait laisser se fer- « mer cette tombe sans dire combien notre cher Allègre sut pra- « tiquer cette belle devise : Vivre pour Autrui, pour la Famille, « pour la Patrie, pour l'Humanité ; devise qui est la base essentielle « de la religion de l'avenir. Ses confrères, ses amis garderont sa « mémoire ; il leur laisse le noble exemple d'une vie privée sans « tache et d'une vie publique entièrement consacrée à la cause ou- « vrière.

« Veuillez agréer, etc.

« Pour le Cercle des prolétaires positivistes de Paris,
« *Le Secrétaire,* F. Rousseau. »

Né d'une modeste famille ouvrière, Jules Allègre apprit à Clermont-Ferrand le métier de typographe qui avait pour lui beaucoup d'attrait. Actif et très laborieux, il acquit une certaine habileté professionnelle. Après avoir accompli son service militaire actif en qualité de sergent-fourrier, il fut nommé sous-lieutenant dans la réserve. Comme dans toutes les fonctions qui lui étaient confiées, Allègre se montra plein d'ardeur pour l'accomplissement de ses devoirs militaires, il étudia scrupuleusement l'histoire de nos guerres, se familiarisa avec les différents services de l'armée, afin de bien remplir

sa mission le jour où la France aurait besoin du concours de tous ses soldats.

Comme beaucoup de jeunes gens, le milieu où s'était écoulée sa jeunesse, le pays natal devenait un cadre trop étroit pour son activité et ses aspirations.

Il avait subi, lui aussi, cette fascination de la grande fournaise parisienne qui consume tant d'existences! En 1881, il venait s'installer dans la capitale avec sa jeune épouse. Il y conquit bien vite une situation assez favorable, grâce à son caractère laborieux, ponctuel, qualités précieuses, secondées par une connaissance parfaite de son métier de typographe. Mais le travail manuel ne pouvait exclusivement satisfaire l'intelligence d'Allègre. Il se livrait passionnément à l'étude, il fréquentait nos grandes bibliothèques, nos musées, perfectionnant son éducation pour être mieux armé dans la lutte. Malheureusement un labeur manuel excessif, imposé, il est vrai, par la maison où il travaillait, et son activité intellectuelle étaient au-dessus de ses forces physiques. C'est dans ces circonstances qu'il contracta la maladie qui l'obligea à quitter Paris. En 1885, il retournait avec sa famille à Clermont-Ferrand pour y demeurer définitivement.

Un séjour de quatre années dans la capitale, où les discussions d'atelier sont si vives et portent si souvent sur les questions économiques et sociales, malheureusement d'une façon trop superficielle ou passionnée, l'ensemble de cette vie parisienne avaient marqué leur empreinte sur la nature élevée de l'ami Allègre et avait fait naître chez lui de sérieuses préoccupations sociales.

Mais, comme tant d'autres, notre confrère n'échappa pas à l'influence des idées courantes, il croyait encore à l'efficacité du système de la coopération pour la solution du problème social, et dans une longue correspondance, que nous avons relue avec intérêt, il nous exprimait son désir de voir les travailleurs conquérir partout les fonctions électives et transformer de cette façon les conditions actuelles du travail et du travailleur. C'était là une grosse illusion, partagée aujourd'hui sans grande réflexion par un grand nombre de prolétaires. Allègre voulut tenter l'expérience coopérative; mais la maladie et certaines difficultés inévitables ne lui permirent pas de poursuivre son projet qui avait déjà absorbé une partie du modeste avoir matrimonial. C'est alors qu'il consacra toute son activité et son expérience au développement du syndicat typographique de Clermont-Ferrand. Nous n'avons pas à revenir sur cette période de la vie d'Allègre, notre excellent collègue Fagnot, dans les paroles que nous avons reproduites, a fidèlement indiqué

avec quelle ardeur, avec quel dévouement désintéressé Allègre avait apporté le concours de sa sagesse, de sa clairvoyance et de ses généreux efforts.

C'est à ce moment que notre confrère entra en relations avec les positivistes et échangea avec eux une longue correspondance qui révélait la lucidité de ses observations sur les événements contemporains ; et surtout cette correspondance dénotait chez lui une noble préoccupation de rénovation sociale dans le prolétariat. Ce qu'il faut surtout apprécier dans cette nature éminente, c'est d'avoir su se dégager de certaines formules trop à la mode parmi le prolétariat, et qui consistent à faire reposer toute amélioration sociale sur l'exclusive intervention des pouvoirs publics. Allègre eut ce mérite encore rare de comprendre que la transformation sociale se fera seulement par une régénération de l'opinion, par l'avènement si nécessaire d'une morale humaine ! Le sentiment si net de la réalité était le secret de ses persévérants efforts en vue de faire pénétrer parmi ses compatriotes et parmi ses camarades de travail des conceptions plus générales que celles limitées aux uniques intérêts corporatifs.

Il avait aperçu la connexité qui existe entre tous les aspects du problème social dont la solution exige l'avènement d'une doctrine qui embrasse l'ensemble de la vie humaine, individuelle et collective. Dans cet ordre, les syndicats professionnels ne constituent qu'une force, qu'un procédé particulier. Profondément convaincu de cette nécessité, il n'hésita plus à faire adhésion, adhésion entière au Positivisme. Dès lors, non content de lire et d'étudier le Positivisme pour sa satisfaction personnelle, il l'étudia surtout pour le propager autour de lui, montrant ainsi la sincérité et l'ardeur du sentiment social qui l'inspirait.

Malheureusement le triste état de sa santé ne laissait aucun espoir de le voir prendre une attitude très militante dans le milieu clermontois, car les crises redoutables que lui faisait subir son incurable maladie du larynx paralysaient son activité, malgré les soins dévoués qu'il recevait d'une épouse vigilante et affectueuse. Mais, par une triste fatalité, les consolations domestiques ne devaient pas lui être conservées bien lontgemps, car en 1888 Allègre perdait sa brave femme, âgée à peine de 27 ans, le laissant veuf avec deux pauvres petites filles. Ce fut un coup affreux pour son cœur et pour sa santé déjà chancelante; les soucis qui survinrent à la suite de ce malheur auraient pu ajourner pour longtemps toute préoccupation extérieure. Il n'en fut rien. Dignement secondé dans l'éducation de ses deux petites filles et pour la direction du ménage

par Mlle Salbignat, sa belle-sœur, qui donnait un si bel exemple d'abnégation, Allègre continua sa propagande positiviste, et c'est grâce à son action que notre cher Directeur, M. Laffitte, put se rendre à Clermont et y faire deux conférences sur le Positivisme, devant un auditoire nombreux.

Sans sa maladie qui le torturait et l'annihilait de plus en plus, notre confrère, par son tempérament d'une surprenante énergie, actif et prudent, aurait certainement fait naître un mouvement favorable au Positivisme dans la région du centre. Aussi en quels termes émouvants et douloureux nous exposait-il son désespoir, non de mourir, car il a lutté avec un courage et une fermeté extraordinaire, mais d'être obligé d'abandonner ses deux chères petites filles et leur tante, d'un dévouement sans bornes, toutes trois livrées à elles-mêmes, sans ressources. Il se désolait de ne pouvoir plus être utile à la doctrine rénovatrice, lui qui s'était préparé pour cette tâche, alors que tant d'autres êtres inutiles, sinon dangereux, jouissent d'une santé parfaite.

La disparition de notre cher confrère est une perte cruelle pour le Positivisme, d'autant plus sensible que le recrutement de pareilles natures est lent et difficile. Mais avant de mourir notre ami a eu la consolation de pouvoir apprécier le dévouement de son jeune confrère Fagnot, qui continuera la tâche entreprise en apportant, avec son enthousiasme, la réflexion nécessaire.

Nous ne pouvions laisser disparaître cette nature d'élite sans lui rendre un dernier hommage; et nous garderons le souvenir du disciple dévoué et fervent, de l'ami que nous venons de perdre, en partageant la douleur de sa belle-sœur, qui a accepté la noble et lourde tâche d'élever les deux petites filles de notre infortuné confrère. Qu'elle veuille bien en accepter le cordial témoignage!

A. K.

VARIÉTÉS

I. — LE POSITIVISME EN ITALIE.

Les idées philosophiques d'A. Comte sont presque aussi répandues en Italie qu'en France et en Angleterre, et il est peu de publications philosophiques italiennes où il ne soit longuement question d'A. Comte et de la Philosophie positive. Mais jusqu'à présent, faute de collaborateurs connaissant suffisamment l'italien, la *Revue occidentale* n'avait pas pu tenir ses lecteurs au courant de la diffusion croissante du Positivisme philosophique de l'autre côté des Alpes. Un de nos confrères britanniques, M. Paul Descours, dont le dévouement est infatigable, a bien voulu se charger de combler cette lacune, et nous publions aujourd'hui quelques notes extraites par lui de l'une des plus importantes Revues philosophiques, scientifiques et littéraires de la péninsule, la *Rassegna critica*, fondée à Naples par le regretté professeur Andréa Angiulli et dirigée depuis la mort récente du fondateur par MM. Colozza et Errico de Marinis. C. H.

NOTES SUR LE POSITIVISME TIRÉES DE LA « RASSEGNA CRITICA »

N° de Mai 1890. — Article par A. Angiulli. — Il y a dans notre siècle deux courants divisant les penseurs. Il y a une philosophie qui veut reconstruire les rapports de la réalité humaine et naturelle suivant une méthode de conceptions *à priori*, et il y a une autre philosophie qui poursuit cette œuvre de reconstruction par le moyen de recherches expérimentales. La première est préconisée par Herbart, Schelling, Hégel et Krauss, la seconde par A. Comte.

La Philosophie positive aime à faire des recherches physiologiques et se rattache aux traditions positives laissées par Montesquieu et Turgot; elle a fondé la sociologie.

Comte est arrivé à cette conclusion, que l'esprit est le produit de l'histoire.

N° de Juin 1890. — Article par E. de Marinis rendant compte du livre de Letourneau *(La Sociologie d'après l'ethnographie).* — Il

passe en revue les idées de H. Spencer sur la Sociologie et discute l'opinion du philosophe anglais qui prétend que cette science est une science concrète. M. de Marinis critique cette opinion très longuement et ne la trouve pas suffisante. Il cite plusieurs passages d'A. Comte qui lui semblent renfermer bien plus de vérité que l'opinion de Spencer. Il conclut en ces termes : « Elle est donc une science *abstraite*, en attachant à ces termes la signification qui leur est donnée par Comte, parce que c'est une science fondamentale qui a pour but l'étude de la genèse et de l'évolution d'un nouveau fait avec de nouveaux caractères, et surtout la découverte des lois générales qui gouvernent tout un nouveau champ de la réalité. » Il faut, aussi, bien se rappeler que, comme le dit A. Comte, la Sociologie n'est pas une simple science de dérivation et d'application, elle demande, en ce qui concerne la méthode, l'observation directe et des inductions spéciales, elle ne peut pas se fonder sur la simple déduction de propriétés et de lois antécédentes et elle pourrait même, si on lui donnait cette base, conduire à des conclusions erronées.

N° d'Août 1890. — Ce numéro contient une revue par E. de Marinis d'un livre de G. Sarni sur l'*Anarchie*. L'auteur est un disciple de Hégel et il trouve que, d'après les théories du maître, ce système mène à l'anarchie pure et simple. Il paraîtrait qu'à Naples on parlait beaucoup jadis de Hégel : « il semblerait que ce livre a été écrit dans ces temps où l'on ne parlait que de Hégel, Hégel, l'éternel Hégel ». M. de Marinis, quoiqu'il veuille bien admettre que l'anarchie peut tout aussi bien être déduite du système de Hégel que toute autre conclusion, refuse de croire que ce soit là le dernier mot de la philosophie, et il la critique en se servant des méthodes positives. Il avoue hautement la foi positive et fait ressortir l'avantage de ses méthodes basées comme elles le sont sur l'expérience et l'observation.

N° de Septembre 1890. — Quelques extraits d'un livre de A. Angiulli (*La Philosophie et les recherches positives*) de 1866. — « L'espérance est la règle suprême de la conscience moderne »..... « La philosophie part de l'espérance et celle-ci est aussi son but »..... « La philosophie ne peut exister que comme une investigation scientifique, qu'à titre de recherches positives »..... « De cette manière la philosophie a pris aujourd'hui tous les caractères de la science positive. Elle se base sur des recherches et non sur des dogmes, elle est expérimentale et non métaphysique, *a posteriori* et non *a priori*, elle est en formation continuelle, et n'est pas un système complet , elle est

terrestre et non transcendantale, elle est humaine, collective et universelle et non plus la propriété d'un individu ou d'un peuple, parce que aujourd'hui chacun peut la continuer et la rendre plus parfaite avec les moyens scientifiques connus de tous et non avec des abstractions fantastiques individuelles. En outre, les recherches positivistes sont essentiellement historiques et elles mettent d'accord la théorie et la pratique, l'idéal et le réel. La théorie métaphysique seule est la négation de tout ce qui est réel et historique, donc elle est révolutionnaire, car elle assimile aux volontés divines l'absolu des idées hégéliennes, et on peut dire aussi qu'elle est réactionnaire et conservatrice ».

« Une philosophie ne peut être un système absolu, construit *a priori* indépendamment des différentes sources positives, elle n'aurait pas de raison d'être. Il serait absurde à la Philosophie positive de se déclarer immobile et de poser des limites aux recherches humaines. La philosophie, comme toutes les autres sciences, se forme lentement.

Dans ce même numéro on annonce la publication pour le mois de février 1891, à Messine, d'une nouvelle revue *La Recherche positive*.

Nos d'Octobre, Novembre. — Etude sur un ouvrage de P. Schiattarella (*Les problèmes de la philosophie contemporaine*). — Le prof. *Schiattarella* est un professeur positiviste. Ceci est d'autant plus remarquable que les idées hégéliennes sont très en faveur en Italie et à Naples surtout. La nouvelle philosophie doit, suivant lui, abandonner toutes les spéculations *a priori* qui sont la grande et principale erreur des écoles métaphysiques, elle ne doit s'occuper que des recherches qui peuvent être soumises à la pierre de touche de l'expérience; elle doit rejeter, comme absurde, toute proposition de conciliation métaphysique. C'est un ennemi juré des conclusions illogiques, et cela est du reste facile à comprendre quand on songe qu'il a étudié dès sa jeunesse la logique dans les œuvres classiques de Comte et de Stuart-Mill dont il s'est assimilé les méthodes.

Paul Descours.

II. — UNE RECTIFICATION.

Dans un article de la *Revue occidentale*, sur l'Opéra moderne, publié pendant mon absence, l'auteur a pris pour épigraphe : *l'Opéra est le temple de l'avenir*. Cette formule donne une idée très inexacte de la manière dont Auguste Comte a conçu le culte et que j'ai essayé de réaliser depuis la mort du Fondateur.

Penser et agir sont deux fonctions nécessaires de l'existence individuelle et collective, surtout agir. Mais de tout temps l'homme a cherché des *distractions;* je me sers d'une pareille expression afin d'englober avec le culte proprement dit les fêtes privées et publiques de toute nature. Elles jouent un rôle très considérable et doivent donner lieu à des considérations d'ordre social et moral de la plus haute importance. La situation actuelle de la France exigera même bientôt que nous abordions de telles questions. Les théories positives du *jeu*, de l'*auberge*, du *café* s'imposent à tous ceux qui veulent sortir de l'empirisme qui jusqu'ici a présidé au règlement des institutions spontanées de la *distraction*. Quelle position la science positive doit-elle prendre entre un puritanisme absolu et un laisser-aller complet? Ce sont là des questions véritablement nouvelles et qui attendent encore une élaboration systématique. C'est faute d'avoir senti l'importance comme la difficulté d'une telle théorie que l'auteur de l'article sur l'Opéra moderne a pris position d'une manière immédiate. Mais il n'en va pas aussi facilement que cela dans les questions sociologiques; et les questions les plus difficiles au fond à traiter d'une manière positive sont celles qui se rattachent aux phénomènes les plus vulgaires.

Je suis satisfait de saisir cette occasion de montrer aux théoriciens positivistes, à mesure qu'il en surgira, quel arriéré immense de questions nouvelles s'offre aux hautes méditations sociologiques. Néanmoins il faut qu'ils comprennent aussi qu'il ne faut pas les aborder prématurément et qu'elles exigent pour être traitées la haute préparation scientifique.

Il vaut mieux rentrer dans l'état purement empirique où la pratique domine absolument, plutôt que d'émettre des théories insuffisantes.

Le régime polythéique avait, dans une synthèse trop implicite, englobé dans son culte tout le système des distractions, ou, du moins, le plus grand nombre de celles-ci. Le catholicisme, préoccupé de la haute culture morale, introduisit une séparation très nette, inspirée par les plus éminentes préoccupations morales et un profond désir de l'amélioration de notre espèce. S'il obtint ainsi d'admirables résultats négatifs par la suppression des jeux sanglants du cirque, et positifs par son merveilleux système de prières, il fut néanmoins obligé de laisser subsister auprès de lui un ensemble de distractions profanes, tout en essayant dignement de les améliorer. Il tenta même, au moyen âge, de s'incorporer une partie de ces distractions et montra à leur égard une indulgence quelquefois exagérée.

Le protestantisme réagit contre un tel état de choses et voulut réduire tout au culte, considéré dans sa haute valeur morale, en repoussant les distractions proprement dites.

Le Positivisme prendra à cet égard une position intermédiaire. Mais la théorie générale n'est pas faite ; elle est, au fond, très complexe et exige une combinaison délicate de l'étude des conditions sociologiques avec la connaissance approfondie de notre nature individuelle. Cependant, d'après la conception d'Auguste Comte, plutôt implicite qu'explicite mais certaine, et qu'il faut pour le moment absolument accepter, le temple aura pour but de réunir périodiquement les hommes pour la manifestation collective des émotions les plus élevées. La musique, sans doute, interviendra, quoique sous une forme plus épique que dramatique, nous ne pouvons pas en déterminer avec une précision suffisante les vrais caractères ; mais ce que nous pouvons affirmer c'est que ce ne sera pas une transformation de l'opéra ; que ce sera une modification de l'église catholique ou du temple protestant. Dans la période de transition où nous sommes, c'est dans cette voie que nous devons marcher dans les essais successifs que nous permettent notre petit nombre, la modicité de nos res-

sources et l'insuffisante élaboration dogmatique que l'application pratique fera graduellement surgir.

Quant aux théâtres proprement dits, y compris l'Opéra, de quelle manière persisteront-ils, comment s'harmoniseront-ils avec le culte proprement dit, ce sont là des questions dont la théorie dogmatique est encore à faire. Auguste Comte, néanmoins, a maintenu l'institution des théâtres, comme le montre sa proposition relative à l'institution en France d'un théâtre occidental. Mais s'il a indiqué à ce sujet la théorie générale à faire, il ne l'a pas accomplie.

Paris, 12 juin 1891.

Pierre LAFFITTE.

III. — PUBLICATIONS DIVERSES DE POSITIVISTES

Projet d'organisation des Ecoles pratiques d'enseignement secondaire, par J.-E. RIGOLAGE, principal du Collège et directeur de l'Ecole industrielle de Saumur : *1re Partie*, 50 c. ; — *2e Partie :* les Œuvres sociales, 50 c. ; — *3e Partie :* les Programmes de travail manuel, 50 c. ; — *4e Partie :* Education (2e mille), 50 c. — Paris, 1891 (Delagrave).

Ch. Ritter. — *Sur les modifications que de simples changements dans les caractères du sol peuvent déterminer dans les conditions climatériques de régions plus ou moins étendues.* — Broch. in-8. 1890.

Alexis Julien. — *Mémoire sur les lois de position des centres nerveux.* — Broch. 1891.

Fernand Lataste. — *Influencia de la masa del organismo sobre el desarrollo cerebral.* — Santiago de Chile. 1890.

Notre confrère belge, **M. Navez**, a fait, le mois dernier à Anvers et ce mois-ci à Mons, deux conférences sur A. COMTE ET LE POSITIVISME.

AVIS

Nous croyons utile de reproduire ici l'appel que M. le docteur Robinet adresse tous les ans aux coopérateurs du SUBSIDE, institué par Auguste Comte pour le *Sacerdoce de l'Humanité*, et dont le minimum de participation a été fixé par celui-ci à 1 centime par jour, c'est-à-dire 3 fr. 65 c. par an. C. H.

Monsieur et très honoré coreligionnaire,

Permettez-moi d'appeler votre attention la plus sérieuse sur l'importance croissante de votre participation régulière au subside positiviste et sur les inconvénients qu'il y aurait à verser votre cotisation à l'extrême limite de l'année.

Si l'on veut que les frais inévitables de la Direction soient régulièrement acquittés, si l'on désire que son action conserve sa stabilité et gagne en développement, si l'on réfléchit que cet accroissement ne peut avoir lieu sans un surcroît de dépenses, il sera aisé de comprendre qu'une coopération très exacte est indispensable.

Outre les dépenses fondamentales nécessitées par l'exécution du testament d'Auguste Comte, telles que la conservation de son domicile et la pension annuelle de M. Paul Thomas ; outre l'indemnité *minima* affectée à M. Pierre Laffite (6,000 fr.), outre les frais de correspondance, de publicité, de réception et de déplacement, qui augmentent à mesure que le Positivisme étend ses relations, il serait indispensable aussi, l'appartement de la rue Monsieur-le-Prince devenant tous les jours plus insuffisant, que nous pussions avoir, au dehors, une salle

pour notre enseignement et pour les réunions de la Société positiviste.

Or, tout cela ne peut s'obtenir que par le concours régulier et croissant de tous les Positivistes à l'œuvre commune et par un redoublement d'efforts à l'égard des sacrifices pécuniaires qu'elle impose.

Veuillez donc, cher et honoré coreligionnaire, agréer ces observations et en faire part à ceux de nos amis avec qui vous vous trouvez en relation et que nous n'aurions pu prévenir.

Salut et fraternité.

Dr ROBINET

7, rue Littré, à Paris.
Chargé de la gestion du Subside positiviste.

N.-B. — Les comptes devant être arrêtés le 31 décembre de chaque année, vous êtes instamment prié de vouloir bien faire votre dernier versement avant le 15 du même mois au plus tard.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

Versailles. — Imp. V E. Aubert, 5, avenue de Sceaux.

20 Gutenberg 103. 14e ANNÉE. — N° 5. 1er Septembre 1891.

COURS DE PHILOSOPHIE PREMIÈRE

PROFESSÉ PAR M. PIERRE LAFFITTE

VINGTIÈME LEÇON (1)

DISCOURS DE CLOTURE.

I

Résumé.

Nous avons terminé l'exposition de la philosophie première. Cette exposition resterait incomplète si nous ne la terminions par une vue d'ensemble, qui laisse dans l'esprit du lecteur la conception générale de ce premier degré de toute philosophie systématique. Il faut toujours, dans une exposition vraiment rationnelle, commencer et finir par une vue générale de l'œuvre, que l'on va ou que l'on vient d'accomplir. Les généralités du début ont pour but de tracer la nature et la destination de l'œuvre que l'on va accomplir. Elles sont nécessaires, sans quoi l'intelligence ne saisirait que des détails plus ou moins

(1) Ceci représente l'ensemble de la vingtième leçon de Philosophie première, professée le dimanche 12 mai 1878 (20 César 90) à Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince.

incohérents. Mais après avoir terminé l'exposition, il est nécessaire de la compléter par une nouvelle vue d'ensemble, plus précise et plus complète, qui résume la nature, la destination et les résultats de la construction philosophique. Cette ouverture et cette conclusion, également indispensables et semblables dans leur nature, diffèrent néanmoins dans leur extension, comme dans l'effet produit sur l'intelligence. Et l'on peut remarquer à cet égard combien les mêmes expressions ont un effet différent sur les intelligences diverses, ou sur la même intelligence, suivant ses degrés de culture. Cela tient au degré d'implicité ou d'explicité que le mot représente, selon la nature de celui qui le lit ou l'entend. Ainsi, par exemple, la formule : Les corps s'attirent proportionnellement à la masse et inversement au carré des distances, ne représente que peu de choses ou même rien, pour celui qui est à peine initié à la mathématique, tandis qu'elle contient une infinité de choses précises, pour celui qui connaît la mécanique générale et la mécanique céleste. De là tant d'illusions produites par ceux qui ne savent que répéter les formules machinalement et sans les comprendre.

La philosophie première est le premier élément, dans l'ordre dogmatique, de la raison spéculative. Il est donc nécessaire d'en donner un *résumé*, qui donnera la conception totale de cette philosophie première, qui deviendra dès lors comme une force de notre puissance mentale.

Mais cet élément de la puissance mentale, il est nécessaire de le montrer, est une création de l'Humanité. Il est donc indispensable de faire voir sommairement comment l'Humanité a opéré cette création, en rapport avec les nécessités graduelles de sa situation. Cette opération est nécessaire pour accomplir un vrai *jugement* de la philosophie première.

Cette création de l'Humanité est faite pour elle. Il faut donc montrer quel rôle cette philosophie première joue et doit jouer dans la constitution comme dans le développement de l'organisme social. En un mot, il faut opérer *son incorporation* dans la constitution normale de notre espèce.

De là, trois parties successives, dans notre discours de clôture : le *résumé*, le *jugement*, l'*incorporation*.

Voyons d'abord la définition de la philosophie première et sa division principale.

La philosophie première est l'ensemble des lois communes aux divers ordres de phénomènes. La loi en philosophie première est donc indépendante de la nature des phénomènes. Il faut remarquer qu'à l'état métaphysique la philosophie première s'occupe des notions propres aux divers ordres de phénomènes; comme de *l'être*, de *l'essence*, de *la nécessité*, etc., etc.; tandis qu'à l'état positif elle s'occupe essentiellement des lois. C'est là le but final.

La philosophie première n'a pu surgir et n'a surgi effectivement qu'après le développement de tous les divers éléments de la philosophie seconde. Avant cette époque, il n'y avait et ne pouvait y avoir que des ébauches théologico-métaphysiques, ou des aperçus spéciaux, sans coordination et devant recevoir souvent de grandes rectifications. La philosophie première, une fois surgie de la philosophie seconde, réagit à son tour sur celle-ci, d'après un mode que nous indiquerons tout à l'heure. Mais dans l'ordre dogmatique, la philosophie première précède la philosophie seconde.

Si nous considérons l'ensemble de la philosophie première, nous voyons qu'elle se décompose en deux parties générales, suivant qu'il s'agit des lois universelles de l'entendement ou bien des lois universelles du monde. L'ordre de notre étude doit consister à étudier celles-ci

incohérents. Mais après avoir terminé l'exposition, il e
nécessaire de la compléter par une nouvelle vue d'e
semble, plus précise et plus complète, qui résume la n
ture, la destination et les résultats de la constructi
philosophique. Cette ouverture et cette conclusion, ég
lement indispensables et semblables dans leur natur
diffèrent néanmoins dans leur extension, comme da
l'effet produit sur l'intelligence. Et l'on peut remarqu
à cet égard combien les mêmes expressions ont un eff
différent sur les intelligences diverses, ou sur la mêm
intelligence, suivant ses degrés de culture. Cela tient
degré d'implicité ou d'explicité que le mot représent
selon la nature de celui qui le lit ou l'entend. Ainsi, p
exemple, la formule : Les corps s'attirent proportionne
lement à la masse et inversement au carré des distance
ne représente que peu de choses ou même rien, pour ce
lui qui est à peine initié à la mathématique, tandis qu'ell
contient une infinité de choses précises, pour celui qu
connaît la mécanique générale et la mécanique céleste
De là tant d'illusions produites par ceux qui ne sav
que répéter les formules machinalement et sans
comprendre.

La philosophie première est le premier élémen
l'ordre dogmatique, de la raison spéculative. Il
nécessaire d'en donner un *résumé*, qui donne
ception totale de cette philosophie première,
dra dès lors comme une force de notre pui
tale.

Mais cet élément de la puissance
saire de le montrer, est une
est donc indispensable
comment l'Humanité
avec les nécessi
ration est n
la ph

après celles-là. Sans doute, les lois universelles du monde s'appliquent à l'entendement lui-même, puisque l'intelligence humaine est une manifestation du cerveau qui, comme toute autre matière, est un élément du monde lui-même. Mais, comme, après tout, les lois du monde n'existent pour nous que par l'entendement même, ce sont donc ces lois universelles qu'il faut d'abord étudier. La Philosophie première contiendra donc deux parties : première partie, *Lois universelles de l'entendement;* deuxième partie, *Lois universelles du monde.*

Mais les lois de la Philosophie première sont abstraites et elles présentent même un degré spécial d'abstraction, puisqu'on les détermine par l'étude des lois abstraites de la Philosophie seconde. Elles présentent le plus haut degré d'abstraction positive où puisse s'élever l'esprit humain. De là, nécessité d'une théorie préliminaire de l'abstraction. L'abstraction s'opère par une fonction distincte du cerveau : *La contemplation abstraite.* L'admission de cette fonction irréductible, quoique connexe à d'autres, se déduit nécessairement d'une analyse positive du travail mental. Sans doute chaque sens est au fond un appareil abstrait, puisqu'il nous révèle une propriété distincte : l'oreille, le son; la vue, la forme et la couleur; la musculation, la résistance et l'effort; et la calorition, la chaleur. Et néanmoins, en réalité, ce n'est pas la sensibilité qui opère de véritables abstractions, mais bien l'entendement; la contradiction n'est qu'apparente. Notre cerveau, en effet, par une fonction qui lui est propre et qui est la *contemplation concrète*, construit, au moyen des diverses sensations, les divers êtres distincts qui nous entourent et nous-mêmes.

C'est sur ces êtres qu'agit la contemplation abstraite, pour produire des notions et des types abstraits, que le langage fixe dans notre entendement.

L'induction et la déduction opérant sur ces diverses no-

tions abstraites, les rapprochent et créent ainsi des lois abstraites proprement dites, en saisissant la constance dans la variété. Enfin, en rapprochant ces notions et ces lois abstraites, on établit des constructions et des théories proprement dites.

Le langage représente pour nous ces notions, ces lois et ces théories; mais cela était insuffisant et il était nécessaire de construire un siège où l'ensemble de ces lois pût être conçu. C'est cette opération capitale qu'Auguste Comte a réalisée en généralisant la conception de l'*Espace*, créée par les géomètres. Ceux-ci concevaient un espace hypothétique comme le siège de toutes les formes et de tous les mouvements possibles. Auguste Comte, procédant par extension, a fait de l'espace le siège des lois abstraites. Mais il a fait un pas de plus.

Il a opéré l'incorporation du fétichisme au Positivisme, en concevant, par un artifice poétique, propre aussi au développement du sentiment, tous les êtres qui nous entourent comme animés d'affections qui les mettent en rapport intime avec nous. Cette fétichisation, il l'a étendue à l'espace lui-même, qui est devenu ainsi le siège bienveillant du destin; c'est-à-dire, des lois abstraites irréductibles.

Ce préambule ainsi posé, dans les deux premières leçons, nous avons pu aborder l'exposition des lois universelles de l'entendement.

Il faut considérer les lois de l'entendement d'abord au point de vue statique, c'est-à-dire ce qu'il y a de commun dans les constructions mentales, dans tous les cas et dans toutes les époques; puis, au point de vue dynamique, c'est-à-dire dans les lois qui président à la succession de toutes les constructions mentales. Nous avons considéré d'abord le point de vue statique, auquel nous avons consacré six leçons. Les trois premières se rap-

portent aux lois de l'activité de l'entendement; et les trois autres, à la théorie des matériaux sur lesquels il opère. La première loi du travail intellectuel est celle-ci : l'entendement tend à faire et doit faire l'hypothèse la plus simple, sur l'ensemble des renseignements obtenus. Cette loi caractérise l'activité cérébrale, dont le caractère principal est de chercher des liaisons et des rapprochements ou similitudes. Cette aptitude spontanée, est réglée par la tendance à l'hypothèse la plus simple, dans les liaisons ou les rapprochements que l'entendement opère. Il chemine entre l'idiotie qui ne cherche pas la liaison et la folie qui la complique.

Mais cette loi qui règle l'activité de notre entendement, dans la recherche des liaisons et des rapprochements est insuffisante pour diriger notre activité mentale. Il en faut une seconde. Elle consiste dans le principe de l'assujettissement des phénomènes à des lois constantes de similitude et de succession. Ce principe résulte, sans doute, de la première loi, mais cette origine serait insuffisante; il a fallu que la longue élaboration de l'Humanité, par ses types les plus éminents, vérifiât suffisamment dans tous les ordres de phénomènes une telle conception. Cette loi est donc un grand principe, dont l'Humanité arme chaque intelligence et lui donne ainsi le moyen d'aborder la recherche nécessaire des liaisons.

La loi précédente exige un complément. Il consiste à décomposer les lois qui régissent les phénomènes en deux parties, l'une fondamentale, qui est la plus simple, et qui représente le phénomène dans ce qu'il a de plus caractéristique, de manière à tracer le tableau de l'ordre véritablement essentiel. La seconde partie, subordonnée à la première, représente les modifications, toujours relatives à l'intensité, que comporte l'ordre fondamental. Mais cette loi n'est pas purement logique. Une longue

expérience a démontré que cette marche de l'esprit est essentiellement conforme à celle même des phénomènes.

Les trois lois précédentes expriment la marche du travail intellectuel; mais elles sont insuffisantes; car, le but de notre activité cérébrale étant de réprésenter les réalités extérieures tout autant qu'intérieures, il faut des matériaux sur lesquels le cerveau agisse; sans cela il moudrait à vide. Il y a trois lois qui règlent la manière dont ces matériaux sont fournis à l'intelligence. La première est celle des sensations; elle consiste à dire que tous nos travaux intellectuels reposent sur des sensations produites par le monde extérieur, et aussi sur les impressions produites par l'intérieur de l'organisme lui-même. Il faut remarquer que, si le travail intellectuel ne portait que sur les sensations proprement dites, il serait anssi borné qu'insuffisant; et ce n'est guère que dans des animaux très inférieurs que ce cas peut se produire. Les sensations laissent des images; c'est-à-dire des reproductions spontanées ou provoquées des sensations primitives. La seconde loi de la théorie des matériaux établit la différence entre la sensation et l'image. Elle consiste en ce que celle-ci a une intensité moindre que celle-là. Quand cela n'a pas lieu, il y a hallucination. C'est une maladie de la sensibilité, comme la folie en est une de l'entendement.

Le travail intellectuel qui s'opère sur les images les compose ou les décompose, les augmente ou les diminue dans leur intensité. Il résulte de là que le travail intellectuel fait surgir un grand nombre d'images, les unes homogènes, les autres hétérogènes. Tout travail de l'entendement pour l'établissement des liaisons deviendrait finalement impossible, si un ordre ne finissait pas par s'établir dans cette activité productrice des images. C'est ce qui a lieu, en vertu de la troisième loi relative

aux matériaux, qui consiste à dire qu'il est nécessaire qu'une image prépondérante finisse par surgir au milieu du travail, qui en fait surgir d'homogènes ou d'hétérogènes. C'est ce qui finit par arriver ; sans cela, il y a incohérence.

Le travail intellectuel, s'il n'était que purement individuel, comme dans presque tous les animaux, excepté l'homme, n'arriverait à aucun résultat qui pût permettre, ni la prévision à longue date, ni la modificabilité systématique. Mais l'homme a formé des êtres collectifs, dont l'Humanité sera la coordination finale. Le travail intellectuel de chaque individu est toujours profondément subordonné à celui de l'espèce. Cette considération a toujours manqué, au fond, à la théologie comme à la métaphysique. Tout individu quelconque, qu'il le sache ou l'ignore, travaille toujours en prenant pour point de départ des conceptions antérieures de l'être collectif. De là résulte une succession des conceptions dans l'espèce humaine. Cette succession est soumise à une loi régulière, qu'il est nécessaire de connaître, pour apprécier le travail de l'entendement de chaque individu ; puisque c'est l'espèce qui fournit les moyens et le point de départ, et que c'est elle qui trace le cercle dans lequel se meuvent nécessairement les hypothèses propres aux diverses intelligences. Trois lois dynamiques règlent l'influence de l'être collectif sur le travail de l'entendement individuel. La première de ces lois consiste en ce que l'Humanité passe nécessairement par trois états successifs : 1° fictif ou féticho-théologique ; 2° métaphysique ; 3° et finalement positif ou scientifique.

La vitesse de ce mouvement est réglée par une loi conplémentaire, d'après laquelle ce passage de l'entendement par trois états s'opère suivant l'ordre de simplicité décroissante et de complication croissante, en allant de la mathématique à l'astronomie ; de celle-ci à la

physique, à la chimie, à la biologie, à la sociologie et à la morale.

Mais le travail intellectuel resterait insuffisamment compris, si nous n'étudiions pas davantage l'action de l'espèce qui le règle et le précise. Au fond, le travail de l'entendement a toujours pour but la prévision et la modificabilité. C'est là que réside le véritable critérium de certitude. Cette modificabilité est liée à l'activité même de notre espèce. Dès lors, la marche du travail intellectuel serait incompréhensible si la marche de l'activité humaine n'était pas établie. Elle consiste en ce que l'activité humaine est d'abord militaire conquérante, puis défensive, pour devenir finalement industrielle.

Il faut remarquer que si l'activité trace le but final de nos constructions mentales et fournit par la modificabilité leur critérium de certitude, elle n'explique pas tout le travail de l'entendement; car elle néglige la source intérieure d'impulsion, c'est-à-dire le cœur ou l'ensemble de nos divers penchants, qui pousse soit à l'activité, soit à la compréhension indispensable des choses. De là, une troisième loi, celle de l'évolution sentimentale, d'après laquelle la sociabilité est d'abord domestique, puis civique, et enfin universelle. Nous avons ainsi la conception des penchants collectifs qui coordonnent tous nos penchants individuels multiples, et systématise l'impulsion du cœur, dans le travail de l'entendement.

Nous avons tracé ainsi les lois dynamiques d'après lesquelles s'est opérée la succession des opinions humaines et qui a réglé la marche des méditations individuelles. Plus tard il y aura lieu de compléter ces lois d'évolution par des lois plus spéciales, qui résulteront de l'étude de la succession des théories dans les diverses sciences arrivées à l'état positif. Cette étude ne fait que commencer.

Nous avons ainsi établi les lois générales et universelles de l'entendement humain; examinons maintenant celles du monde.

Au fond, l'homme est, au point de vue objectif, un élément et un élément très secondaire du monde lui-même; et à ce titre il est soumis aux lois universelles qui gouvernent celui-ci. Mais il n'en est pas de même au point de vue subjectif, grâce auquel nous systématisons, par l'homme et pour l'homme, l'étude des phénomènes qui lui sont spécialement propres. Il faut donc maintenir cette grande division entre le monde et l'homme, qui est la base de toute philosophie. Et il faut étudier les lois universelles du monde, c'est-à-dire celles qui auraient lieu dans tous les ordres de phénomènes, si l'homme n'existait pas ou disparaissait.

Le monde est un vaste système d'éléments agissant et réagissant les uns sur les autres, d'après des lois régulières, qui doivent produire dans ce système une suite indéfinie de transformations successives. Et le monde que nous considérons n'est pas le vague univers théologico-métaphysique, mais bien notre monde planétaire dont le soleil est le centre et l'élément dominateur. Pour nous le représenter efficacement, il faut établir une double notion préliminaire : 1° celle de force, 2° celle de système partiel. La force est une construction de notre esprit, par laquelle nous représentons chaque action phénoménale comme produite par une sorte d'être distinct que nous douons des propriétés nécessaires pour représenter le phénomène. Le système est représenté alors par l'action de ces forces, agissant et réagissant les uns sur les autres. Mais cette vue manquerait de précision pour nous, si nous voulions considérer tout d'un coup le système total du monde. Pour cela nous décomposons celui-ci en divers systèmes partiels, que nous considérons comme indépendants les uns des autres, et qui le

sont effectivement quand on se contente d'un certain degré d'approximation; quoique, en réalité, il n'y ait qu'un système unique. L'action des divers systèmes les uns sur les autres est représentée par la distinction entre les *forces intérieures et les forces extérieures*. Les premières sont celles qui constituent le système lui-même, et les secondes sont celles qui expriment l'action d'un système sur un autre. Ceci bien compris, nous allons résumer les lois universelles du monde, en suivant l'ordre de complication successive. Ces lois sont au nombre de six. La première est la loi de *persistance;* elle consiste en ce que tout état statique ou dynamique tend à persister spontanément, sans aucune altération, en résistant aux perturbations extérieures. Cette loi représente le résultat effectif du travail des forces sur un système; résultat qui persisterait indéfiniment et qui est le point de départ dont il faut toujours tenir compte pour apprécier l'action de toute nouvelle force.

La seconde loi est celle de *coexistence :* un système quelconque maintient sa constitution active ou passive, quand les éléments éprouvent des mutations simultanées, pourvu qu'elles soient exactement communes. Cette seconde loi complète la première, puisqu'elle indique l'action des forces sur un système préexistant, quand ces forces agissent dans le plus grand état de simplicité sur le système donné; c'est-à-dire en étant exactement semblable.

Nous avons jusqu'ici considéré l'action du système A sur le système B, en examinant seulement ce qui se produit dans B; mais l'action qui se produit sur ce système est suivie de phénomènes consécutifs qui s'accomplissent dans A; et qu'on nomme la réaction de B sur A. La troisième loi de philosophie première, ou loi d'*équivalence*, règle ces réactions; en voici l'énoncé : il y a toujours équivalence entre l'action et la réaction, si leur intensité est mesurée conformément à la nature de chaque conflit.

Mais ces actions et ces réactions des divers systèmes produisent dans chacun d'eux une succession d'états ou de transformations régulières. L'esprit humain a dû chercher ce qu'il y a de constant dans ces transformations, en subordonnant, si faire se pouvait, les modifications secondaires à un état fondamental. C'est à quoi l'on arrive, grâce à la quatrième loi, ou loi de *conciliation*, dont voici l'énoncé : Subordonner toujours la loi du mouvement à celle de l'existence, en concevant tout progrès comme le développement de l'ordre correspondant, dont les conditions quelconques régissent les mutations, qui constituent l'évolution.

Le monde ou le système total des choses est composé de systèmes partiels. Pour bien comprendre le système total, il faut comprendre la loi de subordination des systèmes partiels ; c'est-à-dire en d'autres termes les classer entre eux. Ce classement est réglé par la cinquième loi de philosophie première, ou loi de *classement*, dont voici l'énoncé : tout classement positif doit procéder d'après la généralité croissante ou décroissante, tant objective que subjective.

Enfin, une dernière loi générale, qui complète la précédente, coordonne l'ensemble des successions d'un système, en les réduisant à trois, d'après la dernière loi, ou loi de l'*intermédiaire*, dont voici l'énoncé : tout intermédiaire doit être normalement subordonné aux deux extrêmes, dont il opère la liaison.

Nous avons donc ainsi les lois universelles de l'entendement et du monde. En s'appliquant aux divers ordres successifs de phénomène, dans lesquels on peut décomposer celui-ci, on constitue la philosophie seconde, qui nous apparaît ainsi, comme le couronnement de la philosophie première ; de manière à former la base fondamentale de la raison spéculative, destinée à coordonner l'action de la raison pratique.

II

Jugement.

La philosophie première, telle que nous venons de la résumer, est une construction qui, pour chaque intelligence humaine, devient, suivant le degré d'assimilation, une véritable force, une réelle puissance, c'est là un capital mental que l'espèce fournit à chaque individu et de l'emploi duquel il devient comptable.

En effet, cette construction de la philosophie première a été lentement opérée par l'Humanité. Il nous faut indiquer la marche naturelle de cette grande opération de notre espèce, d'abord spontanée, puis de plus en plus systématique, jusqu'à l'avènement final du positivisme. Grâce à cette étude, nous comprendrons mieux la nature de cette construction et nous saisirons sa vraie destination: créée par l'humanité, elle doit servir pour elle.

Quoiqu'il y ait, chez tous les peuples arrivés à un certain degré de civilisation, une ébauche plus ou moins grossière de philosophie première, il faut reconnaître néanmoins que c'est là une opération essentiellement occidentale. C'est à ce point de vue que nous allons étudier, d'une manière générale, sa construction graduelle; considérée dans ses phases principales, nous verrons comment elle se lie aux situations successives de l'Humanité.

Nous allons donc étudier l'évolution graduelle de la philosophie première, dans l'antiquité, le moyen-âge et les temps modernes.

C'est en Grèce qu'a surgi, par les travaux des savants et des philosophes, la première base scientifique de la raison abstraite et la première tentative, nécessairement métaphysique, d'une théorie générale de cette raison. Sans doute, comme je l'ai déjà dit, chez tous les peuples où a surgi une classe spéculative, on a constitué des notions abstraites, sans lesquelles aucune société un peu compliquée ne peut exister. Mais c'est à la science grecque qu'est dû l'établissement de relations abstraites, scientifiquement établies.

L'Arithmétique fournit d'abord, sans doute, un exemple de relations abstraites vraiment positives; mais elles sont une construction de l'esprit pour compter et arranger les êtres, sans se rapporter encore aux phénomènes.

La Géométrie, fondée par les philosophes et les savants grecs, nous offre le premier exemple de lois se rapportant au phénomène objectif le plus général : l'étendue. Thalès, en démontrant que la somme des trois angles d'un triangle égale deux droits, a enfin saisi la constance dans la variété, et Pythagore, en démontrant que le carré de l'hypoténuse d'un triangle rectangle égale la somme des carrés des deux autres côtés, a montré un premier exemple direct de *fonction*, c'est-à-dire d'un phénomène mesuré dépendant régulièrement de la mesure de deux autres. Sans doute, ces deux notions sont restées implicites et il a fallu toute l'évolution scientifique pour les rendre explicites. Néanmoins, c'est par l'immense développement de la géométrie grecque que les bases d'une raison abstraite définitive ont été établies. Mais la science grecque a fait un pas de plus dans cette voie, par la fondation de la géométrie céleste, quand elle a reçu des mains d'Hipparque sa constitution définitive. Grâce, en effet, à la création de la trigonométrie, on a pu, d'après certaines hypothèses et des coefficients observés, faire des prévisions que l'on véri-

fiait avec des instruments artificiels, propres à la mesure des angles et des temps. De cette manière a été enfin instituée la prévision, qui est le critérium positif de nos théories scientifiques.

Sur cette première base mathématique, les géomètres ont tenté une hardie généralisation, en étendant ces premières relations positives à tous les phénomènes quelconques. Ainsi Platon a cherché une période qui, d'après lui, doit exister et ramène périodiquement les générations humaines ; la durée de cette période est ce que l'on a appelé le nombre nuptial de Platon. Il a pris pour cela les trois nombres, 3, 4 et 5, qui sont les côtés successifs d'un triangle rectangle ; et sont assujettis d'après cela à la relation : $5^2 = 3^2 + 4^2$.

On combine ces nombres d'après certaines lois, pour trouver le nombre nuptial, dont l'énigme, à mon avis du moins, a été définitivement trouvée par M. Jean Dupuis. Ils tentèrent aussi de généraliser une autre relation positive, c'est celle d'après laquelle les intervalles musicaux correspondent toujours à un rapport simple des longueurs des cordes qui les produisent. Ils ont essayé d'étendre cette notion aux questions relatives aux astres, comme à celles qui se rapportent à l'âme !

Mais Platon considérait beaucoup plus les notions abstraites que les relations; sa tentative de théorie générale de la raison abstraite était ainsi métaphysique. Il conçut ces notions comme ayant une existence objective, dont il plaçait souvent le siège en Dieu lui-même, et d'où se déduisaient les êtres contingents et finis. De telle sorte que par une singulière inversion de la marche légitime de notre esprit, l'ordre concret se déduisait de l'ordre abstrait. Néanmoins, sous cette forme métaphysique, se posait un problème réel, que le Positivisme a enfin résolu, et dont la philosophie première est le grand type, à savoir : de quelle manière la raison abs-

traite, une fois constituée, peut nous permettre de mieux comprendre et de modifier les phénomènes concrets, de manière à les perfectionner pour notre usage.

Cette destination de la raison abstraite, considérée en elle-même et comme ayant une existence objective absolue, restait néanmoins vague. Elle se précisa, grâce au génie moral et social du catholicisme, par sa théorie du Verbe et de Jésus-Christ. Le Verbe fut conçu comme ayant une existence propre; il était l'intelligence même de Dieu, une des personnes de la Trinité et l'élément d'après lequel toutes les choses se font et se coordonnent. Mais, par un second pas, dont je n'ai pas à exposer ici la théorie historique que j'ai faite ailleurs, on fut conduit à regarder Jésus-Christ comme l'incarnation de ce Verbe; de manière à ce que celui-ci, ainsi concrétisé, pût servir à organiser ce que le Positivisme appelle d'une manière scientifique la relation de l'abstrait au concret. C'est par cette relation que s'établit, d'un côté, l'idéalisation et, de l'autre, le perfectionnement des choses, d'après cette idéalisation préalable. La construction du type de Jésus-Christ réalisa, quoique d'une manière implicite pour ceux qui l'accomplissaient, cette destination. Trois hérésies conduisirent le catholicisme à préciser et définir ses idées à ce sujet. Contre Arius, on décida, au IVe siècle, que Jésus-Christ était bien Dieu et le Verbe incarné. Mais il s'agissait de définir cette combinaison de la nature divine et de la nature humaine. Nestorius faisait de Jésus-Christ et du Verbe incarné deux êtres distincts; l'unité personnelle, indispensable à toute idéalisation, était ainsi supprimée. L'Eglise décida que Jésus-Christ et le Verbe constituaient une seule personne. Eutychès réagissant, d'une manière exagérée contre Nestorius, prétendait qu'en Jésus-Christ la nature humaine était comme perdue dans la nature divine et qu'au fond il n'y avait qu'une seule nature en Jésus-

Christ, comme il n'y avait qu'une seule personne. L'Eglise décida, contre Eutychès, que la nature divine et la nature humaine étaient combinées dans Jésus-Christ, pour former une seule personne. Telle est la grande construction où, sous forme théologique, la destination de l'ordre abstrait pour perfectionner l'ordre concret est posée sans doute d'une manière absolue et implicite, néanmoins réelle.

Mais cette construction prématurée ne pouvait être que provisoire. Il était nécessaire que l'esprit philosophique, sous forme métaphysique, reprît le problème de constitution de la raison abstraite. C'est ce qui eut lieu au XIIe siècle, par la lutte des nominalistes et des réalistes. Les tentatives qui furent faites à cet égard furent toujours gênées et par suite insuffisantes; d'un côté, par le manque de notions scientifiques assez étendues et, de l'autre, par l'obligation de respecter la construction catholique de la raison abstraite. Indiquons sommairement le rôle de ces débats célèbres.

Roscelin reprit le problème et conçut, au fond, les notions universelles et essentielles, comme on disait alors, c'est-à-dire les notions abstraites comme étant des dénominations purement verbales. Quoique les mots soient indispensables pour fixer les notions abstraites, c'était néanmoins en exagérer le rôle d'une manière absurde. Ceux qui pensèrent comme lui furent les nominalistes. Par une réaction inévitable, Guillaume de Champeaux se plaça à une extrémité opposée en déclarant que les genres et les espèces avaient une existence réelle, en dehors des êtres individuels. Ses sectateurs furent les réalistes. Abélard se plaça entre les deux, en établissant que les genres et les espèces, ou en somme les notions abstraites, étaient des conceptions de l'esprit dégagées de la connaissance des êtres individuels. Au

siècle suivant, c'est-à-dire au XIIIe, saint Thomas d'Aquin tenta une sorte de solution éclectique du problème de la raison abstraite. Il conçut que les propriétés essentielles existent dans les êtres individuels dont l'esprit en dégage la notion, mais que ces essences émanent des types existant en Dieu lui-même. Il essaya, par sa théorie de *l'individuation*, d'expliquer comment se réalise le type essentiel dans l'individu lui-même. On voit ici le vrai caractère du régime théologico-métaphysique : les problèmes sont posés au moyen d'abstractions plus ou moins réalisées; mais, faute de connaissances scientifiques précises, le problème n'avance pas et tourne toujours dans le même cercle sans pouvoir jamais aboutir à uns solution définitive. C'est ce qui eut lieu pour tous ces grands débats qui continuèrent, au fond, jusqu'à la fin du XVe siècle. Néanmoins, il faut remarquer que Malebranche, qui fut le dernier des métaphysiciens qui s'occupa de ces questions, arriva, sous l'impulsion cartésienne, à une sorte de pressentiment de la relation entre la notion du Verbe, qui est le siège théologico-métaphysique de la raison abstraite, et l'Espace, qui devait en être le siège final et positif, c'est ce qui est caractèrisé par la grande formule : « *Le Verbe est le lieu des intelligences comme l'espace est le lieu des corps.*

La raison humaine était, à cet égard, dans une impasse d'où elle sortit enfin en reprenant le mouvement scientifique grec, par la création, à partir du XVIIe siècle, de la mécanique, de la physique, de la chimie, de la biologie, de la sociologie et de la morale.

Les lois de la mécanique établirent enfin ce qu'il y avait de constant et de régulier dans les variations, au premier abord indéfinies, des mouvements que nous présentent les corps qui nous entourent. Il n'est même pas inutile de remarquer que c'est de la mécanique qu'émana un pressentiment de lois universelles com-

munes aux divers ordres de phénomènes. Ainsi Carnot avait établi ce théorème : Que dans le choc brusque des corps il y a perte de force vive. Arago nous apprend, dans la Notice qu'il a consacrée à ce grand citoyen qui fut un géomètre éminent, que Carnot étendait ce théorème au cas des phénomènes sociaux, et spécialement à celui des révolutions.

Mais le mouvement des diverses sciences abstraites substituait de plus en plus à la notion vague des sens, pour trouver la constance dans la variété, celle de variation assujettie à des lois régulières, qui, une fois connues, permettent de suivre, sans arbitraire, toutes les successions des choses. Cela s'accomplissait dans l'étude des divers ordres de phénomènes, et de cette manière se posait l'immense base expérimentale au moyen de laquelle on pouvait espérer de trouver enfin, d'une manière positive, les lois universelles du monde, communes à tous les ordres de phénomènes.

Un mouvement philosophique plus imparfait que le précédent, dans ses résultats définitifs, néanmoins nécessaire et caractéristique, posait les bases préliminaires des lois générales de l'entendement. Ce mouvement se caractérise par les travaux de Locke et de Leibnitz, qui posent le problème : l'un, de la nécessité des matériaux objectifs pour les constructions mentales; et l'autre, de la nécessité de l'entendement lui-même. Néanmoins c'est le génie supérieur de David Hume, qui donna la première solution générale du problème de l'entendement. Il établit le grand principe, que toutes nos constructions mentales reposent sur les sensations ou les émotions intérieures. Il chercha ensuite les lois générales de l'entendement, par lesquelles celui-ci opère avec ces matériaux les constructions mentales. Il réduisit ces principes à trois, celui de contiguïté, celui de similitude et enfin celui de succession. C'est le plus vigoureux

effort du génie humain, avant Auguste Comte, pour fonder la théorie pratique de l'entendement humain. Adam Smith, son compatriote et son ami, appliqua sa théorie à l'évolution des théories astronomiques positives, de manière à en donner une vérification supérieure. Kant, au fond, ne fit point réellement avancer le problème au-delà du point atteint par Hume; seulement il précisa davantage le dualisme entre l'objectif et le subjectif, entre le monde et l'homme.

Ce double mouvement restait nécessairement imparfait. Il fallait qu'Auguste Comte, d'un côté, trouvât enfin des lois générales de l'organisation et de l'évolution des sociétés, et de l'autre constituât en une hiérarchie encyclopédique tous les éléments de la philosophie seconde, devenus enfin positifs. Dès la fin de l'immense travail accompli par Auguste Comte, en 1842, son génie commença à s'élever à la conception d'une philosophie première véritablement positive. Dans les conclusions de son *Cours de Philosophie positive*, Auguste Comte indique comme universelles un certain nombre de lois fondamentales de la mécanique générale. Ses méditations se développent dans ce sens, dans son *Système de politique positive*, où il aborde surtout le problème relatif à la théorie des matériaux propres à toutes nos constructions mentales. Enfin, dans le quatrième volume du *Système de politique positive*, il conçoit la philosophie première comme un élément distinct du dogme positif; il en énonce les lois et en trace le plan. Enfin, en 1856, dans le premier volume de sa *Synthèse subjective*, il conçoit l'espace comme le siège hypothétique de la raison abstraite. Le philosophie première était ainsi instituée, mais il fallait la constituer, et c'est la tâche que j'ai accomplie par une longue suite de méditations continues.

III

Incorporation.

Nous venons de voir comment l'Humanité a graduellement construit, par ses organes les plus éminents, de Thalès à Auguste Comte, la philosophie première. Nous avons vu, en même temps, comment cette construction se trouvait en harmonie avec l'ensemble des nécessités sociales par lesquelles notre espèce a passé en Occident.

Mais cette harmonie de la construction de la philosophie première avec l'ensemble des nécessités sociales était purement implicite; et il ne pouvait en être autrement; car la philosophie première dans cette évolution n'était ni positive ni constituée; elle se constituait en rapport avec divers états sociaux. Elle était donc dans un état provisoire, au milieu d'une évolution, au fond révolutionnaire depuis la théocratie antique.

Il en est autrement aujourd'hui; la philosophie première est constituée. Elle est désormais un élément bien défini de la puissance mentale de l'homme. D'un autre côté, la conception du régime normal de notre espèce est établie d'une manière complètement positive. Il y a donc lieu de se poser, et possibilité de résoudre, le problème de l'*incorporation* de la philosophie première. Ce problème consiste à montrer comment la philosophie première, conçue comme une force constituée et distincte, se lie à l'existence normale de l'homme, dans le régime normal de l'espèce. C'est par cette théorie sommaire de l'*incorporation* que je vais terminer enfin la philosophie première.

Il faut d'abord définir le but normal de la destinée

humaine. Cette définition résulte de la combinaison de deux conceptions fondamentales. En premier lieu, il faut reconnaître que le but de la destinée humaine est de vivre pour et par les êtres collectifs : Famille, Patrie, Humanité. Mais, pour atteindre une pareille destinée, l'homme doit se perfectionner constamment, tant au point de vue du corps qu'au point de vue de l'âme. A ce second point de vue, il faut qu'il perfectionne sans cesse, isolément et concurremment, le cœur, l'esprit et le caractère; de façon à développer d'une manière harmonique le sentiment, l'intelligence et l'activité. Et quand nous parlons ici du sentiment, nous n'entendons pas seulement les fonctions élémentaires du cœur, telles qu'Auguste Comte les a établies dans le tableau cérébral, mais aussi et surtout les fonctions composées, dans lesquelles un ou plusieurs sentiments sont liés à une vue générale de l'esprit; de manière à former une force résultante, qui, devenue habituelle, nous pousse ou nous retient dans l'accomplissement de notre destinée. Quant à l'intelligence, il faut introduire les mêmes considérations. Le perfectionnement ne consiste pas seulement dans celui des fonctions élémentaires de l'esprit, mais aussi et surtout, des résultats essentiels de leur action, considérée comme constituant des puissances distinctes, dans la réalisation de sa vie pour et par les êtres collectifs. Enfin, dans le perfectionnement de l'activité, nous n'entendons pas seulement celui des fonctions du caractère, mais aussi et surtout son mode de manifestation dans la réalisation des sentiments et des projets qu'excite la considération du but de la destinée humaine. C'est l'influence et le rôle de la philosophie première au point de vue du sentiment, de l'intelligence et de l'activité, que va consister la *théorie de l'incorporation* de la philosophie première.

La philosophie première est la base de la raison spé-

culative, laquelle coordonne les lois générales des choses. La philosophie première représente le premier élément de cette raison spéculative, puisqu'elle contient les lois indépendantes de la nature des phénomènes. Ces lois, étant communes aux divers phénomènes que nous manifestent les corps, n'ont aucun siège naturel; pour faire suffisamment un tout de leur ensemble, il a fallu leur créer un siège artificiel. C'est ce qu'Auguste Comte a fait, en appliquant à ce service l'*Espace*, qui était, depuis l'antiquité grecque, le siège artificiel de toutes les figures et ensuite de tous les mouvements possibles. Mais Auguste Comte a fait un pas de plus; il a étendu la fétichisation jusqu'à ce siège, conçu comme bienveillant et susceptible de notre part à la fois d'affection et de respect. Cela se conçoit très bien, car cet *Espace* est le siège du Destin, dont la base essentielle et irréductible consiste dans l'ensemble des lois de la philosophie première. Or, à mesure que l'homme remonte dans l'évolution des sociétés humaines, on comprend et l'on sent de plus en plus le rôle capital de l'abstraction et celui corrélatif de la fatalité qui en résulte et qui nous domine. De là, par cette profonde tendance fétichique qui nous domine et qu'il faut accepter, la disposition à aimer et à vénérer la raison abstraite et les lois fatales qui la composent; et, par suite, l'*Espace*, son siège bienveillant.

Néanmoins, il est nécessaire de rappeler les deux conceptions fondamentales qui complètent celles de l'*Espace*, à savoir : la *Terre* et l'*Humanité*. La Terre est le siège réel et effectif du développement de notre espèce. Les hommes, à l'état positif, sont des citoyens de la terre et non pas des aspirants à la vie du ciel. Nous vivons sur elle, nous en venons, nous y retournons. Le but de notre activité est de la modifier pour notre service. Nous étendons à elle, spontanément, notre disposition

fétichique d'affection et même de respect ; et nous le ferons désormais, grâce au Positivisme, systématiquement. La Terre devient donc le Grand-Fétiche. Au point de vue objectif, nous savons depuis Copernic que cette terre n'est qu'un élément médiocre du système du monde, dont le soleil est le centre ; je dis médiocre, parce que cette terre n'est ni parmi les plus petites, ni parmi les plus puissantes planètes. Mais, au point de vue subjectif, il n'en est pas de même ; les astres de notre monde, y compris le soleil, sont étudiés et considérés par rapport à nous. De telle sorte que nous reprenons, à cet égard, le point de vue primitif de l'antiquité sur le système du monde, où la terre était le centre de tout. Seulement, notre point de vue est relatif et subjectif, tandis que celui de l'antiquité était absolu. Le système de Copernic n'est donc qu'un immense et difficile amendement, par lequel l'Humanité, après de grands efforts, a fait passer une conception capitale, du point de vue absolu au point de vue relatif. Le culte de la terre, complété par celui des astres, se lie donc à celui de l'espace.

Cela ne suffit pas ; il faut s'élever enfin à la grande notion finale ; celle d'Humanité, qui englobe comme notions prélimitaires celles de la Famille et de la Patrie.

L'Humanité, qui a construit graduellement la conception scientifique du destin, qui a découvert la Terre et les conditions de son existence, organise enfin l'emploi de ses connaissances, pour permettre à chaque homme de concourir, d'après des principes à fixer, à l'amélioration du siège et à celui de notre nature ; en y faisant concourir le sentiment, l'intelligence et l'activité proprement dite.

D'après ces considérations, voyons quel est le rôle de la philosophie première, dans la culture du sentiment. Son rôle essentiel consiste dans le développement et le

perfectionnement de la *Résignation*. Celle-ci est un sentiment composé, qui se caractérise naturellement par l'élément mental de toute fonction composée, à savoir la disposition à accepter une situation, à s'y soumettre, sans effort d'insurrection ni de révolte ; avec la tendance, au contraire, à réagir sur soi-même pour s'adapter à la situation, considérée comme irrévocable. Mais il y a lieu de se demander quel est l'élément du cœur proprement dit, qui se lie à cette vue de l'esprit, pour constituer la fonction composée de la résignation. Le premier élément sans lequel, au fond, il n'existerait pas, c'est la vénération. C'est cette disposition si capitale de notre nature qui nous dispose à nous soumettre ainsi à une puissance que nous apercevons comme tout à fait prépondérante. Mais il y a aussi l'intervention d'un sentiment égoïste, qui donne de sa force à l'élément altruiste, à savoir l'instinct conservateur. Celui-ci dispose, en effet, à respecter et vénérer les puissances, dont la prépondérance accuse notre dépendance.

Telle est l'analyse cérébrale jusqu'ici inaperçue de cette grande fonction composée du cerveau : la *Résignation*.

Voyons son évolution, qui se caractérise nécessairement par celle de son élément mental, qui, seul, est vraiment formulable et susceptible d'une variation caractérisée par celle de la doctrine ; tandis que les deux éléments du cœur ne sont susceptibles que d'une variation d'intensité.

C'est le fétichisme et le théologisme qui ont créé ce sentiment de la résignation. Le fétichisme l'a constitué, mais d'une manière purement implicite en nous révélant autour de nous des êtres dont la puissance nous était en effet infiniment supérieure. Le théologisme l'a modifié en y introduisant la notion de modificabilité par la volonté de Dieu. Cette modification a eu de réels inconvé-

nients; parce que la fatalité devenait ainsi arbitraire et dépendait d'une volonté que rien ne réglait. La soumission, dès lors, envers ces volontés toutes-puissantes et capricieuses, manquait nécessairement de dignité; aussi l'esprit humain, pour réagir contre ces inconvénients, a-t-il conservé, plus ou moins spontanément, la notion d'un destin aveugle, placé même au-dessus des volontés divines.

L'esprit révolutionnaire métaphysique, caractérisé par une tendance plus ou moins nécessaire à la révolte, a eu pour résultat, au point de vue moral, d'altérer profondément le sentiment de la résignation. Nous nous soumettons en rongeant le frein; et l'altération de la résignation est un des plus graves dangers de notre situation sociale.

Mais heureusement l'évolution scientifique, en découvrant graduellement les lois nécessaires, a rendu explicite la notion du destin, qui n'était qu'implicite à l'état fétichique. Et alors, graduellement, a surgi cette grande conception d'un ordre nécessaire, qui s'impose à nous sans résulter d'une volonté et auquel il est aussi sage que digne de se soumettre. La philosophie première est précisément la systématisation positive du destin. Dès lors, elle devient la base de la culture de la résignation. Son rôle social deviendra ainsi immense, en substituant, à une révolte et à une agitation continues qui poussent à vouloir changer les conditions nécessaires, une soumission fondamentale qui servira de base à une modification raisonnable des choses.

Étudions maintenant le rôle de la philosophie première au point de vue de l'intelligence proprement dite.

La philosophie première arme celle-ci d'un instrument d'investigation au moyen duquel l'ensemble d'une question est saisi et, d'un autre côté, est rattaché plus ou moins au système général de nos connaissances. Les lois

de l'entendement tracent toujours la marche générale d'après laquelle on doit procéder et à laquelle se subordonne l'étude spéciale. En premier lieu, le principe des lois naturelles pousse immédiatement à chercher celles-ci dans les phénomènes qu'on veut étudier, au lieu de se laisser dominer par une érudition confuse. Le principe de la modificabilité conduit à décomposer la notion de la loi en deux parties : l'une fondamentale, qu'il faut d'abord représenter et l'autre secondaire qui doit être abordée ensuite. Enfin, le principe de l'*hypothèse la plus simple* guide l'entendement et lui trace son point de départ, d'après une première vue de l'ensemble des renseignements obtenus, venant des prédécesseurs ou du penseur lui-même. Les lois sur les *matériaux* lui indiquent la source extérieure d'où dépend la construction mentale. Mais surtout la loi de l'*image normale* doit guider l'hygiène cérébrale de celui qui médite ; car, si la masse des images hétérogènes est trop considérable, c'est qu'alors l'agitation cérébrale pousse à l'incohérence ; et, dès lors, il faut savoir suspendre momentanément la recherche, comme n'étant pas suffisamment opportune. Enfin, les trois lois de l'*évolution dynamique* lui donnent un sentiment de l'harmonie de la recherche, avec l'état mental, social et moral de la société.

Les lois universelles du monde tracent aussi une marche générale aux recherches que l'on veut accomplir. Les deux premières, qui considèrent les phénomènes, abstraction faite des réactions, apprennent au savant à faire une première étude plus simple, en négligeant la réaction. Cela est surtout capital dans les recherches cosmologiques, puisque souvent l'on s'en tient à ce premier degré. La loi de l'*équivalence* pousse l'esprit à ne plus considérer le phénomène en lui-même, mais à étudier les actions et réactions correspondantes. Cela est surtout utile en sociologie et en morale. La loi

de *la conciliation* dispose l'esprit à subordonner la mutation à l'ordre, et, par suite, à décomposer l'étude en une partie fondamentale et une qui en soit dépendante. La loi du *classement* enfin rapproche l'étude que l'on accomplit de celles qui lui servent de base et qui la dominent. Finalement, la loi de l'*intermédiaire* apprend à l'intelligence à tracer une première ébauche de l'investigation qu'on va accomplir. Par la théorie des diverses constitutions de la hiérarchie, l'esprit est conduit à des rapprochements entre les phénomènes que l'on étudie et d'autres phénomènes semblables, ou tout au moins corrélatifs. Quand l'intelligence s'est suffisamment approprié la philosophie première, la marche que je viens d'indiquer finit par s'effectuer d'une manière spontanée et habituelle.

Le rôle de la philosophie première, dans l'activité, c'est-à-dire dans l'action modificatrice sur les hommes et les choses, agit surtout sur l'ébauche générale des projets que veut réaliser le praticien, c'est donc une action logique sur son intelligence qu'exerce la philosophie première, et parfaitement analogue à celle qu'elle produit sur le philosophe et le savant. Il est facile au lecteur d'en faire l'application. Seulement le praticien ne doit jamais oublier le rôle immense de l'empirisme et des coefficients spéciaux, dans l'élaboration de ses projets. L'action de la philosophie première, à cet égard, présente néanmoins quelques différences, suivant que l'on veut agir sur les choses ou sur les hommes. Dans ce dernier cas, en effet, trois lois sont capitales : celle de la *persistance*, qui appelle l'attention sur les résistances que créent toujours les antécédents ; celle de l'*équivalence* qui signale le rôle des réactions ; et enfin celle de la *conciliation*, qui subordonne toujours le progrès à l'ordre.

Nous avons donc ainsi accompli l'*incorporation* de la

philosophie première, en montrant que, créée par l'Humanité, elle joue un rôle spécial pour le service de celle-ci. Elle est une force pour notre perfectionnement, dans la poursuite de la destinée humaine, qui est de vivre pour la *Famille*, la *Patrie* et l'*Humanité*.

Pierre LAFFITTE.

L'HUMANITÉ [1]

Esquisse historique

PREMIÈRE PARTIE

Enfance de l'Humanité.

Chapitre Ier. — Premier age.

Quel qu'ait été sur la terre le début de l'espèce humaine, il a dû être heureux, puisque le souvenir s'en est transmis à travers les siècles toujours béni et regretté. C'est le paradis terrestre de la Bible, c'est l'âge d'or de l'antiquité.

Ce bonheur initial est dû au premier état de notre âme et au climat dans lequel a grandi notre race.

L'homme ne connaît d'abord que lui-même : aussi prête-t-il à tous les êtres qu'il rencontre une vie semblable à la sienne. De là la sympathie envers toutes les existences et les regrets qu'inspire une brusque séparation. Le monde extérieur fait sentir sa domination : notre faiblesse serait écrasée sous ce poids si nous ne remplacions par l'adoration la terreur et n'ennoblis-

(1) Ce manuscrit, terminé par M. J. Lonchampt peu de jours avant sa mort, était destiné à la *Revue occidentale*. Nous le publions pour son utilité propre, et aussi comme un hommage à la digne mémoire de l'apôtre constant et dévoué du Positivisme. P. L.

sions la crainte par la vénération. Le sauvage couvre de caresses le rocher qui lui sert d'abri : il implore sa protection : il lui offre des actions de grâces, lui apporte des présents. Il s'agenouille devant l'arbre géant sur lequel il s'est réfugié et qui lui a offert ses fruits délicieux : il lui parle ; les feuilles s'agitent et lui répondent. Partout il voit des soutiens : leur puissance, supérieure à la sienne, éveille son respect affectueux. Il les adore, les implore dans sa détresse, les appelle à son secours. Alors, il voit sa joie, ses peines, ses angoisses partagées par tout ce qui l'entoure.

Sous le ciel des tropiques, au milieu d'une nature plantureuse et luxuriante, l'homme vit sans effort des fruits qu'il cueille ; il calme sa faim avec la même facilité qu'il respire ou qu'il étanche sa soif dans l'onde d'un ruisseau : il sourit à tout et tout lui sourit. L'affection déborde de son cœur : il l'exprime par des gestes, puis par des cris. La joie est contagieuse, tous reproduisent le même mouvement, le même son ; c'est l'origine des danses et des chants. Comme le ciel toujours pur, comme la nature toujours en fleurs, ces premières réunions sont des fêtes perpétuelles. Le travail est inconnu dans cet heureux séjour, toute activité n'a d'autre but que le plaisir commun. C'est à qui inventera des ornements pour la danse, des instruments pour la musique. Les plus belles et les plus gracieuses règnent en souveraines. Du chant naît la poésie, l'homme exprime sa félicité reflétée par le monde entier, le chœur répète les accents, imite les attitudes. Le poète acclamé prend place entre la beauté et la grâce.

Dès que l'homme s'éloigne de ces climats fortunés, la dure nécessité s'appesantit sur lui. La chasse ou la pêche doit alors fournir cette alimentation solide que les arbres et les plantes lui prodiguaient sous un ciel plus clément. Le spectre hideux de la faim se dresse menaçant devant

lui : le vieillard qui n'a plus la force de chasser pour se nourrir meurt d'inanition; la femme amaigrie, les mamelles taries, ploie sous le faix des enfants et succombe avec eux.

Mais voilà, le chasseur tue plus de gibier qu'il n'en dévore, le pêcheur prend plus de poisson qu'il n'en consomme : gibier et poisson peuvent se conserver au-delà du temps qui ramène l'homme à l'affût ou au filet. Il se forme une petite provision. Chasseurs et pêcheurs auront de quoi vivre pendant quelques jours en cas de pluie ou de tempête, sans être contraints à braver les intempéries pour chercher leur nourriture. Cette première accumulation permet à la femme plus faible de renoncer à la chasse ou à la pêche pour veiller sur les vivres. Et la famille humaine se constitue. Les dangers sont réservés dorénavant aux hommes exclusivement. Aussi un seul devra-t-il faire vivre plusieurs femmes avec leurs enfants, qu'il entraîne à sa suite à travers la plaine ou sur le rivage de la mer.

Cette constitution initiale de la famille s'améliorera : mais ses bases subsisteront. L'homme sera éternellement le protecteur, le chef auquel seront subordonnés les femmes et les enfants. Tel fut le berceau où dès ses premiers jours l'Humanité va révéler sa nature. Une brèche est faite pour toujours à l'égoïsme de l'homme : il ne chassera plus pour lui seul, il chassera aussi pour ses femmes et ses enfants. C'en est fait de la cohue des mâles et des femelles, traquant pêle-mêle une bête fauve. La femme ne sera plus fécondée par la violence du premier venu et abandonnée, ne comptant que sur ses propres forces pour calmer sa faim : elle devient l'esclave de l'homme, elle ne chassera plus, elle nourrira et élèvera ses enfants, elle ménagera les vivres, elle appartient à un seul.

C'est en cessant d'être l'égale de l'homme qu'elle pren-

dra sur lui une influence de plus en plus profonde. Elle développera ses sentiments et adoucira sa férocité native : elle lui apprendra à aimer ses enfants, à se reposer au milieu d'eux après les fatigues de ses excursions. Et cette différence de destinée ira en croissant de siècle en siècle, effaçant à jamais jusqu'au souvenir de l'égalité initiale. Ils sont bien mal avisés les utopistes qui, sous le prétexte de progrès, rêvent l'égalité des deux sexes et excitent les femmes à conquérir les fonctions réservées aux hommes seuls ! C'est vers le passé qu'ils tournent le gouvernail, croyant virer vers l'avenir.

Mais ces êtres nombreux que chaque chasseur devra nourrir diminueront les provisions et la Faim décharnée reparaîtra hideuse. Le vieillard, trop faible pour courir par monts et par vaux, doit mourir avec les vieilles femmes qu'il ne peut plus sustenter, car il faut laisser vivre les mères et leurs petits enfants, et les hommes valides ne peuvent abattre assez de pièces pour alimenter les jeunes et les vieux qui ne chassent pas.

Les vieillards ont dressé leurs fils en leur transmettant tout ce que l'expérience leur a enseigné : leurs exemples ont perfectionné les pièges et les amorces. Aussi est-ce le cœur brisé que les jeunes entendent leur voix débile solliciter une mort reconnue nécessaire : ils repoussent ces victimes résignées qui s'offrent elles-mêmes pour le salut de leurs rejetons; enfin, cédant à leurs instances, ils les immolent en hurlant de douleur. Après le sacrifice, ils déposent en lieu sûr leurs restes précieux que la famille errante vient revoir de loin en loin, et dont elle ne s'éloigne jamais trop. La souvenance des vieux parents hante la mémoire des jeunes : elle fait naître le culte des ancêtres. C'est ainsi que se forme ce lien mystérieux entre les vivants et les morts qui s'affermit avec le temps et devient le guide inéluctable de notre destinée.

La femme, relevée de l'existence pénible du sauvage, suscite l'attachement; les petits enfants la bonté; les pères décédés la vénération.

Ces trois sentiments une fois éveillés dans le cœur humain, une lutte sans fin va s'élever entre les bons penchants et les terribles aiguillons de l'égoïsme. La gloutonnerie, l'instinct destructeur, la cupidité sont autrement violents que les élans de la sympathie. L'homme primitif est colère, brutal, sanguinaire. Sa passion assouvie, il retombe dans une bestiale torpeur. Mais la tendresse appelle l'intelligence à son secours et triomphe par elle : elle terrasse et subordonne la personnalité sans la détruire. L'homme, par là, atteindra l'unité, source de sa félicité et base de sa grandeur; car les passions égoïstes se combattent avec furie et déchaînent sur l'âme la tempête et la dévastation. C'est à soumettre ce *moi* féroce à l'amour des autres que consiste l'évolution sociale : quelque grosse de difficultés que soit cette entreprise, les siècles amoncelés l'ont menée à bonne fin : ils ont créé des hommes chez lesquels les impérieuses exigences des besoins personnels ont été tellement refoulés qu'ils sacrifient volontairement leur vie entière au service de leur prochain.

Les nomades, chasseurs et pasteurs, sont parfois soudainement assaillis par des animaux dont les horribles rugissements les glacent de terreur. Ces êtres effroyables s'élancent du fourré, détruisent tout sur leur passage, écrasent les femmes et les enfants, inondent la terre de sang, dévastent tout au loin. La crainte de ces puissances inconnues fait naître l'adoration : l'homme prosterné les supplie de détourner leur fureur. Mais elles reparaissent et renouvellent leurs ravages.

L'imagination a transformé ces bêtes malfaisantes. C'est le minautaure, moitié homme, moitié taureau; c'est l'hydre serpent à sept têtes; c'est le sphinx avec la fi-

gure et les seins d'une femme, le corps d'un lion et les ailes d'un aigle ; ce sont les chimères, les dragons, les harpies, les sirènes et tant d'autres.

L'homme courageux qui ose attaquer le monstre et qui, par ruse, l'abat et le tue, restera fameux parmi les hommes. Il sera, plus tard, célébré comme un héros, adoré comme un dieu. De même tous ceux qui ont détourné ces fléaux des tribus naissantes, soit qu'ils aient refoulé l'ennemi monstrueux dans les forêts impénétrables, soit qu'ils l'aient anéanti. Plus d'une bande de chasseurs a été détruite : d'autres ont fui sur les montagnes et jusque dans les îles de la mer.

L'homme n'était pas seul dans ces luttes périlleuses : il avait un compagnon qui combattait bravement à ses côtés. Il avait rencontré fortuitement le chien à la chasse ; tous les deux effarés s'étaient arrêtés, se fixant longtemps, immobiles : chaque mouvement de l'un faisait reculer l'autre. La crainte céda enfin : comme un éclair, un rayon de tendresse avait traversé leurs yeux : ils se rapprochent, leurs gestes et leurs cris, car leur langage est le même, attestent leur étonnement, puis leur joie ; les voilà se prodiguant des caresses et devenus inséparables.

La distance n'est pas encore grande entre l'homme et l'animal ; ils ont, l'un et l'autre, les mêmes penchants, les mêmes facultés de l'intelligence, la même activité. Les siècles accentueront la différence ; nous retrouvons, de nos jours, l'animal non pas tel qu'il est apparu aux premiers hommes, mais tel que nous le dépeignent les plus lointains documents écrits ; tandis que l'homme est bien changé depuis. Il y a donc eu arrêt dans l'évolution progressive de la bête et, au contraire, continuité dans celle de l'être humain.

Le contact de l'homme a amélioré l'animal tant dans ses sentiments que dans son intelligence : l'hérédité a

fixé ces modifications. Le chien, qui vit parmi nous, diffère du chien qui, au début, s'est approché timidement de l'homme : il lui est plus attaché ; il est plus obéissant ; il a l'esprit plus éveillé ; il est supérieur à l'état originel.

La famille ne s'est constituée que parmi les hommes ; elle existe passagèrement chez certains animaux pour élever les petits ; dans notre espèce seule elle est définitive et indestructible : elle est née dès qu'un homme a reconnu une femme comme lui appartenant ; il n'a plus erré seul, il a traîné à sa suite son esclave, il a partagé avec elle sa venaison, il l'a défendue contre toute attaque et contre toute convoitise. La famille, élément de la société, a commencé notre séculaire ascension de l'animalité primordiale vers la civilisation : elle seule a pu faire éclore l'œuvre des générations qui se succèdent et influent les unes sur les autres.

Ce point de départ a fait défaut aux races animales les plus élevées. Aussi, à partir de là, elles subissent toutes la supériorité de l'homme : elles le redoutent ; celles qui l'approchent le vénèrent. C'est une soumission volontaire, c'est un culte. L'être humain devient un fétiche pour les animaux domestiques : il les protège ; eux l'adorent.

Mais il y a une autre cause de la séparation entre l'évolution de l'animal fermée à jamais et celle de l'homme ouverte indéfiniment à l'action de l'Humanité. C'est le langage. Après la famille, c'est lui qui a creusé le plus profondément la ligne de démarcation entre les deux destinées.

Le langage involontaire des animaux inférieurs, c'est le langage d'action : des mouvements liés à des sensations. Il est entendu de tous les êtres semblablement organisés. Il sert de base au langage volontaire commun à l'homme et aux animaux supérieurs. Comme ce mode de communication est artificiel, il comporte seul une

évolution progressive à mesure que la société se complique. Mais la prépondérance humaine arrête tout essor des sociétés animales et tout perfectionnement de leurs langues ; aussi, depuis longtemps elles ont atteint leur extension possible et sont restées stationnaires.

Le langage primitif commun à l'homme et à l'animal émane du sentiment : ce sont les penchants et les passions qui le déterminent. Il s'adresse d'abord à la vie : c'est la mimique. Mais comme l'obscurité ou tout autre obstacle peut rendre les mouvements invisibles, bientôt le langage de visuel devient auditif : il s'adresse à l'ouïe et remplace par le cri et le chant les gestes qui se borneront à les assister à l'avenir.

Cette révolution du langage se présente également dans les races supérieures. Le chien affolé de terreur, à l'état sauvage, hérissait son poil, tremblait de tout son corps, mais restait muet. Plus tard, et aujourd'hui encore, il hurle avec des notes sinistres; c'est une musique lugubre qu'accompagnent ses mouvements désespérés. De même, le chien chassait jadis en silence comme le loup et le renard : la flamme de ses yeux, l'agitation nerveuse de ses membres signalaient seules la présence et la capture de la proie. Maintenant il chante pour son maître qu'il accompagne à la chasse toutes les circonstances de sa poursuite : sa voix lui annonce qu'il rencontre le gibier, qu'il le suit, qu'il perd sa piste, qu'il la retrouve, qu'il le tient en arrêt et enfin qu'il le saisit.

Tel est le chant des oiseaux qui, loin d'être immuable, se perfectionne au détriment de leur gracieuse mimique ; tels les accents humains, les cris de douleur ou de joie, tombés maintenant en désuétude, qui ont tout d'abord remplacé les attitudes par lesquelles seules ces émotions étaient manifestées à l'origine.

Mais une nouvelle évolution va s'opérer dans le langage. L'animal exprime ses sentiments par des intona-

tions : autre est sa voix dans la peine ou le plaisir, autre quand elle s'adresse à ses petits : il sait demander sa pâture, mais il ne désigne pas le mets qu'il convoite. Le sauvage, d'abord, chante comme l'animal ses sensations et ses désirs; plus tard, un son désigne un objet déterminé, puis un autre son un second objet; un troisième spécifie un acte. C'est une caverne dans laquelle l'écho reproduit la voix humaine; c'est un lion blessé qui rugit de douleurs dans un hallier. Et la troupe primitive va chantant les quelques sons articulés qui rappellent ces faits observés : simple harmonie imitative. Les noms d'êtres se multiplient comme aussi les mots qui affirment ce qu'une personne fait ou éprouve; leur suite peint une courte et naïve aventure, c'est tout un petit poème; et dès lors ces paroles harmonieuses prévaudront et la musique ne sera plus que l'accompagnement de la poésie.

Les races animales les plus élevées n'ont pu effectuer cette seconde transformation. Leurs langues sont restées une plainte, un cri, un appel, une phrase musicale, mais elles n'ont pas produit de mot; ce qui a motivé l'arrêt de leur développement.

Ainsi, c'est la Famille en cultivant le sentiment et en subalternisant l'égoïsme, c'est le langage en substituant la parole au chant, qui ont constitué la séparation définitive et éternellement de plus en plus accentuée, entre la race humaine et les êtres les plus élevés sur l'échelle animale.

Beaucoup d'animaux sont venus à l'homme; c'est après le chien aussi utile aux pasteurs qu'aux chasseurs, la brebis, la chèvre, le bœuf, l'âne, le cheval et quelques autres. C'est la série des oiseaux familiers. La tendresse et non la violence a créé nos animaux domestiques. Ils se sont unis à l'homme pour l'éternité alors que la différence entre eux et lui était presque insensible. Et depuis que l'écart entre les deux natures va sans

cesse en augmentant, aucun animal nouveau n'a pu être domestiqué. Ceux qui l'ont été par nos plus lointains prédécesseurs sont restés fidèles à notre alliance. Bénissons donc ceux qui nous ont dotés de ces précieux auxiliaires, et d'autre part, prodiguons à ces compagnons de travail et de peine nos soins et notre bienveillance ; traitons-les avec indulgence et bonté. Quel vide autour de nous s'ils venaient à disparaître tout à coup ! Que deviendrions-nous malgré les machines et les inventions de l'industrie moderne? Ils font partie de notre existence et sont indispensables à notre bien-être. Et puis, le spectacle de leur vie calme et naïve restera le plus fidèle miroir des premiers pas de l'homme sur la terre.

C'est désormais entourée de tous ses nouveaux membres que s'avance la tribu des pasteurs. Elle se compose du patriarche, de ses femmes, de ses enfants et des familles de ses enfants. Elle recherche les gras pâturages et fuit les grands bois, repaires redoutables. Tant que l'existence reste errante, l'adoration de tous les êtres modère les destructions aveugles mais nécessaires pour déblayer le théâtre humain. Les chasseurs refoulent la masse vivante qui les encombre : c'est un carnage général limité bientôt aux bêtes sauvages, car l'affection sauve du massacre tous les animaux susceptibles de vivre dans notre intimité. De même, les pasteurs détruisent les bois qui restreignent le pacage : mais là encore l'amour fait épargner les végétaux utiles. L'homme prend possession de la terre.

Dès que les nomades stationnent quelque peu dans un lieu, le profond attachement qu'il leur inspire augmente la peine que leur cause un départ nécessaire. Les tombes vénérées, les arbres sacrés, les sources adorées les ramènent et finalement les fixent. C'est le passage à l'état sédentaire, première révolution sociale, source de toutes les autres.

Mais dans l'accomplissement de ce premier pas sur la voie de la civilisation, résulté des déchirements poignants que cause l'abandon du sol natal, le feu n'a-t-il pas eu une part considérable?

Il a dû frapper l'imagination des premiers hommes, l'incendie d'une forêt allumé par la foudre! Lorsque le vent l'attise, la flamme pétillante pénètre avec furie dans les taillis; elle se précipite avec l'impétuosité d'un taureau sur la futaie; elle creuse de larges sillons rougeâtres. Derrière des monceaux d'arbres carbonisés, des montagnes de fumée ferment l'horizon devenu plus vaste.

C'est un être redoutable que le feu! l'homme tremblant l'adore : il l'appelle, le supplie de venir à son secours pour renouveler sur un autre point ses ravages formidables et reculer les bornes du domaine pastoral. La scène s'agrandit : sur elle va se dérouler la lente succession des phases de la civilisation initiale.

L'homme dérobe un tison ardent, le place dans un endroit abrité et entretient avec du bois sec la flamme nuit et jour. Le feu consent à être adoré là. La tribu ne le quitte plus, tout entière au culte de ce nouveau et puissant fétiche : elle cesse d'être errante, elle s'établit en ce lieu. Chasseurs et pasteurs continuent leurs excursions lointaines, mais reviennent toujours vers l'autel sacré du Feu. Et chaque famille veut avoir son foyer où la flamme brille et pétille : elle purifie les aliments. Le chasseur ne dévorera plus la chair pantelante et ne boira plus le sang bouillant.

Les pluies torrentielles de l'équinoxe maîtrisent l'incendie de la forêt, arrêtent la dévastation, mais aussi elles éteignent les foyers de la peuplade. Ses larmes et ses sanglots implorent le Feu, ses hurlements de douleur sollicitent son retour. Quelle gloire pour celui qui sut le rallumer! frottant avec violence et rapidité deux

branches sèches l'une contre l'autre, il fait jaillir l'étincelle qu'il recueille dans des feuilles mortes et apparaît triomphant, un tison à la main, devant la tribu affolée de désespoir.

De ce jour, chacun veille avec sollicitude sur son âtre et recouvre le feu d'une habitation. Ce n'est plus le gîte passager du chasseur ni la tente mobile des pasteurs, c'est la première demeure fixe de la famille humaine : elle est construite solidement pour abriter le foyer contre les intempéries de l'air. De même que chaque homme possède ses femmes et ses enfants, chaque homme aura son domicile.

Toutes ces cases constituent la bourgade. Le campement des chasseurs et des pasteurs ne durait qu'un temps plus ou moins long, mais était finalement levé et reporté plus loin. Ici l'établissement devient définitif. Alors la plaine n'est plus assez vaste pour les bestiaux agglomérés. Avec le secours tout-puissant du feu, les ravages recommencent. Mais cette forêt que la flamme va détruire fournit les charpentes des habitations : elle recèle, dans ses profondeurs, les arbres couverts de fruits, objet de l'adoration générale. L'homme renoncera aux incendies volontaires.

L'amour et le culte ont créé nos animaux domestiques ; ils nous ont également dotés des plantes à notre usage. Le sauvage les apporte près de sa hutte et les adore : c'est le froment, la vigne et les arbres fruitiers.

Dès cette époque, l'alimentation devint ce qu'elle est encore parmi nous. Avec la chair, le laitage, les œufs, les légumes et les fruits ; avec l'eau, le vin. La plupart de ces aliments sont apposés sur le feu, car parmi les animaux l'homme seul fait cuire ce qu'il mange.

Seul également l'homme couvre son corps. Une ceinture de feuillage fut le premier vêtement enfanté par la pudeur. Après, la vanité y a joint des ornements : c'est

d'abord les tatouages, puis les plumes, les bracelets, les colliers.

Au commencement, le langage est composé d'un nombre très limité de mots; il n'est pas fixe, mais change sans cesse. Il n'est pas le même dans les familles diverses. Ensuite, il est particulier à chaque troupe nomade. Dès que la bourgade s'est formée, il devient commun à tous et les relie entre eux en se substituant de plus en plus à la mimique et en fixant le sens de chaque mot.

Parmi les familles, les unes continuent à chasser ou à paître les troupeaux, les autres s'adonnent à la culture de la terre et aux soins des arbres précieux plantés près des demeures; d'autres fabriquent les vêtements, les ornements ou les armes. L'état sédentaire spécialise les fonctions. Chez les nomades, tous les hommes sont chasseurs ou pasteurs. Dans le village, plusieurs renoncent à la chasse et à l'élevage des animaux pour une autre occupation : ils troquent les ouvrages de leur main contre du gibier ou d'autres aliments. Chaque famille n'est plus occupée exclusivement aux seuls besoins de sa subsistance : elle sent par suite l'importance des autres et sa propre utilité.

Alors surgit une famille placée pour commander : c'est celle d'un hardi chasseur, ayant longtemps dirigé les expéditions d'une troupe ou bien celle d'un chef habile ayant repoussé l'agression des bourgades voisines. Quelle que soit la source de son élévation, courage ou capacité, il ordonne et tous obéissent. La peuplade lui offre en dons les prémices de la terre, du bétail et du gibier : elle lui construit une demeure plus spacieuse et plus belle.

Chacun suit sa voie, mais tous les efforts doivent se combiner. Les instincts personnels poussent à la révolte, à la vengeance, au meurtre. Le chef est là pour

réprimer les écarts et punir les criminels, il est là pour réunir toutes ces activités séparées n'ayant d'autre objet que le bien-être personnel, il est là pour les diriger toutes dans la défense commune et dans l'œuvre de leur prospérité.

Et l'égalité primordiale de tous les hommes disparaît à jamais. Elle a régné dans la meute des sauvages suivant une piste ; mais peu de temps, car bientôt un chef s'est manifesté auquel on a offert toute la chasse et qui l'a distribuée à son gré. De même que la différence entre les conditions de l'homme et de la femme s'est creusée avec les siècles, ainsi l'inégalité s'est accrue parmi les hommes à partir du jour où l'un a commandé aux autres. Sous l'autorité de ces rois surgis d'eux-mêmes, les provisions sont accumulées, les bestiaux se multiplient, la fortune se forme.

Grâce à la richesse, la famille humaine peut accomplir sa destinée. La femme est enfin sauvée de l'esclavage originel : ce n'est plus l'être épuisé qui suit la troupe des chasseurs, portant ses enfants : ce n'est plus la servante des pasteurs, flétrie par les soins des troupeaux ; c'est la femme oisive, adonnée aux recherches de la toilette pour plaire et pour séduire ; c'est la femme délivrée des occupations grossières de l'homme, devenue délicate et belle ; c'est la mère élevant ses enfants et prenant sur ses fils en bas âge une influence qu'elle conservera toujours. Une telle femme peut devenir reine et prêtresse.

Le vieillard n'est plus mis à mort faute de pouvoir être nourri : il est conservé soigneusement dans la famille ; consulté pour son expérience, il préside le culte intime des ancêtres auxquels le trépas l'unira pour toujours. Il perpétue les traditions essentielles aux métiers et aux arts, bien avant tout rudiment d'écriture quelconque. L'animal le plus intelligent compte jusqu'à trois : au

delà, il constate vaguement la pluralité sans préciser un nombre. L'homme franchit rapidement cette limite : quatre, cinq, six lui deviennent familiers. Mais sept exalte son admiration. C'est le commandant de trois couples, c'est le président de deux progressions ternaires. Il devient d'un usage général : ses multiples servent à calculer jusqu'à septante-sept fois sept fois, c'est un nombre sacré : la gamme aura sept notes et la lyre sept cordes. Après six jours consécutifs d'une vie active et uniforme, un jour sera consacré aux rites, aux jeux et aux danses. Cette consécration de la septième journée qui fonde la semaine s'étendra de bourgade en bourgade, malgré les hostilités continues, par l'entremise des vieillards souvent envoyés de l'une vers l'autre, pour fixer les conditions d'une trève presque toujours violée aussitôt.

Les premiers hommes ont adoré les pierres, les végétaux, les animaux et enfin le feu. Mais toujours c'était un rocher déterminé et non l'ensemble des minéraux : c'était un buisson, un arbre, mais non le règne végétal tout entier : c'était un bélier, un bœuf, mais non les espèces ovine et bovine : c'était la flamme entretenue dans le temple ou sur le foyer familial et non le phénomène de la combustion, abstrait des corps qui brûlent. C'est bien plus tard que l'homme leva les yeux vers le ciel longtemps dédaigné. Il fallait avant tout déblayer l'horizon et reculer ses bornes. Alors durant leurs longues stations dans les pâturages, les bergers contemplèrent de nuit les étoiles et en plein jour le soleil. L'astre roi devint le principal fétiche subordonnant tous les autres sans excepter le feu. De même que dans chaque famille et dans chaque tribu, un chef dirige les entreprises communes et fait concourir à un même but les activités diverses, ainsi les fétiches personnels ont un maître aux ordres duquel ils obéissent. C'est le soleil qui fut le

premier être adoré commun à plusieurs familles et bientôt à plusieurs bourgades. Néanmoins chacun conserva son culte. L'homme continua à s'adresser à l'être supposé supérieur quoique semblable à lui, qu'il adorait en particulier.

Le soleil inaccessible nécessita, au contraire, un intermédiaire entre lui et ses adorateurs : il fallut un sacerdoce pour traduire ses volontés et lui transmettre les hommages du peuple. C'est une puissance nouvelle qui surgit incontinent parmi les hommes. Jusqu'alors la force seule avait commandé dans la famille comme dans la tribu : maintenant un homme, même dénué de vigueur et d'adresse, parlera et sera écouté : ses conseils seront suivis. C'est qu'il parle au nom du soleil dont il connaît les secrets : c'est qu'il enseigne comment on peut gagner sa bienveillance, délivrer ses rayons prisonniers d'un nuage, éteindre ses feux dévorants par une pluie bienfaisante. Il sera consulté par tous, même par les chefs, et son autorité se dressera devant la leur.

En face de la force s'élève l'intelligence : représentée d'abord dans la famille par le vieillard que l'expérience grandit, elle va se concentrer chez quelques hommes. Ils auront observé l'âme humaine : ils auront découvert les diverses passions et mesuré leur intensité; et ils prêteront ces sentiments au soleil et expliqueront par eux toutes les particularités des influences sidérales. Le ciel régira la terre et ses habitants.

Le soleil brille partout; son culte s'étendit d'un pays à un autre; il devint rapidement commun à de vastes populations soumises à des chefs différents : première union religieuse parmi les hommes. Le sacerdoce, né spontanément, se répandit au delà du lieu où il avait surgi. Ces hommes respectés, quoique sans puissance matérielle, allèrent dans les autres bourgades apprendre

comment on fléchit le courroux du soleil et comment on le glorifie de ses bienfaits.

La peuplade devenue opulente offre des dons aux interprètes des astres comme elle a prodigué ses richesses à son roi ; elle fait vivre dans l'abondance les familles de ceux qui lui parlent au nom du ciel et qui lui enseignent à se concilier ses faveurs.

Les prêtres utilisent leurs loisirs. Ils règlent les instruments de musique et les danses. Pour perpétuer une attitude expressive, ils s'ingénient à modeler des statues auxquelles ils font représenter les principaux mouvements qui expriment les passions de l'âme ; ils ornent les vêtements de dessins, les armes de ciselures, naïve et fidèle représentation des animaux et des plantes. Ils perfectionnent le langage en le fixant dans des hymnes chantés en l'honneur du soleil. Et de même qu'ils ont reproduit dans leur sépulture les principaux gestes de la mimique, ainsi ils cherchent à matérialiser le langage auditif, à donner un corps à la parole ailée afin de la communiquer aux absents qui ne peuvent l'entendre et à ceux qui vivront après eux. A cet effet, ils dessinèrent l'objet que désigne le mot ou l'acte qu'il rappelle : une phrase devint un tableau figurant ce qu'elle exprime. Telle fut la première écriture fondée par les hommes.

La principale occupation du sarcerdoce consiste surtout dans le culte. Chaque famille apporte aux idoles domestiques les mets les plus délicats : la peuplade offrira également au fétiche céleste les prémices de ses troupeaux dans des sacrifices sanglants qui se perpétueront jusqu'au christianisme. Les prêtres en prescrivent toutes les cérémonies et vivent de la chair des victimes. Chez les peuples guerriers, ce sont des esclaves qu'on immole ; ou bien encore des hommes et des femmes qui s'offrent volontairement pour détourner de leur tribu les fureurs de l'astre adoré.

Les regards sans cesse élevés vers le soleil, la sagacité sacerdotale finit par reconnaître sa marche journalière et même ses variations annuelles quoique peu sensibles dans les climats équatoriaux, théâtre de notre enfance. Mais c'est la lune qui captive son attention avec les formes diverses qu'elle revêt durant ses phases successives. Les lunaisons servent à mesurer le temps ; or aucun nombre de ces périodes ne représente la suite des saisons. Alors l'année cessera d'être lunaire pour être déterminée par la marche du soleil. Tout un peuple en fête, dans des processions solennelles à travers les moissons dorées, glorifie les bienfaits des doux rayons de l'astre qui préside aux destinées des rois et des peuples.

C'est que pour l'homme primitif le soleil vit ; comme lui, il aime, pense et agit. C'est par affection qu'il nous inonde de lumière et nous réchauffe. C'est par bonté qu'il couvre notre terre de fleurs et de fruits. C'est par attachement qu'il revient chaque matin nous délivrer des ténèbres et nous sourire. C'est par dévouement qu'il s'arrête, en retenant le jour captif, pour assurer une victoire ou pour prolonger une fête. C'est à notre appel qu'il reparaît radieux en chassant les nuées redoutables. C'est pour calmer nos angoisses qu'il triomphe du monstre dévorant acharné sur sa face.

Mais cette adoration si générale faiblira avec le temps chez les peuples du couchant. La gloire du soleil sera obscurcie par celle de son créateur virtuel. A lui seul s'adresseront alors les bénédictions et les actions de grâces. L'astre du jour deviendra une créature inerte sans volonté et sans amour : vouée à l'immuable évolution que lui aura assignée de toute éternité l'impénétrable Providence. Sa lumière éclairera inconsciente : son foyer rayonnera au hasard vers les profondeurs glacées de l'immense univers.

Le soleil sera sans temple et sans autel en Occident. Mais l'avenir lui restituera l'éclat solennel de son antique culte. Sa fête comptera partout parmi les plus belles. Lorsque les peuples modernes auront enfin reconnu l'Humanité comme l'unique auteur de leur félicité et de leur grandeur, ils lui associeront dans leurs hommages l'étincelant foyer de notre monde. Ils n'oublieront pas qu'il a été l'éternel témoin de nos luttes et de nos victoires, que son adoration a marqué le début du triomphe de l'intelligence sur la force, que sa magnificence dans les cieux raconte la gloire du génie humain. Aussi rendront-ils à cette source vive de lumière et de chaleur la vie que lui avaient prêtée les premiers hommes. Ils célèbreront à nouveau son inépuisable tendresse : ils béniront derechef la bonté ineffable de ses brûlants baisers. Et dès lors, le soleil sera à jamais adoré sur toute la terre et glorifié conjointement avec l'Humanité dans tous les siècles des siècles.

L'homme est le seul animal qui purifie son manger par le feu et couvre sa nudité de vêtements : seul aussi, il façonne à son usage des armes et des outils. C'est la pierre taillée et martelée qu'il tient d'abord à la main pour l'attaque ou la défense. Il en fait, plus tard, des racloirs pour écorcer les arbres et nettoyer les peaux, des pointes pour percer le bois et le cuir : il en fait, en outre, des lames et des scies. Il emboîte une pierre légère et mince dans une poignée en bois, c'est un poignard : ou bien, il la fixe au sommet d'une hampe, c'est un javelot.

Après la pierre, l'os, l'ivoire des dents, les cornes des animaux servent à fabriquer les armes, les outils et les ornements, pendants d'oreilles, bracelets et colliers. Le potier travaille avec art l'argile embellie par le feu.

Enfin vient le fer. Il ne se rencontre pas à la surface de la terre comme la pierre, l'os, l'ivoire ou la corne.

C'est le feu qui l'extrait du minerai, qui le rend ductible et malléable. Béni soit le feu pour ce nouveau bienfait ! mais hélas ! ce métal va répandre des flots de sang parmi les hommes.

Le chef qui fut muni le premier de cette arme redoutable dévaste les peuplades voisines : ses compagnons couvrent leur tête et leur poitrine de plaques protectrices. La guerre est la plus périlleuse de toutes les chasses ; car le gibier est égal au chasseur. Aussi les hostilités sont continues : tribu contre tribu, ce n'est pas la conquête, c'est le carnage, c'est l'extermination.

Cependant les luttes sans fin déciment les vainqueurs eux-mêmes : il faut combler les vides. Le massacre des vaincus cessera; ils seront arrachés à la mort pour être distribués ou vendus. C'est l'origine de l'esclavage qui ne devait disparaître chez l'élite humaine qu'avec l'empire romain. Quelquefois les chefs triomphants adoptent l'armée défaite : les guerriers survivants deviennent leurs fils : les veuves leurs femmes. C'est une tribu fondue dans une autre. Mais le plus souvent le soldat qui n'a pas été égorgé sert dans la famille pour vaquer aux soins du ménage ou à la culture des champs.

L'institution de l'esclavage, si révoltante pour nous, fut donc salutaire. Lorsqu'une troupe de chasseurs en rencontrait une autre, une rixe s'élevait orageuse suivie d'une lutte : ceux qui avaient le dessous étaient dévorés comme de la venaison. Lorsqu'une tribu disputait à une autre la jouissance d'une contrée giboyeuse, les vainqueurs massacraient toute la bourgade. Alors il arriva que quelques hommes se trouvèrent en petit nombre, entourés d'une foule de femmes et d'enfants affamés ; de ce moment, ils épargnèrent l'ennemi tombé dans le combat et l'emmenèrent enchaîné. L'esclave travaillera pour servir et nourrir la famille du guerrier : ainsi il aura la

vie sauve. Arraché aux siens, transporté dans une peuplade étrangère dont il ne comprend pas la langue, sans famille, sans fétiche protecteur, il vivra courbé sous le joug comme le bœuf du labourage : nourri et soigné, mais donné en troc, vendu et finalement mis à mort lorsqu'il ne peut plus rendre aucun service.

Une tribu s'élève plus forte que les autres : elle désarme les peuplades avoisinantes et les réduit en esclavage. Les hostilités entre ces localités cessent et tout autour des vainqueurs la paix forcée succède aux fureurs guerrières. La bourgade victorieuse devient une cité : les dépouilles des vaincus s'y entassent : la foule des esclaves grossit sa population et de toutes parts affluent dans la ville naissante les principaux habitants du voisinage avec leurs trésors. La condensation des richesses, quoique lente, produit une florissante prospérité. Dans les populations vaincues, la masse réduite en servitude cultive la terre et élève les bestiaux pour nourrir la fourmilière des citadins, ou bien charrie les produits indispensables à son habillement et à son habitation.

Ce qui distingue la cité de la bourgade, ce n'est pas seulement la supériorité de son étendue et de sa population, c'est surtout la domination qu'elle exerce au loin, tout alentour de ses remparts sur de vastes territoires annexés au sien. Les bourgs et les villages y sont délivrés des luttes sanglantes et des rivalités perpétuelles : ils sont à l'abri du pillage et du massacre, car tous les guerriers sont concentrés sur les frontières. La capitale grandit par l'industrie et le commerce : le roi y réside lorsqu'il n'est pas à la tête de son armée : le sacerdoce y célèbre ses fêtes et ses solennités.

La cité comme la bourgade, et mieux qu'elle, constitue un organe de l'Humanité. Par elle, le passé peut agir sur le présent : le poids des générations disparues pèse sur les vivants. Les chefs dirigent l'activité mili-

taire, exercent les répressions nécessaires : la personnalité se discipline par l'obéissance; les femmes combattent l'égoïsme ; le sacerdoce ébauche le premier essor de l'art et de la morale. Les voies sont ouvertes aux effluves invisibles : l'âme éternelle descend sur les supériorités humaines et de là rayonne sur la masse pour atténuer sa médiocrité native.

Et les cités se multiplient. Leurs rois se jalousent et se font la guerre. Les luttes sont moins sanglantes que celles des chasseurs ou que celles des bourgades primitives. Mais elles sont continuelles comme elles. Tantôt un monarque triomphe d'un autre, réduit la population vaincue en esclavage et détruit la capitale de fond en comble : tantôt un autre inflige le même sort au vainqueur. Les compétitions des chefs font couler des fleuves de sang : aussi ces états sont-ils sans durée.

Telle est l'enfance du genre humain. Elle a institué la famille en rendant à jamais différentes la destinée de l'homme et celle de la femme, identiques durant l'animalité originelle. La subordination de celle-ci fut d'abord une longue servitude, mais l'accroissement de la richesse l'en a délivrée : elle est devenue l'épouse et la mère. Ce premier âge nous a dotés des animaux domestiques et des plantes utiles, puis, en rendant sédentaires les tribus nomades, il a fait naître le culte des ancêtres qui ira en grandissant : il a inauguré ainsi les relations intimes entre les vivants et les morts, alimentées par le langage. En outre, il a fait surgir de la force l'autorité et le commandement, mais pour les établir il a subi des siècles de guerre et fondé l'institution de l'esclavage : l'égalité disparut pour toujours de l'association humaine. Enfin, en esquissant le sacerdoce, il a dévoilé la vocation de l'intelligence qui se proposera sans relâche de modérer les abus de la puissance. La société a été ébauchée dans toutes ses

parties constitutives et, pendant toute l'évolution sociale, elle ne cessera jusqu'à nos jours de présenter partout et toujours le même spectacle.

C'est une réunion plus ou moins nombreuse de familles : les femmes sont occupées dans l'intérieur à préparer les aliments et à élever les enfants ; les hommes, au dehors, combattent sous un chef ou travaillent pour un maître. La presque totalité de la fortune qui a été produite et conservée par tous est concentrée dans quelques mains. La masse de la population se réunit à certains jours, pour adorer des êtres invisibles réputés tout-puissants, sous la direction de quelques hommes dont les familles sont entretenues par la communauté. Cette société est mise en rapport avec les contemporains par le langage, transmettant de génération en génération l'héritage amélioré des prédécesseurs : les ancêtres morts exercent une influence sur les vivants par l'éducation dans la famille, par le culte dans la cité. Telle nous trouverons l'association des hommes aussi bien parmi les fétichistes de l'Afrique et les théocraties de l'Asie que dans les monarchies de l'Europe et les républiques de l'Amérique. Tout le progrès, de siècle en siècle, consistera uniquement dans l'extension et l'affinement de cet ordre, commun à tous les lieux et à tous les temps, et qui constitue l'éternelle existence des sociétés humaines.

Mais au début quelle instabilité ! le massacre des vaincus ou leur dispersion comme esclaves compromet les acquisitions des métiers et des arts. Les vainqueurs, après le triomphe, doivent reprendre la série des efforts et des tâtonnements dans chaque nature de recherches. Aussi les améliorations sont-elles lentes dans ce premier âge. L'action de l'Humanité est trop restreinte, elle tempère un peu la brutalité de l'homme par l'attachement aux femmes et aux enfants : mais la providence

des morts n'exerce que d'une manière insuffisante son empire sur les pensées et sur les actes. Les luttes continuelles pour les motifs les plus futils absorbent toute l'activité : la richesse en formation, sans cesse anéantie, ne peut être accumulée que très lentement. L'idiome particulier à chacun de ces petits Etats ne peut se constituer en langue commune à plusieurs. Le sacerdoce naissant, toujours menacé de destruction comme le reste de la tribu, n'a pas la sécurité et le calme qu'exigent les œuvres de l'intelligence : il se borne à imaginer des incantations et des pratiques superstitieuses pour fléchir la colère ou gagner la faveur des divers fétiches. Ces peuples restent féroces et pauvres.

Voilà l'état le plus ancien des associations humaines. Il nourrit dans son sein le germe d'une évolution spontanée qui l'élèvera au second âge ; l'hérédité des offices, instituant les castes, consolidera tous les appareils sociaux et leur procurera la persistance et la durée qui leur avait fait défaut jusqu'alors. C'est ainsi que le régime de notre première enfance, malgré les tendances à s'éterniser, se trouve réduit aujourd'hui, après des siècles de siècles, aux tribus nomades de l'Océanie et aux peuplades nègres du centre de l'Afrique, minorité de notre espèce.

Chapitre II. — Second Age.

Lorsque la peuplade errante passe à l'état sédentaire dans la vallée d'un grand fleuve, défendue par des montagnes ou bien entourée de déserts, la société humaine atteint rapidement son second âge et se constitue en théocratie pour y persister indéfiniment.

Ce qui caractérise cet ordre nouveau, c'est d'assurer par l'hérédité de toutes les professions la conservation

et le développement des organes sociaux ébauchés dès la naissance de notre race.

La première tâche qui incombe à ces associations, c'est de refouler les nomades environnants et de leur enlever toute tentative de retour offensif. Car la douceur du climat et la fertilité du sol sont de puissants attraits. Chaque famille, avec un peu de travail, produit plus qu'elle ne consomme et les fruits de la culture se conservent non seulement jusqu'à la récolte suivante, mais encore durant des années ; des provisions considérables sont vite accumulées. Les guerriers peuvent se consacrer à la défense commune et à la poursuite de l'ennemi : pendant leur absence, ils n'auront à redouter, pour les leurs, ni la famine ni même la privation.

Le culte fétichique du ciel avait nécessité des intermédiaires entre les astres inaccessibles et leurs adorateurs. Ces hommes inspirés s'attachèrent bientôt à contempler non seulement les corps célestes eux-mêmes, mais surtout les divers évènements qu'ils présentent. Le jour sembla, au début, particulier à chaque lieu : il apparaissait et disparaissait à sa guise. Puis on s'aperçut que le phénomène se reproduisait toujours égal à lui-même dans plusieurs endroits : il est donc dirigé par une volonté. Il devint une divinité comme l'aurore, comme le crépuscule. Le globe solaire fut le trône du dispensateur de la lumière d'où il éclaire le monde. La lune fut le séjour préféré de la reine de la nuit. Le mouvement régulier des étoiles révéla l'arbitre du firmament. Le nuage qui passe fut adoré par les premiers hommes comme un être redoutable : plus tard, on saisit ce qu'il y a de commun entre plusieurs nuages différents et on les soumit à une déité armée de la foudre. De même pour les flots de la mer, les vents et les fleuves. Les groupes de fétiches semblables avaient reçu un chef : les dieux dont les pouvoirs sont reconnus identiques auront éga-

lement leur souverain. Il y eut parmi eux des supérieurs et des inférieurs : la suprématie sur tous appartient surtout à celui qui s'incarnera dans le soleil, objet prépondérant de l'astrolâtrie.

Telle fut l'origine des dieux ; ils empruntèrent leurs noms aux principaux astres dont le culte leur avait donné naissance. Difficile et immense révolution dans la pensée de l'homme et d'une lenteur extrême ! Il s'agissait de retirer à la matière l'activité et la vie pour la concevoir désormais comme inerte et soumise aux volontés et aux passions d'un maître extérieur. Aussi les familles humaines continuèrent-elles à adorer leurs fétiches en les courbant sous la domination suprême de ces puissances inconnues. Ces arbitres du ciel dominent non seulement la terre et tout ce qui vit à sa surface, mais l'homme lui-même ; c'est leur occupation favorite d'intervenir dans nos affaires : de diriger nos sentiments et nos pensées vers un but insaisissable par nous, mais assigné et prévu par leur sagesse. Jusque-là l'homme avait vécu au milieu d'êtres supposés absolument semblables à lui quoique plus puissants, visibles et accessibles ; il devint dorénavant l'esclave des immortels, invisibles et inaccessibles. Son intelligence, ses passions, ses actes furent soumis à leurs caprices. Obtenir leur secours, gagner leur faveur devient la préoccupation de tous, car ils rêvent, avec cette assistance, un empire illimité sur la nature entière.

Les prêtres et leurs familles, issus des divinités, constituent la caste sacerdotale, la plus ancienne de toutes, enrichie par les dons de la population. A elle le commandement et la puissance. Ce n'est plus l'âge qui seul inspire la vénération, c'est surtout la naissance : on naît prêtre. Celui auquel ont été confiés les secrets des dieux transmet ce dépôt à ses fils : ils parleront comme lui en leur nom sacré, interpréteront leurs volontés et trans-

mettront les prières et les supplications du peuple. Les autres castes, d'une origine divine mais subalterne, sont échelonnées sous la prédominance de celle qui les unit par le culte public. L'homme en naissant est destiné à un métier qui a été celui de ses pères et qui sera celui de ses enfants. Un lien plus vaste que celui de la famille s'étend de peuple à peuple, basé sur la similitude des occupations. Les perfectionnements sont assimilés par l'imitation et perpétués par l'apprentissage. Jadis, lorsqu'une peuplade périssait exterminée, toutes les traditions, tous les procédés étaient perdus avec elle. Il fallait retrouver, un à un, les progrès oubliés et inventer à nouveau ; quelle cause de retard ! quelle source de vains efforts ! Tandis que la caste ne périt pas, même lors de l'effondrement d'une cité : elle continue à vivre dans les contrées voisines et avec elle toutes les acquisitions précieuses du génie humain.

La caste des guerriers est, après celle des prêtres, la plus importante, mais aussi la plus chargée de devoirs et d'obligations. Elle a fourni des familles souveraines. Toutes les deux vont grandir, face à face, dans une rivalité perpétuelle, en lutte constante pour s'asservir.

L'esclavage des vaincus qui a remplacé le massacre primitif est maintenu : ces soldats épargnés sont utilisés dans les travaux de la paix et surtout dans ceux de l'agriculture : ils ont la vie sauve et dans leurs mains l'instrument de leur futur affranchissement.

La fortune est liée à la profession : chaque famille possède sa demeure, ses vêtements, ses ustensiles et ses outils. A la caste des cultivateurs la propriété des terres, à celle des artisans les moulins, les forges et les fabriques, à celle des marchands les bazars, les entrepôts et les navires.

Les échanges entre les particuliers et plus tard entre les nations voisines font naître la monnaie, institution

fondamentale pour l'accroissement de la richesse. C'est d'abord un morceau de fer, d'argent ou d'or donné en troc contre un boisseau de froment ou contre un bœuf. C'est ensuite un poids déterminé et fixe de métal pour évaluer les différentes marchandises. Enfin, c'est la substitution d'un bien durable et presque incorruptible à des produits susceptibles d'être avariés et détruits, et, par suite, c'est un héritage d'une transmission plus facile et plus sûre.

Le sacerdoce fait élever des temples à ses dieux, monuments imposants et grandioses. Il sculpte leur image puisée dans son imagination, car il est indispensable de dévoiler au public le visage, le costume, l'attitude de ces êtres invisibles qui dirigent dans toutes leurs actions les familles et les peuples : image bizarre, mais pleine de majesté. Sur les pierres de ces édifices comme sur celles des tombeaux, il raconte les grands événements du temps. Pour cela, partant du simple et naïf dessin par lequel, dans le premier âge, on représentait les objets qu'il s'agissait de désigner, il a fixé et réglé les hiéroglyphes qui perpétuaient les actions mémorables. Mais, avec le temps, les caractères figuratifs prirent une valeur symbolique. Les images signifièrent autre chose que l'objet qu'elles peignaient : ce furent des symboles désignant plusieurs êtres offrant entre eux quelque rapport. Enfin l'écriture devint syllabique : chaque syllabe eut son signe particulier emprunté aux modes précédents. Mais leur très grand nombre exigea une longue étude : la lecture fut aussi difficile que l'écriture. Toutes les inscriptions restèrent à l'usage exclusif de la caste sacerdotale qui seule en pénétrait le sens.

Tout entier au culte divin, le sacerdoce croirait déroger en commandant une armée ou en dirigeant une grande entreprise industrielle : il charge de ce soin des mandataires consacrés par lui et soumis à ses ordres.

Affranchi des soucis de la vie par ses richesses, il peut librement méditer sur le bien public et sur la direction universelle des sociétés. Il règle la vie dans son entier : il réduit l'alimentation animale, prescrit le vêtement, la purification corporelle, le logement; il dicte les lois morales sous le titre de commandements des dieux, relatives au meurtre, au vol, à l'inceste, à l'adultère. Il formule les prières, organise les processions et les danses, compose les chants et les accompagnements de la musique pour des fêtes magnifiques à l'occasion du retour des saisons. Enfin, il conseille, consacre, règlemente et juge même au-delà de la tombe.

La peuplade enfant ne connaissait pas la mort, cette fin définitive et irrévocable de tout être ; elle croyait que le défunt se transformait pour vivre d'une autre manière. La famille lui choisissait une demeure dans une grotte ou sur des rochers : elle posait à ses côtés son mobilier, ses armes, ses bijoux; elle lui portait de la nourriture. Tel fut le premier culte des morts. Mais, lorsque tout phénomène quelconque fut expliqué par une volonté extérieure, il y eut le dieu des morts et le séjour des trépassés. Le cadavre cessa de vivre, d'aimer, de penser et de vouloir; il put, dès lors, être déposé sans scrupule dans le sein de la terre ou consumé dans les flammes. La personne humaine subsista en dehors de lui, ombre impérissable dans le royaume des mânes, où elle était jugée, punie et récompensée par les dieux.

Les constructions gigantesques des théocrates dénotent de profondes connaissances relatives à la coupe, au transport et à la mise en place de leurs immenses blocs de pierre. Les œuvres de canalisation et d'irrigation qu'ils ont exécutées en Egypte, en Chaldée, en Chine et dans l'Inde, ont donné à ces contrées une fertilité et une richesse qui subsistent après tant de siècles.

Ces sociétés théocratiques concentrées autour d'une grande cité se développent en paix. Les richesses croissent rapidement; la vie y est facile. Les femmes, affranchies de tout travail extérieur, vivent dans la famille, où les hommes de tous les rangs goûtent le calme et le bonheur. Les vieillards sont soignés et respectés. La religion préside à toutes les phases de l'existence : c'est l'école de la vénération des faibles pour les forts. Durant cette période si prolongée, l'homme est devenu disciplinable. Dans la première enfance, sa nature vagabonde et capricieuse ne se soumet qu'à la force. Sous la tutelle séculaire des dieux, il devient respectueux et docile.

Si un peuple guerrier, nomade ou sédentaire, découvre cette riche proie et fond sur elle, il la subjugue sans peine. Mais le vaincu absorbe le vainqueur : les mœurs et les coutumes ancrées sur l'hérédité de toutes les fonctions sont inexpugnables; le sacerdoce conserve son prestige. Les chefs victorieux prennent rang dans la hiérarchie militaire et défendent la cité contre les nouveaux conquérants. Et cette douce enfance grandit lentement sur les siècles amoncelés. Un long avenir la conduira sans convulsions vers l'âge mûr. Elle persistera à vénérer ses ancêtres et sans rompre avec le passé, dans la suite tardive des temps, les classes ouvertes à tous se substitueront aux castes fermées : le mérite remplacera la naissance; les lois immuables de l'économie naturelle annuleront l'empire capricieux des dieux tout puissants.

Cependant l'ordre intérieur est troublé par les prétentions du sacerdoce et de la royauté. Les guerriers finissent par prévaloir toujours et partout. Les monarques dominent les prêtres tout en les ménageant, car leur autorité exige la consécration religieuse pour revêtir un caractère divin. Aussi prennent-ils leurs mi-

nistres parmi eux et subissent-ils avec humilité leurs admonestations et leurs jugements. Mais le triomphe des rois mit fin à la paix extérieure entretenue soigneusement sous le gouvernement hiératique. La conquête fonde alors des empires immenses qui se détruisent les uns les autres. C'est le sort commun aux royaumes des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses. Les usages et les institutions se continuent des peuples conquis à leurs conquérants. C'est la théocratie avec un maître royal mais conservant d'ailleurs tous ses caractères essentiels : la confusion des deux pouvoirs, l'hérédité de toutes les professions et l'esclavage des travailleurs.

Lorsque d'opulentes cités, comme Ninive et Babylone, sont détruites et leurs peuples réduits en servitude, les dieux triomphants s'unissent aux dieux abattus et leurs interprètes fusionnent leur sagesse et leurs connaissances. Telle est la ténacité de l'ordre théocratique qu'il subsiste en Asie ; c'est encore de nos jours l'organisation des grandes sociétés de la race jaune dans l'Inde, le Thibet et la Chine.

L'élite humaine en Occident n'a point attendu l'évolution spontanée qui doit conduire pas à pas notre seconde enfance à l'âge mûr. Le point de départ de sa progression originale fut dans les colonies fondées par l'antique Egypte et par les autres théocraties voisines. La prudence sacerdotale envoyait au loin les natures turbulentes ; mais elle les faisait accompagner pour maintenir parmi elles le culte et les mœurs de la mère-patrie. Cependant l'éloignement desserrait les liens et diminuait l'influence traditionnelle. C'est de là que, secouant toute entrave, la jeunesse de l'élite humaine s'est élancée dans une voie inconnue ; donnant un libre essor à l'intelligence et à l'ardeur guerrière, elle a grandi à travers les orages et c'est sur un amas de ruines qu'elle entrevoit la maturité après trois mille ans de perturbations

et de carnage. Nos nouveaux ancêtres, émanés des sociétés sacerdotales mais émancipés de leur joug, ouvriront au génie de l'homme les libres horizons de la poésie et de la science; puis incorporant toutes les nations assimilables dans un seul et vaste empire, ils leur donneront les mêmes coutumes et imposeront au monde les mœurs de la paix en faisant cesser les rébellions et les guerres; enfin, séparant à jamais le conseil du commandement, ils mettront les prescriptions morales au-dessus de la force, affranchiront la femme et briseront les chaînes des esclaves au nom de l'égalité de tous les hommes devant le tribunal de Dieu, leur père commun.

Cet affranchissement de la discipline sacerdotale fut le début de la longue révolution qui ébranla chez l'élite humaine le respect religieux des ancêtres, qui subordonna le cœur tantôt à l'esprit, tantôt à l'activité, mais ne put jamais rétablir l'unité qu'elle avait détruite, ni rendre à tous les actes humains l'inspiration continue du sentiment et la direction de l'intelligence.

C'est que l'ordre théocratique est aussi complet que durable, tel qu'on ne le rencontrera plus que pendant quelques siècles au moyen âge, mais alors incomplet et précaire, pour ne le retrouver que dans l'état final. Il sut, en effet, régler tous nos actes par la vénération envers les dieux : toutes les prescriptions tant pour le soin du corps que pour la vie privée et publique furent présentées comme les ordres directs de la Divinité. Pour accroître la crainte des êtres invisibles, le génie sacerdotal eut recours à toutes les ressources de l'imagination afin de révéler aux masses leur toute puissance et leur éternité.

L'Humanité est née dès l'apparition des tribus nomades sur le théâtre terrestre, mais elle n'a pu grandir, émiettée dans cette multitude de petits noyaux, aspirant chacun à l'expansion universelle et tous incapables d'y

parvenir. Dès qu'elle a possédé pour organe la première cité fondée par la conquête, elle a immédiatement fait sentir son action invisible; arrêtée presque aussitôt dans son cours par la destruction du royaume, elle s'est réfugiée dans un autre où l'attendait le même sort. Ces sociétés primitives vivent sans progresser : elles se succèdent semblables les unes aux autres, comme arrêtées dans leur évolution. La durée du second âge, au contraire, permet à l'Humanité de s'épanouir et d'asseoir solidement son existence. L'influence latente des générations successives sur les vivants s'exerce sans discontinuité : les bons, soutenus par la tradition, luttent avec avantage contre la masse des méchants. Le passé se lie au présent par le culte des ancêtres institué à chaque foyer, par celui des inventeurs dans chaque corps de métier. La vénération de tous envers les dieux assigne un même but à toutes les bonnes volontés et à tous les dévouements. La pensée, jusqu'alors personnelle, s'évanouissait avec celui qui l'avait enfantée : elle reparaissait plus tard mais pour s'envoler de nouveau sans laisser de trace. Tandis que dans la caste sacerdotale elle s'incarne et se perpétue : transmise du père au fils, du supérieur aux novices, elle grandit fécondée par les efforts de tous. Alors se forme le premier trésor intellectuel qui ne périra plus : cet héritage vénéré viendra jusqu'à nous. Transmises de civilisation en civilisation, ces richesses entassées seront les assises indestructibles des sciences et des arts parmi les hommes. Cette innombrable quantité d'observations recueillies durant tant de siècles sur la nature humaine, sur les maladies et sur l'aspect du ciel a fait naître la morale, la médecine et l'astronomie. A l'âge théocratique, l'Humanité apparaît dans toute sa vigueur juvénile : tête et bras au service du cœur.

Mais si nous l'apercevons clairement dans sa gloire

naissante, elle restait cachée aux prêtres et aux peuples des antiques théocraties : les dieux masquaient sa présence. C'est vers ces êtres imaginaires que tous dirigeaient leur reconnaissance et leur amour, c'est à eux qu'ils rapportaient les bienfaits de l'Humanité, c'est en leur personne qu'ils bénissaient son intarissable providence.

Joseph LONCHAMPT.

(A suivre.)

BULLETIN D'ANGLETERRE

I. — SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE NEWTON HALL

(FLEUR DE LIS COURT, FETTER LANE E. C. LONDON)

LE SOCIALISME MORAL ET RELIGIEUX

CONFÉRENCE DE M. FRÉDÉRIC HARRISON (le 1er Moïse 103 (1er janvier 91)

(Traduction par Mme de C.)

Nous entrons aujourd'hui dans la dernière décade du XIXe siècle, après une année qui a tous les signes caractéristiques du siècle même — essentiellement une époque de transition, d'attente, de mouvements indécis et de débats sans conclusion.

Peu de chose a été parachevé dans l'année qui vient de se clore; elle n'a fait qu'ajouter des questions nouvelles à résoudre. Et il semble bien que la tâche du XIXe siècle sera jusqu'à sa fin de léguer au XXe siècle une série de problèmes dont la solution ne puisse pas être plus longtemps ajournée.

I

Mais avant d'entrer en matière, ne sera-t-il pas opportun de dire quelques mots du but et des méthodes au moyen desquels nous sommes réunis ici? Dans quelques mois il y aura dix ans révolus que nous avons ouvert cette salle et commencé notre œuvre commune. Je saisis cette occasion de vous rappeler ce que nous avons essayé de faire et ce que nous pouvons espérer avoir bien fait.

Notre groupe se compose d'hommes et de femmes qui ont été, pour la plupart, élevés dans une des communions orthodoxes. Beaucoup parmi nous ont plongé depuis leur enfance dans le sein d'une association théologiste; mais ne trouvant plus dans le dogme et la morale de leur Eglise que cendre et poussière, et révoltés en même temps contre l'indifférentisme courant, contre l'agnosticisme ou l'athéisme du jour, ils ont cherché une religion dont les préceptes moraux et le Credo soient démontrables scientifiquement. Nous avons trouvé cette religion dans le culte de l'Humanité (Service of man) et dans la droite ligne du devoir moral tel que le trace et le définit l'ensemble de la science naturelle et sociale. Or notre but, rappelons-le, est entièrement d'accord avec l'enseignement pratique du bien et du bon, tel qu'il existe partout en dedans ou en dehors du christianisme. Nous ne nous proposons aucun objet que les adhérents d'une religion établie ou que les contempteurs de toute religion quelconque rejettent comme indigne, insensé ou arriéré. Tous les honnêtes gens depuis le catholique absolu jusqu'au classique athée font profession d'admettre que le but de la vie est d'accomplir nos devoirs sociaux et moraux. Tout ce que les chrétiens reprochent à notre religion est ceci : que nous ne la complètons pas d'une construction céleste, surnaturelle et de visions transcendantales. Et, d'autre part, tout ce que le plus critique des agnostiques objecte contre nous se résume en ceci : que nous appelons le culte de l'Humanité un devoir *religieux;* alors que lui-même admet le service de notre espèce, en tant que devoir moral et social. A la première de ces objections nous répondons : — que nous accepterons les visions célestes aussitôt que nous aurons une preuve rationnelle quelconque de leur réalité; mais que nous ne pouvons actuellement ni les admettre comme prouvées, ni les rejeter comme non prouvées. Et à la seconde objection nous répondons : — que le culte de l'Humanité ne signifie pas l'adoration de l'homme, ou la substitution d'un dieu humain à un dieu céleste, pas plus que l'essence du mot *religion* n'est de signifier nécessairement le culte d'un Etre suprême et parfait.

Les dissidences qui isolent notre manière de penser, et sur lesquelles nos adversaires aiment à étendre leurs controverses, sont purement des questions de mot ou de philosophie abstraite. En fait et quant au but pratique, nous ne faisons qu'un avec les bons esprits appartenant à une religion quelconque ou étrangers aux religions.

Depuis dix ans nous nous efforçons en ce lieu de faire du culte

de l'Humanité une réalité vivante, efficace tout au moins dans l'existence individuelle de chacun de nous. Nous n'attaquons aucune autre forme de religion et pas davantage nous ne cherchons à miner la foi du prochain. L'ignorance seule ou la perversité imagine que nous avons pour but unique d'établir ici le culte d'un dieu-homme. Depuis notre premier jour de réunion nous avons déclaré en y insistant que nous avions un but triple : la communion religieuse, l'éducation systématique, et l'action politique et sociale. Nous avons effectué quelque chose dans ces trois ordres d'idées. Mais en quelque mesure que nous ayons agi, l'œuvre s'est accomplie graduellement par les efforts communs de notre groupe; aucun système ne s'est imposé à nous du dehors; nous croissons par des procédés tout naturels et spontanés. Sans aucun doute, il y a encore parmi nous trop peu de direction personnelle, et il y a aussi trop peu d'enseignement direct et de discipline systématiques. Mais, encore une fois, notre mouvement tel quel, se développe de lui-même. Nous n'avons ici ni chef, ni directeur, ni rituel, ni épreuve d'orthodoxie à subir, ni programme rigide de foi ou de culte. Nous n'exigeons la soumission formelle ni à un livre, ni à un maître unique. En des limites assez étendues, nous différons entre nous explicitement sur des questions pratiques et des applications de principes. Je pense même, quant à moi, que nous avons été beaucoup trop hésitants, trop inorganiques et que nous craignons trop de nous engager dans des actes que l'avenir jugerait prématurés. Je pense que désormais, dans l'état de plus grand développement que notre groupe a atteint, nous avons besoin d'une direction plus concentrée, et d'un courage plus résolu à donner forme à nos aspirations. Mais combien vaines et injustes les critiques qui nous représentent comme les esclaves d'un système taillé à l'emporte-pièce, les avocats d'un cléricalisme, comme des hommes enfin qui veulent ressusciter un papisme et qui détruisent toute indépendance personnelle et toute liberté intellectuelle. Pendant les dix années que nous avons travaillé en cette salle, quand a-t-on vu le moindre indice de telles choses ? L'un de nous vous a-t-il jamais, du haut de cette chaire, demandé de tenir les écrits de Comte pour une nouvelle Bible ? L'un de nous a-t-il aspiré à la tyrannie spirituelle du prêtre ? L'un de nous vous a-t-il jamais exposé notre foi sous l'aspect du *Comtisme* ? — J'entends par là, la déification d'un homme et l'acceptation de doctrines et de pratiques imposées en bloc ? A-t-on jamais exigé de ceux qui fréquentent nos réunions une adhésion formulée à tel ou tel article de foi ? Un homme ou une femme a-t-il jamais été

pressé de se soumettre à de certaines observances ou de se conformer à quoi que ce soit qu'il ne croie pas du fond de son cœur ? Vous a-t-on jamais demandé de garder le silence quand vous désiriez parler ou de faire ce que vous n'approuviez pas ?

Sous quel prétexte alors décrire le Positivisme tel que nous l'entendons ici, comme un système fermé qui vise à restaurer la papauté en ne supprimant que sa doctrine ? Pour ma part, je crois que le temps est venu où nous avons besoin de plus de gouvernement intérieur et d'une organisation plus systématique. Pendant ces dix années nous avons laissé notre mouvement entièrement à lui-même. Nos amis se marient ici ; ou bien, ils inaugurent ici leur carrière. Des enfants leur sont nés ; ces enfants arrivent à l'âge de la raison et de la responsabilité, puis ils entrent dans l'œuvre sérieuse de la vie ; on meurt et la famille tient à conduire ses morts à la tombe avec l'expression formelle du chagrin et de l'espoir. Nos amis ne peuvent accepter le ministère d'une Eglise chrétienne, dont les paroles mêmes prennent un sens dérisoire à leur oreille. Et ils viennent à nous pour nous demander de donner l'expression à leurs sentiments, à leurs espérances, à leurs bonnes résolutions ; ou bien de prendre acte de telle circonstance décisive de leur vie, de la consacrer en lui imprimant un caractère religieux ; alors qu'il leur est également impossible d'accepter le rituel d'aucune communion religieuse existante ou de se passer entièrement de sanction religieuse dans l'acte qu'ils accomplissent. Dans le courant de l'année dernière, deux des nôtres ont voulu faire consacrer leur mariage ici, au milieu de notre congrégation, après l'accomplissement des formalités du mariage exigées par la loi. Deux fois pendant cette année, j'ai été appelé à prononcer les dernières paroles d'affection et d'adieu aux restes mortels de deux de nos amis. Enfin, un membre de notre groupe, retournant à son poste de Consul dans l'Extrême-Orient, a demandé que sa maturité fût consacrée par une cérémonie, comme dix ans plus tôt il avait voulu adopter solennellement en public la carrière où il entrait. De même dans ce lieu, de temps en temps pendant ces dix années, les six premiers sacrements, selon le nom que propose Comte, ont été administrés à l'occasion et à la demande des nôtres. Mais, en tout cas, nos simples cérémonies n'ont jamais été imposées, ni même suggérées à personne. Nous réalisons un cas très simple du principe de la religion vraiment humaine, qui crée le besoin de formes extérieures et d'expressions, ainsi qu'Auguste Comte en a tracé l'esquisse.

Notre groupe pense que la vie est chose froide et désespérante en l'absence d'émotion religieuse ; que la moralité ne suffit point sans le stimulant de la vénération ; et que la loi même du devoir peut favoriser l'amour de soi, si l'idée de providence nous manque, si nous ne sommes rappelés constamment au sentiment d'humilité et de dépendance qui convient à l'individu isolé, et tandis que la foi en une Providence, souveraine omnipotente de l'univers, s'est évanouie de nos âmes, nous sentons au contraire fermement la réalité d'une providence humaine qui soutient les faibles pas de l'homme sur la terre. Et c'est ainsi que nous tenons à nous réunir pour donner forme à la conscience intime de tout ce que nous devons aux éducateurs, prophètes et martyrs de l'Humanité, à la lente mais incessante évolution progressive de la civilisation générale. Le premier et le dernier jour de chaque année, à l'anniversaire de la mort de Comte ou de quelque grand maître ou initiateur, au centenaire d'une grande époque de civilisation ou au centenaire des grands poètes, prophètes, artistes, hommes d'Etat ou philosophes ; et tous les dimanches de l'année, nous nous sommes efforcés, dans des discours, d'exposer dans toute son évidence notre croyance aux devoirs moraux, sociaux et politiques, au sens et au caractère religieux de la vie de l'homme, et à l'intime connexion de l'atome individuel avec la puissante armée, l'immense famille humaine, considérée comme un ensemble organique.

Pendant les mois d'été, nos réunions et conférences se sont transformées en pèlerinages ; — nous entendons par là une visite au lieu de naissance, au foyer ou à la tombe de quelque grand éducateur, au théâtre d'un grand évènement historique, au site qu'occupa quelque grande œuvre : avec des discours appropriés, qui rappellent à la mémoire la vie, l'œuvre, le service rendu par ceux que nous célébrons. Tous les ans nous visitons ainsi les tombes conservées dans l'intérieur ou à l'extérieur de notre abbaye de Westminster. Deux fois nous avons, en corps, visité Paris et fait un pèlerinage à la tombe et à la demeure habituelle d'Auguste Comte et aux lieux qui rappellent les poètes, les hommes d'Etat et les penseurs de la France. Nous avons visité tour à tour la tombe, le berceau ou la résidence de Shakespeare, Milton, Chaucer, Spencer, Goldsmith, Byron, Alfred, Cromwell, Guillaume III, Becket, Bacon, Morus, Locke, Fox, Bunyan, de Foë, Penn, Handel, Sidney, Gresham, Raleigh, Harvey, Newton, Darwin, et de beaucoup d'autres. Notre gratitude est universelle, et nos saints sont les martyrs de la science et de la vie active aussi

bien que les saints et les martyrs de la foi. Et dans plusieurs séries de pélerinages nous avons visité presque tous les berceaux ou les tombeaux des morts vénérés à une petite distance à la ronde de notre ville : — inclus Canterbury, Winchester, Oxford, Cambridge, Stratfort-sur-Avon, Bedfort, Ely, Huntingdon. Et nous avons institué des visites régulières à toutes les grandes collections nationales où nous étudions en détail l'œuvre des grands artistes et où nous commémorons tous les services que leur vie nous a rendus. Ce qui, par un gallicisme un peu trompeur, est quelquefois appelé « Worship of Humanity », signifie simplement pour nous non pas l'adoration mystique d'une idée abstraite, mais la culture constante d'un respect éclairé et intelligent de tout ce qui a été fait de bon et de grand sur la terre. Qui peut avoir des objections là-contre ? Qui oserait se moquer de cela ?

Dans l'ordre de l'éducation systématique nous avons institué, dans ces dix années, des classes gratuites de géométrie, d'astronomie, de physique, de chimie, de biologie et de sociologie, comprenant une série de conférences sur l'histoire générale, l'art, la philosophie et la morale. Il y a eu aussi des classes de chant, de dessin, de français et d'italien, de lecture et de gymnastique. Et nous nous appliquons à donner l'unité à ces diverses leçons sur des sujets spéciaux par un cours permanent destiné à étudier régulièrement le système de Comte. Ainsi, par son caractère essentiel, Newton Hall est un centre d'éducation, d'une éducation qui ne se modèle point sur le *curriculum* officiel d'une académie, mais qui repose sur la conception positive de la science, tenue pour base de toute activité rationnelle, et pour prélude de la religion du devoir.

Le troisième but que nous visons est d'organiser une opinion publique sur les problèmes politiques et sociaux, à la lumière de cette maxime fondamentale du Positivisme : *subordonner la politique à la morale*. Suivant cette pensée dirigeante, notre Société a constamment fait appel à la conscience publique à propos des questions du jour : la revendication de son existence nationale par l'Irlande ; les guerres d'agression pour l'agrandissement de notre empire monstrueusement gonflé ; l'affranchissement de toute incapacité religieuse ou des conditions obligatoires d'orthodoxie pour tous les citoyens ; le développement du gouvernement local autonome partout ; le maintien de la paix ; les réclamations des travailleurs. Tels sont les principes politiques et sociaux sur lesquels nous fixons notre attention. J'ai à peine besoin d'ajouter que nous nous en tenons aux principes d'une manière

générale. Sur l'application, et notamment sur l'appréciation de certaines mesures spéciales ou de certains hommes en particulier, nos vues personnelles doivent assurément différer. Il rentre dans notre plan de reconnaître ces divergences individuelles de jugement comme inévitables et de leur laisser libre jeu. Ce serait travestir les doctrines positivistes que de prétendre qu'elles nous imposent l'uniformité de vues dans les questions pratiques, et ceux-là seuls qui ont pour vocation d'amuser le public par des charges grotesques, peuvent oser soutenir que les positivistes, ayant un corps de doctrines générales bien défini, ont, par suite, le devoir de se faire des vues communes stéréotypées sur les affaires publiques. Même à l'égard de la cause que nous considérons comme sacrée entre toutes, — la nationalité irlandaise — nous n'avons jamais prétendu à l'accord unanime sur les détails sur tel bill ou tel mode de procéder des chefs d'un parti.

Ainsi donc, pendant ces dix ans, dans la mesure de nos modestes ressources nous nous sommes efforcés de faire de ce centre une chapelle, une école surtout, et aussi un club politique et social. Tous ces projets ne sont qu'à l'état rudimentaire ; c'est l'enfance d'une organisation très complexe dans notre pensée. Mais le fait accompli nous sert du moins à indiquer la construction que nous voulons élever pour l'avenir. Nous instituons une communion de fidèles inspirés par une vénération effective pour tout ce qui existe de grand et de bon dans l'Humanité ; nous instituons une instruction synthétique libre comprenant les sciences naturelles et sociales; un appel régulier à l'opinion publique au profit de la moralité internationale, de la paix, du respect envers la masse des faibles, des souffrants, des opprimés qui forment le plus grand nombre dans la société humaine et qui, portant ses plus lourds fardeaux, reçoivent en partage le minimum de ses bienfaits.

Quant à notre mission éducatrice, notre but est presque identiquement semblable à celui de beaucoup d'institutions populaires qui nous entourent et qui rendent d'excellents services, et avec lesquelles nous sympathisons de tout cœur — telles que Toynbee Hall, le Collège des travailleurs, les différents Instituts polytechniques ou cours du soir pour la classe susvisée, ainsi que l'*University Hall* récemment fondée dans Gordon Square. J'ai entendu le très intéressant programme exposé par les fondateurs de cette dernière institution à sa réunion d'ouverture. L'administrateur en chef est un des hommes de qui nous avons beaucoup appris, pour lequel nous avons une grande sympathie et avec lequel

nous nous entendons cordialement. J'ai eu plaisir à entendre le président du comité émettre comme idée centrale de leur mouvement, le *Service de l'homme* — l'idée et l'expression même qui nous est familière ici. Et en entendant expliquer le but de la nouvelle fondation, je me persuadai qu'il était, en substance, le même qu'une partie des choses que nous avons entreprises ici depuis dix ans. La principale différence entre nous est qu'ici nous ajoutons à notre œuvre d'éducation un programme politique et social nettement défini. Et tandis que notre point de départ religieux est la reconnaissance de la grandeur et de la bonté de l'Humanité, leur œuvre religieuse, à eux, consistera en une exégèse critique des Livres de la Bible. Mais quant à l'œuvre réellement éducatrice de cette institution et d'autres analogues, le plus complet accord règne entre nous; et nous souhaitons à tous le succès le plus étendu.

Ces écoles et d'autres jouissent d'avantages qui nous sont refusés. Elles ont pour elles la popularité dans le monde. Elles sont chaudement soutenues par des personnes haut placées et influentes; elles ne soulèvent contre elles aucune hostilité; et elles sont pourvues d'abondantes ressources pécuniaires. Nous sommes pauvres : nous ne recevons ni dons, ni aide, ni protection du dehors. Nous servons de cible au plaisantin de profession. Les critiques s'amusent à nous travestir ridiculement. Et les autorités orthodoxes nous englobent toujours dans leurs anathèmes généraux et dans leurs dénonciations inconsidérées. Malheureusement pour notre popularité, nous avons une croyance bien définie. Nous savons ce que nous tenons pour vrai. Nous le proclamons, et nous l'expliquons nettement. Et dans ces jours d'oscillations universelles, de va et vient, et de vagues errements à travers les ruines chaotiques de toutes les croyances, avoir des convictions définies et fixes, c'est alarmer et écarter autrui. Avoir une croyance aujourd'hui, c'est être un homme à systèmes; et nos nouveaux *demi-chrétiens*, et nos sceptiques, dégagés de tout sauf de leurs propensions agnostiques, éprouvent une pieuse horreur à l'idée d'être pris dans les mailles d'une croyance définie. Et, ce qui est encore bien plus malchanceux pour nous, et nous empêche d'être acceptés par le public, c'est que justement notre croyance reste en dehors de ce cercle large et élastique qu'il est convenu d'appeler Théisme. Le plus vague agnostique qui garde en lui un dernier grain de résidu théologiste est reçu aujourd'hui, comme représentant une forme admissible de religion. Au contraire, la vénération consciente et voulue envers la Providence humaine n'est

pas une religion admise : l'agnostique le plus avancé se choque et découvre une résurrection de la Papauté, dans une idée qu'il sent bien néanmoins être à la fois définie, scientifique et religieuse. Pour le sceptique, comme pour le chrétien, cette triple condition est inadmissible. Aussi longtemps que règnera le ton du jour, nous devons nous contenter d'amener à nous et de recueillir parmi nous les rares individus à la fois résolus, éclairés d'esprit, ardents et généreux de cœur, qui n'ont pas peur de se voir relégués au sein d'une minorité infime et impopulaire.

II

Le fait le plus riche en promesses que nous ayons à signaler, dans l'année écoulée, c'est le progrès de la *Guilde* des jeunes hommes et de la *Guilde* des jeunes femmes. Le nombre de ceux qui ont suivi nos classes de français, de chant, nos lectures de Shakespeare, d'histoire, de physiologie, nos leçons de gymnastique, ainsi que nos réunions d'instruction générale morale et sociale, nous donne pleine satisfaction. Mais nous aurions un extrême besoin d'un local plus vaste, de plus d'aide pécuniaire, et de plus de collaborateurs. Nous devons tous notre gratitude aux présidents et aux comités de ces deux Sociétés et je nomme spécialement Madame Draper, et MM. Swinny et Bayliss.

Les deux sociétés affiliées à la nôtre, celle de Manchester, dirigée par M. Higginson, et celle de Londres Nord, dirigée par le Dr Kaines, ont toutes deux continué leur œuvre cette année avec autant de constante énergie que de succès. Pendant l'année écoulée nous avons eu des classes d'histoire, de physiologie; deux cours de français, un d'italien, un de chant, un de dessin et un de gymnastique, et M. Swinny a continué sans relâche son cours sur l'ensemble du Positivisme. Et nous avons la satisfaction de constater que M. Descours, malgré la fatigue de ses nombreuses classes de français, a trouvé du temps et des auditeurs pour une classe d'italien. Dans notre compte rendu annuel on lira un rapport détaillé sur la Société politique et sociale positiviste, présidée par M. Beesly. Pendant les trois derniers mois tous les dimanches nous avons fait une suite de conférences historiques sur l'œuvre des grands hommes de l'Humanité classés selon le calendrier positiviste et nous comptons continuer pendant les trois premiers mois de cette nouvelle année. Le volume des biographies des cinq cent cinquante-huit personnages typiques nommés dans

le calendrier positiviste est actuellement terminé et j'espère qu'il sera prêt à paraître cette année même.

Les publications de l'année comprennent : l'Histoire abrégée d'Irlande par M. Swinny et le nouveau Livre d'hymnes, qui renferme sous un format commode les hymnes, poèmes, chants et antiennes dont nous faisons usage et qui ont paru appropriés. De ce dernier livre je dirai simplement, que je ne le prends jamais en main sans éprouver à nouveau le sentiment qu'un champ splendide s'ouvrira dans l'avenir à l'imagination et à l'idéalisation, grâce à la religion de l'Humanité.

En plus de notre visite aux tombes de Westminster, nous avons, cette année, fait un pèlerinage à Winchester, la ville royale et le lieu de sépulture d'Alfred, ce chef, le plus pur et le plus noble des temps anciens, si ce n'est même de l'histoire universelle. Le compte rendu de notre pèlerinage et le discours qui y fut prononcé sur la vie et le caractère d'Alfred ont été publiés dans la *Revue occidentale*. Je réitère ici comme je l'exprimai alors l'espoir qu'en 1901 le millésime anniversaire de la mort du plus grand des héros anglais puisse être commémoré, ainsi qu'il doit l'être, par le peuple dont Alfred a créé pour une bonne part l'existence nationale et auquel il a offert le type de toutes les vertus publiques et privées.

Nous avons encore visité cette année le lieu de naissance, la tombe ou la résidence de Morus, de Sidney, de Handel, de Byron. Nous avons aussi fait des conférences sur les antiquités assyriennes du British-Museum et sur les sculptures du musée de South-Kensington.

L'année nous a amené des deuils, la perte douloureuse de plus d'un ami que nous comptions ici parmi les nôtres. Notre collègue, M. John Overton, membre de notre Société et conférencier dans cette chaire et dans celle de Londres-Nord, est mort comme il avait vécu, en vrai modèle de l'ouvrier énergique, indépendant, cultivé et sympathique. Je n'ai pas à m'étendre en ce moment sur ses grandes facultés intellectuelles et sur les dons éminents de sa nature, il lui a été rendu justice dans l'allocution du professeur Beesly. Il y a à peine deux mois que nous nous sommes réunis pour le déposer au tombeau, dans le lieu où il est mort; j'ai prononcé sur son cercueil les dernières paroles de regret et d'espérance. Puisse sa mémoire et son exemple demeurer longtemps vivaces parmi nous !

Plusieurs d'entre vous étaient présents également lorsqu'il me fut demandé de dire les paroles d'adieu suprême aux restes de

notre ami, M. Hertz, avant que la famille fit procéder à la crémation. Il n'est plus nécessaire non plus de parler de lui avec détails ici, puisque le discours composé en mémoire de lui a été distribué à tous ceux qui l'ont connu. Nous avons perdu aussi en M. Call un de ceux qui avaient la plus profonde sympathie pour nous ; et il aurait été davantage parmi nous si son âge et [illegible] infirmités le lui eussent permis. J'aime à croire que l'œuvre délicate et érudite, toute pénétrée de la plus vive sympathie pour l'idée d'une Religion humaine, qu'il laisse en manuscrit, sera avant peu communiquée au monde philosophique et religieux. Nous ne pouvons non plus laisser sans regret la perte de M. Alexandre Ellis, F. R. S., qui, sans accepter nullement le Positivisme en tant que système, était, au moment de sa mort, le plus ancien correspondant et lecteur de Comte en Angleterre, je le crois ; et qui, à bien des égards, sympathisait largement avec la Philosophie positiviste. Un de ses derniers actes fut de donner à notre bibliothèque la série complète des œuvres de Comte, avec d'autres ouvrages positivistes ou philosophiques.

Nous ne pouvons terminer cette revue de l'année sans dire un mot de satisfaction au sujet de la judicieuse cession faite à l'Allemagne de l'îlot d'Heligoland ; cet acte est entièrement d'accord avec tout ce que nous soutenons dans l'*International policy*. Chacun peut se convaincre maintenant que la possession de ce rocher allemand n'ajoutait rien à la force et au crédit de l'Angleterre et n'était plus qu'un dernier vestige de la vieille infatuation impériale.

La guerre, pour obtenir, sous divers prétextes fallacieux, la soumission des habitants de la Birmanie supérieure, se traîne en longueur après quelque cinq ans d'incessante effusion de sang. La nature du pays a permis aux autorités civiles et militaires de soustraire à la vue et à la critique du public et de dissimuler avec soin les détails de ces actes cruels. Nous savons seulement que cinq années de campagnes consécutives n'ont pas suffi pour dompter la résistance des races aborigènes officiellement appelées les *Dakoits*, c'est-à-dire les brigands, Les dernières nouvelles sont qu'une nouvelle force chargée de les châtier (« punitive force ») est en route pour aller les exterminer définitivement, en même temps que partent quatre colonnes d'exploration. La Birmanie ne sera qu'un nom de plus ajouté au long catalogue des guerres d'agrandissement qui ont fondé notre empire des Indes.

Une série de révélations choquantes et de scandaleuses récriminations sur l'histoire des expéditions faites dans l'Afrique centrale

ont amené beaucoup de personnes à l'opinion que j'ai osé formuler antérieurement à toutes ces révélations, au Jour de l'an dernier, c'est que l'on ne fera pas surgir la vraie civilisation, au moyen d'invasions semi-militaires, de troupes irrégulières irresponsables, formées d'aventuriers et de volontaires de toute provenance, ne reconnaissant aucun gouvernement et n'ayant d'autre but que l'excitation, la renommée ou le gain. Il n'y a pas à s'étonner des horreurs exceptionnelles qui ont stupéfié le monde civilisé. L'institution de la guerre privée menée contre de pauvres sauvages par des bandes de flibustiers fomente presque inévitablement un esprit de férocité égoïste chez l'agresseur soi-disant civilisé, et sous ces chefs de bande plus d'un honnête homme a dégénéré en monstre. Posséder le droit de vie et de mort sur ses semblables pendant des mois et des années, se voir forcé d'exercer un pouvoir irresponsable et illimité sur les plus abjects sauvages, c'est plus qu'un Européen de moralité ordinaire peut faire sans se dégrader ou perdre la raison. Il est, dès à présent, du devoir des Etats civilisés de réprimer comme criminelles, par des traités internationaux, ces guerres privées et ces incursions de boucaniers. Elles sont non seulement un scandale pour nos sociétés civilisées, mais elles tendent à ajourner et à altérer le développement futur de la civilisation parmi les malheureux aborigènes qu'elles accablent.

III

Voici, je crois, la sixième année que, sans discontinuer, j'essaie de diriger l'attention sur le développement du Socialisme en Angleterre, et je veux aujourd'hui traiter le sujet plus en détail. Les positivistes, cela va sans dire, sympathisent cordialement avec le but et l'idée générale du Socialisme; nous sommes entièrement d'accord et pour ainsi dire mot pour mot avec ceux qui critiquent la condition industrielle actuelle de l'Europe, et qui repoussent, indignés, les formules pédantes de la vieille Ploutonomie. Nous adhérons à ce principe que la richesse matérielle est le produit commun du travail social, et qu'elle n'est jamais une pure et simple création individuelle. Nous nous joignons aussi à ceux qui répudient le droit absolu de la propriété et qui reconnaissent à la société le droit souverain de disposer des choses qui n'ont pu exister que de par la société elle-même. Le Positivisme, au sens vrai et large du mot, est lui-même un Socialisme organisé. Son plan, qui règle l'ensemble de la vie, l'é-

ducation, l'industrie, est essentiellement un mode de Socialisme, — mais un Socialisme différent des autres. Les différences consistent en ce que le Positivisme est un Socialisme complet, universel et religieux, — et non pas un Socialisme limité aux produits matériels. Il est un Socialisme fondé sur la science sociale et inspiré par la religion.

Il n'y a là aucun paradoxe. Du point de vue positiviste, le Socialisme courant est une idée essentiellement juste, mais qui ne porte pas assez loin, qui reste bornée et incomplète, qui s'arrête en route. Les socialistes, autour de nous, remplissent l'air de dénonciations contre la cruauté du capital, contre la situation déshéritée faite au travailleur, et contre la misérable pitance que le plus dur labeur parvient à lui rapporter. Ce n'est que trop vrai! Et de tout cœur nous répétons ces plaintes. Mais cela ne suffit point. Il existe aussi chez des hommes et des femmes qui ne possèdent aucun capital une cruauté atroce. Combien de pères, de mères, d'enfants, de voisins font de l'existence un fardeau pour ceux qu'ils gouvernent ou qui les entourent. Ceux qui possèdent la force physique souvent en abusent cruellement; ceux qui n'ont d'autre richesse que l'amour, le soin, les égards qui leur sont prodigués dissipent méchamment ces précieux dons. Ceux qui détiennent un pouvoir, quelle qu'en soit la forme, ceux qui ont reçu des dons rares, d'intelligence, d'instruction, d'avantages spéciaux, souvent enfouissent en égoïstes ou sèment aux quatre vents leur trésor. Les pauvres sont exclus honteusement de la table mise pour la communauté tout entière; ils sont exclus aussi de l'éducation, de l'instruction, de l'art, de la culture et de mille bonnes choses que les possesseurs préfèrent garder pour eux seuls. L'égoïsme, la répartition inique et antisociale du trésor commun de l'Humanité n'est pas un abus limité aux produits matériels; et aucune méthode de répartition des matériaux ne mettra fin à ce mal. Les institutions et les habitudes qui se lient à notre vie domestique, les aises de la vie civilisée, les connaissances communes à notre génération, les arts, les sciences, les mœurs, les agréments de l'existence affinée sont le produit de la société, tout autant que les manufactures ou les railways; et souvent on abuse égoïstement des premiers avantages et on les approprie injustement et exclusivement pour un intérêt particulier. Le cri du socialiste que les objets matériels produits par *tous* ne doivent pas être appropriés par *quelques-uns* est très vrai. Mais ce n'est qu'une partie de la vérité.

Tous les socialistes s'irritent de l'iniquité des arrangements

sociaux, d'après lesquels le propriétaire d'une mine de charbon, qui met un millier d'hommes à piocher au fond d'un puits, se retire, lui, au bout de vingt ans, ayant amassé une grande fortune, tandis que ses mille ouvriers n'ont rien que leurs membres et leur corps usés; à cela il n'y a rien à répondre. Cela est injuste et certainement intolérable. Nous sommes avec eux lorsqu'ils s'écrient que, quoi qu'il en advienne, il faut changer cela, et qu'on le changera pour organiser la société d'une manière plus humaine. Mais le socialiste se place sur un terrain beaucoup trop étroit lorsqu'il fonde la revendication de l'ouvrier mineur uniquement sur *le droit*. C'est une base illusoire, indéterminée, décréditée, que *le droit*. Nous connaissons le droit légal : il signifie simplement ce que le corps politique dirigeant qui a, dans chaque Etat, le contrôle de la législation, juge à propos de décider. Et nous savons ce que sont aujourd'hui les droits légaux, avec le suffrage démocratique, en Angleterre ou en France, ou bien en Amérique, dans les républiques démocratiques. Mais le *droit*, à part de la loi, est un sable mouvant. Le *droit* a été mis en pièces par nombre de critiques. Il n'en reste qu'un lambeau provenant du siècle passé, de la pauvre école de Rousseau. L'homme de demi-instruction qui, au coin de la rue, fait appel au *droit*, entend par droit ce qu'il aimerait voir réaliser. Mais un esprit cultivé sait trop bien que le *droit* n'est qu'un mot, bon pour les jongleurs, un mot sans ombre de base philosophique sérieuse, et même sans trace de signification consistante. Lorsque Stradivarius a fait un violon, que Beethowen a composé une sonate et que Joachim l'exécute sur l'instrument, quels sont les *droits* respectifs de Stradivarius, de Beethowen et de Joachim sur l'argent que le public paye pour entendre le concert?

Chaque individu, depuis le musicien jusqu'à l'ouvreuse, différera d'opinion sur la part à faire aux trois intéressés. Et qui répondrait à cette ridicule question autrement qu'en disant : Les droits du facteur d'instruments, du compositeur et du virtuose seront la part que chacun d'eux conviendra d'accorder aux autres? Précisément! Les *droits* nous mettent en présence d'un dilemme insoluble, sauf lorsqu'ils sont établis sur le libre contrat. Or le *libre contrat* est le système même que les ploutonomistes vantent comme le seul système équitable à tout jamais; et c'est le système au nom duquel aujourd'hui toute cruauté et toute oppression s'imposent en Angleterre, en Ecosse, en Irlande. En autres termes, faire appel au *droit* c'est : faire appel à la loi telle qu'elle existe ou bien reprendre ces mêmes boniments de phrases creuses,

qui permettent au capital, dans le système régnant, d'effectuer la plus sauvage oppression.

Les relations d'homme à homme, dans une société très développée, deviennent infiniment complexes et échappent à tout ce qui n'est pas une saine investigation et une étude scientifique et philosophique de la nature humaine et de l'organisme social. Or, les socialistes, dont nous entendons le plus parler, prétendent-ils avoir une philosophie qui mérite ce nom? Le socialisme que nous prêchons ici repose sur une telle philosophie, une philosophie basée sur l'histoire universelle, sur une étude de la nature humaine, sur une observation complète de toutes les facultés et de tous les besoins du corps et de l'âme de l'homme. C'est sur ces bases que nous appuyons les revendications de l'ouvrier qui veut obtenir sa part, non pas seulement sa part aux choses que ses mains ont produites — mais sa part à tout ce que ses voisins, ses concitoyens possèdent — leur instruction, leur pensée, leur habileté, les bien-êtres de leur vie, leur sagesse et leur vigueur; nous appuyons les revendications sur le *devoir* indiscutable que tous ont de coopérer à la grande construction sociale de laquelle émane, en dernier ressort, tout ce dont l'individu jouit, et même toutes ses facultés propres. Une mémorable parole a été dite dans la génération qui nous précède : *La propriété a ses devoirs aussi bien que ses droits.* Notre vue, à nous, sur la propriété est celle-ci : *Les droits de la propriété signifient une concentration des devoirs sociaux.* Notre socialisme repose sur le *Devoir* et non sur le *Droit.* Le devoir est toujours simple et net. Le droit est une mystication verbale. Un homme peut toujours et en toute circonstance faire son devoir. Rarement il lui est possible de prendre ses prétendus droits sans fouler aux pieds les droits d'autrui. Les hommes sont en compétition perpétuelle pour leurs droits. Ils s'entendent aisément sur le devoir. L'accomplissement du devoir est toujours un acte noble, moral, religieux. La lutte pour les droits fait appel aux passions égoïstes et destructrices. La malédiction de l'humanité est l'égoïsme, l'intérêt personnel, les convoitises, l'orgueil. Et l'on nous demande aujourd'hui de trouver la félicité de l'Humanité dans une lutte constante pour des droits — ce qui signifie simplement qu'on nous conseille de nous absorber encore plus profondément dans notre moi.

Malheureusement dans la langue courante des socialistes nous ne rencontrons point deux éléments importants qui entrent dans tous les produits matériels ou intellectuels, et qu'ils ne font pas

entrer en ligne de compte. C'est, premièrement, la part énorme de la société elle-même dans tout produit ; la part des travailleurs, des penseurs, des administrateurs des temps passés ; la part de l'organisme social dans le temps présent : conditions qui, seules, ont permis de produire quelque chose et sans lesquelles on n'aurait pu construire un bateau à vapeur sur le Victoria-Nyanza, ni établir des manufactures sur les rives de l'Arunhimi. Dans ces discussions sur les *Droits des travailleurs*, personne ne paraît réserver un penny pour le gouvernement, pour la population dans son ensemble, pour les mœurs et coutumes industrielles, pour les aptitudes héréditaires, les matériaux accumulés, les inventions mécaniques, et les mille et une transmissions du passé, ainsi que les ressources fournies par l'organisation civile du pays, sans lesquelles aucune œuvre combinée quelconque ne pourrait se créer. De même on perd entièrement de vue la postérité. Cela revient à dire que les théoriciens socialistes sont fort enclins à ne tenir aucun compte de la société même. Or, la société, l'organisme social dans le passé, plus l'organisme social du moment, c'est quelque chose d'entièrement distinct des ouvriers de telle fabrique ou de telle mine donnée ; et, assurément, la société a des intérêts et des droits opposés à ceux de ces derniers : aussi la société, que les socialistes devraient être les derniers à oublier, est l'antécédent indispensable, et dans une forte mesure le créateur de tout produit.

Un second élément de la production que l'on néglige à tort, c'est la matière première et le capital employé à faire le produit, l'organisation totale de l'entreprise et la création mentale de l'œuvre commune. Souvent on nous parle du capital ou des matériaux tels que la plante, comme si l'un ou l'autre poussaient spontanément dans les champs ou tombaient du ciel, ou comme s'ils étaient des articles de luxe, quelque chose comme un yacht ou comme un parc que les riches doivent mettre à la disposition des pauvres si ceux-ci en ont besoin. Mais qui a créé le capital, la plante de culture, les fabriques, les fermes, les docks, les vaisseaux et les machines, sinon d'autres ouvriers qui ont, eux aussi, à vivre de leur travail et qui ne peuvent point livrer les résultats de leur travail sans en retirer leur subsistance et leur vie assurée ? Les socialistes parlent comme si le brin filé dans la filature de coton était exclusivement produit par le travail du fileur : ils disent que la filature même et ses machines devraient appartenir à l'Etat. Mais la manufacture, avec ses engins mécaniques, est le résultat du travail de beaucoup d'autres ouvriers

que les fileurs, et d'un travail de longues années. Le capitaliste, comme on l'appelle, est simplement l'homme qui a avancé à l'ouvrier les moyens de vivre en attendant l'achèvement du produit. Supposez le Vampire Capital supprimé. Comment l'Etat s'y prendra-t-il pour soutenir les constructeurs, les ingénieurs et les ouvriers mineurs qui ont bâti la fabrique, forgé ses machines et extrait le charbon, si ce n'est en prélevant pour lui-même, sous forme de taxes, la moitié du salaire des fileurs? Voilà qui semblera une bizarre manière d'augmenter le salaire des ouvriers?

Et encore : Qui a établi cette entreprise de coton filé? Qui a créé les relations commerciales compliquées sans lesquelles la machine s'arrêterait faute de commandes? Qui calcule les quantités à produire, les profits, les prix de revient, les hausses et les baisses du marché, et l'organisation complexe et enchevêtrée des opérations de paiement et d'encaissement? Qui? si ce n'est le propriétaire de la fabrique ou bien son prédécesseur, assistés par un ou deux hommes habiles et expérimentés, préparés dès l'enfance à ce genre si difficile de travail! Les prédicateurs socialistes disent parfois : « Evidemment les droits des gérants seront garantis ». Mais c'est une façon un peu cavalière d'enlever la question? Les fabriques qui couvrent les collines dénudées et les vallées du Lancashire et du Yorkshire, les docks de Liverpool et de Londres, les mines du Durham et du Northumberland, ne se sont ni élevés ni creusés tout seuls. Ils ont été créés par le génie et la ferme volonté de certains hommes individuellement, ni plus ni moins que la locomotive a été inventée par Stephenson et l'art d'imprimer par Gutenberg. Les gérants! En vérité, voilà une manière par trop ridiculement aisée de nous servir les choses! Vous n'allez pas payer un gérant pour pourvoir à tout cela! Une grande affaire d'intérêt, tout comme une armée, a besoin d'un général. La bataille de Waterloo n'aurait jamais été gagnée sans un Wellington. Et Saint-Pétersbourg n'existerait point sans Pierre-le-Grand, ou Berlin sans Frédéric. Figurez-vous les Prussiens ou les Russes prenant à gages un gérant pour créer leur nation ou fonder leur capitale.

Dans toutes ces discussions on oublie trop la part indispensable de l'esprit organisateur, sans lequel la plupart des entreprises n'auraient jamais existé ou seraient condamnées à la ruine. Les désastres fréquents ou la très médiocre réussite des entreprises que depuis trente ans les ouvriers ont voulu organiser par eux-mêmes donnent la meilleure preuve de ce que je dis. Et dans un ou deux cas où l'on constate un petit bénéfice, cela est dû à

ce qu'il existait déjà un marché établi pour les produits, et à ce que les conditions de la vente étaient simples et connues de tous. On ne cite pas un seul cas d'un groupe d'ouvriers créant un débouché nouveau, ou fondant une entreprise vraiment originale.

On oublie encore davantage la puissance moralisatrice du capital lorsqu'il est dirigé sous une impulsion sociale vraie, selon l'esprit et le sentiment du devoir social. Les qualités les meilleures et les plus utiles de la nature humaine ne peuvent entrer en jeu sans la libre disposition d'une puissance matérielle sous une forme ou sous une autre et sans l'appropriation autorisée, reconnue d'objets matériels ; cette appropriation peut être limitée, variable ; on peut la modifier, mais on ne peut la supprimer entièrement. La vie domestique de la famille la plus humble deviendrait impossible si celle-ci ne possédait au moins une chambre qu'elle puisse appeler son foyer ; et encore quelque peu de mobilier, une image, un livre, une chaise, un lit, sur lesquels on compte pour le lendemain. Nul homme ne se sentira un citoyen libre et indépendant qui n'appellera pas siens ses vêtements, ses bottes, son chapeau. Nul homme ne travaillera du mieux qu'il peut s'il ne sait pouvoir conserver, dans le sac qui lui appartient, ses outils. Si chaque matin l'on tirait des magasins publics, pour les donner au citoyen n° 7605, une chambre, un lit, de la vaisselle, des couverts et des couteaux, chacun se croirait dans une prison ou un campement et les qualités les plus nobles et les plus puissantes qui constituent le citoyen seraient anéanties. Si nul homme ne pouvait compter récolter le grain qu'il a semé, labourer l'année suivante le même champ qu'il affermait et cultivait l'année précédente, on ne cultiverait plus, et le fermier se tiendrait pour un esclave ou un forçat. Qu'est-ce qui force tous les socialistes raisonnables de nos jours à accepter l'appropriation personnelle pour les usages de la vie domestique journalière, alors qu'évidemment, selon la stricte théorie socialiste un homme n'a pas plus de droit à un lit, à un vêtement qu'il n'a point confectionné, mais acheté sur la place, qu'un capitaliste n'a droit à la fabrique et au vaisseau qu'il a achetés et non point construits ? Selon la théorie abstraite des *droits*, d'après laquelle les objets appartiennent à ceux qui les ont faits, l'habit d'un homme appartient non pas à lui mais au fermier qui a produit la laine, au tisserand qui a produit l'étoffe et au tailleur qui l'a coupée et cousue. Nous savons qu'aucun socialiste de bon sens ne pousse aussi loin la théorie abstraite. Autrement dit, les socialistes de bon sens abandonnent la doctrine

des *droits* pour des motifs d'utilité sociale ou par la seule force de la nature humaine.

C'est une question de degrés que de déterminer les limites de l'appropriation. Tout le monde est d'accord pour admettre que si la loi interdisait absolument tout mode quelconque d'appropriation, la société rétrograderait bientôt jusqu'à la barbarie primitive. Nous voyons tous que l'appropriation du logement, des aises de la vie domestique, des vêtements, des livres, des outils, des fermes, des ateliers de travail et autres choses analogues, est indispensable à la pleine action de la nature humaine. La plupart des socialistes ajouteraient encore une petite provision d'argent, ou de valeurs équivalentes; car il en est peu qui affrontent carrément l'idée d'un système d'association complète où tout individu aurait à s'adresser au conseil d'administration, chaque fois qu'il voudrait changer de logement ou emmener sa famille en vacances. Nous pousserons plus avant le principe en disant : — que l'appropriation limitée, dans de certaines conditions, des fermes, des moulins et des manufactures, des bateaux et des instruments matériels de production, est non seulement indispensable pour obtenir une production à peu près suffisante, mais que c'est le seul moyen d'obtenir de la nature humaine l'exercice de toutes ses facultés, et de ces belles aptitudes sans lesquelles la vie ne serait qu'ennui et médiocrité. A voir la façon honteuse dont le capital parmi nous mésuse habituellement de ses droits, et en présence de l'égoïsme avec lequel ces droits du capital s'affirment cyniquement, des cris de réprobation s'élèvent incessamment autour de nous contre les excès du capital; et l'on tient pour nuls ou à peu près les indispensables services qu'il rend à la société. La réprobation est certes abondamment justifiée. Mais les services rendus par le capital à la société n'en sont pas moins réels et importants; quoique les capitalistes eux-mêmes soient d'ordinaire trop aveugles et trop arrogants pour faire valoir ces services, et que, par suite de la déférence obséquieuse envers le cri populaire de l'heure présente, un bien petit nombre de réformateurs sociaux ose balbutier une bonne parole en faveur de l'utilité sociale du capital, du principe. En vérité, à moins que le capital ne se montre enfin dans une attitude plus sociale, ou à moins que la philosophie sociale ne parvienne à prouver la nécessité du capital d'après des motifs plus sérieux que les lois surannées de la ploutonomie, il n'est nullement impossible que l'institution même du capital soit ébranlée jusqu'en ses fondements, et ne subisse une dissolution temporaire. C'est peut-être la seule chose

qui doive arriver, si cette institution ne se réforme pas d'elle-même à temps. Evidemment l'institution reprendrait vite le dessus, et on peut espérer que sa reconstruction s'effectuerait sur une base plus large et selon un plus noble esprit. Mais dans l'intervalle, d'effroyables désastres bouleverseraient notre système industriel si complexe; la misère répandue de toutes parts, et l'extrême détresse s'appesantiraient sur nos populations; et un choc redoutable ébranlerait le progrès matériel, intellectuel et moral de la civilisation.

Les capitalistes eux-mêmes n'ont souvent pas conscience des immenses bienfaits qu'ils confèrent à la société et se figurent qu'ils ne font qu'exercer de l'habileté, de la prudence et une honorable ambition. Sans l'énergie et l'habileté qui seules assurent le succès industriel, les entreprises qu'ils dirigent seraient de désastreuses faillites, et les ouvriers seraient partout privés de travail. Sans la passion d'accumuler qui fait le capitaliste ce qu'il est, les produits seraient consommés aussitôt que créés et nulle accumulation n'existerait plus. Sans l'accumulation il y aurait arrêt de développement dans la société, et au premier accident tel qu'une succession de mauvaises saisons, toutes les populations manqueraient de moyens d'existence. On nous parle sans cesse des immenses gains que les capitalistes réalisent; mais personne ne dit mot des énormes pertes de capital qu'ils subissent en silence dans les moments difficiles. Les masses ouvrières n'ont pas connaissance de ces pertes colossales, prolongées, alarmantes, que le capitaliste, dans sa prudence, se garde bien de laisser entrevoir à tous autres qu'à son banquier, ou à son homme de loi. Il poursuit la lutte avec courage et persévérance, tout comme s'il encaissait des profits; et la moitié du temps il parvient ainsi à sauver sa barque du naufrage final. Et pendant cette lutte, les ouvriers sont payés, quelquefois des années et des années durant, le salaire pris sur l'épargne antérieure accumulée, exactement comme si l'entreprise prospérait. S'il n'y avait pas de capitaliste et si l'entreprise en question était gérée au moyen de l'assemblée générale des hommes qui y concourent par leur travail, il se produirait les résultats suivants : 1° les profits des bonnes années seraient consommés à fur et à mesure de leur réalisation et il ne se formerait aucune accumulation sérieuse; 2° l'instabilité d'une gestion par assemblée conduirait à une ruine rapide; 3° la publicité que comporte inévitablement la gestion par une assemblée serait subversible de toute entreprise; 4° dans les temps de difficultés, jamais les travailleurs réunis en assem-

blée ne se soumettraient à la réduction de salaires nécessitée par les pertes et ils n'auraient pas la persévérance qu'exigerait une longue durée de perte et de salaire diminué. Une panique s'ensuivrait et l'affaire croulerait.

Si l'affaire était la propriété de l'Etat et comme telle administrée par un ministère, quelle chance y a-t-il pour que cette affaire fût gérée selon un esprit plus libéral que les *Docks*, les *Manufactures d'Etat* et le *Post-Office* contre lesquels nous entendons proférer les plus virulentes accusations de tyrannie et que l'on représente comme le type même de l'exploitation du public ? Le Socialisme, si on veut lui donner ses chances loyales de succès, implique la refonte complète de l'ensemble de notre système social et de tous nos principes concernant la vie publique. C'est là précisément que nous voulions en venir. Or le Socialisme ne fournit aucune base d'une telle régénération fondamentale de la société. C'est affaire au Positivisme seul. Et lorsque se sera effectuée la reconstruction sociale due au Positivisme on découvrira que l'on n'a plus aucun besoin du Socialisme.

Le capital agit comme fait un réservoir qui alimente d'eau une ville, en temps de sécheresse jusqu'à ce que les sources recommencent à couler. Il se forme, grâce à l'aptitude à administrer dont font preuve quelques individus doués d'un génie spécial pour ce genre de travail. Et il se conserve, grâce à une passion d'accumuler qui pousse certaines natures à se soumettre à de grands efforts de résistance contre la tentation du moment. Mais ce génie des affaires, cet instinct d'accumuler et cette tenacité acharnée à ses desseins sont comparativement rares. Quatre-vingt-dix-neuf hommes sur cent ne possèdent point du tout ces qualités ou du moins pas en bonne proportion. Un homme sur cent naît capitaliste, ou administrateur de capital, et aussi sûrement que le peintre de naissance fera de la peinture et que le chanteur né chantera, le capitaliste accumulera et conservera le fonds accumulé, si vous lui laissez sa chance et sa liberté de manœuvre. Mais supposez que vous allez prendre à gages un tel homme à tant par semaine pour faire un tel ouvrage, ou bien que vous lui fournirez la table, le logement et le vêtement sans argent de poche et sans superflu d'aucune sorte, c'est la supposition d'un insensé ou d'un ignorant. Il n'est pas moins insensé de supposer qu'il accomplira sa tâche aussi bien, sans indépendance et avec l'obligation de comparaître devant le *Conseil* des intéressés qui lui donnera ses ordres chaque semaine, ni plus ni moins qu'à un simple commis.

On cite habituellement les chemins de fer, les banques, les sociétés, comme preuve d'affaires considérables administrées, selon le principe de la collectivité, par des gérants élus et des agents salariés. Il n'y a pas de sophisme plus transparent. Ces sociétés ne sont pas du tout conduites et administrées par les employés et ceux à qui l'on paie les salaires à la semaine. Les directeurs ne sont nullement des ouvriers ; ils n'ont pas d'autres intérêts que ceux des actionnaires; directeurs et actionnaires, tous appartiennent à la classe des capitalistes et non pas à la classe ouvrière. L'ensemble des actionnaires, sans exception, appartient à la minorité qui détient le capital et dont les habitudes sont celles de la classe capitaliste. Ils ont tous, plus ou moins, été élevés à faire des affaires. Et dans la pratique ils confient les intérêts de l'entreprise à un très petit nombre de directeurs qui sont en général des hommes de grande fortune et qui ont l'expérience professionnelle spéciale. Pas une seule des personnes auxquelles la Compagnie paie des salaires n'a de voix dans l'administration, soit directement soit indirectement. Et l'entreprise totale est menée par quelques capitalistes bien choisis, en qui un groupe plus étendu de capitalistes aime à s'en remettre avec une confiance implicite. La conséquence est que la Banque d'Angleterre, ou un chemin de fer, ou une compagnie de paquebots est dirigée exactement selon la même méthode que la maison Rothschild, Cunard ou W. Whiteley. Quelle analogie y a-t-il entre la gestion d'une compagnie par actions par un conseil élu de capitalistes et la gestion d'une compagnie de chemin de fer par ses conducteurs, ses mécaniciens, ses chauffeurs, ses surveillants et garde-lignes? Ou encore quelle analogie avec la gestion d'une ligne de grands paquebots, par ses marins, ses équipages, ses constructeurs et charpentiers et tous ses ouvriers ? Il n'y a aucune analogie.

La théorie socialiste veut qu'une entreprise soit menée ou surveillée par ceux qui y font la besogne manuelle et non par des hommes qui ont passé par l'apprentissage spécial des grandes affaires. Est-ce qu'aucun homme de bon sens imaginera que des chauffeurs et des hommes d'équipe employés dans un chemin de fer vont consentir à l'abaissement de leur salaire en vue de réserver des fonds pour renouveler l'approvisionnement des matériaux cinq ans plus tard ? et qu'un corps de dix mille hommes qui, pour les trois quarts, sont incapables de conserver une demi-couronne dans leur poche, va penser à la génération à venir ? Ou que tous ces hommes vont se confier au *Conseil* de la

façon que les actionnaires du *Chatham and Dover* se confient à M. J.-S. Forbes, qu'ils ont fait dictateur à vie ?

Les ouvriers, habitués aux opérations toutes simples de leur métier particulier, sont sujets à se figurer la conduite d'une entreprise comme une chose facile, et lorsqu'ils administrent un magasin coopératif pour l'approvisionnement, lard, farine ou sucre, ils se laissent dire par de sots amis qu'ils ont prouvé leur aptitude à diriger des masses de capitaux accumulés. C'est une illusion pitoyable. La réussite d'un petit cercle qui achète pour ses membres des denrées au prix du gros ne prouve rien de semblable. Une telle société ne produit rien, elle ne fait concurrence à aucun capitaliste. La direction d'un grand commerce ou d'une importante fabrique exige une puissance de volonté, de décision, de pénétration ou d'intuition qui n'est donnée qu'à un très petit nombre d'hommes et qui n'est amenée à sa perfection que par l'éducation continuée toute la vie. Les qualités nécessaires au chef qui doit faire prospérer une entreprise sont à peu près celles qui font les généraux vainqueurs sur les champs de bataille. Et il serait aussi oiseux de compter que la fabrique d'armes d'Armstrong, la ligne Great Western, ou la compagnie des paquebots Cunard fût dirigée avec succès par des assemblées de fondeurs, de mécaniciens, de matelots ou d'ouvriers quelconques employés dans ces entreprises, que de supposer les campagnes de Wellington menées au triomphe final par des conseils de guerre élus au suffrage universel par toute son armée.

Le plan du Socialisme comprend quelque chose qui diffère notablement de l'administration des affaires par un *Conseil*. Un *Conseil*, tel que nous le connaissons, consiste en un groupe de capitalistes et il n'a point pour tâche de partager des profits entre ses membres. A moins que les ouvriers employés moyennant un salaire quotidien n'aient le contrôle sur l'ensemble des profits, le mot Socialisme ne signifie rien. Son but est de mettre la distribution des bénéfices sous le contrôle exclusif des ouvriers manuels. Si cela avait lieu, qu'arriverait-il ? Les ouvriers qui n'ont point contracté l'habitude de l'accumulation (s'ils avaient une telle habitude ils ne seraient pas des ouvriers) partageraient entre eux jusqu'au dernier *farthing* le bénéfice total. L'entreprise serait tenue sans aucun fonds de réserve et l'accroissement du capital prendrait fin.

Par contre, l'avantage serait — nous dit-on — que les sommes perçues dans le système actuel par le capitaliste seraient écono-

misées. Il est parfaitement vrai que beaucoup de capitalistes — disons la plupart des capitalistes — n'étant sous aucun contrôle social, moral ou religieux — consomment égoïstement sans vergogne une part disproportionnée des bénéfices. Leur égoïsme effréné peut perdre l'institution même de la propriété et c'est là le plus grand danger qui la menace. Mais quel que soit le mal moral et le scandale public de leur ostentation égoïste, elle n'est pas aussi nuisible à la société qu'il semble au premier abord. Le luxe le plus extravagant que déploie, pour sa dépense personnelle et sa consommation le patron d'une grande industrie, n'est qu'une bagatelle comparée à la masse des produits de son industrie; et souvent ce n'est même qu'une fraction minime de la somme qu'il paie chaque semaine en salaires. Un grand chef de maison dépensera, disons 5,000 livres par an, alors qu'il paie comme salaires au moins 100,000 livres. Si le total de sa dépense passait en augmentation de salaires, ceux-ci s'élèveraient d'un schilling par livre. L'ouvrier qui reçoit un schilling en recevrait 21. Et au train actuel des choses nous savons trop bien où irait ce shilling.

Si nous voyons à l'œuvre la théorie socialiste, ce ne serait pas un homme, mais mille au moins qui seraient tentés de consommer les bénéfices dans l'année jusqu'à épuisement complet et ils le feraient, nous l'admettons, pour le meilleur de tous les motifs, pour procurer du pain à leurs enfants. Réunis en corps, les ouvriers n'auraient pas l'intense passion d'accumuler qui fait d'un individu un capitaliste et sans laquelle aucune entreprise ne se continuerait longtemps. Le monde voit la folle et égoïste dépense dont les capitalistes trop souvent se font gloire. Mais on ne voit pas l'incessante accumulation qui continue de s'accroître en silence auprès du gaspillage affiché. Or, cette accumulation l'emporte en somme de beaucoup sur l'argent dissipé. L'accumulation elle-même n'est inspirée souvent que par des motifs profondément égoïstes. Mais la société n'en bénéficie pas moins, quels que soient les motifs. Sous le système actuel du capital l'accumulation est assurée, que ce soit selon un bon ou selon un mauvais esprit, et habituellement ce n'est pas en vue du bien. Il est peut-être vrai que l'accumulation se fait trop rapidement, par acoups et peu judicieusement. Il nous faudrait une accumulation beaucoup plus régulière, plus prudente, plus adaptée à une destination sociale d'intérêt général. Mais du moins elle s'effectue. Et cette accumulation est la condition première qui seule permet le bien-être social et la civilisation elle-même. Au contraire,

selon la constitution socialiste, toute accumulation dépendrait du vote d'individus qui, par hypothèse, n'ont aucune disposition à accumuler, et qui, de plus, vivant sous la pression du besoin quotidien, ne pourraient être persuadés de ménager au profit de l'avenir. L'accumulation dépendrait d'individus qui n'ont pas reçu l'éducation spéciale des affaires et qui seraient accessibles à toutes les impulsions qui se combinent habituellement avec l'impatience populaire.

Avec un tel état de choses nous devrions nous attendre à un véritable chaos industriel, à un anéantissement de la force matérielle comme l'Europe n'en a pas vu depuis les premiers temps du moyen âge. L'arrêt de l'accumulation indispensable serait comme le manque de tout réservoir d'eau en temps de sécheresse. La production paralysée de tous côtés, les affaires cessant, les salaires en conséquence ne seraient plus payés. Il est difficile de se figurer comment on pourrait éviter alors des famines sur une échelle gigantesque, car, même en supposant tous les biens des riches confisqués, cela ne nourrirait pas des millions d'ouvriers. Les parcs, les belles demeures, les mobiliers, les serres, les jardins, les chevaux, les voitures des capitalistes ne fourniraient au pauvre ni la nourriture ni le vêtement. Et au milieu de la banqueroute universelle, ces choses ne pourraient être ni utilisées ni vendues. Aujourd'hui, nos trente millions d'habitants achètent au dehors la nourriture, moyennant le coton, le fer, le charbon, les navires, les lainages et autres articles que nous produisons. Mais on ne peut pas faire du coton, du fer, des navires et le reste comme on arrache des pommes de terre ; et l'on ne peut pas non plus, sans fonds accumulés, se pourvoir de machines dispendieuses et payer des salaires pendant le long intervalle qui s'écoule entre le moment où l'on extrait le charbon du puits et celui où l'étranger paie le fer manufacturé qu'il achète. Et s'il plaît aux ouvriers, pour obéir à une théorie spécieuse, de détruire les sources de l'accumulation, le résultat inévitable sera une ère prolongée de famine aussi terrifiante par son intensité que par son étendue.

Il reste à considérer l'intolérable tyrannie individuelle qu'une forme quelconque de Socialisme implique inévitablement. On ne nous présente guère cet aspect de la question ; parce que les cadres développés et détaillés pour la réglementation de la vie humaine, qui se formulèrent si souvent dans les premières années de notre siècle sont actuellement oubliés et abrogés. Le despotisme du Socialisme alarme moins maintenant ; tout simplement parce que le Socialisme se présente sous une forme tout à fait va-

gue et inorganique. Si, comme on l'a dit, moitié en riant et moitié sérieusement, « nous sommes tous socialistes aujourd'hui » il est également vrai que le Socialisme aujourd'hui signifie tout ce qu'on veut ou rien du tout. Beaucoup de gens se croient socialistes, simplement lorsqu'ils désirent voir tel bill (proposé à bonne intention pour la protection des travailleurs) voté par le Parlement : une législation sur les heures de travail ; l'achat par l'Etat des chemins de fer et des docks, des fermes modèles et des logements et autres choses semblables. C'est là du Socialisme pour rire. J'ai lu jusqu'au bout l'œuvre esthétique mais obscure intitulée « *Fabian essays* » sans y rencontrer plus d'une demi-douzaine de propositions socialistes ou plus d'un écrivain véritablement socialiste. Mais si le Socialisme doit réorganiser l'industrie, cela veut dire qu'il effectuera par la loi la suppression systématique sérieuse et universelle du capital et de la richesse privés. Il existe un apôtre excentrique de cette doctrine ; il paraît combiner avec cela la suppression de la famille et de toutes les institutions qui règnent sur l'homme civilisé. Si le Socialisme doit réellement régénérer l'industrie, il faut qu'il abolisse le capital, le salaire et la propriété sous toutes ses formes, ce qui ne peut être fait que par la loi. Les socialistes sérieux, du temps où le Socialisme n'était pas un délassement esthétique, mais un évangile social adopté avec une passion fervente, les socialistes inventaient les projets les plus méticuleux pour introduire de force l'existence humaine dans le moule des formules, afin que le capital soit une institution proscrite et illégale. Ils avaient parfaitement raison. A moins que le capital ne soit strictement et universellement supprimé par la loi; à moins que la vie domestique, la vie personnelle et la vie sociale de tous les citoyens également soit réglementée par la loi, comme Lycurgue, Babœuf, Fourrier et Owen l'avaient conçu, le capital se maintiendra de lui-même et fera du Socialisme une expérience impraticable. S'il doit malgré tout exister un Socialisme, assez sérieux pour refondre les conditions du travail, il ne peut être qu'un plan inexorable de contrainte légale, nous atteignant tous dans notre foyer, dans nos habitudes sociales, et jusque dans la libre disposition de notre existence personnelle.

Quelle épouvantable perspective de tyrannie s'ouvre par là à notre vue ! Le développement des facultés individuelles de l'homme, la beauté morale de la vie domestique, les progrès de la science et de l'art, de la connaissance, de la religion — tout dépend d'une bonne mesure de liberté individuelle. Mais la liberté individuelle est absolument dépendante de la libre posses-

sion d'une certaine quantité de capital personnel. Un homme peut aujourd'hui se vouer à une longue carrière d'études sans rémunération, du fait que lui ou ses parents ont accumulé assez pour lui assurer le confort. Un artiste peut élaborer des conceptions que le public ne sait pas encore apprécier, grâce à quelques amateurs riches qui lui paient des prix de fantaisie pour l'œuvre qui leur plait. Un homme peut se vouer à la politique, à l'éducation, aux améliorations religieuses, sociales ou morales, parce qu'il possède juste assez de revenu pour se dispenser de gagner sa vie par un commerce ou un métier. Le progrès général de la civilisation repose sur ceci : les inventions, le savoir, l'art, la poésie, la philosophie, les réformes. Supprimez le capital et mettez toutes les accumulations, non pas à la libre disposition d'individus, mais à la merci de réunions d'ouvriers, et quelle chance y a-t-il pour qu'un savant, un poète ou un moraliste obtiennent des moyens d'existence assurés ? Figurons-nous Charles Darwin, Alfred Tennyson, Burne Jones, ou Thomas Carlyle comparant devant le département de l'Education pour lui demander dispense du travail manuel, afin de se consacrer à la biologie, à la poésie, à la peinture ou aux lettres ? On les mettrait à la porte de la salle du Conseil comme d'indignes fainéants. On nous insinue parfois que le savant, l'artiste ou le professeur seraient soutenus aux dépens du public qui saurait apprécier leur mérite, et qu'un peintre ou un écrivain populaire recevrait promptement une pension de l'Etat. Cela revient à dire que l'art, la science, la littérature et l'éducation passeraient aux mains des hommes qui réussiraient le mieux à flatter les fantaisies changeantes d'une génération éphémère.

Il est inutile d'exposer ici en détail les myriades de formes de tyrannie que le vrai Socialisme comprend, parce que le Socialisme aujourd'hui se présente sous un déguisement qui pourrait servir de costume au bal masqué. Notre attention n'est pas appelée sur le despotisme socialiste, tout simplement parce que nous n'avons pas à proprement parler devant les yeux un franc Socialisme. Mais il n'est pas moins vrai que la propriété ou appropriation personnelle du capital est la seule condition de la liberté personnelle. Il est tout à fait vrai qu'aujourdhui le capitaliste abuse brutalement et cyniquement de la liberté, mais il demeure vrai nonobstant, et c'est un éternel axiome de la société humaine : que *sans l'appropriation individuelle il ne peut y avoir de liberté individuelle.*

Il faut aussi rappeler que, dans la donnée du Socialisme, le plus

humble travailleur, tout autant que le capitaliste qu'il doit supplanter, sentira le despotisme de l'Etat. Le plus pauvre travailleur aujourd'hui a une certaine liberté à lui, au moment où il met dans sa poche son salaire de la semaine. Mais sous le système strictement appliqué du Socialisme, il ne serait pas libre de changer d'habitation, de lieu de résidence, de commerce, ou bien de disposer de ses enfants, selon son gré. Le plus simple détail de la vie serait fixé par l'ordre de quelque *Conseil.* Pourquoi ? Parce qu'un homme ne peut rien faire librement sans un peu d'accumulation quelconque. Et si vous supprimez toute accumulation, vous réduisez l'individu au dénûment impuissant de l'esclave. Si vous supprimez par principe l'accumulation, vous êtes contraint de supprimer toute accumulation, même d'ôter 5 livres de la poche de l'ouvrier.

Ainsi nous arrivons à la conviction que la Propriété, comme la Famille, le Gouvernement, la division des fonctions et des professions, est un élément permanent, essentiel, indispensable dans toutes les sociétés civilisées. Elle a été pervertie et on en a cruellement mésusé. Elle a ourdi des maux énormes; elle a soulevé, par ses méfaits, une grande indignation justifiée. Mais le remède n'est point l'annihilation de la propriété, il sera dans son amélioration, dans sa complète régénération au moyen de procédés moraux et religieux et non par des procédés légaux et matériels. Les gouvernements aussi ont terriblement abusé de leur force. Mais seuls les anarchistes demandent à abolir tout gouvernement, au lieu d'exercer sur lui le contrôle. Le problème de l'avenir est de changer le mode d'user du capital, et non pas de changer les personnes qui détiennent le capital. L'appropriation est, en vérité, une condition antérieure à toute civilisation.

Je dis l'appropriation limitée et déterminée. Car nous admettons pleinement que l'appropriation sans conditions et sans bornes, qui constitue aujourd'hui la possession du capital, est une forme antisociale, antihumaine et barbare de tyrannie. Limitée, mais par qui ? Déterminée, comment ? Limitée par la force combinée de l'opinion publique, de la loi, et par la voix de la communauté tout entière exprimée de mille manières ! Déterminée et modifiée par la religion, par une éducation réellement sociale, par le développement de la moralité nouvelle et par un ensemble d'institutions sociales qui inculqueront, dans la conscience, du berceau à la tombe, le juste et souverain sentiment du devoir ! Au contraire, ces modes de réforme économique, ces types de Socialisme qu'on nous présente, n'ont ni ressources religieuses, ni mé-

thodes d'éducation, ni système moral, ni institutions sociales. Ils reposent exclusivement sur la répartition des choses matérielles, sur un simple remaniement des droits du capital. Les maux réels sont d'ordre moral, social, religieux et, en partie seulement, d'ordre matériel. La source la plus profonde des souffrances, des cruautés et de l'oppression, c'est l'égoïsme humain, l'égoïsme qui prend autant de formes que Protée, l'égoïsme subtil comme le serpent qui séduisit nos premiers parents, l'égoïsme capable d'éluder mille lois. Comment nous y prendrons-nous pour guérir ou amender l'égoïsme humain? Car si nous laissons en paix le serpent, nos nouvelles lois, nos réformes purement matérielles, nos restrictions au droit de propriété personnelle, tout cela ne produira que résultats douteux et passagers.

Notre conclusion est simple. Nous croyons que l'égoïsme ne peut être traité que par la Religion, par une religion sociale, dont le but n'est pas de diriger la barque des croyants vers un paradis, mais de réformer la nature humaine sur la terre. La religion ne s'est encore jamais proposé franchement jusqu'ici cet objet direct, quoique, indirectement et sans attention, elle ait contribué puissamment à le faire rechercher, et cela contrairement même à ses enseignements dogmatiques. Faites que la religion devienne la puissance prépondérante dans la vie humaine, donnez pour fonction unique à la religion de moraliser les hommes, de contrôler les intérêts égoïstes et de purifier la société, et nous aurons alors une puissance assez forte pour se mesurer avec l'égoïsme humain sous toutes ses formes possibles. Ceux qui raillent nos espérances, notre confiance en ce remède unique contre l'oppression sociale, n'ont qu'une bien faible intuition de l'énorme pouvoir qui réside en une religion véritablement sociale. Même sous sa forme fictive et abstraite, et avec ses rêves célestes, la religion a été assez puissante pour dompter quelques-uns des vices les plus invétérés de notre nature imparfaite, et pour stimuler le développement des plus sublimes vertus. Si le Dieu de la tribu (tribal god) d'Israël ou si la mythologie de la Grèce et de Rome ont pu faire surgir de si grandes qualités dans la race des Hébreux, des Grecs ou des Romains; si la piété fervente de Paul et de ses compagnons put surmonter les voluptés et la frivolité de l'ancien monde; si la discipline catholique, en son meilleur temps, put transformer la férocité et la turbulence de l'Europe au moyen âge, nous n'avons pas à douter du pouvoir qu'aura une religion vraiment sociale de triompher du mal dans la vie industrielle moderne, dont la situation est certainement moins désespérée.

La nature humaine et la société ont, toutes deux, une unité complexe et délicate, et elles ne seront régénérées radicalement que par un traitement complet, adapté largement à tous les besoins de la nature humaine et de la société. Nous devons régénérer la vie domestique, la vie individuelle, la vie sociale, la vie morale, la vie politique, la vie religieuse, non pas nous borner à réformer la vie commerciale et industrielle.

Nous avons besoin d'une éducation renouvelée, reposant sur une philosophie scientifique, de mœurs domestiques améliorées et purifiées, d'une nouvelle série d'institutions sociales et d'une communauté politique réformée. Mais, par-dessus tout, nous avons besoin d'une religion réformée, d'une religion sociale dans son origine, son objet et ses méthodes, humainement, pratiquement et scientifiquement vraie. La religion de l'Humanité nous offre tout cela ; elle se montrera à la hauteur de sa mission, qui est de régénérer jusqu'à notre système industriel corrompu ; car elle aura un double aspect : l'un spirituel, l'autre temporel, tous deux également humains et réels. D'un côté elle sera une religion sociale, de l'autre elle sera un socialisme religieux.

Frederic HARRISON.

II. — SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE MANCHESTER

CONFÉRENCES DE M. HIGGINSON SUR *LA THÉOCRATIE INITIALE*

(Résumées, traduites et rédigées par MM. P. Descours et Th. Cattin

MOISE (le 5 octobre 1890)

On peut considérer les héros comme les représentants de l'Humanité; et lorsqu'on fait la biographie des grands hommes, c'est en réalité l'histoire générale que l'on écrit. Carlyle et Emerson ont fait chacun un ouvrage en ce sens; mais Auguste Comte, seul, a conçu et publié un calendrier historique qui montre le développement de l'Humanité et résume les progrès de la race humaine.

Bien avant Moïse, le principal représentant de la théocratie, il y a eu des grands hommes qui ont rendu service à l'Humanité. Mais

nous ne savons pas les noms des fétichistes, et il est par conséquent impossible de leur rendre honneur dans un calendrier concret. Toutefois, Auguste Comte ne les a pas oubliés, puisque le septième mois du calendrier abstrait est dédié aux fétichistes. Il y a probablement eu, aussi, bien des théocrates dont nous ne savons pas les noms, et Moïse n'est qu'un type de ces vrais grands hommes qui ont si noblement servi l'Humanité sans aucun souci de vanité personnelle.

La théocratie juive (1) n'était pas très importante, mais elle était très guerrière. Les prêtres soutenus par le peuple eurent un pouvoir très étendu pendant la période pacifique. Lorsque la guerre devint fréquente, les chefs militaires acquirent la prépondérance sur les prêtres.

L'institution des castes eut une heureuse influence sur ces peuplades en assurant l'ordre et en rendant chaque fonction honorable. Lorsqu'un homme exceptionnel surgissait il pouvait toujours sortir de sa caste en vertu d'une dispense. Ce système était très favorable à l'industrie pacifique des premiers âges de l'Humanité. Les Juifs vinrent en Egypte après la conquête de ce pacifique pays par les Bédouins. Ils furent bien reçus par ces derniers et prospérèrent rapidement. Ils apprirent combien la vie sédentaire est préférable à la vie nomade. Mais un jour les Egyptiens réussirent à chasser leurs vainqueurs et les Juifs, leurs protégés, durent quitter le pays.

Pendant leur séjour parmi le peuple égyptien, les Hébreux furent témoins du culte dont les divinités étaient l'objet. La religion égyptienne était polythéiste. Il y avait des dieux différents dans chaque localité, avec un dieu plus important pour chaque province auquel les divinités locales étaient pour ainsi dire subordonnées.

Aussi la résistance des Juifs à la nouvelle doctrine monothéiste de Moïse fut-elle difficile à vaincre. Il fallut à cet homme tout l'ascendant du génie pour empêcher son peuple de retomber dans l'adoration des anciens dieux. Celui-ci ne voyait dans Jéhovah que le dieu d'une tribu et il était constamment disposé à retourner au polythéisme. A la longue, le monothéisme devint prépondérant et ce fut cette élaboration qui, transmise au monde romain, fut répandue par lui dans tout l'Occident.

Moïse vécut 1500 ans avant notre ère. Lorsqu'il fit sortir ses concitoyens de l'Egypte, il était si peu rassuré sur la fermeté de leurs

(1) Voir les remarques de Comte, *Pol. posti.*, t. III, page 342.

croyances, qu'il les fit demeurer pendant 40 ans dans le désert pour éviter tout contact étranger et les pétrir à sa guise.

Ses dix commandements, dans leur forme concise et énergique, ont une grande valeur relative et assurent à leur auteur une immortalité méritée. Sa doctrine ne contient aucune trace du dogme d'une autre vie au-delà du tombeau. Mais il insiste avec beaucoup d'énergie sur le fait que les fautes des parents retombent sur leurs enfants.

Il eut pour successeur un chef militaire, Josué, à qui il donna pour tâche l'extermination des Philistins : tâche qui ne fut pas remplie, car les Philistins restèrent pendant longtemps encore les adversaires heureux du peuple juif. Parmi les personnages importants dont l'histoire a gardé le souvenir, on peut citer Samuel qui fut un juge remarquable. C'est lui qui sacra roi Saül, mais il réserva le pouvoir spirituel aux prêtres. David donna une capitale à Israël, et Salomon lui bâtit un temple. Plus tard, surgit le corps des prophètes qui offrit un bel exemple du pouvoir spirituel dans toute sa grandeur et sa majesté. Les prophètes étaient pauvres, mais ils étaient courageux et éloquents. Ils n'hésitèrent jamais à flétrir et à condamner les coupables, quelle que fût leur puissance, fussent-ils rois.

La royauté juive fut renversée et les Juifs devinrent captifs. Après leur exil, ils découvrirent la civilisation grecque. Il est fort présumable que ce sont les Grecs qui leur ont donné l'idée de la vie future dont leurs doctrines ne font pas mention jusque là et qu'on trouve dans les écrits de Philon d'Alexandrie, un des plus célèbres juifs hellénistes. Ils furent plus tard incorporés à la civilisation romaine. C'est de ce milieu qu'est sorti le grand saint Paul, le véritable fondateur du catholicisme. Lorsque la doctrine catholique devint prépondérante, les Juifs eurent à subir de violentes persécutions. Ils n'eurent plus le droit de posséder et de cultiver la terre. Ils se refugièrent dans les professions de marchands et de banquiers qu'ils exercent encore de nos jours avec succès. Cette persécution existe encore à un certain degré en Orient : Russie, Roumanie. Mais chez les nations les plus avancées de l'Occident, en France, en Angleterre, le juif perd peu à peu sa personnalité et devient un bon citoyen du pays qu'il habite.

NUMA POMPILIUS

L'évolution romaine fut surtout militaire, mais elle se caractérisa aussi par un respect pour toutes les choses de la religion.

Quoique Numa soit peut-être un personnage mythique, il convient de le considérer comme le représentant de la religion romaine et comme celui qui organisa tout le système religieux des Romains. Il y a une Vie de lui par Plutarque et c'est à lui qu'on attribue l'institution des flamines, des augures, des prêtres saliens, des vierges vestales, etc.

Toutefois, la vraie grandeur du peuple romain a consisté dans ses grandes guerres et surtout dans le génie incomparable de César.

BOUDDHA (12 oct. 90)

Le calendrier positiviste contient un certain nombre de noms mythiques, mais seulement lorsqu'il n'y a pas de types historiques correspondants. Il ne pouvait en être autrement pour les premiers âges de l'Humanité. Prométhée, par exemple, représente un prêtre qui a voulu rendre service au peuple; Cadmus personnifie l'invention de l'alphabet; Hercule et Thésée, la force brutale consacrée au service de l'Humanité; Orphée, la musique; Tirésias, le pouvoir spirituel défendant les faibles contre les abus du pouvoir temporel; Ulysse est le type des voyageurs qui ont tout fait pour faire connaître la terre; Lycurgue est le représentant des législateurs spartiates; et Romulus, celui des fondateurs de la ville de Rome.

Dans la semaine de Bouddha nous voyons le polythéisme conservateur représenté par Bélus qui personnifie la théocratie assyrienne, par Sémiramis qui personnifie celle de Babylone, par Sésostris réprésentant celle de l'Egypte, cette mère vénérable de la civilisation occidentale; par Manou représentant de l'Inde; Cyrus, de la Perse militaire; Zoroastre, de la réforme médique; Ossian et les Druides, de l'Occident.

A la naissance de Bouddha, vers 620 avant notre ère, l'Inde était divisée en castes absolument fermées. Les *lois* de Manou nous en donnent une description détaillée. C'était, au sommet, les Brahmes, ou caste sacerdotale; puis les Kshatias, ou caste militaire; les Visayas, ou marchands; les Sudras, ou agriculteurs; et enfin les Parias, comprenant tous ceux qui avaient perdu leur caste. La religion était fortement imprégnée de fétichisme : on adorait le feu et

les fleuves, surtout le Gange. Les Brahmanes seuls avaient le privilège d'être incorporés à Brahma après leur mort; quant aux autres hommes ils devaient, par des ré-incarnations successives, devenir des Brahmanes avant de prétendre à l'incorporation. L'état social, à ce moment, laissait subsister d'affreuses misères.

Gautamas, qu'on appela plus tard Bouddha ou *le Sage*, était fils du roi de Behar, dont le royaume était un des plus puissants de l'Inde. Il vivait heureux au milieu des plaisirs, ne se doutant pas qu'il y eût en dehors de la cour brillante de son père des hommes pauvres et malheureux. Un jour, étant sorti seul pour se promener dans la campagne, il fut frappé par la vue de pauvres, couverts de haillons, qui lui demandaient l'aumône. Ce spectacle le fit réfléchir. Peu après, vers l'âge de 25 ans, il quitta la puissance et les plaisirs pour se consacrer à l'étude dans une retraite absolue. Il en sortit, à l'âge de 36 ans, pour prêcher sa doctrine dans l'Inde. Il combattait les castes, en quoi il fut soutenu par les rois, qui redoutaient la caste sacerdotale. Il proclama qu'on peut obtenir le repos éternel en surmontant ses mauvais penchants. Il enseigna qu'il ne faut ni tuer ni voler, n'être ni menteur, ni calomniateur, ne pas commettre d'adultère, en un mot ne jamais tromper les autres hommes qui sont nos égaux et nos frères. Son succès fut très grand. Il créa des moines qui devaient pratiquer les vertus les plus austères et vivre dans la pauvreté et la chasteté la plus complète. Le Thibet et la Chine contiennent encore d'immenses monastères où les règles de Bouddha sont suivies aussi rigoureusement qu'au moment de la fondation du Bouddhisme. C'est surtout vers 325 avant notre ère que se développa cette religion sous l'impulsion du roi indien Asoka, qu'on peut considérer comme le Constantin du Bouddhisme. L'Inde, qui fut le berceau du Bouddhisme, n'en a pas gardé les lois, mais pourtant on peut dire que le Brahmanisme a été modifié, dans une certaine mesure, par les doctrines de Bouddha. Les livres sacrés du Bouddhisme se composent des discours du fondateur, de recueils de lois et de traités de métaphysique. Le culte consiste dans l'adoration des reliques et dans une grande vénération pour les statues de Bouddha. Au Thibet le Bouddhisme a pris une forme un peu différente. Il y a un arbitre qui joue à peu près le même rôle que le pape dans le catholicisme. En Chine, le Bouddhisme a un grand nombre d'adhérents, mais il n'est pas parvenu à supplanter le confucianisme. Il peut convenir à une civilisation peu compliquée, quoique assez avancée, mais il ne réussit pas avec des gens trop pratiques, comme les Chinois, ou avec une civilisation bien réglée, comme celle de l'Inde.

En somme, il a donné de bons résultats : il a modifié la férocité des peuples qui se sont soumis à sa règle. Comme le Positivisme, il nous exhorte à cultiver nos bons penchants et à nous améliorer. Comme lui il nous engage à faire des efforts pour adoucir notre existence terrestre et non pour acquérir une place dans un paradis problématique. Mais la ressemblance s'arrête là. Le Bouddhisme ne s'adresse qu'à l'individu et ne connaît que lui, tandis que le but du Positivisme est d'aimer, d'améliorer et de servir la Famille, la Patrie et l'Humanité.

CONFUCIUS (190 A. 90)

La semaine de Confucius renferme plusieurs types très intéressants de la civilisation orientale. Fohi est le nom d'un héros chinois; Lao-Tseu était un métaphysicien du même pays, contemporain de Confucius. Meng-Tseu fut un des successeurs de ce dernier. Les théocrates du Thibet représentent les croyances de ce pays avant qu'il ne devînt bouddhiste. Les théocrates du Japon y sont aussi inscrits collectivement. Manco-Capac est le fondateur mythique de la religion du Pérou. Taméhaméa est ce roi des îles Sandwich qui fit tout ce qu'il put pour initier son peuple à la civilisation occidentale.

Confucius, dont nous nous occuperons aujourd'hui, eut de son vivant, et exerce encore, par sa doctrine, une grande influence morale en Chine. Dans ce pays d'une civilisation si ancienne et à tant d'égards si remarquable, l'Ordre a la prépondérance sur le Progrès. Celui-ci existe en Chine, mais il est beaucoup plus lent et plus réglé que dans nos pays occidentaux. L'industrie y est très stable et l'agriculture honorée; ce qui permet le développement régulier de la famille et surtout ce sentiment de vénération pour les vieillards, pour les ancêtres qui est pour ainsi dire la caractéristique du peuple chinois.

Il ne faudrait pas, comme on l'a fait, juger la morale chinoise sur les actes de leurs colonies américaines et australiennes. D'abord on a exagéré beaucoup les faits qui leur sont reprochés. De plus il faut bien reconnaître que ces colonies étant composées de célibataires ne peuvent être données comme type de la famille chinoise.

Le fond de la religion en Chine est le fétichisme que l'on retrouve d'ailleurs à la base de toute religion. Mais ici nous n'avons plus à faire au fétichisme primitif des nègres d'Afrique. C'est un fétichisme agrandi et compliqué s'adressant aux astres et à la terre. On peut résumer cette religion en disant qu'elle consiste dans l'adoration des ancêtres, de la Terre et du Ciel.

Notre héros naquit en 551 avant notre ère et mourut en 479. Il

perdit son père de bonne heure; sa mère lui donna une éducation soignée. A 17 ans il débuta dans la vie active et se maria à 19. Il perdit sa mère cinq ans plus tard. Ce fut pour lui une immense douleur. Il observa rigoureusement les anciennes coutumes; pendant trois ans il vécut loin du monde dans la solitude la plus complète. Toute sa vie il enseigna par la parole et surtout par l'exemple la nécessité d'observer les anciennes traditions. Il fut conservateur dans le vrai sens du mot en s'attachant à tout ce qui était précieux dans les anciens usages. Sa maison était ouverte à tout le monde et de toutes parts on venait écouter ses leçons. Il expliquait à ses nombreux disciples les préceptes de Morale et les bonnes lois établies par les anciens législateurs dont il avait profondément étudié les œuvres. Sa renommée était très grande. Il fut appelé à l'âge de cinquante ans à la direction de la Justice dans sa province qui était celle de Lou. Il donna des postes à ses disciples, gouverna avec vigueur et énergie et bientôt cette province fut une des plus florissantes de la Chine. Sa vertu et son amour de la justice lui suscitèrent des ennemis qui le calomnièrent auprès du vice-roi. Il fut chassé de la cour et persécuté pendant dix ans. Le philosophe ne se découragea pas malgré la perte douloureuse de sa femme, de son fils et de son disciple préféré. « Que m'importe, disait-il, l'ingratitude des hommes. Elle ne m'empêchera pas de leur faire tout le bien qui dépendra de moi. J'aurai du moins la consolation intérieure d'avoir fidèlement rempli ma tâche ». Il passa les cinq dernières années de sa vie dans sa ville natale, s'occupant de former des disciples et de mettre la dernière main à ses ouvrages. Il mourut à l'âge de 73 ans. Son tombeau devint de suite un lieu de pèlerinage; en l'an 998 ce pèlerinage fut déclaré officiel et on rend encore des hommages à sa tombe. Ses descendants furent anoblis et formèrent une véritable caste comblée d'honneurs.

Les préceptes de Confucius sont encore observés aujourd'hui en Chine. C'est à eux que les Chinois doivent ce respect pour leurs parents et leurs ancêtres qui est leur plus admirable vertu.

L'Occident aurait, de ce côté, beaucoup à emprunter aux habitants du céleste Empire. La vénération envers nos prédécesseurs est à peu près nulle chez la plupart d'entre nous. Il y a là un courant à remonter sous peine de déchéance. L'étude de l'évolution chinoise nous fera enfin comprendre cette profonde vérité, que le progrès n'est que le développement de l'ordre, tandis que la Chine pourra emprunter à l'Occident ses progrès intellectuels et ses méthodes scientifiques, pour les utiliser à sa manière et quand elle le jugera convenable.

BULLETIN DE FRANCE

I. — DE L'INAUGURATION DE LA STATUE DE DANTON A PARIS, LE MARDI 14 JUILLET 1891

J'ai reçu au commencement du mois de juillet de M. le docteur Levraud, président du conseil municipal de la ville de Paris, une lettre invitant les positivistes à assister à l'inauguration solennelle de la statue de Danton, qui devait avoir lieu à dix heures du matin, le jour même de notre fête nationale. La statne est, comme on sait, élevée à peu près sur l'emplacement de la maison qu'occupait Danton, et qui a été détruite par la construction du boulevard Saint-Germain, en 1876. J'ai communiqué cette invitation à la Société positiviste, et nous avons été tous heureux d'accepter.

M. le président du conseil municipal m'a fait demander en même temps si je voulais prendre la parole dans cette cérémonie publique. J'ai été heureux et honoré d'une telle demande que j'ai immédiatement acceptée. J'ai prononcé dans cette circonstance un discours que je publie ci-dessous. Il a été reproduit intégralement dans l'*Estafette* du jeudi 16 juillet. Un grand nombre de journaux parisiens en ont reproduit des parties plus ou moins étendues.

C'est la première fois que le Positivisme, représenté par son chef, a été appelé à ce titre même à participer à une grande cérémonie publique, accompagné des positivistes en corps, et y participant à ce titre. C'est là certainement un point important dans l'histoire de l'évolution de notre doctrine; et il est, à cet autre titre encore que c'est après trente ans d'efforts que le Positivisme est enfin parvenu à réhabiliter une grande mémoire et à obtenir une glorification publique par la très belle initiative du conseil municipal de la ville de Paris. Chacun sait la part prépondérante qu'a prise notre confrère, M. le docteur Robinet, à la réhabilita-

tion de Danton et à sa glorification finale. Il y aurait, je crois, utilité à faire un récit de tout cela, même de la cérémonie d'inauguration du 14 juillet. Je me contente pour aujourd'hui de publier le discours que j'ai prononcé dans cette grande circonstance, et j'ajoute, comme pièces justifiicatives, la lettre du conseil municipal de la ville de Paris et ma réponse.

Pierre LAFFITTE.

Samedi, 18 juillet 1891.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I.

LETTRE DU PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS.

République française.
Liberté, Egalité, Fraternité.
Ville de Paris.
Conseil municipal.
Cabinet du Président.

Paris, le 1er juillet 1891.

Monsieur le Président,

La statue élevée à la mémoire de Danton, sur une des places publiques de Paris, par décision du Conseil municipal, sera inaugurée le 14 juillet prochain.

La municipalité parisienne connaît l'admiration que professent les positivistes de tous les pays pour le grand conventionnel, et elle a pensé qu'une place spéciale devrait leur être réservée à cette solennité.

J'ai donc l'honneur, Monsieur le Président, au nom du Conseil municipal, d'inviter la Société positiviste de Paris à assister, le

14 juillet prochain, à la cérémonie d'inauguration de la statue de l'illustre homme d'Etat.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération.

Le président du conseil municipal de Paris,
L. LEVRAUD.

A M. Pierre Laffitte, président de la Société positiviste de Paris,
10, rue Monsieur-le-Prince.

Pareille invitation a été adressée au président de la Société positiviste de Londres et au président de la Société positiviste de Stockholm par le président du conseil municipal de Paris.

II.

A M. LE PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL DE PARIS.

Paris, le 6 juillet 1891.

Monsieur le Président,

En mon nom et au nom des positivistes, je vous remercie de l'invitation que vous voulez bien nous faire d'assister à l'inauguration de la statue de Danton, qui aura lieu à Paris le 14 juillet.

Nous sommes heureux de l'accepter.

Le conseil municipal de Paris a pris là une initiative qui l'honore. Le Positivisme se réjouit de voir enfin honorer publiquement la mémoire du grand homme d'Etat si longtemps méconnu par les plus vulgaires préjugés.

Salut et respect.

P. LAFFITTE.
10, rue Monsieur-le-Prince.

COMPTE RENDU DU *Bulletin municipal officiel* DU 16 JUILLET 1891.

Le 14 juillet 1891, à dix heures du matin, a eu lieu l'inauguration solennelle de la statue élevée par la ville de Paris à la mémoire de Danton.

La cérémonie était présidée par M. Charles Floquet, président de la Chambre des députés, assisté de M. Levraud, président du conseil municipal de Paris, et de MM. les préfets de la Seine et de police. Dans l'assistance on remarquait un grand nombre de sénateurs, de députés et de conseillers municipaux de Paris.

Une place d'honneur avait été réservée à Mme Menuel-Danton, petite-fille du grand conventionnel.

Après l'exécution de la *Marseillaise,* M. Levraud, président du conseil municipal, a pris le premier la parole en ces termes :

« Citoyens !

« C'est avec un profond sentiment de joie que je prends la parole au nom du conseil municipal de Paris pour fêter l'inauguration de la statue d'un des hommes les plus illustres de la Révolution, le grand calomnié Danton !

« Cette réhabilitation, qui existait déjà dans les esprits, grâce aux travaux récents des historiens de la Révolution, se manifeste aujourd'hui par ce monument qui se dresse sur la place publique au milieu du peuple de Paris que ce puissant tribun avait si bien compris et aimé.

« C'est cette forme de réhabilitation qui était la plus nécessaire; c'est celle qui parle à la fois aux yeux et à l'esprit et qui contribue le plus puissamment à l'enseignement du peuple.

« Merci à l'artiste qui a su si bien rendre dans sa belle composition la puissance du tribun, l'ardeur du patriote. Je n'ai pas l'intention de retracer ici la vie de ce grand citoyen et de répondre aux mensonges et aux calomnies des royalistes, des traîtres et des jaloux qui ont cherché à ternir sa mémoire. C'est chose faite. Cette justification est désormais établie historiquement; commencée par Michelet, elle a été continuée par Bougeart, Robinet, Antonin Dubost, Aulard, etc.

« Pour quiconque a lu ces travaux, la démonstration est définitive! Tout cet échafaudage de calomnies s'est écroulé sous les coups de la critique historique moderne, si soucieuse de la vérité et qui procède à sa recherche scientifiquement.

« Quand on a constaté la fragilité de ces attaques haineuses dictées par les plus bas sentiments, il ne reste qu'un plus grand mépris pour leurs auteurs.

« Je voudrais simplement tenter d'expliquer pourquoi Danton fut à ce point calomnié, pourquoi il accumula tant de haines, lui qui était sans ambition personnelle, dont le cœur était loyal et généreux !

« D'abord il est arrivé à Danton ce qu'il advint à tous les hommes de la Révolution : c'est que leur histoire fut écrite par leurs ennemis politiques. On vit la même chose pour les défenseurs du peuple en 1830, en 1848, en 1851 et en mai 1871. Les vaincus sont toujours calomniés. Ceux qui ont eu peur momentanément sont les plus acharnés ; le lâche est cruel.

« Danton, par son courage et son énergie, son audace, sa puissance de parole sur les masses populaires, fit trembler les coupables. D'où des haines. Cependant nul n'était animé de sentiments plus généreux.

« Dans un discours sur l'unité du pouvoir prononcé le 11 mars 1793 à la Convention, il disait :

« Tous nous voulons le salut public, que les défiances particu-
« lières ne nous arrêtent pas dans notre marche, puisque nous
« avons un but commun. Quant à moi, je ne calomnierai jamais
« personne ; je suis sans fiel, non par vertu, mais par tempéra-
« ment. La haine est étrangère à mon caractère... je n'en ai pas
« besoin ; ainsi je ne peux être suspect même à ceux qui ont fait
« profession de me haïr. Je vous rappelle à l'infinité de nos de-
« voirs. »

« Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur la vie politique de Danton, on est frappé de ce fait, qu'il ne fut jamais complètement attaché à l'un des partis organisés de cette époque. Il ne fut ni Girondin, ni Jacobin, ni Hébertiste. Il avait trop d'indépendance, trop d'élan spontané, trop d'individualité pour se soumettre à l'étroite discipline de ces puissantes associations.

« Il avait une grande action sur les autres, mais se laissait lui-même peu influencer. L'idée une fois fixée, le but à atteindre bien défini, rien ne pouvait le détourner de sa résolution. Comment aurait-il pu accepter d'être enchaîné à la volonté des autres ? Car les individus sont souvent entraînés, dirigés par les partis dont on les croit les chefs.

« Ceux qu'on a appelés les dantonistes ne formaient pas, à proprement parler, un parti, ils étaient plutôt des amis personnels qui avaient compris son génie, qui partageaient ses sentiments et qui étaient attachés à lui, autant par les liens du cœur que par les liens politiques.

« Cependant Danton, qui n'était préoccupé que du salut de la République, a pour collaborateurs, et momentanément pour amis,

des hommes appartenant à ces importantes sociétés révolutionnaires.

« Quand il fallait lutter contre la coalition royaliste au-dedans et au-dehors, Danton acceptait tous les concours; il était pour l'union de tous les républicains devant le danger qui menaçait la liberté.

« Il était pour la théorie du bloc.

« Cette situation particulière, au milieu de la lutte ardente des partis et des jalousies inséparables du choc des ambitions et des appétits du pouvoir, devait fatalement lui attirer des haines implacables que des ennemis politiques étayaient réciproquement sur ses fréquentations.

« Parmi les adversaires les plus acharnés de Danton, il en est deux qui contribuèrent plus que les autres à salir sa mémoire : ce sont Lafayette et Mme Roland. Ces deux haines le poursuivent encore, car leurs écrits forment le fond des réquisitoires mensongers que l'on voit surgir de temps en temps contre lui.

« Danton avait apprécié Lafayette à sa juste valeur; il avait bien vite jugé sa nullité, son ambition mesquine faite tout entière de nullité et de parade; il le savait royaliste et fleurait déjà sa future trahison. En avril 1791, Lafayette s'efforce d'obtenir par surprise de l'Assemblée du département le vote de la loi martiale qui lui eût permis de fusiller la foule qui voulait s'opposer au départ du roi de Paris. Danton arrive *à temps quoique* non prévenu avec intention, triomphe des hésitations par son éloquence et fait échouer ce projet criminel. Il ne s'en tint pas là et le dénonça publiquement aux Cordeliers.

« Voilà l'origine d'une haine implacable.

« Mme Roland avait un salon politique. Toute la Gironde y venait. Quand son mari fut le collègue de Danton au pouvoir exécutif, elle voulut transformer son salon en conseil des ministres; Danton ne put supporter cette dictature féminine, il y fit allusion en pleine Convention et voilà encore une haine invétérée.

« Un autre élément a contribué aux attaques passionnées dont Danton fut l'objet; c'est la haine philosophique.

« Au moment de la Révolution, deux courants très différents se partageaient les esprits. Les uns étaient les disciples de Voltaire et des encyclopédistes Diderot, d'Alembert, d'Holbach, etc., les autres étaient les disciples de Rousseau.

« Les premiers avaient l'esprit libre, dégagé des conceptions théologiques et métaphysiques; ils voyaient de suite le côté pratique des choses, ils étaient humains et tolérants. Les seconds, imprégnés des sophismes de l'auteur du « Contrat social », étaient des théoriciens purs, idéalistes et intolérants.

« On ne saurait croire combien cette diversité de vues philosophiques eut d'importance à cette époque.

« La haine de Robespierre contre d'excellents patriotes républi-

cains de la première heure, qui avaient tant fait pour renverser la tyrannie, n'eut pas d'autre origine !

« Ce fut surtout le déiste qui faisait guillotiner les athées.

« Danton fut une de ses victimes.

« Malgré ces explications, ce qui restera toujours inconcevable, c'est que les immenses services rendus par Danton au point de vue de la défense nationale aient été impuissants à le préserver de toutes ces perfidies. Là, son rôle est immense.

« Il ressort clair, net, gigantesque, tant au point de vue militaire qu'au point de vue diplomatique. L'ennemi avait envahi la France, il marchait sur Paris ; l'Autriche, la Prusse et les émigrés offraient un total de 206,000 hommes auxquels la France ne pouvait opposer que 93,000 hommes sans discipline et disséminés sur une frontière immense.

« Tous étaient atterrés et sans espoir. Les Girondins proposaient d'abandonner Paris et de se retirer derrière la Loire.

« Danton se dressa terrible. Par sa présence d'esprit, par son talent d'organisation, par son génie, par son audace, il sut parer à tout et la bataille de Valmy ouvrait l'ère de nos victoires.

« Quand plus tard survinrent des désastres son énergie redoubla. Le 10 mars 1793 il s'écriait à la Convention : « Faites partir « vos commissaires, soutenez-les par votre énergie ; qu'ils partent « ce soir, cette nuit même ; qu'ils disent à la classe opulente : Il « faut que l'aristocratie de l'Europe, succombant sous nos efforts, « paye notre dette ou que vous la payiez ; le peuple n'a que du « sang ; il le prodigue. Allons, misérables ! prodiguez vos richesses. « Voyez, citoyens, les belles destinées qui vous attendent. Quoi ! « vous avez une nation entière pour levier, la raison pour point « d'appui et vous n'avez pas encore bouleversé le monde ! Il faut « pour cela du caractère et la vérité est qu'on en a manqué. Je « mets de côté toutes les passions, elles me sont toutes parfaite- « ment étrangères excepté celle du bien public.

« Et que m'importe ma réputation ! Que la France soit libre et que mon nom soit flétri !

« Que m'importe d'être appelé buveur de sang ! Eh bien ! bu- « vons le sang des ennemis de l'humanité, s'il le faut ; combat- « tons, conquérons la liberté ! »

« Danton, un des premiers, eut le sentiment de l'unité de la patrie française. Il disait à la Convention, répondant à la théorie girondine : « Aucun de nous n'appartient à tel ou tel département, il « appartient à la France entière... faisons disparaître ces idées ab- « surdes... la France doit être un tout indivisible. »

« Sans lui, tout le territoire était envahi en 1792, la monarchie rétablie, la République par conséquent détruite sans avoir eu le temps de rien fonder.

« La Révolution avortait.

« Nous lui devons une éternelle reconnaissance.

« Comme Parisiens, notre reconnaissance envers lui doit être plus grande encore, n'est-ce pas lui qui, dans la séance du 25 mai 1793, répondait aux paroles haineuses et maladroites du président Isnard contre Paris :

« Assez et trop longtemps on a calomnié Paris en masse... Ce « n'est pas pour disculper Paris que je me suis présenté à cette « tribune, il n'en a pas besoin ; mais c'est pour la République en- « tière... Il est bon que la République sache que Paris ne déviera « jamais des principes; qu'après avoir détruit le trône d'un tyran « couvert de crimes, il ne le relèvera pas pour y asseoir un nou- « veau despote. »

« Et dans un autre de ses discours :

« Que les adresses envoyées des départements pour calomnier « Paris ne nous épouvantent pas; elles sont l'ouvrage de quelques « intrigants et non celui des citoyens des départements; rappelez- « vous qu'il en est venu de semblables contre Paris en faveur du « tyran.

« Paris est le centre où tout vient aboutir ; Paris sera le foyer « qui recevra tous les rayons du patriotisme français et en brûlera « tous les ennemis. »

« Hélas! en faisant cette étude, on étale bien des hontes et des faiblesses humaines; mais il est bon de les mettre au jour parce qu'en les montrant aux yeux des jeunes générations, en leur faisant voir jusqu'où elles peuvent les conduire, on peut espérer que ceux qui nous succéderont s'inspireront des leçons du passé et deviendront meilleurs.

« Les morts gouvernent les vivants », a dit un grand philosophe; cette parole est profondément vraie, surtout au point de vue politique. Dans notre vieux monde, il est peu de pensées entièrement neuves et celles que l'on croit telles découlent, à l'insu de ceux qui les ont conçues, de pensées antérieures élaborées par nos aïeux. Pour tirer de ce capital intellectuel accumulé par eux le plus grand bien possible, il faut reprendre, développer toutes les idées qui furent justes, honnêtes, fécondes en résultats heureux et noter avec soin celles qui furent fausses, malhonnêtes, stériles ou funestes, afin d'éviter d'y retomber de nouveau.

« La vie de Danton donne aux hommes politiques de ce temps un bien haut enseignement qu'ils ont su mettre à profit, du reste, dans deux circonstances graves : l'élection des 363 et la lutte contre le boulangisme.

« Si le parti républicain fût resté divisé en fractions ennemies, la République était menacée et peut-être perdue. Le procédé est infaillible; en cas de danger imminent, l'union doit être complète entre les différentes nuances du parti pour faire face à l'ennemi commun et la victoire sera toujours certaine.

« Mais pour que cette union compacte soit possible, aussitôt que des événements imprévus peuvent la rendre nécessaire, il faut, tout en luttant pour ses opinions et le triomphe de ses idées, ne jamais en arriver à l'insulte et à la persécution qui rendraient toute alliance ultérieure impossible; tant qu'il y aura en France des royalistes et des cléricaux, il n'y a pas d'autre ligne politique à suivre.

« Voilà ce que nous enseigne la vie de ce grand citoyen, qui n'eut jamais d'autre ambition que celle de rendre la France libre, forte et rayonnante sur le monde.

« Oui, citoyens !

« Cette réhabilitation solennelle réconforte, elle donne du courage pour persévérer dans la voie des réformes sociales en reprenant la tradition de nos grands ancêtres de la Révolution. Tout l'avenir était en eux et nous n'avons pas encore réalisé toutes les idées qu'ils ont semées. Cette cérémonie donne bien la notion du progrès continu et démontre qu'il y aura toujours désormais un moment où la vérité sera rétablie, où elle se dégagera pure et lumineuse des calomnies intéressées ou inconscientes.

« Vive la République ! ».

M. Albert Pétrot, conseiller municipal du quartier de la Monnaie, qui correspond à peu près à l'ancien district des Cordeliers, s'est exprimé ainsi :

« Citoyens,

« Paris républicain devait un monument à la Révolution française.

« Comment la capitale de la République eût-elle pu mieux symboliser la Révolution qu'en choisissant, parmi ses héros, celui qui avant tout autre en a été l'esprit et le tempérament ?

« Arcis-sur-Aube a eu, avant Paris, l'honneur de consacrer publiquement le souvenir de son illustre enfant : ce qui peut être permis à d'autres l'est moins facilement à Paris.

« Malgré les puériles hostilités et les oppositions systématiques, nous pouvons à notre tour rendre hommage au tribun qui a glorieusement représenté notre cité au sein de la Convention nationale.

« C'est ici, sur l'emplacement où désormais se dressera ce bronze, que s'élevait la modeste demeure où, parmi les siens, le puissant porte-parole de la Montagne se reposait de l'ardente lutte quotidiennement renouvelée. Et ce quartier était bien celui qu'il voulait, au milieu des clubs, à deux pas du logis de ses principaux compagnons, Marat assassiné dans la maison voisine, rue du Paon, Camille, le plus cher de ses lieutenants et le plus sûr de ses alliés par la pensée : il le fut jusqu'à l'échafaud !

« C'est de cette cour du Commerce que, dans la nuit du 10 août,

partit le coup de feu qui fut le signal de la marche des faubourgs sur les Tuileries, conséquence définitive et souveraine de la journée improvisée du 14 juillet.

« Danton, on peut le dire, a été la Révolution elle-même, ses aspirations, sa vigueur, son souffle. Qu'il s'agit de terrasser dans son antre même la vieille iniquité monarchique ou de dresser la muraille des poitrines de citoyens libres contre l'invasion des étrangers appelés, soudoyés et secondés par les aristocrates traîtres à leur patrie, Danton a proclamé la volonté du peuple de France : Vivre libre ou mourir !

« Le ministre Roland écrivait au futur traître Dumouriez : « Il faut écraser ce parti de Paris et surtout ce Danton ! » De son temps déjà, les mêmes rédacteurs unissaient dans une même haine Paris et Danton. C'est pour Paris un motif à ajouter aux autres de saluer aujourd'hui et d'acclamer sa grande mémoire.

« Le quartier où Danton a vécu, honnête et respecté, quoi qu'en disent ses calomniateurs, s'honorera de posséder ce monument, œuvre pour une large part des historiens consciencieux et loyaux dont l'admirable tenacité a dompté jusqu'aux plus rebelles et forcé les détracteurs eux-mêmes à avouer l'ardent patriotisme de Danton. Cette glorification est due en grande partie à un homme dont, à bien des titres, le nom nous est cher ici, le docteur Robinet. Et il n'est aucun de ceux qui m'entourent qui, en contemplant le groupe d'exécution si parfaite dont M. Auguste Paris est l'auteur, ne reporte aux historiens qui ont si vaillamment défendu la vérité sur cette grande figure de patriote l'honneur d'avoir motivé cette glorification.

« La consécration donnée aujourd'hui par la République à la Convention nationale est un acte de haute moralité humaine qui, pour être tardif, n'en comporte pas moins son enseignement. Servir son pays, la liberté, l'humanité, jusqu'à la mort s'il est nécessaire, tel est le devoir du républicain, telle a été l'existence de Danton. On a dit que ces temps héroïques, que ces figures pour ainsi dire surhumaines n'existaient plus. S'il le fallait, on les verrait renaître. Ce monument sera un exemple qui criera plus haut qu'aucune voix : « N'hésitez pas à tout sacrifier pour sauver la France et la République ! ».

M. Pierre Laffitte, président de la Société positiviste de Paris, a ensuite prononcé le discours suivant :

« MESSIEURS,

« Nous devons d'abord remercier le conseil municipal de la ville de Paris de l'initiative pleine de courage et d'audace par laquelle il a décidé l'érection d'une statue à Danton. — Je dis l'audace, car il lui a fallu ainsi remonter tout un courant de pré-

jugés contre cette grande mémoire, — Il faut l'honorer aussi de la sage fermeté avec laquelle il a réalisé un tel projet.

« Je dois encore spécialement remercier ce singulier conseil municipal de l'originalité, à la fois spirituelle et élevée, avec laquelle il a appelé à participer à cette inauguration les positivistes et leurs chefs : des gens qui ne sont ni catalogués ni estampillés. Cela n'est point vulgaire.

« Sans doute, depuis trente ans, nous poursuivons la réhabilitation de Danton. Les travaux du docteur Robinet sont connus de tous : il a apprécié l'homme privé et l'homme public ; il a montré l'homme de gouvernement et de diplomatie. Moi-même, en donnant la théorie de la Révolution, j'ai lié Danton à la chaîne des destinées de notre patrie. Cela est vrai ; mais nous n'avons rien d'officiel, et nous savons autrement que par définition. Il fallait oser, et le conseil municipal a montré là une haute indépendance d'esprit. Il savait aussi qu'en m'appelant, il acceptait, sans en prendre la responsabilité, la pleine liberté de mes appréciations philosophiques. Je l'en remercie sincèrement.

« L'on a dit de Danton : il a sauvé la France, mais il a fait les massacres de septembre ; par conséquent, il ne faut pas l'honorer. Je dis au contraire : il faut célébrer sa mémoire, quand même il serait vrai qu'il eût fait les massacres de septembre, quelque déplorables que soient de tels événements.

« Il est temps de rentrer enfin dans la réalité historique et de sortir de ce vague sentimentalisme qui abêtit. On est allé, de nos jours, infiniment trop loin dans cette voie. On a même osé écrire que la guerre est un crime, quand il est de toute évidence, par une loi fatale de l'histoire, qu'elle a créé, et elle seule, les patries, et constitué ainsi la vie collective, source de toute civilisation. Elle a été la grande éducatrice du genre humain.

« Sans doute, il viendra un jour où l'amélioration de notre nature et de notre situation ne s'accomplira que par des moyens rationnels et pacifiques, mais ce n'est pas le passé, et ce n'est pas le présent ; c'est l'idéal de l'avenir.

« Outre la guerre, la violence et le sang couvrent tout le parcours de la route de l'humanité, de Moïse jusqu'à nos jours. Les massacres des Albigeois n'ont empêché ni l'Eglise ni l'histoire d'honorer Innocent III, et l'Angleterre, malgré les massacres d'Irlande, a classé Cromwel comme le plus éminent de ses hommes d'Etat. Laissons donc les bucoliques ; je sais bien que le grand cardinal a cultivé ce genre, mais en vers et jamais en prose.

« Au fond, c'est la population de la ville de Paris qui, sous le coup de l'invasion prussienne et avec la fureur qu'inspirait l'odieuse trahison des royalistes en faveur de cette invasion, a accompli les massacres de septembre. La France entière partageait, avec une ferme indignation, de tels sentiments. Voyez ce que dit Goëthe à son passage à Verdun, au retour, au 10 octobre 1792 :

« J'étais sorti pour aller voir la ville ; en traversant une des « rues encore dépavées, je vis une charmante jeune fille qui « regardait par la fenêtre. Je demandai son nom au jeune « homme qui me servait de guide ; il me le dit, puis il ajouta : « c'est une de celles qui ont offert des fleurs et des fruits au roi « de Prusse... Toutes ces petites filles n'ont qu'à prendre garde à « elles, si elles veulent garder leurs têtes sur leurs épaules. Et il « disait cela aussi tranquillement que s'il se fût agi de la chose la « plus simple du monde. »

« Mais Danton n'a pas fait les massacres de septembre ; le travail de M. Antonin Dubost est décisif sur ce sujet.

« Danton, sous l'impulsion humaine du XVIIe siècle, malgré l'éducation sanguinaire de l'ancien régime que M. de Carné a bien notée, répugnait aux violences par trop aveugles ; et, comme tous les vrais hommes d'Etat, il n'aimait guère ces cruautés tumultueuses, où succombent souvent les innocents, et dont échappent aussi de vrais coupables.

« Néanmoins, il savait le devoir qu'impose, surtout au moment des grandes crises, la répression du crime le plus odieux, la trahison envers la patrie.

« En matière de crime d'Etat, dit le grand cardinal de Riche- « lieu, il faut fermer la porte à la pitié, et mépriser les plaintes « des parties intéressées et les discours d'une populace igno- « rante, qui blâme quelquefois ce qui lui est le plus utile, et sou- « vent même nécessaire. » — Et il s'agit ici autant de la populace riche que de la populace pauvre.

« C'est sous l'impulsion d'une si haute vue de la répression nécessaire des crimes contre la sûreté de la Patrie et de l'Etat, que Danton fut conduit à l'une de ses créations les plus capitales : celle du tribunal révolutionnaire. Mais cette institution fait partie de la création qui a placé Danton au rang des grands hommes d'Etat : celle du gouvernement révolutionnaire qui a sauvé la France.

« Danton, après l'insurrection légitime du 10 août, dont il fut le principal organisateur, fut nommé membre du pouvoir exécu-

tif comme ministre de la justice. Au fond, il fut le vrai chef du pouvoir exécutif, qui gouverna pendant deux mois à peu près, depuis le 10 août 1792.

« Condorcet vota pour Danton. Il justifie ainsi son vote :

« On m'a reproché d'avoir donné ma voix à Danton pour être « ministre de la justice. Voilà mes raisons : il fallait dans le « ministère un homme qui eût la confiance de ce même peuple « dont les agitations venaient de renverser le trône ; il fallait » dans le ministère un homme qui, par son ascendant, pût conte- « nir les instruments très méprisables d'une révolution utile, « glorieuse et nécessaire ; et il fallait que cet homme, par son ta- « lent pour la parole, par son esprit, par son caractère, n'avilît pas « le ministère ni les membres de l'Assemblée nationale qui aurait « à traiter avec lui. Danton seul avait ces qualités. Je le choisis « et je ne m'en repens point. Peut-être exagéra-t-il les maximes « des constitutions populaires dans le sens d'une trop grande dé- « férence aux idées du peuple, d'un trop grand emploi dans les « affaires de ses mouvements et de ses opinions. Mais le principe « de n'agir qu'avec le peuple, et par lui, en le dirigeant, est le « seul qui, dans un temps de révolution populaire, puisse sauver « les lois ; et tous les partis qui se sépareront du peuple finiront « par se perdre, et peut-être par le perdre avec eux. D'ailleurs, « Danton a cette qualité si précieuse que n'ont jamais les « hommes ordinaires : il ne hait ou ne craint ni les lumières, ni « les talents, ni la vertu. »

« Danton au pouvoir fait repousser l'idée insensée de Roland de fuir derrière la Loire : « C'est à Paris qu'il faut vaincre ou « mourir. » Il pousse à l'organisation de l'armée, où Servan agit d'une manière efficace. Danton conçoit nettement le problème diplomatique : diminuer le nombre des ennemis ; il fait tous ses efforts pour maintenir la neutralité de l'Angleterre et l'empêcher de se joindre à la coalition. Talleyrand est son habile agent dans cette politique.

« La victoire de Valmy ouvre un nouveau champ à sa diplomatie. Il est surtout guidé, dans cette circonstance, par la vue supérieure d'arriver à séparer la Prusse de l'Autriche. C'est ce qu'après d'admirables victoires réalisa le traité de Bâle.

« La Convention nationale réunie et la République proclamée, la situation intérieure et extérieure de la France apparaît dans sa terrible réalité. Le mérite de Danton, et c'est ce qui le classe dans la série des véritables hommes d'Etat, c'est d'avoir conçu et finalement réalisé la construction de *l'outil gouvernemental*,

sans lequel la France succombait dans une position qui paraissait désespérée. C'est ici le nœud d'une théorie positive de la Révolution, et le nœud méconnu de l'appréciation vraiment scientifique de Danton.

« Voyons la situation. La Constituante, ce préambule si plein d'illusions de la Révolution, avait établi : 1° l'homogénéité sociale de la France en supprimant toutes les inégalités artificielles devenues sans but et nuisibles ; une même loi pour cette nation homogène ; 2° l'homogénéité territoriale par l'uniforme division en départements.

« Mais elle avait méconnu les lois nécessaires de la mécanique sociale dans la constitution de l'appareil gouvernemental.

« L'administration, émanée de l'élection, était par cela même locale et par trop indépendante, et de plus indéfiniment mobile, à cause des élections trop souvent renouvelées. La Constituante, en appelant constamment le peuple à voter, oubliait qu'il faut d'abord manger : nous n'avons plus d'esclaves, il faut gagner nous-mêmes notre vie.

« Il en était de même de la puissance judiciaire élue, locale, instable.

« Dans l'organisation financière, surtout en supprimant les impôts indirects au lieu de les adoucir, elle créait l'insuffisance des ressources. Au reste, elle laissait, par une naïveté digne des temps fabuleux, la perception des impôts directs qu'elle conservait, aux contribuables eux-mêmes.

« On annulait sans doute ainsi la royauté, que cependant on conservait nominalement par une fascination métaphysique qui paraît presque stupide. Mais on supprimait en réalité le pouvoir central. La Constituante voulait fonder une France homogène, sous une même loi, par des pouvoirs divers, variables, locaux et mobiles, et sans l'appareil nécessaire d'une force une et persistante. C'était un comble.

« Ce détraquement de la constitution naturelle de la France arrivait au moment où l'Europe entière se coalisait contre nous pour nous dépecer comme la Pologne; avec une guerre civile qu'il était facile de prévoir. Il fallait, en effet, la naïve illusion de la Constituante pour croire que la transformation de la France s'accomplirait sans résistance.

« Telle était la situation qu'il fallait gouverner, et c'est là qu'éclata le génie de Danton. Après l'élimination nécessaire des Girondins, ces prétentieux déclamateurs, on arriva enfin à pourvoir aux nécessités effectives. On bâcla la Constitution la plus

absurde qui fut jamais, pour satisfaire aux formules de la métaphysique révolutionnaire ; puis on la couvrit, le mot est de Danton lui-même, d'un voile respectueux. Considérant la réalité face à face, Danton conçut et fit la constitution d'un gouvernement puissant : le gouvernement révolutionnaire. Le voici :

« 1° Un comité de gouvernement, sous le nom de Comité de salut public, qui dirigeât surtout la guerre ; 2° un comité de sûreté générale qui présidât à la police générale, et remplacât ainsi les polices locales, faibles, instables et souvent rétrogrades ; 3° un tribunal révolutionnaire qui jugeât et punît les coupables des crimes de trahison que la faiblesse et la connivence des justices électives et locales laissaient échapper ; 4° la dictature financière à Cambon ; 5° la nation entière appelée à la défense de la patrie.

« C'est Danton qui a conçu l'appareil gouvernemental, et cet appareil a sauvé la France. Il a repris la grande tradition d'unité gouvernementale qui avait servi à constituer la France. Voilà son œuvre, voilà sa gloire ! Ce fut un grand patriote ; mais il eut autre chose que le désir de servir la patrie : il en eut la capacité.

« Par là encore, Danton se rattache à la série des grands hommes d'Etat : les Cromwell, les Louis XI, les Richelieu ; il eut la conception empirique de la haute mécanique sociale. Mais il leur fut inférieur, en ce qu'il manqua de cette persistance de tous les instants, qui veille aux détails en les subordonnant à l'ensemble, et qui s'efforce de conserver le pouvoir, et d'en coordonner les appuis.

« Le Comité de salut public lui échappa. Dans ce Comité, ceux que l'on peut appeler les ministres : Carnot, Robert, Lindet, Prieur (de la Côte-d'Or), réalisèrent l'œuvre pour laquelle il avait été constitué, l'œuvre triomphante de la défense de la France.

« Mais, dans son sein, un triumvirat : Robespierre, Saint-Just et Couthon, tourna bientôt, en l'exagérant, le puissant appareil conçu par Danton en vue du salut public, au profit d'une ambition aussi âpre que vague et rétrograde. Danton voulut alors s'opposer à une telle déviation : il fut brisé.

« Pendant que les armées gagnaient des victoires, et que le groupe actif du Comité de salut public les nourrissait, les habillait, les armait, et les coordonnait, Robespierre, au nom des principes et de la vertu, arrivait à des excès d'autant plus monstrueux que nos succès à l'intérieur et à l'extérieur les rendaient moins explicables.

« Organisant la rétrogradation, il en vint à la mascarade san-

guinaire du culte de l'Etre suprême où la théologie s'imposait par la guillotine au lieu du bûcher. Poussé par la situation même où l'avait placé son ambition purement personnelle, il ouvrit, au sein même du Comité de salut public, une crise gouvernementale où il succomba enfin, trop tard pour la Patrie et l'Humanité.

« Mais cette chute nécessaire eut de graves conséquences. Le gouvernement révolutionnaire, dû à un empirisme supérieur et non à une conception rationnelle et systématique, fut compromis. Sa puissance fut énervée et les royalistes purent se livrer impunément aux plus odieux excès. Triste suite de l'élimination de Danton de l'appareil gouvernemental, dont seul il pouvait d'abord assurer le complet fonctionnement !

« Mais il ne faut pas considérer Danton d'une manière isolée. La loi d'évolution prescrit la continuité et la Révolution française, quand elle est scientifiquement comprise, ne fait qu'accomplir les destinées mêmes de la France, conçues dans leur essence fondamentale et dans leurs phases successives. M. de Carné a dit que Louis XIV aurait signé les décrets de la Constituante ; j'ajoute que Louis XI et Richelieu auraient accepté la Convention.

« Comme Louis XI, Henri IV et Richelieu, Danton voulait une France une, forte et homogène, sous l'action d'un gouvernement énergique, puissant et vraiment organique. Comme eux, il pensait que c'était là une condition de l'action de la patrie pour le service de l'Humanité.

« Comme eux et mieux qu'eux, grâce à l'incomparable dix-huitième siècle, il rendait prépondérante la notion de patrie, au-dessus des passagères dissidences théologiques. Ce qu'Henri IV n'avait fait qu'ébaucher par l'édit de Nantes, il voulut le réaliser. Il conçut implicitement la grande formule : Réorganiser sans dieu ni roi ; ce qui veut dire que tous les hommes doivent, en France, être associés au service de la patrie, qu'ils soient catholiques, protestants, juifs, déistes, athées ou indifférents. La théologie n'est plus que d'ordre privé. La politique supérieure de la France exige que nous y associions les bouddhistes et les islamistes. — Plus heureux que Danton, nous pouvons, par une sage théorie historique, organiser la tolérance supérieure qui résulte d'une saine appréciation des services provisoires de ces doctrines propres à l'enfance de notre espèce, et nous pouvons définir avec précision le terrain de conciliation de tous les Français.

« Enfin, Danton, comme tous les grands politiques, eut le culte de la Patrie. Louis XI, en incorporant la Bourgogne, disait : « C'est mon paradis, à moi. » Richelieu mourant, et transmettant

le pouvoir à Mazarin, écrivait que, dans les projets qu'il avait conçus et réalisés pour le service de la France, il avait « trouvé ses plus chères délices et ses plus solides contentements ».

« Que la Patrie soit désormais le grand idéal qui nous rapproche, et qu'en la voulant grande et forte, ce soit pour le service de la civilisation et de l'Humanité ! »

M. Hippolyte Sardin, petit-neveu de Danton, a remercié, au nom de la famille, les représentants de la ville de Paris dans l'allocution suivante :

« Messieurs,

« Il n'appartenait pas à un parent de Danton de faire son panégyrique, si mesuré qu'il puisse être. Ce grand honneur était dû et justement réservé aux orateurs dont vous venez d'applaudir les éloquents discours.

« Une mission ou plutôt un devoir plus modeste m'est dicté par la reconnaissance.

« Pour le remplir, il n'est heureusement pas besoin de talent : le cœur suffit.

« Ce devoir si naturel et si satisfaisant pour moi, je l'ai déjà accompli une première fois, avec autant de joie que d'émotion, il y a bientôt trois ans, dans la petite ville d'Arcis-sur-Aube, ou est né le grand patriote républicain et où il n'a laissé que des souvenirs inoubliables de sa magnanimité.

« Comprendrait-on, Messieurs, que les membres de la famille de Danton, fidèles gardiens du culte de sa mémoire, qui ont si vivement souffert des odieuses calomnies perfidement lancées et légèrement accréditées contre lui, qui ont si longtemps attendu l'heure de la vérité et de la justice, ne fussent pas pénétrés de la plus profonde et plus sincère gratitude envers l'Administration municipale de la grande et généreuse ville de Paris ?

« Comprendrait-on qu'ils n'éprouvassent pas une immense satisfaction à lui exprimer publiquement leurs sentiments, au moment même où se réalise l'œuvre de réparation et de glorification due à sa courageuse initiative ?

« En élevant un monument à Danton, au cœur de la France, vous avez, Messieurs les administrateurs de Paris, fait acte de patriotisme éclairé et payé une dette de la Patrie.

« Vous savez tous combien il aimait ce merveilleux Paris.

« Vous connaissez comment il a solidement défendu les prérogatives de votre cité incomparable, qu'il qualifiait : « le centre cons-« titué et naturel de la France libre, le foyer recevant tous les rayons « de patriotisme français, la ville qui créa la liberté, et passera avec « elle à l'immortalité ».

« A ce titre encore Danton avait un droit particulier à votre

sympathie, et vous avez noblement acquitté votre dette d'honneur; grâces vous soient donc rendues.

« En terminant, permettez-moi, Messieurs, de profiter de cette heureuse solennité pour féliciter chaleureusement M. Paris, l'éminent artiste qui a si habilement reproduit les traits de Danton, et symbolisé le patriotisme dans une attitude énergique et fière.

« Qu'il me soit encore permis de rendre un hommage public à MM. Robinet, Aulard, Dubost et autres publicistes contemporains, qui, par leurs recherches savantes et opiniâtres, ont si puissamment contribué à détruire la légende, œuvre de haine et d'envie, et à venger la grande victime de la Révolution et de la cause républicaine.

« Vive la République!

« Vive Paris ! »

LA GLORIFICATION DE DANTON

On peut le dire hautement, sans le conseil municipal de Paris, Danton à qui l'on doit pourtant le renversement de la royauté, l'organisation de la défense nationale et la fondation de la République, n'aurait pas eu de sitôt encore sa statue à Paris, et les grands anniversaires de 1792 et 93 eussent sonné sans qu'on vît sa patriotique image debout, dans sa haute stature et son énergique attitude à la place même où il a si noblement vécu pour la patrie et pour la Révolution.

On peut l'affirmer d'autant mieux aujourd'hui que le gouvernement n'a pas pris part à cette glorification. Cependant dans sa réponse à l'interpellation Wallon, M. Constans, avec son éloquence habituelle de praticien politique, — si je puis ainsi parler, — simple, sans phrase, modestement gouailleuse, après avoir montré ce qu'avait de tardive l'interpellation de l'historien réactionnaire, ainsi que la légalité de l'acte de haute justice du conseil municipal, avait rappelé que le gouvernement s'était déjà fait représenter à l'inauguration de la statue de Danton à Arcis-sur-Aube. « Quant à moi », ajoutait encore, aux vifs applaudissements de la majorité du Sénat, M. le ministre de l'intérieur, « *je « ne vois pas de bonnes raisons pour qu'il refuse d'assister à « celle qui va avoir lieu à Paris.* »

L'inauguration a eu lieu cependant sans que le gouvernement s'y fît même représenter. Des deux invitations du conseil municipal, l'une pour la nouvelle avenue de la République, l'autre pour

la statue de Danton, M. Carnot n'agréa que la première ; la cérémonie rendue banale par les trop nombreuses du même genre qui eurent lieu sous le second Empire.

Nous avons, comme M. le ministre de l'intérieur, cherché vainement les bonnes raisons de cette abstention ; mais nos pénibles et infructueuses recherches nous ont ramené à la mémoire l'hommage solennel que M. le président de la République rendait à Versailles, le 5 mai 1889, à nos pères de la Révolution.

« Notre première pensée, dans cette réunion solennelle », y dit-il au début de ce remarquable discours, « doit s'élever vers « nos pères, vers cette immortelle génération de 1789, fille du « XVIIIe siècle, qui, à force de courage et de persévérance, au « prix de tant d'efforts et de tant de sacrifices, nous a conquis les « biens dont nous jouissons et dont nous transmettrons à nos fils « le précieux héritage. Jamais notre reconnaissance, jamais celle « de notre postérité n'égalera la grandeur des services rendus par « nos pères à la France et au génie humain... Gloire à eux ! « gloire à ces généreux lutteurs ! »

Et tout naturellement, en nous rappelant ces éloquentes paroles, nous avons été amené à nous demander : Mais qui furent-ils donc, ces glorieux, ces généreux lutteurs, si Danton n'en fut pas ?

Notre mémoire, il est vrai, — en veine de se souvenir, — nous a bien rappelé encore qu'au bas de l'ordre d'arrestation de Danton on lit la signature de l'organisateur de la victoire. Mais si l'invitation du conseil municipal a rappelé ce détail historique à M. Carnot, c'était au contraire, à notre humble avis, une raison de plus pour que M. le président de la République vînt, par sa présence, rendre plus solennelle encore la réhabilitation définitive du grand calomnié.

⁂

Hâtons-nous de le dire, malgré l'absence du gouvernement, cette manifestation a été des plus imposantes. La foule était nombreuse et recueillie. Elle était venue des divers quartiers et se pressait de toute part autour du monument au pied duquel, outre la tribune réservée aux orateurs, des banquettes avaient été disposées, de chaque côté, pour les invités. A ce sujet, nous exprimons notre profonde gratitude au bureau du conseil municipal pour les quarante places qu'il avait réservées libéralement à la Société positiviste.

Outre les sénateurs, les députés et les conseillers municipaux

de Paris, on remarquait beaucoup d'autres personnalités politiques. La famille du grand conventionnel était représentée par une petite-fille et un petit-neveu de Danton, madame Menuel et M. Sardin, juge de paix à Arcis-sur-Aube. Le pied du monument était garni de couronnes apportées par Mme Menuel, par des comités républicains d'arrondissements et des cercles de libre-pensée. La couronne de la Société positiviste et du cercle des prolétaires positivistes était composée de chêne et de laurier avec un ruban aux couleurs nationales portant l'inscription.

A dix heures précises, sous un soleil éclatant — le grand soleil de Messidor — le voile qui recouvrait la statue a été enlevé aux accents de la *Marseillaise,* jouée par l'*Harmonie de la Muette*, et la *Voltairienne*. La foule entière applaudit alors et le cri de Vive la République! retentit de toute part.

La statue, comme on sait, est en bronze; elle est du sculpteur Auguste Pâris, et figurait au dernier Salon des Champs-Elysées.

Danton est debout; la main droite tendue vers l'ennemi; de la main gauche il s'appuie sur la tribune, sur laquelle repose le drapeau — symbole de la patrie — que le grand patriote couvre de son corps puissant. A ses pieds, un jeune homme et un enfant du peuple. L'homme a le fusil à la main, les pieds dans des sabots, la tête et la poitrine nues; l'enfant — un Barra ou un Viala — est coiffé du bonnet phrygien, un tambour jeté sur le dos, un rameau d'espérance à la main. Tous deux se penchent avidement vers les lèvres de l'orateur, électrisés par ses paroles.

Sur les quatre faces du piédestal dont les angles sont ornés des faisceaux républicains, on lit les inscriptions suivantes. Sur la face principale, tournée vers le boulevard Saint-Germain : « A Danton, la ville de Paris, 1889 »; sur celle opposée : « Georges-Jacques Danton, 1759-1794, ministre de la justice du 10 août au 9 octobre 1792 »; à droite : « Pour vaincre les ennemis de la Patrie, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace »; à gauche : « Après la paix, l'éducation est le premier besoin du peuple ».

L'œuvre est parfaite, d'une fougue superbe. On sent que l'artiste a été réellement empoigné par la grande figure qu'il avait à idéaliser. Elle est simple de composition et de facture, énergique sans exagération. Elle exprime bien dans le geste et dans l'attitude l'éloquence enflammée de l'immortel patriote. Le grand et puissant souffle révolutionnaire s'en dégage. Ce bronze est vivant.

Jamais peut-être statue n'a été plus heureusement placée : sur

l'emplacement de la maison où Danton a aimé d'un amour aussi ardent les siens et la France; à deux pas de l'ancien club des Cordeliers où il prépara son action politique; non loin aussi de la demeure de Camille Desmoulins, son compagnon de luttes et d'échafaud.

C'est M. Levraud, président du conseil municipal, qui a pris le premier la parole au nom du conseil municipal. Puis M. Albert Petrot, conseiller municipal du quartier de la Monnaie qui correspond à peu près à l'ancien district des Cordeliers; ensuite M. Pierre Laffitte, au nom de la Société positiviste, et, en dernier lieu, M. Hippolyte Sardin au nom de la famille de Danton. Nous n'avons pas à rendre compte de ces discours qui sont reproduits plus haut *in extenso*. Entre chaque discours, les orphéons, groupés derrière le monument, ont fait entendre successivement la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*.

La cérémonie s'est terminée à onze heures sur les strophes de M. Paul Peltier, dites par M. Albert Lambert fils, sociétaire de la Comédie-Française.

Ainsi se trouve enfin réalisé le vœu que les fils de Danton formaient en 1846. Justice complète est rendue à la mémoire de leur glorieux père. Aussi pour cette glorification réparatrice le conseil municipal de Paris a bien mérité de la République, et il a droit à la reconnaissance de tous les républicains jaloux de la gloire la plus pure comme la plus grande de la Révolution.

La statue de Danton, avec celle de Condorcet, que M. Steiner termine en ce moment et que la ville de Paris inaugurera l'an prochain, portera à trois, en comptant celle de Diderot, inaugurée le 30 juillet 1884, le nombre des statues élevées à Paris, sous l'action ou grâce à l'initiative directe du Positivisme. C'est moins pour en tirer vanité que pour montrer, comme le rappelait M. P. Laffitte, il y a quelques jours, ce que peut la continuité des efforts dirigés par une théorie positive. En constatant ces résultats, notre cher maître nous a conviés, non au repos, mais dans son activité toujours jeune, à une nouvelle campagne : la réhabilitation de Richelieu.

Nous n'insisterons pas davantage aujourd'hui sur ce projet, nous promettant d'y revenir dans un prochain article.

Edouard PELLETAN.

II. — LE MONUMENT DE JEANNE D'ARC A ROUEN

« Au nom de la Ville de Rouen,

Le Conseil municipal prend l'initiative d'une souscription nationale pour élever, sur son territoire, un monument à Jeanne d'Arc. (Art. 1er.)

Il sera nommé, par le Conseil municipal, un comité pour faire appel à toutes les villes de France et recueillir les souscriptions particulières. Ce comité sera chargé également de dresser le programme du concours.

Le motif de la partie sculpturale du monument sera choisi dans la dernière période de la vie de Jeanne d'Arc, passée à Rouen. (Art. 2.)

Une somme de 5,000 francs est votée par le Conseil municipal. Elle sera imputée sur les fonds de l'exercice de 1881. (Art. 3.) »

Telle est la délibération, provoquée par la proposition faite au mois de mai par M. Levé, et arrêtée le 29 octobre 1880 par le Conseil municipal de Rouen, sous l'administration de M. Dieutre. Cette résolution, malheureusement écartée par la mairie de 1881, a été remise à l'ordre du jour en 1888 par la municipalité présidée par M. Lebon, et M. Leteurtre, maire actuel, ne demande qu'à donner satisfaction au vœu unanime de la population rouennaise.

La Ville de Rouen peut donc lancer son appel, l'afficher dans la ville, le communiquer à la presse française, et y associer l'Angleterre, où il provoquerait un écho sympathique. Aujourd'hui, comme dans la mémorable campagne pour le rachat de la Tour, entreprise en 1885 par M. Ernest Morin, qui trouva dans le *Journal de Rouen* un si ferme appui, la presse républicaine locale apporterait à l'œuvre de Jeanne d'Arc sa précieuse collaboration. La municipa-

lité, en mettant dès à présent en activité le comité destiné à provoquer et à coordonner les efforts, exciterait le zèle des artistes et des publicistes, entraînerait la population. S'il eût été institué dès le début, ses appels se fussent-ils bornés à la presse normande et parisienne, ce comité aurait certainement obtenu depuis douze ans des résultats appréciables, et peut-être, à l'heure présente, le succès définitif serait-il assuré.

Lorsque le projet de 1880 sera réalisé, comme nous le souhaitons, nous espérons que le comité directeur, son but immédiat atteint, couronnera son œuvre en assurant la glorification périodique de Jeanne d'Arc devant le monument qu'il aura contribué à élever, en faisant de la cérémonie d'inauguration le point de départ d'une fête civique annuelle, dont l'initiative appartient à la ville de Rouen plus qu'à toute autre de France. Avant de présider à cette fondation, il était nécessaire de connaître le sentiment de la population ; de là l'utilité d'essais spontanés, dont nous avons tenté l'ébauche (1). Mais la Ville seule peut assurer à cette fête le concours, l'éclat et la durée qu'elle comporte.

Une institution de ce genre suppose la question du monument résolue, et le caractère qui lui convient nettement déterminé. Certes, d'importants travaux historiques ont assez dégagé Jeanne d'Arc de l'enluminure théologique, aussi bien que des incidents merveilleux qui l'avaient dénaturée, pour en faire une des personnalités les mieux caractérisées que l'Humanité ait produites. Néanmoins, il faut se prémunir contre la persistance de conceptions épuisées, aussi bien que contre les préjugés qui dominent encore certains artistes, à propos de Jeanne d'Arc, lorsqu'ils estiment qu'il n'y a pas lieu de s'en tenir à la réalité de son costume. Mais ce costume, adopté avant tout par un sentiment social d'une haute élévation, car elle portait l'épée et savait se faire respecter, a joué un trop grand rôle dans sa vie politique et dans son procès pour qu'il soit permis à Rouen de le modifier. Au XIXe siècle, un monument dédié à Jeanne d'Arc, surtout lorsqu'il s'agit de préjugés qu'elle osa surmonter au XVe pour le bien de la France, ne doit pas violer une loi qu'elle entendit respecter. Ce n'est pas le métier des femmes de faire la guerre, disait-

(1) La fête de Jeanne d'Arc à Rouen (juillet 1884). — Le culte de Jeanne d'Arc (juillet 1887). — Jeanne d'Arc et l'Eglise (*Revue occidentale*, 1887 à 1889). — Fête annuelle de Jeanne d'Arc dans les Écoles primaires (mars 1890). — Amendement au projet du Conseil supérieur de l'instruction publique consacrant un jour férié à Jeanne d'Arc (juillet 1890).

elle. Elle seule, c'était assez pour sauver la patrie ! Jeanne d'Arc a servi la France dans de certaines conditions, elles doivent être acceptées partout où l'on rend hommage à ses services. Autant qu'il a dépendu d'elle, elle n'a voulu, dans sa carrière exceptionnelle, ni compromettre sa famille, ni porter ombrage aux justes susceptibilités de son sexe. Elle quitta son nom et son habit ; la Pucelle devint son nom de guerre, et elle adopta le costume et les « cheveux coupés en rond » des jeunes gens de son temps. C'est sous ce nom et en cet habit d'homme qu'elle a sauvé la France.

Altérer ce que Jeanne d'Arc a regardé comme les conditions de son existence publique, c'est vouloir concilier des contradictions : représenter la Pucelle armée et la déguiser le plus possible en femme ; la montrer devant Paris et lui donner la coiffure féminine, nattée dans le dos, qu'elle avait abandonnée en quittant Domrémy ; la représenter au Crotoy prisonnière en cet habit de femme qu'elle s'était refusée à reprendre, ou sur le bûcher de Rouen avec « de longs cheveux flottant au gré du vent » lorsque l'Eglise venait de raccourcir encore sa chevelure masculine : ce sont là vraiment des artifices dont les Français n'ont pas besoin pour savoir que leur libératrice était une femme !

La soumission aveugle à de pareils procédés tient bien plus à une insuffisance de notions réelles sur Jeanne d'Arc qu'à des exigences esthétiques. On élève un monument pour que la réalité domine ; une œuvre qui la méconnaît ne peut être durable : ici surtout, où le nombre de ceux qui connaissent la vérité est grand et ira croissant. Ce que nous disons du costume s'applique à plus forte raison au personnage lui-même. Mais si à Paris on a représenté la Pucelle, l'étendard en main, entraînant ses compagnons à la victoire avec des traits altérés par le sentiment que les obstacles seront insurmontables, à Rouen nous n'avons pas à craindre une pareille contradiction. L'artiste ne nous représentera pas sur le bûcher une Madeleine repentante ; il ne se fera pas l'écho des méprisables acteurs de ce drame, de Ladvenu allant jusqu'à faire confesser de la propre bouche de la victime la justice de la sentence prononcée contre elle, d'Ysambard attestant n'avoir jamais vu une « si belle repentance », une « si grande contrition. »

Ce qu'il faut à la ville de Rouen, ce n'est pas une œuvre de pure imagination à propos de Jeanne d'Arc, c'est une œuvre respectueuse de la réalité historique dans tout ce qui est nécessaire pour nous la représenter le plus vivement possible, avec son caractère essentiel, idéalisé, complété même, mais sans aucune addition qui serait contradictoire. Pour assurer à son projet toutes les garanties

désirables, pour que les résultats acquis ne soient pas compromis, pour que le monument de Rouen ne soit pas, comme tant d'autres, un monument banal, la municipalité, avant d'arrêter définitivement le choix du sujet à représenter, comme avant de se prononcer sur les études qui auront, à la première épreuve, obtenu ses préférences, s'entourera, nous le savons, de toutes les précautions usitées en pareil cas (1). Mais, soit qu'elle confie la tâche à un artiste d'un talent connu et éprouvé, soit qu'elle s'en remette à un concours, elle devra tracer un programme destiné non seulement à établir les conditions matérielles, à déterminer l'emplacement du monument, mais aussi à donner une direction plus ferme à l'idéalisation des artistes; sans entrer dans des détails d'exécution sur lesquels seuls ils sont compétents, il devra, dans un projet sommaire, en esquisser le caractère général conforme à la conception positive qui a prévalu.

La ville de Rouen demande à l'art une représentation idéale de Jeanne d'Arc, dans le but de cultiver, de perfectionner, de glorifier l'amour de la Patrie. Les artistes devront donc se pénétrer d'abord de l'ensemble réel de la vie et de l'œuvre de l'héroïne : Jeanne d'Arc, au nom de Dieu, va trouver le roi de France pour guerroyer contre les Anglais; ses victoires assurent à Charles VII les moyens de se mettre, lui et le royaume, hors de la sujétion de ses ennemis; faite prisonnière avant l'achèvement de son œuvre, elle meurt à Rouen, condamnée par l'Eglise. A cette réalité qu'il s'agit de représenter, il faut adapter l'idéalisation qu'elle comporte, en faire ressortir les traits caractéristiques, subordonner ou éliminer tout le reste : l'œuvre a été terrestre, les inspirations célestes seront écartées, et puisque la Pucelle, en toutes circonstances, a mis la citoyenne au-dessus de la chrétienne, c'est la Française qu'il faut exalter. Enfin, il faut donner à cette image dominante l'expression qui lui convient, et montrer que, même dans ses derniers moments, à l'heure où il semblerait n'y avoir de place dans son esprit que pour les puissances célestes, la ferme assurance dans la bonté de sa mission n'a jamais abandonné Jeanne d'Arc. En traçant ce programme, la ville de Rouen demandera une œuvre durable, dont la conception, aussi bien que l'exécution, puisse résister victorieusement à l'épreuve du temps.

Pour fixer les proportions et les dispositions du monument, il est tout d'abord nécessaire d'en arrêter l'emplacement. La façade

(1) Lettres à M. le maire de Rouen, 23 décembre 1881 ; 21 mars 1888.

du Palais de Justice, sur la rue Jeanne-d'Arc, est naturellement indiquée, par sa proximité du lieu du supplice, et par sa parfaite adaptation aux fêtes que la ville de Rouen est appelée à instituer en l'honneur de la libératrice de la France. L'édification devant le Palais de Justice de la statue de la victime de l'Inquisition rappellerait que, depuis la Révolution, cette odieuse procédure est abolie, les procès de foi supprimés, et qu'il n'y a d'irrévocables que les arrêts conformes aux lois de l'Humanité.

Le choix de cet emplacement permettrait d'ailleurs de conserver le monument de la place de la Pucelle, qui, indépendamment de son utilité publique, mérite d'être respecté. Malgré son insuffisance artistique et sa nature purement allégorique, il est l'expression d'un progrès décisif; aux légendes qui avaient créé une piétiste ou une hallucinée, le XVIIIe siècle substitua la réalité et glorifia la guerrière. C'est ce caractère qui, sous la Révolution, l'a fait respecter, malgré ses attributs royaux, de ceux-là mêmes qui, depuis la trahison de Louis XVI, avaient pris en haine tout ce qui se rapportait aux rois. Enfin, il est l'aîné d'un demi-siècle du plus ancien des monuments existants dédiés à la Pucelle, et la place où il s'élève a été et est restée, pour ses admirateurs, un but de pèlerinage plusieurs fois séculaire (1).

Si la mémoire de Jeanne d'Arc est aujourd'hui universellement honorée, si son culte civique a surgi et est définitivement consacré, nous le devons au mouvement émancipateur du XVIIIe siècle, qui a mis dans tout son jour la vie et l'œuvre de la Pucelle et lié son existence à la chaîne éternelle des destinées humaines; nous le devons à la Révolution, qui, par un idéal supérieur, a voulu établir un gouvernement et des lois qui conciliassent l'amour de l'Humanité et le dévouement à la Patrie, et, par l'effort sublime de la défense nationale, a permis de mieux apprécier ceux qui, dans le passé, ont fait la France et assuré son indépendance; nous le devons à la République, engendrée par ce double essor philosophique et politique : la République, qui a sous sa garde et sous sa direction les destinées de la France, voit en Jeanne d'Arc un de ses précurseurs; elle préside à sa glorification.

(1) Le 8 germinal an III (28 mars 1795), l'administration républicaine donna à la place de la Régénération (ci-devant Marché-aux-Veaux), le nom de place de la Pucelle-d'Orléans. Nous avons demandé, en 1888, de consacrer la dénomination de *place de la Pucelle*, qui a justement prévalu dans le public, et, l'an dernier, une pétition a été à ce sujet adressée au Conseil municipal par les Comités républicains de la fête civique de Jeanne d'Arc de Paris et de Rouen.

Le monument de Rouen ne doit donc pas séparer Jeanne d'Arc de la République, qui en a fait sa fille adoptive, mais c'est la Patrie qui doit occuper auprès d'elle la première place. Si la Pucelle est intervenue dans les affaires politiques, si, avec tant de clairvoyance, elle a fait de la prépondérance du chef de l'Etat la condition nécessaire du salut, ce fut pour le relèvement de la France et la consolation des pauvres laboureurs et citadins. C'est la France qui inspira sa mission ; ce sont les malheurs publics qui éveillèrent son génie, fixèrent sa vocation et lui donnèrent la force d'exécuter le plan qu'elle avait conçu pour la délivrance de son pays. Telle est la réalité pour laquelle Jeanne d'Arc a effectivement vécu, depuis l'âge de treize ans jusqu'à sa mort. Aussi est-ce en cet être sacré que, dans ses afflictions, elle trouva le plus puissant secours. Ce qui la soutient dans son martyre, c'est l'espoir de servir encore sa patrie sur les champs de bataille comme elle le faisait avant d'être prisonnière, c'est la préoccupation du bonheur de la France, victorieuse enfin de tous ses ennemis : « Oui, je le sais, disait-elle à ses juges, je sais que mon « roi gagnera le royaume de France. Sans cette révélation, qui me « réconforte chaque jour, je serais morte ! » Sur le monument, l'image de la France ne doit pas plus être séparée de Jeanne d'Arc qu'elle ne le fut de son cœur, des rives de la Meuse aux bords de la Seine.

A Jeanne d'Arc, la Patrie reconnaissante, voilà le caractère prépondérant du monument de Rouen. Il est essentiellement consacré à la mémoire de l'Héroïne qui s'est dévouée à une œuvre purement civique : à treize ans, elle vivait déjà d'esprit et de cœur pour son pays avant de le servir, comme elle le fera à dix-huit ans, dans les conseils de l'Etat et sur les champs de bataille, lorsque, par vingt combats et au prix de son sang, elle ouvrit l'ère qui rendit la France aux Français. Il est dédié à l'auteur de l'un des plus purs dévouements qu'ait inspiré l'amour sacré de la Patrie, à la touchante victime d'un des plus cruels martyres qu'ait souffert le libérateur d'une nation. C'est à la France que Jeanne a tout rapporté : vertu, génie, courage ; elle lui a sacrifié sa vie.

Où la France peut-elle mieux placer sa libératrice sur l'autel de la Patrie que dans la cité où se termina sa carrière ? C'est à Rouen que la Pucelle passa les derniers mois de sa vie, captive, en butte à des attaques incessantes, dont sa religion et son pays étaient l'objet ; c'est à Rouen qu'elle a formulé son testament politique, dans ce procès où elle expose, légitime et glorifie son œuvre libératrice ; c'est à Rouen que se sont déroulées les phases de son inoubliable martyre, et qu'elle périt d'un supplice réservé aux infâmes, pour avoir mis au-dessus de toutes choses le service et l'amour de

la France. Oui, c'est dans la ville théâtre d'un tel drame que la reconnaissance nationale doit consacrer un monument à celle qui est regardée, par tous les citoyens, comme une des plus pures personnifications de la Patrie une et indivisible.

En elle, ce que nous admirons, c'est le vaillant capitaine; ce que nous vénérons, c'est l'héroïne de la défense nationale; ce que nous exaltons, c'est la citoyenne : ce n'est pas la chrétienne, encore moins l'invocatrice de puissances fictives. Jeanne d'Arc, il est vrai, a donné de sa vie civique une explication théologique. Elle a rapporté à des êtres surnaturels, Dieu, anges, saintes, ses dires et ses faits, l'origine de ses inspirations et la légitimité de ses actions. Ici, c'est la vie réelle qui est admirable; l'explication n'est qu'une chose accessoire, qui s'adapte plus ou moins bien aux faits, et que les progrès de l'esprit humain ont perfectionnée. Les personnages qu'elle évoque sont marqués de son sceau; ils sont nés d'elle. Quand la contemplation de la France malheureuse lui montre le Dieu populaire armant son bras vengeur, c'est elle qui le crée à son image et à sa ressemblance. L'ange de la France qui en a si fort la pitié au cœur, qui ne l'entretient que de ses maux et de l'obligation d'y mettre un terme, c'est elle. Le messager céleste qui vient à Chinon pour « grande chose » et la présente au Roi comme le gage de cette délivrance, c'est encore elle. Les saintes qui délibèrent chaque jour en son conseil sur le salut et le bonheur de la France, c'est toujours elle. Tous vivent en son cerveau, avec ses grands desseins, qu'ils traduisent et consacrent. Ces fictions, qui lui furent nécessaires, se sont éclipsées à la lueur d'innombrables travaux historiques, et la réalité qui leur survit, c'est la femme exceptionnelle, judicieuse appréciatrice d'une situation qui semblait désespérée, mettant, avec un succès inouï, son grand cœur, son génie politique et ses talents militaires au service de la France abattue. C'est Jeanne qui a fait la besogne, assumé la responsabilité; et puisque, seule de son conseil, elle fut à la peine et au martyre, il est juste que seule elle soit à l'honneur.

Jeanne d'Arc ne s'est inspirée d'aucun pouvoir théologique : sa mission fut civique non catholique. La Pucelle n'a entendu relever, pour ses dires et ses faits, de personne sur la terre, si ce n'est de Charles VII, son roi. A aucune époque de sa vie, pas plus à Domrémy ou à Poitiers qu'à Rouen, elle n'a reconnu ou admis la juridiction des gens d'église dans les questions d'Etat qu'elle se sentait capable de résoudre; jamais elle n'accepta qu'un ecclésiastique quelconque, fût-il le Pape, prétendît diriger sa vie publique, en-

core moins l'entraver. Cette attitude invariable était la conséquence nécessaire d'une croyance, d'un commandement, qui lui étaient personnels et qu'elle entendait tenir de Dieu même. C'est donc précisément sous le rapport théologique que Jeanne d'Arc fut indépendante de l'Eglise romaine. A quel titre ceux qui parlent aujourd'hui en son nom pourraient-ils attribuer à leurs prédécesseurs une part quelconque dans la vocation de la Pucelle ? Pour l'embrasser ou la poursuivre, jamais elle ne leur a demandé ni avis ni approbation ; et dans la subordination qu'ils n'ont cessé de réclamer et qu'ils ont finalement exigée d'elle, Jeanne a vu, non un gage de salut, comme ils le prétendaient, mais la certitude d'une flétrissure pour sa mémoire. En tout ce qui touche son action et sa doctrine politiques, Jeanne fut et resta indépendante du sacerdoce catholique.

Ce sont d'ailleurs les représentants de l'Eglise romaine qui ont persécuté la Pucelle. C'est l'Inquisition, instituée en France par la Papauté pour juger directement et en son nom les crimes d'hérésie, qui, le jour même où l'on apprit à Paris qu'elle était prisonnière, appelle Jeanne devant son tribunal. C'est le Grand-Inquisiteur de France qui délègue, par acte spécial, son vicaire de Rouen pour la juger, en son lieu et place, de concert avec l'évêque de Beauvais, un des plus « zélés défenseurs de l'autorité apostolique du Saint-Siège », au dire du pape Martin V. C'est le chapitre de Rouen, dont les actes ne relevaient que de la juridiction romaine, qui leur a accordé, au nom de la puissance archiépiscopale, l'autorisation nécessaire pour agir sur son territoire. C'est au nom du Souverain-Pontife que l'Inquisiteur et l'évêque Cauchon ont jugé, condamné, flétri la Pucelle ; c'est en exécution de leur sentence que Jeanne d'Arc fut livrée aux flammes et ses restes jetés à la voirie, que sa mère et tous les siens furent notés d'infamie. L'histoire anxieuse a vainement cherché, parmi les successeurs des apôtres de la victime d'un tribunal juif, un défenseur de la victime du Saint-Office, à l'heure où elle était persécutée, à l'heure où elle venait d'être immolée. Ni Martin V, ni le « bienheureux » Eugène IV, sous le pontificat desquels s'est poursuivi le procès, ni le Sacré-Collège des cardinaux, qui lui ne meurt jamais, ni les évêques de France qui avaient le droit d'appeler aussi Jeanne devant leur tribunal et d'opposer leur jugement à celui de Rouen, aucun, quels qu'aient été sa puissance, ses droits, sa foi, ne s'est levé alors, au nom de l'Eglise romaine, pour prendre la défense de Jeanne la Pucelle.

Il est douteux que la Papauté, de son propre mouvement, eût jamais songé à réviser le jugement de ses mandataires sans l'initia-

tive prise par le gouvernement français, sans la mise en demeure qui lui fut adressée, à l'instigation du roi, par la mère de Jeanne d'Arc. C'est Charles VII, un des plus persévérants et des plus fortunés restaurateurs de la France, qui, par sa volonté tenace, suscita et fit aboutir la réhabilitation du plus pur de ses collaborateurs. Bien des années avant le jugement ecclésiastique, et sans s'inquiéter si Rome l'approuverait ou l'improuverait, Charles VII, en personne, dans la ville de Rouen, ordonna à son Grand-Conseil, le 15 février 1450, de faire la vérité sur le procès à la suite duquel la Pucelle était morte « iniquement et contre raison. »

Le monument de Rouen devra, pour compléter le caractère humain, civique, absolument laïque, que lui imposent ces considérations, rappeler, tout au moins par des inscriptions et des bas-reliefs, les principaux événements du martyre de Jeanne d'Arc.

Le procès intenté par l'inquisition romaine avait pour but, une fois les erreurs de la Pucelle en matière de foi établies, de tout tenter pour la ramener à l'observance de la discipline catholique, et assurer ainsi le salut de son corps et de son âme. Les adjurations, les conseils, la privation des secours de la religion n'ayant pu amener Jeanne d'Arc à confesser « ses erreurs », à reconnaître quant à ses révélations l'autorité de l'Eglise, quel qu'en fût le représentant, ses juges eurent recours à la terreur. Pour lui arracher la soumission pleine et entière qui seule pouvait lui épargner les horreurs du bûcher, ils la menacèrent de la torture, dans la grosse tour du château (9 mai). L'attitude résolue de la Pucelle leur fit juger inutile de la soumettre à la question. Mais, à la suite d'une dernière et solennelle admonition, ayant été prêchée dans le cimetière de Saint-Ouen, en présence d'un tribunal imposant, prêt à la livrer au feu, Jeanne recula. Elle abjura sans réserves, au gré de ses juges ; et, pour gage de sa soumission, elle consentit à revêtir l'habit de femme et à laisser enlever la chevelure masculine qu'elle portait depuis son départ de Vaucouleurs (24 mai). Ce succès fut de peu de durée ; ce qu'elle avait dit devant les instruments de torture arriva, elle se repentit ; quatre jours après elle déclara qu'elle avait cédé à Saint-Ouen par peur du feu, et publiquement elle révoqua son abjuration.

Après une pareille rétractation, la législation romaine était inflexible. Jeanne devait être livrée au bourreau : ainsi le voulait la loi catholique qui dominait alors la chrétienté. Ses juges, conciliant autant qu'ils le purent la rigueur de la règle avec les impérieuses exigences de la charité, lui prodiguèrent tous les secours spirituels, jusqu'alors refusés dans l'espoir de lui éviter le dernier

supplice, maintenant devenus nécessaires au salut de son âme : confession, messe, communion, exhortation charitable, prières, consolations dernières, rien ne lui fut refusé. Quant à son corps, la loi de l'Eglise en exigeait le complet sacrifice ; elle préférait purifier l'âme, la séparer par le feu d'un cerveau corrompu, plutôt que de l'exposer aux flammes éternelles de l'enfer ; ce corps réprouvé fut livré au bras séculier près l'Eglise Saint-Sauveur, sur la place du Vieux-Marché, et réduit en cendres (1) ; ses restes, comme une chose vile, privés de la sépulture chrétienne, furent jetés dans la Seine, sans témoins, afin que nul ne pût dire où ils ont reposé pour la dernière fois.

L'Eglise romaine, si nous en croyons ses panégyristes, garde encore la conviction que le bûcher de Rouen a assuré à la Pucelle l'entrée directe au Paradis. S'ils veulent dire par là que, sans le martyre et l'affreux supplice qui le termina, la renommée de la Pucelle n'aurait pas eu de sitôt la force et l'éclat qui en ont imposé à la papauté elle-même, cela est juste. Mais ceux qui ne détournent jamais leurs regards de la Terre, au sort de laquelle ils se savent éternellement liés, verront toujours dans le drame du Vieux-Marché l'action prépondérante de la théologie : juges, considérants, procédure, tout s'en est inspiré. Il n'y avait pas de grâce pour les hérétiques relaps. Le juge laïque n'avait pas qualité pour modifier la peine qui frappait les individus délaissés par l'Eglise ; la loi qui lui commandait, sous peine d'excommunication, de les livrer au feu, l'Eglise romaine l'avait provoquée et obtenue des gouvernements français et anglais, de saint Louis et de Henri IV : Jeanne d'Arc en fut la victime. Le 30 mai 1431, le bailli de Rouen a simplement transmis l'ordre de mettre à mort la Pucelle ; en pareil cas, ce n'est pas le bourreau qui tue, c'est le tribunal qui dicte la sentence, c'est la loi qui arme le bras séculier. Le monument élevé dans la ville où se sont passés ces inoubliables événements ne peut, sous une forme quelconque, associer à l'hommage rendu, les ministres, le régime, la loi qui ont ainsi sacrifié Jeanne d'Arc.

Est-ce la guerrière ou la martyre que Rouen placera sur l'autel de la Patrie ? Une statue équestre représentant, non une naïve pensionnaire de couvent déguisée en archange, mais la vraie Jeanne,

(1) Belbeuf, *Recherches sur le lieu du supplice de Jeanne d'Arc*, 1788. — R. de Beaurepaire, *Mémoire sur le lieu du supplice de Jeanne d'Arc*, 1868. — Bouquet, *Rouen aux diverses époques de son histoire*, 1888. — Robert, *Rapport sur le projet d'inscriptions rappelant les phases du martyre de Jeanne d'Arc*, 19 avril 1891.

présidant aux opérations militaires, payant de sa personne dans tous les dangers, armée de la lance comme aux Augustins d'Orléans, de la hache comme à la veille de Patay, ou de l'épée comme à Compiègne; une statue représentant celle qui, pour battre les Anglais, se fit chef de guerre et commanda jusqu'à seize mille hommes, aurait l'avantage de rappeler l'œuvre de délivrance nationale accomplie par Jeanne d'Arc, tandis que les bas-reliefs diraient le prix que le sacerdoce de son temps mit à son dévouement. Malgré les difficultés de l'exécution, la préférence populaire est acquise à l'œuvre qui nous donnerait l'image de Jeanne à ses derniers moments. Sur le bûcher, ce qu'il faut représenter, c'est la Pucelle, les mains liées derrière le dos, le cou et le corps enchaînés au poteau d'infamie, en appelant à sa patrie de la sentence qui vient d'être rendue contre elle pour avoir obéi à ses lois; c'est la France sauvée, la France restée son unique appui, que Jeanne contemple pour la dernière fois; c'est la République, foulant aux pieds le jugement de l'Inquisition au nom de l'Humanité triomphante et, pour voiler ces cheveux, rasés, mutilés par l'Eglise, plaçant sur le front de cette héroïne de vingt ans la couronne civique que la Rome antique décernait à ses plus grands citoyens.

Ce groupe triomphal permettrait de fixer avec précision l'expression qui convient à une si grande âme. Jeanne d'Arc a toujours formulé, sans ambages, sa volonté dans le débat soulevé entre elle et ses juges, au sujet de son habit et de ses révélations : « J'ai juré à notre roi, mon maître, de ne pas déposer cet habit d'homme, avant d'avoir fait ce pourquoi je suis envoyée de Dieu... Dieu me disait de venir au secours du roi de France. Et ce que Dieu m'a commandé, ou commandera, je ne manquerai de le faire pour homme qui vive ». Si, peu de jours avant de mourir, la Pucelle, condamnée à la prison perpétuelle, a perdu l'espoir de servir encore sa Patrie (la conservation de son habit était liée à cette espérance), jusqu'à la fin elle a aimé la France, et ses révélations étaient inséparables de cet amour. Jeanne d'Arc est morte comme elle a vécu, fidèle à son serment : elle-même en a pris à témoin la Postérité, le Grand-Juge; et ses paroles, inscrites à jamais au Panthéon de l'histoire, l'attesteront éternellement.

Menacée de la torture, dans la grosse tour du château, elle s'écrie : « Si vous deviez m'arracher les membres et me faire par-« tir l'âme hors du corps, je ne vous dirais point autre chose; et « si je vous disais autre chose, après je dirais toujours que vous me « l'auriez fait dire par force ».

Avertie, pour la dernière fois, la veille de l'abjuration, dans la

chambre voisine de sa prison, qu'elle sera livrée au feu si elle persiste à récuser l'autorité de l'Eglise terrestre pour ne s'en rapporter qu'au jugement de Dieu, elle conclut en ces termes : « Quant à ce, la manière que j'ai toujours dite et tenue au procès, je la veux encore dire et maintenir. Si j'étais en jugement, que je visse le feu allumé, les bourrées préparées, et le bourreau prêt à bouter le feu, et si moi-même j'étais dans le feu, je n'en dirais autre chose, et je soutiendrais jusqu'à la mort tout ce que j'ai dit ! »

Enfin, dans sa prison, lorsque ses juges, après avoir pris acte de sa rétractation, vont se retirer pour statuer sur son sort, Jeanne, qui sait que la mort est inévitable, termine cet interrogatoire par une déclaration équivalente : « Mes voix m'ont dit : « Dieu te mande « par nous la grande pitié de la grande trahison que tu as consen- « tie en faisant l'abjuration et révocation pour sauver ta vie. Tu « t'es damnée pour sauver ta vie! »... Je n'ai rien révoqué que ce ne soit contre la vérité... Si les juges le veulent, je reprendrai l'habit de femme : sur le surplus, je n'en ferai autre chose. »

Tel est le sentiment indomptable dont l'artiste, sous peine de forfaire à l'histoire, devra s'inspirer pour représenter sur le monument de Rouen l'image finale de cette héroïque fille de la France. Nous pouvons, en toute sécurité, nous en remettre à ce sujet au patriotisme de la ville de Rouen : la religion de Jeanne, sa croyance en la bonté et la légitimité de son œuvre, sera respectée. Cette foi, sublime anticipation de la vraie religion de la Patrie, rayonnera sur l'image de la femme incomparable qui, par ses faits, par un relèvement aussi rapide qu'inespéré, a donné à la France le sentiment invincible de son immortalité et légué à la postérité un modèle impérissable de dévouement civique. Et quand ce monument véritablement national aura été inauguré devant le Palais de Justice, chaque année, à l'anniversaire de son glorieux martyre, la municipalité, au nom de la ville de Rouen, conviera tous les admirateurs de la Pucelle à célébrer, avec elle, la fête de la première des Françaises.

30 mai 1891. Emile Antoine.

III. — CERCLE POSITIVISTE DE VERSAILLES

CONFÉRENCE DE M. PIERRE LAFFITTE

DE LOUIS XIV ET DE SON ROLE HISTORIQUE

(Compte rendu extrait du *Journal de Versailles* du 5 avril 1891.)

Un de nos amis, qui assistait récemment à la conférence donnée par M. Pierre Laffitte, directeur du Positivisme, nous en adresse l'analyse suivante. Il y a là des aperçus originaux et qui intéresseront certainement les esprits philosophiques.

Nous voulons, dit M. Laffitte, apprécier le rôle de Louis XIV dans la grande évolution historique de la France moderne, qui commence vers l'an 1300 et aboutit à l'établissement du régime nouveau.

Dans cette évolution, il y a beaucoup plus d'unité et de suite qu'on ne le croit d'ordinaire. Les hommes de la Révolution continuent la royauté. Ils ont supprimé l'organe, mais ils en ont exercé la fonction.

La royauté avait pour tendance et pour but de fonder une nation homogène en coordonnant et ralliant tous les éléments du moyen âge, qui étaient de plus en plus divergents et dispersés. Sans cette concentration et cette unification, la nation et la société se seraient dissoutes.

La royauté exerce une fonction semblable dans la politique extérieure.

Plusieurs nations européennes constituant l'Occident ou, comme on disait, la chrétienté, existaient côte à côte, avec la tendance à s'étendre, tendance commune à tous les organismes vivants.

Dans leur mouvement d'extension, ces nations voisines devaient naturellement se choquer. Le choc était périlleux, surtout pour la France, nation centrale, en contact de tous côtés.

Plus que les autres elle travailla à maintenir l'équilibre entre les puissances occidentales en acquérant pour elle-même une étendue de territoire qui lui assurât la force nécessaire à son existence et à sa mission. Ce fut la royauté qui accomplit cette fonction d'agrandissement pour maintenir l'équilibre.

La Révolution n'a fait que la suivre dans cette voie. Le traité de Bâle vaut le traité de Westphalie.

Au moyen-âge, la cohésion à l'intérieur et à l'extérieur émanait du pouvoir spirituel central; la papauté, les croyances théologiques communes lui donnaient cette force d'opinion.

Mais, depuis le quatorzième siècle, il n'en va plus ainsi, la masse humaine devenue libre doit se créer des moyens d'existence; elle se préoccupe de la terre dont elle tire ses ressources. Il s'accumule des capitaux; la disponibilité, le loisir, la richesse vont croissant. Des capacités intellectuelles surgissent; de plus en plus, les esprits s'émancipent et s'occupent des réalités positives de la vie terrestre, de la Famillle, de la Patrie et non plus du ciel.

Dans ces conditions, le pouvoir spirituel ne maintient plus la cohésion indispensable; la royauté, puissance toute temporelle et d'ordre positif, s'en charge. Elle coordonne en laissant de plus en plus de côté les opinions théologiques.

Le premier des rois qui gouverne selon ce nouvel esprit est Philippe le Bel; puis vient Louis XI qui écrase les grands vassaux; puis Henri IV; il se fait catholique, sans doute, mais il veut faire vivre ensemble et concourir à une même destination catholiques et protestants : il donne l'Edit de Nantes. Richelieu, puis Mazarin suivent la même ligne, enfin Louis XIV continue Mazarin.

Il faut apprécier la part propre de Louis XIV, et les résultats considérables de son action.

On doit distinguer deux phases dans le long règne de Louis XIV.

La première où, sous l'impulsion des grandes capacités formées avant lui, ce roi gouverne selon un esprit vraiment progressif, aussi bien à l'extérieur, par des guerres légitimes, profitables à la France, qu'à l'intérieur, par son administration.

La seconde phase où, privé des grands hommes qui ne sont pas remplacés, il est laissé aux inspirations de son propre génie politique qui n'est pas à la hauteur des traditions. Louis XIV avait la justesse de l'esprit et la droiture, la ferme volonté, la plus persévérante assiduité au travail, en un mot le sentiment de sa fonction royale. Mais ses forces intellectuelles réduites à elles-mêmes furent insuffisantes contre ses tendances intimes, son sang espagnol, son âge peut-être. Il dévia vers une politique de rétrogradation.

Première période du gouvernement de Louis XIV : 1661-1685, c'est la phase progressive. Il est grandement à l'honneur de Louis XIV d'avoir laissé gouverner Mazarin jusqu'à sa mort et d'avoir accepté sa tutelle.

Depuis 1660, Louis XIV gouverne lui-même, à l'aide de ses divers conseils qu'il a constamment présidés. Ces conseils sont composés non pas de nobles, non pas de parvenus quelconques, mais

d'individus d'élite, produits d'une véritable sélection, issus de familles lentement arrivées à la fortune et à une culture supérieure, ayant exercé pour s'élever les facultés de l'intelligence et du caractère et donné des preuves de leurs capacités aussi bien pour conserver que pour acquérir. Or, à ces familles appartiennent non seulement les fonctionnaires politiques, les intendants, etc., mais aussi la plupart des hommes éminents dans la philosophie, les sciences, la poésie, les lettres.

Louis XIV unissait le pouvoir exécutif au législatif, aidé par ces conseils composés d'hommes compétents.

Il est le véritable fondateur des ministères; à lui remonte notre administration que la Révolution a continuée et développée. Louis XIV, durant cette première phase, gouverne sans tenir compte de considérations théologiques. Nul évêque, comme tel, ne fait partie de ses conseils. En même temps il protège les sciences, les lettres, les arts. La protection en faveur de Molière surtout est remarquable. Quant à la politique extérieure, les guerres de cette première phase ne sont qu'une protection et une défense légitime : c'était Philippe II qui avait eu l'initiative des empiètements de la maison d'Autriche contre la France. En s'agrandissant au détriment de l'Autriche de provinces utiles à la France, la royauté se bornait à réagir ; la guerre n'était pas son seul moyen de défense.

Les mariages en furent un autre, ils donnaient des droits sur des territoires et des provinces : tel fut le sens du mariage d'Anne d'Autriche, fille de Philippe II, avec Louis XIII et du mariage de Marie-Thérèse, fille de Philippe IV, avec Louis XIV. Par le traité des Pyrénées, entre autres, des précautions avaient été prises, à la vérité, contre les prétentions éventuelles du roi de France sur l'Espagne. Louis XIV s'en tire par ce qu'il appelle le principe de *Dévolution*. C'est avec cette doctrine qu'il s'arrondit à sa convenance. N'oublions pas que nous devons à Louis XIV le Roussillon, la Franche-Comté, Lille, Valenciennes, Strasbourg, etc.

La phase rétrograde du règne de Louis XIV commence à la révocation de l'Edit de Nantes, l'acte le plus désastreux de cette politique à l'extérieur. Le caractère rétrograde se manifeste après la mort de Lionne, dès la guerre de Hollande, 1672. Cette guerre jette la Hollande dans les bras de Guillaume d'Orange et abat les républicains hollandais que nous avions intérêt à soutenir.

A l'affaire de la succession d'Espagne, Louis XIV se place au point de vue dynastique et non plus au point de vue national, en acceptant le testament que fait le roi Charles II, en faveur du duc d'Anjou. Auparavant Louis XIV, se conformant à la politique d'agrandisse-

ment normal de la France, avait accepté le traité de partage de la succession de Charles II. Il devait savoir que, quelle que soit l'origine d'une dynastie, elle prend les instérêts et les opinions de la nation sur laquelle elle règne. Louis XIV fut trop heureux de s'en tirer, grâce à l'intervention de la reine Anne d'Angleterre, par le traité d'Utrecht.

En somme, la première phase progressive du demi-siècle de gouvernement personnel de Louis XIV, sa protection aux lettres, aux sciences, aux arts, avec sa belle création de Versailles, le noble et ferme caractère du roi, l'agrandissement territorial de la France et les grands et durables résultats que la Convention a continués et confirmés, en somme, disons-nous, l'action et l'influence salutaire de Louis XIV l'emporte sur la rétrogradation qui termine son règne, et lui donne droit à l'admiration.

IV. — LE POSITIVISME A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU CONCOURS GÉNÉRAL

Voilà deux années de suite qu'il est question du Positivisme à la distribution des prix du Concours général, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

L'an dernier, c'était l'un des hommes les plus distingués de l'Université, M. Darlu, professeur de philosophie au lycée Condorcet, qui, dans un éloquent discours, signalait ce fait, qu'alors que la Morale n'était professée publiquement dans aucune Faculté de France, elle se trouvait enseignée au peuple par « un philosophe positiviste (M. Pierre Laffitte), avec une ampleur, une élévation d'idées dignes du sujet ». Et M. Darlu ajoutait : « Tel est l'exemple que nous devons suivre. Le temps présent le demande. »

Cette année, c'est le Ministre de l'Instruction publique qui, dans un magnifique langage reproduit avec éloges par la plupart des journaux républicains, est venu entretenir la jeunesse des lycées de quelques-unes des plus hautes conceptions morales et religieuses d'Auguste Comte, et cela, au milieu des acclamations répétées de plusieurs milliers de personnes, élèves, parents, maîtres.

Selon la très juste remarque faite par M. Henri Delombe, dans un article du journal Le Siècle (31 janv. 91), consacré à l'appréciation de cette solennité universitaire, « M Léon Bourgeois — en adoptant pour la Morale les bases conventionnelles (1) que le fondateur du Positivisme a données à toutes les sciences, en se refusant à connaître les sources

(1) Il aurait été plus exact de dire « les bases relatives ».

métaphysiques du bien ou du mal, en fondant l'unité de doctrine qu'il souhaite dans l'éducation morale de ce peuple, sur une décisive constatation, limitée par un *postulatum* : « l'idée du bien existe, et comme « l'a dit un grand philosophe français, cette idée est un fait, et ce fait « est une force » — s'est montré, en cette occasion, comme toujours, l'un des hommes du présent qui savent le mieux interpréter la logique d'Auguste Comte et en appliquer les grandes déductions ».

A part quelques assertions sur le rôle de l'Université, très contestables aux yeux de la plupart des positivistes et que nous passerons sous silence, le discours du ministre est, en effet, presque d'un bout à l'autre, un admirable exposé de doctrine positiviste que nos coreligionnaires étrangers liront avec intérêt, car il témoigne du chemin qu'ont parcouru, en France, depuis quelques années, les idées communes qui nous sont chères et pour le triomphe desquelles ne cessent de lutter, dans tous les pays du monde, les disciples du plus grand penseur des temps modernes. C. H.

DISCOURS DE M. LÉON BOURGEOIS

« Mes chers amis,

« Votre maître a raison : « Ayez un idéal ». Ce conseil, c'est l'Université tout entière qui vous le donne ; ce vœu, c'est nous tous qui le formons pour vous. Et ne croyez pas qu'en vous parlant ainsi avec le poète je vous parle moi-même comme on dit « en poète ». Il ne s'agit pas ici de rêverie, et nous n'entendons pas vous détourner des réalités et vous décourager de l'action. Vivre, pour nous, c'est précisément agir, et nous pensons que l'homme le plus digne du nom d'homme est celui qui unit à la sensibilité la plus délicate et à l'intelligence la plus haute la volonté la plus forte et l'activité la plus étendue.

« Nous croyons donc bien vous donner un conseil viril en vous disant : « Ayez un idéal ». Avoir un idéal, c'est en effet avoir un but supérieur à l'action de chaque jour ; c'est être, quoi qu'on fasse, supérieur à ce que l'on fait.

« Pour le plus rude, le plus inculte travailleur, c'est avoir dans l'esprit — chose bien modeste et bien grande — la vue de la journée à remplir avec conscience, de la tâche à acquitter avec loyauté ; pour l'artiste, c'est porter en soi le chef-d'œuvre rêvé, dont chaque œuvre faite ou tentée le rapproche ; pour l'homme public, c'est concevoir et appeler de ses vœux cet état de la société où règnera la justice et la paix, et dont chacune de ses épreuves, chacun de ses sacrifices est la douloureuse et nécessaire préparation ; pour le patriote... Ah ! mes amis, ai-je besoin de vous dire ce que c'est que son idéal ?

« Un idéal, ce n'est pas seulement au milieu de l'atmosphère étouffante de l'égoïsme des hommes, un souffle d'air pur qui ranime et vivifie ; au-dessus des obscurités et des doutes de l'exis-

tence quotidienne, une lumière qui guide et qui sauve; c'est quelque chose de plus que tout cela et que je voudrais dire d'un seul mot : avoir un idéal, voyez-vous, c'est avoir une raison de vivre.

. . . . . .

. . . . . « Si donner à l'homme un idéal c'est donner une orientation à toute son existence, une raison et un ressort à tous ses actes, nous reconnaissons là le but dernier de l'éducation, le devoir le plus haut du maître.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . « quelque opinion que l'on professe sur les problèmes éternellement posés à l'esprit limité de l'homme, l'idée du bien existe, et, comme l'a dit un grand philosophe français, cette idée est un fait, et ce fait est une force. Et depuis que les hommes sont en société, cette force n'a cessé d'agir sur le monde pour apaiser la violence, abaisser les inégalités, substituer la justice à l'arbitraire, la liberté à la contrainte, la solidarité à l'hostilité, élargissant sans cesse la sphère des devoirs de chacun des êtres conscients vis-à-vis de tous, et, malgré les retours en arrière, malgré les défaites partielles de la vérité et du droit, malgré les apothéoses passagères de la force, rapprochant chaque jour l'Humanité d'un état supérieur de paix, d'équilibre et de réconciliation.

« C'est l'étude, expérimentale pour ainsi dire, du développement et des effets de cette idée du bien dans l'histoire des hommes qui peut servir de point de départ à cet enseignement de la morale, de fondement à cette doctrine commune que nous appelons de nos vœux. La science ne sait rien de la substance des choses, elle ne connaît et ne peut définir ni la nature de la matière ni la nature de l'esprit, elle donne un nom à la substance et à la force, mais ce nom n'exprime pas une réalité ; il est comme la borne marquée par elle au domaine de la connaissance, le point d'où elle se résigne à partir pour ses recherches. Et la science n'en est pas cependant moins puissante et moins féconde, lorsque de cette substance et de cette force inconnues elle étudie les manifestations et les effets, lorsqu'elle détermine les conditions constantes de leurs modifications et de leurs échanges et, lorsque du spectacle de ces innombrables apparences, qui semblaient insaisissables, elle dégage pour notre pensée des lois simples qui ont la précision rigoureuse du nombre, et dont chaque jour qui se lève vient confirmer l'évidence.

« Il en est de cette force, que nous nommons l'idée du bien, comme de la pensée, de la lumière ou du mouvement. Quelque opinion que nos croyances personnelles nous donnent de sa nature et de son essence, les lois de son action peuvent être par nous étudiées et reconnues, et l'histoire de l'Humanité tout entière, de

ses tristesses et de ses joies, de ses douleurs et de ses espérances, offre pour cette étude un champ d'observation assez vaste et assez riche à notre conscience et à notre raison. Il y a donc bien une science de la morale et, comme l'affirmait avec éloquence dans une récente discussion l'un des maîtres les plus respectés de cette Sorbonne, c'est cette science dont l'enseignement doit prendre une place chaque jour plus grande dans le cercle de nos études, et pénétrer, pour ainsi dire, toutes les autres parties de notre enseignement.

« On a dit de la science morale qu'elle est l'exposé défini des formes de conduite adaptées à un état de société, de telle sorte que la vie de chacun et que la vie de tous puisse être aussi libre, aussi active, aussi complète que possible. Je ne veux point rechercher ici le bien fondé de cette formule, ni si, comme l'a dit notre regretté Guyau, « les lois supérieures de la morale sont identiques aux lois les plus profondes de la vie même. »

« Je ne retiens de cette définition qu'un point qui montre bien pourquoi une telle science fait partie intégrante de tout système d'enseignement public. Ce qu'elle doit rechercher et faire connaître, ce sont les formes de conduite « adaptées à un état de société déterminé »; c'est donc, mes chers amis, au point précis du développement de la civilisation où vous place votre naissance, l'ensemble des règles qui s'imposent à vous envers votre temps et votre pays, envers ce présent que nous allons vous léguer, envers cet avenir dont vous allez être à votre tour les créateurs. Est-il rien qui soit plus nécessaire et n'aurions-nous pas laissé quelque chose à faire si, demain, laissés à vous-mêmes, dans les épreuves de cette liberté de la vie que vous attendez comme un allègement et qui est, au contraire, le plus lourd des fardeaux, vous n'aviez pas pour vous guider des règles de jugement et d'action, claires et précises, dont votre esprit ait accepté la vérité, dont votre conscience ait subi la force, et dont la violation soit pour votre être moral une blessure, comme l'est pour votre corps le choc d'une arme ou pour votre esprit le langage d'un être privé de raison?

« Vous êtes Français et vous allez être citoyens d'une démocratie républicaine. Quels devoirs vont être les vôtres? Je ne crois pas qu'à aucun moment de l'histoire il y en ait eu de plus nobles que ceux que nous, vos pères, nous nous efforçons de remplir et que nous vous demandons de remplir avec nous et après nous. Être citoyens d'un pays libre, et avoir la pleine responsabilité de ses actes; être les fils d'une patrie glorieuse et vaincue, travailler à lui rendre sa grandeur et son rang dans le monde; être les fils d'une patrie qui est la France, et, en combattant pour elle, combattre pour la raison et pour l'Humanité!

« J'ai parlé de Patrie et d'Humanité. Je sais que, dans ce siècle, certains esprits se sont proposé de subordonner l'une à l'autre, et

qu'avec sa générosité naturelle la France s'est faite plus d'une fois l'apôtre de la fraternité des nations. Quelques-uns ont cru pouvoir dire que le patriotisme était une « inconséquence philosophique, « une faiblesse intellectuelle qu'excuserait seulement une raison « de sentiment ». Ne vous excusez pas de votre patriotisme; dites bien haut qu'il est fondé sur la plus solide raison et que, pour servir la cause de l'Humanité, le plus sûr est de défendre le pays qui a le premier reconnu et proclamé les droits de l'homme.

« Tout homme doit aimer sa patrie, et c'est une des plus douces que la nôtre et des mieux faites pour être aimées, et tout homme doit l'aimer plus encore lorsqu'elle est malheureuse : et la nôtre n'est pas consolée.

« On nous a souvent raillés de notre orgueil national; dans la défaite, l'orgueil devient un devoir.

« On nous a accusés, on nous accuse encore quelquefois d'être menaçants pour la paix du monde, et l'on cherche à justifier par cette crainte les charges écrasantes qui pèsent sur les nations. Lorsque vous entendrez ces reproches, répondez hautement : la France ne demande qu'à vivre en paix avec tous les peuples; elle estime que l'état militaire où vit notre temps est contraire à toutes ses idées, à tous ses désirs; elle dit bien haut que l'immobilisation de tant de capitaux, de tant de forces humaines dans une même tâche improductive est contraire au développement de la prospérité générale; elle dit encore que l'état militaire est, par ses nécessités inéluctables de subordination passive de toutes les volontés à la volonté d'un seul, contraire au génie de toutes ses institutions politiques; elle souhaite ardemment, passionnément la paix, mais elle a le souci de sa dignité et de son honneur, elle a la conscience de sa grandeur historique, elle sait le rôle nécessaire que son passé assure à son avenir, et considère comme un devoir de n'y jamais renoncer; mais elle ne menace personne et la force dont elle est fière, elle n'entend la mettre au service que d'une seule cause, la cause du droit.

« La France représente le droit. Elle représente plus encore. Les groupements des nations ne sont que des étapes de l'histoire; mais ces étapes sont nécessaires et chacune de ces nations est un des facteurs de l'évolution humaine. Quel pays a plus fait que le nôtre pour hâter cette marche en avant? J'ai dit tout à l'heure qu'un homme n'était pas un homme s'il n'avait un idéal. Les peuples n'existent, eux aussi, ils ne cessent d'être des foules assemblées, ils ne se connaissent vraiment une patrie qu'à la même condition, d'avoir une conscience commune, éprise d'un même idéal. La France a le sien, et l'un de vos maîtres a eu raison de dire que nous pouvions l'aimer « d'un amour philosophique », puisque cet idéal se confond avec l'idéal même du progrès humain.

« Aussi, pour être les serviteurs fidèles de cette patrie, pour être

dignes de ceux qui vous l'ont faite aussi noble et aussi humaine, il faudra non seulement la défendre au jour des périls extérieurs, mais encore la servir au dedans, chaque jour, en contribuant au développement de ses institutions libres, en travaillant sans cesse à mettre entre ses enfants plus de paix, plus de justice, plus de fraternelle solidarité. Ce devoir-là, croyez-le bien, est encore un devoir de patriotisme.

« Vous allez être demain, dans ce pays, les privilégiés de l'intelligence et du savoir, et beaucoup d'entre vous, les privilégiés de la fortune. Rappelez-vous que, comme je l'ai dit déjà à vos aînés, les étudiants de nos Universités, de tous ces biens vous n'êtes vraiment que les dépositaires.

« L'homme n'est rien sans la société. Qui de vous saurait ce qu'il sait si des myriades d'hommes n'avaient travaillé, souffert, expiré, pour conquérir, parcelle par parcelle, cette science qui vous est aujourd'hui si libéralement et si facilement donnée ? Que de sacrifices éclatants ou inconnus représente la moindre de ces découvertes, qui, de la vie rude, grossière et périlleuse des races anciennes, ont fait naître cette civilisation merveilleuse qui subordonne les forces de la nature à vos besoins, à vos volontés, souvent à votre fantaisie !

« Et n'oubliez jamais que ceux qui ont créé ce trésor ne l'ont pas créé pour quelques-uns, mais pour tous, et qu'il est, autour de vous, bien des hommes, fils cependant des mêmes ancêtres, pour qui la vie misérable de ces ancêtres est encore aujourd'hui la seule part du patrimoine commun.

« N'ayez donc pas l'orgueil de votre science. Ayez-en plutôt l'humilité, car plus elle est grande et plus grande est votre dette, puisqu'il vous faut rendre à cette humanité, qui continue son labeur autour de vous, l'intérêt de ce capital qu'elle a lentement amassé pour vous et qu'elle vous livre sans compter.

« N'ayez pas surtout cette sorte d'infatuation de l'intelligence, qui porte l'homme de savoir et de talent à croire qu'il ne doit rien qu'à lui-même, qu'il est devenu un être d'une race supérieure.

« N'entrez jamais dans ces petites chapelles où se célèbre, en somme, le seul culte du moi ; c'est une religion peu envahissante, j'en conviens, puisqu'on est à la fois le dieu, le prêtre et l'unique fidèle, mais elle est fatale à qui s'y abandonne, car c'est le culte de l'égoïsme, c'est-à-dire de l'inutilité et de l'impuissance.

« Non, l'homme n'a le droit de se vanter ni de son intelligence, ni de son savoir; il les a hérités de ses ancêtres et de son éducation ; son orgueil légitime doit se mesurer non à ce qu'il a appris, mais à ce qu'il a fait. L'homme, comme tous les êtres, est un effet et une cause. A quoi bon l'arbre couvert des fleurs les plus magnifiques, si de toutes ces fleurs il ne peut former un seul fruit : car

c'est dans ce fruit que sera la semence pour laquelle la terre l'a nourri.

« Mes chers amis,

« L'idéal que doit avoir un citoyen de notre libre démocratie française est un idéal d'activité généreuse et féconde. La règle à laquelle se ramènent toutes les autres est bien simple : Vivez en mettant hors de vous-mêmes le but supérieur de votre vie. L'homme doit développer en soi toutes les forces de son corps, de son intelligence et de sa volonté, vivre de l'activité la plus intense et, suivant la loi de tous les êtres, s'efforcer d'accroître la quantité de vie qui lui a été léguée. Mais ce surplus d'énergie, c'est pour les moins favorisés que nous l'acquérons, c'est pour eux que nous devons le dépenser, et c'est cette partie de nous-mêmes que nous avons ainsi donnée aux autres, à ceux qui nous aiment, à nos enfants, à notre famille, à notre cité, à notre patrie, à la société tout entière, qui est la mesure de notre mérite et, lorsque vient la mort, le poids laissé par nous dans le plateau.

« Les conquérants remplissent le monde du fracas de leurs armes ; leurs noms sont pendant quelques siècles conservés par la mémoire des hommes, objets à la fois d'admiration et d'horreur ; puis vient l'oubli. Il est une immortalité plus modeste et cependant plus certaine et plus haute, et vous pouvez y atteindre sans génie. Soyez utiles. Rien ne se perd, vous le savez, et la vibration du moindre atome communiquant son mouvement à l'atome voisin se répercute à l'infini. Le moindre des actes de justice et de bonté ajoute de même quelque chose au mouvement du progrès humain. Que votre vie soit un effort joint à l'effort de tous. Si limitées qu'aient été vos forces, si faible qu'ait été l'ébranlement, n'ayez point de crainte. Votre effort n'est pas perdu, et cette part de vous-mêmes que vous avez mise au service de l'évolution éternelle c'est votre part d'immortalité ».

Le discours du ministre a été fréquemment interrompu par des applaudissements prolongés.

BIBLIOGRAPHIE

D'UN ARTICLE SUR AUGUSTE COMTE DANS LA *GRANDE ENCYCLOPÉDIE* (1).

M. G. Wyrouboff vient de publier dans la *Grande Encyclopédie* un article sur Auguste Comte. C'est le résumé, agrémenté de quelques inexactitudes de plus, des erreurs et des partis-pris que Littré avait, après la mort d'Auguste Comte, répandus sur le compte de celui-ci. Littré avait abusé de la grande influence qu'il avait alors sur la presse pour répandre sur celui qu'il appelait son maître et sur la prétendue décadence mentale de celui-ci toutes sortes de notions erronées, que les littérateurs d'autrefois et quelques-uns, mais en nombre bien décroissant aujourd'hui, répétaient uniformément. La presse périodique étant fermée aux disciples qui ne partageaient pas les erreurs du célèbre lexicographe, celles-ci se sont répandues sans effort. Il est curieux de remarquer combien le bagage intellectuel des esprits cultivés se compose de formules toutes faites, que tous répètent uniformément. On se met à l'ordonnance. C'est comme les femmes pour leur habillement. Cela se conçoit dans une certaine mesure et chacun ne peut pas se faire par lui-même toutes ses propres opinions ; il faut bien s'en rapporter aux gens que l'on considère comme compétents, mais il s'agit de bien choisir.

M. G. Wyrouboff, disciple de Littré, est resté un disciple

(1) *La Grande Encyclopédie*, inventaire raisonné des sciences et des arts, par une Société de savants et de gens de lettres. — Paris, H. Lamirault, 61, rue de Rennes. — 281e livraison. P. 284 à 286.

pieux; il répète, avec une profonde révérence, toutes les formules de son maître. C'est la foi dans ce qu'elle a de plus naïf comme de plus touchant; et au point de vue moral cela peut édifier. On hésite presque à troubler cet équilibre plein de quiétude, mais néanmoins M. G. Wyrouboff écrit; il a même, paraît-il, des prétentions à la philosophie : il devient dès lors responsable, et il ne peut s'étonner, par suite, qu'on le soumette humblement, preuve en mains, à une certaine discussion.

M. G. Wyrouboff partage la vie d'Auguste Comte en deux parties. Il précise même les vues de Littré à cet égard. La vie d'Auguste Comte, d'après lui, présente deux parties. Jusqu'en 1845, Auguste Comte est une haute intelligence; mais, à partir de 1845, commence la décadence. Voilà la phrase textuelle de M. G. Wyrouboff : « C'est en 1845 que « commence pour Auguste Comte une nouvelle phase, ou « plus exactement une irrémédiable décadence intellec- « tuelle. » Cette décadence se continue, sauf quelques éclaircies, comme s'exprime M. G. Wyrouboff, jusqu'aux dernières années où la décadence est véritablement absolue. « Ses deux derniers ouvrages, dit M. G. Wyrouboff, sont un « *Appel aux conservateurs* (1855), et une *Synthèse subjective* « (1856), rêve d'illuminé, dans laquelle on ne trouve plus de « traces du puissant génie qui avait conçu la philosophie « scientifique ». (1) Voilà la thèse de M. Littré, respectueusement répétée par le disciple soumis; mais nous allons nous permettre de présenter, à cet égard, quelques observations.

Les publications de Comte déposent, en effet, contre cette appréciation. Son œuvre principale, dans cette période qui va de 1845 à sa mort, en 1857, se compose du *Système de*

(1) La question de la prétendue décomposition de la vie d'Auguste Comte en deux parties hétérogènes, l'une progressive et normale jusqu'en 1845, l'autre rétrograde et pathologique, depuis cette époque, cette question, dis-je, a été traitée par M. le docteur Bridges, dans son beau travail *sur l'unité de la vie d'Auguste Comte*. Nous en avons publié une traduction française. Il est regrettable que M. G. Wyrouboff n'ait pas lu ce travail important. Mais il était dominé par sa pieuse déférence envers Littré, moralement acceptable, intellectuellement fâcheuse. C'est pour cela qu'il n'a pu s'occuper de pareils détails.

politique positive, ou Traité de sociologie, instituant la religion de l'Humanité (1851-1854). Le premier volume contient comme introduction, le *Discours sur l'ensemble du Positivisme* (1848), que M. G. Wyrouboff appela « un intéressant résumé de sa doctrine ». C'est là qu'est l'erreur de M. Wyrouboff. Ce n'est nullement un résumé de la doctrine de Comte; ce sont toutes les conceptions que celui-ci doit développer dans le *Système de politique positive*. Il y développe, notamment, une théorie nouvelle de l'art et d'autres théories sur le rôle du prolétariat et des femmes à l'état normal de notre espèce et pendant la transition; et il termine par la conception de la religion de l'Humanité. C'est, sans doute, la continuation de l'œuvre antérieure de Comte; il s'appuie sur elle, mais c'est un pas nouveau et en avant dans la direction même qu'il s'était tracée dès le début de sa carrière. Le respect pieux du disciple pour le maître excuse sans doute la répétition banale des formules de celui-ci. Il y a des limites néanmoins, et M. Wyrouboff aurait gagné, rien qu'à parcourir le *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, qu'Auguste Comte a soin d'indiquer, en effet, comme le résumé de toutes ses méditations, depuis 1842. Je conçois que l'on puisse critiquer les vues de Comte dans le quatrième volume du *Système de politique positive*, sur l'avenir et sur le présent; il y a là un degré inévitable d'indétermination et de subjectivité que l'on peut sans doute repousser, mais il n'y a, certes, là aucun signe de décadence, et la vigueur de coordination, propre au génie d'Auguste Comte, y apparaît. Mais que l'on applique le même mode d'appréciation aux trois premiers volumes, voilà ce qui paraîtra certainement étrange à ceux qui les ont lus. Le premier volume contient, à la suite du *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, une introduction contenant un exposé systématique de la philosophie naturelle, jusques et y compris la biologie. Appeler œuvre de décadence la plus puissante systématisation biologique qui ait été faite jusqu'ici, avec tant de vues neuves et d'aperçus ingénieux, c'est se placer à une hauteur mentale véritablement étonnante. Certes, le génie de M. G. Wyrouboff doit trouver dans notre espèce infiniment de décadents si une telle œuvre est de la décadence. Le second

volume du *Système de politique positive* est consacré à la pratique sociale ou à la théorie de l'ordre. Auguste Comte prend pour point de départ les vues qu'il a émises dans le quatrième volume du *Cours de philosophie positive*, mais avec des développements nouveaux; comme, par exemple, la théorie de la propriété et celle du langage. La théorie des forces sociales constitue certainement un progrès nouveau et original dans les vues de Comte; de même que celle des limites de variation de l'organisme social. Enfin, je crois que l'introduction de la morale, comme dernier degré de la hiérarchie encyclopédique, est un progrès véritable. Néanmoins la discussion est permise à cet égard; cependant il est difficile d'admettre que ce soit là de la décadence. Le troisième volume, consacré à la dynamique sociale, présente sans doute moins d'originalité que les volumes précédents. Il contient un résumé très coordonné des vues historiques exposées par Comte dans le *Cours de philosophie positive*, mais avec des aperçus nouveaux et ingénieux, où je cherche vainement la décadence. J'engage sincèrement M. G. Wyrouboff à lire ou plutôt à relire le *Système de politique positive*, et j'ose croire qu'il sera vraiment ébranlé dans son acceptation respectueuse des vues de Littré.

Quelques observations maintenant sur la *Synthèse subjective*. Je rappelle l'expression de M. G. Wyrouboff, à propos de cet ouvrage; il l'appelle : « un rêve d'illuminé, dans la« quelle on ne trouve plus trace du puissant génie qui avait « conçu la philosophie scientifique. » On se demande en lisant cette phrase, qui aggrave le jugement de Littré, si M. G. Wyrouboff a réellement parcouru la *Synthèse subjective*, ou si, l'ayant parcourue, il l'a véritablement comprise; car elle exige une connaissance complète, vraiment familière de la mathématique depuis l'arithmétique jusqu'à la mécanique rationnelle. En quoi consiste, en effet, cet ouvrage, dont parle M. G. Wyrouboff d'une manière si singulière? C'est une exposition systématique de la science mathématique, dans toutes ses conceptions fondamentales, avec l'indication et le plan de toutes les leçons, depuis celles relatives à l'arithmétique jusqu'à celles de la mécanique rationnelle, en passant

par la géométrie spéciale et générale et par l'analyse infinitésimale. Il y coordonne la mathématique, en la considérant surtout, comme constituant une véritable logique. Cette vigoureuse exposition est semée de vues nouvelles, de modifications ingénieuses dans la manière d'enseigner la science fondamentale. J'ai connu des professeurs de mathématique, qui n'étaient pas positivistes, témoigner surtout une véritable admiration pour le premier chapitre consacré à l'arithmétique et pour le dernier consacré à la mécanique. Voir là un rêve d'illuminé c'est vraiment de la part de M. G. Wyrouboff pousser trop loin le respect pieux qu'il manifeste pour les idées de Littré ; comme à l'ordinaire, le disciple aggrave le maître.

La *Synthèse subjective* est précédée d'une introduction, à mon humble avis, très remarquable, où Auguste Comte a introduit de nouveaux aperçus sur la théorie de l'entendement. C'est dans cette introduction que se trouve ce que M. G. Wyrouboff appelle : « un mélange bizarre de conceptions scien- « tifiques et de fétichisme grossier ». Auguste Comte y expose, en effet, ce qu'il appelle l'incorporation du fétichisme au positivisme. Tout le monde sait que, depuis le milieu du XVIIIe siècle, un mouvement très profond et croissant s'est produit dans l'art, vers l'amour de la nature et dans l'expression des sentiments d'affection, de haine, d'admiration, qu'elle peut produire en nous ; c'est le véritable retour vers le fétichisme ; retour d'autant plus frappant qu'il coïncide avec la décroissance accélérée de l'esprit théologique proprement dit. Ce mouvement esthétique a eu incontestablement de grands avantages et je ne vois pas trop quels ont été ses inconvénients ; à moins que M. G. Wyrouboff ne pense que Jean-Jacques Rousseau, Gœthe, Chateaubriand, les Lakistes anglais, etc., en peignant la nature et en l'invoquant comme un être aimé ou contraire, ne soient revenus réellement à l'état mental du nègre qui invoque son fétiche? C'est ce mouvement qu'Auguste Comte a coordonné, par une fiction poétique systématique, qu'il a soin de donner du reste comme une simple fiction ; c'est bien entendu. Certainement on peut contester l'opportunité d'une pareille tentative et la repousser ; mais il est étrange d'y voir là un fétichisme gros-

sier et une rétrogradation vers l'état théologique ; en tout état de cause, ce serait vers l'état fétichique ; ce qui n'est pas la même chose. On se demande vraiment si Littré, en exposant de telles opinions, était vraiment de bonne foi ! Car, quoiqu'il fût bien loin d'être un esprit supérieur, il était assez intelligent pour ne pas commettre de telles erreurs. J'aime mieux croire qu'il n'avait fait que feuilleter la *Synthèse subjective*, absolument comme s'il avait voulu faire sur elle un simple article de journal. Je n'insiste pas davantage sur d'aussi graves erreurs d'appréciation.

Je veux maintenant indiquer quelques-unes de ces erreurs spéciales et de fait, qui ont cependant, quand il s'agit d'une biographie, une réelle importance. J'engagerai M. G. Wyrouboff à les corriger dans une seconde édition. Il indique par exemple 1819 comme la date du commencement des rapports d'Auguste Comte et de Saint-Simon, mais il résulte d'une lettre d'Auguste Comte à Vallat, que l'on peut lire dans la correspondance que j'ai publiée, que, dès 1818, il était en pleine intimité avec Saint-Simon. Mais, chose plus grave, il ne cite même pas l'ouvrage décisif de Comte, publié en 1822, sous le nom de *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société;* et qui contient, on peut le dire, toutes les bases du Positivisme ; ouvrage qui fut publié en 1824, sous le nom de *Système de politique positive*. Et il écrit, au contraire, la phrase suivante : « La première esquisse de cette « philosophie se trouve dans les *Considérations philosophi-* « *ques, sur la science et les savants, les considérations sur le* « *nouveau pouvoir spirituel*, publiées sous forme d'article « dans le *Producteur* de novembre 1825 et de mars 1826 »... L'erreur est véritablement grave dans ce cas-ci ; c'est dans l'ouvrage de 1822 que les vues de Comte pour fonder le Positivisme ont été exposées et publiées. M. G. Wyrouboff place en 1845 la publication du *Traité philosophique d'astronomie populaire;* c'est 1844 qu'il a voulu dire. Ces détails paraissent certainement bien secondaires, mais ils s'accumulent un peu trop et semblent dénoter une insuffisante attention.

Abordons maintenant une appréciation des plus étranges, à mon avis, émise par M. G. Wyrouboff, sur l'influence de

Saint-Simon sur Auguste Comte. Après avoir parlé du licenciement de l'Ecole polytechnique, qui brisa la carrière d'Auguste Comte et l'obligea à prendre l'enseignement mathématique privé comme ressource nécessaire, il ajoute : « Il est « très probable que, livré à lui-même et obligé de lutter « contre les difficultés matérielles de la vie, Auguste Comte « serait resté professeur de mathématiques et eût acquis, « dans cette spécialité, pour laquelle il avait une véritable « vocation et des capacités hors ligne, une brillante situa- « tion. Mais il eut la chance de rencontrer dès le début, vers « 1819, un esprit supérieur qui exerça sur lui, quoi qu'on en « ait dit, la plus salutaire influence. » Quelques réflexions sur cette singulière appréciation : En premier lieu, on ne voit pas comment la connaissance avec Saint-Simon ait dispensé Auguste Comte de son enseignement mathématique privé! Et, effectivement, ç'a été là son unique ressource jusqu'à 1832. Mais quand on considère la carrière philosophique de Comte, on y voit la preuve d'une irrésistible vocation vers les hautes spéculations générales. Attribuer à l'excitation primitive de Saint-Simon sur Auguste Comte une force d'impulsion suffisante pour déterminer une carrière aussi grande et aussi persistante que celle du grand philosophe, c'est exagérer de la manière la plus étrange l'influence des circonstances extérieures sur le développement des grands esprits et diminuer au-delà de toute limite celle de l'organisation cérébrale propre. Helvétius n'a jamais approché d'une pareille conception. Du reste, si M. G. Wyrouboff avait jeté les yeux sur tous les travaux primitifs d'Auguste Comte que j'ai publiés dans la *Revue occidentale,* il aurait vu, sans nier l'influence de Saint-Simon, la marche régulière et spontanée d'Auguste Comte vers la constitution du Positivisme.

Terminons enfin cette appréciation, peut-être un peu longue, par quelques réflexions sur la manière dont M. G. Wyrouboff apprécie la conduite d'Arago, par rapport à Auguste Comte. Voici ce que dit M. Wyrouboff : « Dans la « préface du premier volume du *Cours,* paru en 1842, il s'en « prit, non plus à quelques géomètres, mais à tous les géo- « mètres, et ajouta une note injurieuse, pour Arago, alors au

« faîte de la gloire. Son éditeur, Mallet-Bachelier, eut le tort « de répondre à cette note, en insérant sa réponse dans le « volume même, sans le consentement de l'auteur. Comte le « poursuivit devant le tribunal de commerce, plaida lui-« même et gagna son procès. Mais les suites désastreuses de « ce succès ne se firent pas attendre : il perdit sa place « d'examinateur à l'Ecole polytechnique et, plus tard, sa « place dans l'institution privée de M. Laville. Arago tout « puissant se vengeait; cela n'était peut-être pas très géné-« reux, mais l'orgueil d'Arago était grand aussi. »

Ce curieux passage de M. G. Wyrouboff est caractéristique à bien des égards; il continue le système de renseignements approximatifs, au point de vue biographique, qu'il emploie trop souvent. Il parle de Mallet-Bachelier comme étant l'éditeur en discussion avec Auguste Comte; c'est une erreur, c'est de Bachelier tout court qu'il s'agit; Mallet n'étant pas venu encore. En second lieu, sa phrase semble indiquer qu'Auguste Comte a perdu sa place dans l'institution de M. Laville par l'influence d'Arago, cela est inexact; il ne l'a perdue que beaucoup plus tard, par des circonstances tout-à-fait spéciales, tenant à des économies que M. Laville était obligé de faire dans son institution. M. Laville était, du reste, un homme parfaitement honorable, qui ne se serait nullement prêté aux indignités d'oppression scientifique d'Arago. Laissons aux savants ce qui appartient aux savants. Mais c'est la manière dont M. G. Wyrouboff apprécie la conduite d'Arago envers Auguste Comte, qui est vraiment étrange. L'appréciation du rôle d'Arago, dans la préface du sixième volume du *Cours de Philosophie positive*, par M. G. Wyrouboff est inexacte; elle contient un blâme sur Arago, mais elle n'est pas vraiment injurieuse. Voici, en effet, de quoi il s'agit : M. Comte pensait, et en thèse générale il a raison, que les savants sont inaptes au gouvernement, même au gouvernement des institutions scientifiques proprement dites; il citait à cet égard le cas de l'Ecole polytechnique et il indiquait des mesures d'organisation prises sous l'influence d'Arago, qu'il qualifiait de mauvaises. Sans doute c'était un blâme d'Arago, mais c'était un blâme parfaitement motivé et

absolument permis. Est-ce que M. G. Wyrouboff admettrait par hasard l'infaillibilité des savants, même en dehors de la science? Est-ce que par hasard il voudrait que nous nous prosternions, muets d'admiration, devant les oracles de ces nouveaux pontifes? La prétention serait étrange. Les papes eux-mêmes et les rois absolus se sont laissé discuter. Louis XIV s'est laissé dire par Boileau qu'il ne se connaissait pas en poésie, et Boileau ne fut pas mis à la Bastille, ni même réduit à mourir de faim. Qu'on nous ramène alors à Louis XIV!

Mais ce qui est bien plus singulier encore, c'est la manière dont M. G. Wyrouboff juge la conduite d'Arago, faisant perdre à Auguste Comte ses moyens d'existence. M. Comte a été examinateur d'admission à l'Ecole polytechnique de 1837 à 1843 inclusivement. Il devait cette position, outre son mérite, qui était grand, et sa longue expérience comme professeur, à la légitime influence de Dulong; ce savant, à la fois si éminent et si respectable, dont on a pu dire, en lui appliquant le vers de Voltaire, qu'on voyait en lui :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

C'est même grâce au loisir relatif que cette position a procuré à Auguste Comte que celui-ci a pu terminer d'une manière plus rapide les trois derniers volumes du *Cours de philosophie positive*. La postérité certainement en tiendra compte à Dulong. Or, Auguste Comte a toujours rempli ses fonctions délicates d'examinateur avec autant de haute probité que de talent. Et M. Arago, pour se venger d'une attaque qui ne portait pas même sur sa propre personnalité, emploie ses agents académiques pour enlever sa fonction à un fonctionnaire honorable et méritant et lui ravir, en même temps, son gagne-pain. On ne pouvait pas tuer le philosophe, cela ne se fait plus ; mais on cherchait à le faire mourir de faim ! Et dire que le même Arago dissertait, à l'occasion, avec pompe et fulminait contre le Pape qui avait persécuté Galilée! Mais que dire de M. G. Wyrouboff, qui cite une pareille conduite sans avoir le courage de la blâmer sévèrement. M. G. Wyrouboff est, dit-on, un défenseur des peuples op-

primés. Est-ce que les grands philosophes, par hasard, seraient de ceux qu'on peut opprimer légitimement? Je n'insiste pas davantage; les âmes honnêtes apprécieront.

Enfin M. Wyrouboff termine ainsi : « Ayant ainsi écarté « petit à petit tous ceux qui pouvaient essayer de l'arrêter « sur la pente fatale qu'il descendait rapidement, n'ayant « plus autour de lui que quelques disciples muets, la plupart « prolétaires, peu lettrés, il s'enfonça de plus en plus dans « un mysticisme exalté.... »

A cet égard, M. G. Wyrouboff se trompe encore; la publication des lettres d'Auguste Comte à MM. Richard Congrève, Henry Dix-Hutton etc., etc., prouve, pour ne parler que de disciples anglais, que s'ils entouraient le grand philosophe du respect dû à tant de génie et de services, ils n'étaient pas les disciples muets dont parle M. G. Wyrouboff. Celui-ci se fait vraiment illusion. Les âmes élevées et délicates estimeront au contraire ceux qui, non esclaves du bruit, ont su entourer de leur respect, dans sa vieillesse, un grand philosophe obscur et sans puissance. Littré, qui en somme était un homme instruit, mais sans grande portée, a eu un moment une immense réputation, créée surtout par le journalisme; il était trois fois académicien, après avoir demandé la suppression des académies. Il portait sur ceux qui l'entouraient le reflet de cette gloire et considérait avec dédain les petites gens qui poursuivaient, modestes et dans l'obscurité, l'accomplissement de ce qu'ils regardaient comme un devoir. M. G. Wyrouboff a reçu quelques-uns de ces rayons et a conservé ce haut dédain aristocratique des puissants pour les obscurs. Mais cela n'a pas de valeur véritable; au point de vue de la réelle discussion scientifique, les raisons seules doivent compter.

Je crois, et c'est là un conseil bien sincère, que M. G. Wyrouboff devrait reviser le procès et en relire de nouveau et avec soin toutes les pièces. Il est trop instruit certes et trop intelligent pour ne pas revenir sur le jugement précipité que sa pieuse déférence pour Littré lui a fait accepter. Le motif qui l'a conduit était excellent; mais il n'est pas d'ordre scientifique, et il n'y a pas de déshonneur, au contraire, à reconnaître qu'on s'est trompé.

Qu'on me permette une observation finale. Je ne connais point les articles déjà parus de la *Grande Encyclopédie*, mais j'ose espérer, pour les lecteurs de celle-ci, qu'ils sont plus précis et plus exacts que ceux de M. G. Wyrouboff, sans quoi ses lecteurs, il faut l'avouer, seraient singulièrement renseignés !

Pierre LAFFITTE.

Cadillac-sur-Garonne (Gironde), vendredi 17 avril 1891.

En raison de l'abondance des matières, la suite de l'article sur *Auguste Comte médecin* est reportée au prochain numéro.

VARIÉTÉS

I. — LA STATUE D'AUGUSTE COMTE AU SALON

Nos amis, MM. Camille Monier et Louis Tinayre, n'ont pas fait d'envoi cette année aux Salons de peinture. Le premier, par convenances personnelles et qui tiennent aux dissentiments qui règnent dans le camp des artistes; le second, empêché qu'il a été par ce monstre absorbant qui a nom l'actualité. M. Louis Tinayre avait cependant commencé le portrait de notre maître et vénéré directeur, M. Pierre Laffitte, mais sa conscience d'artiste l'a mis en garde contre un travail trop hâtif. Il a préféré manquer le Salon que d'envoyer une œuvre imparfaite. Nous verrons ce portrait l'an prochain, lumineux et clair, comme il l'a si justement compris.

Mais si nous n'avons pas à rendre compte d'œuvres positivistes, — et le temps, d'autre part, ne nous permet pas de parler de l'ensemble des expositions du Champ-de-Mars et des Champs-Elysées, — nous devons cependant faire exception pour deux œuvres de sculpture, exposées au Palais de l'Industrie et dues toutes deux à l'influence positiviste. L'une est le Danton de M. Paris, destiné au terre-plein de l'Ecole de médecine, et dont la description est plus à propos dans l'article sur la glorification du grand conventionnel ; l'autre est la statue d'Auguste Comte, destinée, d'après la pensée de ceux qui en ont pris l'initiative, à être érigée à Paris sur un emplacement qui n'a pas encore été demandé à l'autorité compétente, mais qui sera probablement choisi dans la rue Auguste Comte. Le monument serait adossé au petit square faisant face au Luxembourg.

L'idée première en est due à M. Léon Gérardin, professeur d'histoire naturelle. Il en parla à plusieurs de ses amis, admirateurs comme lui du grand philosophe, et son idée séduisit, comme elle le devait, l'esprit émancipé de Delaplanche. Il fit de suite une première maquette. Malheureusement, la mort vint frapper le grand artiste en pleine vie, laissant, au milieu d'autres œuvres inachevées, cette statue à peine ébauchée. Mme Delaplanche

voulut bien alors se dessaisir de cette maquette au profit d'un des élèves de son mari, M. Levasseur qui, d'après elle, fit la statue exposée au Salon des Champs-Elysées.

A. Comte est représenté assis dans le fauteuil qui lui était familier. Il vient de fermer son petit volume de prédilection — la *Divine Comédie* — dont il lisait, comme on sait, chaque jour quelques pages. Il le tient dans la main droite, reposant sur la cuisse. La tête est penchée de gauche à droite, dans une attitude plutôt triste que méditative. Comme accessoire symbolique, deux livres l'un sur l'autre sont placés sous le fauteuil.

Nous dirons tout d'abord que l'œuvre n'est pas exécutée dans sa dimension définitive, ce qui accentue encore l'impression d'abattement qui s'en dégage à première vue, impression que viennent encore augmenter et l'attitude affaissée du corps et l'expression de tristesse du visage. Mais, comme en toutes choses, il faut chercher ce qui en fait le mérite plutôt que le défaut, nous nous hâterons d'ajouter que la pose est très heureuse, et que le mouvement principal résidant dans le bras droit, celui dont la main tient le livre, et la jambe correspondante est juste et bien indiqué. Il n'y aurait donc, en somme, selon nous, qu'à donner au corps plus d'énergie, et à changer l'attitude et l'expression si importante de la tête.

M. Levasseur a oublié que la tristesse est la compagne des faibles, mais non des esprits puissants. Il s'est de plus imparfaitement renseigné. On aurait dû lui conseiller la lecture de la belle et si complète Notice de M. le docteur Robinet, sans laquelle il n'est pas possible de connaître A. Comte. Il se serait rendu compte de la tâche colossale accomplie par le fondateur de la religion nouvelle et de l'indomptable et persévérante énergie, qu'il dut déployer pour mener à bien, au milieu des tribulations du dehors et des chagrins domestiques, son grand œuvre de réorganisation sociale. Il aurait retenu cette page de M. Robinet où il le montre aussi grand par le cœur que par l'esprit, et cette page aurait inspiré et exalté son ciseau.

« Si l'on embrasse d'un regard, dit-il à la page 201, la période « de quinze années environ, qui répond à l'élaboration de la « Philosophie positive ; si l'on se représente la difficulté propre « de cette œuvre immense, l'importance des résultats qu'elle a « provoqués ; si l'on se rappelle les obstacles de tous genres, « matériels et moraux, privés et publics, qui ne cessèrent d'en- « traver son auteur ; si l'on tient compte, enfin, de son délaisse- « ment absolu, du sacrifice complet et volontaire qu'il fit alors

« de sa personne à sa mission philosophique, on peut se deman-
« der quel fut le plus grand en lui de l'esprit ou du cœur ?...
« Assurément, si le plus puissant génie pouvait seul accomplir
« une aussi vaste opération mentale, il fallait une sollicitude
« sociale et une énergie au moins égales pour l'inspirer et la
« soutenir, et son immortel auteur nous apparaît comme un
« géant au milieu de la faible génération qui n'a pu le com-
« prendre, et qui n'a pas mieux apprécié ses grandes pensées
« que le puissant sacrifice dont toute sa vie fut un exemple. »

Quant aux documents, sans être nombreux, ils sont décisifs et sans lacune. Ce sont, en dehors de deux lithographies, le buste d'Etex qui donne cette chose capitale, l'ossature de la tête, et le portrait à l'huile du même artiste dans lequel A. Comte est de face. Ces deux documents se complètent l'un par l'autre et rendent des plus faciles la reproduction de l'image de l'auteur de la Politique et de la Philosophie positives, soit par la statuaire, soit par la peinture.

Il y a encore deux portraits écrits, tracés par un Anglais inconnu, ancien élève d'A. Comte, dans une Notice qu'il publia à la mort du philosophe, dans un journal de Dublin, le *Pater noster*. Les deux portraits sont précieux également, car ils fournissent des renseignements que ne peuvent donner les œuvres d'Etex.

Nous croyons utile de les reproduire ; ils figurent aux pièces justificatives, à la fin de la Notice de M. le docteur Robinet.

Le premier est de 1836 :

« A. Comte, dit-il, était un homme petit, mais fort, net et
« propre dans toute la force du terme, frais rasé, sans aucun ves-
« tige de barbe ni de moustaches. »

Le second est pris en 1851, six ans par conséquent avant la mort d'A. Comte.

« Un vieux gentleman en robe de chambre avec une cravate
« noire autour du cou, raconte-t-il, ouvrit la porte. Le change-
« ment de son aspect m'intimida, et ce fut en hésitant que je me
« nommai ; cette fois, il me tendit la main et me conduisit dans
« son cabinet. Là, il me fut facile de remarquer le profond chan-
« gement qui s'était opéré dans sa physionomie depuis que je ne
« l'avais vu. Il me rappelait maintenant une de ces peintures du
« moyen âge qui représente saint François uni à la pauvreté. Il
« y avait dans ses traits adoucis une tendresse qu'on aurait pu
« appeler idéale plutôt qu'humaine ; à travers ses yeux à demi
« fermés éclatait une telle bonté d'âme qu'on était tenté de se

« demander si elle ne surpassait pas encore son intelligence. »

Nous espérons que la lecture de ces documents amènera M. Levasseur, lorsqu'il reprendra son œuvre pour la mettre définitivement à point, à quelques modifications faciles à apporter, et qu'il nous dounera une œuvre digne de son talent et de la grande figure qu'il a à représenter.

Nous lui conseillerons encore d'effacer les deux volumes placés sous le fauteuil. Tout symbole qu'a merveilleusement formulé Diderot dans son fameux Salon de 1767 doit avoir un caractère propre et distinctif. Outre que rien de cela, à notre avis, ne se trouve dans l'emblème choisi par M. Levasseur, il a, de plus, le tort de froisser le sentiment profond d'ordre qu'avait Auguste Comte et qui est comme le caractéristique de sa nature et de son génie. Nous nous imaginons qu'il souffrirait de voir ainsi négligemment placés ces deux volumes. Je ne parle même pas de son œuvre si essentiellement organique ; mais dans sa tenue, dans ses habitudes, dans l'ordonnance de ses travaux, dans la composition de ses écrits, dans son écriture même, l'ordre apparaît toujours d'une façon éclatante.

Nous avions oublié de dire, au début de cet article, que, tout naturellement, M Laffitte avait été consulté par M. Léon Gérardin, lorsque l'idée lui vint de cette statue, et que M. le docteur Robinet fut chargé de faire appel à des personnalités sympathiques pour former un comité de patronage destiné à mener l'entreprise à bonne fin. Parmi les nombreuses adhésions déjà reçues, nous signalerons celles de MM. Jules Ferry, E. Spuller, Pouchet, Sully-Prudhomme, etc. Edouard PELLETAN.

II. — A PROPOS DE STATUES

Tandis que les idées philosophiques d'Auguste Comte, après avoir été méconnues de la plupart de ses contemporains, « ont enfin émergé des profondeurs de la philosophie du siècle pour venir se manifester à sa surface », et sont devenues, de nos jours, « un mode de penser reconnu, dont l'importance est assez grande pour introduire presque tous ceux qui discutent les grands problèmes de la philosophie, ou examinent d'un point de vue élevé les croyances de notre temps, à prendre en sérieuse considération ce qu'on appelle la conception positiviste des choses et à définir, vis-à-vis d'elle, leur position particu-

lière, plus ou moins amicale ou plus ou moins hostile » (Stuart Mill) — les idées religieuses du puissant novateur, par cela qu'elles dépassent davantage le niveau mental et moral de notre époque non seulement demeurent encore incomprises de la grande masse du public, mais aussi sont tenues en une injuste suspicion par beaucoup d'esprits cultivés qui, faute de les avoir soumises à une étude suffisamment approfondie, se refusent à les prendre en considération : les uns (ceux qui sont restés fidèles aux anciens dogmes religieux) parce qu'elles leur paraissent trop terre à terre, les autres (ceux qui ont rompu avec la tradition et remplacé les vieilles croyances par le scepticisme ou le négativisme) parce qu'elles leur paraissent trop mystiques. Et c'est ainsi que les mêmes conceptions peuvent être appréciées par les uns, comme des idées d'une désolante vulgarité, par les autres, comme des rêves d'un illuminé.

Cependant la situation n'a pas laissé de s'améliorer considérablement, sous ce rapport, depuis la mort de Comte ; non seulement ses doctrines religieuses continuent à rallier un nombre croissant d'individus parmi ceux dont le cœur et l'esprit sont disponibles, mais elles rencontrent maintenant des échos sympathiques jusque dans les milieux les plus réfractaires. Nous ne comptons plus aujourd'hui les témoignages d'estime et de sympathie qui nous arrivent du camp révolutionnaire. Ceux qui nous viennent du camp rétrograde, pour être plus rares, n'en sont que plus intéressants à signaler. Aussi avons-nous plaisir à reproduire ci-dessous, en nous bornant à retrancher quelques longueurs inutiles, un article de M. Ch. Morice, paru en première colonne dans le *Figaro* du 3 août 1891, où il est incidemment question de la Religion de l'Humanité qui se trouve représentée comme la dernière et la plus haute aspiration religieuse de notre société.

L'article de M. Ch. Morice est, du reste, intéressant à cet autre point de vue que l'auteur s'élève, avec raison, contre la prétention de certains réalistes à vouloir réduire l'art du portraitiste ou du statuaire à la simple reproduction exacte et minutieuse des traits et du costume d'un personnage, comme si l'artiste n'avait pas précisement pour rôle et pour fonction de dégager et de rendre, au milieu de la multitude des expressions d'une physionomie, celle qui la différencie le mieux et, dans le cas particulier des grands hommes, celle qui traduit le mieux les qualités intellectuelles et morales qui ont valu à ces hommes leur grandeur et leur gloire. Quiconque, sous prétexte de réalisme, au lieu de s'attacher à rendre l'expression caractéristique d'une physionomie, se borne à reproduire avec exactitude les traits et les détails d'une figure, sacrifie ce qui est très important à ce qui l'est moins ; car dans toute œuvre d'art, même dans la représentation picturale ou sculpturale d'un personnage, l'abstraction doit intervenir, dans une certaine mesure, pour faire valoir, faire ressortir, accentuer certains caractères propres aux dépens d'autres plus communs et secondaires. C'est surtout en cela que la peinture et la sculpture diffèrent de la photographie et du moulage. C. H.

LES STATUES

On a beaucoup raillé ce qu'on nomme la statuomanie contemporaine. Devant cette prodigalité du marbre et du bronze, des gens d'esprit ont pensé — non d'ailleurs sans de bons motifs — que l'apothéose, en se multipliant avec cette complaisante indifférence, risquait de perdre son vrai sens et que la notion de la gloire allait s'effaçant dans le monde. L'a-t-on assez dit, « qu'avant peu » et « du train dont on va », chaque bourgeois, quelque peu notable, pourra bientôt se redresser, immortel de pierre, dans sa ville ou sa bourgade, au lendemain de son obscure mort?

Et je crois bien voir la part de ridicule que comporte notre excessive facilité à décerner les honneurs suprêmes à des personnages dont plus d'un appelait surtout les clémences de l'oubli. Sans doute le génie et la vertu ne peuvent plus s'honorer qu'à demi d'un loyer si légèrement accordé à de contestables mérites. Cette histoire des statues ressemble fort à celle des croix d'honneur.

. . . . . .

. . . . . .

Or, toutes ces choses dites, outre tant d'autres qu'on pourrait dire, la statuomanie, tant (et sur plus d'un point si justement) moquée, vaut pourtant, et d'une éclatante sorte, par son grand sens mystique.

Qu'on y songe : la plus évidente caractéristique de la vie moderne — et surtont de la vie extérieure — c'est la préoccupation primordiale, exclusive, de l'utilité. — A quoi *servent* les statues?

Tout, sur nos places, dans nos rues, tout est disposé en vue de faciliter la rapidité des relations, des transports, et voici déjà que les grands jardins publics d'autrefois se coupent de voies carrossables, se réduisent aux proportions exiguës de squares — tolérés à cause des propriétés hygiéniques des végétaux... — Mais à quoi servent les statues? Pourquoi cet unique et dispendieux luxe? Qu'est-ce que ces objets qui tiennent tant de place et sont si peu *utiles?* Que signifie leur apparition insolite parmi cette civilisation rapide, économe et pratique?

Les statues représentent ce qui demeure de plus pur, de plus haut, de plus beau dans l'humanité : le rêve d'une dernière espérance, un suprême besoin de religion, encore un désir d'immortalité.

Au sortir de temples qui menacent ruine et déjà semblent nous avertir par de sinistres craquements, les hommes, déçus d'une divinité dont la face se voile, se sont repliés sur eux-mêmes, repris et retrouvés en une notion supérieure d'eux-mêmes.

C'est la Religion de l'Humanité qui plane sur ces innombrables visages immobiles; c'est la trouble aurore d'un jour nouveau qui se lève dans ces blancheurs tremblantes de la pierre.

Auguste Comte l'a dit : « Nous sommes de plus en plus gouvernés par les morts. » Ce culte des ancêtres n'a pas de basiliques, mais le sanctuaire est partout sous le ciel, partout où il y a des villes. La religion, c'est la foi en la dignité humaine, et cette religion n'est point aussi austère qu'on le pourrait craindre : elle a sa tendresse et sa douceur dans cette consolante espérance de se survivre, grâce à des œuvres d'amour et de beauté, dans des témoignages d'éternelle gratitude, et cette gratitude prend la forme même du héros disparu.

Le grand danger de cette sorte de rite, c'est le réalisme qu'on y mêle.

Au lieu de tant se soucier de vérité historique — ou plutôt photographique – je voudrais qu'on n'hésitât point à montrer « en beauté », jusqu'aux limites de la transfiguration la plus lyrique, le personnage glorifié. L'humanité fait un grand homme comme l'Eglise fait un saint : toutes deux constatent, affirment et exaltent. L'Eglise, avec un très profond sentiment de la seule vérité qui importe — je veux dire la vérité morale, — sacrifie volontiers la ressemblance physique des saints, dans les représentations picturales ou sculpturales qu'elle en autorise, à l'expression la plus belle, la plus divinisée, des vertus qui leur méritèrent la gloire du ciel.

N'est ce pas ainsi que nous en devrions agir, dans l'expression mystique des grandeurs humaines? Le soin d'une vérité immédiate et méticuleuse trouble la pensée de la foule, quand c'est justement la pensée confuse, mais poétique, de la foule qu'il fallait rendre. Ici, la parole n'est pas à l'histoire, elle est à la Légende. La Légende est un bienfait du temps ; elle embellit les visages, elle agrandit les choses en les éloignant jusqu'à ce point où va commencer le mythe : et c'est là que commence la Gloire.

Que tout nous raconte l'homme : mais dites nous surtout ce qui lui valut l'admiration du monde? . . . . . .

. . . . . .

Quant aux traits, je ne nie point l'importance des « documents », mais je les estime de redoutables conseillers d'erreurs. Ce visage n'était *lui même* qu'à des heures divines et rares, qui n'eurent jamais de témoins et qu'il faut que le sculpteur *devine*. La laideur physique tombait alors comme un masque sous la transfiguration du génie, de l'héroïsme, de la bonté, dans les belles pâleurs du front, dans l'éclat du regard, dans la grâce du sourire. Ces minutes-là, seules, furent vraies, seules méritèrent à cet homme l'hommage des autres hommes. Elles sont clairsemées dans les plus fécondes vies, elles sont compromises par combien d'autres

longues heures ! Mais les longues heures ont menti et l'oubli en a fait justice : la mort, l'éternité les effacent pour ne laisser plus subsister que les minutes de belle vérité. Et c'est ainsi qu'il faut nous montrer le héros, divin comme il était *quand il était lui-même.*

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change,

comme dit le poète Mallarmé.

. . . . . .

Charles MORICE.

Extrait du FIGARO, *du* 3 *août* 1891.

PUBLICATIONS DIVERSES

Nous signalons à l'attention de nos lecteurs les remarquables travaux de M. Théodore Wechniakoff, que M. le Dr Ritti appréciera dans un de nos prochains numéros, et qui se trouvent, dès maintenant, en vente aux *Bureaux de la Revue Occidentale :*

THÉODORE WECHNIAKOFF. — INTRODUCTION AUX RECHERCHES SUR L'ÉCONOMIE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES ET ESTHÉTIQUES, UNE DES BRANCHES DE L'ENCYCLOPÉDIE ABSTRAITE ET SYNTHÉTIQUE DES SCIENCES ET DES ARTS (Saint-Pétersbourg, 1860, et Paris, 1870), br. de 120 pages, 2 fr. — RECHERCHES SUR LES CONDITIONS ANTHROPOLOGIQUES DE LA PRODUCTION SCIENTIFIQUE ET ESTHÉTIQUE. Première section ou *Partie anthropologique de l'Économie des travaux scientifiques et esthétiques :* 1er Fascicule (Saint-Pétersbourg, 1865), br. de 104 pages, 2 fr.; 2e Fascicule, *Groupe philosophique* (Paris, 1868), br. de 96 pages, 2 fr. Seconde Section ou *Contribution à une histoire générale et encyclopédique des sciences considérée au point de vue anthropologique* (se vend à Moscou chez M. Lang). Toisième Section : *Groupe idéo-einotif et sensu-einotif appliqués à la culture originale des arts et des sciences* (Paris, 1873), br. de 152 pages, 2 fr.

UN APOTRE DE LA RÉPUBLIQUE AU BRÉSIL

SILVA JARDIM

L'idée républicaine a eu au Brésil deux grands serviteurs : Benjamin Constant, que notre Constitution a si exactement surnommé le fondateur de la république, et Silva Jardim, dont l'on pourrait dire, à juste titre, qu'il en a été le précurseur.

Ces deux patriotes, qui s'étaient voués au triomphe de la même cause, sont cependant restés presque étrangers l'un à l'autre, quoique se connaissant et s'estimant réciproquement. Issus d'une même école philosophique, ils en avaient également repoussé les aberrations que certains voudraient faire prendre au Brésil pour la vraie expression de la pensée du Maître ; animés d'un même amour de la patrie, ils la voulaient servir tous deux par des moyens identiques ; poursuivant un même idéal, ils ont travaillé a le réaliser presque en même temps. Mais la différence d'âge, les circonstances et les milieux dans lesquels ils ont vécu, ont empêché une intimité qui aurait été sans doute hautement profitable à la république et au pays.

Benjamin Constant réalisa ce que Silva Jardim avait annoncé : l'avènement de la république par la révolution, l'un a été l'âme du mouvement dont l'autre avait été le messie.

Ils ont disparu tous deux avant d'avoir pu réaliser tout ce que la patrie était en droit d'attendre de leur savoir et de leur grand amour de la république.

Silva Jardim a été de ces hommes qui représentent à une époque donnée l'expression vivante des sentiments de tout un peuple. Il personnifia l'idée républicaine au moment historique où la république était l'aspiration véhémente de tout le Brésil, il s'en fit l'apôtre et il en fut un peu le martyr.

C'était en 1888, la propagande en faveur de l'abolition de l'es-

clavage avait atteint son apogée. Le triomphe des abolitionistes était prochain. Le trône, jusque-là récalcitrant, allait céder en décrétant l'abolition immédiate et sans restrictions. L'impulsion révolutionnaire que cette propagande avait donnée au pays ne se calmerait cependant pas pour si peu. La monarchie avait trop tardé à sanctionner la liberté des esclaves, l'agitation s'était prolongée trop longtemps pour pouvoir cesser tout à coup. La loi du 13 mai était si tardive que les propagandistes n'en seraient plus reconnaissants à la couronne, ils savaient qu'elle ne capitulait que devant le danger de sa propre conservation, et les intérêts lésés ne s'en montreraient pas pour cela moins irrités. Il fallait s'emparer de cette crise au profit de la république, il fallait recueillir les efforts de tout l'apostolat républicain qui avait prêché la bonne parole depuis 1870, pour l'identifier avec l'émotion sous laquelle s'agitait le pays, il fallait justifier la continuation de la campagne en profitant de tous les incidents de la marche d'un régime irrémédiablement compromis dans l'opinion, il fallait formuler explicitement les vœux nationaux pour la république. Voilà la situation où est surgi Silva Jardim. Voilà la mission qu'il s'était imposée.

Les symptômes précurseurs de la tempête qui menaçait de renverser les institutions se succédaient avec une incroyable rapidité. Le mécontentement des planteurs atteints dans leurs intérêts matériels par l'abolition, la désaffection de la monarchie dans l'armée constamment oubliée et systématiquement malmenée, l'aversion populaire pour le prochain avènement d'une princesse bigote et peu sympathique, étaient autant d'éléments de désorganisation et de ruine qui depuis longtemps minaient la monarchie. Silva Jardim prit sur ses épaules l'entreprise colossale de coordonner tous ces éléments divers pour mieux précipiter la chute du trône, répandant dans l'âme populaire l'idéal républicain, qu'il porta avec sa parole éloquente jusqu'aux couches les plus profondes de notre société, à travers tout le pays, parlant aux paysans de Minas et aux prolétaires de Pernambuco, aux planteurs de São-Paulo et aux citoyens de Rio-de-Janeiro, la capitale.

Initié de bonne heure à la religion de l'Humanité, il avait retenu surtout, de son dogme les grandes conceptions sociales, de son culte l'amour de la patrie, de son régime l'ardeur civique. Et comme au Brésil la république était la base de tout progrès, c'est à l'obtenir qu'il consacra tout son talent, tous ses efforts, toute sa vie en un mot.

Silva Jardim est né le 18 août 1860 dans la ville de Capirary, de l'ancienne province de Rio-de-Janeiro. Son caractère a dû se tremper dès son jeune âge dans la lutte avec les difficultés de l'existence matérielle. La pauvreté lui apprit à ne point négliger les problèmes pratiques de la vie et le préserva des aberrations du pédantisme académique, le sauva de la vaine fatuité de nos bacheliers.

Très jeune encore, il montra des aptitudes peu communes par sa collaboration au *Labarum Litterario* et par son opuscule sur Tiradentes, où perçaient déjà ses convictions républicaines et l'enthousiasme du futur propagandiste. Un peu plus tard, il fit partie de la rédaction de la *Nova Aurora* de Quissamâ avec Clovis Bevilaqua et Francisco Peçanha.

Tout en préparant ses examens de licence à l'Ecole de droit de Sâo-Paulo, où il fut un élève brillant, il cultiva les études philosophiques, collabora à la *Provincia de Sâo-Paulo,* l'organe républicain de la province, à la *Tribuna Liberal,* à la *Evoluçâo* et à la *Revista de Direito e Lettras,* et publia plusieurs volumes de critique littéraire; en collaboration avec Valentim Magalhâes, le livre : *Ideas de Moço* et une brochure sur le *General Osorio,* hommage au triomphateur du Paraguay; de cette même époque est encore le volume *Critica de escada abaixo,* en réponse aux critiques malveillantes du *Cancioneiro alegre* de Camillo Castello Branco sur la littérature brésilienne.

Nommé en 1880 professeur d'une chaire de l'enseignement élémentaire, au cours annexé à l'Ecole normale de Sâo-Paulo, il l'occupa jusqu'en 1883.

En mai de cette année, il se maria avec une des filles de M. le conseiller Martim Francisco Ribeiro de Andrade, petite-fille par conséquent de José Bonifacio de Andrade Machado e Silva, le promoteur de l'indépendance brésilienne. Silva Jardim trouva dans celle qu'il avait choisie pour compagne de son existence toutes les qualités de la femme brésilienne réunies au civisme d'une héroïne romaine.

Dans les journées terribles de la propagande républicaine, quand la vie de Silva Jardim était mise à prix, quand à chacun de ses discours on craignait un attentat contre sa personne, la conduite de Mme Jardim fut vraiment admirable; courageuse et ferme, elle ne cessa de refouler au plus profond de son cœur son affection d'épouse pour ne songer qu'au devoir social qui était échu à la femme d'un tel patriote.

L'occasion de se jeter dans la lice lui fut fournie par l'acte au-

dacieux des conseillers municipaux de São-Borja, petite ville de Rio-Grande du Sud, demandant aux Chambres de décreter la consultation du pays sur l'opportunité de prononcer d'ores et déjà la déchéance de la monarchie, à la mort de Dom Pedro, « attendu que, disaient-ils, l'héritière du trône était une princesse fanatique, mariée à un prince étranger, M. le comte d'Eu ».

L'émotion produite par le vœu du modeste conseil municipal de province, que le télégraphe s'était chargé de transmettre aux quatre coins du Brésil, fut énorme. Le gouvernement résolut de sévir, les journaux s'emparèrent du fait et discutèrent la légalité de l'initiative prise par les conseillers municipaux. Silva Jardim en profita pour commencer la campagne qu'il s'était promis de faire et il réalisa à Santos son premier meeting républicain le 27 janvier 1888.

Il s'y révéla, ce qu'il fut toujours, orateur éloquent, plein de flamme, en même temps que politique habile à conduire et à entraîner les foules. Son meeting, auquel le gouvernement n'osa s'opposer, fut un triomphe; il fit adopter à l'unanimité un ordre du jour de félicitations aux conseillers municipaux de São-Borja et d'adhésion à leur idée.

Dès lors, il se lance dans cette campagne sans trève de meetings, de conférences, de manifestes, d'articles de journal, qui restera comme un admirable type de ce que peut un grand cœur pour le service d'une noble cause.

Nos adversaires politiques comprirent aussitôt qu'ils se trouvaient en présence d'un homme capable d'enrégimenter les forces du parti républicain, de leur imprimer la cohésion et l'unité qui leur manquaient pour donner l'assaut régulier et définitif aux institutions monarchiques. Aussi eurent-ils recours à tous les moyens pour entraver l'exécution de cette campagne : menaces de mort, assauts à main armée, désordres provoqués dans les meetings, tous les procédés en un mot auxquels ont recours en pareille occasion les gouvernements aux abois.

Dans l'espace d'un peu moins de deux ans, de janvier 1888 au 15 novembre 1889, date de la proclamation de la république, Silva Jardim trouva le moyen de parcourir des provinces entières, allant de ville en ville, porter la bonne nouvelle, encourageant les coreligionnaires, convertissant les indécis et quelquefois même les adversaires déclarés de la veille.

Il fit entendre sa parole aux populations de plus de soixante villes disséminées sur la surface de régions plusieurs fois étendues comme la France, à travers toutes les fatigues, toutes les

difficultés, tous les dangers. Ni les distances, ni le mauvais vouloir de certaines fractions du public, ni les menaces des monarchistes, ni les violences des policiers ne purent l'arrêter.

La monarchie se sentant ébranlée de toutes parts tente un suprême effort pour essayer de reconquérir le prestige et l'autorité qui lui échappent de plus en plus. M. le comte d'Eu, époux de la princesse héritière, va s'embarquer pour une excursion dans les provinces du nord, dont le but semble évident. On attribuait à ces provinces bien à tort des sentiments monarchiques et l'on prêtait à M. le comte d'Eu l'intention de faire dans son voyage du nord monarchique un boulevard contre le sud républicain. Silva Jardim résolut de porter l'attaque dans le champ ennemi ; il s'embarqua sur le même bateau qui devait emporter le prince et il le suivit jusqu'à Pernambuco, faisant partout un meeting, une conférence ou une contre-manifestation sur le passage du prince en réponse aux discours et aux réceptions officielles par lesquelles la monarchie s'était promis un voyage triomphal pour son représentant. L'effet produit par l'audacieuse initiative de Silva Jardim fut tel que le prince dut faire à Pernambuco cette déclaration restée célèbre que, « le jour où la famille impériale reconnaîtrait que le système monarchique aurait cessé d'être celui que la nation désirait, elle s'inclinerait devant la volonté du pays ».

Mais les choses en étaient arrivées à un tel point que ce langage ne pouvait plus suffire à concilier au prince les sympathies sur lesquelles il comptait sans doute. On lui fit remarquer même qu'il confirmait en quelque sorte par ces paroles le rôle actif qu'on lui attribuait dans les affaires de l'Etat, que ce n'était pas à lui à prendre des engagements au nom de la monarchie brésilienne, lui prince étranger, à qui sa situation commandait de se restreindre au rôle effacé de prince consort.

La lutte entre le propagandiste de la république et les défenseurs de la monarchie était devenue si vive que chacune des conférences de Silva Jardim représentait un acte d'héroïsme. Plus d'une fois il ne dut la vie qu'à sa présence d'esprit et à son imperturbable fermeté.

A Bahia, un misérable salarié s'adresse à lui, armé d'un poignard, au milieu de la bagarre que font les agents provocateurs de la police et lui demande :

— Où donc est-il ce Silva Jardim que je le tue ?

Heureusement, interprétant mal le silence de Silva Jardim, qui le regarde dédaigneux, ce forcené suit son chemin à la re-

cherche de celui qu'on l'avait chargé d'assassiner et qu'il venait de manquer sans le savoir.

Dans une autre occasion, comme on le menaçait de mort au moment où de la tribune il attaquait la monarchie :

— Qu'elle vienne, cette balle, dit Silva Jardim, que j'attends depuis que je suis à cette tribune, ma mort fera bien plus pour la république que tous mes discours.

A Pernambuco il allait prendre la parole à un meeting populaire sur la place publique où il savait que les adversaires l'attendaient, disposés à lui donner la mort, et il ne renonça à parler que devant une déclaration écrite du préfet de police, dans laquelle ce magistrat lui assurait que sa présence et ses premières paroles seraient le signal d'un carnage qu'il s'avouait impuissant à éviter.

Une surtout, entre toutes les conférences de Silva Jardim, resta célèbre par les violences des amis du gouvernement, celle qu'il réalisa le 30 décembre 1888 dans le salon de la Société française de gymnastique, à Rio de Janeiro. Elle finit au milieu d'une véritable bataille.

Ces violences étaient prévues et la veille on disait même que Silva Jardim n'en sortirait pas vivant. Ces bruits prirent une telle consistance que des amis et des républicains dévoués se rendirent tour à tour auprès de lui pour lui demander de renoncer à son projet.

Il resta inébranlable et réalisa sa conférence. Comme l'on s'y attendait, l'édifice dans lequel il parlait fut assailli par une horde de forcenés aux gages de la monarchie, qui mirent les amis du conférencier dans la nécessité de se défendre le revolver à la main, tandis que lui restait à la tribune avec la même sérénité attendant la fin de la bagarre pour reprendre son discours au point où il avait été interrompu.

Le moment était arrivé de passer de la propagande à l'action pratique et effective. Il se concerta avec M. le colonel Madureira, officier d'un grand savoir et de beaucoup de prestige, un républicain convaincu. On combina un plan d'émeute à la fois civile et militaire qui s'emparerait des ministres et de l'empereur et organiserait une dictature non militaire; mais la mort de M. Madureira, survenue sur ces entrefaites, empêcha Silva Jardim de mettre ce plan à exécution. On sait que Benjamin Constant le réalisa peu de temps après.

Les choses s'étaient précipitées de telle façon que, un an et demi après avoir commencé sa campagne, Silva Jardim vit clairement

que la monarchie était irrémédiablement perdue et que son agonie ne pouvait plus durer longtemps.

L'avènement de la République n'était plus douteux pour personne. La réaction même que le gouvernement allait bientôt tenter en était la meilleure preuve. Aussi Silva Jardim songea de plus en plus à préparer le parti républicain, à prendre le pouvoir au lendemain de la chute de la monarchie.

Il fallait éviter que la République ne fût la monarchie sans l'empereur. Telle a été la préoccupation qui dicta les derniers efforts du propagandiste pour la constitution d'un groupe de républicains inflexibles quoique conciliants. Son remarquable sens politique lui avait fait prévoir ce que nous réservait l'avenir dans une république sans républicains, mais les circonstances conspirèrent contre lui et il fut frustré dans ses desseins.

Le 15 novembre, M. Silva Jardim a été de ceux qui, avec MM. José do Patrocinio et Annibal Falcâo sauvèrent la révolution des hésitations de la dernière heure, en proclamant la république à l'Hôtel-de-Ville. Cette proclamation, portée au chef véritable du mouvement militaire, Benjamin Constant, a été pour celui-ci un appui précieux.

Le propagandiste a donc eu la satisfaction de voir fondée à jamais la république au Brésil, mais il ne réussit pas à faire triompher son idéal, notre idéal à tous, dans la mesure de ce que lui promettait la somme d'énergie qu'il avait mise à son service.

Éloigné momentanément du Brésil par les hasards de la politique, Silva Jardim s'occupait, dans la société des républicains et dans la récapitulation intime de sa vie publique, à retremper son esprit pour la campagne que les circonstances nouvelles de la patrie allaient exiger de lui. Méprisant l'érudition banale des visiteurs de musées et des touristes du boulevard, il cherchait dans le commerce de ces hommes éminents la leçon pratique de la vie politique et intellectuelle de ce grand peuple français, initiateur de l'idée républicaine.

Et, en même temps, dans un livre qu'il laisse achevé et que, je l'espère, le public français pourra bientôt lire dans une traduction, il récapitulait au jour le jour l'histoire de ses espoirs, de ses luttes et de ses mécomptes mais non pas celle de ses désillusions; car Silva Jardim ne connut point les défaillances qui sont le privilège des faibles. Bien au contraire, sa foi allait jusqu'à l'illusion et son courage jusqu'à la témérité, et une témérité nous l'a ravi.

L'action qu'il a exercée a été certainement des plus décisives,

'effet de sa parole est pour beaucoup dans le développement de a pensée républicaine dans notre patrie. On n'a qu'à relire ses liscours pour s'apercevoir combien a dû être immense leur portée au moment où ils ont été prononcés. Nous y retrouvons de plus la marque de la doctrine positiviste et la preuve du rôle qu'a joué ainsi la religion de l'Humanité dans l'accomplissement de la transformation politique qu'a subie le Brésil. Silva Jardim avait, en effet, su emprunter au Positivisme plus que la plupart de ses formules, son esprit sociologique, pour l'appliquer à la solution du cas concret qu'il avait à considérer. Le Brésil perd en lui un de ses fils les plus illustres. Son nom restera un des plus populaires de la République, comme un exemple de courage civique, comme une tradition du plus pur patriotisme, comme un exemple de dévouement à la cause publique.

Oscar D'ARAUJO.

NOUVELLES

Dans sa dernière session, le CONSEIL GÉNÉRAL DE L'HÉRAULT, sur la proposition de M. Deandreis, député, a voté l'érection d'une statue à Auguste Comte, sur l'une des places publiques de Montpellier, sa ville natale.

Notre coreligionnaire M. Oscar d'Araujo a publié dans la *Nouvelle Revue* du 1er août 1891 un article très remarqué sur Benjamin Constant, le fondateur de la République Brésilienne.

Dans un de ses derniers numéros, l'*Athenæum* annonçait que l'Université de Moscou avait mis au concours la loi des TROIS ÉTATS d'Auguste Comte, et qu'elle avait décerné le premier prix au travail d'un Hegelien de cette ville.

Le père Hermann Gruber, de la Compagnie de Jésus, vient de publier une suite à son travail sur AUGUSTE COMTE, sous ce titre : LE POSITIVISME DEPUIS LA MORT DE COMTE.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

LISTE

DES

DIVERSES PUBLICATIONS EN LANGUE ANGLAISE

SUR LE POSITIVISME

WILLIAM ARTHUR. — *Positivism and Mr Frederic Harrison* (1885), 2 s.

BALFOUR (The Right Hon : A. J., M. P.). — *Positivism : its truths and fallacies* (1888), 5 s.

E.S. BEESLY. — *Catiline, Clodius and Tiberius*, 6 s. — *Comte as a Moral Type*, 3 d. — *Chart of Mediœval and Modern History*, 1 d. — *Chart of Græco-Roman History*, 1 d.

ANNIE BESANT. — *A Comte : his Philosophy, his Religion, and his Sociology*, 6 d.

Dr BRIDGES. — *Colbert and Richelieu.* — *A Catechism of Health, adapted for primary schools*, 1 d. — *The Influence of civilization on Health*, 6 d. — *The Moral and social aspects of Health*, 2 d. — *History, an Instrument of Political Education*, 3 d.

EDWARD CAIRD. — *The social Philosophy and Religion of Comte* (in the Contemporary Review 1879). Also published separately 1885, Glasgow.

W. CALL. — *Golden Histories*, 1871. — *Reverberations*, 2 nd. *Edition* 1876.

CARLISLE (Bishop of). — *Comte's Law of the Three States* in the Nineteenth Century.

H. J. S. COTTON. — *New India.* — *Annual Addresses* 1881-1890. Calcutta.

HENRY CROMPTON. — *Industrial Conciliation* 1876. — *Industrial Organization*, 1 d. — *The Western Revolution*, 3 d.

A. J. ELLIS. — *A. Comte's Religion of Humanity*, 1880.

WILLIAM FREY. — *Positivism and Socialism*, 1885. — *On Religion*, 2 d., London.

FREDERIC HARRISON. — ARTICLES IN THE FORNIGHLTY REVIEW : *Positivist Problem* (Nov. 1869); *Cairnes and Comte* (July 1870); *Subjective Synthesis* (August 1870) ; *Metaphysical problems* (Nov. 1872); *Religion of Inhumanity* (June 1873); *Empire and Humanity* (February 1880) ; *Review of the Year* (February 1885) ; *Apologia pro fide nostra* (Nov. 1888); *The Future of Agnosticism* (January 1889. — ARTICLES IN THE CONTEMPORARY REVIEW : *Religious Aspects of Positivism* (Nov. and Déc. 1875); *Humanity: a Dialogue* (May 1876); *Gambetta* (March 1883);

The Radical programme (February 1886); *The Centenary of the Bastille* (August 1889). — ARTICLES IN THE NINETEENTH CENTURY : *Symposium* (April 1877); *Soul and Future Life* (June, July, Octob. 1877); *Creeds old and New* (October, November 1880, March 1881); *Pan theism* (August 1881); *Ghost of Religion* (March 1884); *Agnostic Metaphysics* (Sept. 1884); *The Bishop of Carlyle on Comte* (November 1886). — THE TIMES 1884 : *Correspondance with Herbert Spencer.* — *The political Function of the working Classes,* 3 d. — *Science and Humanity,* 6 d. — *The Present and the Future,* 6 d. — *Pantheism and Cosmic Emotion,* 2 d. — *Politics and a human Religion,* 2 d. — *Politics and Education,* 1 d.

HIGGINSON. — *The Moral Significance of Faust,* 2 d. — *Maxims of A. Comte,* Manchester.

THOMAS-HENRY HUXLEY. — *Lay Sermons.* — *The scientific aspects of Positivism.*

INGRAM. — *Work and the workman,* 6 d. — *History of political Economy,* 6 s.

CHAMBERS' JOURNAL (19 June 1858). — *Personal Recollections of Auguste Comte,* 1 1/2 d.

GEORGE-HENRY LEWES. — *Comte's Philosophy of the Sciences,* 5 s. — *Comte and Mill* in the Fornightly Review (October 1866). — *Auguste Comte* in the Fortnightly Review (January 1866).

B. FOSSETT LOCK. — *England and Egypt,* 6 d., London, 1882. — *The Opium Trade,* 1 d., 1882.

MORLEY (Right Hon. John, M. P.). — *Auguste Comte* in Miscellanies, vol. III, 5 s., London.

MORISON. — *The Conception of God.* — *The Relation of Positivism to Art.* — *The Service of Man, an Essay towards the Religion of the Future.* 86.

JOHN STUART MILL. — *Auguste Comte and Positivism,* 3e éd. 1882, London, 3 s. 6 d.

J. ODGERS. — *A positivist Service,* Manchester, 1886.

J.-W. OVERTON. — *Saul of Mitre Court* a Novel.

E. PERRY (Sir). — *A Morning with Auguste Comte* in Nineteenth Century (Nov. 1877).

MALCOLM QUIN. — *Positivism and the Religions Revolution,* 3 d. — *The New Religion,* 1 d.

HERBERT SPENCER. — *The Classification of the Sciences, to which are added Reasons for disagreeing with the Philosophy of M. Comte.*

THOMPSON (Rev. J.-R.). — *Auguste Comte and the Religion of Humanity,* 6 d.

"W", A.-O. — *Elements of Organisation,* 1 1/2 d. 1868.

(A suivre) Fox.

Versailles. — Imp. V. E. Aubert, 6, avenue de Sceaux.

GŒTHE

FAUST

Le *Faust* de Gœthe constitue un véritable problème; j'entends parler surtout du second *Faust*, mais dans la pensée de Gœthe cela faisait un ensemble. Pour le grand poète allemand, c'était l'œuvre capitale. Commencée en 1772, quand Gœthe n'avait que 23 ans et était dans sa puissante période d'incubation, cette œuvre occupa constamment son esprit. La seconde partie de *Faust* fut terminée en 1831, quand Gœthe avait 82 ans. Néanmoins, il n'a jamais donné une théorie de son œuvre, et il ne s'est expliqué sur elle que d'une manière peu étendue et confuse. C'est qu'au fond cette théorie n'était pas possible pour Gœthe; elle était au-dessus de l'état de l'entendement humain à l'époque où il vivait. Gœthe obéissait en construisant cette œuvre aux lois de l'évolution intellectuelle, et ces lois il ne les connaissait pas, et, à son époque, il ne lui était pas possible de les connaître. Sans doute, Auguste Comte avait paru et avait posé toutes les bases de son œuvre; mais Gœthe a, sans doute, ignoré Auguste Comte, quoiqu'il lui eût été possible de le connaître. On doit même remarquer que, très attentif au mouvement mental de la France, il n'en a jamais vu les côtés profonds et supérieurs. Il s'est préoccupé d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire et de Cuvier et il a ignoré Bichat, Blainville et Broussais; et dans Gall il n'a vu que des essais d'anatomie comparée et non pas ce qu'Auguste Comte y a saisi dès le début : la détermination des fonctions élémen-

taires du cerveau. En comparant, sous ce rapport, Auguste Comte et Gœthe on voit les grandes différences que l'organisation et la situation mettent entre les grands génies. C'est par de telles comparaisons que l'on peut mieux comprendre la grandeur de Comte. Néanmoins, quand même Gœthe eût compris toute la portée de l'œuvre de 1822, il ne lui eût pas été possible, je crois, d'arriver à une théorie positive du *Faust;* l'élaboration positiviste n'était pas alors assez complète.

Si Gœthe n'a pu donner une véritable théorie de son œuvre, ses successeurs, malgré des vues de détail qui ne manquent pas d'intérêt et de sagacité, n'ont pas été plus heureux. Le livre est resté, suivant, je crois, l'expression des Allemands eux-mêmes, comme le livre mystérieux de l'Apocalypse. Cela a conduit beaucoup d'entre eux à croire que tout est compris dans cette œuvre étrange; et je puis citer à ce sujet une anecdocte caractéristique qui me frappa beaucoup dans le temps, mais qui, pourtant, ne me conduisit pas alors à tenter une théorie du *Faust* qui eût été pour moi à tous égards absolument prématurée. En 1847, je liai avec le docteur Mendelssohn des relations assez suivies, et dont j'ai conservé d'ailleurs un très charmant souvenir. Il s'était réfugié à Paris, fuyant la justice prussienne, car il avait été très activement mêlé à la singulière et romanesque affaire de la comtesse d'Hartzfeld. Un de ses complices fut acquitté; c'était avant 1848. Le docteur Mendelssohn crut alors pouvoir revenir en Allemagne; mais c'était au moment où la réaction sévissait, après 1848; il fut condamné et finit tragiquement par un suicide. Quoi qu'il en soit, c'était un homme d'une culture élevée, de beaucoup d'esprit et de la plus complète émancipation théologique, chose fort rare alors. Je me rappelle l'avoir conduit au cours de Blainville, à la Sorbonne. Il fut choqué de voir ce grand biologiste mettre la série sous la protection de Dieu; cela lui parut étrange, et, véritablement, il n'avait pas tort. Il était grand admirateur d'Auguste Comte et aussi de P. J. Proudhon, dont il avait étudié les théories économiques. Quoi qu'il en soit, causant sur ces sujets, il me dit : « Du reste, Gœthe, dans *Faust*, a conçu véritablement le problème économique

et même sa solution ». J'ai pensé dépuis que le docteur Mendelssohn faisait sans doute allusion au projet que Méphistophélès et Faust suggèrent à l'empereur d'Allemagne pour se libérer de ses dettes au moyen du papier-monnaie. L'idée me frappa comme venant d'un homme de culture et d'infiniment d'esprit, mais j'avoue que le second *Faust* me resta complètement fermé et continua à me paraître une œuvre surtout étrange. Mon esprit, du reste, était porté alors dans une toute autre direction.

Une circonstance a ramené mon attention sur *Faust*. J'ai consacré le cours de 1890-91, que j'ai fait au Collège de France, à l'appréciation des grands types de l'évolution dramatique qu'Auguste Comte a placés dans le mois qu'il a consacré à Shakespeare. J'ai dû apprécier l'évolution dramatique de l'Allemagne et spécialement Gœthe et son œuvre ; le problème de *Faust* s'est alors vivement imposé à mon esprit et j'en ai donné, au Collège de France, une solution générale dans la séance du dimanche 18 janvier 1891. Mais j'ai repris ensuite le problème en l'approfondissant d'une manière plus complète, et je lui ai consacré une conférence tout entière, 10, rue Monsieur-le-Prince, le mercrdi 24 juin 1891. C'est cette conférence que je vais reproduire en la résumant sur certains points et en la développant sur d'autres. Je ne sais si je me fais illusion, mais je crois avoir donné la théorie d'un cas jusqu'ici très singulier de l'évolution esthétique; et si j'ai réussi, le lecteur pourra juger de la fécondité des méthodes établies par Auguste Comte, du moins quand on sait convenablement s'en servir et les féconder. Il y a, du reste, je crois, opportunité à appeler l'attention du public sur l'aptitude esthétique du Positivisme, même en ne considérant que sa théorie de l'art. Les positivistes britanniques me paraissent l'avoir bien senti. Ce motif a été d'ailleurs prépondérant pour moi dans le choix que j'ai fait du mois de Shakespeare comme sujet de mon cours au Collège de France. Dès le début de mon enseignement positiviste, il y a plus de trente ans, je m'étais déjà occupé de tels sujets.

Mon travail va se composer de trois parties : 1° une théorie générale de l'art où je reproduis, en la perfectionnant sous

quelques rapports, l'admirable théorie d'Auguste Comte, si étrangement méconnue ou plutôt inconnue; 2° j'exposerai la théorie de la poésie sociologique, c'est-à-dire de l'art, en tant qu'il cherche à reproduire, non pas un évènement historique, mais une évolution sociologique ou une constitution générale de l'organisme collectif. Ce sujet, dont j'essaie de donner une théorie à la fois dogmatique et historique, ne me paraît pas avoir encore été abordé d'une manière distincte; 3° enfin, j'appliquerai ces diverses considérations au cas du *Faust* pour en donner une théorie générale.

I

Théorie générale de l'art.

Trois grandes constructions caractérisent l'évolution sociale : la philosophie, l'art et la politique. Ces constructions sont distinctes, ont leurs caractères propres et néanmoins elles sont intimement solidaires. Cela se conçoit, car elles se rapportent au but de la destinée humaine que notre espèce a toujours spontanément poursuivi sous le poids des nécessités cosmologiques et sociologiques, quoique le Positivisme seul en ait donné la formule définitive.

Le but de la vie humaine est, en effet, de vivre pour et par la Famille, la Patrie et l'Humanité, grâce à des efforts de perfectionnement physique, intellectuel et moral. La Politique se rapporte immédiatement au but même de la destinée humaine. Car j'entends par Politique, non seulement l'ensemble des efforts par lesquels l'homme organise et perfectionne l'organisme collectif lui-même, mais aussi le travail par lequel il perfectionne sa situation ou, en d'autres termes, améliore la planète ou tout au moins la portion à laquelle il est fixé. La Politique contient donc l'industrie comme un de ses éléments. En d'autres termes, elle constitue la puissance modificatrice de notre espèce sur le Monde, la Société et l'Homme. Mais l'activité collective qui dirige la politique sup-

pose nécessairement la connaissance réelle et effective des lois des choses que l'on veut modifier. Cette connaissance se dégage de plus en plus comme une opération distincte, à mesure que l'évolution sociale se développe, et elle constitue finalement le seconde grande création : la Philosophie. Celle-ci, essentiellement abstraite, embrasse la connaissance de toutes les lois réelles propres aux divers ordres de phénomènes, de même qu'une conception théorique des divers êtres. Elle a sa vie propre et indépendante, néanmoins elle est profondément solidaire de la Politique, qu'elle doit éclairer de ses lumières et systématiser de plus en plus.

Néanmoins le tableau des grandes créations par lesquelles l'Humanité peut atteindre le but de sa destinée n'est pas complet. La base essentielle de notre vie est sans doute de connaître les lois des choses pour pouvoir les modifier au mieux des intérêts de notre espèce; il y faut quelque chose de plus : c'est l'art. Cette troisième création a surgi partout spontanément; elle tient donc aux nécessités mêmes de notre nature. L'Art a pour but de charmer, d'embellir et, par suite, de perfectionner l'Homme et la Société. Il a sa vie indépendante; néanmoins il est nécessairement lié et subordonné à la philosophie comme à la politique. Il prend dans celle-là les bases de ses constructions, et celle-ci lui sert au fond de destination.

La notion de l'art reste de cette manière encore trop confuse. Il est nécessaire de la rattacher aux lois élementaires de la vie animale, sans cela elle n'aurait pas la précision suffisante et l'on ne s'expliquerait pas le degré de développement que l'art manifeste chez les animaux; tout au moins dans les mammifères et aussi dans les oiseaux. La première loi de la vie animale est celle de l'*exercice* qui s'applique aux systèmes musculaire et nerveux; elle consiste en ce que ces deux systèmes ont absolument besoin de s'exercer, indépendamment de toute utilité pratique. Cet exercice est soumis à la loi de l'*intermittence*. Un phénomène caractérise la modification pathologique au degré élémentaire qui crée cette loi, c'est : l'*ennui*. L'ennui résulte du défaut d'exercice de nos facultés animales, musculaires et nerveuses. Or, l'évolution

sociale fondant le *loisir*, que Hume appelait avec raison une des plus nobles créations de notre espèce, il en résulte une situation intermédiaire entre l'exercice directement pratique et le repos pour ainsi dire absolu qui caractérise le sommeil. C'est cette situation intermédiaire que, sous l'impulsion plus ou moins vive de l'ennui, l'art vient remplir. Il institue l'exercice de nos facultés animales, musculaires ou nerveuses, sans d'autre but que l'exercice lui-même. Celui-ci peut être, dans ce cas, individuel ou collectif et c'est ce second cas qui prévaut de plus en plus. Les *jeux* et la *distraction*, et celle-ci est le but de ceux-là, constituent l'art considéré dans tout son ensemble et rattaché aux lois les plus élémentaires de la vie animale. Mais l'évolution sociale opère bientôt et graduellement une division dans cette manifestation de l'exercice comblant les lacunes que laisse l'intermittence nécessaire à l'intensité extrême de l'activité pratique proprement dite. D'un côté, l'homme organise des manifestations systématiques de nos aptitudes musculaires et nerveuses, de manière à nous perfectionner tout en nous reposant. Le culte est la plus haute expression de cette forme supérieure de l'art. Mais elle exige toujours un certain effort, quoique infiniment moins grand que celui qui est indispensable à la modificabilité pratique. Il y a néanmoins repos relatif; mais il faut quelque chose de plus et les *distractions* ou les *jeux*, qui constituaient primitivement tout l'art lui-même, persistent et persisteront toujours et toute doctrine ultra-sévère qui voudrait les supprimer échouera nécessairement, car elle irait contre les lois élémentaires de la nature elle-même. Le pèlerinage me paraît constituer un intermédiaire entre les *distractions pures* et l'*art proprement dit;* la promenade proprement dite, constituant la forme la plus élémentaire du pèlerinage lui-même. Je pose là la base de considérations à développer ultérieurement; car une philosophie réelle doit tout embrasser. Il s'y lie, du reste, des considérations capitales de l'ordre économique; puisque quelques-unes de ces distractions absorbent d'une manière souvent si fâcheuse des capitaux précieux, sans nous perfectionner et bien au contraire. Mais je dois m'en tenir pour le moment à la théorie de l'art proprement dit, et je dois

indiquer comment deux autres lois de la vie animale ont permis son développement, à savoir : la loi de l'*habitude* et celle du *perfectionnement*.

La première consiste en ce que tout appareil animal qui s'est exercé tend, après l'intermittence, à reproduire spontanément un tel exercice. Cela s'applique au système musculaire et au système nerveux. La seconde loi établit que, grâce à cette habitude, les exercices de la vie animale s'accomplissent de mieux en mieux, et il y a dès lors perfectionnement. Celui-ci, transmis par la génération, constitue des races de plus en plus aptes aux divers exercices, non seulement pratiques, mais esthétiques; ce qui donne lieu, d'après des lois que nous ne connaissons pas encore, à ces individualités extraordinaires, qui semblent si supérieures au reste de l'espèce humaine et à qui nous devons les plus grandes créations de l'art.

Après avoir ainsi rattaché l'art aux lois fondamentales de notre organisation, il faut en expliquer avec plus de précision la nature et la destination.

La nature de l'art consiste à opérer une construction, d'après laquelle notre cerveau vit pendant un certain temps, d'une vie plus ou moins artificielle, où s'exercent plus ou moins complètement toutes nos fonctions cérébrales.

La construction esthétique est soumise aux mêmes lois que les autres constructions mentales; il n'y a à cet égard que des différences de degré. L'utilité des œuvres esthétiques ainsi conçues, c'est de multiplier d'une manière presque indéfinie à quelques égards la vie cérébrale, de manière à nous procurer ainsi une série d'exercices de nos fonctions les plus élevées, intellectuelles et morales. La loi animale de l'exercice se trouve ainsi satisfaite, mais d'après des procédés perfectionnés que l'évolution de notre espèce met à notre disposition, en même temps que, par une culture spontanée et systématique, nous devenons plus aptes à goûter de pareilles conceptions. Ce n'est pas seulement l'intelligence et le cœur qui sont mis en activité par les constructions esthétiques; c'est aussi le caractère. Cela est évident pour celui qui est actif; car toute opération de ce genre suppose de l'énergie,

de la persévérance et aussi de la prudence pour se tenir dans de justes bornes. Mais cela est vrai aussi pour celui qui, plus passif, ne fait que goûter l'œuvre ; car elle le met dans les situations où les fonctions du caractère jouant un rôle, sont excitées en nous, puisque nous nous mettons plus ou moins spontanément à la place du personnage. Voilà la grande destination de l'Art : il crée un immense développement de notre vie cérébrale.

Il faut préciser cette notion, en considérant des aspects plus spéciaux. L'art, surtout poétique, est une grande méthode d'expérimentation pour l'intelligence humaine. L'expérience consiste, en effet, non pas précisément dans l'observation pure, mais bien dans l'appréciation de l'influence de telle ou telle circonstance de notre situation ou de notre nature, circonstance que l'on peut faire passer par les divers degrés d'intensité du minimum au maximum. Le roman, par exemple, où l'on peut varier à l'infini les conditions du phénomène, offre de très grands avantages. C'est surtout le sentiment d'une telle utilité qui a fait formuler par Turgot la grande importance qu'il attachait à la lecture des romans; et Condorcet, son ami, a partagé les mêmes idées.

L'utilité de l'art résulte donc de ce qu'il fait vivre notre cerveau par une peinture plus ou moins puissante des réalités artificiellement rendues et construites. Il semblerait d'après cela que le but de l'art sera toujours atteint quel que soit l'objet que représente la construction esthétique. Mais, en réalité, il ne doit pas en être ainsi. Et sans vouloir faire de l'art une *morale en actions*, où il n'y aurait que de la vertu récompensée et des crimes punis, on doit néanmoins reconnaître que l'art, en reproduisant une réalité par une construction artificielle, doit néanmoins s'interdire habituellement certains sujets. La science doit tout voir, puisqu'elle sert de base à la modificabilité effective des choses; mais l'art ne doit pas tout exprimer; il n'est pas soumis à ce sujet à la même condition que la science. Il a le droit de choisir et, tout en se mouvant dans des limites étendues, il doit choisir de manière à produire d'heureuses modifications cérébrales.

L'art, du reste, éprouve à ce sujet un règlement spontané

par sa position entre la philosophie et la politique. Cette dépendance le règle spontanément; et ce règlement deviendra systématique tout en restant volontaire, grâce à l'avènement du Positivisme. Cette position de l'art entre la philosophie et la politique doit servir de base à la théorie de son évolution; car évidemment les constructions esthétiques doivent varier d'après la nature de la philosophie qui prévaut et de l'activité sociale qui domine. L'action modificatrice de l'art se trouve ainsi soumise à un règlement spontané. Les constructions esthétiques n'ont donc pas un caractère absolu; mais cela ne veut pas dire qu'elles soient arbitraires.

Si nous précisons davantage la nature de la construction esthétique, nous voyons qu'elle se compose au fond de trois éléments distincts : l'*imitation,* l'*idéalisation,* et l'*expression.* Mais ces trois procédés propres à la construction esthétique doivent être subordonnés à une considération plus générale, à savoir le sujet et la nature de la construction.

Le caractère fondamental de toute construction esthétique, c'est qu'on en choisit librement le sujet; et on le choisit de manière à déterminer une activité cérébrale qui, par cela même, est artificielle sans être véritablement arbitraire. Le but de la construction est de charmer et d'embellir notre existence par une existence passagère qui est aussi un repos. C'est le choix du sujet ainsi déterminé qui fixe les limites et les divisions principales de la construction esthétique et qui en donne la structure principale; la colonne vertébrale si l'on veut. L'on voit d'après cela qu'il y a nécessairement dans toute œuvre d'art une architectonique dont les bases sont naturellement posées, mais dont le caractère n'est pas absolu et qui comporte des perfectionnements graduellement révélés par l'expérience aux esprits attentifs.

L'on voit ici immédiatement la différence entre l'art et la science. Dans celle-ci, le sujet est déterminé, en dehors de tout choix libre, par des nécessités objectives. Le but, en effet, est de reconnaître les lois effectives des phénomènes ou des êtres, par suite de constructions intellectuelles subordonnées à leur observation rigoureuse, et, comme la destination est la prévision et la modificabilité effective, le travail mental

se trouve ainsi rigoureusement déterminé. En d'autres termes, notre cerveau doit, dans la science, reproduire la succession même des évènements et la marche même de l'existence des êtres. La liberté qu'a l'art, par sa nature même, n'existe pas ici.

La réalisation du sujet de la construction esthétique se fait, comme je l'ai dit, par trois opérations qui, quoique distinctes, sont tellement connexes que, le plus souvent, elles sont employées simultanément. Néanmoins, elles ont un caractère réellement distinct.

L'imitation est l'ensemble des opérations cérébrales par lesquelles on réunit les observations et les matériaux indispensables à la construction esthétique dont on a choisi le sujet. Au moyen de ces observations de la réalité effective des choses on opère une première construction. Toutes les opérations intellectuelles concourent, du reste, à cette imitation.

Mais le but de l'art conduit nécessairement à l'idéalisation; c'est une conséquence même de la liberté propre aux constructions esthétiques et de leur destination pour nous faire vivre cérébralement d'une vie artificielle. L'idéalisation consiste au fond à placer les évènements ou les êtres dans des conditions hypothétiques d'où doivent résulter des émotions plus vives, ou tout au moins différentes de celles de la vie réelle. Le choix de ces conditions hypothétiques peut consister à exagérer ou à diminuer certaines propriétés et à suivre les conséquences de cette exagération en plus ou en moins, en respectant néanmoins les lois effectives de la variation des phénomènes. On peut idéaliser d'une autre manière en plaçant les évènements ou les êtres dans des circonstances imaginées. On voit que le champ est vaste et varié dans les œuvres de l'art.

On peut remarquer que la nature de la doctrine théologico-fétichique qui a d'abord dominé a donné une sorte de prépondérance à l'idéalisation sur l'imitation. La séparation entre la raison et l'imagination n'était pas aussi bien opérée que l'évolution scientifique l'a accomplie depuis. Les constructions les plus idéales doivent prendre désormais et de plus en plus pour base la connaissance effective des lois des phéno-

mènes. Mais cela n'ôtera rien à la fécondité de l'art, la connaissance de ces lois effectives ouvrant au fond un champ plus vaste en même temps que plus sûr que l'imagination la plus vagabonde.

Néanmoins il faut reconnaître que, dans l'œuvre d'art, il y a une part distincte de celle de la science proprement dite. Cela tient à la distinction que j'ai si souvent utilisée entre l'*implicite* et l'*explicite* dans le travail mental. Celui qui opère une construction esthétique peut voir d'une manière implicite ce que la science ne verra que bien plus tard d'une manière explicite et analytique. L'on peut, d'après cette considération, mieux comprendre toute la partie des constructions de l'art, dont la contemplation et l'étude peuvent être pour ainsi dire indéfiniment renouvelées et, tout en nous charmant, devenir le sujet de nouvelles méditations. Les grands artistes, comme les grands poètes, se distinguent précisément par leur aptitude à saisir implicitement des réalités profondes dissimulées aux esprits vulgaires.

Enfin la dernière opération de toute construction d'art, c'est l'*expression*; c'est-à-dire la série d'opérations par lesquelles on choisit et l'on coordonne les signes qui traduisent cette construction. Toute œuvre d'art échoue quand elle n'arrive pas à une expression convenable; et l'expression a, par elle-même, un charme qui lui est propre. Outre l'aptitude, il y faut une très longue culture. L'on a alors une architectonique complète.

La nature des signes par lesquels s'exprime la construction esthétique caractérise les divers arts dont nous allons très sommairement indiquer la hiérarchie. Nous avons, en effet, deux ordres de signes : les uns s'appliquent à la vision et les autres à l'audition. Si les sens de la musculation et de l'olfaction étaient plus développés dans l'espèce humaine et plus analytiques qu'ils ne le sont, il est clair que cela fournirait à l'art de nouveaux moyens et qu'il y aurait lieu ainsi à de nouvelles constructions esthétiques. Il en serait de même du sens de la gustation; mais l'art aurait à cet égard des limites nécessairement plus restreintes, parce que, la sensation étant liée dans ce cas à des phénomènes de la vie végé-

tative, les constructions esthétiques deviendraient promptement fort dangereuses.

Les arts qui s'adressent à la vue sont, en les rangeant par ordre de simplicité décroissante et de généralité objective croissante : la peinture, la sculpture et l'architecture. Cette dernière touche immédiatement à l'industrie. Les signes par lesquels ces arts s'expriment sont empruntés à la vue. Il est nécessaire avant d'aller plus loin d'introduire quelques considérations sur la théorie des signes, que nous appliquerons ensuite spécialement à l'art.

Les signes sont toujours des sensations. Les sensations servent de base à nos constructions cérébrales. Elles sont des signes quand elles servent à les traduire. Toutes les théories ne deviennent vraiment scientifiques que lorsque les sensations sont réellement *comparables ;* c'est-à-dire quand on peut les dégager de toutes les particularités individuelles, de manière à ce qu'elles représentent une partie fondamentale commune à tous les hommes. Alors il peut y avoir véritablement entente. Cette propriété doit se réaliser aussi dans les signes, et elle est absolument indispensable pour les signes qui représentent les théories scientifiques. C'est à mesure que ces conditions se sont réalisées que les sciences se sont constituées, et elles le sont d'autant mieux que ces conditions sont satisfaites d'une manière plus précise.

Ces considérations ne sont pas seulement propres à la science, mais elles s'appliquent aussi à l'art, quoique d'une manière infiniment moins précise. Il faut remarquer en outre que ce caractère de comparabilité du signe est d'autant mieux satisfait que le signe est plus analytique et moins synthétique. Prétendre que les signes par lesquels l'art manifeste ses créations ne doivent pas être soumis aux conditions de comparabilité, ce serait faire de celui-ci une chose purement personnelle, et vraiment incompréhensible, même pour celui qui aurait la prétention de faire de pareilles œuvres. Si nous appliquons ces considérations aux arts visuels, nous verrons qu'ils emploient deux ordres de signes qui se rapportent ou à la forme ou à la couleur. La peinture, plus complète, les

emploie d'une manière tout à fait intime, quoique la couleur ne soit pas étrangère à la sculpture ni à l'architecture. Mais si nous considérons surtout la peinture, nous verrons que la couleur satisfait infiniment moins que la forme aux conditions de comparabilité. Aussi la couleur est-elle un signe d'expression nécessairement inférieur à la forme. On est arrivé de nos jours, en exagérant d'une manière irrationnelle le caractère personnel de la sensation de la couleur jusqu'à prétendre que celle-ci ne doit jamais être que l'expression d'une sensation purement individuelle, et que c'est là le but effectif de l'art. On se demande alors pourquoi l'on s'amuse à peindre autrement que pour soi absolument, et pourquoi l'on convie les autres à apprécier l'œuvre. La couleur, plus individuelle et moins comparable, doit donc être subordonnée à la forme.

Les signes, à la fois plus synthétiques et moins comparables, donnent aux arts visuels un haut degré d'indétermination. Ce n'est pas, au fond, un signe de supériorité. Néanmoins, cela a des avantages dont chacun peut profiter pour adapter les productions, surtout de la peinture, à l'état personnel de celui qui contemple, et l'on y trouve d'intimes et douces satisfactions personnelles, mais peu communicables aux autres hommes. Chacun doit à cet égard organiser ses propres satisfactions sans vouloir les faire partager aux autres; car sans cela l'on s'expose à des discussions indéfinies, sans base précise et sans possibilité de solution. Il est néanmoins intéressant, quand cela ne se répète pas souvent, d'entendre des discussions de cette nature; car cela fournit une source précieuse d'observations sur la théorie de la nature humaine et sur le degré d'objectivité et de subjectivité qui se combinent à des degrés divers dans les appréciations esthétiques.

Mais il y a une autre série d'arts qui s'adressent à l'oreille et qui emploient comme signes les sons ou les sensations auditives. Ces arts donnent lieu à deux grands groupes, la poésie et la musique; il est bien entendu que dans celle-là je comprends les œuvres en prose. Le son contient trois qualités caractéristiques qui sont : la *hauteur*, la *durée* et l'*in-*

tensité. Mais, en outre, par une opération cérébrale qui s'est surtout développée dans l'espèce humaine, mais qui est commune pour le moins à tous les mammifères, l'on attache à certains sons et d'une manière constante l'image ou l'idée d'un être ou d'un phénomène; et, comme cela dépend en définitive de notre volonté, ce caractère du son est susceptible d'une extension presque indéfinie, sous l'action de l'évolution de l'Humanité dans sa complication croissante.

Voyons mantenant comment la poésie et la musique se sont constituées par l'emploi du son présentant les deux séries de caractères que je viens d'indiquer.

La musique est la construction esthétique qui ne se sert du son qu'en employant sa hauteur, sa durée et son intensité. Si l'Humanité n'avait pas introduit une précision, on peut le dire, mathématique dans la mesure de ces trois qualités du son et essentiellement des deux premières, la musique ne serait jamais devenue un art; car il y aurait eu alors une complète indétermination dans ses procédés d'expression; attendu que l'indétermination propre à ces trois qualités du son se serait combinée avec celle qui aurait existé par l'absence de la mesure dans la hauteur et la durée. Mais il n'en a pas été ainsi, et l'on peut dire que la musique est, de tous les arts, le plus artificiel, et paraît susceptible d'une complication presque indéfinie, à cause même de ce caractère d'artifice qui est propre à ses signes et que rien d'objectif ne semble limiter. On voit, en effet, la musique surgir par le choix opéré par quelques hommes d'élite d'un petit nombre de sons, absolument déterminés dans leur hauteur et restant plus vagues dans leur durée et leur intensité. C'est ainsi qu'a commencé la constitution de la gamme. Tant que la musique est restée essentiellement mélodique, et c'est le cas de l'antiquité, la précision rigoureuse a porté seulement sur la mesure exacte des hauteurs relatives des sons. Mais, au moyen-âge, l'harmonie, c'est-à-dire l'emploi des sons simultanés, a fait surgir nécessairement la mesure exacte de la durée des sons; car, sans cette mesure rigoureuse, des voix chantant ensemble ou avec des instruments d'une manière libre auraient produit la plus étrange cacophonie. Enfin, comme tous les corps

quelconques sont susceptibles de produire des sons, dès que l'harmonie fut surgie, l'on a fait concourir à la production simultanée du son un nombre d'instruments de plus en plus considérable. Quant à l'intensité des sons, sa mesure est restée plus ou moins indéterminée, l'oreille à cet égard étant un très médiocre instrument d'appréciation.

Il y a une dernière propriété, plus vague que toutes les autres, et dont la véritable théorie scientifique n'a pu être abordée que de nos jours, c'est le timbre. Son emploi reste dans la partie la moins précise du langage musical. Il est résulté de tout cela, et de cette longue évolution de l'Humanité, surtout en Occident, un art extrêmement précis dans sa technique, mais toujours extrêmement indéterminé et vague dans son impression sur les hommes. La musique est l'art sur lequel on peut le plus disputer, et dans lequel il est le plus facile de parler sans rien dire. De tout temps on l'a associée aux paroles, afin de diminuer autant que possible l'indétermination par trop considérable d'un art pareil.

Abordons maintenant la poésie. Voyons d'abord quelle est la nature de son langage.

Le signe est ici indirect, par suite artificiel et analytique. Ces trois qualités connexes ont donné à ce signe une puissance presque indéfinie. Le son qui constitue le mot représente, par une opération qui est artificielle sans être nullement arbitraire, toutes les sensations, toutes les images, toutes les idées abstraites et tous les rapports inductifs ou déductifs qui résultent de la méditation. Et c'est précisément parce que ce signe n'est pas directement naturel qu'il comporte ainsi, à l'infini, tous les perfectionnements quelconques. En outre, ces divers mots ou sons peuvent être assemblés entre eux, et le sont en réalité d'après des règles qui résultent des lois propres à notre activité mentale, en tant qu'elles s'appliquent et qu'elles sont dominées par la loi du monde extérieur. En outre, la position même des mots joue un rôle important dans l'expression comme dans la formation de nos constructions mentales. La condition nécessaire pour l'efficacité du mot, c'est que la relation entre le son et l'image, l'idée ou l'émotion qu'il représente soit toujours constante.

D'un autre côté, comme les œuvres poétiques sont destinées à être lues à haute voix et représentées, l'élément musical s'y trouve conservé, au triple point de vue de la hauteur, de l'intensité et de la durée des sons.

Sous ce second point de vue, les œuvres exprimées au moyen du langage auditif se décomposent en poésie proprement dite et en prose. Dans la poésie proprement dite, la coordination des sons est soumise à des lois régulières, qui n'ont pas sans doute la précision de la technique musicale, mais qui néanmoins comportent une précision parfaitement déterminée. Pour les œuvres d'art du langage auditif, la poésie, bien plus que la prose, est la forme supérieure et normale.

Il y a cependant de nombreuses créations esthétiques en prose, et le plus souvent le mot poésie désignera pour nous la prose, aussi bien que la poésie proprement dite. Auguste Comte a posé les bases d'une régularisation de la prose qui la rapprocherait à quelques égards de la poésie proprement dite. Mais il faut dire quelques mots de l'architectonique propre, d'une manière générale, aux œuvres d'art poétiques. Toute œuvre d'art est une construction qui représente un sujet déterminé librement choisi et, par suite, cette construction doit être assujettie à des lois générales, qui se lient nécessairement à la nature du sujet choisi. L'expérience a graduellement fait connaître les lois de cette architectonique, il est utile et même indispensable qu'elles soient universellement acceptées et qu'on n'y touche qu'avec beaucoup de modération; car ici le progrès engendrerait facilement l'anarchie. Une architectonique déterminée a, en effet, l'avantage, pour le poète, quand son sujet est choisi, de diminuer l'indétermination et, par suite, l'hésitation qui fait perdre tant de force. Il sait, en effet, immédiatement dans quel cadre il doit faire entrer son sujet. D'un autre côté, une architectonique universellement acceptée facilite la communication entre le poète et le lecteur ou l'auditeur.

Si nous considérons, en outre, la poésie sous le point de vue le plus général de cette architectonique dont je viens de parler, nous voyons qu'elle se divise en poésie épique et dra-

matique. Auguste Comte a consacré cette division dans le Calendrier positiviste. Le mois de Dante est consacré à la poésie épique, et celui de Shakespeare à la poésie dramatique. Mais il n'a pas donné une caractéristique de ces deux grandes divisions. Je vais essayer de suppléer à cette lacune.

Au fond, il me paraît que la poésie épique est déterminée par ce caractère, que c'est le poète lui-même qui parle et expose; tandis que dans la poésie dramatique, ce sont les personnages eux-mêmes qui entrent dans le sujet de l'œuvre, qui le déterminent par leurs paroles et leurs actions.

La poésie épique comporte un très grand nombre de subdivisions, depuis l'ode et le sonnet jusqu'au poème épique proprement dit; le roman en est actuellement une des formes les plus fréquentes et les mieux acceptées.

Il faut toujours concevoir le drame comme devant être représenté. Ce caractère en limite nécessairement l'étendue et l'assujettit à des règles d'une très grande précision. Je n'ai pas à entrer ici dans des détails très étendus, que j'ai donnés à cet égard dans le cours que j'ai fait sur le mois de Shakespeare au Collège de France (1890-91). Ce que je puis dire, c'est que je pense qu'il y a plutôt avantage à établir des règles précises qu'à se donner une liberté vagabonde. Ainsi, l'unité rigoureuse d'action a l'avantage de permettre la haute idéalisation; car elle ne peut avoir lieu que par la prépondérance d'un événement déterminé et de durée suffisamment courte; et si l'on n'est pas constamment un héros ou un scélérat, on peut l'être pendant un temps suffisamment court. L'on peut tirer de là sans invraisemblance des effets esthéthiques d'une grande portée et d'une grande intensité.

II

Théorie générale de la poésie sociologique.

Toute œuvre d'art, et surtout poétique, avons-nous dit déjà, est une construction où l'on fait vivre le cerveau de la vie d'un ou de plusieurs êtres choisis par le poète. La destination

même de l'art poétique, qui est de faire vivre artificiellement notre cerveau, établit la nécessité préliminaire du choix d'un ou de plusieurs individus déterminés se développant dans un milieu artificiel. Aussi, en précisant cette conception, cela nous conduit à dire que l'art doit être essentiellement concret; et il ne doit être ni abstrait ni individuel.

La science, en effet, est abstraite; dans la Philosophie première et seconde, on étudie les lois générales indépendantes de la nature des phénomènes ou propres aux divers ordres de phénomènes. Dans la Philosophie troisième, on étudie les êtres, mais on les étudie comme résultant de la combinaison des diverses lois purement abstraites, avec l'intervention d'un nombre plus ou moins considérable de coefficients. Auguste Comte, en comparant ces lois de la Philosophie troisième aux lois purement abstraites, leur a appliqué la dénomination de concrètes. Nous la conserverons. — La pratique, au contraire, est individuelle; c'est toujours un être inorganique, vivant ou collectif, parfaitement déterminé, et réellement existant, qu'il faut modifier à un moment donné. — L'art n'est pas individuel comme la pratique, il n'est pas abstrait comme la science; mais il est concret, en donnant à ce mot un sens différent, quoique analogue à celui qu'il a en Philosophie troisième. L'être ou les êtres que le poète fait vivre sont choisis par lui et, par conséquent, dans la vie dont il les fait vivre, il peut, comme en Philosophie troisième, employer la combinaison des diverses lois abstraites avec des coefficients spéciaux.

Mais l'être ainsi construit vit d'une existence parfaitement individuelle. Ce sont des individus, mais construits, que l'on fait vivre; mais ce n'est pas évidemment l'individualité de la pratique qui est toujours réelle; en un mot, la poésie représente des individus, mais hypothétiques. Je donne à ce genre de constructions le nom de concret; mais évidemment il faudrait un nouveau mot, et l'on ne peut que regretter ici l'insuffisance de la langue française. Il est néanmoins intéressant de remarquer combien la position intermédiaire de l'art entre la science et la Politique se caractérise dans la nature de ses constructions, qui est intermédiaire aussi.

Mais ce caractère fondamental des constructions poétiques d'être concrètes, dans le sens que je viens de déterminer, semble montrer une infériorité de l'art en ce qu'il paraît incapable de peindre suffisamment la vie collective.

Sans doute, la poésie peut peindre et a représenté les grands actes de la vie publique ; mais ce ne sont que des *moments* de la vie collective. Sans doute, en peignant plusieurs de ces moments par des œuvres distinctes, on peut représenter les phases caractéristiques de la vie d'un peuple. C'est ce qu'a fait notre grand Corneille dans sa grande idéalisation dramatique de la civilisation romaine d'Horace à Attila. C'est ce qu'a fait aussi l'admirable Walter Scott dans tant d'œuvres dues à un génie à la fois si profond et si varié. Néanmoins, dans tout cela, ce n'est jamais qu'une succession de moments.

Il est facile de se rendre raison de la difficulté, en considérant la sociologie, tant au point de vue dynamique qu'au point de vue statique. Au point de vue dynamique, on étudie les lois de l'évolution de l'organisme collectif; et même quand cette évolution est étudiée dans un seul peuple, comment la rendre dans une œuvre d'art où la construction concrète représente la vie comme l'existence individuelle d'êtres hypothétiques. La difficulté paraît encore plus insurmontable si l'on se proposait de représenter, par une construction poétique, l'évolution générale et abstraite de l'Humanité. Elle l'est moins au point de vue statique ; car il semble possible de peindre l'organisme d'un peuple par le développement de la vie d'un individu hypothétique. Cela a souvent eu lieu, mais toujours dans une mesure restreinte. La constitution abstraite de l'organisme collectif semble échapper complètement à l'idéalisation poétique.

Le problème de l'idéalisation de la vie collective me paraît, je crois, nettement posé avec les difficultés de sa solution. Il faut reconnaître cependant que le génie poétique a fait des efforts quelquefois bien remarquables pour étendre ses créations jusque dans le domaine sociologique conçu d'une manière générale. Ces efforts ont été évidemment spontanés ; car ce n'est qu'aujourd'hui que le problème est posé d'une

manière systématique. Or, à mon avis, *Faust* rentre dans la série des œuvres où le génie poétique a voulu s'étendre au domaine de la sociologie générale. C'est là la conception d'après laquelle je crois avoir trouvé la véritable théorie philosophique de *Faust*, qui a échappé à des tentatives ingénieuses, et dont Gœthe lui-même n'a pu arriver à donner une formule convenable; sa pensée ne s'est jamais véritablement débrouillée à cet égard. Pour bien mettre en lumière cette théorie nouvelle du *Faust*, je crois qu'il est utile, en dehors de la conception abstraite que je viens d'exposer, d'exposer la série des tentatives spontanées pour créer l'art sociologique supérieur; de telle sorte que la conception générale du *Faust* s'éclairera par sa comparaison avec des œuvres qu'on peut considérer comme analogues, en se plaçant à un point de vue suffisamment général.

Il y a deux sortes d'œuvres esthétiques que l'on peut placer dans la série que je viens de caractériser. Les unes, ce sont les *utopies*, se trouvent plus rapprochées du tronc philosophique et par certains côtés y rentrent. Je range dans cette catégorie l'*Utopie* de Thomas Morus, la *Cité du Soleil* de Campanella, le *Télémaque*, le *Voyage de Gulliver* et l'œuvre peu connue que Hume appelle l'ingénieux roman des *Sévarambes*. Il y a un autre groupe plus directement esthétique, qui se rattache à cette série de constructions esthétiques sociologiques. Dans celles-là on est absolument dans les conditions de la construction poétique. Je n'examinerai que trois types, mais bien distincts, à ce sujet : la *Divine Comédie* du Dante, le plan du *Poème de l'Humanité*, par Auguste Comte, et la *Tentation de saint Antoine*, par Auguste Flaubert. Cela suffira pour bien caractériser ma pensée, et débrouiller, je l'espère du moins, la conception du *Faust*.

Le mot utopie a, au fond, deux sens, connexes sans doute, quoique différents. Le premier représente une opération essentiellement philosophique, et le second une construction qui devient de moins en moins scientifique et de plus en plus esthétique, en passant, par exemple, de la *Cité du Soleil* de Campanella au *Voyage de Gulliver*, de Swift.

Au point de vue philosophique l'utopie représente soit la

limite, soit le *plan*; ces deux idées ayant entre elles des rapports intimes.

L'idée de *limite* a été fournie par la mathématique. Elle marque l'état vers lequel tend indéfiniment un phénomène ou un être sans jamais pouvoir l'atteindre. Cette notion doit jouer à l'état positif, en sociologie et en morale, un rôle capital. Elle montre l'état idéal vers lequel tend une évolution, de manière à lier la succession de nos efforts avec espoir sans illusion.

Le *plan* consiste dans la construction *à priori* d'après la connaissance des lois des phénomènes, d'une opération à réaliser. Le plan diffère de la notion de limite en ce qu'il sert à guider, par une conception *à priori*, une opération effective; mais il lui ressemble en ce que le plan présente toujours un degré de perfection que la pratique n'atteint jamais. Sous ce rapport c'est une limite, mais une limite qui touche la réalité. Le plan d'une machine à vapeur, d'une route ou d'une maison est toujours effectivement plus parfait que la machine, la route ou la maison; néanmoins celles-ci en approchent suffisamment.

La limite, comme le plan, supposent nécessairement l'établissement de l'abstraction et la connaissance des lois abstraites. C'est, en effet, de cette manière seulement que l'on peut faire des constructions *à priori*. Réciproquement, le développement de la raison abstraite pousse à l'établissement de ces notions de *limite* et à la détermination des *plans à priori*. Ceux-ci jouent évidemment un grand rôle dans la vie pratique; car ils sont la condition des grandes opérations collectives qui, faisant concourir un grand nombre d'individualités distinctes, doivent nécessairement reposer sur une détermination *à priori*.

L'*utopie* est, au fond, une construction poétique dans laquelle se combinent plus ou moins intimement la notion de *limite* comme celle du *plan*, en montrant la réalisation, dans des conditions concrètes et hypothétiques, d'un état plus ou moins idéal. La civilisation occidentale, par son caractère profondément abstrait, a dû nécessairement pousser à la création de ces utopies. Leur valeur est d'autant plus grande

que ceux qui les construisent ont une connaissance plus profonde et plus réelle de la société et de la nature humaine. Le Positivisme, à cet égard comme à tous les autres, explique et rend justice aux efforts spontanés, en dégage la vraie notion, et l'organise systématiquement comme une des ressources de notre espèce pour notre bonheur et notre amélioration. Depuis le XVIe siècle un grand nombre d'utopies ont surgi, qui ont été ou une manière de poser de grands problèmes sociaux et moraux, ou une anticipation de l'avenir. L'on doit toujours y admirer l'audace de l'esprit humain; elles sont dans beaucoup de cas une sorte de protestation contre la réalité et quelquefois un moyen de lutte. Du reste, ces utopies peuvent être considérées comme une sorte d'expérimentation *à priori*, puisque l'on place l'homme dans des conditions artificielles qui mettent ainsi en évidence certains éléments de la société et de notre nature. L'utopie est donc une haute poésie politique et sociale qui étend au degré maximum le domaine de l'art. Nous allons dire quelques mots de quelques-unes de ces créations.

La première en date est précisément l'*Utopie* de Thomas Morus. Le nom spécial donné par celui-ci est devenu plus tard le nom générique, L'*Utopie* a été écrite en latin dans le courant de l'année 1516; l'auteur avait alors 34 ans. Il était à ce moment syndic de la cité de Londres, sa fonction principale consistait à rendre la justice dans les causes civiles et à défendre les privilèges de la Cité. C'était donc sous Henri VIII que paraissait l'ouvrage. Il paraît avoir été imprimé pour la première fois à Louvain, le 1er novembre 1516; une seconde édition parut à Bâle en 1518. L'*Utopie* eut un très grand succès. Henri VIII et son ministre le cardinal Wolsey l'accueillirent fort bien; l'idéal était trop éloigné de la réalité pour que cela pût avoir des dangers politiques et néanmoins le gouvernement énergique d'Henri VIII pouvait y trouver d'heureuses indications de réformes sociales. Voici en quoi consiste ce véritable poème social :

Thomas Morus raconte qu'étant à Anvers où il accompagnait l'ambassadeur d'Angleterre, en faisant partie de l'ambassade, un de ses amis le mit en rapport avec un capitaine

portugais qui avait fait des voyages dans des pays nouveaux et jusque-là inconnus. Parmi ces pays se trouve l'*Utopie* qui est une île dans laquelle se trouve réalisée une organisation spéciale aussi parfaite que peut le comporter notre nature et notre situation. L'ouvrage porte du reste le titre : Discours du très excellent homme Raphael Hythlodée, sur la meilleure constitution d'une république, par l'illustre Thomas Morus, vicomte et citoyen de Londres, noble ville d'Angleterre. L'ouvrage contient deux livres. Dans le premier, le capitaine portugais raconte son voyage en Angleterre, et fait une satire sanglante de sa situation sociale. Par exemple, il signale les conséquences fatales de la transformation de la culture agricole, proprement dite, en culture pastorale par l'élève du mouton pour avoir la laine, substitution qui, supprimant un grand nombre de fonctions industrielles, réduit à la misère un nombre plus ou moins considérable d'individus. Cela n'a point lieu dans l'île d'Utopie et le second livre est consacré à décrire le régime propre aux habitants de cette île. Le régime est le communisme appliqué à la propriété, avec le maintien de la famille; le produit total est distribué entre les diverses sections de l'île qui sont de même étendue et qui font ensuite la distribution entre les familles de chaque section. Le régime politique est républicain, la religion est le pur déisme, aussi simplifié que possible, avec la proscription de l'athéisme et du matérialisme.

Disons maintenant quelques mots de la *Cité du Soleil*, de Campanella.

Campanella, né en Calabre en 1568, était de l'ordre des dominicains. Il fut gravement compromis dans des conspirations contre l'Espagne. Appuyé par Urbain VIII, il put, grâce à la protection de l'ambassadeur de France, le comte de Noailles, se retirer en France, en 1634. Ce comte de Noailles est le même grâce à qui les fameux dialogues de Galilée, où se trouve exposée la loi de la chute des corps, purent être imprimés en Hollande, en 1637. Campanella fut très bien accueilli par le cardinal de Richelieu. Sans doute il lui tint compte de sa haine pour les Espagnols, mais il fut aussi consulté comme astrologue par le grand cardinal pour savoir

si Louis XIII aurait des enfants. Campanalla se retira aux Jacobins de la rue Saint-Honoré, où il fut enterré en 1639.

Campanella était un esprit très hardi. Dans l'ancien régime les ordres monastiques permettaient une indépendance personnelle infiniment plus grande que la subordination presque absolue qui a succédé à la Révolution. Quoi qu'il en soit la *Cité du Soleil* fait partie de l'ouvrage de Campanella, intitulé : *Philosophiæ realis libri quatuor,* secunda editio, publié à Paris en 1637. Il y a eu en France, à ma connaissance, deux traductions de la *Cité du Soleil*, sous Louis-Philippe. L'une est due à Villegardelle et l'autre à Jules Rosset, et a paru en 1844, dans une publication des œuvres choisies de Campanella, par madame Louise Colet. La *Cité du Soleil* est l'exposition d'un idéal de société conçu par Campanella. Profitant, comme Thomas Morus, de l'indétermination des connaissances géographiques, Campanella place sa *Cité du Soleil* dans l'île de Ceylan. L'ouvrage, du reste, consiste en un dialogue entre le général des Hospitaliers et un capitaine gênois, son hôte. C'est un artifice esthétique analogue à celui employé par Thomas Morus, dont l'œuvre évidemment a influé sur l'esprit de Campanella, tout au moins comme cadre, car l'idéal social est tout à fait différent. Il y a néanmoins un point commun, c'est le régime de la communauté. Mais, dans Campanella, plus analogue sous ce rapport à Platon, la direction appartient à la science, ou plus exactement à la métaphysique qu'il considérait comme scientifique. Le caractère essentiel est, en effet, de tout règler par des considérations véritablement rationnelles.

Le chef suprême, tant au point de vue spirituel que temporel, est un prêtre nommé Sol. Il a trois ministres : *Pon*, la puissance; *Sin*, la sagesse; *Mon,* l'amour. Le chef de la puissance, *Pon,* a sous sa direction la guerre, les arts et surtout un enseignement complètement encyclopédique. *Mon* dirige la génération de manière à donner les meilleurs résultats possibles. La communauté des femmes est, du reste, établie dans le système de Campanella. On développe systématiquement l'amour de la patrie. L'éducation des enfants est spécialement soignée : lecture, gymnastique, mathéma-

tique, sciences naturelles. Enfin, tout le monde est soumis, dans une certaine mesure, au travail mécanique.

Campanella admet l'égalité des deux sexes et les femmes participent même à la guerre. L'astrologie est la science par laquelle on détermine *à priori* les époques où doivent s'accomplir les actes principaux de la vie sociale. Il y assujettit la procréation, de telle sorte que les relations sexuelles ne peuvent avoir lieu qu'à des époques rigoureusement prescrites.

On est frappé en lisant de telles utopies, d'abord de l'audace d'esprit avec laquelle on vient prendre la direction des phénomènes sociaux, de manière à constituer la providence humaine; car, dans la théorie de Campanella, Dieu est réellement réduit à son axe. On est frappé en second lieu du sans façon avec lequel le catholicisme comme le christianisme sont mis de côté; puisque l'organisation idéale est conçue en dehors de lui et sans lui, et d'après des vues absolument contraires à ses principes. Sans doute la prépondérance du catholicisme faisait considérer à celui-ci de telles conceptions comme de simples jeux d'esprit; mais c'est par ces jeux d'esprit que se constitue la haute indépendance de la pensée humaine, qui s'applique et s'étend de plus en plus pour devenir finalement prépondérante. C'est dans ces grandes utopies que commence, en effet, la manifestation de ce mouvement par lequel l'esprit humain ose concevoir, en s'appuyant sur les connaissances scientifiques ou du moins rationnelles, la direction totale des affaires humaines. La relation entre la théorie et la pratique, conçues comme deux éléments distincts, se trouve ainsi posée, il est vrai, sous forme métaphysique. C'est, du reste, la loi nécessaire. La métaphysique pose les questions en ébauchant une solution nécessairement insuffisante et absolue. L'esprit positif peut seul résoudre quand il a atteint enfin la généralité que la métaphysique possédait d'abord seule.

La *Cité du Soleil*, d'après Campanella, existe dans une partie de l'île de Ceylan. « Leur souverain est un prêtre, que dans leur langue ils appellent *Soleil*, dans la nôtre nous l'appellerions le *métaphysicien;* il est l'arbitre du temporel et du spiri-

tuel. Toutes discussions et autres choses sont jugées par lui sans appel. Trois chefs l'assistent : *Pon, Sin* et *Mon*, noms qui veulent dire dans leur langue : *Puissance*, *Sagesse*, *Amour*. « *Puissance* dirige tout ce qui concerne l'art militaire ; *Sagesse* ce qui regarde les *Sciences; Amour* s'occupe de la nourriture, des vêtements, de la génération et de l'éducation ».

Tout est réglé, par l'intervention de la science, comprenant l'astrologie. Un vaste système d'éducation scientifique est organisé. La communauté existe y compris celle des femmes; mais celle-ci réglée d'après des principes qui nous éloignent bien du catholiscisme. Les générateurs sont choisis soigneusement et l'heure même de leur rapprochement d'après des règles astrologiques précises, en même temps que d'après des considérations médicales; quant aux rapprochements irréguliers et sans but, ils ont lieu avec des femmes stériles, ou enceintes.

Cette évolution des utopies s'est continuée et manifestée par d'autres œuvres dont je puis seulement citer quelques-unes. Le *Télémaque* est une des plus célèbres. Il en circula des copies manuscrites dès 1698. L'ouvrage fut imprimé à La Haye en 1699 et eut un succès prodigieux dans toute l'Europe. Les éditions se multiplièrent avec une très grande rapidité. Outre le charme un peu traînant de l'œuvre, on y vit une critique du système politique de Louis XIV; lui-même le comprit ainsi et en fut profondément blessé. La première édition correcte faite sur le manuscrit même de l'auteur ne parut qu'en 1717, après la mort de Louis XIV et celle de Fénelon.

Le *Télémaque* nous présente, plus que les deux œuvres précédentes, le caractère d'un poème utopique. La coordination en est d'une très grande simplicité, étant admise, bien entendu, la théorie polythéique. Minerve, ce type admirable de la déesse antique, sous la forme de Mentor, accompagne le jeune Télémaque, fils d'Ulysse, à la recherche de son père. Le monde antique de la Méditerranée, les Phéniciens, l'Egypte, les Grecs, sont ainsi soumis à l'investigation d'une nature supérieure, qu'éclaire par des leçons tirées de l'expé-

rience l'esprit du jeune homme destiné au gouvernement. A Salente règne Idoménée; Mentor l'aide à organiser sa ville, y systématise la vie sociale. La population est partagée en classes distinctes, coordonnées et subordonnées les unes aux autres et même caractérisées par des habillements différents et légalement prescrits. On est frappé en lisant le *Télémaque*, de même que Thomas Morus et Campanella, d'un principe qui leur est commun et qui est la plus haute caractéristique de la transition révolutionnaire, à savoir la confusion des deux pouvoirs. Tout est prescrit par des lois établissant un régime fixe et immuable. L'on n'a pas assez compris que la conception de la division des deux pouvoirs est, au fond, corrélative à celle d'évolution. La confusion des deux pouvoirs, c'est nécessairement l'immobilisme. Il est intéressant de remarquer, dans un évêque catholique, cette méconnaissance de la division entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. C'est qu'en effet c'est par une sorte d'équilibre qu'au moyen âge a pu s'accomplir la division; elle n'est compatible au fond qu'avec la prépondérance de l'esprit positif.

L'on est frappé, dans le *Télémaque*, de ce grand vent d'humanité et de sagesse qui prévaut dans toute l'œuvre. Sous ce rapport, elle se lie au mouvement du XVIIIe siècle. Mais on est frappé aussi du caractère rétrograde des conceptions de Fénelon. Louis XIV était infiniment plus progressif que lui, précisément parce qu'il était plus réel. Le gouvernement du duc de Bourgogne eût constitué un mouvement en arrière, et surtout un retour à la prépondérance de la noblesse, ce qui était contraire à l'évolution même de toute notre histoire.

En Angleterre, un poème utopique, d'un caractère absolument différent de celui de *Télémaque*, parut en 1727. C'est le fameux *Voyage de Gulliver*, de Swift. Ici rien de bucolique. On voit que l'auteur a manié les hommes en politique et non en évêque. Le caractère expérimental de la construction esthétique paraît dans les circonstances tout à fait exceptionnelles où l'auteur place son héros. Je n'ai pas à faire ici l'analyse de cette œuvre remarquable; je veux seulement constater l'originalité profonde avec laquelle Swift fait la critique

des illusions auxquelles peut conduire l'application de la science à la pratique, et du rôle nécessaire de l'empirisme.

Les quelques considérations historiques que nous venons d'indiquer suffisent pour faire comprendre cette première forme du poème sociologique qui consiste dans l'utopie, et à laquelle l'avènement du Positivisme procurera certainement un grand avenir.

Abordons maintenant les poèmes directement sociologiques et dégagés du caractère utopique proprement dit ; ce qui ne veut pas dire de l'hypothèse, qui est la condition nécessaire de toute construction esthétique.

Virgile ouvre la marche, et, dans le sixième livre de l'*Enéide*, il a chanté, par un artifice spécial, l'évolution romaine. Il voit les âmes de ceux qui seront les héros de Rome; mais le tableau reste fort imparfait, si ce n'est dans les vers admirables où il caractérise si bien les deux civilisations grecque et romaine :

Excudent alii spirantia mollius æra,
Credo equidem : vivos ducent de marmore vultus;
Orabunt causas melius, cœlique meatus
Describent radio, et surgentia sidera dicent.
Tu regere imperio populos, Romane, memento.
Hæ tibi erunt artes, pacisque imponere morem,
Parcere subjectis et debellare superbos.

(D'autres peuples, je le crois, sauront mieux amollir et animer l'airain, et faire sortir du marbre de vivantes figures ; ils parleront avec plus d'éloquence, et décriront plus savamment le mouvement des cieux et le cours des astres. Toi, Romain, souviens-toi de soumettre le monde à ton empire; voici tes arts, à toi : imposer les lois de la paix, épargner les vaincus et dompter les superbes).

Ces vers sont, sans doute, fort beaux; néanmoins l'idéalisation romaine reste imparfaite et il y faudra le Positivisme.

Mais le grand poème du Dante reste le type le plus incomparable jusqu'ici dans l'évolution spontanée du poème sociologique. Toute la constitution catholique y est exposée, et

aussi son histoire dans ses phases principales. La relation du catholicisme avec l'histoire temporelle s'y trouve caractérisée. Le tout est fondu dans une construction esthétique, nullement abstraite et, au contraire, complètement concrète. Le tout rendu par une poésie merveilleuse, où l'image, avec une admirable précision, traduit l'idée. Dans cette construction il est bon de le remarquer, Dante, au lieu de s'abandonner à une sorte de vagabondage, s'assujettit aux lois les plus précises dans l'architectonique de son œuvre. L'*Enfer*, le *Purgatoire* et le *Paradis* constituent les trois parties de cette belle construction. Le poème contient cent chants; les deux dernières parties en contiennent chacune trente-trois et l'*Enfer* trente-quatre.

Dante accompagné de Virgile d'abord, et ensuite de Béatrice, dont l'idéalisation augmente à mesure qu'ils cheminent, parcourent ces trois parties du monde surnaturel.

L'Enfer est un cône dont les sections deviennent d'un rayon de plus en plus petit à mesure que Dante descend. Le Purgatoire est aussi un cône que Dante monte de la base au sommet; et enfin le Paradis une série de sphères, depuis celle de la lune jusqu'au ciel des étoiles fixes.

Naturellement c'est la doctrine métaphysique qui domine l'esprit de Dante dans sa grande œuvre; il ne pouvait en être autrement. Mais, par cette théorie, il rapproche un ensemble d'observations vraies et les aperçus les plus profonds et les plus positifs sur la nature humaine et sociale. L'œuvre n'a jamais été jusqu'ici ni dépassée, ni même approchée, et, en l'étudiant, on voit combien est justifiée la décision d'Auguste Comte, qui a consacré à Dante le mois de la poésie épique à l'évolution moderne.

Auguste Comte, qui était de plus en plus préoccupé de la fonction esthétique du Positivisme, fut conduit à concevoir le plan d'un poème où pût être représentée l'évolution de l'Humanité. Il est curieux de faire connaître à ce sujet ses idées, telles qu'il les a indiquées dans le quatrième volume de son *Système de politique positive* (tome IV, chapitre cinquième, à partir de la page 481) (1). Auguste Comte se propose de déter-

(1) Voir *Syst. de Pol. pos.*, t. IV, chap. v, à partir de la page 481.

miner le rôle de chaque élément de l'Occident dans l'établissement de l'état final de notre espèce. Il réserve à l'Italie un rôle prépondérant dans l'élaboration esthétique normale. Il concevait, du reste, que l'italien devait devenir la langue sacrée universelle, et il pensait que c'était dans cette langue qu'un poète italien devait fournir un pendant à *la Divine Comédie* en constituant le *Poème de l'Humanité*. C'est donc à un poète italien que doit appartenir, d'après la conception de Comte, l'épopée qui idéalisera toute l'évolution du passé.

« Cette participation (de l'Italie) résultera surtout d'une épopée sans exemple, qui caractérisera l'issue de la révolution occidentale, comme l'incomparable composition de Dante en institua le début. La langue destinée à l'universalité complétera ces titres en achevant de représenter le mouvement moderne, dernière phase de l'immense préparation qui devait graduellement remplacer la théocratie par la sociocratie ».

Auguste Comte définit ensuite le but et la nature de ce poème de l'Humanité : « Idéalisant la philosophie de l'histoire, le *Poème de l'Humanité* caractérisera toutes les phases de la vie préparatoire, prolongée jusqu'à l'avènement de l'état final ».

Auguste Comte, qui avait le sentiment profond du caractère concret de toute construction esthétique, s'est demandé de quelle manière et dans quel cadre il pouvait placer la représentation esthétique de l'évolution humaine, dont le caractère est jusqu'ici si profondément abstrait. Voici, à cet égard, sa belle et ingénieuse conception qui repose sur la crise cérébrale qu'il avait subie. Dans cette crise, en effet, parti de l'état positif, il avait successivement parcouru, en descendant, la phase théologique, monothéique, puis polythéique, pour arriver à l'état pleinement fétichique. Puis, dans la période de retour, il avait suivi le mouvement en sens inverse, en remontant de l'état fétichique jusqu'à l'état positif. La peinture de cette évolution d'une grande âme lui paraissait permettre la représentation concrète de l'évolution humaine. Mais écoutons-le lui-même :

« L'institution esthétique d'une telle épopée repose sur la

crise cérébrale que j'ai décrite à la fin du premier chapitre du volume précédent, et pendant laquelle, après avoir rapidement descendu l'échelle sociologique, je la remontai lentement. Ainsi s'accomplit, suivant tous les âges, une double course, équivalente à l'excursion simple de Dante parmi les divers milieux. Mais un voyage purement statique et, dès lors, incapable de retour, ne comportait pas des contrastes comparables à l'opposition dynamique entre mes trois mois de descente et mes cinq mois d'ascension. » (1).

Auguste Comte a appliqué au plan de ce poème la théorie subjective des nombres ; j'ai suffisamment développé ce sujet dans diverses circonstances. Le poème se composerait, d'après ces principes, de treize chants. Le chant préliminaire aurait pour but d'idéaliser l'unité cérébrale ; on montrerait ensuite la perturbation de l'équilibre de l'âme. Il est évident que cette perturbation devrait être analysée dans le cas, bien concret, d'une nature supérieure ; et la nature supérieure est ici Auguste Comte. Ce n'est, en effet, que dans le cas d'un pareil homme que la perturbation de l'équilibre cérébral et le retour à l'état normal peut donner lieu à la construction esthétique d'une telle évolution. Les trois chants suivants représentaient la descente mentale et morale : 1° vers l'état monothéique ; 2° de l'état monothéique à l'état polythéique ; 3° et finalement le retour à l'état complètement fétichique. Les huit chants suivants représenteraient poétiquement le retour. D'abord le retour vers l'unité cérébrale, et là se peindrait toute l'évolution ascensionnelle de l'Humanité. On verrait la préparation vers l'état normal par le fétichisme, l'astrolâtrie, la théocratie, l'essor spéculatif, le polythéisme social, le monothéisme défensif, la civilisation féodale et le mouvement moderne. Enfin le treizième chant représenterait l'arrivée d'une grande âme à l'état pleinement normal au point de vue de la vie affective, spéculative et active.

De nombreuses conditions sont évidemment nécessaires pour réaliser d'une manière supérieure une si grande créa-

(1) *Syst. de Pol. pos.*, t. IV, p. 482, 483.

tion. Il y faudra d'abord un poète d'un génie supérieur; il faudra ensuite que l'évolution positiviste soit devenue profondément familière aux esprits cultivés, comme cela a eu lieu dans le cas de Dante. Car, dans une telle construction esthétique, il faudra que chaque phase de l'évolution de l'Humanité manifestée en une seule âme se traduise par des cas concrets et des images corrélatives; ce qui supposera un poète dans la plénitude de l'âge, ayant par conséquent l'initiation scientifique et philosophique suffisante, avec l'étendue des connaissances et néanmoins la fraîcheur d'une vaste imagination et des émotions de la jeunesse. C'est donc là le lot de l'avenir. Il était bon néanmoins de donner cette analyse de la conception de Comte, afin de bien définir et de bien faire comprendre ce que j'appelle le poème sociologique.

Auguste Comte néanmoins, selon son énergique habitude, conçut le hardi projet de donner lui-même une première réalisation d'un tel projet. Celui-ci avait été publié en 1854, dans le tome IV du *Système de politique positive;* mais, dès l'année suivante, Comte indiquait dans sa *Onzième Sainte Clotilde* la modification à son projet primitif : « Elle me prépare (l'année 1854-1855) au régime de digne retraite qui doit commencer en 1865, après toutes mes publications essentielles, y compris la sainte correspondance, précédée des nobles biographies *et peut être suivie de l'ébauche poétique.* »

Et l'année suivante (1856), dans sa *Douzième Sainte Clotilde* (1), il écrit : « Déjà *j'ai* suffisamment précisé le plan du seul volume qui me restât à jalonner et déterminé les dédicaces de tous, y compris celui de la Sainte Correspondance, et même le *poème* dont j'espère la faire immédiatement suivre. » Auguste Comte m'a confié que c'était à moi que le poème serait dédié.

Le sujet que je traite est encore trop nouveau et exposé à des idées trop confuses pour que je ne cherche pas à l'éclairer par le plus grand nombre possible d'exemples. C'est ce

(1) Testament d'Auguste Comte suivi des documents qui s'y rapportent, Paris, 1884.

qui me conduit à parler de l'œuvre d'un célèbre romancier français, M. Gustave Flaubert : *La Tentation de saint Antoine* (1).

Ce poème en prose, ou ce roman, me paraît présenter, en effet, un exemple de poème sociologique. C'est une tentative sans doute spontanée, quoiqu'il semble que Gustave Flaubert n'ait pas été absolument étranger à la connaissance du Positivisme. Il paraît même avoir eu des idées analogues à celles d'Auguste Comte sur la nécessité d'assujettir la prose à des lois régulières de construction qui la rapproche de la poésie.

L'ouvrage de *La Tentation de saint Antoine* se compose de sept parties fort bien coordonnées et dans lesquelles il encadre l'évolution d'une série régulière d'états d'une âme déterminée. Dans ces états successifs de l'âme de saint Antoine se trouve retracée l'évolution mentale même de notre espèce, conçue plus ou moins complètement et autant que pouvait le comporter sans contradiction l'âme du célèbre solitaire.

Gustave Flaubert, en effet, a choisi saint Antoine pour peindre une évolution générale dans les états successifs d'une âme particulière. Ces états successifs étant une série coordonnée d'hallucinations, le choix de saint Antoine était, sous ce rapport, suffisamment heureux, puisque la vie solitaire exceptionnelle de ce saint célèbre devait disposer à un pareil état.

Dans la première section du poème, le problème se trouve nettement posé. Saint Antoine est seul dans sa solitude brûlante. Depuis longtemps privé de toute visite et même des secours matériels les plus indispensables, Antoine remémore sa vie, son passage à Alexandrie, l'instruction que lui donna Didyme et les contacts qu'il eut dans cette grande ville où tout était représenté et qui a offert le pandémonium le plus singulier que nous offre l'histoire. Il y avait éprouvé toutes sortes de contacts et par suite conservé la trace de toutes sortes d'idées. Puis le voilà ayant abandonné la famille, brisé les liens d'une première affection, dans cette vie d'exci-

(1) Gustave Flaubert, *la Tentation de Saint Antoine*, édition définitive, Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle, 1890, 1 vol. in-8°.

tation ou de sédation exceptionnelle. Il est dans cet état de sécheresse de l'âme que les mystiques ont si bien décrite et où la grâce manque. La douleur, les besoins matériels par trop inférieurs aidant, l'équilibre cérébral se trouve définitivement rompu et, dans cette nuit d'Egypte, au bord du désert, dans la solitude absolue, il passe par une série d'hallucinations coordonnées qui durent jusqu'au jour où le soleil et la lumière ramènent le calme.

La perturbation de l'équilibre cérébral se manifeste par l'ordre moral, par une série de ce que le catholicisme a appelé des tentations. Celles-ci sont en effet des excitations de nos fonctions morales dont la théorie des sept péchés capitaux nous offre une coordination remarquable, quoique inférieure à ce que permettra la théorie positive. Alors saint Antoine passe par une série d'états pathologiques de l'instinct nutritif et, légèrement, de l'instinct sexuel, de l'amour des richesses, de l'instinct destructeur, de l'orgueil et de l'ambition. Toutes ces passions sont excitées et satisfaites par des images d'hallucination, dans lesquelles son âme trouve satisfaction.

Mais bientôt le démon, sous la forme de son ancien disciple, Hilarion, vient enfin produire la plus terrible des perturbations, c'est-à-dire celle qui porte sur l'équilibre mental proprement dit : la tentation sur la foi. C'est la succession de ces perturbations de l'équilibre mental qui constitue la plus grande partie de l'œuvre de Gustave Flaubert, les tentations morales n'ayant été au fond qu'un préambule.

Saint Antoine est d'abord soumis à la vue de toute la série des hérésies, par la succession de l'apparition de ceux qui les ont fondées. L'équilibre mental catholique se trouve ainsi soumis au terrible ébranlement de toutes les doctrines qui l'ont combattu, en s'appuyant néanmoins sur un point de départ commun. Mais bientôt la tentation se généralise. Saint Antoine voit apparaître successivement des représentants des doctrines de l'Inde, brames, bouddhistes, dieux et prophètes de la Perse, de l'Asie-Mineure, de l'Egypte, de la Grèce et de Rome, et le démon suggère la comparaison de ces doctrines et parfois leur similitude avec la doctrine catholique.

Bientôt le démon livre un combat plus grave encore, en mettant en opposition avec le même dogme catholique une première ébauche du dogme scientifique. Le diable l'emporte au milieu des étoiles. « Elles s'attirent en même temps qu'elles se repoussent. L'action de chacune résulte de l'action des autres et y contribue, — sans le moyen d'un auxiliaire, par la force d'une loi, la seule vertu de l'ordre.

« *Antoine.* — Oui ! mon intelligence l'embrasse, c'est une joie supérieure aux plaisirs de la tendresse. Je halète stupéfait devant l'énormité de Dieu.

« *Le diable.* — Comme le firmament qui s'élève à mesure que tu montes, il grandira sous l'ascension de ta pensée ; — et tu sentiras augmenter ta joie, d'après cette découverte du monde, dans cet élargissement de l'infini.

« *Antoine.* — Ah ! plus haut ! plus haut ! toujours !... Quel est le but de tout cela?

« *Le diable.* — Il n'y a pas de but... » (1).

Gustave Flaubert étant, semble-t-il, partisan d'un transformisme sans limites, soumet la pensée de saint Antoine à une tentation finale en le faisant assister aux productions sans limites, dans une variété presque sans règles, de la matière en activité. Et l'œuvre se termine ainsi :

« *Antoine* délirant : Oh ! bonheur ! bonheur ! j'ai vu naître la vie, j'ai vu le mouvement commencer. Le sang de mes veines bat si fort qu'il va les rompre. J'ai envie de voler, de nager, d'aboyer, de beugler, de hurler. Je voudrais avoir des ailes, une carapace, une écorce, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps, le diviser partout, être en tout, m'émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, couler comme l'eau, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sous toutes les formes, pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la matière, — être la matière ! »

« Le jour enfin paraît ; et comme les rideaux d'un tabernacle qu'on relève, des nuages d'or en s'enroulant à larges volutes découvrent le ciel.

(1) *La Tentation de saint Antoine*, p. 252, 254.

« Tout au milieu, et dans le disque même du soleil rayonne la face de Jésus-Christ.

« Antoine fait le signe de la croix et se remet en prières. »

Au fond, c'est ce que saint Antoine avait de mieux à faire; car il n'a pas dans tout cela à substituer à l'équilibre catholique un équilibre cérébral supérieur. Mais, d'un autre côté, l'on voit toute l'instabilité et, par suite, la durée passagère de la théorie catholique.

Gustave Flaubert veut sans doute célébrer le triomphe final de la synthèse objective, mais en réalité son poème ne donne nullement la sensation suffisante d'un pareil avènement. S'il avait été profondément pénétré des doctrines positivistes, Gustave Flaubert eût fait sans doute une œuvre supérieure à celle-là. Néanmoins, il était bon de signaler cette tentative pour bien caractériser la nature de la poésie sociologique en complétant la série des efforts spontanés auxquels elle a donné lieu. C'est dans cette série que vient se placer le poème de *Faust*, dont la conception positive ressortira nettement des théories que je viens d'exposer.

III

Faust.

Le *Faust* est, à mon avis, une tentative remarquable, mais avortée, d'un poème sociologique; c'est-à-dire d'une construction esthétique destinée à représenter non seulement l'individu et un évènement, mais surtout une partie de l'ensemble du passé humain, le tout terminé par une conception idéale de l'état normal. C'est cette théorie que je veux développer ici sommairement. Auparavant rappelons quelques notions biographiques sur Gœthe, afin d'encadrer son œuvre dans des conditions précises de temps et de lieu.

Gœthe (Jean-Wolfgang) est né à Francfort-sur-le-Mein, le 28 août 1749, à midi, et il est mort à Weimar, au mois de mars 1832, à l'âge de près de 83 ans. La vie de Gœthe se

partage en deux parties : la première, de 1749 à 1776 est la période avant Weimar, elle dure 27 ans ; et la seconde, de 1776 à 1832, est celle où Gœthe, installé à Weimar, arrive, avec le prince Charles-Auguste, à faire de cette petite ville la véritable Athènes de l'Allemagne, en y déterminant le concours permanent ou passager des hommes les plus éminents : Schiller, Herder, Wieland, Fichte, etc., etc.

La première période de sa vie est vraiment fondamentale ; c'est celle de la véritable incubation où son génie pose toutes les bases de l'œuvre qu'il a ensuite graduellement développée. Après son éducation universitaire à Francfort, à Leipsig, à Strasbourg, il revient dans sa ville natale en 1771. Après diverses productions poétiques secondaires, il débute, en 1773, par *Gœtz de Berlichingen;* en 1774, il publie *Werther* et à peu près à la même époque il conçoit *Faust*, dont la construction devait l'occuper toute sa vie, puisqu'elle n'a été terminée qu'en 1831. *Werther* indiquait une âme qui avait perdu son équilibre, puisque, proclamant la prépondérance de la passion sur la raison, elle manquait de véritable destination. L'œuvre eut en Europe un grand succès, et même en France, où cependant l'on poursuivait trop énergiquement un grand but social pour véritablement comprendre le suicide. La vie, pour nos grands esprits du XVIIIe siècle, avait une trop haute et puissante destination pour qu'on voulût la supprimer artificiellement. Mais ce n'était là pour Gœthe qu'un état passager. Appelé en 1775 à Weimar, Gœthe s'y installa. Lié à une destination pratique, il la combine avec son évolution poétique et scientifique. Il avait trouvé une destination ; et il put ainsi développer tous les aspects d'une nature profondément synthétique. Sans doute, cette destination manquait de précision ; la situation mentale et sociale de l'Allemagne ne le comportait pas ; et il fallut toute la force naturelle de l'esprit et du caractère de Gœthe pour rémédier aux inconvénients de son milieu sociologique. De là sont venues les accusations superficielles d'impassibilité, d'égoïsme et d'insensibilité, dont les Allemands surtout ont accablé ce grand homme. Son amitié pour Schiller, si dévouée et si profonde, répond au dernier de ces reproches ; et sa pré-

tendue impassibilité tenait à cet esprit synthétique qui aurait voulu tout comprendre et tout embrasser, dans une situation qui ne comportait pas néanmoins la réalisation d'un tel but. C'est grâce à une résignation systématique qu'il a pu maintenir en lui un suffisant équilibre cérébral; équilibre très difficile pour les intelligences activement développées et puissantes qui veulent tout embrasser. Cette résignation, il la faisait reposer, comme il nous le dit lui-même dans ses mémoires, sur la conception des lois immuables qu'il avait puisée dans la lecture de Spinoza.

Il débuta d'abord par le romantisme, qui n'est autre chose, au fond, que l'art se développant dans des conditions vagues et sans véritable destination, se traduisant par une architectonique esthétique sans précision. Mais un génie tel que Gœthe ne pouvait rester dans une telle situation; et nous le voyons essayer d'en sortir peu à peu par une étude continue des chefs-d'œuvre de la Grèce. Il cherche ainsi un équilibre esthétique, entre le vague et l'indétermination de ses débuts et la précision des formes classiques. Il va en Italie chercher, dans la contemplation des chefs-d'œuvre de l'art plastique, peinture, sculpture et architecture, la satisfaction et le perfectionnement d'une telle disposition. Il embrassait ainsi, au moins synthétiquement, l'ensemble des beaux-arts, dont la systématisation ne pouvait appartenir qu'au Positivisme. Il conçut très insuffisamment l'industrie et la politique; et il fut préoccupé de philosophie. Sans arriver à une coordination impossible, son esprit oscilla autour de la doctrine de Spinoza, qui avait le très grand avantage de se lier pour lui à un fétichisme puissant, quoique trop inconscient. Gœthe fut donc une grande nature synthétique qui, se développant sans cesse, ne put jamais néanmoins arriver à une véritable systématisation, même passagère, donnant à son cerveau un équilibre vraiment stable. *Faust* et sa construction traduisent très bien cet état cérébral de Gœthe. Quoique inférieur à notre grand Diderot, et par sa nature et par son milieu sociologique, il lui est néanmoins comparable. Nous pourrions suivre un tel parallèle, qui a été vaguement entrevu avant nous, mais notre travail ne comporte pas à cet égard de

longs développements ; nous en fournirons néanmoins quelques vues précises dans l'examen de *Faust*, que nous allons exposer :

Faust n'est pas une construction esthétique d'une simple venue ; elle a été faite de pièces et de morceaux, liés entre eux d'une manière souvent bien légère. L'on sait que le *Faust* se compose de deux parties : la première est une œuvre de la pleine jeunesse de Gœthe ; il la conçut en même temps que *Werther*, dès 1772, et quoique cette œuvre ait une toute autre unité que la seconde partie de *Faust*, elle a été néanmoins dans une certaine mesure faite aussi de pièces et de morceaux. Gœthe avait vingt et quelques années quand il publia les premiers fragments de *Faust* en un petit volume, contenant l'introduction, moins quelques pages, et presque toutes les scènes de Marguerite. Ce ne fut qu'un peu tard qu'il publia le tout, avec la scène de l'écolier, de la sorcière, celle de l'auberge d'Auerbach et quelques autres (1).

D'après la déclaration de Gœthe, dans ses conversations recueillies par Eckermann, il résulte que la première conception du second *Faust* date déjà de 1779. Il l'élabore graduellement, jusqu'en 1831, presque à la veille de sa mort, où son travail est enfin terminé. Aussi Sainte-Beuve parlant de la vieillesse de Gœthe disait : « Il ne créait plus ; — je n'appelle pas création cette seconde et éternelle partie de *Faust*. » — Cette longue élaboration, par parties isolées, et pour une œuvre d'art, marque en effet une véritable incohérence et une insuffisance dans la construction. Ainsi, en 1800, il écrit à Schiller, qu'il s'occupe spécialement du type d'Hélène, qui doit être aimée de Faust, comme une représentation de la beauté plastique et comme un symbole, à ce qu'il prétend, de la possibilité d'une sorte d'alliance des classiques et des romantiques. Eckermann nous fait assister à cette création graduelle et confuse en nous racontant comment, depuis 1826 jusqu'en 1831, Gœthe lui communiquait successivement les diverses scènes de son œuvre, cousues entre elles par un fil très léger. Ainsi, le cinquième acte a été fait avant le quatrième.

(1) Voir l'introduction de Henry Blaze dans sa traduction de *Faust*.

Il n'est pas étonnant, d'après cela, que le second *Faust* nous offre une construction esthétique si imparfaite et manquant de la qualité supérieure d'une œuvre d'art : la cohésion des parties, pour former un tout que l'esprit puisse embrasser, en y subordonnant l'étude et l'appréciation des détails. L'impression est confuse, et l'on ne peut goûter que charque partie séparément. On ne voit pas pourquoi l'œuvre se termine ; elle pourrait continuer indéfiniment, et elle finit parce qu'il faut bien finir. La scène mystique qui est la conclusion de l'œuvre apparaît comme une sorte de placage, du reste très curieux, et qui nous permettra quelques observations, surtout par la comparaison que nous en ferons avec l'idéal tracé par Auguste Comte.

Quelle idée Gœthe, qui était doué d'un grand esprit philosophique et qui réfléchissait sur ses œuvres, s'est-il faite de *Faust* ? Au fond, il n'a jamais pu aboutir à ce sujet. Dans une conversation du dimanche 6 mai 1827, Eckermann interroge Gœthe sur l'idée générale qui l'avait dirigé dans la construction de *Faust*. « Vous venez me demander, disait Gœthe, « quelle idée j'ai cherché à incarner dans mon *Faust !* « Comme si je le savais, comme si je pouvais le dire moi-« même ! *Depuis le ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer ;* « voilà une explication, s'il en faut une ; mais cela, ce n'est « pas l'idée, c'est la marche de l'action ». Eckermann, dans une autre circonstance, dit naïvement que sur *Faust* Gœthe gardait son secret ; je le crois bien, c'est qu'au fond il n'en avait pas à révéler. Sans doute, une œuvre d'une construction esthétique ne doit pas être la réalisation d'une idée abstraite ; mais elle doit constater toujours un ensemble concret et synthétique et bien déterminé, comme la *Divine Comédie* du Dante, par exemple. Cette conception d'ensemble manque précisément au *Faust*, et c'est par là une œuvre insuffisamment élaborée, et qui ne peut être, à cause de cela, placée dans les œuvres de premier ordre dont s'honore notre espèce. Gœthe a entrevu très confusément un ensemble qu'il n'a su ni saisir ni dominer.

Il semble, d'après cela, que la prétention que j'affiche de donner une théorie positive du *Faust* peut paraître singulière,

et que le projet de démêler dans cette œuvre célèbre ce que Gœthe n'a pas su y voir nettement est entaché d'une certaine outrecuidance; il n'en est rien cependant. La création du Positivisme a posé les bases d'une théorie scientifique de la Société et de l'Homme, qui, maniée par un esprit suffisamment préparé et attentif, permet d'apprécier des états cérébraux qu'ont subis des intelligences souvent supérieures, qui auraient été néanmoins incapables d'en donner une véritable théorie. C'est ainsi que nous pouvons juger l'état théologique et métaphysique des hommes qui nous ont précédés, beaucoup mieux qu'ils n'auraient pu le faire eux-mêmes. La science positive seule peut résoudre de tels problèmes.

Cela me fait revenir à la théorie sur les états implicite et explicite de l'entendement, que j'ai publiée, il y a bien des années déjà, dans la *Revue occidentale*, et que j'avais exposée d'ailleurs préalablement dans mes cours et conversations, suivant ma constante habitude. La conception implicite est synthétique, mais sans être systématique; c'est-à-dire que les diverses parties sont représentées dans leur cohésion, sans que cela résulte d'une analyse préalable et abstraite de chacune de ces parties et des lois de leur liaison. L'état pleinement explicite, au contraire, est systématique et résulte de la connaissance isolée des lois de variation de chacun des phénomènes qui concourent. Entre ces deux états, du reste, s'intercale toute une série d'états intermédiaires entre l'état pleinement implicite et celui qui est complètement explicite. Je dois apporter maintenant un perfectionnement important à cette théorie, en la précisant davantage, d'après une application nouvelle à ce cas, de la théorie cérébrale d'Auguste Comte. Celui-ci, comme on sait, décompose le travail de la construction mentale d'après les matériaux fournis par la sensation ou les émotions intérieures, en deux opérations : la *contemplation* et la *méditation*. La *contemplation* peut être ou concrète d'abord, et ensuite abstraite, et la *méditation* inductive et déductive. A mon avis, l'état implicite de l'entendement consiste précisément dans l'emploi primordial de la contemplation concrète et l'état plus ou moins explicite ré-

sulte de l'application successive de la contemplation abstraite et de la méditation inductive et déductive.

Mais, avant que j'eusse accompli cette théorie fondamentale de l'*implicité* et de l'*explicité* de l'entendement, celle-ci n'en avait pas moins gouverné le cerveau humain ; car on ne créée pas les phénomènes en les constatant et en découvrant les lois. Précisément, nous allons voir, dans la théorie que Gœthe se faisait de l'art, qu'il subissait, sans pouvoir l'analyser complètement, ce que ne permettait pas l'état de l'esprit humain à son époque, la distinction entre l'*implicité* et l'*explicité*.

Gœthe prétendait que la connaissance du monde était innée chez le vrai poète, et que pour le peindre il n'avait besoin ni de grandes expériences ni de longues observations. « J'ai écrit, disait-il, mon *Gœtz de Berlichingen* quand j'a-« vais 22 ans, et dix ans plus tard, j'étais étonné de la vérité « de mes peintures. Je n'avais rien connu par moi-même, « rien vu de ce que je peignais, je devais donc posséder par « anticipation la counaissance des différentes conditions hu-« maines. En général, avant de connaître le monde exté-« rieur, je n'éprouvais de plaisir qu'à reproduire mon monde « intérieur. Lorsque plus tard je vis que le monde était réelle-« ment comme je l'avais pensé, il m'ennuyait, et je perdis « toute envie de le peindre ». Une autre fois, Gœthe disait : « Il y a dans les caractères une certaine nécessité, certains « rapports, qui font que tel trait principal entraîne tel trait « secondaire. On apprend cela fort bien par l'expérience, « mais chez certains individus cette science peut être innée... « C'est ainsi que Gœthe disait de Byron que le monde était « pour lui transparent et qu'il pouvait le peindre par pres-« sentiment...»

Eckermann, qui rapporte ces conversations, fait des objections : « Si votre Excellence soutient, dis-je alors, que le « monde est inné dans le poète, elle ne parle sans doute que « du monde intérieur, et non des phénomènes et des rap-« ports ; par conséquent, pour que le poète puisse tracer « une peinture vraie, il a besoin d'observer la réalité. — Oui, « certainement, répondit Gœthe, les régions de l'amour, de

« la haine, de l'expérience, du désespoir, toutes les nuances de « toutes les passions de l'âme, voilà ce dont la connaissance « est innée chez le poète, voilà ce qu'il sait peindre. Mais il « ne sait pas d'avance comment on tient une cour de jus- « tice... Je pouvais bien, par pressentiment, avoir sous ma « puissance, pour Faust, les sombres émotions de la fatigue « de l'existence; pour Marguerite, les émotions de l'amour ; « mais avant d'écrire ce passage : Mais quelle tristesse ! le « cercle incomplet de la lune décroissante se lève dans une « vapeur humide, il me fallait observer la nature. »

« Dans tout *Faust*, dis-je, il n'y a pas une seule ligne qui « ne porte des traces évidentes d'une observation attentive « du monde et de la vie, et rien ne peut rappeler que tout « vous a été accordé en présent, sans les trésors de l'expé- « rience.

« C'est possible, dit-il, mais si je n'avais pas déjà porté « en moi le monde par pressentiment, avec les yeux ouverts « je serais resté aveugle et toutes mes recherches et toute « mon expérience n'auraient été qu'une fatigue stérile et « vaine. La lumière est devant nous et les couleurs nous en- « tourent; mais, si nous n'avions pas déjà la lumière et les « couleurs dans nos yeux, nous ne les apercevrions pas en « dehors de nous » (1).

Cette singulière théorie métaphysique de Gœthe repose sur des phénomènes observés, quoique mal expliqués. Ce qu'il appelle pressentiment ce sont nos aptitudes cérébrales, perfectionnées par un long exercice et aussi par une accumulation antécédente de multiples connaissances, et qui, restant latentes dans le cerveau, reparaissent sous une impulsion extérieure ou intérieure pour se combiner avec de nouvelles observations. La rapidité même du mouvement cérébral, qui devient presque inconscient chez les natures bien douées, est représentée par Gœthe, par sa théorie métaphysique de l'innéité et du pressentiment. Quant à ce qu'il dit à propos du

(1) Conversations de Gœthe recueillies par Eckermann. — Conversation du 26 février 1824.

Gœtz de Berlichingen, où il prétend qu'à 22 ans il a peint le monde tel que l'expérience le lui a révélé plus tard, il ne fait qu'appliquer inconsciemment la double théorie de l'implicité et de l'explicité. Il est clair que Gœthe a pu, par une première contemplation d'ensemble, représenter un phénomène que l'expérience ultérieure lui a rendu plus tard explicite. Et il est très intéressant de saisir sur un même esprit et sur une même œuvre émanant de lui le passage de l'implicite à l'explicite. Aussi Gœthe, s'il vivait, nous pardonnerait, sans doute, d'appliquer à Faust sciemment ce qu'il a fait lui-même, sans pouvoir en donner la théorie, dans l'appréciation de *Gœtz de Berlichingen*.

Au fond, quand on analyse avec plus de précision le travail intellectuel qui s'accomplit dans le cas que nous venons d'examiner, on peut, d'après la théorie cérébrale, se l'expliquer. Par une contemplation concrète on saisit l'ensemble et les détails d'un phénomène, et quand on est convenablement doué pour l'action de la contemplation abstraite, on saisit les traits fondamentaux et prépondérants; on a ainsi les bases de la construction esthétique.

Ainsi Gœthe avait, par son expérience personnelle, car il préparait *Wertbher*, la connaissance des diverses émotions de l'amour, du dégoût de la vie. D'un autre côté, il connaissait, par les légendes orales et écrites, l'histoire de ces savants du moyen âge qui poursuivaient les secrets de la nature et la puissance qu'elle donne, il eut ainsi les bases de la construction du premier *Faust*, grâce, bien entendu, à un génie puissant et exercé. Quand, plus tard, de nouvelles méditations et l'étude de Spinoza eurent étendu son esprit et ses connaissances, il conçut l'idée de faire parcourir à son second *Faust* une série d'états qui devaient le conduire à un état plus élevé d'équilibre cérébral.

Les esprits trop analytiques ne comprennent pas l'action de cet esprit d'ensemble dont j'ai donné la théorie, et ils confondent trop la conception esthétique avec une analyse plus ou moins scientifique. Je veux rappeler, à cet égard, une anecdote caractéristique : Je me trouvais, vers 1845, un soir, chez Auguste Comte avec Thalès Bernard, qui fréquen-

tait Béranger. Celui-ci critiquait Walter Scott et prétendait que son œuvre d'*Iwanhoë* devait être bien insuffisante puisqu'il n'avait eu pour la faire, et il le savait pertinemment, que pendant bien peu de temps les documents nécessaires. C'est là, dit Auguste Comte, une théorie de chansonnier.

Quelle que soit, du reste, la nature de la théorie esthétique de Gœthe, nous devons, à notre tour, en exposer une sur l'équilibre cérébral, surtout mental, qui nous permettra de juger l'œuvre de Gœthe, car notre théorie contiendra l'exposition des lois nécessaires et générales qui règlent l'activité du cerveau auxquelles on obéit le plus souvent d'une manière absolument inconsciente.

L'intelligence humaine dans ses constructions représente la marche des évènements du monde, de l'homme et de la société, avec le degré d'approximation que comportent l'époque et l'individu. Quand la construction est complètement positive et satisfaisante, la succession de nos idées représente celle des choses; il y a alors équilibre stable de la mentalité. Si, au contraire, la représentation est insuffisante, l'équilibre est instable, au moins au bout d'un certain temps; c'est ce qui a lieu à l'état théologico-métaphysique. Mais l'équilibre mental se lie toujours nécessairement à l'état de nos sentiments et de notre caractère. Il en résulte alors l'équilibre cérébral complet. Sa stabilité dépend nécessairement de sa corrélation avec la situation cosmologique, sociologique et morale.

Mais il est évident que l'équilibre mental dépend du degré de culture de l'individu; et qu'il est d'autant plus difficile à obtenir qu'il faut représenter un ensemble de vues et d'idées plus compliqué. Il est certain que l'équilibre mental d'un chat est bien plus facile à obtenir pour la durée de sa vie que celui d'un esprit philosophique qui veut embrasser le passé, l'avenir et le présent, soit du monde, de la société ou de l'homme, d'après un ensemble de connaissances qu'il intéresse à une multitude de choses plus ou moins bien connues.

Il résulte évidemment de ces considérations que l'on peut, dans une construction esthétique par exemple, représenter

l'ensemble des phénomènes sociologiques ou même la succession des phénomènes cosmiques, par la succession même des divers états d'équilibre mental ou cérébral d'un seul individu. C'est la conception d'après laquelle la poésie sociologique a pu être instituée. Du reste, il faut observer, en passant, que toute poésie quelconque représente un équilibre cérébral dans des conditions déterminées.

Il y a, d'après cela, deux méthodes différentes que l'on peut employer dans la construction esthétique d'un poème sociologique. Elle peut être, en effet, ou objective ou subjective, quoiqu'il y ait toujours un certain degré de combinaison ; mais je caractérise par l'élément prépondérant. L'on peut, en effet, représenter une succession sociologique en plaçant une intelligence déterminée dans une série de situations extérieures ; c'est la méthode employée par le Dante dans la *Divine Comédie*, quand il parcourt, accompagné de Virgile d'abord et de Béatrix ensuite, l'Enfer, le Paradis. Au contraire, la méthode est essentiellement subjective dans le cas du poème de l'*Humanité*, conçu par Auguste Comte, où l'évolution de notre espèce se trouve représentée par les divers états intellectuels et moraux d'un même cerveau, passant par une succession d'états d'équilibre qui représentent celle de l'Humanité elle-même. L'individu, dans ce cas-là, représente l'espèce, et c'est ce qui a, du reste, toujours lieu dans l'éducation, où l'enfant passe nécessairement, quoique très rapidement, par les divers états qu'a parcourus l'espèce elle-même.

Dans le *Faust* de Gœthe, ni l'une ni l'autre de ces méthodes n'est franchement employée : il y a la combinaison des deux. Sans doute, l'équilibre cérébral de Faust représente une succession plus ou moins bien comprise des divers états du passé et même de l'avenir, quoique bien insuffisamment. D'un autre côté aussi, Faust se trouve placé dans des situations objectives tout à fait distinctes, et dont la contemplation représente la variation des choses. Evidemment, l'esprit de Gœthe a suivi cette situation sans qu'il s'en rendît véritablement compte, tandis que dans le cas d'Auguste Comte il y avait conception systématique.

L'on connaît la base de la construction esthétique du *Faust*. Faust est un docteur métaphysique, du XVIe siècle probablement, qui s'associe avec Méphistophélès, un démon, qui l'aide à parcourir une série de situations, où il puisse arriver enfin à un équilibre cérébral stable, où il trouve la satisfaction de ses idées et de ses sentiments, dans le haut degré de développement que ceux-ci comportent. Dans cette succession d'états se trouve celle des croyances, des idées du passé, celles même de l'avenir; et c'est cela même qui fait de l'œuvre de Gœthe un poème sociologique. L'on peut remarquer que c'est le même artifice esthétique que celui employé par le Dante, qui emploie, en effet, le concours de deux personnages, dont l'un est principal et l'autre complémentaire. Cervantès avait employé un procédé analogue dans le *Don Quichotte* et en avait tiré, dans ce beau chef-d'œuvre, d'admirables résultats. L'on conçoit, en effet, quelle profonde peinture de la nature humaine peut avoir lieu, en exprimant l'effet d'une même situation, sur des cerveaux différents par leur culture, leurs antécédents et leur situation; outre les phénomènes intéressants qui doivent résulter de la réaction de ces deux natures l'une sur l'autre.

Voyons maintenant sommairement la réalisation effective dans le *Faust*. La première partie du *Faust* est en elle-même une œuvre terminée et que l'on peut concevoir sans la seconde partie. Nous voyons en effet dans la peinture du docteur Faust l'insuffisance de l'équilibre cérébral métaphysique, dans une intelligence très développée, qui cherche un état systématique, au lieu de celui que procure l'empirisme aux cerveaux qui ne sont dominés que par les nécessités et les conditions de la vie purement pratiques. Faust a étudié toute métaphysique et il a senti l'inanité de doctrines qui ne lui donnent aucune puissance effective sur les choses. Il a essayé de s'adresser aux sciences, qui passaient alors pour occultes, dont la magie était la haute expression et qui, préambule confus de la science positive, permettaient de mettre en jeu les puissances effectives de la nature. D'un autre côté, dans cette poursuite d'une systématisation abstraite et plus ou moins variée, les besoins du cœur et ceux de notre corps lui-

même n'ont reçu aucune satisfaction. Il y a donc là dans ce cerveau puissant insuffisance profonde de l'équilibre mental et moral ; de là, le désespoir et la décision de Faust, pour recourir au suicide, afin d'échapper à cette situation douloureuse, que ne peuvent éprouver les âmes vulgaires. Les sons des cloches qui annoncent Pâques ramènent l'esprit et le cœur de Faust au temps heureux où la foi lui suffisait et où ces enchantements, coordonnés par le catholicisme, constituaient un état équilibre heureux et suffisant. Ce début est de la plus haute et de la plus belle poésie ; c'est à la fois vrai, grand et nouveau. Mais la diversion ne pouvait être que passagère et l'état de perturbation dans l'équilibre cérébral de Faust persiste nécessairement. C'est alors que Méphistophélès, le démon, apparaît et vient conclure avec le docteur un pacte en vertu duquel il procurera, aux dépens de la vie future, le bonheur dans celle-ci. Ce bonheur consistera, non point à produire un équilibre mental convenable, combiné avec un équilibre satisfaisant du cœur et du corps, mais bien à développer enfin la satisfaction des sentiments et des besoins matériels.

Gœthe adopte franchement dans son œuvre le mélange de polythéisme et de fétichisme qui constitue les croyances aux démons et aux sorciers ; il y a eu là tout un ensemble de convictions, que le catholicisme n'a jamais pu supprimer et qui suppléait à son insuffisance dogmatique. Gœthe a toujours été préoccupé de pareilles doctrines et il me semble avoir eu grandement raison de les employer dans son œuvre ; elles étaient de nature fétichique et théologique, tandis que la magie proprement dite était plutôt de source positive. Gœthe, sans analyser la différence, l'a très bien sentie, et il a eu raison de peindre les variations de l'équilibre cérébral de Faust, dans un tel milieu intellectuel et moral, qui est dans une certaine harmonie avec son propre état.

Après avoir passé, sous la direction de Méphistophélès, par la contemplation des jouissances de ceux qui sont au degré élémentaire de la vie sociale, Faust arrive enfin rajeuni aux émotions profondes de l'amour. C'est là que se développe cette merveilleuse peinture de son amour pour Marguerite.

Sans doute, le type de celle-ci est à la vérité, un peu vulgaire; mais quelle profondeur dans la connaissance effective de la nature humaine! La peinture poignante des remords, des tristesses et des malheurs de Marguerite, est certainement un des beaux chefs-d'œuvre de l'art. Gœthe, du reste, affectionnait, et il y excellait, la peinture des positions modestes de la société; il a à cet égard une originalité propre, qu'il importe de signaler. Quoique la cohérence du premier *Faust* et son architectonique soient insuffisantes, les débuts et la fin de ce poème célèbre constituent un véritable chef-d'œuvre.

La première partie de *Faust* forme une œuvre complète et terminée et se concevrait très bien sans la seconde; la liaison des deux parties est véritablement insuffisante. Elle résulte bien plus de la volonté de Gœthe que de la nature des choses, c'est ce qu'il faut expliquer.

La seconde partie du *Faust* est composée de cinq actes, très mal liés entre eux et qui ne sont rattachés par aucune idée maîtresse suffisamment claire. Néanmoins, celle qu'on peut en dégager est celle-ci : Faust, toujours accompagné de Méphistophélès, poursuit la série de ses efforts pour arriver à un état d'équilibre plus complet et aussi plus stable. Il parcourt ainsi, ou objectivement ou par la pensée, sa course à travers la politique, l'évocation du passé qu'il cherche à comprendre et s'assimiler, et enfin, l'industrie, dans la dernière période de sa vie. La conclusion est presque puérile et montre nettement l'insuffisance de l'œuvre, car il meurt purifié on ne sait trop comment, ni pourquoi, car la transformation n'est nullement motivée; et son âme impérissable est transportée par les anges dans l'espace, au milieu des chœurs des bienheureux, où elle rencontre l'âme de Marguerite purifiée aussi; et l'un et l'autre, auprès de la Vierge mère, trouvent enfin la paix et la stabilité définitive que manifeste le chant final : *Chorus mysticus.*

« Le temporal, le périssable,
« N'est que symbole, n'est que fable:
« L'insuffisant arriva jusqu'ici.
« L'inexplicable
« Est accompli,

« L'inénarrable !
« Le *féminin éternel*,
« Nous attire au ciel (1).

Détaillons un peu maintenant cette analyse générale. Le premier acte s'ouvre en nous montrant Faust endormi, entouré d'esprits, et Ariel ordonne de le baigner dans les flots du Léthé, pour le purifier par l'oubli. Faust, réveillé, se sent rajeuni et il dit à la Terre : « Déjà tu commences à m'entourer « de volupté ; tu éveilles en moi, tu remues une résolution « puissante de tendre toujours et sans cesse vers l'existence la « plus haute. » Le voilà donc lancé dans la nouvelle carrière qui doit le conduire, dans sa pensée du moins, au plus haut développement cérébral. La conception du Léthé est empruntée à Dante, qui s'en sert dans le Purgatoire. Il est évident que cet artifice esthétique, dans le cas de *Faust*, rompt toute continuité et c'est là un défaut capital de son œuvre, où les situations et les divers états cérébraux se précèdent presque arbitrairement sans s'engendrer. Méphistophélès et Faust se rendent auprès de l'empereur, dont Méphistophélès devient à la fois le fou et le conseiller. Il tire l'empereur de sa situation difficile par l'invention du papier-monnaie ; et l'empereur rassuré songe à bien se distraire. La peinture de la vie politique ne brille pas précisément par la profondeur ; elle est représentée sous les aspects les plus vulgaires, que l'esprit révolutionnaire met surtout en évidence. Alors sous la direction de Méphistophélès, on organise des fêtes et ensuite une évocation magique, à laquelle participe Faust. L'on voit paraître les ombres des dieux et surtout des dieux secondaires de la Grèce, ses penseurs, comme Thalès, par exemple ; et enfin l'ombre de Pâris et d'Hélène. Faust n'est là que spectateur passif et l'on voit combien est insuffisante la participation de son intelligence à cette résurrection des conceptions du passé. Quant à lui, il évoque surtout les Mères : « Je vous adjure, ô mères qui trônez dans l'infini éter- « nellement solitaires, sociable pourtant, la tête ceinte des

(1) Le *Faust* de Gœthe, traduction par M. Henry Blaze, page 526, Paris, Charpentier, 1863.

« images de la vie actives, mais sans vie ! Ce qui fut jadis se « meut là, dans son apparence et sa splendeur, car il veut « être éternel. Et vous, vous savez répartir tout cela, ô puis- « sances suprêmes, pour la tente du jour et la voûte des nuits. « La vie agréable entraîne les rêves dans son cours ; le magi- « cien hardi s'empare des autres et dans sa générosité pro- « digue, plein de confiance, laisse voir à chacun les mystères « qu'il désire contempler. » Je vois dans cette conception des mères un sentiment profond, mais confus à la fois, de l'activité spontanée de la matière et un retour à l'état fétichique ; ce que l'on a désigné d'une manière si irrationnelle sous le nom de panthéisme ; car, au contraire, une telle conception est l'élimination radicale des dieux. Dans le second acte Faust revient dans son habitation primitive et Wagner, son premier disciple, est parvenu à créer un être vivant, *homunculus*, qui, compagnon de Faust et de Méphistophélès, participera à de nouvelles évocations, dans lesquelles il est remarquable de constater que Gœthe se préoccupe surtout des types plus ou moins fétichiques qui ont précédé le polythéisme triomphant de la Grèce. Mais combien ces conceptions sont confuses et incohérentes, si on les compare, non pas aux théories précises du Positivisme, mais aux théories de Diderot, telles qu'on les voit, par exemple, dans le rêve de d'Alembert, où le grand philosophe français, supprimant la distinction entre la vie et la mort, ose concevoir la puissance de la nature humaine, jusqu'à produire pour notre service de nouvelles espèces. Le troisième acte enfin représente les amours d'Hélène et de Faust, où Gœthe voyait l'alliance des classiques et des romantiques. Cet acte parut en effet, pour la première fois en 1827, dans le 4e volume des œuvres de Gœthe ; il était intitulé : *Fantasmagorie classico-romantique, intermède pour la tragédie de Faust*, enfin le quatrième acte représente Méphistophélès et Faust aidant l'empereur, dont les folies ont provoqué une révolte, à vaincre dans une bataille décisive. Dans le cinquième acte Faust, vieilli, arrive à concevoir la vie dans le développement systématique de l'industrie et se livrant à de vastes travaux, pour enlever à la mer des terres destinées à la vie agricole. Peut-être peut-on présumer que les échos du

grand mouvement qui se produisit en France, sous la Restauration, pour préparer l'avènement définitif du régime industriel, ne furent pas étrangers à cette dernière transformation à laquelle le poète allemand assujettit Faust. Celui-ci meurt enfin pour revivre aux pieds de la vierge Marie avec Marguerite, dans un monde surnaturel.

Telle est cette œuvre célèbre. Il est évident qu'il y a eu chez Gœthe, comme je l'ai déjà dit, un sentiment confus, quoique puissant, pour représenter dans l'évolution même de Faust une évolution même de l'histoire, dans la politique, la religion, l'art et l'industrie; mais tout cela incohérent, confus. Il faut comparer une pareille œuvre à celle de Dante et au projet poétique d'Auguste Comte. Dans le premier cas, c'est un poème sociologique sans aucun doute, mais à l'état théologique, c'est-à-dire dans une situation mentale offrant un degré de véritable stabilité cérébrale et sociale. La conception du poème de l'Humanité par Auguste Comte est celle d'un poème sociologique à l'état positif, qui embrasse tout sans confusion. La construction esthétique du *Faust*, de Gœthe, est le poème sociologique de la métaphysique : confus, incohérent et instable. Si l'œuvre est une tentative avortée, elle a néanmoins un avantage considérable pour le philosophe, c'est de nous donner comme sujet de l'observation de l'état métaphysique une intelligence aussi puissante et aussi développée que celle de Gœthe.

J'ai publié dans la *Revue occidentale*, dans le numéro de novembre 1884, la traduction de l'introduction mise par le docteur Kirchmann, à la condensation du *Cours de Philosophie positive*, par M. Rig. Le docteur allemand a eu une vue forte et ingénieuse ; il compare Faust (la métaphysique) avec Auguste Comte (le Positivisme), et il montre l'immense supériorité d'Auguste Comte sur Faust. Si l'on compare, en effet, l'équilibre cérébral de Faust, on voit qu'il est à la fois instable, confus et impuissant. Celui que nous présente au contraire Auguste Comte est stable, tout en étant progressif et embrassant l'ensemble des choses; il nous montre en même temps l'organisation de la puissance modificatrice de notre espèce par la science, vaste, étendue et effective; tandis que la

puissance modificatrice de la métaphysique ne nous présente que de vastes désirs sans efficacité et des tentatives aussi ambitieuses qu'illusoires.

Mais il faut poursuivre plus loin une telle comparaison en mettant en face l'idéal féminin de Gœthe, qui termine le Faust, et celui qu'a conçu et réalisé si admirablement Auguste Comte, dans sa propre vie. Dans Gœthe, l'idéal de la femme est ou réel ou mystique ; à l'état réel, le rôle de la femme est conçu, ou comme devant être un simple objet d'amour, nécessairement passager, ou bien comme ayant un rôle domestique, digne et honorable sans aucun doute, mais étroit. A l'état mystique, au contraire, la femme n'apparaît que comme un vague sujet d'adoration indéterminé où rien ne se précise, faute d'une destination. Les conceptions de Gœthe, et on peut dire de l'Allemagne, sur le rôle de la femme, ne sont jamais sorties d'un pareil état. Voyons au contraire ce qui s'est accompli en France et qu'Auguste Comte a systématisé.

Je n'ai pas l'intention de faire ici la théorie de l'évolution du type féminin en Occident et spécialement en France; je veux seulement fournir quelques indications sur une série de types principaux, depuis le XVIIe siècle jusqu'à la Révolution française. Il y a là une série véritablement admirable : Mme de Lafayette, la marquise de Lambert, Mme de Staal, Sophie Voland, Mme Helvétius, Mme de Condorcet et enfin Mme Lavoisier..

Dans Mme de Lafayette, nous voyons avec la pleine émancipation mentale, la *divine raison*, dont parlait Mme de Sévigné, et qu'elle appliquait au gouvernement de ses propres affaires domestiques, à celles de son ami, M. de Larochefoucault, et même à quelques affaires politiques; tandis que dans la Princesse de Clèves, elle nous donnait une merveilleuse peinture d'une évolution positive de la nature humaine, dans les situations les plus délicates et sans théologie. Mme de Lambert nous présente un type analogue, avec des tentatives de systématisation morale positive et la présidence d'un salon, où elle sait dignement accepter la prépondérance de Fontenelle. Sophie Voland, l'amie du grand philosophe; cette

tête d'aigle sur un corps de dentelle, suivant l'expression de Tronchin. Dans Mme Helvétius, nous voyons, avec toutes les grâces de la femme, la participation au mouvement philosophique et la protection spéciale de Cabanis. Mme de Condorcet présente un type plus complet encore. Digne compagne d'un grand philosophe, en restant délicatement femme, elle participe à ses idées, le soutient dans les luttes terribles de la vie politique ; bien loin de l'amollir, c'est elle qui donne au philosophe l'admirable conseil de renoncer à sa défense personnelle, pour consacrer le dernier jour de la proscription à rédiger l'*Esquisse historique des progrès de l'esprit humain :* testament sociologique du XVIIIe siècle. Et pendant la tourmente, femme vaillante, elle consacrait son travail comme peintre et comme marchande à l'entretien des siens. Enfin, dans Mme Lavoisier, nous voyons la femme participer au mouvement scientifique proprement dit, comme aide d'un des plus puissants génies dont notre espèce puisse s'honorer.

Il y avait là tout un ensemble de femmes éminentes, qui, sans sortir de la vie domestique et en restant absolument femmes, avaient néanmoins participé aux grandes choses sociales. Auguste Comte, lui, a donné la théorie systématique du rôle de la femme.

Dans le *Discours sur l'ensemble du Positivisme*, publié en 1848, il consacre la quatrième partie à la théorie *de l'influence féminine du Positivisme*, en établissant avec soin que le rôle essentiel de la femme est son rôle domestique; il montre néanmoins quelle devait être son influence générale. Et il disait à ce sujet, dans la préface du premier volume du *Système de politique positive* (publié en 1851) : « Un mois « après la publication de mon *Discours sur l'ensemble du* « *Positivisme,* une dame anglaise (Mme Austin), dont les ver- « tus domestiques sont aussi connues à Londres que les talents « littéraires, sanctionnait pleinement ma théorie de la femme. « Je n'ai pas eu le temps, m'écrivait-elle en français, de lire « votre livre comme je le lirai, mais j'ai été enchaînée par « quelques pages sur mon sexe. Sur ce sujet, *il n'y a que* « *vous*; les autres, ou donnent à la femme une position su- « balterne, subordonnée aux besoins matériels de l'homme

« ou lui en assignent une en dehors de sa nature et de ses « instincts. Vous seul, Monsieur, vous savez combiner sa di- « gnité morale et intellectuelle comme compagne avec sa « nature physiquement et moralement dépendante. Enfin, « vous concevez le *lien conjugal*, qui renferme soumission et « ascendant, pureté et tendresse ».

Mais c'est dans sa vie privée qu'Auguste Comte a réalisé, à un degré dont rien dans le passé n'offre d'exemple, l'action systématique de la femme sur un homme poursuivant un grand but social. Après une année d'une profonde affection pour Mme Clotilde de Vaux, il la perdit au mois d'avril 1846. Nous avons publié la correspondance qui montre toutes les phases de cette affection aussi forte qu'élevée (1). Dans le même volume, se trouve ce qu'Auguste Comte appelle ses confessions annuelles, et c'est là que l'on voit dans ses successions l'évolution d'une âme qui en absorbe une autre et qui, dans cette identification, trouve la source d'un perfectionnement continu et puissant. C'est là le privilège du cerveau humain, d'absorber les âmes qui vécurent jadis, en éliminant spontanément ou systématiquement les éléments hétérogènes et inassimilables. Les cerveaux humains absorbent ainsi la puissance de ceux qui ont vécu autrefois ; cela suppose respect et puissance d'abstraction. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit de l'identification finale, dans l'âme puissante d'Auguste Comte, d'une femme éminente et vraiment aimée, et qui, sans doute, idéalisée par la mort, continue à agir par la volonté énergique du génie qui l'assimile. La femme était réellement remarquable, en dehors de toute illusion naturelle à l'amour. Je n'indiquerai de sa correspondance que cette belle formule de Mme de Vaux : « *Il est* « *indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils* « *ressentent* ». Cette formule est d'autant plus remarquable qu'elle émane d'une femme malheureuse sans l'avoir mérité ; et qui, sachant se résigner tout en restant active, n'a pas

(1) *Testament d'Auguste Comte, avec les documents qui s'y rapportent* publié par ses exécuteurs testamentaires. Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince, septembre 1884. Un vol. in-8° de 570 pages.

cherché à imiter les insurrections de tant de femmes dévoyées. Les titres mêmes des confessions d'Auguste Comte montrent l'évolution de ses sentiments et de ses idées. La dédicace de 1846 a pour épigraphe : « Reconnaissance, Regrets, « Résignation ». Mme de Vaux y est caractérisée de « noble et tendre victime ». C'est le passé qui est ainsi apprécié. Dans la confession de 1847, l'identification subjective commence; une double épigraphe caractérise la nature de la confession : « Son éternelle renaissance ». Celle de 1848 est caractérisée par le titre : « Notre identification finale », avec cette formule complémentaire : « Il est encore plus doux d'aimer que d'être « aimé ». Celle de 1849 a pour devise : « Ton irrévocable in- « corporation au vrai grand Etre », avec la formule : « Le « vrai bonheur consiste à vivre pour autrui ». Enfin, celle de 1850 : « Ton culte final », avec la formule qui est devenue celle du Positivisme : « L'amour pour principe, l'ordre pour « base, et le progrès pour but ». Ces confessions annuelles se continuent ainsi jusqu'en 1856, l'année qui a précédé la mort d'Auguste Comte.

Cet exemple d'une si puissante incorporation systématique de l'influence féminine dans un cerveau puissant, et qui fait de cette influence un élément d'une grande vie sociale, est un type qui éclaire le passé et guidera l'avenir. Et il faut reconnaître que les grandes âmes qui ont précédé Auguste Comte n'ont eu à cet égard qu'un pressentiment; et que les conceptions de Gœthe et la Béatrix du Dante pâlissent, et qu'on ne pourrait comparer au cas d'Aug. Comte que les admirables influences féminines du XVIIIe siècle sur quelques grandes natures.

Si nous voulons maintenant nous résumer, nous dirons que Gœthe a, dans le second *Faust*, exécuté une tentative confuse, avortée, de poésie sociologique. Auguste Comte a indiqué qu'il fallait placer dans la Bibliothèque positiviste un choix des Œuvres de Gœthe ; nous ne croyons pas que le second *Faust* doive en faire partie; nous pensons au contraire qu'on doit y placer le premier. Une introduction aux Œuvres choisies pourrait indiquer la corrélation des deux *Faust* et la justification d'une telle décision.

Pierre LAFFITTE.

BULLETIN D'ANGLETERRE

SOCIÉTÉ POSITIVISTE DE NEWTON HALL

(FLEUR DE LIS COURT, FETTER LANE E. C. LONDON)

I. — CONFÉRENCE DU Dr BRIDGES (26 Frédéric 102)

(Résumé, traduit et rédigé par MM. Paul Descours et le Dr Clément)

PYTHAGORE

Pythagore naquit à Samos : la date de sa naissance est incertaine, mais on peut la placer néanmoins dans le siècle qui précéda les batailles de Marathon et de Salamine

Nous avons peu de détails sur sa vie : nous savons que tout d'abord il prit part à cette vie commerciale et industrielle qui agitait alors les côtes et les îles du monde grec. Il voyagea beaucoup, peut-être en Perse, probablement aux Indes, mais certainement en Egypte. De tous ses voyages, il revint fortement impressionné à la vue de la stabilité propre aux civilisations de l'Orient, de la cohésion (due à la forte discipline théocratique) de ces sociétés où chaque génération acceptait de vivre pacifiquement et régulièrement et de mourir dans les coutumes et la foi de ses pères ; il en fut d'autant plus frappé que ce spectacle contrastait singulièrement avec la vie active, remuante et précaire des villes grecques dans lesquelles le doute sur les dieux commençait à s'infiltrer, et où l'esprit de révolte contre les gouvernements aristocratiques et les privilèges de naissance agitaient les assemblées populaires. Mais pourtant à la vue de ce contraste, il ne songea pas à reculer vers le passé. Il était, en effet, impossible de faire renaître la vieille Grèce du temps

d'Homère et d'arrêter le progrès commercial et intellectuel : le tenter eût été folie, et du reste, en cas improbable de réussite, le résultat eût été désastreux. Ce n'est pas de ce côté qu'il fallait se tourner pour trouver le remède au désordre moral, à l'anarchie menaçante, mais il convenait plutôt de le chercher dans les nouvelles conceptions qui faisaient leur apparition dans le monde, dans la substitution de lois scientifiques aux volontés et à l'intervention des dieux.

Pythagore se fixa à Crotone, ville grande et florissante parmi les colonies grecques de l'Italie. D'un aspect imposant, il avait le talent d'attirer à lui les jeunes gens désireux d'améliorer l'état social : il les organisa en une sorte de congrégation ou d'Institut moral et politique dont les membres étaient liés par un règlement et assujettis à une stricte discipline ayant pour but de refréner les appétits grossiers, de contenir l'orgueil et la vanité et d'économiser les forces intellectuelles. Là, on ne se livrait à aucun ascétisme stérile et nuisible, à aucune espèce de ces mortifications de la chair dont les religions indoues et le christianisme ont fait si grand cas, leur attribuant de merveilleuses vertus, prétendant qu'il y avait quelque sainteté à se torturer par plaisir : bien au contraire, on y insistait sur le devoir strict de soigner sa santé ; on y soumettait à la tempérance et non à l'abstinence ; on y poursuivait le règlement des passions et non la répression fanatique des instincts. Les disciples de Pythagore devaient être des citoyens, mais on leur apprenait à ne pas perdre leur énergie dans les luttes stériles des partis politiques : ils devaient au contraire agir par l'influence personnelle que donnent une grande âme et un grand caractère ; ils devaient agir par persuasion comme instructeurs moraux et intellectuels ; en un mot, ils devaient former un nouveau pouvoir spirituel ne reposant pas sur le prestige de caste ou la sanction divine, mais s'imposant en quelque sorte naturellement, et basé sur leur utilité comme hommes vertueux, conseillers et instructeurs.

Il paraît que les femmes étaient admises dans cette société qui devint bientôt toute-puissante à Crotone et dans les autres villes grecques du midi de l'Italie. Le Maître avait enjoint à ses disciples de ne pas s'occuper de politique militante : il est probable qu'ils ne suivirent pas strictement cette règle, mais qu'ils réagirent activement contre l'esprit de changements incessants et sans but qui mettait souvent les sociétés au pouvoir de démagogues astucieux et ambitieux, et qu'ils s'attirèrent ainsi des haines violentes. Leur sagesse éprouvée, leur énergique volonté suscitèrent également contre eux des passions ardentes de l'envie et de la jalousie, si bien

qu'une foule ameutée ayant assiégé et pris la maison où ils s'assemblaient, et massacré le chef de l'ordre, la société fut dissoute. Cependant les membres dispersés continuèrent à se réunir pendant de longues années, de telle sorte qu'on peut dire que d'une façon ou d'une autre la société des disciples de Pythagore subsista plusieurs siècles, jusqu'à ce que l'Eglise catholique vînt reprendre son œuvre d'une façon plus efficace, bien qu'au nom d'une doctrine plus étroite et moins solide.

Il n'existe aucun écrit systématique de Pythagore ; seuls, quelques fragments de sa doctrine et de ses conversations ont survécu, grâce auxquels nous pouvons nous former une idée assez exacte de son enseignement : — « Honore les dieux immortels comme les lois « l'ordonnent ; — respecte un serment ; — de même que tu res- « pectes les grands héros, de même vénère les puissances sur la « terre par des actes justes ; honore tes parents et tes proches et « choisis ton ami parmi les plus dignes. — Sois sobre en paroles « et prodigue en actions. — Ne te fâche pas avec ton ami pour une « petite offense. — Apprends à vaincre trois choses : la gourman- « dise, la paresse et la luxure, la colère. — Ne fais rien de vil ni « seul, ni avec d'autres, et veille sur ton âme avec un soin jaloux. « — Supporte avec patience tout ce que les dieux t'enverront. — « Reste inébranlable et sans crainte en présence de la multitude « des paroles bonnes et mauvaises que tu entendras, et ne fais rien « qui puisse occasionner le mal. — Observe toujours la mesure « dans le manger, dans le boire, et dans tes exercices : sois pru- « dent dans l'emploi de tes richesses, mais sois libéral. — Ne laisse « pas le sommeil fermer ta paupière sans t'être demandé trois « choses : Où ai-je été en faute ? Qu'ai-je fait ? Que n'ai-je pas « fait ? Repasse ainsi ta journée et puis repends-toi de ton défaut « d'activité et réjouis-toi du bien que tu as fait. Travaille à cela, « fais cela, aime cela et tu atteindras le chemin du divin bien. Il « en sera ainsi pour celui qui a donné à notre âme la possibilité « d'une croissance indéfinie ! Ainsi tu arriveras à connaître l'es- « sence des dieux immortels et des hommes mortels, à savoir com- « ment les choses passent et comment elles sont gouvernées. Tu « verras aussi loin que te le permettra la nature qui est partout « la même ; tu ne voudras pas obtenir les choses impossibles et « ainsi rien ne t'échappera. Tu verras que les hommes souffrent de « maux qu'ils ont choisis. Ils ne voient ni entendent le bien qui est « à leurs côtés, ils ne savent pas vaincre leurs maux. Ils roulent « comme des pierres errantes çà et là, et se torturent sans cesse ; « car un esprit de lutte les suit qui ne devrait pas approcher d'eux,

« mais être tenu à distance. — Prends garde au sommeil de la rai-
« son, car c'est là la vraie mort. L'esclavage des passions est pire
« que l'esclavage d'un maître. L'esclave de ses passions ne peut ja-
« mais être un homme libre. — Quand les hommes ressemblent-
« ils le plus aux dieux ? Quand ils sont sincères. Les Mages parlant
« d'Oromaydes (Ormuz), le plus grand des dieux, nous disent que
« la lumière est son corps et la vérité son âme. — Sois silencieux
« ou ne dis que des paroles valant mieux que le silence. Il vaut
« mieux jeter une pierre à l'aventure qu'une parole vaine. —
« Quand la vie luxurieuse pénètre dans les Etats, la satiété suit,
« puis l'insolence, et enfin la destruction. — Ceux qui ne veulent
« pas punir les méchants refusent la justice aux bons. — La parole
« du Maître est stérile s'il ne peut restreindre les passions de ses
« disciples. De même que la médecine est inutile si elle ne purge
« pas le corps de ses maladies, de même la philosophie est vaine
« si elle ne peut déraciner les maladies de l'âme. — Si votre patrie
« court follement à sa ruine, comment faut-il agir envers elle ?
« Comme si elle était votre mère ».

Ces paroles et bien d'autres encore, car nous ne pouvons pas tout citer, de même que des ossements fossiles qui aident à reconstituer le monde préhistorique, nous permettent de comprendre la tendance générale de la doctrine de Pythagore, c'est à ce titre que nous les avons rapportées, car nous ne croyons pas que jamais telles paroles aient eu le pouvoir de régénérer le monde, eussent-elles été des inspirations de génie saintes ou prophétiques. Ce qui, en réalité, a changé la société et la nature humaine, les a rendues meilleures, c'est l'union de vies laborieuses et morales, se soumettant à une forte discipline et travaillant à un but commun : tel a été le cas de la société fondée par Pythagore. Par les pensées détachées que nous venons de citer, on peut voir par quel genre de discipline il voulait établir une réforme sociale, sans tenter révolutionnairement une réforme religieuse. Pythagore, en effet, conserva sagement le polythéisme et ne prit aucune part aux tentatives prématurées d'autres philosophes grecs qui, en essayant trop tôt de substituer au culte des dieux le culte d'un seul dieu, ébranlaient les vieilles croyances sans pouvoir en établir de nouvelles. Ses idées sur les dieux étaient, à la vérité, plus pures et plus élevées que celles de ses contemporains; mais il estimait que les conceptions des hommes s'amélioreraient peu à peu en même temps que s'adouciraient leurs mœurs. En attendant, le culte de ces puissances invisibles était un moyen d'entretenir la vénération, lien essentiel de toute vie morale et sociale.

Il est certain encore, d'après les mêmes citations, qu'il repoussait l'ascétisme comme moyen de perfectionnement, qu'il ne fit pas de moines comme le bouddhisme et le catholicisme, qu'il ne glorifiait pas le célibat et qu'il ne prenait pas plaisir à mortifier la chair par le jeûne. Ce qu'il voulait, au contraire, c'était maintenir la santé du corps et de l'âme par la tempérance et non par l'abstinence; par le règlement des passions et non par leur compression. Il prescrivait en effet la modération dans le manger et dans le boire, mais non la parcimonie; il voulait qu'une partie de la journée fût employée aux exercices physiques, dans le but, non de faire des athlètes, mais des hommes sains et robustes. Un certain temps devait être consacré à l'amitié. De nombreuses prescriptions avaient également pour but de rendre ses disciples aptes à la vie publique et loyaux dans leurs amitiés, de leur apprendre à vénérer les anciennes institutions et à respecter les vieilles coutumes, de les prémunir contre les intempérances de langage, contre l'avidité des places et la manie des distinctions, comme aussi de les tenir en dehors des factions déréglées qui étaient à cette époque le fléau des villes grecques comme elles devaient être celui des villes italiennes, plus tard, au temps de Dante.

Dans le choix de ses disciples, il examinait d'abord s'ils savaient se taire ou ne parler qu'à propos, puis s'ils avaient de la vénération; il s'informait ensuite s'ils étaient emportés, luxurieux, ambitieux, et il voulait savoir la manière dont ils se conduisaient avec leurs amis. Si ce premier examen avait été satisfaisant, il s'enquérait de leur facilité à apprendre et à retenir. Il faisait grand cas d'un caractère doux; un caractère aigre lui paraissait dénoter un manque de vénération, de réserve et de retenue ainsi qu'une inaptitude à apprendre et à obéir.

Voici quel était le système de vie des pythagoriciens : le matin, lorsque le temps était calme et doux, ils faisaient, chacun de son côté, de longues promenades dans des endroits solitaires, visitant des temples et des sites intéressants. Ils considéraient que cet exercice solitaire était propre à disposer leur esprit au calme et au recueillement et qu'il était très important que l'âme ne fût pas troublée, en commençant la journée, par les bruits et les agitations de la foule.

Au sortir de cette promenade solitaire, les disciples de Pythagore se réunissaient ordinairement dans des temples, parfois dans d'autres lieux, et se livraient en commun à la lecture, à l'étude et à des pratiques d'amélioration morale.

Puis ils s'occupaient de la santé du corps. Les jeunes gens, après

s'être frottés d'huile, couraient, luttaient ou s'exerçaient à lancer des poids. Alors avait lieu le premier repas composé de bon pain et de miel, mais sans vin. Après le déjeuner, ils s'occupaient à des affaires publiques tant intérieures qu'extérieures; ensuite, vers le soir, avaient lieu des promenades en commun, par deux ou trois, dans lesquelles ils repassaient ce qu'ils avaient appris dans la journée. Ces promenades étaient suivies d'un bain précédant le souper. Avant de commencer le repas, on faisait des libations aux dieux et on brûlait de l'encens, puis on s'asseyait à des tables de dix personnes. Le souper se composait de gâteaux faits de farine et d'huile, de petits morceaux de viande, de légumes et de salade. Après le souper, les plus jeunes lisaient aux aînés les passages que ceux-ci avaient choisis. La journée se terminait par des libations aux dieux, par des paroles de vénération pour les dieux du ciel, les divinités inférieures de la terre, surtout pour les héros et bienfaiteurs de la race humaine, et enfin par des exhortations à obéir à la loi et à résister à ceux qui l'attaqueraient.

Ainsi donc le but de Pythagore était la fondation d'une société capable de lutter contre les vices inhérents à la société grecque, l'instabilité, l'esprit de faction, de contradiction et de révolte. C'était, dans le vrai sens du mot, une association conservatrice, combinant l'ordre avec le progrès, voulant procéder par évolution et non par révolutions, et ne faire de changements qu'en prenant pour base la loi. Le temps donné à l'étude de la science était considérable parce que Pythagore pensait qu'il ne pouvait y avoir de stabilité sans de fortes convictions, et que celles-ci pouvaient résulter seulement de l'étude de ces relations numériques et géométriques précises qui commençaient à paraître dans le monde. Pour lui, les nombres étaient les principes de toutes choses et il soumettait aux lois abstraites des nombres tous les événements et les êtres qui frappaient ses sens.

Il y a là une vue philosophique vraie à certains égards et susceptible d'applications utiles. Toute relation fixe, en effet, est en fin de compte une relation de quantité, Descartes fit voir plus tard que toute courbe ou surface courbe peut être représentée par une relation de quantité entre les distances exprimées en nombres, de chaque point de cette courbe à deux lignes droites ou à trois plans qui se coupent. Toute loi biologique, toute loi sociologique et même toute loi morale pourrait être exprimée, si nos connaissances étaient plus étendues, par des relations de nombres. En veut-on un exemple? Un pays est envahi : le degré de résistance à l'invasion dépendant de la totalité disponible de valeur, de science et de

ressources du pays envahi, pourrait être exprimé par un observateur omniscient en centigrammes d'énergie.

Toutefois, malgré son point de départ rationnel, cette tentative d'explication systématique et de gouvernement du monde était trop prématurée pour pouvoir aboutir; de même, ses aspirations bien que légitimes étaient illusoires pour l'époque. Pythagore ne pouvait comprendre l'énorme difficulté de sa tâche ni savoir qu'avant d'appliquer la mathématique (la seule science ébauchée alors) à la sociologie, les relations numériques et géométriques à la conduite des affaires humaines et sociales, il était nécessaire que les travaux d'Archimède, d'Hipparque, de Galilée, de Newton, de Lavoisier, de Bichat, eussent lentement fait progresser la connaissance et fondé de nouvelles sciences.

Mais si Pythagore échoua dans ses essais de systématisation de l'ordre universel en étendant les premières vues scientifiques à des phénomènes plus compliqués et plus spéciaux, il fonda d'autre part la grande école mathématique de la Grèce. Ses successeurs immédiats, *Philolaus* et *Archytas* suivis par *Eudoxe* portèrent, le dernier surtout, la géométrie à un haut degré de perfection ainsi qu'on peut le voir dans le Manuel d'Euclyde, paru au moment de la naissance d'Archimède, qui complète et coordonne la science géométrique.

Les principales spéculations scientifiques de Pythagore portèrent sur les propriétés des nombres, sur la nature de l'harmonie musicale et surtout sur l'institution déductive des polyèdres réguliers.

Certains nombres furent regardés par Pythagore comme spécialement importants et sacrés. Un point représente un, l'unité ; une ligne représente deux, la dualité ; une surface représente trois, la trinité; un solide représente quatre. L'addition de tous ces nombres donne dix, le célèbre Tetractys. La monade est la source de tous les nombres, la duade, la mère des éléments, la triade, le principe de tout mouvement mécanique. Auguste Comte, dans ses spéculations sur les nombres, a bien indiqué, en même temps que la part de vérité qu'elles contiennent, le point de départ de ces conceptions nées du besoin et du désir d'établir l'ordre dans la vie humaine. Pythagore avait donc tenté une synthèse objective, c'est-à-dire l'explication de tous les phénomènes par les lois numériques simples, les seules connues : Comte, dans sa théorie *subjective* des nombres, n'applique sciemment et artificiellement ces lois des nombres au règlement des phénomènes les plus compliqués, que faute de pouvoir découvrir ou utiliser toutes les lois naturelles qui les régissent. Toute numération spontanée distincte cessant aussi bien

chez l'homme que chez les animaux, au-delà des trois premiers nombres, c'est justement, selon Comte, qu'ils ont été qualifiés de *sacrés* comme étant universellement spontanés et la source de tous les autres. Toutes les spéculations philosophiques sur les nombres résultant de leur subordination aux trois premiers, les propriétés mentales et religieuses de ceux-ci ont été admises par Comte. Leur juste appréciation, étant réservée à la sociologie, repose sur l'aptitude logique des nombres, un, deux et trois, à représenter respectivement la synthèse, la combinaison et la progression, leur succession symbolisant la formule « amour, ordre et progrès ». Comte a justifié de la même manière la prédilection spontanée qu'inspirent partout les nombres justement dénommés *premiers* qui, ne comportant aucun partage, deviennent des racines universelles, surtout le nombre *sept* adopté par les théocrates assyriens dans leur institution de la semaine, institution essentiellement humaine, selon Comte. Formé de deux progressions suivies d'une synthèse, ce nombre a été considéré par notre Maître comme le plus grand groupe de nombres que nous puissions facilement retenir et comme devant former plus tard la base de notre système numérique. Le nombre treize, le septième des nombres premiers, est prépondérant comme triplement premier, sept l'étant doublement.

Pythagore se proposait, au moyen de son ordre religieux, d'introduire un élément de stabilité au milieu de la société si instable, si divisée des Grecs. C'était la plus noble utopie que l'homme eût jamais conçue ; mais l'harmonie et l'ordre politique qu'il avait rêvé d'établir ne purent se réaliser que beaucoup plus tard, par des moyens supérieurs et des voies plus difficiles et plus rudes. L'Empire romain dans ses meilleures périodes établit l'ordre politique, et l'Eglise catholique pénétrant dans la profondeur de la conscience fit plus que jamais n'avait été fait pour fonder l'ordre moral ; mais l'Empire et l'Eglise ne pouvaient travailler ensemble. Lorsque l'Empire s'écroula, l'Eglise, restée seule debout, avait pour base et fondement des croyances bien différentes de celles sur lesquelles s'appuyait Pythagore, c'est-à-dire cet esprit d'investigation et de recherches patientes des lois naturelles. L'Eglise, au contraire, hostile à cet esprit, s'efforça de l'anéantir : de là, une lutte acharnée prolongée jusqu'à nos jours qui ne cessera que lorsque la vision de Pythagore renaîtra dans un monde enfin préparé. Pythagore fut donc le premier, et à beaucoup d'égards le plus éminent des précurseurs d'Auguste Comte. Mais à son époque, l'application de la notion de loi aux phénomènes de la vie humaine était prématurée ; aussi son rêve de fonder l'ordre social sur la loi naturelle devait

s'évanouir alors que régnait la croyance que la société et la nature humaine dépendaient de la volonté des dieux et des passions des hommes. Une longue suite de siècles devait s'écouler avant que l'on pût savoir que le monde physique d'abord, le monde moral ensuite, sont assujettis à des lois immuables : et il était nécessaire pour arriver à cette connaissance que de nombreuses générations accomplissent de longues et patientes recherches.

II. — CONFÉRENCE DE M. S.-H. SWINNY

(19 Descartes 102).

(Résumée, traduite et rédigée par MM. P. Descours et Th. Cattin.)

MAHOMET

Au VIe siècle, l'Arabie était habitée par une foule de tribus n'ayant que très peu de liens communs, aussi bien au point de vue politique qu'au point de vue religieux. Les rives du golfe Arabique possédaient quelques villes et des terres cultivées, mais, dans l'intérieur, les tribus se livraient exclusivement à la chasse, à la guerre et à la rapine, sous la conduite d'un chef ou émir. Leurs traits particuliers étaient une grande bravoure et un amour passionné pour le brigandage. Ils possédaient aussi un caractère chevaleresque et respectaient la foi jurée envers leurs hôtes. Ils louaient volontiers leurs services pour protéger le passage des caravanes.

L'Arabie n'avait jamais été conquise par les Romains et le christianisme n'y avait pas pénétré. La religion était un mélange de fétichisme et de polythéisme. On adorait une pierre noire à la Caabâ, — temple de La Mecque — et dans ce même temple chaque tribu possédait une idole. L'adoration de ces idoles par les pèlerins de toutes les tribus était, avec le souvenir d'une descendance commune qu'elles faisaient remonter à Ismaël, fils d'Abraham, le principal lien des tribus entre elles.

Mahomet, par son génie et sa haute valeur morale, parvint à rallier et à discipliner ces tribus éparses en leur donnant une même religion, la foi en un Dieu unique. Il en fit un peuple redoutable qui devait bientôt donner de vives alarmes à l'Europe.

Ce grand homme naquit à La Mecque en 570. Son éducation fut

celle de tous les jeunes arabes. Moitié pasteur, moitié guerrier, il prit part aux expéditions organisées pour protéger ou attaquer les caravanes. Puis il devint intendant d'une riche veuve, Khadidja, qu'il épousa plus tard. Son mariage fut très heureux ; quoique la coutume du pays permît la polygamie, il n'en usa pas et fut fidèle à son épouse.

Vers l'âge de quarante ans il se retira du monde pour se livrer à l'étude et à la méditation. Il sortit de sa retraite convaincu qu'il était chargé d'une mission divine. Il proclama l'existence d'un seul Dieu, suivant en cela l'exemple de ses grands prédécesseurs dont cinq, dit-il, ont proclamé une nouvelle foi. Ce sont : Adam, Noé, Abraham, Moïse et Jésus. Il se dit le dernier de ces apôtres. C'est dans sa propre famille qu'il fit ses premières conversions : sa femme d'abord, puis Zeid, son esclave qu'il considérait comme son propre fils. Plus tard il convertit son cousin Ali, qui fut son soutien fidèle, un vieil ami, Abou Beker, qui lui succéda, et quelques notables de La Mecque. Après trois ans d'efforts, il n'avait converti que quatorze personnes. Il s'attira la haine des gens de sa tribu, les Corayschites, qui dispersèrent ses sectateurs, sa famille, et le forcèrent de s'enfuir à Médine, le 16 juillet 622, date sacrée pour les musulmans. C'est celle de l'Hégire ou fuite du Prophète, celle d'où part l'ère musulmane. Mahomet revint à La Mecque en vainqueur et détruisit les trois cents idoles de la Caabâ. Il se montra clément envers les personnes; quatre seulement furent mises à mort dont deux étaient des assassins. Tous les Corayschites se convertirent. Peu après les autres tribus suivirent. En 630, elles envoient de toutes parts des ambassadeurs au Prophète et viennent accomplir le pèlerinage de La Mecque.

Mahomet est alors dans toute sa puissance. Il est obéi partout comme chef politique et religieux. Il porte la guerre sainte hors de l'Arabie et bat l'empereur d'Orient, Héraclius, en Syrie. L'Arabie tout entière s'ébranlait, quand Mahomet mourut paisiblement en 632, laissant son œuvre pleine de vie. Le Coran, ou livre par excellence, qu'il laissait à ses fidèles, n'est pas seulement un exposé de la doctrine religieuse, il contient en même temps les lois d'un grand législateur. Il ne fait aucune séparation des deux pouvoirs : c'est bien une théocratie qu'il a voulu établir. Il pose comme principal dogme religieux l'unité de Dieu. « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. » Le musulman doit prier ce Dieu cinquante fois par jour; mais cinq prières seulement sont absolument imposées. Il recommande vivement l'aumône comme le chemin le plus court pour aller vers Dieu.

Ses prescriptions sont quelquefois bornées à l'hygiène. Il défend aux croyants de manger de la viande de porc et de boire des liqueurs fermentées : interdiction nécessaire dans les pays chauds où la consommation de ces aliments serait funeste. Il ordonne de fréquentes ablutions, remède contre l'incurie naturelle aux Orientaux, qui est la cause des épidémies qui ont désolé et désolent encore ces contrées.

Il supprima l'infanticide qui était habituel à son époque et l'ivrognerie disparut presque complètement.

On l'a attaqué pour ses prescriptions sur le mariage et l'esclavage. Mais on oublie, pour bien le juger, de se reporter à l'époque et dans le milieu où il vivait. La polygamie ne fut pas défendue, il est vrai, mais il lui assigna des limites en fixant à quatre le nombre des femmes que pourrait avoir chaque vrai croyant. Il assura à la femme une fonction, et ne permit pas qu'elle fût vendue comme une bête de somme, — ce qui avait lieu avant lui. — Les esclaves purent se racheter.

S'il y a quelques parties faibles dans son œuvre, laissons-les dans l'ombre, pour nous rappeler combien fut simple et digne l'existence de ce grand homme qui, dans sa prospérité, vécut dans le désert comme un simple arabe.

Il n'est pas non plus exact de dire que cette religion a été propagée exclusivement par la force, les premiers convertis le furent, comme on l'a vu, par la persuasion, et la propagande actuelle en Afrique n'est pas faite autrement. Même pendant la guerre sainte, où les idolâtres étaient détruits sans pitié, on offrait toujours aux chrétiens et aux juifs le choix entre le Coran, le tribut ou l'épée. D'ailleurs il faut surtout voir le résultat. Eh bien, les missionnaires chrétiens reconnaissent eux-mêmes que les nègres d'Afrique valent mieux après qu'avant leur conversion.

Ce ne sont pas non plus les douceurs que procure la foi de l'islam qui a pu lui attirer des adhérents. Les pratiques religieuses sont très rigides et n'ont rien d'attrayant. Pendant le mois de Ramadan, par exemple, le mahométan doit observer un jeûne absolu depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Il est même probable que cette rigidité est une des causes qui ont empêché, dans une certaine mesure, la propagation plus étendue de cette religion.

L'Occident doit aux Arabes une grande reconnaissance. Pendant que le catholicisme, occupé surtout de progrès moral, laissait de côté toute étude scientifique et menaçait de laisser anéantir toutes les conquêtes du génie grec, les Arabes préservèrent la science et

la philosophie. L'Occident put rallumer le feu sacré en traduisant leurs œuvres. On dit que Gerbert et Albert le Grand étudièrent à l'université mahométane de Cordoue. Les Arabes rendirent à l'Humanité un autre service. La lutte entre les deux monothéismes dont chacun prétendait être universel, mais qui ne pouvait ni vaincre, ni convertir l'autre, fit réfléchir les spectateurs. Il fut démontré que l'unité du genre humain était ailleurs. Le spectacle de la bravoure et de la fidélité remarquables, dans les différentes croyances, démontrèrent que la morale avait ou devait avoir une base humaine. La présence, à côté l'un de l'autre, dans notre calendrier, des noms de Richard Cœur de Lion et de Saladin, représente concrètement la vertu chevaleresque, la gloire commune de la race humaine.

Les croisés, en allant combattre les infidèles, croyaient trouver des êtres vils et très méchants. Ils virent, au contraire, des hommes qui, malgré une croyance religieuse opposée à la leur, étaient tout aussi courageux, aussi généreux et aussi loyaux qu'eux-mêmes, succombant aux mêmes tentations et ayant les mêmes chagrins. Ils reçurent ainsi une grande leçon de leurs ennemis. La sympathie humaine fit un grand pas et on entrevit l'existence d'une morale universelle ayant d'autres bases que celle des systèmes religieux en présence.

Après plusieurs siècles, ces vérités entrevues ont pris corps: nous assistons au développement de la religion vraiment universelle, basée sur les lois scientifiques et dirigée par l'amour de l'Humanité.

III. — PROGRAMME DES COURS, DES CONFÉRENCES ET DES RÉUNIONS (1891).

Les réunions du dimanche reprendront le 4 octobre, à 7 heures du soir;

Les dimanches 4, 11, 18, 25 octobre, conférences par M. Frédéric Harrison, sur : *Dante, l'Arioste, Raphaël,* le *Tasse, Milton;*

Les dimanches 1er, 8, 15, 22, 29 novembre, conférences par le Dr J. Kaines, sur : *Gutenberg, Christophe Colomb, Vaucanson, Watt, Montgolfier;*

Les dimanches 6, 13, 20 décembre, conférences par le juge Vernon Lushington, sur : *Shakespeare, Calderon, Corneille, Molière.*

Le 5 décembre, célébration du centenaire de la mort de Mozart : soirée musicale sous la direction de M. Mc. NAUGHT, et discours par le juge VERNON LUSHINGTON (à 8 heures du soir) ;

Le 31 décembre, *jour des Morts*, pèlerinage à l'abbaye de Westminster, et discours commémoratif par S. H. SWINNY (à 8 heures du soir) ;

Le 1er janvier 1892, *jour de l'Humanité*, discours par le professeur E. S. BEESLY (à 8 heures du soir) ;

La Classe de chant se réunira sous la direction de M. DEANE, tous les lundis, à 8 heures du soir, à partir du 5 octobre ;

Réunion du chœur tous les lundis, à 9 heures du soir.

A partir du 13 octobre, les classes suivantes auront lieu tous les mardis sous la direction de M. PAUL DESCOURS : classe élémentaire d'italien, à 7 heures 1/4 ; classe supérieure de français, à 8 heures ; classe élémentaire de français, à 9 heures ;

A partir du 16 octobre, lecture de l'*Enfer* du Dante, le premier et le troisième vendredi de chaque mois ;

Le second lundi de chaque mois, SOCIAL MEETING avec accompagnement de musique ;

La SOCIÉTÉ POSITIVISTE se réunira sous la présideuce du professeur BEESLY, par la discussion des questions sociales et politiques, le dernier vendredi de chaque mois, à 8 heures du soir, sauf en décembre.

La BIBLIOTHÈQUE POSITIVISTE est ouverte : s'adresser pour le prêt des livres au bibliothécaire à Newton Hall.

L'admission aux cours et aux conférences est entièrement libre et gratuite.

Les souscriptions doivent être adressées au professeur BEESLY, trésorier des fonds positivistes, 53, Warrington Crescent W. London ;

Pour plus de renseignements, s'adresser à M. FRÉDÉRIC HARRISON, président du *Comité positiviste anglais* ou au secrétaire à Newton Hall.

VIENT DE PARAITRE :

COMTE, THE MAN AND THE FOUNDER : *Personal recollections* by HENRY DIX HUTTON to which are added *Portraits*, *Mémorials*, and *Tabular Selections*. London (Reeves et Turner).

The above publication will be sent, *post free*, price *Sixpence* per copy, provided not less than fifty (50) copies are ordered, on remittance of amount to me. HENRY DIX HUTTON, 112, Rathgar Road, Dublin.

BULLETIN DE FRANCE

I. — SOCIÉTÉ POSITIVISTE D'ENSEIGNEMENT POPULAIRE SUPÉRIEUR (1)

THÉORIE POSITIVE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Cours public et gratuit, en 20 Leçons.

Professé par M. Pierre LAFFITTE (Année 1891-1892) (2)

PREMIÈRE PARTIE (5 LEÇONS)

INTRODUCTION

PREMIÈRE LEÇON

NÉCESSITÉ D'UNE THÉORIE POSITIVE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

I. *Conception générale de la Révolution française.*

1. Position de la question.
2. Caractère général de la Révolution : transformation abstraite de l'état social.

(1) Les frais de cet enseignement (*entièrement gratuit, et dont le but est de mettre à la portée de toutes les classes de la société les résultats généraux de l'évolution intellectuelle et morale de l'Humanité, coordonnés au point de vue humain ou subjectif*) étant supportés exclusivement par des souscriptions volontaires, il est du devoir de quiconque accepte les principaux points de vue du Positivisme et reconnaît l'utilité sociale de sa propagande, de participer au *subside* institué par A. Comte pour subvenir aux dépenses d'un pareil enseignement et dont le minimum a été fixé par lui à 1 centime par jour, c'est-à-dire 3 fr. 65 par an. Les souscriptions doivent être adressées au Dr Robinet, trésorier des fonds postivistes, 7, rue Littré, Paris, ou déposés, 10, rue Monsieur-le-Prince. C. H.

(2) Ce Cours commencera le dimanche novembre 1891, à 3 heures de l'après-midi, et continuera les dimanches suivants à la même heure, dans le grand amphithéâtre du **Collège de France.**

3. Siège en France de la Révolution.
4. Insuffisance de la théorie métaphysique propre à diriger la transformation.
5. Conséquences du siège en France de la Révolution.
6. Lutte inévitable avec l'Occident.
7. Conclusion.

II. *Des théories théologico-métaphysiques sur la Révolution française.*

1. Position de la question.
2. Théorie de De Maistre.
3. Portée et insuffisance d'une telle théorie.
4. Des théories révolutionnaires.
5. Des théories doctrinaires.
6. Des théories actuelles.
7. Conclusion.

III. *Théorie positive de la Révolution.*

1. Position de la question.
2. De la distinction entre le point de vue statique et le point de vue dynamique.
3. La Révolution française se lie à toute l'évolution de l'Occident.
4. La Révolution française se lie spécialement à l'évolution de la France.
5. Appréciation de la Révolution, au point de vue de la statique sociale.
6. Liaison de la Révolution à l'évolution de l'Humanité.
7. Conclusion.

SECONDE LEÇON

DE L'ÉVOLUTION GÉNÉRALE DE LA FRANCE

I. *De la constitution et de l'évolution du régime catholico-féodal.*

1. Position de la question.
2. De la conquête romaine.
3. Avènement du catholicisme.
4. Constitution du catholicisme.
5. Avènement du régime féodal.
6. Constitution de la féodalité.
7. Conclusion.

II. *Résultats de l'évolution catholico féodale.*

1. Position de la question.
2. Extension de la société civilisée.

3. Constitution de l'Occidentalité.
4. De la libération des classes laborieuses.
5. Résultats moraux.
6. Rôle spécial de la France.
7. Conclusion.

III. *Vue d'ensemble sur l'évolution de la France pendant les temps modernes.*

1. Position de la question.
2. Démolition spontanée du régime catholique.
3. Démolition spontanée du régime féodal.
4. Démolition systématique du régime catholico-féodal.
5. Du mouvement positif de recomposition.
6. Rôle spécial de la France.
7. Conclusion.

TROISIÈME LEÇON

LA POLITIQUE INTÉRIEURE DE LA FRANCE

I. *De la nécessité de la dictature royale.*

1. Position de la question.
2. Nécessité de la formation d'une nation française.
3. Nécessité d'un organe sociologique pour une telle fonction.
4. Du rôle négatif de la Royauté.
5. Du rôle positif de la Royauté.
6. De la constitution spontanée et systématique de la Royauté.
7. Conclusion.

II. *Du rôle politique de la Royauté.*

1. Position de la question.
2. Du système des apanages.
3. De la prépondérance graduelle de la notion de l'Etat.
4. Philippe le Bel.
5. Louis XI.
6. Henri IV, Richelieu, Louis XIV.
7. Conclusion.

III. *Du rôle administratif de la Royauté.*

1. Position de la question.
2. Du système judiciaire de la Royauté et de son évolution.
3. Du système administratif proprement dit.
4. Du système financier de la Royauté.
5. Du ministériat.

6. Résultat final.
7. Conclusion.

QUATRIÈME LEÇON

LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LA ROYAUTÉ

I. *Théorie générale de la diplomatie.*

1. Position de la question.
2. De la diplomatie.
3. De son évolution en Occident.
4. De la guerre.
5. De la corrélation entre la diplomatie et la guerre.
6. De l'évolution de cette corrélation.
7. Conclusion.

II. *Diplomatie de la Royauté.*

1. Position de la question.
2. Lutte contre l'Angleterre.
3. Politique extérieure de Louis XI. — Déviation de ses successeurs.
4. Lutte contre la Maison d'Autriche.
5. Diplomatie extra-occidentale.
6. Système colonial.
7. Conclusion.

III. *Insuffisance finale, diplomatique et militaire de la Royauté française.*

1. Position de la question.
2. Révocation de l'Edit de Nantes.
3. Guerre de la succession d'Espagne.
4. Guerre de Sept ans. Système colonial.
5. Guerre de Hollande.
6. Insuffisance du système militaire.
7. Conclusion.

CINQUIÈME LEÇON

DE L'ÉVOLUTION MENTALE DE L'OCCIDENT ET SPÉCIALEMENT DE LA FRANCE

I. *Conception générale de l'évolution mentale de l'Occident.*

1. Position de la question.
2. De la corrélation entre l'évolution philosophique et l'évolution scientifique.
3. De la marche générale de l'évolution scientifique.
4. De ses résultats essentiels.

5. De l'évolution philosophique.
6. Ses résultats.
7. Conclusion.

II. *De la doctrine révolutionnaire.*

1. Position de la question.
2. De la nature et de la destination de la doctrine révolutionnaire.
3. Du développement graduel de la doctrine révolutionnaire.
4. De la systématisation de la doctrine révolutionnaire.
5. De sa propagation finale par Jean-Jacques Rousseau.
6. Appréciation positive de la doctrine révolutionnaire.
7. Conclusion.

III. *De l'évolution du XVIIIe siècle.*

1. Position de la question.
2. Distinction entre les deux Ecoles : négative et constructive.
3. De l'Ecole négative : Voltaire, Jean-Jacques Rousseau.
4. De l'Ecole constructive. Philosophie première : Diderot, Hume.
5. De l'Ecole constructive. Sociologie : Turgot, Condorcet.
6. Physiocrates.
7. Conclusion.

SECONDE PARTIE (12 LEÇONS)

THÉORIE POSITIVE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

SIXIÈME LEÇON

INSTITUTION DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

I. *Des tentatives de réformation dues à l'ancien régime.*

1. Position de la question.
2. Du plan de Turgot.
3. Avortement du plan de Turgot.
4. Dislocation de l'ancien régime.
5. Insuffisance définitive de l'appareil gouvernemental.
6. Manque complet d'harmonie entre la société et le gouvernement.
7. Conclusion.

II. *Du plan systématique de la Révolution.*

1. Position de la question.
2. Transformation de la Royauté en une dictature progressive.
3. Type de Frédéric II. Physiocrates.
4. Fonction intérieure et extérieure de cette dictature.
5. Insuffisance de la science sociale pour organiser une telle opération.
6. Nécessité d'une crise.
7. Conclusion.

III. *De l'institution préliminaire de la Révolution.*

1. Réunion des Etats généraux.
2. Plan de Sieyès.
3. Transformation des Etats généraux en Assemblée nationale.
4. De l'insurrection du 14 Juillet.
5. Armement général de la France.
6. Journées des 5 et 6 Octobre 1789.
7. Retour de la Royauté à Paris.

SEPTIÈME LEÇON

DE L'ÉVOLUTION DE LA CONSTITUANTE

I. *De la situation instable créée par la Constituante.*

1. Position de la question.
2. Conception chimérique de la Constituante pour conserver la Royauté.
3. Du rôle des anciennes classes dirigeantes.
4. Du clergé.
5. De la fuite à Varennes.
6. Persistance des chimères constitutionnelles.
7. Conclusion.

II. *De l'Assemblée législative.*

1. Position de la question.
2. Position transitoire de la Législative.
3. Des luttes intérieures de la Législative.
4. Lutte avec la Royauté.
5. Déclaration de guerre.
6. Conduite de la Royauté à cet égard.
7. Conclusion.

III. *De l'insurrection du 10 août 1792.*

1. Position de la question.
2. Nécessité de l'insurrection du 10 août.
3. Réalisation de l'insurrection du 10 août.
4. De l'institution du pouvoir exécutif transitoire : Danton.
5. Politique intérieure.
6. Politique extérieure.
7. Conclusion.

HUITIÈME LEÇON

DU SYSTÈME ORGANISÉ PAR LA CONSTITUANTE

I. *Caractères généraux du système de la Constituante.*

1. Position de la question.
2. Déclaration des droits de l'homme.
3. Appréciation de cette grande opération.
4. De l'esprit général de la méthode sociologique de la Constituante.
5. Méconnaissance fondamentale à la fois des lois de la statique sociale et de la tradition.
6. Diplomatie et guerre.
7. Conclusion.

II. *Du système judiciaire et administratif de la Constituante.*

1. Position de la question.
2. Division territoriale de la France.
3. De l'organisation administrative.
4. Appréciation.
5. De l'organisation judiciaire.
6. Appréciation.
7. Conclusion.

III. *Du système financier.*

1. Position de la question.
2 Du système financier de l'ancien régime.
3. Théories abstraites sur le système financier.
4. Du système financier, quant aux ressources.
5. Du système financier, quant à l'administration.
6. Des assignats.
7. Conclusion.

NEUVIÈME LEÇON

POLITIQUE INTÉRIEURE DE LA CONVENTION NATIONALE

I. *De l'établissement du gouvernement révolutionnaire.*

1. Position de la question.
2. Conception du gouvernement révolutionnaire.
3. De l'établissement du gouvernement révolutionnaire.
4. Du rôle des clubs.
5. Du système administratif de la Convention.
6. Du système financier.
7. Conclusion.

II. *De la guerre civile.*

1. Position de la question.
2. Des émigrés.
3. Conception générale sur le rôle criminel des monarchistes.
4. Insurrection girondine.
5. Insurrection de la Vendée.
6. Insurrection de Lyon.
7. Conclusion.

III. *Evolution de la Convention.*

1. Position de la question.
2. Lutte entre la Montagne et la Gironde.
3. Des excès du système révolutionnaire et de la rétrogradation de Robespierre.
4. De l'évolution de la Convention depuis le 9 thermidor.
5. Des tentatives constitutionnelles de la Convention.
6. Constitution de l'an III.
7. Conclusion.

DIXIÈME LEÇON

DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE DE LA CONVENTION

I. *Conception générale de la politique extérieure de la Convention.*

1. Position de la question.
2. Situation générale de l'Europe.
3. Véritable but de la coalition contre la France.
4. De l'état de l'opinion publique en France sur la politique extérieure.
5. Des vues de Danton.

6. De la corrélation entre la diplomatie de la Convention et les traditions de la France.
7. Conclusion.

II. *Du régime militaire de la Convention.*

1. Position de la question.
2. De la situation militaire de l'ancien régime.
3. Conception capitale de Danton.
4. De l'organisation des armées de la République.
5. Du rôle de l'armée républicaine.
6. Analyse des principales campagnes.
7. Conclusion.

III. *De la diplomatie de la Convention.*

1. Position de la question.
2. Situation diplomatique créée par l'activité militaire.
3. De l'admirable esprit de sagesse de la diplomatie conventionnelle.
4. Des diverses paix partielles.
5. Du traité de Bâle.
6. De la stabilité des résultats de la diplomatie conventionnelle.
7. Conclusion.

ONZIÈME LEÇON

POLITIQUE INTÉRIEURE DU DIRECTOIRE

I. *Vue d'ensemble du régime directorial.*

1. Position de la question.
2. Des calomnies systématiques du bonapartisme contre le Directoire.
3. De l'inauguration du système directorial.
4. Des inconvénients du système directorial.
5. De l'appareil gouvernemental normal et du mouvement spontané vers son organisation.
6. Situation générale.
7. Conclusion.

II. *De l'évolution du régime directorial.*

1. Position de la question.
2. Installation du Directoire.
3. Des luttes contre les partis.
4. Fin de la guerre civile.
5. Coup d'Etat de Fructidor.

6. Evolution du Directoire après le coup d'Etat de Fructidor.
7. Conclusion.

III. *Du système administratif et financier du Directoire.*

1. Position de la question.
2. Des tentatives du Directoire pour modifier l'appareil administratif.
3. Situation financière du Directoire.
4. Evolution de son système administratif.
5. Conduite criminelle des assemblées législatives.
6. Coup d'Etat de Brumaire.
7. Conclusion.

DOUZIÈME LEÇON

POLITIQUE EXTÉRIEURE DU DIRECTOIRE

I. *De l'ensemble de la politique extérieure du Directoire.*

1. Position de la question.
2. Vraie politique extérieure qui convenait à la France.
3. Danger du cosmopolitisme militaire.
4. Danger du régime de conquête.
5. Subordination nécessaire du pouvoir militaire.
6. De la marche générale de notre activité militaire et diplomatique.
7. Conclusion.

II. *De la politique extérieure jusqu'au traité de Campo-Formio.*

1. Position de la question.
2. Plan général du Directoire : double guerre en Italie et en Allemagne.
3. Alliance avec l'Espagne : plan général à cet égard.
4. Guerre d'Italie.
5. De la politique de fantaisie inaugurée par Bonaparte.
6. Traité de Campo-Formio : ses dangers.
7. Conclusion.

III. *De la politique extérieure depuis le traité de Campo-Formio jusqu'à l'avènement de Bonaparte.*

1. Position de la question.
2. Conséquences désastreuses du traité de Campo-Formio.
3. Expédition d'Egypte.
4. Appréciation d'une telle folie.

5. Formation d'une nouvelle coalition.
6. Résistance victorieuse de la France.
7. Conclusion.

TREIZIÈME LEÇON

BONAPARTE

I. *Vue d'ensemble du règne de Bonaparte.*

1. Position de la question.
2. Théorie du grand homme politique.
3. Théorie de l'aventurier.
4. De la constitution d'une grande puissance au service de la personnalité.
5. De la folie impériale.
6. Réhabilitation criminelle de Bonaparte.
7. Conclusion.

II. *De la politique intérieure de Bonaparte.*

1. Position de la question.
2. Sagesse et opportunité de la prépondérance du pouvoir central.
3. De la sage constitution administrative et judiciaire établie par Bonaparte.
4. De la stabilité assurée aux résultats sociaux de la Révolution.
5. De l'abolition de la République.
6. Rétrogradation croissante intellectuelle et morale.
7. Conclusion.

III. *Politique extérieure de Bonaparte.*

1. Position de la question.
2. Caractères fantaisistes de la politique extérieure de Bonaparte.
3. De la diplomatie et de la guerre pendant le Consulat et l'Empire.
4. Guerre d'Espagne.
5. Guerre de Russie : chute de Bonaparte.
6. Retour de l'île d'Elbe : appréciation finale d'un tel crime.
7. Conclusion.

QUATORZIÈME LEÇON

LA RESTAURATION

I. *Vue d'ensemble de la Restauration.*

1. Position de la question.
2. Du caractère général de la Restauration : Ordre, Paix, Liberté.
3. De la Charte.

4. Des deux éléments systématiques du gouvernement de la Restauration : Légitimité, Catholicisme.
5. Du développement des deux forces spéciales de la civilisation moderne : Science, Industrie.
6. Instabilité nécessaire d'un tel régime.
7. Conclusion.

II. *De l'évolution philosophique de la Restauration.*

1. Position de la question.
2. Continuation du mouvement philosophique du XVIIIe siècle.
3. Avènement du Positivisme.
4. De l'école rétrograde.
5. De l'école stationnaire.
6. Du mouvement de réforme sociale : Saint-Simon, Fourier.
7. Conclusion.

III. *De l'évolution de la Restauration.*

1. Position de la question.
2. Politique extérieure de la Restauration : Paix et Dignité.
3. Evolution, de 1814 au coup d'Etat du 5 septembre 1816.
4. Du régime administratif et financier de la Restauration.
5. De l'évolution politique de la Restauration.
6. Chute de la Restauration.
7. Conclusion.

QUINZIÈME LEÇON

LOUIS-PHILIPPE

I. *Vue d'ensemble du règne de Louis-Philippe.*

1. Position de la question.
2. Caractères fondamentaux de cette troisième transition.
3. Domination légale de la philosophie stationnaire.
4. Formation de la doctrine démocratique.
5. Evolution du Socialisme : Communisme.
6. Instabilité d'un tel régime.
7. Conclusion.

II. *Politique extérieure.*

1. Position de la question.
2. De la sage résistance à la politique extérieure démocratique.
3. Du régime nécessaire de la paix.
4. Evolution de cette politique : son insuffisance.
5. Déviation dynastique.

6. Du régime colonial : Algérie.
7. Conclusion.

III. *Politique intérieure.*

1. Position de la question.
2. Du régime administratif et financier.
3. Du système des travaux publics.
4. De l'évolution politique du régime de Louis-Philippe.
5. De son caractère rétrograde croissant.
6. Chute de ce régime.
7. Conclusion.

SEIZIÈME LEÇON

LE SECOND EMPIRE

I. *Vue d'ensemble du second Empire.*

1. Position de la question.
2. Caractères fondamentaux de cette quatrième transition.
3. Prépondérance du pouvoir central.
4. Rétablissement de l'Empire.
5. Développement du système industriel.
6. Instabilité nécessaire d'un tel système.
7. Conclusion.

II. *Politique intérieure.*

1. Position de la question.
2. Seconde République : insuffisance du parti républicain.
3. Coup d'Etat : Constitution.
4. Du régime administratif et judiciaire.
5. Du système financier.
6. Evolution : introduction définitive du suffrage universel.
7. Conclusion.

III. *Politique extérieure.*

1. Position de la question.
2. Première phase de la politique extérieure : guerre de Crimée.
3. Réalisation de la politique extérieure démocratique.
4. Guerre d'Italie : unité de l'Italie.
5. Unité allemande.
6. Chute de l'Empire.
7. Conclusion.

DIX-SEPTIÈME LEÇON

LA RÉPUBLIQUE

I. *Vue d'ensemble du régime républicain.*

1. Position de la question.
2. Caractères fondamentaux du régime républicain.
3. Nécessité de la formation d'un parti républicain gouvernemental.
4. Difficultés inhérentes aux habitudes d'opposition contractées sous l'Empire.
5. Difficultés inhérentes aux doctrines démocratiques et au parti clérical.
6. Introduction graduelle de nouvelles formules politiques.
7. Conclusion.

II. *Politique intérieure.*

1. Position de la question.
2. Avènement légal de la République : rôle de Gambetta.
3. Laïcisation : Jules Ferry.
4. Régime administratif, financier et judiciaire.
5. Des phases successives de la lutte politique.
6. Situation actuelle.
7. Conclusion.

III. *Politique extérieure.*

1. Position de la question.
2. De la défense nationale : son importance : Gambetta.
3. Situation occidentale et planétaire de la République française.
4. Reconstitution militaire de la France.
5. De la diplomatie française.
6. Du système colonial : Jules Ferry.
7. Conclusion.

TROISIÈME PARTIE (3 LEÇONS)

CONCLUSION

DIX-HUITIÈME LEÇON

DE L'ÉQUILIBRE POLITIQUE DE LA PLANÈTE

I. *De l'équilibre politique de l'Occident.*

1. Position de la question.
2. Conception statique de l'Occidentalité.

3. Conception dynamique de l'Occidentalité.
4. De l'équilibre instable de l'Occidentalité.
5. Des conditions d'un meilleur équilibre.
6. De la limite idéale à atteindre.
7. Conclusion.

II. *Du rôle de la France dans l'équilibre politique de l'Occident.*

1. Position de la question.
2. Nécessité d'un élément prépondérant dans le système occidental
3. Du rôle de la France dans le passé à cet égard.
4. De la situation actuelle de la France.
5. Des conditions politiques de son action systématique.
6. Des conditions intellectuelles et morales.
7. Conclusion.

III. *De l'équilibre politique de la planète.*

1. Position de la question.
2. Conception générale de la planète.
3. De la Russie.
4. Du monde islamique : Chine, Afrique.
5. De l'équilibre spontané : ses inconvénients.
6. De l'équilibre systématique.
7. Conclusion.

DIX-NEUVIÈME LEÇON

DE L'ÉQUILIBRE SOCIAL DE LA PLANÈTE

I. *De l'équilibre social de l'Occident.*

1. Position de la question.
2. De la situation économique de l'Occident.
3. De l'équilibre économique de l'Occident
4. De la situation mentale de l'Occident.
5. De l'équilibre mental de l'Occident.
6. De la situation actuelle de l'équilibre social de l'Occident.
7. Conclusion.

II. *Du rôle de la France dans l'équilibre social de l'Occident.*

1 Position de la question.
2. De la situation économique de la France.
3. Du rôle de la France dans le régime économique de l'Occident.
4. De la situation mentale de la France.

5. Du rôle de la France dans l'équilibre mental de l'Occident.
6. Constitution de l'équilibre social de l'Occident.
7. Conclusion.

III. *De l'équilibre social de la planète.*

1. Position de la question.
2. De l'état économique de la planète.
3. Rôle de l'Occident dans l'équilibre économique de la planète.
4. De l'état mental de la planète.
5. Rôle de l'Occident dans l'équilibre mental de la planète.
6. Constitution de l'équilibre social de la planète.
7. Conclusion.

VINGTIÈME LEÇON

LE POSITIVISME

I. *Nécessité d'une doctrine directrice : le Positivisme.*

1. Position de la question.
2. Nécessité d'une doctrine directrice.
3. Des caractères d'une telle doctrine.
4. Le Positivisme.
5. Du mode d'action du Positivisme.
6. Des conditions de son action.
7. Conclusion.

II. *De l'influence sociale du Positivisme.*

1. Position de la question.
2. Conception positiviste de l'état normal économique.
3. Conception de la transition.
4. De l'organisation de cette transition.
5. Conception de l'état normal de la mentalité humaine.
6. De la transition.
7. Conclusion.

III. *De l'influence politique du Positivisme.*

1. Position de la question.
2. De l'état normal politique.
3. De la transition.
4. Action sur l'Occident.
5. Action sur la planète.
6. Influence graduelle du Positivisme.
7. Conclusion.

II. — CÉLÉBRATION DU 34e ANNIVERSAIRE DE LA MORT D'AUGUSTE COMTE.

L'anniversaire du 5 septembre a été célébré, cette année comme les années précédentes, par un pèlerinage au cimetière du Père-Lachaise dans la matinée, l'après-midi par une réunion, 10, rue Monsieur-le-Prince, dans l'ancien appartement d'Auguste Comte, et le soir par un banquet familial au Palais-Royal.

Au cours de la visite au Père-Lachaise, M. Ahmed Riza Bey, ancien Directeur de l'Instruction publique en Turquie, a prononcé, sur la tombe d'Auguste Comte, un discours très intéressant qui a paru en entier dans l'*Estafette* et dans la *Justice* du 7 septembre, et dont beaucoup d'autres journaux, tels que la *République française*, les *Débats*, le *Jour*, etc..., ont publié des extraits plus ou moins étendus. M. Edouard Pelletan a ensuite rendu hommage à la mémoire de M. Magnin, de Mme Sophie Bliaux, de M. Pieton et de Mme Clotilde de Vaux. Puis, M. Emile Corra a rappelé les services rendus au Positivisme par Mme Robinet et par son fils, le Dr Gabriel Robinet, le regretté vice-président du Conseil municipal de Paris.

A la réunion de l'après-midi, M. Pierre Laffitte a prononcé un important discours sur la *Notion du devoir*, telle que l'entendent les disciples d'Auguste Comte.

Le soir, au banquet qui a terminé cette journée, plusieurs toasts très applaudis ont été portés à notre vénéré Maître, M. Pierre Laffitte : par le Dr Delbet, au nom des positivistes français; par M. Marvin, au nom des sociétés positivistes de Londres et de Manchester; par M. Oscar d'Araujo, au nom des positivistes brésiliens ralliés à la direction de Paris; et par M. Ahmed Riza Bey. Puis, M. Brecville a donné lecture de plusieurs télégrammes adressés par M. Mignoneau, au nom des positivistes bordelais, par M. Gustave Mondet, au nom des positivistes belges, par M. Cattin, de Dax, etc..., contenant tous des expressions de respect et de confiance à l'égard du successeur d'Auguste Comte.

Nous reproduisons ci-dessous les discours de MM. Ahmed Riza et Pelletan, l'analyse, par le journal le *Temps*, de la conférence de M. Laffitte, et quelques-unes des nombreuses appréciations parues dans la presse. C. H.

DISCOURS DE M. AHMED RIZA BEY.

Mesdames et Messieurs,

Auguste Comte, lorsqu'il écrivait tant de belles pages sur la société musulmane, ne se doutait pas certainement qu'un modeste pionnier de cette société viendrait un jour sur sa tombe célébrer sa mémoire.

Ce n'est pas d'un Turc que vous attendez d'apprendre les immenses services rendus par Auguste Comte à l'Humanité.

Je veux vous parler ici de l'évolution des idées en Orient, de ses tâtonnements philosophiques et de l'accueil qu'il fera au Positivisme.

Auguste Comte est très peu connu en Turquie. La lumière nous venait autrefois de l'Orient et l'Islam, agenouillé dans son immobilisme, la figure toujours tournée vers la Mecque, n'a pas pu voir à temps les lumières qui éclairaient l'Occident.

L'ouvrage de M. le docteur Robinet fut ma première révélation du génie d'Auguste Comte. Plus tard, lorsque j'ai mieux connu le Positivisme, j'ai cru que l'Europe tout entière devait s'illuminer des rayons de cette philosophie, et je fus singulièrement attristé de voir l'Orient encore attardé à des croyances mortes et stériles.

Mais en examinant plus attentivement la société occidentale, j'ai remarqué que, malgré le développement toujours croissant de la science, malgré tant d'hommes éminents, il y a encore une foule qui reste attachée à des idées théologiques et utopiques.

Voilà un fait qui me semble un peu venger l'Orient. Cette observation, quoique triste, m'a donné un peu d'espoir sur l'avenir de ma propre patrie. Oui, messieurs, je compte plus que jamais sur ses progrès, sur son avenir.

Car on n'a jamais vu et l'on ne verra jamais un Turc musulman quitter sa religion pour une autre qui ne vaut pas mieux : se convertir au Bouddhisme ou entrer dans l'Armée du salut.

L'idée théologique, après être passée par plusieurs phases, est devenue tellement simple en Islam qu'il suffirait à celui-ci de faire un pas en avant pour être complètement émancipé ; et l'on peut dire que si l'Orient n'est pas positiviste, c'est qu'il ignore encore cette doctrine.

Les malheurs ont enseigné bien des choses à la Turquie vieillissante. Elle n'a plus sa candeur première. Partout avide de vérité, assoiffée de progrès, elle cherche un régime qui marche en avant et qui arbore la fière devise d'Auguste Comte : « l'amour pour principe, l'ordre pour base et le progrès pour but ». Sa population étant un mélange de races différentes il lui faut aussi un système collectif qui permette à chacun de « vivre pour autrui ».

J'en suis persuadé, tout cela avec la coopération du temps, se réalisera en Turquie sans aucune révolution. Pour pétrir un peuple d'une pâte nouvelle, nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de l'arroser de sang comme levain. Nous n'attendons point, non plus, ni le secours des rois, ni l'intervention surnaturelle.

Pour aimer la patrie et pour servir l'Humanité, nous n'avons pas besoin de tout cela.

Le contact avec le monde occidental, surtout avec la France, par l'intermédiaire de ces voies ferrées qui nivellent aussi bien les monts que les idées, influera fatalement sur la culture intellectuelle des Turcs et les modifications produites soit par cette culture intellectuelle, soit par d'autres faits de civilisation, multiplieront et précipiteront les causes d'évolution progressive de notre société : on ne peut vivre longtemps ensemble sans se ressembler; les idées et les mœurs s'échangent comme les denrées; aussi remarquons-nous bien qu'il se produit chaque jour déjà en Turquie un changement qui reste invisible aux étrangers.

La Turquie future se prépare, s'élabore et s'avance, lentement il est vrai, mais d'une manière continue, vers la civilisation occidentale, vers l'émancipation morale et politique.

Votre Révolution de 89, notre abolition des Janissaires n'ont pas été l'œuvre d'un jour; car l'évolution sociale est un fait essentiellement biologique, c'est-à-dire continu. On ne pourrait donc pas changer la croyance d'un peuple du jour au lendemain.

Mon intention ici est de vous faire voir que, si les opinions et les institutions sont en rapport avec la croyance religieuse, l'Islamisme est beaucoup plus disposé et préparé à l'avènement du Positivisme que toute autre religion.

Quand la doctrine de Comte pénétrera en Turquie, elle n'y trouvera pas, comme au Brésil, une psychologie mystique. La classe instruite de mon pays est simplement déiste et ne fait aucune prière.

Je parle de la classe instruite, c'est-à-dire de ceux qui sont capables de juger; car la masse, partout, même à Paris dans ce foyer de lumière, ne fait que les suivre lentement.

Le Positivisme y entrera donc comme une doctrine puissante et vivace, rejetant toute conception métaphysique et surnaturelle, et non comme une *théologie* nouvelle. On appréciera Auguste Comte comme un grand philosophe et un réformateur d'idées, plutôt que comme un pontife nouveau.

Nous voulons enfin sortir du régime théologico-militaire. Faire la guerre pour conquérir est aujourd'hui un but que les Turcs ne se proposent guère; un régime rationnel et pacifique ayant pour base l'observation et le raisonnement serait notre rêve.

Aucune philosophie ne saurait donc mieux nous convenir que le Positivisme, parce que ce culte de la science et du progrès est la seule doctrine internationale qui a su développer chez l'homme

le sentiment d'altruisme et rendre justice aux gens, quelles que soient leur nationalité et les tendances de leur gouvernement. Pour l'implanter en Orient, que faut-il faire? Je me propose de suivre ce conseil de Mahomet que je trouve très logique : « Parlez, dit-il, au peuple suivant le degré de son intelligence. »

La traduction littérale de l'œuvre immense d'Auguste Comte ne réaliserait point ce but; parce que, non seulement elle n'est pas une œuvre populaire, mais encore et surtout parce qu'elle est trop longue.

Il faut l'émonder, la simplifier, vulgariser et renouveler les formules qu'elle contient, afin d'éveiller mieux l'attention publique.

Le grand caractère du Positivisme n'est-il pas d'affirmer la continuité de l'évolution dans l'entendement humain et de faire ainsi de l'histoire de l'homme une science : la sociologie? Il me paraît également nécessaire que les apôtres du Positivisme prennent en considération les progrès réalisés dans les autres sciences, les civilisations des autres pays que Comte avait honorées implicitement et qu'ils s'efforcent, par tous les moyens, de propager leur doctrine en la mettant à la portée de tous.

Enfin, messieurs, nous souhaitons, n'est-ce pas, que le monde entier soit positiviste? Dans ce cas, pour que notre philosophie soit utile et généralement acceptée, nous devons donner aux Turcs, aux Japonais, etc., la raison et la cause des préceptes que nous formulons.

Le peuple s'émerveillait autrefois de ce qu'il ne comprenait pas; mais l'âge apprend à réfléchir. Le doute philosophique a déjà ébranlé les bases des vieilles religions et le *pourquoi* et le *comment* seront, plus que jamais, des questions du XXe siècle. Qu'un croyant puisse se dire chrétien ou musulman sans qu'il sache pourquoi, soit! mais pareil aveuglement n'est pas permis à un positiviste.

Cette propagande de fait est le véritable moyen, messieurs, d'affirmer notre profonde reconnaissance à la mémoire d'un homme qui s'est dévoué à la cause de l'Humanité.

Je sais que la tâche est difficile, car nous ne voulons pas imposer le Positivisme par la violence. Nous voulons dresser partout des temples de raison et non des bûchers. Cette tâche est peut-être périlleuse en Orient, où l'on ne jouit ni de la liberté d'enseignement, ni de cette liberté de la presse dont chez vous on abuse parfois. Mais qu'importe; on ne fait rien de beau sans sacrifice : le Positivisme aussi aura ses martyrs, voilà tout!

Rien ne saurait mieux me fortifier dans cette entreprise que l'idée de travailler à quelque chose d'utile et d'humain. Et rien ne m'est plus encourageant que de voir mon cher maître, M. P. Laffitte, continuer l'œuvre laissée inachevée par A. Comte. Sa part est immense dans notre estime et notre reconnaissance, mais n'oublions pas qu'il n'est pas le seul apôtre dévoué, et que nous avons, au fond même des ateliers, bien d'autres fidèles et d'autres prosélytes.

Pour nous, les jeunes positivistes, nous n'avons qu'à suivre la voie qu'ils ont tracée, pour nous consacrer, comme eux, au service de l'Humanité.

DISCOURS DE M. EDOUARD PELLETAN

Mesdames et Messieurs,

En dehors de l'honneur qu'il y a de parler au nom de ses confrères, et celui non moins grand de rappeler une si belle, une si éminente mémoire, s'ajoute pour moi — et c'est ce qui m'a décidé d'accepter de parler sur cette tombe, — un sentiment de devoir et de reconnaissance personnels.

C'est en 1873 que j'eus le bonheur de rencontrer la doctrine régénératrice, et, avant d'être mis en rapport avec la Société positiviste, le premier écrit que je lus fut le lumineux article de M. Magnin, qu'il venait de publier dans le journal hebdomadaire la « Politique positive », sur *la transformation des droits en devoirs.*

Cette remarquable démonstration dans laquelle il établit si clairement la différence qui existe entre l'esprit métaphysique et l'esprit positif fit sur moi une profonde impression et détermina un véritable enthousiasme. Impression et enthousiasme que je viens de retrouver à une nouvelle lecture.

Une chose cependant me choqua et bien vivement; c'est la qualité que, selon moi, usurpait l'auteur. Il signait ouvrier menuisier! et jamais je ne voulais croire, dans ma naïve ignorance de collégien nouvellement échappé de l'Ecole, qu'un prolétaire pût penser et exprimer si noblement. J'en voulais à l'auteur de ce que je considérais comme une supercherie de mauvais aloi. Je ne revins sur cette première impression que quelques semaines plus tard, quand je fus présenté à M. Magnin. Mon admiration devint alors plus grande encore, et, comme tous ceux qui l'ont connu, elle ne fit qu'augmenter. Je n'oublierai jamais avec quelle condescendance vraiment paternelle, avec quelle patience, avec quelle ingéniosité

il me donna, dans ces premières années, les explications que je sollicitais fréquemment.

Mais malgré tout le charme qu'ils ont pour moi, je dois laisser ces précieux souvenirs pour vous rappeler, non toute cette noble et grande existence que vous avez tous présente à l'esprit, mais la première phase de sa vie philosophique qui eut une action si considérable sur Auguste Comte, au moment décisif de l'élaboration de la « Politique positive ».

M. Magnin étant né en 1810, c'est à l'âge de 33 ans qu'il entendit pour la première fois la voix d'Auguste Comte, dans le cours d'Astronomie populaire qu'il professait à la mairie des Petits-Pères.

Il suivit assidûment ce cours pendant deux ans sans entrer en relation avec le grand penseur. En 1845, à la fin du cours, il lui fit visite avec plusieurs de ses camarades de professions diverses pour le remercier de son enseignement. Les relations épistolaires entre le philosophe et le prolétaire ne commencèrent qu'en janvier 1846.

Par ces lettres, par leurs dates, on peut se rendre compte de l'influence décisive que M. Magnin eut sur Auguste Comte : c'est en effet en 1847 que, dans douze séances préliminaires, Auguste Comte exposa l'ensemble du Positivisme qu'en 1848 il devait publier sous ce titre à jamais immortel de *Discours sur l'ensemble du Positivisme*. En rapprochant ces dates, on peut se demander sans faire tort à l'œuvre du Maître si, sans ce précieux auxiliaire surgissant si opportunément, sans les renseignements qui lui fournit, sans les profondes réflexions dont il les accompagna, si enfin il n'avait pas eu devant les yeux ce grand type si parfait du prolétaire, son œuvre eût atteint une telle élévation, et s'il eût conclu que : toute l'impulsion régénératrice devait dépendre, en dernier ressort, de l'intime alliance entre les philosophes et les prolétaires.

M. Magnin par sa nature morale, par sa sociabilité extrême, par sa tolérance bienveillante toujours, comme par sa haute intelligence, était admirablement doué pour la propagande. Aussi dès le début de ses relations avec Auguste Comte, s'étant voué entièrement à la religion nouvelle, il n'eut plus d'autres préoccupations, comme d'autres joies, que sa propagation. Il fut le premier et le type idéal de l'apôtre positiviste.

Mieux et plus justement que tant d'autres, il eût pu grâce à ses facultés mentales, à ses puissantes méditations, aux connaissances considérables qu'il avait acquises, il eût pu quitter le prolétariat. Il n'y songea jamais. L'activité même de sa propagande ne nuisit

pas à l'accomplissement de ses devoirs professionnels qu'il remplit toujours aussi scrupuleusement qu'habilement. Il fut, en résumé, un exemple de toutes les vertus civiques et privées, et, comme l'a dit M. Pierre Laffitte : « La vie de M. Fabien Magnin a été une noble et grande vie, elle nous a fourni un grand exemple en même temps qu'un grand type ».

Sans jamais penser pouvoir atteindre ce degré de perfection, ramenons souvent sa noble image devant nos yeux afin que, à défaut de son grand esprit, nous ayons au moins son infatigable ardeur.

Au souvenir d'Auguste Comte qui nous amène tous les ans dans ce vallon sacré, nous devons associer l'humble servante qu'il a indissolublement liée à sa mémoire, comme une juste reconnaissance de sa vie de sacrifice et de dévouement.

Aussi, au nom des positivistes reconnaissants, nous déposons une couronne sur la tombe de madame Thomas, née Sophie Bliaux, la fille adoptive d'Auguste Comte.

Nous ne devons pas oublier également M. Piéton, le digne prolétaire qui a tenu à reposer près du Maître dont il fut un des premiers disciples, et dont la foi ne s'est jamais démentie pendant 22 ans.

Extrait du journal **le Temps** (7 septembre)

Les positivistes se sont réunis, hier, à deux heures de l'après-midi, dans la maison anciennement habitée par Auguste Comte, 10, rue Monsieur-le-Prince. On remarquait dans l'assistance : MM. Marvin, délégué de la Société positiviste de Londres; Oscar d'Araujo, délégué brésilien ; Ch. Jeannolle ; docteur Dubuisson, médecin en chef de Sainte-Anne ; docteur Robinet, etc.

L'éloge du Positivisme et de son fondateur a été fait par M. Pierre Laffitte, successeur d'Auguste Comte, qui a commencé son discours par une sorte d'invocation religieuse et philosophique : « Nous venons, a-t-il dit en substance, honorer encore une fois la mémoire du fondateur de la religion universelle et définitive. Nous devons nous mettre en communauté d'idées avec le passé et avec les générations qui nous ont précédés. Nous devons célébrer, en outre, les services de notre commune mère la Terre. Du passé et du présent, étendons nos sympathies sur les générations qui ne sont pas encore. Aujourd'hui, invoquons surtout la mémoire d'Auguste Comte, le plus éminent représentant de l'Humanité, le plus grand et le plus noble des maîtres. »

Après cet exorde, le Directeur du Positivisme a examiné, dans son ensemble, la vie d'Auguste Comte, « en tant qu'elle constitue la manifestation de la notion du devoir, » et l'évolution du Positivisme, qui n'est autre chose « qu'une nouvelle coordination des devoirs ». Dans sa jeunesse, Comte se laisse dominer par l'influence révolutionnaire : « Bien que sa mère fût ultra-catholique et son père ultra-monarchiste, Auguste Comte obéit d'abord à l'impulsion révolutionnaire. Dès l'âge de dix ans, l'idée de Dieu était éliminée de son esprit, et le passé était l'objet de ses moqueries. Mais les habitudes mêmes de ce passé, les sentiments, les nécessités de la vie pratique firent plus tard équilibre à ces tendances et les limitèrent en quelque sorte. D'autre part, le mouvement de la science le poussait à la sociologie et à la biologie qui combattaient ses tendances anarchiques. Dès cette époque, Auguste Comte s'est proposé d'atteindre un grand but : la fondation de la science sociale destinée à achever la Révolution. »

En terminant son discours, M. Pierre Laffitte s'est demandé quelle sera l'évolution future du Positivisme. « Nous devons, a-t-il dit, définir les devoirs de l'homme en société dans un catéchisme composé de formules courtes et précises, enseignant aux enfants l'ensemble de la connaissance de la vie. Ces définitions seront plus claires que les formules du catéchisme catholique, faites d'énoncés métaphysiques absolument incompréhensibles. »

Le Positivisme a pour but de résoudre la question de plus en plus complexe des devoirs de la société moderne. Les positivistes ont constaté qu'à mesure que la société se développe les liaisons qui unissent les hommes entre eux se resserrent, et, par suite, le nombre des devoirs augmente. D'autre part, la moralité particulière de chaque homme se constitue avec le progrès. Il faut donc établir une nouvelle systématisation des devoirs et faire pénétrer dans l'esprit de chacun les notions de résignation et d'activité qui lui sont nécessaires pour tenir sa place dans l'organisme social. Ce sera l'œuvre nouvelle du Positivisme.

Extrait du journal **le Jour** (6 septembre).

LES POSITIVISTES FRANÇAIS

On lira d'autre part le récit d'une cérémonie qui a eu lieu ce matin au Père-Lachaise, la « commémoration » de la mort d'Auguste Comte. C'est une cérémonie qui n'a pas ce qu'en style spécial on nomme un « grand éclat » ; elle ne préoccupe et ne dérange que deux ou trois cents personnes dans Paris et ces personnes ne songent pas à transformer leur fête intime en une manifestation réclamiste. Elles laissent à l'Armée du Salut, aux Théosophes, Bouddhistes, etc., les grosses caisses et les gongs; mais pour cette

persistance même de la fidélité de quelques-uns à la mémoire de Comte, la commémoration qui vient de s'accomplir encore, pour la 34e fois, vaut qu'on en parle avec le respect dû à tous les actes de foi extraordinairement vivace.

L'Ecole, l'Eglise ou — pour employer leur propre expression — la « Société » des positivistes de Paris nous donne, en effet, le plus touchant et le plus rare exemple d'une constance, que ni le temps ni les railleries ne peuvent diminuer.

Le temps a seulement éclairci les rangs des disciples d'Auguste Comte : en France, ils ne forment plus qu'une petite phalange d'un millier d'hommes groupés, à Paris, autour de M. Pierre Laffitte, directeur du Positivisme. C'est M. Laffitte qui est l'âme de la société. Son nom est bien connu dans le monde des lettres et dans les journaux; le grand public le connaît moins, et pourtant c'est un des esprits les plus vigoureux de ce siècle.

Il faut rendre visite à M. Pierre Laffitte, dans son petit appartement de la rue d'Assas pour comprendre ce que peut être l'existence, toute dévouée à l'étude, de celui que l'on pourrait appeler un « bénédictin laïque ». Les pièces étroites de l'appartement sont encombrées de livres au point qu'il est dificile de s'y mouvoir, et, dans ce petit espace, apparaît un vieillard à la tête assez volumineuse, aux traits énergiques, abritant derrière des lunettes des yeux dont le regard a une vivacité très curieuse. C'est M. Pierre Laffitte, historien, professeur, orateur, écrivain érudit, appuyant sur une véritable omniscience des raisonnements qu'il déduit avec une rigueur toute mathématique... Et brave homme, excellent homme avec cela... La « Providence des reporters » qui viennent le consulter et qui ne le quittent jamais sans avoir reçu plus de renseignements qu'il n'en fallait pour écrire l'article. On use, à tort et travers, du dictionnaire Larousse... Il est plus simple et plus sûr, en cas d'ignorance, d'interroger M. Pierre Laffitte qui est, à lui seul, une encyclopédie. La majorité des interviewers ont aussi la mauvaise habitude de s'acharner sur M. Renan, qui ne répond jamais que par une suite de « hum, hum ! » modulés sur un ton larmoyant. M. Pierre Laffitte, aussi accueillant, a l'avantage d'une bonne franchise qui met le questionneur à l'aise et qui remplit son carnet d'une ample collection de notes...

M. Pierre Laffitte, en effet, tant à la Sorbonne qu'au Collège de France, dans ses réunions du Positivisme ou dans les « entretiens familiers », a dépensé les trésors de savoir qu'il a ramassés pendant cinquante ans de travail. C'est merveille de l'entendre, à l'improviste, formuler, développer son opinion sur l'histoire de tous les pays, sur la vie des grands hommes qu'il connaît d'autant mieux que le Positivisme leur a voué une sorte de culte. On dirait qu'il a vécu à leurs côtés, qu'il a percé à jour leur poitrine et lu dans leur cœur. Il donne, de leurs actions diverses, des explications qui sont

toujours aussi originales que rigoureusement établies d'après de faits contrôlés... On ne peut lui trouver qu'un défaut, c'est que parfois ses harangues sont longues et le public, qui n'attend pas jusqu'au bout de la conférence, se disperse sans emporter du talent de M. Pierre Laffitte l'idée élevée qu'il en devrait avoir.

A côté des directeurs du Positivisme, se trouvent quelques collaborateurs dévoués qui, pour avoir une silhouette d'apôtre moins vigoureusement dessinée, sont pourtant des hommes doués d'un tempérament d'écrivain ou d'orateur fort distingués. Nous citerons ainsi M. Isidore Finance, un ouvrier peintre qui, dans le mouvement socialiste du Parti ouvrier, a tenu un excellent rôle; M. Jeannolle qui, avec M. Finance, a été appelé par M. Jules Roche à diriger des services de l'*Office du travail*; notre confrère Emile Corra, qui a longtemps été un des meilleurs « rédacteurs judiciaires » du Palais... L'Ecole positiviste anglaise, qui diffère quelque peu de la nôtre sur certains points secondaires, est plus nombreuse que la Société française. Ses membres viennent fréquemment rendre visite à leurs amis Parisiens, et l'on organise alors de grandes fêtes — tout aussi familiales que celle d'aujourd'hui, car c'est, au demeurant, par le « charme de l'intimité » que cette Société positiviste paraît recruter et retenir ses adeptes.

Il faut que ce charme soit bien fort pour que le Positivisme ait résisté aux railleries soulevées par quelques-unes de ses démonstrations extérieures. Une religion, un culte quelconque évite rarement ces petites bizarreries. Le Positivisme a les siennes et non des moins grosses. Il possède d'abord, pour temple, l'ancien appartement d'Auguste Comte, transformé en musée-chapelle, dans la rue Monsieur-le-Prince; il possède son calendrier où les mois portent le nom des grands hommes. C'est de la sorte que nous sommes dans le mois de Gutemberg, an 103... Enfin, il a une façon d'honorer les morts illustres, ses patrons, qui peut prêter à sourire; le Positivisme organise, plusieurs fois l'an, des pelerinages historiques à la tombe de Jean-Jacques Rousseau (1), de Voltaire, Louis XI, ou... tout autre personnage marquant dans l'histoire.

(1) C'est par erreur que se trouve cité ici le nom du « fou méchant » que Diderot appelait *le grand sophiste* et dont il disait : « On peut donc être éloquent et sensible sans avoir ni véritable amitié, ni véracité! Cela me fâche bien. Si cet homme n'a pas un système de dépravation tout arrangé dans sa tête, que je le plains! et s'il s'est fait des notions de justice et d'injustice qui le réconcilient avec ses procédés, que je le plains encore! Dans l'édifice moral tout est lié. Il est difficile qu'un homme écrive sans cesse des paradoxes, et qu'il soit simple dans ses mœurs... Ce serait un phénomène bien étrange qu'un homme pensant et disant toujours mal se conduisît toujours bien. Le dérangement de la tête influe sur le cœur, et le dérangement du cœur sur la tête, etc.... » (*Lettre à Mlle Voland*, 1er juin 1759). C. H.

Hommes, femmes, enfants, sont de la fête, qui est parfois une gentille excursion champêtre avec discours très étendus, au dessert, sur les mérites du grand homme choisi. Ces commémorations n'amuseraient pas tout le monde. Il est probable que les positivistes s'en moquent et avec raison ; ils ont une vie publique et privée irréprochable ; ils s'instruisent à toutes les choses de l'esprit, et rien ne les empêche d'honorer les Trois Anges, les trois femmes qui aimèrent Comte. C'est, au demeurant, une Société de laquelle il faut se garder de rapprocher maintes ridicules associations anglaises.

PAUL BLUYSEN.

Extrait du journal **le Lyon républicain** (7 septembre).

LE POSITIVISME

Le 5 septembre. — La situation du Positivisme. — Gambetta, Jules Ferry, Jules Roche, Burdeau. — Louis XI, Henri IV, Richelieu, Danton. — Ouvriers positivistes. Les œuvres de Comte.

VIVRE AU GRAND JOUR

Le 5 septembre, les disciples du Positivisme ont célébré la 34e commémoration annuelle de la mort d'Auguste Comte, son fondateur.

Mais le Positivisme n'est point une maison fermée, et à la visite qui a eu lieu à la tombe du maître au Père-Lachaise, à la réunion dans laquelle le successeur de Comte, le savant, sympathique et honoré M. Pierre Laffitte a prononcé le discours d'usage, au banquet qui a eu lieu le soir au Palais-Royal, étaient conviées toutes les personnes, quelles que soient leurs opinions, qui désiraient y assister.

Le billet qui annonçait ces diverses cérémonies, rappelait, en effet, que la maxime positiviste est : « Vivre au grand jour. »

LA FORMULE

Les doctrines d'Auguste Comte ayant fait de nombreux adeptes à Lyon, j'ai pensé qu'il serait intéressant, pour nos lecteurs, d'avoir quelques indications sur la situation du Positivisme à l'heure présente, et, pour les obtenir, je n'ai cru pouvoir mieux faire que de m'adresser à M. Pierre Laffitte lui-même.

Il s'est mis, avec une grâce charmante, à ma disposition.

— Tout d'abord, mon cher maître, lui ai-je dit, voudriez-vous, dans une formule brève et précise, me mettre à même de déterminer ce qu'est le Positivisme ?

— La formule que vous me demandez est bien simple : le Positivisme est un système de philosophie qui rejette toute conception métaphysique, toute étude du surnaturel et fonde la science tout entière sur la considération des faits matériels et palpables.

— Une pareille formule, qui est, en somme, un véritable programme, comporte une série d'études considérables ?

— Evidemment. L'ensemble des connaissances positives constitue six sciences : mathématiques, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie.

DISCIPLES DU POSITIVISME

... — C'est de cette dernière, particulièrement, que je voudrais vous entretenir. Les doctrines de Comte ont-elles une réelle influence sur l'organisation de notre société moderne, sur la politique contemporaine, pure ou économique ?

— Comment en douter, quand des hommes comme Gambetta, Jules Ferry, Jules Roche, Burdeau, se sont réclamés ou se réclament du positivisme ?

— Mais, avant eux, avant Comte lui-même, n'avait-on pas fait de la politique positive, n'y avait-il pas eu des positivistes sans le savoir ?

— Assurément, et vous pouvez tenir pour certain que Louis XI, Henri IV, Richelieu, Danton, étaient des positivistes. Le mérite général de Comte a été de formuler des lois, quand il n'y avait eu, jusqu'à lui, que des applications inconscientes du Positivisme.

DANS LE PEUPLE

— Il me semble, toutefois, que ses doctrines n'ont point encore réussi à pénétrer dans les masses profondes du peuple.

— C'est une erreur. Elles y pénètrent lentement, sans doute trop lentement à mon gré, mais sûrement. Chaque année, à la Sorbonne, je vois le nombre de mes auditeurs ouvriers grossir, et je vous assure que l'étude de la sociologie les éloigne singulièrement des théories échevelées et creuses de nos socialistes... anarchistes ou autres.

AUGUSTE COMTE ET PIERRE LAFFITTE

Dans le reste de l'entretien, M. Pierre Laffitte me parla des épreuves si dures que Comte eut à subir au point de vue matériel, de ses œuvres, toutes considérables : *La Politique positive*, le *Cours de Philosophie positive*, le *Discours sur l'Esprit positif*, le *Traité de Sociologie*, le *Traité de Philosophie mathématique*, de l'influence que sa doctrine eut sur le mouvement politique et social à l'étranger, particulièrement en Angleterre, des amertumes et des déceptions qu'il éprouva à la suite de certains abandons ou de certaines trahisons ; mais ce qu'il ne me dit pas et ce que j'ai appris par de fervents disciples du Positivisme, c'est que si Comte a pu être vulgarisé, si la grandeur de ses conceptions a pu être mise à la portée de tous les esprits, c'est grâce au dévouement, à la vaste érudition, à l'activité incessante de M. Pierre Laffitte lui-même.

M. Pierre Laffitte est merveilleusement doué : éloquence familière et sûre, grand charme personnel, vues philosophiques profondes, science qui a tout embrassé, il devait être, il a été, il est le

vaillant continuateur du grand philosophe et du grand savant, qui compta à ses cours des hommes comme Humboldt, Blainville, Poinsot, Fourier le géomètre, Broussais et enfin Carnot.

III. — PÈLERINAGE A LA STATUE DE JEANNE D'ARC

Pour clôturer la célébration de l'anniversaire de la mort d'Auguste Comte, les positivistes se sont rendus en pèlerinage, le lendemain 6 septembre, à dix heures du matin, au monument de Jeanne d'Arc, place des Pyramides. M. Emile Corra a déposé une couronne au nom du Comité républicain de la fête civique de Jeanne d'Arc. M. le docteur Delbet a prononcé l'éloge de Jeanne d'Arc : « Au pied de cette statue de la grande libératrice du sol national au quinzième siècle, en l'honneur de celle dont le nom est un symbole de foi et d'espérance dans les destinées de notre France, nous venons déposer une couronne civique, au jour anniversaire de l'assaut de la porte Saint-Honoré, l'un des actes les plus remarquables de sa vie militaire. »

Le docteur Delbet a retracé ensuite les services rendus par Jeanne d'Arc à la cause de la patrie et de l'Humanité.

Il a terminé par une invocation à Jeanne d'Arc. Son discours a été très applaudi par les positivistes, et par la foule qui se pressait autour du monument. — *Extrait de l'***Éclair** (8 septembre).

Les positivistes de Paris, après avoir rendu hommage à la mémoire d'Auguste Comte et de ses principaux disciples, se sont réunis, ce matin, à 9 heures et demie, au jardin des Tuileries, pour de là se porter en corps au monument de Jeanne d'Arc, qui décore l'entrée de la rue des Pyramides.

Nous remarquons dans les rangs des manifestants : MM. Emile Corra, Finance, Pelletan, Ahmed-Riza-Bey; beaucoup de dames et de jeunes filles. Une couronne est accrochée par M. le docteur Delbet, au socle de la belle statue de Fremiet. Elle porte cette inscription : « A Jeanne d'Arc, le Comité républicain de la fête civique. »

Puis le docteur Delbet prend la parole :

L'épopée de la Pucelle

« Nous venons, dit-il en substance, opposer aux religions surannées le culte des grands hommes. Notre royaume est de ce monde, et c'est pourquoi nous nous inclinons devant tous ceux qui se sont dévoués, qui ont lutté, qui ont souffert pour l'Humanité. Au premier rang parmi ceux-là, il faut citer Jeanne d'Arc. »

L'orateur rappelle l'histoire de la bonne Lorraine. Il la montre saisie, dès l'âge de 13 ans, du besoin de sacrifice. « Il lui était pourtant facile de satisfaire son besoin d'idéal en se murant, comme tant d'autres, au fond d'un cloître. Elle aurait échappé au spectacle de cette époque terrible, où l'anarchie était partout, où la France était livrée aux luttes égoïstes des grands, à la faiblesse incapable d'un roi débauché, à l'invasion étrangère.

« Jeanne, à son propre salut, préféra le salut de sa patrie et se jeta dans la lutte. »

Le docteur Delbet retrace alors l'odyssée de Jeanne, de Domremy, à Compiègne et à Rouen. Partout, dans ses luttes contre la cour, dans ses fières réponses à ses bourreaux ecclésiastiques, il retrouve cet amour de la patrie qu'elle confessa jusque sur le bûcher.

Litanies patriotiques

C'est pourquoi, ainsi que l'exprimait le grand poète Schiller, son nom doit être révéré à l'égal de Denis, quand il était le saint protecteur de la France, et des autels doivent être élevés à sa gloire. Aujourd'hui, qu'il nous soit permis de la célébrer par une prière qui, sous la forme antique d'une litanie, évoque ses principaux titres à l'admiration, à la reconnaissance des Français

« 1° Jeanne, humble fille du peuple, lys éclos aux champs de Lorraine;

« 2° Bergère de Domremy, au cœur simple et droit;

« 3° Jeanne la pucelle, fleur de pureté, de bon sens et de bonté;

« Que ton souvenir élève et charme nos cœurs !

« Qu'il nous inspire les nobles et généreuses pensées !

« 4° Jeanne qui fus toujours pitoyable aux pauvres gens;

« 5° Miséricordieuse pour tes plus cruels ennemis;

« 6° Guerrière pleine de vaillance et d'audace, qui jamais ne donnas la mort;

« 7° Victime innocente et noblement résignée;

« Ennoblis nos cœurs, inspire-nous l'énergie, le dévouement, la sage résignation;

« 8° Jeanne victorieuse et libératrice à Orléans;

« 9° Glorieuse et triomphante à Reims;

« 10° Blessée, mais non découragée sous les murs de Paris;

« 11° Tristement vaincue et captive à Compiègne;

« 12° Martyre à Rouen, mais toujours pleine de foi patriotique;

« 13° Jeanne qui mourus par un évêque, victime d'une politique cléricale et antinationale;

« Gloire et justice te soient rendues !

« Revis dans nos cœurs reconnaissants !

« Que jamais ta mémoire ne tombe en cléricalisme!

« Que le souvenir de ta passion en préserve notre chère patrie!

« 14° Toi qui ressuscitas l'idée antique de la patrie dans les cœurs du moyen âge;

« 15° Toi qui es l'image même et le symbole de la patrie;
« 16° Toi qui l'aimas jusqu'à souffrir pour elle l'infamie et la mort;
« 17° Vierge de la foi et de l'espérance patriotiques;
« Que tes services soient à jamais proclamés. Embrase nos cœurs de l'amour sacré de la France. »

Des applaudissements unanimes ont salué cette magnifique oraison laïque. Des pleurs coulaient de bien des yeux. On s'est séparé très ému en se donnant rendez-vous à l'année prochaine.

Extrait du PETIT MÉRIDIONAL *du 7 septembre.*

IV. — ÉRECTION D'UNE STATUE A CHRISTOPHE COLOMB

Notre coreligionnaire M. Vorbe, représentant du quartier de la Villette au Conseil municipal de Paris, a adressé aux membres de cette Assemblée une proposition relative à l'érection d'une statue à Christophe Colomb, qui s'inspire trop du Positivisme pour ne pas être reproduite ici :

Messieurs, convaincu de la nécessité de créer, d'établir des relations d'ordre supérieur entre les peuples, je viens vous prier d'instituer la fête universelle de Paris en lui donnant pour base la glorification de l'ensemble du travail humain, unique source de tous les progrès individuels, origine commune de la puissance et de la grandeur des nations.

Croyant obéir à un devoir, attachant une importance considérable à la réalisation de la pensée qui m'inspire, je vous demande la permission d'entrer dans quelques développements.

« La terre que nous habitons sert de lien entre les hommes et forme l'unité des nations... Les hommes, en effet, se sentent liés par quelque chose de fort lorsqu'ils songent que la même terre qui les a portés et nourris étant vivants les recevra dans son sein quand ils seront morts ! »

Je m'autorise de cette observation aussi juste que profonde du plus éminent orateur du XVIIe siècle pour appeler toute votre attention sur la proposition que je vais avoir l'honneur de vous soumettre.

Le sol étant la matière première de toute richesse, une augmentation de territoire équivaut nécessairement à une augmentation de richesse, et puisque la sécurité du lendemain, indispensable au développement de nos facultés mentales, aux fécondes manifestations de notre pensée, ne peut s'obtenir que par la possession de cet excédent de la production sur la consommation que nous nommons le

capital, toute accumulation de la richesse matérielle doit avoir pour conséquence logique le progrès de notre intelligence et de notre moralité. On ne saurait donner au capital ni une plus haute ni une meilleure destination.

Héritières d'un même passé, toutes les nations ont les mêmes devoirs envers l'avenir. En raison des rapports de plus en plus nombreux, de plus en plus complexes qui s'établissent entre les peuples, on peut, au point de vue économique, considérer les contrées qui forment et représentent la civilisation occidentale comme autant de provinces ou de départements d'une même nation, comme autant de parties d'un seul tout.

Mais, en vertu de leur caractère égoïste qui tend à subordonner la collectivité à l'individu, le large intérêt général aux étroits intérêts particuliers, les seules relations matérielles ne sauraient produire aucune unité puissante, aucune harmonie durable entre les nations. Ne se reconnaissant pas d'obligations communes, ne poursuivant pas la réalisation d'un même idéal social, celles-ci sont à l'état d'hostilité permanente, cachée ou ouverte. Malgré notre inébranlable foi dans le triomphe final de l'activité pacifique parmi les hommes, la guerre, à l'heure actuelle, existe toujours en préparation et en perspective. En vertu de la loi de solidarité à laquelle obéissent toutes les parties d'un tout, la lutte entre les nations, qu'on l'appelle guerre, industrie ou commerce, et qui se termine invariablement par l'écrasement des faibles, a son inévitable et désastreux retentissement dans les existences individuelles.

Les rapports engendrés par l'industrie et le commerce, antisociaux dans leur principe, puisqu'ils ont la satisfaction des appétits personnels pour objet, ont besoin d'être complétés, couronnés par des relations morales. C'est l'unique désir de contribuer à la création de ces rapports moraux, de ces relations d'ordre spirituel qui m'amène aujourd'hui à cette tribune.

La découverte de l'Amérique n'a pas été seulement pour toutes les nations une nouvelle source de richesse matérielle, mais cet événement mémorable a encore été le point de départ d'un vaste mouvement intellectuel, l'aurore d'une grandiose et magnifique évolution scientifique.

Considérant qu'en augmentant le domaine terrestre de l'Humanité, Christophe Colomb a bien mérité des générations, j'estime qu'il serait hautement honorable, véritablement glorieux pour la vaillante cité directrice que vous représentez de se faire l'interprète de la reconnaissance des peuples devant la postérité. Je viens donc vous prier, Messieurs, de vouloir bien mettre à un concours international de sculpture la statue de l'audacieux génie, de l'âpre lutteur qui, en découvrant de nouvelles terres dans l'ordre géographique, conquit pour le penseur le droit de chercher de nouveaux cieux dans l'ordre moral.

Je vous prie aussi de convier toutes les grandes villes du monde à se faire représenter par des délégations à l'inauguration de cette statue.

En raison de sa longue et glorieuse existence historique, de l'élévation et de l'ardeur de ses aspirations vers l'unité morale des peuples, Paris, fidèle à ses traditions généreuses, à son caractère humain et à son génie universel, donnerait le sol; et les plus considérables cités du globe, conscientes de la communauté et de l'identité de leurs devoirs, désireuses de participer à notre souscription internationale, fourniraient le capital nécessaire à l'érection de ce monument qui, en raison de son origine, augmenterait le prestige moral de notre ville, affirmerait sa souveraineté bienfaisante devant les nations, et, devenue pour tous les hommes la métropole d'une patrie commune, ferait de notre noble, de notre généreux Paris, le panthéon de l'Humanité, le berceau de la fraternité de l'avenir.

L'arbre vaut mieux que le fruit. L'Humanité domine la patrie, et celle-ci conservera son éternelle supériorité sur la famille et l'individu. Puisque l'homme ne peut rien sans l'assistance de ses semblables, puisque le concours social est indispensable à l'utilisation des efforts individuels, et que l'ordre actuel est le développement d'un ordre antérieur; en Colomb, ce n'est pas seulement l'énergique volonté, l'indomptable courage, la persévérance admirable que nous honorons; non ! en ce hardi navigateur, en cet explorateur infatigable qui, grâce à son immortelle conquête, est devenu en quelque sorte l'hôte d'un monde supérieur, le membre d'une société impérissable, puisqu'il vivra dans le souvenir des plus lointaines générations, en ce quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique que nous saluerons prochainement, c'est tout le travail humain, c'est la douloureuse lutte de l'incalculable armée des générations éteintes, c'est le labeur sacré des morts que nous offrons à l'universelle glorification des nations.

C'est là, mes chers collègues, une conception assez élevée, un idéal assez haut pour que ma proposition recueille l'unanimité de vos suffrages lorsqu'elle vous reviendra de la 4e Commission.

Puisse votre vote, en contribuant à réaliser les vœux ardents, les aspirations enthousiastes, les invincibles espérances des âmes magnanimes qui ont rêvé de faire régner la justice et l'amour, la paix et la liberté parmi les hommes, et dont je ne suis ici que le faible écho, l'obscur interprète, illuminer la France d'une gloire nouvelle, faire rayonner le nom de Paris jusque dans le plus lointain des âges, et devenir le gage d'une inaltérable amitié entre la République du nouveau monde et celle de l'ancien continent !

Paris, le 20 avril 1891.

Signé : VORBE.

VARIÉTÉS

LA PRINCESSE DE CLÈVES

Paris, 25 *décembre* 1888 (28 *Bichat*, 100 — *Gall*).

Mon cher Monsieur France (1),

Je suis heureux de vous voir publier la *Princesse de Clèves*, et satisfait que vous vouliez bien accepter quelques observations, non pas sur le mérite littéraire, il y aurait peu de convenance de ma part de vous en parler, mais bien sur la situation mentale que ce chef-d'œuvre traduit, d'autant mieux que c'est tout à fait spontanément. Ce qui m'a toujours frappé en lisant cette œuvre éminente de l'esprit féminin, c'est l'absence complète de toute considération surnaturelle; le nom de Dieu n'y est pas même prononcé, et cependant l'évolution d'une vie humaine, et spécialement d'une vie de femme dans une crise décisive, s'accomplit sans que rien nous paraisse ni étrange, ni illogique; et cela est tellement vrai que personne avant moi, du moins je le crois, n'avait remarqué cette absence de Dieu (2). Lisez surtout cette merveilleuse consultation où Mme de Clèves expose les raisons qui lui font rejeter le mariage avec M. de Nemours. Les raisons qui lui font prendre une décision capitale sont toutes d'ordre naturel; elle arrive à *vaincre* un entraînement profond et légitime par des motifs délicats et sensés. L'absence du surnaturel est d'au-

(1) Cette lettre a paru dans une édition de luxe de *la Princesse de Clèves*, publiée par M. Anatole France, chez Conquet, rue Drouot, en 1889.

(2) Voyez *De la Morale positive*, par P. Laffitte, conférence rédigée par E. Antoine, page 59.

tant plus frappante ici, que les motifs humains assurent la prépondérance de la raison sur les passions et non la brutale prépondérance de celles-ci.

Il est évident qu'une telle œuvre traduit un nouvel état d'équilibre mental atteint par une *femme*, supérieure il est vrai, dans lequel la vie humaine se construit par des considérations purement tirées de l'appréciation des conséquences de nos actes, sans aucune préoccupation d'ordre surnaturel. L'élite dans les femmes avait atteint cet état vraiment élevé où la vie se développe sensée, digne et délicate, sans crainte comme sans espoir, je ne dis pas chimérique, soyons polis, mais tout au moins douteux. Car cela n'est pas propre à Mme de La Fayette : lisez les *Avis à mon fils* (1), de Mme de Lambert, et vous verrez que, sauf quelques formules de simple politesse envers Dieu, tous les motifs pour se conduire avec dignité dans la vie réelle sont tous d'ordre humain. N'y a-t-il pas là une démonstration expérimentale de la possibilité de concevoir une vie non seulement honnête, mais élevée et délicate, par de simples considérations d'ordre naturel? La démonstration est d'autant plus frappante, qu'elle n'a rien de systématique, on ne cherche pas à démontrer : on décrit. L'évolution lente de l'Humanité a produit un tel état dans les âmes supérieures, qui, du reste, ne font que précéder les autres; la systématisation viendra plus tard.

Sans doute, me dira-t-on, mais l'échafaudage surnaturel a été d'abord nécessaire; j'en conviens, mais on arrive à s'en passer. Ainsi, l'homme ne fait pas partie des espèces animales spontanément propres. Cela devient grave dans les sociétés nombreuses : aussi les conducteurs de notre espèce ont cherché, dès le début, à y pourvoir. Mais il leur a fallu invoquer et Dieu et le Diable pour obtenir des hommes qu'ils veuillent bien se tenir propres. Aujourd'hui l'Occident se débarbouille sans crainte de l'enfer, ni espoir du paradis. Pourquoi l'évolution accomplie par les peuples civilisés, dans un cas simple, ne peut-elle être atteinte dans les cas les plus compliqués? La *Princesse de Clèves* nous en donne la démonstra-

(1) Voyez id. p. 57-8.

tion non point scolastique, mais vivante, dans un chef-d'œuvre esthétique; et cette absence de Dieu conduit à peindre la prépondérance suprême, type normal de notre espèce, de la raison sur la passion.

Mais faisons la contre-partie; et toujours en consultant, non la science, mais l'art. J.-J. Rousseau, par un mouvement rétrograde, réintroduit Dieu; lisez la *Nouvelle Héloïse*, et voyons le rôle qu'il lui fait jouer : il faut bien le dire, avec toute la politesse possible, ce rôle est scabreux. Dieu intervient surtout pour justifier les tendres faiblesses, ou tout au moins pour les accueillir avec une souriante tolérance. Et comme cela s'est développé au dix-neuvième siècle! Dans George Sand, quand les dames veulent doucement céder, Dieu est toujours là pour faciliter l'affaire. On lui fait jouer là un singulier rôle. Que nous sommes loin de ces décisions suprêmes où l'âme se dompte et que Mme de La Fayette nous a peintes avec une connaissance si profonde de la nature humaine!

Quoi qu'il en soit, la *Princesse de Clèves* me paraît l'œuvre la plus parfaite sortie de la main d'une femme. Celle-ci reste toujours étrangère aux œuvres de grande force et dans tous les genres. Mais le champ qui lui appartient a été parcouru par Mme de La Fayette avec une plénitude complète. Son œuvre sera lue tant qu'il restera des hommes de goût et de sens; on est heureux de se sentir en communion avec l'élite qui, depuis le dix-septième siècle, goûte ce charmant chef-d'œuvre, et l'on pense à l'élite qui, après nous, en jouira encore.

Bien à vous,

P. LAFFITTE.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A LA

BIOGRAPHIE D'AUGUSTE COMTE

I. — AUGUSTE COMTE EXAMINATEUR D'ADMISSION A L'ECOLE POLYTECNHIQUE.

Auguste Comte fit comme examinateur d'admission à l'Ecole polytechnique une véritable révolution. Les questions qu'il adressait avaient un véritable caractère d'originalité. A mon avis, elles étaient parfaitement choisies et je me propose de faire sur ce sujet plusieurs articles dans la *Revue occidentale*. Ces questions donnèrent lieu à beaucoup d'attaques de la part des esprits routiniers, qui sont nécessairement les plus nombreux. On signala surtout la difficulté de ces questions. M. Coriolis, qui était un géomètre distingué et un caractère infiniment honorable, vint trouver Auguste Comte et lui fit part loyalement des attaques dont il était l'objet. Auguste Comte, dans une longue séance, lui communiqua ses notes d'examens, et M. Coriolis ne trouva que trois questions à supprimer. J'ai trouvé dans les papiers d'Auguste la liste de ces questions et je la publie afin qu'on puisse juger ou de l'étroitesse de vues ou du peu de bonne foi des critiques d'Auguste Comte. Je tiens d'Auguste Comte lui-même ces détails sur la visite de M. Coriolis. Voici la reproduction textuelle de la note d'Auguste Comte.

« *Questions à écarter.*

(Mardi 13 avril 1843).

« 1° Explication analytique des formules de transposition des axes dans l'espace.

« 2° Ellipse maximum inscriptible en un rectangle donné (cette question peut rester pour les élèves forts).

(Vendredi 21 avril).

« 3° Loi de *tg m a* (à réserver pour les élèves forts). »

Or, pour la première question qui, évidemment, devait être supprimée absolument, elle est passée dans l'enseignement courant des mathématiques spéciales, et personne ne proteste plus à cet égard.

Je profite de l'occasion pour donner quelques autres questions d'Auguste Comte.

Celui-ci, dans les notes si précieuses que nous possédons, écrivait non seulement l'énoncé de la question, mais les détails de la solution, et il terminait par une formule d'appréciation qui était, pour me servir de son expression familière, l'*équation* du candidat.

Ainsi, je prends dans les examens de Paris et je vois pour première question la construction des tables de logarithmes. Je cite textuellement les notes d'examens d'Auguste Comte.

« *Construction des tables de logarithmes.*

« Après une très faible indication des propriétés fondamentales, il explique très confusément et avec beaucoup d'hésitation, le procédé par les moyens proportionnels, sans pouvoir le spécifier nettement envers un nombre déterminé. Interpellé sur les moyens généraux de vérification, il finit par indiquer enfin assez judicieusement, mais après une ouverture générale, ceux qui résultent de l'usage même des tables. Il ne peut nettement expliquer l'intercalation usuelle. »

Prenons une autre question.

« *Lieu des projections du sommet d'une parabole sur ses tangentes.*

«Après avoir bien expliqué, quoiqu'un peu vulgairement exposé, la solution analytique, il forme exactement l'équation et discute assez convenablement l'ordonnée et même ensuite la tangente. Invité à expliquer la forme générale ainsi trouvée d'après la seule définition, il explique trop imparfaitement l'asymptote, et trop vaguement la tangente au sommet, mais en saisissant toutefois, à sa manière, le vrai principe de cette double explication. »

Je prends une autre question.

« *Théorie de la division des nombres entiers.*

« Exposition vulgaire très faible, et peu rationnelle, sans soupçonner les principales difficultés de cette théorie, où la pratique ordinaire est à peine motivée. Interpellé sur la comparaison avec la division algébrique, il signale vaguement les ressemblances et encore plus mal les différences : il répond à rebours sur la difficulté respective des deux théories. »

Je cite une autre question.

« *Triangle dont les trois côtés et l'aire forment quatre entiers consécutifs.*

« Après un peu d'hésitation, il forme péniblement l'équation, sans apercevoir aucune des simplifications propres au cas. Il a ainsi :

$$3x^4 + 12x^3 - 10x^2 - 108x = 153,$$

où il cherche une racine entière et positive, sans voir qu'elle doit être un multiple de 3. Il explique d'ailleurs correctement, mais très lourdement, les règles ordinaises, sauf nulle mention des limites. Finalement, il ne trouve pas le triangle. »

Je vais maintenant reproduire quelques-unes des formules d'appréciation.

Voici ce que dit Comte, d'un des candidats.

« Esprit juste et suffisamment sagace, d'ailleurs très convenable-
« ment instruit. Il sera une fort heureuse acquisition pour l'Ecole.
« Quoiqu'il ne soit pas plus intelligent que *** peut-être, il est plus
« mûr, et plus ferme, et mérite d'être placé avant, bien que dans
« la même catégorie. »

Voici un autre jugement bien différent du précédent.

« Ni jugement, ni sagacité ; instruction matérielle mal digérée,
« et nullement assimilée. Il ne gagnerait rien sans doute à s'enga-
« ger pour l'an prochain ».

Pour comprendre cette dernière phrase d'Auguste Comte, il est bon de rappeler que les élèves arrivés à la limite d'âge pouvaient obtenir un prolongement en s'engageant dans l'armée.

Je vais maintenant citer un examen tout entier, de manière à montrer comment procédait Auguste Comte. Voici le spécimen intégral.

(46me) (De Noé.) (De 4 h. à 5 h.)
(19 ans passés.)

« 1° *Formule des intérêts composés, le capital restant fixe.*

« Exposition lourde et confuse de la formule ordinaire ; il ne sait pas l'étendre à l'exposant fractionnaire. Dans une application logarithmique, il confond un exposant avec un coefficient, et, quoique averti par l'énorme erreur du résultat, ne parvient pas à se rectifier. *(Very badly.)*

« 2° *Théorème de Pythagore.*

« Exposition absurdement inintelligente de la démonstration ordi-

naire. Il ne sait pas montrer en quoi elle exige que le triangle soit rectangle.

« Interpellé de former un triangle rectangle dont les côtés soient des nombres entiers consécutifs, il forme mal d'abord l'équation des côtés; averti de son erreur, il la rectifie péniblement, et trouve enfin les côtés; il croit toutefois que pour des nombres entiers consécutifs au delà, le triangle serait obtusangle sans pouvoir démêler l'erreur *(very deakly)*. Provoqué à calculer les angles du triangle rectangle précédent, il croit d'après la tangente 4/3 que l'angle est 5/9 d'angle droit. Poussé à chercher tang. 5/9, il ne peut y parvenir, ni former l'équation, et montre une inintelligence profonde des premiers éléments de trigonométrie *(very badly)*.

« 3° *Tangente à l'hyperbole par un point extérieur.*

« Il forme assez couramment l'équation. Interpellé d'y distinguer les cas où les deux tangentes aboutissent à la même branche ou aux deux branches opposées, il finit par saisir assez bien le principe de cette distinction, mais ne peut nullement l'établir, quoique averti d'une première appréciation erronée (*badly*).

« Ce candidat est très évidemment le dernier de tous jusqu'ici, tant pour l'instruction que pour l'intelligence. »

(— —)

J'ai reproduit l'examen de M. de Noé avec l'appréciation d'Auguste Comte, quoique, à mon avis, il ne soit pas moralement permis de livrer à la publicité, dans notre temps, ces examens d'Auguste Comte, surtout quand ils sont défavorables. Mais c'est ici un cas particulier. Le candidat dont il s'agit ici, M. de Noé, est tout simplement le célèbre caricaturiste Cham, qui s'est fait, dans une carrière tout autre que la carrière polytechnique, une grande réputation justement méritée. Outre qu'il est mort depuis plus d'une dizaine d'années, il avait, lui-même, raconté, d'une manière très plaisante, sa déconfiture comme candidat polytechnique, et surtout la stupéfaction de son examinateur en face de son examen. Mais je puis citer une anecdote personnelle.

Je me trouvais, en 1849 ou 1850, dans l'atelier d'Etex; il y avait le portrait à l'huile d'Auguste Comte qu'il terminait à ce moment. Un grand jeune homme, maigre et dégingandé, entra dans l'atelier; c'était le célèbre caricaturiste Cham, qui était, comme on sait, fils de M. de Noé. Il s'approcha du tableau d'Etex et lui dit : « Qu'est-ce donc que ce portrait ? » — « Mais, répondit Etex, c'est celui du plus grand penseur de notre siècle, Auguste Comte. » — « Ah ! dit Cham, en riant, je le reconnais; c'est lui qui m'a refusé à l'Ecole polytechnique ». Sa déconvenue l'amusait beau-

coup, il avait fait sa carrière dans une tout autre direction que celle qu'on avait voulu lui imposer.

Pour compléter ces indications, je vais donner l'examen qui précède celui de Cham. Cet examen, étant très favorable, ne peut avoir rien de blessant pour celui qui l'a subi, ou pour ses parents, en admettant qu'il soit mort.

(45me) (Edouard HARDY.) (De 2 h. à 4 h.)
(20 ans passés.)

« 1° *Construction des tables trigonométriques.*

« Exposition claire, correcte et facile de la méthode ordinaire. Il explique très bien les moyens de vérification et la modification relative au rayon. A ce dernier sujet, il expose très bien la loi d'homogénéité d'après son principe rationnel, non seulement pour le cas des lignes, mais aussi pour les aires et les volumes ; il y a seulement du vague pour le cas des angles, et une appréciation trop confuse des purs coefficients (*Extremely well*).

« 2° *Dimensions d'une chaudière cylindrique d'après son volume et sa surface.*

« Il forme bien l'équation, sauf une erreur de calcul dont il s'aperçoit et qu'il rectifie par une considération algébrique très rationnelle. Il discute très bien l'équation, soit en elle-même, soit d'après le problème. Il saisit très bien, tant *à priori* qu'*à posteriori*, la relation du cas imaginaire avec celui des racines égales, et détermine exactement, quoique avec un peu de lenteur, les dimensions correspondantes de la chaudière (*Very well*).

« 3° *Construction de l'équation du problème précédent.*

« Il emploie d'abord deux paraboles, dont il remplace l'une, en ajoutant heureusement leurs équations, par un cercle ; sa parabole $y^2 = x$ lui donne, pour le cercle, une équation non homogène, où il rétablit très bien l'homogénéité en restituant heureusement le paramètre. Après avoir bien construit les deux courbes, il ajuste imparfaitement leurs situations relatives à l'état correspondant de l'équation. Il voit bien, toutefois, que le cas du maximum correspond au contact et vérifie bien, par les tangentes, l'existence de ce contact. *(Very well).*

« 4° *Hyperbole, par 1 asymptote, 1 sommet et l'excentricité.*

Il forme très bien la première condition, très imparfaitement la dernière et assez bien la seconde. On voit que son enseignement en géométrie analytique a été trop peu élevé, quoique son esprit fût évidemment susceptible de la plus forte alimentation. Il emploie,

d'ailleurs, les conditions proposées par la transformation des axes (*Enough well*).

« 5° *Parallélogramme des forces.*

« Exposition claire et facile de la démonstration la plus simple, dont il a bien saisi l'esprit. Interpellé d'en déduire, comme cas particulier, la composition des forces parallèles, il trouve très bien la direction et l'intensité de la résultante, et finit même par trouver aussi le point d'application *(Very well)*.

(+ +)

« Ce candidat est évidemment supérieur à tous les précédents. Son intelligence est forte et son esprit très juste, quoique son éducation ait été très mesquinement dirigée. »

Ces examens sont du jeudi 3 août 1837.

Je me propose de publier un certain nombre des questions des examens d'Auguste Comte qui, prises parmi celles posées aux divers candidats, ne viole en aucune manière le secret de l'examen. Outre l'intérêt historique d'une pareille publication, cela aurait aussi un intérêt pédagogique pour l'enseignement, surtout si, d'après les indications d'Auguste Comte, on essayait de reconstituer en entier la réponse du candidat, dont la marche est admirablement tracée dans ses points principaux par l'examinateur.

Pierre LAFFITTE.

Paris, 16 février 1891.

II. — MODE GÉNÉRAL DE COMPOSITION D'AUGUSTE COMTE.

De la logique des sentiments

J'ai déjà, dans le numéro du 1er juillet 1888 de la *Revue occidentale*, publié un curieux document sur le mode général de composition d'Auguste Comte. J'en annonçais alors un second relatif au même sujet et qui porte, dans le manuscrit d'Auguste Comte, le nom d'*algèbre universelle*, précédé du titre général : *Méthode constructive*. Ce manuscrit est du mois de juin 1857. Je le publie aujourd'hui.

Dans le travail du 1er juillet 1888 sur le mode de composition d'Auguste Comte, j'ai exposé quelques vues générales, que je dois sommairement rappeler ici, et dont je dois préciser quelques-unes. Auguste Comte soumet la composition des œuvres, soit esthétiques, soit scientifiques à des lois, les unes numériques, les autres algébriques. Les lois numériques sont celles d'après lesquelles l'ouvrage est décomposé en ses diverses parties. Ainsi, Auguste Comte décompose chaque chapitre en trois sections; chacune d'elles étant caractérisée par un titre court mis en *manchette*. Chaque section est décomposée en sept groupes, formés eux-mêmes d'un certain nombre d'alinéas. Chaque alinéa est formé d'un nombre déterminé de phrases, suivant des lois numériques établies par Auguste Comte. C'est ici qu'intervient la méthode algébrique d'Auguste Comte, qui complète sa méthode numérique. Elle consiste à représenter chacun des sept groupes d'une des trois sections du chapitre par un mot, et chacun des sept alinéas du groupe par certains mots déterminés subordonnés au premier; enfin, chaque phrase par une lettre empruntée au mot qui représente l'alinéa. Ainsi, prenons la troisième section du sixième chapitre de la *Synthèse subjective*. Les sept groupes en sont représentés par les mots *Abuelos*, *Bataves*, *Cromwell*, *Directa*, *Fulgida*, *Germina* et *Homines*. Tous ces mots sont de sept lettres et ils commencent par les lettres A, B, C, D, E, F, G, H. Ce qui a lieu pour toutes les sections de chaque chapitre, excepté pour la conclusion et la préface, qui sont soumises à des lois analogues, avec des lettres différentes. Chaque groupe, composé de sept alinéas, est régi par un de ces mots. Le troisième groupe, dans ce cas-ci, est représenté par le mot *Cromwel*. Les sept alinéas de ce groupe sont représentés par les mots *Chefs*, *Régir*, *Osare*, *Madurar*, *Vigor*, *Eveil*, *Ligar*. L'on remarque que les premières lettres de ces sept mots forment précisément le mot Cromwel. Ces mots sont de cinq lettres ou de sept lettres. Chacun d'eux régit un alinéa de la manière suivante : ainsi les lettres du mot *chefs* commencent le premier mot de chacune des cinq phrases qui constituent le premier alinéa. De même pour les autres alinéas. L'on remarque qu'ici les mots sont de cinq

ou de sept lettres et que, par conséquent, les alinéas correspondants sont composés de cinq phrases ou de sept phrases. Mais pour le premier groupe de la section il y a des alinéas de trois phrases. Ainsi le premier groupe est representé par le mot *Abuelos,* qui donne lieu aux sept mots suivants, qui président aux sept alinéas de ce groupe : *Ama, Bénis, Use, Esprit, Lucem, Orb, Seuil.* L'on voit, d'après cela, que dans cette algèbre Auguste Comte emploie des mots de sept lettres, de cinq ou de trois. Il appelle *grands* les premiers, *moyens* les seconds et *petits* les troisièmes.

Le document que j'ai publié le 1er juillet 1888 est précisément la reproduction, chapitre par chapitre, section par section et alinéa par alinéa, de tous les mots qui ont servi à composer, d'après les règles construites par Auguste Comte, le premier volume de la *Synthèse subjective*, paru en 1856, un an avant la mort d'Auguste Comte.

Mais Auguste Comte n'en resta pas là. En 1857, pendant qu'il méditait le premier volume du *Cours de morale,* que la mort nous a ravi, il fit choix de tous les mots dont il voulait, désormais, se servir dans la composition de ses ouvrages ultérieurs. Il les disposa par ordre alphabétique et donna pour titre général à ce travail, comme je l'ai déjà dit, la dénomination de *Méthode constructive,* et pour titre secondaire celui d'*algèbre universelle.* C'est ce document que je publie. Il se compose de 5,759 mots, dont 3,417 grands, 1,927 moyens et enfin de 415 petits. Auguste Comte résume ainsi la composition de chaque chapitre : « Chaque chapitre, systématique-« ment composé de 771 phrases, exige 171 acrostiches : « 51 grands, 111 moyens et 9 petits ».

Ce travail d'Auguste Comte complète celui que j'avais déjà publié. Il est caractéristique d'un des aspects du caractère d'Auguste Comte et de la nature de son esprit. On y voit, d'un côté, cette persévérance opiniâtre d'après laquelle il marchait lentement, mais jusqu'au bout, dans la voie qu'il s'était tracée, après avoir bien mûri sa décision. On y voit, d'un autre côté, ce caractère profondément systématique, qui est un des signes les plus décisifs du vrai génie philosophique. Enfin, au point de vue moral, on y constate cette noble dis-

position à tout régler d'après son grand principe : *La soumission est la base du perfectionnement.*

La conception de Comte sur son *algèbre universelle* aurait sans doute reçu ultérieurement de nouveaux perfectionnements, car Auguste Comte paraît attacher à sa conception une importance qui peut d'abord sembler exagérée. Quoi qu'il en soit, il était nécessaire de communiquer au public tout ce que ce grand génie avait fait sur ce sujet; de là l'utilité de notre publication. Il faut remarquer, en outre, que cette algèbre universelle se rattache à la logique des sentiments comme l'avait observé Auguste Comte et comme je l'ai développé, avec des aperçus nouveaux, dans mon article du 1er juillet 1888, qui précède et explique le document que j'ai publié alors. Auguste Comte n'a donné qu'une vue sur cette logique du sentiment; et il y a beaucoup à faire pour que cette vue devienne véritablement explicite. Elle se rattache à la théorie du travail mental et il est utile que j'y revienne sommairement sans préjudice d'un travail ultérieur plus complet.

Il est certain, en effet, que la vue systématique d'Auguste Comte est restée, au fond, confuse pour beaucoup d'esprits de haute valeur et de grande culture, et très au courant des conceptions positivistes. Je puis, à ce sujet, citer une anecdote caractéristique. Dans le premier voyage que je fis si heureusement à Londres, en 1872, grâce à l'aimable et bienveillante insistance de feu mon ami James Cotter Morison, je me trouvai chez M. Richard Congrève, avec George Eliot et M. Lewes. Après les compliments préliminaires, la première question que me posa M. Lewes fut celle-ci : « Que pensez-vous de la logique du sentiment d'Auguste Comte? J'avoue n'avoir jamais pu bien comprendre quelle en était la nature ». J'entrai alors dans des explications détaillées et précises qui parurent le satisfaire, puisqu'il voulut bien dire qu'il avait enfin compris. Si un homme de l'intelligence et de la culture de M. Lewes a éprouvé, à ce sujet, des difficultés qu'il n'avait pu surmonter, cela a dû arriver à d'autres. Je reviens donc sur ce sujet.

Voyons d'abord ce qu'Auguste Comte a dit relativement à la logique du sentiment.

Suivant son habitude, le grand philosophe s'est élevé graduellement à une conception systématique de la logique. Celle-ci, en effet, n'était vraiment possible et solide qu'après la combinaison des deux méthodes objective et subjective qui avaient présidé aux deux évolutions préliminaires de l'Humanité : la théologie et la science. Voici ce qu'Auguste Comte a écrit en 1851 : « C'est ainsi que l'harmonie fondamentale « des deux méthodes objective et subjective constitue enfin la « vraie logique humaine, c'est-à-dire l'ensemble des moyens « propres *à nous dévoiler les vérités* qui nous conviennent » (1).

Auguste Comte revint sur ce sujet en le perfectionnant dans l'Introduction du premier volume de la *Synthèse subjective*. Voici comment il définit la logique : « Le concours « normal des sentiments, des images, et des signes, *pour* « *nous inspirer les conceptions* qui conviennent à nos besoins « moraux, intellectuels et physiques (2). »

Auguste Comte explique ensuite avec beaucoup de soin et de profondeur la nature des trois moyens, sentiments, images et signes dont le concours constitue la vraie logique. De ces trois modes de la logique, l'un est fondamental : c'est la logique des sentiments, car il a été employé avant tous les autres, partout et toujours. Le second, celui des images, est auxiliaire, parce qu'en effet il est indissolublement lié au précédent. L'émotion ne pouvant, en effet, agir logiquement avec efficacité et une suffisante précision qu'autant qu'elle est liée d'une manière constante à une certaine image. Enfin, les signes forment le procédé complémentaire, sans lequel nos conceptions ne pourraient être communiquées et manqueraient de la précision suffisante pour être appliquées. Nous n'avons pas à faire ici une exposition systématique de la logique positive, nous voulons seulement présenter quelques considérations sur le sentiment considéré comme procédé logique. « L'ensemble du cerveau, dit Auguste « Comte, concourt aux opérations quelconques de sa région « spéculative. Elaborées par l'esprit, sous l'impulsion du

(1) *Synthèse de politique positive*, tome I, Paris, 1851, p. 448.

(2) *Synthèse subjective*, tome I, Paris, 1856, p. 27.

« cœur assisté du caractère, toutes nos conceptions doivent « naturellement porter l'empreinte de ces trois influences. A la « tête des moyens logiques, il faut donc placer les sentiments « qui, fournissant à la fois la source et la destination des « pensées, les combinent d'après la connexité des émotions « correspondantes. Rien ne saurait remplacer cette logique « spontanée, à laquelle sont toujours dus, non seulement les « premiers succès des esprits sans culture, mais aussi les plus « puissants efforts des intelligences les mieux cultivées (1). »

Il est de toute évidence que le cerveau étant le siège des fonctions intellectuelles et morales, et la solidarité des diverses parties du cerveau étant extrême, il en résulte, *à priori*, que dans tout travail intellectuel toutes les autres fonctions, tant du cœur que du caractère, doivent nécessairement concourir. D'un autre côté, le cerveau étant intimement lié au corps surtout par le système circulatoire, il en résulte que le corps lui-même doit influer sur le travail intellectuel. De là résulte la conception qui coordonne l'ensemble des procédés empiriques que les hommes ont pratiqué de tout temps et de plus en plus, mais que le Positivisme peut seul explicitement systématiser. Je ne veux parler ici que du concours du sentiment dans la découverte de la vérité.

D'après ce que j'ai indiqué dans la théorie des *fonctions composées du cerveau*, il s'établit une relation constante entre une image et le sentiment; et c'est cette relation constante qui seule précise le sentiment et donne les moyens de culture de celui-ci. La relation peut avoir lieu entre un sentiment et une idée qui lui soit homogène; c'est ce qui constitue la fonction composée normale ou régulière. Ainsi, par exemple, la liaison entre l'instinct conservateur et une certaine image et conception de l'or constitue une forme parfaitement déterminée de l'instinct conservateur, tout à fait différente de l'instinct nutritif. Mais il s'établit souvent une relation entre un sentiment et une image hétérogène à ce sentiment, c'est-à-dire n'ayant aucun rapport logique avec lui; c'est la loi que j'ai constituée sous le nom de : Loi des images hétérogènes.

(1) *Synthèse subjective*, tome I, p. 58.

C'est surtout grâce à la loi des images hétérogènes, dont l'application est pour ainsi dire indéfinie, quoique très personnelle, que le sentiment intervient dans l'élaboration préliminaire de toutes nos théories. Je prends quelques exemples: Un homme se propose d'élaborer une certaine théorie morale, sociale ou cosmologique; il est un moment où le cerveau se met graduellement en action par un mouvement ascensionnel sous l'impression du souvenir d'une mère aimée. Dans ce premier travail préliminaire, l'on peut constater qu'à la fois surgissent les images plus ou moins homogènes au sujet, qu'il va traiter, tandis que l'image de l'objet aimé croît en intensité; l'émotion va aussi en augmentant. Par la solidarité des parties cérébrales, l'activité du sentiment ainsi excité réagit sur l'activité intellectuelle elle-même; mais bientôt il se fait un pas de plus. Une certaine vue plus ou moins confuse se lie à l'image affective, cette relation devient constante, la vue rappelle l'émotion et l'émotion rappelle la vue, ces deux portions du cerveau se prêtent ainsi un mutuel concours.

Cette logique du sentiment proprement dit se lie à ce que je puis appeler la logique corporelle, c'est-à-dire l'influence du corps sur l'élaboration mentale; c'est ce qui a lieu, par exemple, par l'intermédiaire de la promenade. Celle-ci intervient en effet, quand elle est modérée, par l'action de la circulation excitant le cerveau, suivant les belles observations de Bichat; sans compter, bien entendu, les excitations complémentaires de l'air, de la lumière, de la chaleur, etc., etc. Mais il y a plus, ce procédé de logique corporelle sert à la logique du sentiment en nous transportant dans les lieux aimés qui nous rappellent d'affectueux souvenirs, ou des souvenirs relatifs à la nature des questions que nous voulons traiter. C'est ainsi, par exemple. s'il est permis de citer des exemples personnels, que j'ai fait l'élaboration préliminaire de théories relatives au XVIIIe siècle, dans les promenades au Grand-Val ou à la Chevrette; et d'autres dans les bois de Versailles ou de Trianon. J'espère que cette explication sera suffisante pour rendre précise et nette la conception de la logique des images.

Mais ce n'est pas l'image seule qui peut être liée à l'émo-

tion; le signe peut remplir ce rôle soit parce qu'il rappelle l'image, soit directement. Car il y a des mots qui, par des relations constantes, soit lentement, soit fortuitement formées, excitent le courage, la crainte, l'amour, la haine, etc., etc. C'est d'après cette considération que l'algèbre universelle d'Auguste Comte se rattache à la logique du sentiment. Sans doute ces mots ont pour destination d'être des signes représentatifs de l'ensemble d'une construction, à la manière des géomètres. Mais ils se lient aussi à des émotions correspondantes. Cela a lieu, par exemple, dans le cas du mot *Cromwel* qui gouverne une section de la troisième partie du chapitre sixième de la *Synthèse subjective*. Auguste Comte y a admirablement subordonné les mots analogues au caractère et à la carrière du grand homme d'Etat britannique : *Chefs*, *Régir*, *Osare*, *Madurar*, *Vigor*, *Eveil*, *Ligar*. Cromwel s'y trouve tout entier. Auguste Comte, en rédigeant cette section ainsi gouvernée, a certainement spontanément employé la logique du sentiment, sous la forme de la loi des images hétérogènes.

Ainsi donc, cette *algèbre universelle* se lie à la fois à la logique des signes, qu'elle a surtout pour destination de perfectionner, mais aussi à celle des sentiments, et indirectement à celle des images. Je crois que ces explications sont suffisantes pour faire comprendre la nature et l'importance du document que je publie.

Pierre LAFFITTE.

Cadillac-sur-Garonne (Gironde),
Le mardi 29 Mai 1890 (9 Saint-Paul 102).

MÉTHODE CONSTRUCTIVE

ALGÈBRE UNIVERSELLE

An 69 (Juin 1857)

Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince,
Auguste COMTE.

ACROSTICHES SYSTÉMATIQUES.

A

(Lundi 12 Saint-Paul, 69)

Aristol, Arioste, Alfredo,
Annibal, Archimé, Abraham, Aristid,
Apelles, Apollon, Auguste, Antonin,
Augustin, Antonio, Alessan, Alarcon,
Adolphe, Achille, Anglian, America,
Alcides, Alleman, Abriam, Amistad, Ambitio,
Antiguo, Angelus, Algèbre, Amorosa, Activus, Adorare,
Actions, Aboutir, Agitare, Adopter, Adapter, Article,
Artiste, Ambigus, Aliment, Arbores, Abierto, Aridite,
Acordes, Adultes, Amitiés, Altèrer, Alumnus, Ampleur,
Abonder, Aborder, Ajuster, Ajouter, Angulus, Altière,
Aspecto, Ardenti, Apertum, Adoptif, Aménité, Avertir,
Abriter, Africion, Adictos, Activer, Actives, Alienus,
Adulcir, Acidité, Armonia, Avorter, Altares, Aveugle,
Abuelos, Anciens, Acrosti, Admirer, Accords, Ardeurs,
Aspirer, Abandon, Abdicar, Abjurer, Abolir, Abrutir,
Absence, Absolue, Absorbé, Abstème, Astrale, Abusive,
Accents, Actores, Adjoint, Adjurer, Africam, Agilité,
Agréger, Abréger, Ajourné, Alambic, Alarmes, Alcalis,
Alliage, Alluvio, Alonger, Ambular, Amicale, Amender,
Amorcer, Amortir, Animale, Annuité, Annuels, Annuler,
Anomale, Apanage, Aplanir, Aplatir, Apôtres, Appétit,
Arbitre, Argento, Arpents, Assurer, Avancer, Avarice,
Avidité, Abogado, Absurde, Actitud, Adicion, Afectar (136),

Abderain, Allievo, *Albaten,* Abdomen,
Amore, Angel, Anima, Animo, Almas, Amico, Amigo, Animé, Actif, Avril, Adoré, Agent, Actio, Actum, Amica, Amiga, Amies, Actes, Anges, Avoir, Altri, Ardus, Agité, Agile, Armes, Armée, Ambos, Arbol, Arido, Alter, Autor, Adito, Aptes, Ample, Apice, Astre, Astri, Angle, Acque, Altus, Amnis, Aptus, Ameno, Aviso, Arcus, Albus, Abord, Acuti, Agudo, Abîme, Abuso, Acide, Acume, Acies, Appel, Arrêt, Avito, Altar, Ancre, Asido, Amare, Acuto, Agere, Amour, Amori, Ameni, Appui, Abris, Accès, Acier, Addio, Allié, Alvio, Alvei, Amant, Année, Arabe, Arbre, Atome, Avare, Avide, Avili, Avoué, Abuse, Abbot, Actor, Adage, Admet, Admis, Adult, Alarm, Alien, Alive, Arare, Abito, Alice, Alito, Amena, Apeler, Arena, Altare, Atavo, Avola, Aureo, Abrir, Adiar, Alamo, Andar, Annual, Adure, Arado, Arduo, Ardor, Areas, Armar, Asilo, Asomo (117).

Ame, Art, Avi, Ami, Ama, Avo, Aer, Age, Ali, Ago, Ave, Arc, Acu, Api, Ars, Arm, Ans, Add, All, Apt, Ana, Ane, Arc, Abt, Act, Ast, Ace, Aia, Aio, Ala, Ale, Ado, Ahi, Ara, Asa, Aun (37).

(290)

B

Bouddha, Bernard, Bossuet, Baiardo, Batilde, Blanche, Beatris, Baconem, Buffone, Baïrone, Barrivel, Bolivar, Bradlei, Bernoul, Bertoli, Bœrave, Bellini, Bergman, Broussé, Bleuvil, Bonalde, Bhonnin, Bataves, Britons, Balance, Bonheur, Boutade, Beltade, Bomtas, Bondage, *Bichato*, Bendito, Brevita, Blancos, Blandos, Barlumi, Baculos, Balcons, Baptism, Bosquet, Bercail, Barbare, Bastion, Batisse, Bergère, Bestial, Binômes, Bipèdes, Biscuit, Borsali, Boutade, Bouture, Branche, Brasier, Bassine, Brigade, Brûlant, Brusque, Brutale, Buisson, Buriner, Butiner, Banners, Banquet, Barrier, Belièvre, Benefit, Benison, Biennal, Blunder, Bonfire, Bocages, Bridges, Bridles, Baronia, Benigno, Bramido, Bramine, Bravura, Broquil, Balenar, Balsamo, Bassura, Bastare, Bennato, Biasimo, Bifolco, Binario, Bisogna, Bollire, Bonario, Bontate, Beltate, Bravare, Buscare, Bussola (100),
Bourdal, Bougela, BOUGUER, Berlius,
Bacon, Belus, Bicha, Bonin, Bruto, Bruno, Brigs, Belge, Baser, Belta, Bonté, Bonta, Bâtir, Bénir, Biens, Bueno, Bords, Borne, Being. Beato, Brute, Bruts, Bodas, Brame, Beati, Bride, Beare, Brave, Bonds, Buoni, Bénis, Bruit, Bases, Bogas, Badin, Bagne. Bague, Banal, Barbe, Barde, Baril, Baron, Barré, Bâton, Battu, Bêche, Baies, Bella, Bénin, Bêtes, Bevue, Bible, Biche, Bière, Bigot, Bijou,

Blâme, Blanc, Blême, Blond, Blasé, Bonne, Boule, Burgo, Brise, Brune, Bulle, Busto, Butin, Barco, Barro, Batel, Befar, Bello, Besos, Bouto, Bolsa, Brasa, Brida, Bruma, Bulto, Buril, Burla, Busca, Badia, Bagno, Balbo, Balia, Bambo, Banco, Bando, Bardi, Basso, Benda, Biade, Bieco, Bivio, Becca, Boria, Bossa, Bosco, Brama, Breve, Brina, Broda, Bugia, Bugio, Bulbo, Buono, Buona, Bussa, Badge, Balms, Beams, Bears, Befit, Begin, Bevel, Bifid, Birds, Blade, Blond, Blend, Blind, Blout, Blood, Bloom, Boust, Bosom, Bread, Bribe, Broud, Build, Butter (138), *Burns, Boile, Borda,*
Bas, Bàt, But, Bis, Bon, Bal, Ban, Bec, Blé, Boa, Bol, Bac, Bue, Bos, Bad, Bag, Bar, Bed, Bee, Beg, Bib, Big, Bit, Bob, Bog, Bud (26).

(264)

C

Cadenus, Cihrhus, Confius, Cicéron, Celsius, Columel, Cimonem, Camille, Ciprien, Constin, Charles, Carolus, Clotild, Corvino, Cervant, Camoens, Chabian, Chardin, Colombo, Cellini, Contéus, Coulomb, Carnoto, Caldron, Cabanis, Cujasse, Carnoce, Comines, Capitan, Colbert, Cromvel, Copernic, Cleroto, Cavendi, Constan, Capelen, Cabanes, Cabinet, Cadaver, Cadenas, Cadence, Cadrans, Calculs, Califes, Calmant, Candides, Canevas, Cantate, Cantons, Capable, Caprice, Captive, Caresse, Carnage, Casuels, Cellule, Cendres, Censura, Central, Chagrin, Chaleur, Chambre, Changer, Chanson, Chanter, Charbon, Charges, Charger, Caritas, Charmes, Charmer, Chastes, Chemins, Chérie, Chétive, Chiffre, Chimère, *Chinois,* Ciments, Circuit, Civiles, Civisme, Civique, Clartés, Classer, Classes, Clergés, Clients, Climats, Collège, Colonna, Colorer, Coloris, Colosse, Combats, Combiné, Combler, Comedia, Comment, Commuer, Commune, Compris, Comptes, Compter, Concave, Concept, Concert, Concile, Concret, Conduit, Confier, Confins, Conflit, Confuse, Congrès, Conjuré, Connues, Conseil, Consuls, Contact, Content, Contenu, Contigu, Continu, Contour, Contrat, Contrit, Convier, Convive, Cordial, Cordons, *Corneil,* Corpora, Correct, Cortège, Costume, Coterie, Coucher, Couleur, Couples, Courage, Courbes, Courses, Coutume, Couture, Couvent, Couvert, Couvrir, Cratère, Crédule, *Créoles,* Croiser, Croitre, Cruelle, Cuisine, Culture, Cumuler, Cupidus, *Cupidon,* Curable, Curatif, Calente, Calmare, Cammino, Campana, Cardelo, Cantare, Cantico, Cantori, Capelli, Cardine, Carmina, Carnale, Caxare, Casista, Cassare, Castigo, Castita, Cavallo, Caverna, Cerebro, Certame, Cimento, Clarità, Cliente, Collega, Collera, Collina,

Colonia, Colpato, Comando, Compire, Complet, Condire, Congedo, Consumo, Contado, Convito, Coperta, Copiare, Copista, Copioso, Cordone, Correre, Corsale, Corsivo, Cortesi, Credere, Credito, Crepare, Critica, Cronico, Crudeli, Cultore, Cursori, Curvare, Curvità, Custode, Cutaneo, Cabrero, Cacique, Cadente, Caducos, Caminar, Cancion, Candial, Capital, Carbone, Caridad, Carnero, Carrera, Carreta, Caserna, Caseria, Cavités, Celebro, Cercado, Cercano, Choquer, Circulo, Colocar, Coronar, Coronas, Criados, Criador, Cumplir, Curador, Casuist, Clôture, Confort, Command, Compact, Compars, Compend, Complot, Compose, Conceit, Concent, Concern, Conform, Conjure, Consent, Console, Consort, Consume, Contenu, Contend, Contest, Contrôle, Couvert, Convict, Corrupt, Cottage, Creator, Credent, Current, Castomed (280), Clément, Carmina, Candore.

Cirus, Celse, César, Conté, Cosmo, Chine, Casto, Culte, Canis, Claro, Corps, Cielo, Certo, Calme, Caput, Clari, Casti, Casta, Caldo, Coran, Cortes, Capti, Cités, Citar, Carus, Corde, Canot, Clavi, Court, Clave, Curve, Cadet, Créer, Canal, Cumul, Calor, Clerc, Celda, Civio, Crier, Cives, Civis, Caduc, Cages, Cadre, Caler, Camps, Canon, Carpe, Carré, Carte, Caste, Caves, *Cette*, Civil, Clans, Clubs, Coins, Colla, Connu, Conte, Copie, Corne, Coter, Coton, Coude, Colon, Coups, Coulé, Coupe, Culpa, Cours, Crâne, Credo, Crête, Crins, Crocs, Cruel, Cuber, Cuire, Curer, Curée, Cuves, Cuver, Curia, Calle, Calvo, Campo, Canto, Carco, Carie, Carne, Carro, Carta, Casco, Censo, Cerca, Cieco, Circo, Clero, Clima, Clivo, Colli, Collo, Cotto, Conca, Conio, Corpo, Corre, Corso, Corto, Costa, Cotto, Crime, Cabal, Calar, Casas, Casor, Catar, Cebar, Ceder, Cegar, Celar, Cenar, Cesta, Cetro, Cinto, Cisma, Cisne, Comer, Condé, Congé, Capla, Coser, Creer, Criar, Cubil, Cunas, Curar, Camel, Cargo, Cedar, Cense, Class, Climb, Codes, Coines, Comet, Conel, Corse, Crème, Cried, Curer, Curve (147).

Cid, Cor, Cal, Car, Cas, Cil, Col, Cou, Cri, Cru, Clé, Can, Cap, Cag, Cat, Cit, Cog, Coo, Cop, Coq, Cot, Cub, Cud, Cue, Cun, Cup, Cut (27).

(454)

D

Druides, Davidde, Democri, Diofant, Démosté, Damiaro, Delambre, Dollond, Dhalton, Duhamel, Donetti, Diderot, Dhuclos, Dagueso, Dunoier, Demestr, Devhitt, Duranda, Dalmber, Deullin, Dhannte, Devoirs, *Descart*, Dociles, Devotus, Dompter, Dulcedo, Destino, Dignité, Débuter, Dominus, Détails, Decorum, Discret, Délicat, Dolores, Dichosa, Disegno, Discour, Doubles, Dilater, Dominar, Dictare, Dictons, Dualité, Dangers, Détours, Dépiter, Dévoués, Docteur, Débattu, Dicatus, Dilecta, Divinus, Durable, Désirer, Dattier, Débiles, Débiter, Déborder, Décéder, Décéler, Décence, Décider, Décisif, Décorer, Décrets, Décrier, Décrire, Déduire, Défense, Déférer, Défiant, Défiler, Définir, Défunts, Dégager, Déjouer, Délices, Délirer, Déloger, Déluges, Démêler, Démenti, Démolir, Démunir, Deniers, Dénoter, Densité, Déparer, Dépaver, Dépecer, Dépense, Dépérir,

Déplacé, Déplier, Dépolir, Déporté, Déposer, Dépravé, Députer, Déréglé, Dériver, Dernier, Dérober, Déroger, Déroute, Désarmé, Déserts, Désoler, Destins, Désunir, Détenu, Détoner, Détruit, Devenir, Deviner, Détroit, Devises, Dévouer, Diadème, Diamant, Digérer, Diocèse, Diplôme, Directe, Diriger, Disette, Disposé, Dispute, Dissipé, Dissolu, Distant, Diurne, Diverse, Divines, Diviser, Divorce, Doubler, Ductile, Datrice, Declivo, Decreto, Defesso, Defunto, Dignita, Delirio, Densare, Densita, Deposto, Destare, Despoti, Dettame, Deviare, Dialogo, Diceria, Difetto, Diffuso, Dignuno, Diletto, Diluvio, Demande, Diniego, Diporto, Diretto, Disagio, Disfare, Disfida, Disiare, Dispuro, Distesa, Distico, Divario, Diverso, Donante, Dormire, Dorsale, Dottori, Duttile, Debatir, Dedicar, Delator, Delegar, Delyado, Delicia, Demence, Demente, Derogar, Desabor, Desamor, Desator, Devorar, Dientes, Diferis, Dificil, Dimitir, Disecor, Disimil, Divisor, Dotador, Debater, Declare, Decline, Define, Degrade, Deprave, Despoil, Develop, Deviate, Devions, Deviser, Dialect, Diction, Difform, Dilater, Dilucid, Discord, Disgust, Disjoin, Dissent, Diviner, Doubter, Dueller, Distiful (225), Desleal.

Diane, Druid, Docte, Dogmar, Docil, Diosa, Domar, Donar, Dulce, Domus, Dotes, Divus, Doute, Dames, Début, Digne, Doter, Dives, Docta, Doler, Docer, Dolci, Ducal, Douce, Decir, Digna, Dicte, Digno, Dolce, Dunas, Deità, Dépôt, Digno, Dômes, Duplo, Dater, Datus, Dudar, Dévié, Dépit, Débat, Divin, Déité, Deatt, Divam, Donna, Deseo, Dudar, Damné, Danse, Dates, Débit, Déchu, Décor, Décri, Décru, Dédit, Dédié, Défis, Dégel, Degré, Délié, Délit, Démon, Denté, Dépit, Dette, Deuil, Devin, Devis, Diète, Digue, Diner, Dorer, Doser, Dotal, Douer, Droit, Duper, Durci, Durée, Durer, Duvet, Desco, Desio, Desto, Donno, Dotti, Dador, Dutil, Deber, Debil, Dédal, Dédos, Demas, Dicha, Disco, Dolor, Dubis, Ducis, Daunt, Dearn, Demit, Demur, Dense, Dirge, Diver, Dress (108).

Dio, Dea, Diù, Don, Dot, Dol, Duc, Dés, Dos, Dur, Dei, Due, Dur, Dad, Dam, Den, Dia, Dim, Dog, Dug, Dun. (21.)

(354.)

E

Eschyle, Esohpus, Ennihus, Eratrat, Euclide, Eudocse, Eratène, Emilius, Etienne, Elisabé, Elhisha, Edgevor, Erasmus, Euterus, Espacio, Eufonia, Efusion, Equitas, Eblouir, Equatio, Estudio, Estimar, Emotion, Escalon, Esclavo, Escolar, Eubolia, Emplois, Estomac, Erudito, Eufados, Elogiar, Enflure, Eprouvé, Enfiato, Eludere, Esprits, Educare, Eminent, Eternel, Ebauche, Ecaille, Ecarter, Echange, Echappé, Echarpe, Echelle, Echelon, Echouer, Eclater, Eclipse, Ecolier, Ecouter, Ecraser, Ecueils, Ecusson, Edifice, Edifier, Edilité, Edition, Effort, Egalité, Eglises, Egoïsme, Egoïste, Egorger, Elaguer, Elargir, Electif, Elégant, Elément, Elision, Ellipse, Emblème, Embûche, Emettre, Emigrer,

F

[illegible] **Fatales,**

Fatigue, Fébrile, Fédéral, Félonie, Féminin, Fémelle, Fermeté, Ferment, Fermier, Fertile, Ferveur, Fiancés, Fiction, Fictive, Fictifs, Fidèles, Fièvres, Figurer, Filiale, Filière, Filtrer, Finales, Finance, Fiscale, Fistule, Flacons, Flammes, Flatter, Fletrir, Fleurir, Fleuves, Flotter, Fluvial, Foncier, Fournir, Frapper, Frisson, Frotter, Frictio, Fugaces, Funeste, Futiles, Futures, Fallère, Falsare, Falsità, Fatista, Fattivo, Fattori, Feconda, Fedettà, Femmina, Fendere, Feriare, Feriale, Fermare, Fervido, Festino, Fiatore, Fiducia, Frivole, Fingere, Fiorire, Fondere, Formale, Formare, Formosa, Fragile, Fremito, Frigido, Fuggère, Fulgore, Furiare, Furtivo, Fusione, Familia, Ficcion, Frangir, Frivole, Florist, Friends, (133.) *Foletus*, *Flores*, Florida.

Fohih, Fernia, Fatum, Fanum, Force, Fides, Folie, Fleur, Fruit, Fermo, Finto, Fidus, Forma, Forts, Fundo, Freno, Franc, Fonti, Fable, Fonds, Fiume, Fibre, Front, Fiefs, Fuego, Final, Ferme, Fallo, Fasto, Faute, Fatto, Fello, Festa, Fiato, Fiero, Firma, Fisco, Fossi, Forno, Frase, Frate, Fulvo, Fungo, Fuaco, Furia, Furto, Faces, Fanal, Fatal, Fente, Fêter, Filer, Fille, Finir, Flore, Flûte, Filia, Forêt, Fosse, Foule, Frêle, Frère, Fuite, Fumée, Furie, Futur, Falso, Favor, Feble, Feral, Feudo, Flema, Floter, Fluir, Folga, Fruir, Fruto, Facil, Fetus, Field, Flame, Fluor, Frame, Friar, Frost, Fusée. (87.) Flanc.

Foë, Fer, Feu, Fil, Fin, Foi, Fou, Feo, Fée, Fag, Fan, Far, Fen, Fig, Fit, Fob, Fog, Fub, Fun. (19.)

(239.)

G

Galieno, Gregori, Geniève, Gofrede, Gerbert, Grenade, Gessner, Gresham, Ghahmba, Gulmini, Gohethe, Guillen, Guevara, Grehtri, Ghluchq, Grotius, Ghibbon, Germain, Guichar, Gustave, Guillom, Galileo, Ghahton, Gravite, Graduel, Guidare, Glorias, *Galliam*, Gardien, Gradito, *Germani*, Gemitus, Genitor, Giovare, Guiador, Gustado, Grafico, Governi, Genitus, Gardens, Gestion, Gentils, Gonfler, Germina, *Guttemb*, Grandes, Galants, Galerie, Galetus, Galoper, Garants, Garanti, Gendres, Général, Glacial, Glanure, Glisser, Globule, Glouton, Graduer, Gravure, Grenier Grimace, Gronder, Guerre, Guitare, Garbare, Gemelle, Gemmare, Giocere, Giocare, Giocosa, Giovane, *Gittare*, Giudice, Giulivo, Giurare, Gracile, Gradire, Gradivo, Grecità, Gridare, Gustare, Griegos, Gelosia, Ganglio, Gemidor, Geminar, Genesis, Geraria, Germano, Gutural, Gageure. (95.) Groper, Gerarco.

Grace, Genio, Grave, Grade, Guide, Gusto, Grati, Goûts, Genus, Gravi, Génie, Gonds, Gradi, Genre, Gants, Germe, Gorge, Gennu, Globe, Gages, Gémir, Gêner, Gerbe, Geste, Glace, Glèbe, Grand, *Grèce*, *Grecs*, Grêle, Grève, Grime, Galea, Gallo, Gatti, Gelée, Gesti, Giogo, Givia, Giure, Gorgo, Grato, Grido, Galan, Ganas, Garbo, Gasto, Girar, Glosa, Grano

Lumière, Langage, Latéral, Lumière, Langage, Lauriers, Lucides,
Lagunes, Lacunes, Lumen, Lumière, Lumière, Lahilis, Lambire,
Lamente, Langage, Langue, Lamili, Langue, Largura, Latebra,
Lattare, Lambre, Legage, Legage, Lemure, Lemuri, Lettera,
Legime, Legima, Liberte, Limpidi, Limpe, Liquare, Liquide,
Litigio, Lature, Livelle, Livure, Langueo, Lontano, Lequela,
Lerinne, Lature, Lacune, Lambre, Lasinga, Lauria, Lasitud,
Lastima, Lealtad, Lecoier, Letura, Legacia, Leniñadd, Leticia,
Levedad, Ligatan, Limitar, Lampar, Lateral, Latipar, Liviano,
Locuras, Longura, Laterie, Lajuria, Language, Largess, Learned,
Legator, Leisure, Librate, Limage, Lasin, Libre, Least, Liens, Large, Lampo,
Lamen, Locie, Libra, Lenin, Lasin, Libre, Least, Liens, Large, Lampo,
Lugar, Luces, Lices, Lucus, Livre, Laire, Lares, Linea, Louer, Lacur,
Liber, Larme, Lucir, Ligne, Lautre, Local, Limer, Libra, Legal, Lab(r,
Lugar, Lucus, Lesli, Laris, Lucem, Lugar, Lista, Lauri, Letra, Leggi,
Lesle, Legge, Lines, Lurad, Lien, Lieto, Lowed, Limit, Libre, Lindo,
Leges, Labia, Laido, Lande, Large, Larva, Lasso, Lassi, Latin, Latte,
Lauda, Laure, Legno, Lembe, Leone, Lento, Lesto, Letto, Lices, Limbo,
Linfa, Lista, Litto, Lasco, Lacro, Lusso, Lutta, Lampe, Lapin, Larve,
Laver, Léger, Lente, Lents, Lèpre, Lessie, Lèvre, Litre, Longs, Lubie,
Lueur, Lacio, Lacra, Lagar, Lamer, Lecho, Legar, Lepur, Letal, Libal,
Limar, Locus, Lacro, Lunar, Lanés, Larum, Leura, Libel, Linen, Linge,
Lágo, Liver, Livid, Lover (124).
Loi, Lié, Lui, Loc, Lus, Lie, Lit, Lot, Lao, Lai, Lei, Lid, Lio, Lis, Loa,
Lad, Lap, Les, Leg, Let, Lip, Log, Lop (23). (293)

M

Mobiles, Mbenbou, Mencius, Mahomet, Miltiad, Maribius, Mécenas,
Monique, Marcien, Marintel, Matelda, Michele, Murillo, Mobrina,
Mansoni, Merqeur, Millton, Mharbco, Magelan, Mariote, Mongolf,
Mhoreto, Metasto, Motevil, Montagu, Molière, Mosarbi, Montagro,
Mhorhus, Malbran, Moperti, Montesq, Maistre, Mharibs, Médicis,
Masarin, Madison, Mhongbe, Morveau, Morgani, Mhaguin, Mimique,
Musical, Musique, Mortels, Maestro, [illegible] Mensura, Motiver,
Mundani, Meditar, Materno, Morales [illegible] Materno, Materni,
Materna, Machine, Magasin, Magiqu [illegible] Majesté, Ma[illegible]
Majeurs, Majorat, Maladie, Malade [illegible]
Mamelle, Manière, Manquer, Manue [illegible]
Mariage, Marital, Manquer, Martixa [illegible]
[illegible]assive, Matelas [illegible], Matinée, [illegible]
[illegible]hata, Médite [illegible] Melange, [illegible]
[illegible]bres, Mena [illegible] Menager, [illegible]
[illegible]tale, Menti [illegible] Mercure, [illegible]
[illegible]sage, Mesur [illegible] Méthode, [illegible]
[illegible]mons, Milice [illegible] éral, Mi[illegible]

Mobiles, Modèles, Modeler, Modérer, Modérée, Modéres, Moderne, Modeste, Modique, Module, Moduler, Moindre, Moisson, Moments, Momerie, Monacal, Monades, Monômes, Monstre, Montres, Montrer, Morbide, Mordant, Mortier, Moteurs, Moulage, Moulins, Mourant, Mousser, Mouton, Mouvant, Mouvoir, Muables, Murmure, Muscles, Mutiler, Mutisme, Madonna, Magione, Malatti, Malfare, Malnato, Malnati, Malnare, Mandata, Mandato, Manoale, Mansare, Marasme, Marcare, Martiri, Massimo, Materia, Matrona, Médiano, Mediani, Medietà, Memoria, Mendare, Mendico, Mentire, Metallo, Metrico, Mettere, Midolla, Mietera, Mirando, Misdire, Miseria, Mistico, Mollire, Momento, Mondano, Monarca, Montare, Morbido, Mortale, Mortali, Muovere, Musculo, Mutuels, Magismo, Maldito, Malsano, Manobre, Mantener, Maquina, Mediato, Medicar, Medidor, Medroso, Mejorar, Mejoria, Memorar, Mencion, Mendoso, Menguar, Menoria, Mensage, Mensual, Mentira, Meritar, Miembro, Militar, Minorar, Mistica, Mistigar, Mocédad, Moderar, Monedas, Montano, Morador, Mortero, *Moslemo*, Mostrar, Mugeril, Manners, Mension, Mariner, Meaning, Meeting, Méthode, Mindful, Moanful (250),

Moïse, Menou. Maria, Marte, Muses, Morts, Motif, Mundo, Mûrir, Mater, Moral, Moles, Minar, Mores, Multi, Menso, Madre, Mensa, Mères, Munir, Morti, Modus, Medir, Magno, Murie, Muris, *Mages*, Magie, Manus, Mâles, Mânes, Mance, Marée, Marge, Maris, Marié, Marin, Masse, Matin, Mêler, Mener, Menus, Messe, Métal, Metis, Mètre, Mimes, Mirer, Modes, Mouler, Mugir, Murer, Musée, Mutin, Mutus, Muets, Mamma, Mania, Manme, Manto, Maria, Marmo, Massa, Matto, Menda, Mente, Merto, Mesto, Metri, Mirto, Misto, Miser, Mitis, Morto, Mosca, Mossa, Musei, Malos, Manar, Mando, Marco, Medio, Medïa, Menor, Meson, Modal, Mojar, Moler, Momia, Monte, Morbo, Motin, Movil, Mudar, Muger, Muto, Magie, Manor, Manse, Means, Medle, Merit, Miles, Mills, Moans, Model, Murer (108).

Mal, Mas. Mât. Mer, Moi, Mon, Mou, Mue, Mur, Mus, Mio, Mia, Mad, Man, Men, Mid, Mob, Mos. (19.) Mot.

(377.)

N

Neperus, Neutone, Nacelle, Naïveté, Natales, Nations, Natives, Naturel, Navales, Navires, Négatif, Négligé, *Neptune*, *Nemesis*, Netteté, Neutres, Niveler, Noircir, Nomades, Nombres, Nombrer, Nominal, Normale, Notatio, Notions, Notoire, Nourrir, Novices, Notable, Nuances, Nuancer, Nubiles, Nudités, Nuisant, Nullité, Numeral, Nuptial, Narrare, Nascere, Nascita, Nautico, Nemistà, Nervoso, Nestare, Nobiltà, Notorio, Novella, Nutrice, Nutrire, idos, Negador, Negocio, Neutral, Nivelar, Nombrar, Noticia, to, Novedad, Nulidad, Numerar, Nupcial, Nupcias, Neglect, ıs, Nobless, Nurture. (66.)

Nager, Naïve, Naïfs, Nanti, *Napée*, Nasal, Natal, Natif, Naval, Néant, Nègre, Nevis, Nerfs, Noble, Noces, Nodus, Noter, Notes, Notre, Nuées, Nuage, Nuire, Nulle, Nervo. Niesto, Niego, Nimbo, Norma, Nulli, Nuovo, Neuve, Neufs, Nasci, Nacer, Nadar, Natio, Negar, Navio, Nevar, Nieto, Necio, Nièvre, Notar, Novia, Numen, Nonce, Nunca, Nares, Namer, Never, Nièce, Nival, Noted, Novel, Nurse (59). Nidus, Natus, *Nerva*, *Numho*.

Née, Nés, Nef, Net, Nid, *Nil*, *Noé*, Nom, Non, Nud, Nul, Noi, Nab, Nag, Nap, Nim, Nip, Nod, Nun, Nut (20).

(145.)

O

Orpheus, Ossiante, Ovidius. Origène, Otonius, Otvaius, Ogenius, Oustier, Odifran, Obliger, Obscurs, Obérés, Obséder, Obstiné, Obtenir, Occuper, Oceanus, *Oceanie, Odissée*, Odorant, Offense, Offenser, Offices, Offrant, Oisives, Oiseuse, Olivier, Ombilic, Ombrage, Omettre, Ondulés, Onduler, Omnibus, Opinion, Oracles, Orateur, Orbites, Ordinal, Organes, Organum, Orgasme, Orgueil, Orifice, Origine, Ornière, Oublier, Outrage, Ouvrier, Ovation, Obedire, Obbligo, Occulta, Occulti, Odorare, Odorato, Olorare, Omaggio, Ombrare, Ombroso, Ondante, Onorare, Onorato, Onorare, Operoso, Opinare, Opporre, Oratori, Orinare, Ospicio, Ostento, Objetor, Objetos, Obscuro, Ofender, Ofrecer, Olvidar, Omision, Oprobio, Opuesto, Oracion, Ordenar, Oriente, Orondor, Ovacion, Oblicua, Observe, Obviate, Officer, Ominous, Opposer (90).

Obéir, Objet, Océan, Odeur, Offre, Ogive, Oisif, Olive, Ombre, Ondes, Ongle, Opera, Opter, Orage, Orale, Ordre, Orgue, Otage, Oubli, Ourdi, Ourse, Outre, Ovale, Ovule, Obolo, Oculi, Odori, Olire, Opaco, Osseo, Ostia, Ostro, Ovile, Obrar, Ocaso, Ociar, Obras, Odiar, Olivo, Optar, Omiso, Orear, Oreja, Orina, Osado, Oveja, Occur, Odour, Offer, Opine, Opium, Order, Outer, Outgo, (56.) Onire, Onore,

Ode, Ova, Osé, Oté, Oui, Oca, Oda, Ora, Oro, Oir, Ojo, Oso, Oar, Odd, Old, One, Orb, Ore, Out (19).

(165.)

P

Pindare, Pratèle, Phidias, Plantus, Pitagore, Platone, Pappuhs, Pithéas, Ptolémé, Plutarq, Plinius, Phocion, Priclès, Philipe, Philmen, Polibio, Papinio, Pulcria, Pehnhnh, Pelagus, Pierhre, Poussin, Petrarca, Pergolè, Paleallh, Pomballh, Poinsot, Priestlè, Papotus, Papinus, Pacifier, Pallier, *Pallilas*, Pallium, Palmier, Panacée, Papales, Papauté, Papiers, Paradis, Parents, Parenté, Paresse, *Parisii*, Parjure, Parloir, Parleur, Parodie, Paroles, Partage, Partial, Partiel, Parvenu, Passage, Passifs, Passion, Passive, Potents, Paterne, Patient, Patrice, Patrone, Patrons,

Pécheur, Peculat, Pédants, Pédante, Pèlerin, Peloton, Pénates, Pendule, Pénible, Pensifs, Pensive, Pensées, Penseur, Perfide, Période, Périple, Pérorer, Pervers, Pesants, Pesante, Petites, Peuples, Peupler, Pilotes, Placide, Planète, Plantes, Platine, Plâtrer, Pleurer, Pliable, Plonger, *Plutone*, Pluvial, Poësies, Poisson, Policer, Polluer, Poltron, Pompier, Pondéré, Pontage, Pontife, Porteur, Portier, Portion, Positif, Possédé, Potable, Potager, Potions, Poumons, Pourrir, Pouvoir, Procédé, Prêcher, Précise, Précoce, Prédire, Préface, Préjugé, Prélude, Premier, Présage, Présent, Presser, Prêteur, Prêture, Prêtres, Preuves, Prévenu, Prévoir, Prières, Princes, Prisons, Probité, Procédé, Proches, Procrée, Prodige, Produit, Profane, Profits, Profond, Progrès, Projets, Projeté, Promise, Prompte, Prôneur, Prénoms, Propice, Proposé, Propres, Protégé, Prudent, Publics, Publier, Puérils, Puérile, Pupille, Purifié, Paciare, Paciaro, Paciale, Paciere, Padrona, Padrone, Paesani, Palagio, Pallido, Palpare, Panere, Pantano, Papesco, Parcere, Parcità, Parente, Parlare, Parroco, Parvita, Partire, Pascere, Pascoli, Passare, Passeri, Passivo, Pastore, Patente, Paterna, Patrino, Peccare, Peccato, Peculio, Pedanti, Penante, Pendice, Pendere, Pensare, Pensato, Pensoso, Pentulo, Penuria, Perdere, Perdita, Perdono, Perduto, Perfido, Periuro, Persona, Pestare, Piacere, Piaceri, Piagare, Pianeta, Pianura, Piatire, Piccoli, Pietade, Pigrire, Pintore, Pintura, Piovano, Pistola, Pituita, Placare, Placedo, Pietare, Poetica, Pollare, Polloni, Polvere, Pomposo, Pontare, Poppare, Portare, Portata, Postare, Posteri, Potenti, Potestà, Povertà, Pratica, Pratico, Pravità, Preciso, Prélato, Premere, Premura, Pretore, Premuro, Previso, Primato, Privare, Probità, Prodigo, Profani, Profeta, *Profumo*, Prologo, Promere, Promuto, Provare, Provetto, Provido, Pubertà, Pulcher, Pungere, Pugnare, Puntare, Puntura, Pupillo, Purgare, Puritas, Putrido, Padecer, Padrina, Palabra, Panacea, Parcial, Paridad, Parpado, Partear, Partida, Pelupro, Perdido, Perecer, Pericia, Periplo, Perorar, Permiso, Placiar, Planeta, Plantar, Plasmar, Pompear, Pontear, Pénétré, Portero, Posesor, Posible, Préciar, Presion, Prestar, Probado, Publico, Puleros, Punible, Puntual, Puridad, Purpura, Pardons, Patriote, Pension, Pervade, Petitio, Phaseis, Pitiful, Planets, Policed, Possess, Precept, Predict, Premise, Prepare, Prepose, Preside, Presume, Pretend, Prevent, Produse, Promise, Promote, Propose, Protect, Proteste, Provide, Poursuit, (343.) Promteo.

Panis, Pares, Pâlir, Papal, Parer, *Paris*, Parti, Penhn, Passé, Pater, Pâtir, Paver, Péché, Pénal, Perdu, Pères, *Pérou*, *Perse*, Peser, Peste, Phase, Piège, Piété, Pitié, Pivot, Plans, Plant, Plume, Poëme, Poëte, Polire, Pompe, Ponts, Poser, Poste, Porte, Ports, Prier, Prise, Privé, Probe, Prône, Prose, Prote, Pueri, Punir, Padre, Paese, Palmo, Panno,

Parco, Parte, Parto, Parvo, Pasco, Pasto, Patto, Paura, Pegno, Pelle, Ponte, Poppa, Porre, Porta, Possa, Posta, Prato, Preco, Preda, Prete, Primo, Prodi, Prote, Prora, Prosa, Prova, Paolo, Pared, Parla, Pasor, Pavor, Pedir, Penar, Perro, Pista, Pleita, Plomo, Pobre, Podar, Polvo, Poner, Potar, Pravo, Prior, Prono, Pudor, Pulso, Purga, Puras, Purus, Puros, Pagan, Pagod, Parts, Peace, Pious, Point, Polar, Press, Price, Pride, Print, Proud, Prove, Prude, Pupil, Punie, Purse, Purge (129.)

Pas, Pic, Pie, Pot, Pré, Pur, Per, Pio, Pia, Pic, Pid, Poi, Pro, Pan, Par, Pel, Pap, Peo, Peg, Pen, Pin, Pit, Pli, Pop, Pun, (25.) Populus, Palpiti, Pulpito, Pergami, Pignora.

(497.)

Q

Qarlmer, Qempiss, Qlostoc, Qantius, Qimenès, Qeppler, Qosisqo, Quacres, Qualité, Quarrès, Quatuor, Quatrin, Questio, Quêteur, Quintal, Quitter, Quoties, Quotité, Quantum, Quaglia, Quercia, Querela, Querulo, Quesito, Questor, Quetare, Quidità, Quitare, Quocere, Quotare, Quebrar, Quejido. Quejosa, Quemado, Querida, Quiebra, Quietar, Quietud, Quimica, Quimico, Quarter, Querent, Quieter, Quietus, Quillet. (46.)

Quais, Quart, Quasi, Quel, Quête, Quies, Quarte, Quare, Queto, Quici, Quivi, Quota, Quoto, Quedo, Quema, Quina, Quite, Quito, Quail, Qualm, Queen, Quell, Quill, Quilt (24.)

Qui, Quà, Que. (3.)

R

Romulus, Regulus, Richard, Rabelès, Rembran, Rafaele, Riqueto, Racihne, Rossini, Rohmer, Rittehr, Robinet, Rabbim, Raboter, Raccord, Racheté, Racino, Radical, Radoter, Rajeuni, Rajusté, Rallumé, Ramage, Ramoner, Rancune, Rapaces, Rapides, Rapiner, Rapsode, Raréfié, Raretés, Rassuré, Ratifié, Rations, Raturer, Ravages, Ravager, Ravaler, Raviser, Réactif, Réalisé, Réalité, Rebelle, Rebuter, Récente, Récents, Recette, Rechute, Réciter, Récolte, Recours, Récrire, Recruté, Recteur, Recueil, Reculer, Récuser, Rédiger, Redites, Redouter, Réduire, Réelles, Refaire, Référer, Refléter, Refluer, Refonte, Réforme, Réfréné, Réfugié, Réfuter, Regards, Régente, Régents, Régimen, Régions, Régnant, Regrets, Réitéré, Rejeter, Réjouir, Relâche, Relatif, Relégué, *Rosalie,* Relever, Reliefs, Religio, Relique, Remblai, Remèdes, Remords, Rempart, Remplir, Remplis, Renasci, Renfler, Renfort, Renouer, Réparer, Répêtée, Répéter, Repenti, Replier, Repolir, Réponse, Reposer, Reprise, Reptile, Répudié, Réputer, Requête, Réservé, Réserve, Résidus, Résider, Résigné, Résilié, Résolus, Résolue, Respect, Respiré, Résumer, Rétabli, Retards, Retardé,

Retenir,Retenu,Retenti,Retirer,Retirée,Retrait,Retours,Rétréci, Réunion, Réussir, Révêler, Revenir, Revenus, Rêverie, Revêtir, Reviser, Revivre, Révolté, Ricaner, Rigides, Risquer, Rivages, Rivales, Rivière, Rochers, Romanus, Romance, Rondeur, Rotonde, Rongeur, Rosière, Rotatio, Rouages, Roulade, Roulage, Roulier, Roussir, Routine, Rouvrir, Ruminer, Rupture, Robuste, Radiale, Radiare, Ragione, Ragioni, Rattori, Rattura, Raunare, Reddita, Relatio, Rendere, Replica, Rendita, Repudio, Restare, Rettori, Riamare, Riarare, Riavere, Ribaldi, Ricatto, Ricierca, Ricinto, Ridotto, Ridenti, Riedere, Rifinto, Rilievo, Rimario, Rimedio, Rimessa, Rimesta, Rimorsi, Rapport, Ripudio, Ripulsa, Ripurga, Ressort, Ristoro, Ritmico, Ritorno, Riunire, Rivolta, Robusto, Rottami, Rovente, Rugiada, Ruggine, Ruggire, Rullare, Rustico, Raridad, Recados, Recitor, Recrear, Rectoria, Recurso, Recular, Recusar, Relevar, Rematar, Remitir, Reposar, Reparar, Regidor, Regular, Relevar, Rematar, Remitir, Reposar, Reparar, Repeler, Reputar, Resalir, Rescate, Residuo, Residir, Resorte, Respeto, Resulta, Revisor, Revista, Revivir, Rociada, Rodilla, Rotular, Ruidoso, Ruptura, Radiate, Readmit, Recital, Recount, Recruit, Redound, Reflect, Refract, Regards, Refiner, Relater, Reprint, Reprove, Resolve, Results, Restore, Respire, Retract, Retreat, Revival, Reviver, Rigueur, Rivulet, Rotator, Rumbler, Ruinate, Ruinous (284.) Resumen, Relucir.

Ramus,Ruter,Roger,Rojas,Races,Rades, Ramer, Ramée,Rampe,Rangs, Ramer,Rares,Ratio,Ravir,Réels,Rebut, Récif,Récit,Régir,Règle, Rejet, Remis, Rénal, Renié, Renom, Rente, Repas, Répit, Repli, Repos, Reste,Rétif,Rêves,Rêver, Revue,Riant,Riche,Rides,Rimer,Rites, Rival, Rôles, *Romam*, Roman, Robes, Roche, Ronce, Rosée, Rôtir,Roués, Rouge, Rouir, Route, Ruche, Rudes, Rural, Ruses, Rango, Ratto, Reale, Reato, Reità, Regno, Reina, Resto, Ritto, Ricco, Roméo, Roseo, Rotta, Rubri, Ruina, Rabia, Recio, Robur, Recto, Regar, Regio, Reino, Regla, Remos, Resta, Ricos, Riego, Rimar, Rodar, Rubor, Rumor, Raven, Rebel, Repel, Rigid, Rooms, Roots, Rorid, Round (98.) Rails, Rigor.

Ras, Ris, Roi, Roc, Ros, Rôt, Ruc, Rus, Res, Rai, Reo, Rio, Red, Ren, Ria, Rol, Rom, Rua, Rag, Ram, Rib, Rid, Ric, Rig, Rim, Rod, Rub, Run (29), Rut.

411.

S

Semiram,Sesostri,Sorvate,Samuele,Salomon,Sofocle,Scoppas, Solonem, Strabon, Socrate, Sénofon, Scipion, Spenser, Stevino, Sossure, Schiler, Sevigné, Sachini, Spinosa, Sidneus, Sauveur, Scheele, Stiroum, Sabatié, Sabisme, Sablier, Sagasse, Sagesse, *Saladin,* Sanctus, Sanctum, Saisons, Salaire, Salarié, Saliver, Salubre, Sanguis, Sanglot, Sangsue, Sanguin, Sanitas, Satires, Satrape, Saturer, Saturés, *Saturne,* Sauvage, Savants, Sceller,

Sceptre. Secante. Science. Scolaire. Scribes. Scrutin. Séance. Seconde. Secouer. Secours. Secrets. Sections. Scinire. Semaine. Semence. Seminal. Semaine. Semonce. Sénat. Serment. Sermons. Serpent. Serrure. Serrage. Servant. Service. Servile. Severes. Sevices. Sevrage. Sexe. Sexe. Siècle. Signal. Semblant. Siècles. Signale. Silence. Simuler. Sincère. Sirène. Sillaire. Silber. Solidum. Solitaire. Solitude. Sommeil. Sommite. Sonores. Sordide. Soufflet. Soupirs. Sophisme. Sorples. Sources. Sourcil. Sourdre. Sourire. Soutien. Souterrain. Souvent. Spasmes. Spécial. Spectre. Spirale. Stables. Stances. Statues. Statuer. Statuts. Stérile. Stupeur. Stupide. Suavité. Sublime. Subsidie. Subtile. *Suédois*. Suffire. Suitans. Suprême. Suranne. Surdite. Surface. Surnoms. Suspect. Sacrare. Solare. Salvare. Sanità. Sartore. Scavare. Scenare. Sciorre. Scolario. Scomodo. Sconcio. Scopulo. Scritto. Scurare, Scusare. Scurità, Seccare. Secreto. Seguire. Selvano. Semento, Sentire. Sentita. Serbare. Serieta. Sermone. Serpere. Serrame, Servare, Servire, Servitù. Settina. Sferico. Sfidare. Sfinire, Sfogare, Sfratto. Sguardo, Siccità, Sicurtà, Signora, Signore, Silente, Sillaba, Simbolo, Sincero, Sincopa. Snidare, Soavita, Societa, Sofista. Sognare. Solcare. Soldano. Soldare. Soldato, Solenne, Solerte. Solingo. Solvere. Sommare. Sommato. Sommità, Sonante, Sonetto. Sordide, Sorgere, Sorriso. Sortire, Sortito, Sottile, Soviano, Spasimo. Speculo, Spedale. Spedire. Sperare, Spirare, Spirito, Sposare, Spregio, Spumare, Spurare, Stabile, Statico, Statuto, Stimare, Stigare, Stipare, Stirare, Stonare, Storico, Stranio, Strenuo, Stretto, Strione, Stupido, Suadere, Svanire, Svelare, Svenare. Svilire, Svolere, Supremo, Sacudir, Salival, Saludar, Salvage, Sanable, Satanas, Secular, Seguida, Semanal, Sensato, Serenar, Simular, Sistema, Socorro, Sofisma, Solaces, Soledad, Sottura, Someter, Subdido, Sucesor, Sufocar, Sufrida, Sujetar, Sumario, Superar, Suputar, Surtido, Suspiro, Superbo, Superno, Suplice, Suponer, Seccion, Secluso, Sailors, Salient, Sarcasm, Saviour, Scatter, Scholar, Scorner, Scruple, Seasons, Seclude, Seducer, Several, Sisters, Smatter, Solicit, Species, Station, Subvert, Surmise, Survive, Suspire (298), Scibile, Scitiva, Schisme, Sintesi, Struire.

Sapho, Solon, Suger, Staël, Staal, Sales, Sterne, Sisto, Sulli, Stahl, Sofia, Sable, Sabot, Sabre, Sacre, Sages, Salon, Salut, Sante, Sapin, Saper, Sarah, Satan, Scène, Séant, Secte, Semer, Sénat, Sensé, Senti, Serfs, Série, Seuil, Sévir, Signe, Singe, Sites, Sobres, Soins, Sonde, Songe, Souci, Soupe, Sourd, Stade, Stage, Stase, Suave, Subir, Subit, Sucer, Sucre, *Suède*, Sueur, Suite, Suivi, Sujet, Sagra, Saldo, Salmo, Sanus, Savio, Scala, Scena, Senna, Sedia, Siège, Segro, Senno, Senso, Serio, Sermo, Serpe, Serto, Servo, Sfare, Sfera, Sfogo, Sièpe, Soave, Sogno, Sollo, Somma, Sonno, Sordo, Sorta, Sosta, Sovià, Spada, Scudi, Speme, Spesa, Spina, Spola, Sposa, Stare, State, Stato, Stelo, Stilo,

Stimo, Succo, Sunto, Saber, Sabio, Sabor, Sacar, Saeta, Salivo, Salto, Salva, Salve, Salvo, Salud, Secar, Selva, Semen, Senda, Segar, Senil, Siglo, Signo, Simia, Simio, Simul, Sobra, Socio, Solio, Sonar, Sopar, Soplo, Sopor, Sucio, Sudar, Sudor, Sumir, Surco, Susto, Sapor, Satin, Saver, Scape, Scold, Scope, Scorn, Seven, Sever, Sight, Slave, Sleep, Smell, *Smith*, Soder, Solid, Solve, Space, Spare, Spell, Spice, Spoil, Spume, Stamp, Stand, Start, Stell, Stiff, Sting, Stint, Stone, Storm, Stove, Sugar (173), Scusa.

Sac, Sel, Soi, Sol, Son, Sou, Soc, Sud, Suc, Sur, Sal, Sed, Ser, Sad, Sap, Sea, Sec, Set, Sin, Sit, Sob, Sir, Sop, Sun, Sot (25).

(496)

T

Theseus, Tiresia, Tamemea, Tirteus, Teocrit, Terence, Tibulle, Talesio, Tucidi, Tacitus, Tertuli, Teofras, Teodose, Thérèse, Teodori, Témisto, Tancred, Ticiano, Téniers, Tasmann, Toricel, Tommaso, Thurgot, Tactile, Talents, Tambour, Tardifs, Tardive, *Tartare*, Temoins, Tempête, Temples, Templum, Tempora, Tenaces, Tendres, Tentants, Ténuité, Terminé, *Teutons*, Théâtre, Théisme, Théorie, Tiédeur, Timide, Timorés, Tissage, Tolérer, Tonnant, Topique, Torrent, Torsion, Toscane, Totales, Travail, Tremper, Tresser, Tribune, Tributs, Trinome, Tristes, Tourner, Tromper, Trouver, Tumulte, Tunique, Turbans, Tutelle, Tacente, Talento, Tardare, Tardità, Tastare, Tattica, Tecnico, Tediare, Temente, Tendere, Ténèbre, Tentare, Theorica, Termine, Terreni, Terrore, Tessere, Testare, Testori, Testura, Tettare, Tingere, Tintura, Tintore, Tiranno, Toccare, Toccato, Torcere, Tornare, Torpere, Torpore, Tradire, Tremare, Trepido, Tribuno, Trionfo, Tritare, Tritura, Trovare, Tumulto, Turbare, Trouble, Turgere, Turgido, Tutoria, Trembler, Templar, Termino, Tiernos, Tirania, Tolerar, Tributo, Troncar, Tedious, Tillage, Travels, Treason, Tutelar (126).

Tache, Talon, Tante, Tarif, Tarie, Tâter, Talès, Tectus, Tasso, Ticho, Table, Temps, Tenir, Terme, Terni, Terre, Têtes, Téter, Thême, Thèse, Tiare, Tiède, Tiges, Tigre, Tirer, Toile, Tombe, Tombé, Tomes, Total, Trace, Trait, Trame, Tribut, Tronc, Trône, Tuile, *Turcs*, Tubes, Tardi, Tasto, Tedio, Tempo, Tenda, Tergo, Terra, Terso, Testa, Tetro, Tiara, Tetto, *Tirso*, Tomba, Torbo, Torri, Trama, Trave, Trono, Tuono, Turba, Tutto, Tacto, Tasar, Techo, Tejer, Temer, Timor, Terco, Terma, Tesis, Tibio, Tieso, Tinto, Tirar, Tiron, Tocar, Togam, Tomar, Tonel, Tonto, Trage, Tripe, Trato, Trigo, Trapo, Tropo, Tumar, Tutes, Tutor, Tabid, Tamer, Tears, Tenor, Tiber, Times, Timid, Trade, Treat, Trees, Trial, Tried, Trust, Tulip (113).

Tic, Tan, Tas, Tel, Ter, Tir, Toi, Ton, Tôt, Tri, Tra, Tre, Tal, Tea, Tap, Ten, Tid, Tic, Tin, Toc, Top, Tug, Tun, Tup (24).

(263)

U

Ulisses, Ulpiano, Unanime, Uniques, Unisson, Univers, Urgence, Urgents, Usurier, Usurper, Utérins, Utilité, Utopies, Ubbiosa, Ubertas, Udibile, Uditore, Uliveto, Ultrice, Ululare, Ululati, Umanare, Umanità, Umidita, Umilità, Umorale, Unibile, Unicità, Unicare, Urgente, Urinare, Urlante, Usaggio, Usatore, Uscento, Usitato, Uterino, Utilale, Utilità, Ultimar, Ultimas, Umbroso, Unitivo, Unitosa, Unívoco, Untuoso, Urbanos, Usuales, Usurero, Usurpar, Uberous, Uncivil, Unclean, Uncaver, Undergo, Unequal, Unnerve, Unquiet, Unsolid, Unsound, Unusual, Upraise, Useless, Usurper (64).

Ultra, Union, Unite, Urnei, Usage, Usine, Usité, Usuel, Usure, Utile, Ubbia, Udire, Udita, Ulivo, Umore, Unico, Umano, Umido, Umile, Unire, Unita, Urina, Usare, Usato, Utero, Unido, Untar, Urdir, Urgir, Unapt, Under, Unfed, Unfit, Unman, Unrest, Unrol, Upper, Urger, Utter, Undue, Untie (41).

Una, Uni, Use, Ubi, Uno, Uso, Uva, Una, Urn, Use (10).

(115)

V

(Dimanche 4 Charlemagne, 69)

Virgile, Varrone, Vespasi, Vincent, Villier, Valette, Veronès, Velasqe, Vistone, Vorcest, Voltère, Vinqelm, Valpolo, Vasinto, Varigno, Vacance, Vacarme, Vacuité, Valable, Valider, Valvule, Vampire, Vandale, Vanitas, Vapeurs, Variété, Vatican, Vautour, Végétal, Végéter, Veillée, Vénérer, Vengeur, Veniels, Verdure, Veritas, Vermine, Version, Vertige, Vestige, Vétéran, Vétusté, Veuvage, Vibrant, Vicaire, Vicinal, Victime, Viduité, Village, Violent, Virtuel, Visible, Visites, Visiter, Vivaces, Vivants, Vivante, Vivifié, Volages, Volatil, Volcans, Volonté, Volumes, Volupté, Voraces, Vouloir, Vulgate, *Vulcain*, Valente, Valoria, Vantare, Vacarme, Variare, Vangare, Vastita, Vedente, Veicolo, Vendere, Vendita, Ventola, Ventura, Venusta, Verbali, Vergine, Versare, Versato, Vessare, Vertice, Vestire, Vestito, Vettura, Vetusto, Viaggio, Vetustà, Viatico, Viatore, Vibrare, Vicari, Vicario, Vicenda, Vidente, Vidicit,
Villata, Viltate, Vincere, Vincita, Vincolo, Vincula, Vindice, Violare, Violino, Vertude, Viscera, Visione, Vistoso, Vittima, Vittori, Viventi, Volcani, Volgare, Voltare, Volunta, Vortice, Varouil, Vasallo, Vicinos, Venenum, Venenar, Ventana, Ventero, Verdear, Violeta, Visitar, Votante, Votatio, Vocatio, Vuestro,

Vacuous, Valiant, Vantage, Venison, Verdant, Visiter, Vulture, Vicion, *Vitruve*, Vondelh (150).

Vobon, Veber, Volta, *Viète*, Vague, Vanus, Valet, Vases, Vaste, Venam, Venal, Vendu, Vengé, *Vénus*, Venir, Vente, Verbe, Verre, Vertu, Verve, Veste, Vêtir, Veuve, Vicié, Vidé, Ville, Vigne, Viril, Virus, Visée, Viser, Visir, Vital, Votre, Vitre, Vocal, Vogue, Voile, Voler, Vomir, Voter, Votif, Vouer, Voute, Vacca, Vacuo, Vanto, Varco, Vario, Vasto, Vello, Vento, Verbi, Verdi, Vermo, Verno, Verum, Verso, *Vesta*, Vetro, Vetto, Vigna, Villa, Vittà, Vinco, Vinti, Vispo, Vista, Vitto, Volgo, Volpe, Votto, Vulgo, Vacar, Vacio, Vagar, Valer, Valia, Vapor, Velar, Vejar, Venas, Vendu, Venia, Venta, Verbo, Verde, Vicio, Viejo, Vigor, Virgo, Vinda, Vindo, Vivir, Volar, Voleo, Vuelo, Valid, Value, Vapid, Vaunt, Vicas, Vigil, Viper, Visit, Vivid, Voice, Votes (108).

Val, Van, Ver, Vir, Vif, Vin, Vis, Vol, Vos, Vue, Vie, Via, Vil, Vid, Voi (15).

(273)

RÉSULTATS

Grands	3.417
Moyens	1.927
Petits	415
Total	5.759

Chaque chapitre, systématiquement composé de 771 phrases, exige 171 acrostiches : 51 grands, 111 moyens et 9 petits.

Le Propriétaire, Gérant responsable : P. LAFFITTE.

PUBLICATIONS DIVERSES

SUR LE POSITIVISME

ESSAI DE POLITIQUE POSITIVE, par UN DISCIPLE DE COMTE : La Méthode de Politique positive. — I. Son application aux principaux progrès accomplis au cours de ce siècle par la démocratie. — II. Les Lois d'évolution et les Doctrines socialistes. — Conclusion (Aubert, à Versailles). 1891.

ÉDUCATION ET POSITIVISME, par R. THAMIN, Paris, 1891 (F. Alcan). 1 vol., 2 fr. 50 c.

Notre confrère, M. Louis Tinayre, vient de publier la reproduction photographique de son grand dessin à la gouache intitulé : *Un Cours de Philosophie positive au Collège de France*, qui fut exposé au Salon du Champ-de-Mars en 1889 et qui contient, comme on sait, le portrait très frappant de M. Pierre Laffitte et de beaucoup d'autres positivistes.

Cette belle photographie d'un beau dessin est en vente au prix de 5 francs, aux Bureaux de la *Revue Occidentale*, 10, rue Monsieur-le-Prince.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME QUATRIÈME

(SECONDE SÉRIE)

N° 4

Pages.

La Métaphysique et le Positivisme, par Pierre LAFFITTE. 1

Cours de Philosophie première (*Théorie des divers arrangements de la hiérarchie encyclopédique*), par Pierre LAFFITTE. . . . 23

Bulletin d'Angleterre. — Société positiviste de Londres (Newton-Hall) : 1° Discours prononcé par M. F. HARRISON en conférant le *Sacrement de la Maturité* à M. J. Carey Hall, le 19 Saint-Paul 102; 2° discours du professeur BEESLY, le *Jour des Morts* 102. 44

Bulletin de France. — Fête de Condorcet à Bourg-la-Reine : Discours de MM. Emile ANTOINE et Silva JARDIM ; portrait de Condorcet par Mme SUARD. 67

Bibliographie. — Thèse du Dr CALAS sur *Auguste Comte médecin* : suite de l'appréciation, par le Dr Constant HILLEMAND . . . 91

Nécrologie : I. J. W. Overton, par Paul DESCOURS. — II. J. Allègre, par Auguste KEÜFER. 116

Variétés. — I. Le Positivisme et la *Rassegna critica*, par P. DESCOURS. — II. Une rectification par Pierre LAFFITTE. — III. Publications diverses de positivistes : J. E. RIGOLAGE, Ch. RITTER, Alexis JULIEN, Fernand LATASTE. 125

N° 5

Cours de Philosophie première (discours de clôture) par Pierre LAFFITTE 133

L'Humanité (*Esquisse historique*), par Joseph LONCHAMPT. 162

Bulletin d'Angleterre. — I. Société positiviste de Londres (Newton Hall) : discours de M. Frederic HARRISON sur le *Socialisme religieux* (1er Moïse 103). — II. Société positiviste de Manchester : conférences de M. HIGGINSON sur *Moïse*, *Numa Pompilius*, *Bouddha*, *Confucius*. 196

Bulletin de France. — I. L'inauguration de la statue de Danton à Paris, le 14 juillet 1891, par E. PELLETAN : discours de MM. LEVRAUD, PETROT, Pierre LAFFITTE, SARDIN. — II. Le

Pages.

monument de Jeanne d'Arc à Rouen, par Emile ANTOINE. — III. Conférence de M. Pierre LAFFITTE au CERCLE POSITIVISTE DE VERSAILLES sur Louis XIV. — Le Positivisme à la distribution des prix du Concours général : *Discours de M. Léon Bourgeois* 232

Bibliographie — A propos d'un article sur Auguste Comte dans *la Grande Encyclopédie*, par Pierre LAFFITTE. 275

Variétés. — I. La statue d'Auguste Comte au Salon des Champs-Elysées, par E. PELLETAN. — II. A propos de statues. — III. Publications de M. Theodore WECHNIAKOFF 286

Nécrologie. — Un apôtre de la République au Brésil (Silva Jardim), par Oscar d'ARAUJO 294

Nouvelles. — 1° Vote du Conseil général de l'Hérault pour l'érection d'une statue à Auguste Comte; 2° le Positivisme à l'Université de Moscou; 3° publications du Père Grüber sur le Positivisme 302

Liste de diverses publications en langue anglaise sur le Positivisme, par FOX . . . . . .

N° 6

Le *Faust* de Gœthe, par Pierre LAFFITTE 303

Bulletin d'Angleterre. — Société positiviste de Londres (Newton Hall) : — I. Conférence du Dr BRIDGES sur l'*Ecole de Pythagore*. — II. Conférence de M. SWINNY sur *Mahomet*. — III. Programme des Cours et Conférences pour le dernier trimestre de 1891. 359

Bulletin de France. — I. Programme du cours professé par M. Pierre Laffitte (1891-1892). — II. Célébration du 34e anniversaire de la mort d'Auguste Comte : discours de MM. Ahmed RIZA-BEY, E. PELLETAN, CORRA ; analyse de la conférence de M. Pierre Laffitte sur la *Notion du Devoir* ; appréciations diverses des journaux. — III. Pèlerinage à la statue de Jeanne d'Arc. — IV. Proposition de M. VORBE au Conseil municipal de Paris pour l'érection d'une statue à Christophe Colomb. 388

Variétés. — La Princesse de Clèves de Mme La Fayette, par Pierre LAFFITTE 405

Matériaux pour servir à la biographie d'Auguste Comte. — I. Auguste Comte examinateur d'admission à l'Ecole polytechnique. — II. De l'Algèbre universelle. 408

Publications diverses 440

Versailles. — Imp. Ve E. AUBERT, 6, avenue de Sceaux.